











ÉTUDE

SUR LE

SACRÉ COEUR

---

TOME PREMIER.

IMPRIMATUR.

Car. LELEUX, Vic. Gen.

Atrebat, vi Id. Septembris 1890.





ÉTUDE

SUR

LE SACRÉ CŒUR

I.

LE SACRÉ CŒUR

ET

LA VISITATION SAINTE MARIE

PAR

*LE P. E. LETIERCE S. J.*



PARIS

VIC ET AMAT, 11, RUE CASSETTE

1890

BX  
5.1.1  
.L4  
t. 1

DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

Nous déclarons avoir l'intention, dans le présent ouvrage, de nous conformer entièrement aux décrets du 13 mars 1625 et du 5 juin 1631, portés par Urbain VIII, et nous soumettons à tous égards cet écrit au jugement du Saint-Siège.

O'NEILL LIBRARY  
BOSTON COLLEGE

DEC 15 1988

JUN 26 1988

## AVANT-PROPOS

La B. Marguerite-Marie s'en est allée au ciel, le 17 octobre 1690 ; le 17 octobre prochain ramènera donc le 200<sup>e</sup> anniversaire de sa belle mort. N'est-ce pas le moment de replacer sa douce figure sous les yeux des fidèles, et de nous demander ce qu'elle a été, ce qu'elle a fait ?

A l'égal d'un bon nombre d'autres Saintes, elle a montré dans sa personne les vertus dont Notre-Seigneur a donné l'exemple, elle a été sa copie vivante. Mais il est un trait spécial qui la distingue de ses émules en sainteté, c'est son apostolat. Elle a été choisie de Dieu pour révéler et propager la dévotion au Sacré Cœur de Jésus dans le monde, elle en est l'évangéliste et l'apôtre. Elle devra travailler par elle-même et par le collaborateur que Notre-Seigneur lui donne, le V. P. Claude de la Colombière, de la Compagnie de Jésus. Il est intéressant de savoir à quel point l'un et l'autre ont rempli cette mission.

La Bienheureuse avait le pressentiment que sa vie serait courte et qu'elle ne verrait pas ici-bas le triomphe qu'elle annonçait pour la cause du Sacré Cœur. Mais son bon Maître lui avait déclaré qu'elle aurait dans son Ordre des héritières, des continuatrices de son apostolat. Il lui avait dit aussi qu'il susciterait au Père de la Colombière une postérité d'ouvriers dignes de lui ; et que, se survivant dans ses frères, il consoliderait par eux l'œuvre

ébauchée. L'histoire a-t-elle donné raison à ces prophéties ?

Deux siècles se sont écoulés depuis le jour où Marguerite-Marie a été ensevelie dans la tombe. Le premier siècle a vu l'expansion de la dévotion au sacré Cœur dans le monde malgré mille obstacles ; il a même obtenu sa glorification officielle dans l'Église. Le second siècle a été témoin de la chute des trônes et de l'effondrement de la société ; il a vu le désordre dans les idées, et la substitution des droits de l'homme aux droits de Dieu. Mais bientôt sur les ruines de l'ancien régime qui disparaît, le sacré Cœur triomphe. Il rend la vie aux Institutions, ranime l'esprit de prosélytisme, suscite les vocations religieuses, et de Paray où Marguerite-Marie repose dans sa gloire, de Montmartre où s'élève le monument de la France repentante, Il attire tout à Lui.

Ce qu'ont fait dans cette propagande deux fois séculaire la Visitation Sainte-Marie et la Compagnie de Jésus, nous voulons le dire. Le rôle de la Visitation n'a pas été raconté encore, et, jusqu'à ces derniers temps, celui de la Compagnie n'avait pas eu d'historien. Il y a quelques mois, le P. Henri de Rochemure S. J. a fait paraître un ouvrage de 166 pages sur *le Sacré Cœur et la Compagnie de Jésus* (Lyon et Paris : Delhomme et Briguet 1890). Il embrasse dans ce cadre relativement restreint tout ce que la Compagnie a pu faire pendant deux cents ans pour répandre la dévotion au Sacré Cœur et au saint Cœur de Marie. C'est un travail plein d'érudition et de vie ; nous n'avons pas pensé cependant qu'il rendît le nôtre inutile. La lecture de l'ouvrage du R. P. de Rochemure laisse le désir

d'en savoir davantage. Pussions-nous avoir donné satisfaction à ce désir !

Après une Introduction qui a pour objet de justifier la mission offerte à la Visitation et à la Compagnie, nous divisons notre ouvrage en deux parties. L'une, sous ce titre : *le Sacré Cœur de Jésus et la Visitation*, dira, dans un premier volume, ce que les Filles de saint François de Sales ont fait pour le divin Cœur, depuis 1675 jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ; l'autre, ayant pour titre : *le Sacré Cœur et la Compagnie de Jésus*, racontera, dans le second volume, comment les Frères du Vénéralble Père de la Colombière ont répondu à leur mission, à peu près dans le même temps. Nous ne touchons pas, dans ces deux volumes, à ce que la Visitation a fait depuis le Concordat de 1801, ni au travail de la Compagnie depuis son entier rétablissement en 1814.

En sollicitant de Sa Sainteté Léon XIII la faveur d'un jubilé pour Paray-le-Monial, Monseigneur Perraud, Évêque d'Autun, a pu espérer qu'en récompense des nouveaux honneurs qui lui seront prodigués, la Bienheureuse opérera un des grands miracles requis pour sa canonisation. Nous souhaitons que ce vœu soit exaucé. Mais n'avons-nous pas un miracle en permanence sous nos yeux ? C'est la dévotion au Sacré Cœur aujourd'hui répandue sur toute la terre. Partie de Paray et avec de si faibles moyens, où n'est-elle point parvenue ? Elle règne dans toutes les provinces catholiques, et il n'y a pas en France, il n'y a peut-être pas dans l'univers un seul diocèse qui ne soit consacré au Sacré Cœur. Voilà le miracle ! Heureux serions-nous si nos efforts contribuaient à le faire resplendir !

Nous exprimons ici toute notre reconnaissance pour les Monastères de la Visitation qui ont daigné nous aider dans notre travail, particulièrement pour ceux de Dijon, de Nancy, de Boulogne, du Mans, de Rouen, de Toulouse, d'Avignon, d'Amiens, de Metz et de Lyon.

Les RR. PP. Théodore Chaney, Xavier de Franciosi, J. Bosc, Van-Meurs et Salmon voudront bien agréer le témoignage de notre sincère gratitude dans le Cœur de Jésus.

Amiens, le 30<sup>e</sup> jour du mois du Sacré Cœur 1890.

# INTRODUCTION





## INTRODUCTION

Parmi les apparitions dont Notre-Seigneur daigna honorer la Bienheureuse Marguerite-Marie, une des plus célèbres est celle du 2 juillet 1688. Écoutons le récit que l'humble sœur a fait de cette vision dans une de ses lettres à la Mère de Saumaise <sup>1</sup>.

« Je vous dirai qu'ayant eu le bonheur de passer tout le jour de la Visitation devant le Très Saint Sacrement, mon Souverain daigna gratifier sa chétive esclave de plusieurs grâces particulières de son Cœur.... Il me fut, ce me semble, représenté un lieu fort éminent, spacieux et admirable en sa beauté, au centre duquel il y avait un trône de flammes dans lequel était l'aimable Cœur de Jésus avec sa plaie, laquelle jetait des rayons si ardents et si lumineux que tout ce lieu en était éclairé et échauffé. La très Sainte Vierge était d'un côté, notre Père saint François de l'autre avec le saint Père de la Colombière, et les Filles de la Visitation paraissaient dans ce lieu, leurs bons anges à leur côté.... Cette Reine de bonté dit aux Filles de la Visitation en leur montrant le divin Cœur :

« Voilà ce divin Trésor qui vous est particulièrement manifesté par le tendre amour que mon Fils a pour votre Institut, qu'il regarde et qu'il aime comme son cher Benjamin : et pour cela, le veut avantager de cette possession par-dessus les autres. Et il faut que non seulement celles qui le composent s'enrichissent de ce Trésor inépuisable, mais encore qu'elles distribuent cette précieuse monnaie de tout leur pouvoir avec abon-

<sup>1</sup> Vie et œuvres de la Bienheureuse Marguerite-Marie, 2<sup>e</sup> édition, Paray, 1876. — Tome II, lettre 86<sup>e</sup>.

dance, en tâchant d'en enrichir tout le monde, sans craindre qu'il défaille ; car, plus elles y prendront, plus il y aura à prendre. »

Et puis, se tournant vers le P. de la Colombière, cette Mère de bonté lui dit :

« Et vous, fidèle serviteur de mon Fils, vous avez grande part à ce précieux trésor ; car, s'il est donné aux Filles de la Visitation de le faire connaître, aimer et distribuer aux autres, il est réservé aux Pères de la Compagnie d'en faire voir et connaître l'utilité et la valeur, afin qu'on en profite, en le recevant avec le respect et la reconnaissance dus à un si grand bienfait. Et à mesure qu'ils lui feront ce plaisir, ce divin Cœur, source féconde de bénédictions et de grâces, les versera si abondamment sur les fonctions de leur ministère qu'ils produiront au delà de leurs travaux et de leurs espérances, et même pour le salut et la perfection de chacun d'eux en particulier. »

Cette apparition est restée célèbre : on y trouve la preuve manifeste des prédilections de Notre-Seigneur pour les Filles de saint François de Sales et pour les Frères du Vénérable Père de la Colombière. Une mission leur est donnée, et toutes les grandeurs la couronnent. Grandeur de l'origine : elle est surnaturelle et vient de Jésus par Marie ; grandeur du but : elle confère à ses élus le soin de propager la dévotion nouvelle, et elle les sacre zélateurs et apôtres du Sacré Cœur ; grandeur des résultats : les fruits qui naîtront de cet apostolat dépasseront leurs espérances, le Cœur de Jésus régnera ; enfin, grandeur de la récompense : ce n'est rien moins que la perfection ici-bas, et dans l'autre vie un bonheur sans mesure. Conçoit-on rien de plus glorieux ?

La certitude de cette mission ne le cède pas à ses grandeurs. La vision du 2 juillet avait laissé dans l'âme de la Bienheureuse une impression profonde, et il lui aurait été aussi impossible d'en douter, que de ne pas croire à sa propre vocation ; celle-ci devant trouver dans les desseins de Notre-Seigneur sur les deux Instituts son complément nécessaire. Sa conviction s'affirme dans

plus d'un endroit de sa correspondance. Écrit-elle à la Mère de Saumaise ? Elle a besoin de lui rappeler le privilège accordé à la Compagnie et les bénédictions promises à ses travaux (lettre 97<sup>e</sup>). Écrit-elle au P. Croiset, qu'elle nomme « son cher frère dans le divin Cœur ? » Elle épanche toute son âme dans la sienne, elle ne lui laisse rien ignorer des grands desseins que Notre-Seigneur a sur la Visitation et sur la Compagnie ; il en attend beaucoup (lettre 100<sup>e</sup>). Enfin, la Bienheureuse touche au terme de sa carrière ; son commerce avec le ciel devient plus intime, et, à mesure qu'elle en voit de plus près les splendeurs, ses lumières sont plus vives, ses exhortations plus pressantes. Dans une de ses dernières lettres à son directeur (lettre 134<sup>e</sup>), elle lui dit :

« Que ne puis-je raconter tout ce que je sais de cette aimable dévotion au Sacré Cœur de Jésus, et découvrir à toute la terre les trésors de grâces que Jésus-Christ a dessein de répandre avec profusion sur tous ceux qui la pratiqueront ! Je vous en conjure, mon Révérend Père, n'oubliez rien pour l'inspirer à tout le monde. Jésus-Christ m'a fait connaître, d'une manière à n'en pouvoir douter, que c'était principalement par le moyen des Pères de la Compagnie de Jésus qu'il voulait établir partout cette solide dévotion... »

On le voit, sa certitude est absolue, inébranlable ; et, jusqu'à son dernier jour, elle fait profession de croire à la double mission de son Ordre et de la Compagnie <sup>1</sup>.

Les Religieuses de la Visitation et les Jésuites ont accepté cet héritage ; ils ont cru, en travaillant à propager la dévotion au Sacré Cœur, remplir un mandat et obéir au mot d'ordre qui leur venait du ciel. Ni la Mère de Saumaise, ni les PP. Rolin et Croiset n'en faisaient mystère ; et, dans toutes les Visitations comme dans tous les Collèges et Résidences de la Compagnie, on lisait

<sup>1</sup> Les lettres de la Bienheureuse au P. Croiset récemment découvertes, et en cours de publication dans le *messager du Sacré Cœur* (1889-1890), n'infirmement pas cette certitude. Dans la 3<sup>e</sup> lettre, 15 septembre 1689, Marguerite-Marie revient à plusieurs reprises sur cette commune vocation de la Visitation et de la Compagnie.

la page où le P. Croiset, premier historien de la Bienheureuse, raconte ce qu'elle savait, de source certaine, touchant ce futur apostolat <sup>1</sup>. Ce que cette conviction a fait entreprendre aux élus du Sacré Cœur, ce qu'un pareil stimulant a suscité de généreux efforts et de dévouements passionnés, nous voudrions le dire; et nous croyons, en consacrant à ce travail nos veilles et nos recherches, faire un acte de reconnaissance envers les Filles de saint François de Sales, dont nous sommes l'obligé à plus d'un titre, et de piété filiale envers la Compagnie de Jésus, notre mère.

On ne sait pas assez la part qui revient aux Filles de saint François de Sales et aux Pères de la Compagnie, dans la diffusion du culte public du Sacré Cœur à travers le monde.

Certains historiens qui, de nos jours, ont écrit sur les origines et les progrès de cette dévotion, semblent ignorer la mission divine confiée à ces deux Ordres. Toutefois, la situation faite à l'un et à l'autre Institut n'est pas absolument la même devant l'opinion. Déjà un commencement de justice a été rendue aux Religieuses de la Visitation. On a dit avec quelles maternelles sollicitudes elles ont veillé sur le culte nouveau-né et comment elles ont guidé, au sortir du berceau, ses premiers pas dans la vie; mais ce qu'elles ont fait pour soutenir et encourager ses progrès dans tout le cours de son existence, pour l'honorer et le défendre dans les plus mauvais jours, nul, que nous sachions, ne l'a raconté encore avec quelque détail.

Pour ce qui regarde l'apostolat des Pères Jésuites, c'est autre chose. Il y a tel ouvrage contemporain où l'on expose tout au long l'histoire de la dévotion au Sacré Cœur, sans qu'on y trouve une seule fois la mention exprimée nettement de la mission réservée à la Compagnie de Jésus. Vous y verrez qu'elle a *pris* pour mission spéciale de propager partout le culte public du Sacré Cœur; que plus que tout autre Ordre elle s'en est

<sup>1</sup> La vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie, par le P. Croiset S. J. — Paris, Douniol, 1865, p. 95.

faite l'apôtre et le promoteur ; mais de l'héritage surnaturel que le Vénérable Père Claude de la Colombière lui a obtenu et légué ; de l'apostolat dont Jésus et Marie l'ont investie ; de la mission enfin qu'elle a reçue, pas un mot. Est-ce distraction ? Nous voudrions le croire. Serait-ce parti pris ? Nous aurions peine à le penser. Toujours est-il que cette lacune existe, et nous le regrettons.

Ces doléances ne visent pas tous les écrivains de notre temps. Il en est, et même des plus illustres, qui ont reconnu hautement l'apostolat réservé à la Compagnie. Témoin l'historien de la Bienheureuse Marguerite-Marie, Mgr Bougaud, évêque de Laval, qu'une mort encore récente a trop tôt ravi à l'affection de ses diocésains et aux lettres chrétiennes ; dans une page écrite avec ce beau style dont il a le secret, l'éminent écrivain groupe les titres multiples que les Jésuites offraient aux prédications du bon Maître ; témoins encore le docteur Leroy, professeur de théologie dogmatique au séminaire de Liège ; et l'abbé Cucherat, dans son *Histoire populaire de la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque*. Ces deux écrivains rappellent la part réservée par Notre-Seigneur à la Compagnie dans l'établissement du nouveau culte.

Mais ces témoignages laissent complètement intacte la tâche que nous avons l'ambition d'accomplir, et le champ le plus vaste reste ouvert à nos pieuses recherches. Nous voudrions raconter ce que les Filles de François de Sales et les Fils d'Ignace ont tenté pour répondre à leur mission, ou, en d'autres termes, montrer la *Visitation Sainte-Marie et la Compagnie de Jésus devant le Sacré Cœur*.

Avant de commencer, il nous paraît convenable de grouper, dans une étude préliminaire, certaines considérations qui dissiperont les préjugés du lecteur et ménageront sa bienveillance aux conclusions de notre travail.

Nous dirons premièrement, comment les dévotions naissent et se propagent dans l'Église selon les besoins des temps, et à quelles nécessités morales la dévotion au Sacré Cœur apportait un remède :

Secondement, comment la désignation spéciale d'un ou de deux Ordres religieux pour propager dans le monde une dévotion nouvelle n'est pas un fait sans précédents historiques ;

Troisièmement, qu'une situation particulière et des circonstances spéciales semblaient signaler la France, la Visitation et la Compagnie de Jésus au choix qui s'est arrêté sur elles ;

Quatrièmement, que cette mission n'a rien d'exclusif et laisse l'apostolat du Sacré Cœur ouvert à tous les dévouements ;

Cinquièmement enfin, que les obstacles mis par la Cour de Rome à l'établissement canonique de la dévotion naissante n'impliquent aucune hésitation, aucune défaillance de la part des deux Ordres chargés de l'étendre et de la consolider.

## CHAPITRE I.

### COMMENT LES DÉVOTIONS NAISSENT ET SE PROPAGENT DANS L'ÉGLISE.

Les dévotions catholiques se développent comme les croyances, et une sagesse vraiment surnaturelle préside à leur épanouissement. Aussi, quand une dévotion nouvelle vient à éclore et se fortifie, ou bien, lorsqu'après avoir connu la décadence, elle se ranime et retrouve sa sève et sa vigueur perdues, c'est que, dans son apparition ou dans sa renaissance, elle répond aux nécessités de l'heure présente. Tantôt elle vient opposer aux blasphèmes de l'erreur une protestation vengeresse, ou dire au flot montant du scandale : tu n'iras pas plus loin ; tantôt elle est suscitée pour rallumer dans les âmes le feu de la charité prête à s'éteindre, ou pour rendre aux cœurs affaiblis l'énergie nécessaire aux saintes entreprises et aux courageuses résistances ; mais toujours, elle paraît à son heure, elle a sa mission. L'histoire de l'Église nous offre plus d'un exemple de ces dévotions venues ou renouvelées à propos. C'est au cinquième siècle : le patriarche de Constantinople, l'impie Nestorius, s'emporte jusqu'à nier dans un sermon la divine maternité de Marie ; soudain, l'assistance s'émeut, se lève, proteste hautement et couvre de ses clameurs indignées la voix du blasphémateur. Mais ce mouvement de réparation ne reste pas emprisonné dans l'étroite enceinte d'une basilique, il se propage de provinces en provinces ; partout la dévotion à Notre-Dame se fait plus active et plus tendre, et chaque jour des milliers de fidèles envoient jusqu'au ciel ce cri de leur foi et de leur confiance : Sainte Marie *Mère de Dieu*, priez pour nous ! Plus de deux siècles après, les Iconoclastes s'insurgent contre les saintes Images ; mais leur fureur impuissante

n'aboutit qu'à rendre plus populaire le culte qu'ils voudraient abolir. Plus que jamais, les Images sont propagées, vénérées, invoquées. Descendons encore le cours des âges. Nous sommes au XI<sup>e</sup> siècle : Bérenger s'avise de mettre en doute le dogme déjà tant de fois séculaire de la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Son audace sacrilège détermine un élan de foi et d'amour qui trouvera plus tard dans l'institution de la Fête-Dieu son expression la plus magnifique. De même encore les attaques du Protestantisme contre la Primauté des Souverains Pontifes ne feront que consolider leur trône ; et ces Papes honnis et abhorrés, ces usurpateurs de la tiare, traverseront les siècles en recueillant de plus en plus l'hommage de l'estime, de la vénération et de l'amour de leurs innombrables enfants.

Ainsi la Providence met le secours à côté du besoin, elle *tire le bien du mal*, et grâce aux dévotions qu'elle inspire ou renouvelle à propos, elle fait servir les ennemis de l'Église à l'affermissement de son règne. La dévotion au Sacré Cœur naîtra dans les mêmes conditions ; elle viendra pour confondre l'erreur et conjurer une décadence.

On sait quels périls menaçaient les âmes durant la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. L'Église était sortie victorieuse de sa lutte avec le Protestantisme. La vraie Réforme, inaugurée par le concile de Trente, s'employait à guérir les plaies que la fausse Réforme avait faites. La foi, un moment ébranlée par les assauts de l'erreur, s'était raffermie au sein des nations catholiques ; les institutions de charité, de piété et de zèle renaissaient de toutes parts, c'était une magnifique floraison de bonnes œuvres et de vertus. Mais Notre-Seigneur n'a pas promis à son Église une paix sans nuages ; il n'a pas voulu sous la barque de Pierre aplanir les flots pour toujours, il lui a dit : tu vogueras..... à travers les tempêtes. L'Église ne porte pas pour rien son nom de militante ; elle ne se repose un moment des luttes de la veille que pour se préparer aux combats du lendemain. Aussi, dans les cendres du protestantisme foudroyé, allait bientôt germer une nouvelle hérésie, pleine de périls pour les âmes,



le Jansénisme apparaissait. Essayons de lui ôter son masque et disons ce qu'il est.

Issu du Protestantisme qu'il s'efforce en vain de renier, il en a gardé tout le venin, toute la haine contre l'Église. Mais en poursuivant le même but que lui, il emploie d'autres procédés pour l'atteindre. Il dissimule son hostilité, se dit le fils très soumis du Saint-Père, et drape dans l'hypocrisie de ses respects jusqu'à sa désobéissance. D'une main, il relève le drapeau de l'erreur, tout en prétendant la combattre ; de l'autre, il sape le pouvoir du Souverain Pontife, tout en se glorifiant de lui être soumis. Il frappe en caressant, et ses coups, pour être moins visibles, n'en sont que plus funestes. Sur le terrain de la croyance, le Jansénisme fraternise avec le Calvinisme. Sans doute, il ne prédestine pas directement au mal comme lui ; mais son Christ n'est pas mort pour tous les hommes ; et l'âme même du juste se trouve en face d'une tentation grave sans avoir la grâce avec laquelle seule on peut vaincre. Il se garde bien d'attaquer directement l'Eucharistie ; mais en la laissant subsister, il anéantit sa vertu. Les chefs les plus vantés de la secte ont même composé de savants ouvrages pour établir la présence réelle de Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement ; mais s'ils érigent un trône à Jésus-Hostie, ils en éloignent les adorateurs. Comme ils excellaient à faire le vide autour de la Table Sainte ! Comme ils exagéraient tantôt les exigences du Dieu qui se donne, tantôt l'indignité du convive qui voudrait le recevoir ! Ils demandaient une préparation de pureté et d'amour qui est bien plus le *fruit* de la communion que sa *condition* nécessaire. Aussi, repoussées de l'Eucharistie par ces Docteurs rigides, les âmes, cédant à un sentiment de crainte, se tenaient éloignées de la Sainte Table et renonçaient à un secours dont elles s'estimaient trop indignes. Au lieu de se nourrir de la manne de l'autel, elles se condamnaient à un jeûne tellement obstiné, que ni les lois de l'Église, ni leur faiblesse croissante, ni les approches mêmes de la mort ne les décidaient à le rompre. De la désuétude naissait l'insouciance ; on s'accoutumait à se passer d'un aliment que le jansé-

nisme rendait inaccessible à la faiblesse humaine, on ne communiait plus. Peu à peu l'indifférence religieuse jetait sa rouille sur les consciences, et jusque sous le rayonnement du génie, dans tout l'éclat du culte officiel, la charité diminuait, les cœurs avaient froid.

Ajoutons que le Gallicanisme faisait, sans le savoir, le jeu du Jansénisme, et qu'il affaiblissait l'autorité du Saint-Siège en s'efforçant de l'emprisonner dans des limites que Notre-Seigneur ne lui a pas tracées. Enfin, n'oublions pas que le sensualisme, autorisé par des exemples venus d'en haut, séduisait la bourgeoisie et même le peuple en les charmant. Le péril s'aggravait chaque jour, et déjà on entendait un sourd murmure d'impiété, précurseur d'une explosion prochaine.

Tel était l'état de la société chrétienne, surtout en France, au XVII<sup>e</sup> siècle ; le mal était grand, il n'y avait presque plus d'amour dans les âmes, et la foi se desséchait au souffle de l'orgueil. D'où viendra le secours ? Les âmes ont besoin d'une grâce d'humilité et d'obéissance, qui la donnera ? Il faut aux cœurs refroidis le feu que Jésus est venu apporter sur la terre ; quelle main saura en répandre les ardeurs ? C'est l'heure de vous montrer, ô Jésus doux et humble ! Donnez-nous l'humilité et l'obéissance, faites jaillir de votre divin Cœur des flammes qui nous réchauffent ! Et ce sera comme une nouvelle Pentecôte, et vous renouvellerez la face de la terre.

Il est venu, il s'est montré avec son Cœur, il nous l'a donné, comme une source inépuisable de grâce et d'amour, il en a fait le bien propre de l'Église et de chacun de ses enfants. Ainsi devait s'accomplir la promesse que saint Jean l'Évangéliste fit à sainte Gertrude avec laquelle il conversait souvent. Un jour que ce bien-aimé du Sauveur tenait compagnie à la sainte, c'était le 27 décembre, le jour même de la fête de saint Jean, elle prit la liberté de lui demander pourquoi il n'avait pas fait connaître aux hommes les admirables douceurs qu'il avait goûtées au moment où il reposait sur le sein de son maître. Et Jean lui répondit : « C'est que j'étais chargé d'instruire l'Église naissante touchant le mystère

du Verbe incarné. Je réservais aux derniers temps la révélation des ineffables délices dont je me sentais inondé lorsque je reposais sur la poitrine de Jésus-Christ ; afin que l'Église ranimât la froideur de sa vieillesse, en apprenant ces merveilleuses douceurs. »

## CHAPITRE II.

COMMENT LA DÉSIGNATION SPÉCIALE D'UN OU DE DEUX ORDRES  
RELIGIEUX POUR PROPAGER LE CULTE DU SACRÉ CŒUR N'EST  
PAS UN FAIT SANS PRÉCÉDENTS HISTORIQUES.

Notre-Seigneur vient donc au secours de nos misères en nous donnant son Cœur. Mais pour le manifester aux hommes, voudra-t-il nous parler lui-même, comme il faisait au temps de sa vie publique, lorsqu'il dispensait à ses disciples ses divins enseignements ? Tout autre est son dessein ; il se choisit un intermédiaire qu'il honore de ses confidences dans le secret d'un colloque intime, avec la mission de les communiquer aux âmes. Quel est cet intermédiaire ? Est-ce un de ces sublimes génies, de ces personnages illustres dont la parole et les exemples éclairaient et réchauffaient tout ensemble la société française ? Est-ce un Bossuet ou un Fénelon, un Vincent de Paul ou un François Régis, un cardinal de Bérulle ou de la Rochefoucauld, un Olier ou un de Condren ? Non, l'élue de Dieu est une femme ! mais cette femme, Dieu la prendra sans doute parmi ces grandes dames du grand siècle qui rehaussaient de tout le prestige d'une haute naissance l'éclat des plus pures vertus.... Non, il fera choix d'une religieuse, d'une Fille de François de Sales. Mais alors, c'est qu'elle a mérité ces divines préférences par le courage avec lequel on l'a vue ensevelir ses espérances et ses grandeurs dans l'obscurité du cloître ? C'est la veuve d'un Montmorency, Marie-Félice des Ursins ? C'est une Éléonore de Lorraine ou quelque autre héritière d'un nom princier ? Ou tout au moins Notre-Seigneur viendra chercher son élue dans un de ces couvents de la capitale où les rois et les reines avaient leurs entrées, dans ces Visitations de Paris et de Chaillot où se pressaient les filles de la haute noblesse... Non encore : il arrête ses prédilections sur un humble monas-

tère de province, sur la Visitation de Paray-le-Monial, sur une des plus obscures religieuses de ce couvent peu connu, sur Marguerite-Marie Alacoque. Mais qui accrédi-tera les communications faites à la confidente de Jésus? Qui garantira la divinité de sa mission et saura la protéger contre les injustes défiances de son entourage? C'est un religieux, un jésuite encore jeune, dont les vertus et le talent ont à peine eu le temps de jeter quelque éclat autour de son nom, c'est le P. Claude de la Colombière. Et cette mission du Jésuite et de la Visitandine devra leur survivre; ils auront l'un et l'autre des successeurs destinés à perpétuer leur apostolat et à propager, à travers le temps et l'espace, le culte et le règne du Sacré Cœur. Tel est le plan divin dans son admirable simplicité. Nous y voyons un homme et une femme, appartenant chacun à un Ordre religieux, destiné lui-même à continuer indéfiniment leur action. Ce plan n'a rien de bien nouveau ni dans l'ensemble ni dans les détails: on dirait que la Providence se complaît à copier ses œuvres préexistantes et à reproduire des précédents déjà connus. Souvent, en effet, nous retrouvons, dans les âges antérieurs, l'homme et la femme divinement associés pour instituer une œuvre sainte et la développer: souvent à côté des fondateurs apparaît un ordre religieux destiné à étendre et à perpétuer leur apostolat.

Et d'abord, le rôle de coadjuteur ou de coadjutrice dans l'établissement et la propagation des œuvres que Dieu lui-même a suscitées, n'a rien d'insolite dans l'histoire, et de siècle en siècle nous en trouvons des exemples. C'est comme une réminiscence du Calvaire où Marie nous apparaît au pied de la Croix à laquelle son Fils est attaché. Les Pères de l'Église ont remarqué que Notre-Seigneur a voulu faire entrer dans l'œuvre de notre Rédemption des agents semblables à ceux qui ont causé notre perte; et comme la première femme s'est faite, avec le premier homme, la complice de notre déchéance, de même une autre femme, la nouvelle Ève, Marie, devient, avec le nouvel Adam, l'ouvrière de notre restauration. La Sainte Vierge exerce la fonction de core-demptrice auprès du divin Rédempteur. Non-seule-

ment elle donne la victime et consent à son immolation; elle fait plus: unissant par un généreux effort sa volonté à celle de Dieu le Père, elle répète pour nous sauver le cri des Juifs demandant à Pilate leur victime; elle dit comme eux son *crucifigatur*; « oui, qu'il soit crucifié! Vous le voulez, ô Père, moi aussi, je le veux! » Elle avait souhaité de mourir avec le Sauveur; mais condamnée à lui survivre, elle obtient du moins d'être honorée d'une participation fidèle à toutes ses douleurs. Elle sera Mère crucifiante et crucifiée tout ensemble, et parce qu'elle livre son Fils à la mort, et parce qu'elle participe à tous les tourments de son agonie. Mais en récompense de tant d'héroïsme, il lui est donné de se survivre dans une lignée de nobles femmes qui la représentent et remplissent un rôle semblable au sien. Ainsi, la grande scène du Calvaire recommence toujours.

Au berceau de presque toutes les œuvres qui en appliquent les fruits, œuvres de zèle, de charité, de prière et de pénitence, partout se retrouvent des continuateurs du nouvel Adam, des continuatrices de la nouvelle Ève, s'unissant pour créer et promouvoir dans une paternité spirituelle les associations qui embaumeront la terre et peupleront le ciel. A côté d'un fondateur d'Ordre, d'un Réformateur illustre, apparaît une femme de grand caractère et de grande vertu. C'est auprès de saint Benoît, sa sœur sainte Scholastique, qui donneront naissance à l'innombrable famille Bénédictine; auprès de saint François d'Assise, sainte Claire de qui sortiront les Franciscains et les Clarisses de toutes les observances. A saint François de Sales et sainte Chantal nous devons les religieuses de la Visitation: à saint Vincent de Paul et à Mademoiselle Le Gras, les Filles de la Charité; enfin au Bienheureux Pierre Fourier de Mattaincourt et à la Vénérable Mère Alix, les religieuses Chanoinesses de Notre-Dame; et que d'autres exemples nous pourrions citer encore! Mais il arrive que Jésus, voulant honorer sa Mère, attribue à la femme le principal rôle dans cette alliance spirituelle. Ainsi sainte Thérèse semble effacer saint Jean de la Croix; sainte Jeanne de Valois fait

presque oublier le Père Gabriel de Sainte-Marie qui la dirige, et la Vénérable Mère Barat, le Père Varin son collaborateur. Souvent encore cette union n'est que temporaire; elle ne doit pas se continuer dans une institution à qui la durée est promise, et semble n'avoir pour principal objet que la sanctification d'une seule âme, ou le succès d'une entreprise isolée : telles furent les relations d'âmes de sainte Élisabeth de Hongrie avec son Père Conrad, de sainte Catherine de Sienne avec le Bienheureux Raymond de Capoue, de la Vénérable Madeleine Rémuzat de Marseille avec son saint évêque, Mgr de Belzunce et enfin de la Vénérable Agnès de Langeac avec M. Olier. Tous ces exemples établissent abondamment qu'il entre dans les desseins de la Providence d'unir l'homme et la femme dans un commun apostolat, en souvenir de Jésus et Marie, les divins associés du Calvaire.

Il n'est donc pas étonnant que Notre-Seigneur ait envoyé *son serviteur* le Père de la Colombière à la Bienheureuse Marguerite-Marie, pour l'assister dans sa mission. Mais ici le beau rôle appartient à la religieuse de la Visitation. C'est elle qui reçoit directement les confidences du Maître; elle, qui est la dépositaire des promesses; l'Évangéliste du nouveau culte. Le Jésuite n'est que son confident et son auxiliaire, il est l'Apôtre qui répand la bonne nouvelle apprise de l'Évangéliste. Aussi Marguerite-Marie sera-t-elle la première à l'honneur; depuis 25 ans déjà elle est béatifiée; tandis que le nom de son dévoué collaborateur n'a pu jusqu'ici sortir du demi-jour où les lenteurs de la Procédure officielle le retiennent encore.

Si le choix qu'a fait Notre-Seigneur de la Bienheureuse Marguerite-Marie et de son vénérable collaborateur a sa justification dans une multitude de faits analogues, trouverons-nous plus anormal qu'il ait associé aux fonctions du même apostolat les familles religieuses auxquelles ces deux élus appartiennent? Cette vocation de la Visitation et de la Compagnie n'aura rien qui nous surprenne, pour peu qu'il nous plaise interroger une seconde fois les données de l'histoire; ce ne sera plus

qu'un nouvel anneau s'enchaînant dans la suite des âges à une longue série de précédents semblables.

Remontons au XIII<sup>e</sup> siècle, à ce moment où nos chrétiens d'Europe ne s'élançaient plus avec la même ardeur à la conquête des saints Lieux : François d'Assise et sa famille séraphique nous apparaissent suscités d'en Haut pour renouveler dans l'Église avec le souvenir de la Passion, le culte et l'amour de la Croix. C'est à eux qu'il appartiendra de garder le Saint-Sépulcre ; et ni les persécutions sanglantes des Turcs, ni leurs vexations de chaque jour ne les rendront infidèles à cette mission sacrée. A eux encore de rapprocher Jérusalem de nos provinces catholiques, de mettre dans toutes nos églises les stations douloureuses que les pas et le sang du Sauveur ont sanctifiées ; l'institution du Chemin de la Croix est encore aujourd'hui le monopole des humbles Fils du Patriarche d'Assise.

Vers la même époque saint Dominique trouvait le Rosaire, cette dévotion qui, mêlant la méditation aux prières vocales, nous conduit de Nazareth au Calvaire et du Calvaire au Ciel. Le grand apôtre de Marie avait reçu le saint Rosaire de la main même de la Vierge Immaculée, comme une arme qui l'aiderait à triompher des Albigeois. Depuis, cette dévotion est devenue le trésor des Frères Prêcheurs, et de nos jours, les Fils de saint Dominique ont seuls, dans l'Église, le pouvoir d'instituer les confréries du Rosaire.

Les Carmes ont le privilège d'imposer le scapulaire dit du Mont-Carmel. Gage infaillible d'assurance contre les flammes de l'enfer et précieuse clef d'or pour délivrer du Purgatoire les âmes qui y sont renfermées, ce scapulaire est un don de Marie à ceux qu'on appelait les frères de la Vierge. C'était en 1250, près de Londres, sur les bords de la Tamise : le Général des Carmes, saint Simon Stock versait des larmes sur la ruine prochaine de son Ordre, et suppliait Marie d'en ranimer les restes épars. Notre-Dame exauça la prière de son serviteur, et dans une apparition demeurée célèbre, lui remettant un scapulaire, elle lui dit : « Reçois, mon Fils, ce signe d'alliance entre moi et toi... Quiconque, à l'heure de la



mort, en sera revêtu, sera préservé des feux éternels. » Le bruit de cette insigne faveur ne tarda pas à remplir le monde, et l'on vit partout les Carmels reflourir.

Voilà donc trois grands Ordres, honorés chacun d'un privilège authentique, reconnu et confirmé par l'Église. Il en est d'autres qui sont en possession d'un privilège semblable. Le pouvoir de conférer le scapulaire bleu de l'Immaculée Conception, révélé aussi par la sainte Vierge à la vénérable Ursule de Benincasa, est dévolu aux Religieux Théatins. Enfin les Pères Augustins ne sont-ils pas seuls autorisés à conférer aux fidèles la ceinture ou cordon de sainte Monique ?

Ces précédents une fois constatés, nul ne peut s'étonner que Notre-Seigneur, voulant doter le monde d'une dévotion nouvelle, en ait confié les destinées à deux familles religieuses qui se complètent l'une l'autre. S'il l'a fait, c'est en usant de la pleine indépendance de son droit : il agit seul ou avec un auxiliaire, selon son bon plaisir. Il choisit ses élus où il veut, quand il veut, comme il veut ; et la raison première de son choix n'est autre que sa volonté adorable. De même que dans l'espace, il se réserve telle portion de terrain pour en faire un des chefs-lieux de sa puissance, une des sources de sa bonté, et l'ériger en sanctuaire de pèlerinage ; de même, parmi les Ordres si nombreux qui se vouent à l'imitation de ses vertus ou se consacrent au service d'une sainte cause, Notre-Seigneur en prend un pour en faire l'instrument de sa Droite, et l'ouvrier principal de ses desseins sur les âmes. son bon plaisir est, à proprement parler, la raison dernière de ses divines préférences.

Mais tout en reconnaissant la souveraine indépendance du Sauveur dans ses actes, nous pouvons rechercher, sinon quels titres particuliers auraient inspiré et dicté son choix, du moins quels dons antérieurs de son amour ont préparé la Visitation et la Compagnie de Jésus à la vocation magnifique qu'il leur réservait. Et parce que la manifestation du don divin s'est accomplie dans le royaume très chrétien, demandons-nous d'abord si des avantages et une situation exceptionnels n'auraient pas valu

à notre France l'honneur d'être la terre natale et le berceau de la dévotion nouvelle ; ensuite nous dirons quels précédents providentiels et quelles vertus morales semblaient indiquer la Visitation Sainte-Marie et l'Institut d'Ignace aux prédilections du Sacré Cœur.

### CHAPITRE III.

COMMENT LA FRANCE, LA VISITATION ET LA COMPAGNIE ÉTAIENT PROVIDENTIELLEMENT DÉSIGNÉES AUX PRÉFÉRENCES DE JÉSUS, QUAND IL NOUS FIT DON DE SON CŒUR ADORABLE.

#### § I.

La France se recommandait au choix du bon Maître et par la crise religieuse qu'elle traversait, et par les qualités qui la distinguent, et par sa prépondérance dans le monde.

Elle était, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, atteinte plus qu'aucune autre nation catholique de la lèpre du jansénisme; toutes les séductions conspiraient à la surprendre et à l'égarer.

Les solitaires de Port-Royal maniaient si bien la langue française qu'il était difficile aux esprits cultivés de refuser leurs suffrages à des hommes si versés dans l'art de bien dire. Bientôt de l'estime accordée à la forme littéraire on en venait à la tolérance, et de la tolérance à l'engouement pour le fond de la doctrine. On se faisait janséniste par amour-propre et par respect humain.

Mais la secte avait encore d'autres titres à la sympathie. Elle luttait contre Rome tout en s'obstinant à ne pas rompre totalement avec elle; et cette attitude hostile au pouvoir spirituel la recommandait à ces légistes, à ces jurisconsultes, à ces magistrats de vieille roche qui, depuis Philippe le Bel, suivaient d'un œil défiant les prétendus empiètements de la Cour Romaine, et ne s'en disaient pas moins les fils respectueux et soumis; ils penchaient vers le jansénisme par *tradition* et par esprit de famille.

La prétention même qu'avaient les sectaires de revenir à la discipline rigoureuse des premiers siècles leur valait encore des partisans; on trouvait commode de voi-

ler sous une ostentation de rigorisme les détaillances et les hontes de la vie privée. Quoi qu'il en soit de ces explications, la secte s'était enracinée et propagée en France. Sans être encore le nombre, elle était l'influence ; elle faisait et défaisait les réputations, dispensait les charges et les faveurs. Ceux que la mode n'avait pas séduits ne résistaient pas à la tentation de l'intérêt ; et l'entraînement alla si loin, qu'à la mort de Louis XIV, la magistrature et le clergé tant séculier que régulier, surtout dans les villes, étaient en grande partie acquis à l'erreur. Nulle part, plus qu'en France, les fausses maximes de Port-Royal n'avaient usurpé la direction des consciences et substitué la crainte à l'amour ; nulle part, comme en France, les sources de la vie spirituelle, les sacrements n'étaient abandonnés. Les âmes tombaient en anémie, et de l'anémie allaient à la mort. Cette grande misère appelait une grande miséricorde, et il était digne de Dieu de faire du foyer de l'indifférence et de l'erreur, le foyer de la confiance et de l'amour.

Mais la France avait d'autres titres aux prédilections de Notre-Seigneur. Ce qu'il attendait avant tout du peuple qu'il choisirait pour lui donner son divin Cœur, à la charge d'en propager le culte et d'en affermir le règne, c'était une puissance de prosélytisme capable de tous les dévouements. Or, où la trouver plus prompte, plus irrésistible que dans notre patrie ? Le Français est d'une nature tellement expansive qu'une fois en possession d'une idée bonne ou mauvaise, il est tourmenté du besoin de la communiquer. La semence qu'il a reçue, semence de vie ou semence de mort, il faut qu'il la confie à tous les souffles qui passent, pour la disperser au delà de ses frontières. Ne lui demandez pas de garder pour lui seul la vérité ou l'erreur dont il est dépositaire : non, il faut qu'avec lui on adore ou qu'avec lui on blasphème ; et que selon la nature des dons qu'il présente au monde, il en devienne le sauveur ou le fléau. L'apostolat du bien, le prosélytisme du mal, c'est sa passion, c'est sa vie. Et pour servir ce besoin d'expansion, le Français possède un merveilleux organe, une langue nette et précise, lumineuse et persuasive, envahissante et do-

minatrice, dont tous, amis et ennemis, subissent l'ascendant.

A cette influence du caractère national et de la langue nationale, s'ajoutait la prépondérance irrésistible que la France tirait de sa situation politique. On était à l'apogée du grand règne; la voix de Louis XIV était écoutée avec respect dans le conseil des Rois; il maintenait encore sur tous les champs de bataille la supériorité de ses armées, et ses flottes victorieuses portaient sur tous les rivages le prestige du nom français. Nos colonies étaient florissantes, nos missionnaires partout. Au Canada et à Saint-Domingue, dans les Indes orientales et en Chine, dans les Échelles du Levant, la religion du grand Roi était en honneur; et à Stamboul même, le Sultan avait des égards pour l'ambassadeur qui représentait la France. Enfin, dans toutes les factoreries de la Méditerranée, en Égypte et en Syrie, dans la Palestine et sur le mont Liban, dans toutes les Iles de la Grèce, les *Francs* reprenaient l'influence que le temps leur avait enlevée, et reconstituaient, au profit de leur patrie et de leur foi, le vieil héritage des Croisades. Il convenait donc que Notre-Seigneur confiât à des âmes et à des lèvres françaises les destinées du culte qu'il apportait à la terre. Nous dirons plus tard qu'il voulut même enrôler sous l'étendard du Sacré Cœur Louis XIV et son omnipotence; qu'il lui proposa un contrat dont Marguerite-Marie dictait les conditions au nom du souverain Maître; et qu'en échange du concours respectueux qu'elle sollicitait, elle promettait à Louis XIV, à ce *Fils aimé* du Sacré Cœur, la gloire, la richesse, la supériorité sur tous ses ennemis. Le Sacré Cœur peint sur le drapeau national aurait abrité sous ses plis glorieux, les prospérités de la France.

On conçoit maintenant comment le caractère de notre nation et sa prépondérance en ce temps-là, non moins que les périls dont le jansénisme menaçait les âmes françaises, conspirèrent à fixer sur la France les prédilections du bon Maître; on conçoit qu'il ait fait à une cité française la révélation de son amour; et qu'il ait choisi pour l'Évangéliste de son Cœur une Française, pour son pre-

mier apôtre un Français. Mais il voulut les prendre dans la vie religieuse : Marguerite-Marie, au sein d'un Ordre si éminemment français qu'on ne peut nommer ses Fondateurs *François* de Sales et *Françoise* de Chantal sans faire résonner le nom même de la France<sup>1</sup>, et Claude de la Colombière, dans cette Compagnie de Jésus qui, cosmopolite par son recrutement, n'en est pas moins française par la naissance. Montmartre garde encore son berceau.

## § II.

Mais, à son tour, la Visitation nous semble préparée à remplir le rôle que lui assigne le plan divin, d'abord par les intuitions et les vues prophétiques de son Fondateur et de sa Fondatrice ; de plus, par l'esprit propre et le tempérament qu'ils lui ont légués, et enfin par l'existence, dans un grand nombre de Filles Sainte-Marie, d'un culte privé du Sacré Cœur qui veut avoir dans un culte public son naturel épanouissement.

Tous les historiens de la Bienheureuse, les plus récents surtout, tels que le P. Daniel, M. Cucherat et Mgr Bougaud, ont remarqué que saint François de Sales avait, pour le Cœur de Jésus, la dévotion la plus tendre, et qu'il s'était appliqué à la transmettre à ses Filles comme un précieux héritage. Elle éclate dans tous ses écrits et dans sa correspondance.

« Que le Seigneur est bon ! — écrit-il à sainte Françoise de Chantal, — que son Cœur est aimable ! Suivons-le dans ce saint domicile ; que ce Cœur vive toujours dans nos cœurs ! » (Livre IV, Lettre XIV.)

Et plus loin :

(Livre IV, Lettre CL) : « L'autre jour, dans l'oraison, considérant le côté ouvert de Notre-Seigneur et voyant son Cœur, il m'était avis que nos cœurs étaient tous à l'entour de lui, et qu'ils lui faisaient hommage comme au souverain Roi des cœurs (24 avril 1616). »

<sup>1</sup> P. Félix, discours prononcé à Paray-le-Monial, le 20 juin 1873.

François de Sales voit dans ce Cœur divin l'idéal que ses religieuses de la Visitation doivent contempler, pour lui devenir semblables :

« O mes Filles, écrit-il à l'une d'elles, si vous regardez ce Cœur, il est impossible qu'il ne vous plaise pas ; car, c'est un Cœur si doux, si suave, si condescendant, si amoureux des chétives créatures, pourvu qu'elles reconnaissent leurs misères ; si gracieux envers les misérables, si bon envers les pénitents ! Eh ! qui n'aimerait ce Cœur royal, si paternellement maternel envers vous ? » (Lettre du 18 juillet 1618).

Mais parmi toutes les vertus dont Jésus est l'idéal incomparable, il en est deux que François présente à ses Filles comme devant être les caractéristiques de son Institut :

« Pour en venir à la fin pour laquelle notre Congrégation est érigée, et par icelle comprendre plus aisément quel est l'esprit particulier de la Visitation, j'ai toujours jugé que c'était un esprit de profonde humilité envers Dieu et d'une grande douceur envers le prochain. » (Abrégé de l'esprit intérieur des religieuses de la Visitation, expliqué par saint François de Sales.)

Et encore :

« Les religieuses de la Visitation qui seront si heureuses de bien observer leurs règles pourront véritablement porter le nom de Filles évangéliques, établies en ce dernier siècle pour être les imitatrices du Cœur de Jésus, dans la douceur et dans l'humilité, base et fondement de leur Ordre, qui leur donnera le privilège et la grâce incomparable de porter la qualité de Filles du Sacré Cœur de Jésus. »

Voilà leur nom, leur noblesse, elles seront les Filles du Sacré Cœur. Enfin, il adopte pour son Institut un blason et des armes : il fait choix d'un Cœur entouré d'épines, percé de deux flèches et surmonté d'une croix. Voici ce qu'il écrivait au mois de juin 1611 à sainte Jeanne-Françoise de Chantal, sa fille par excellence et sa collaboratrice dans l'établissement de l'Institut de la Visitation :

« Bonjour, ma très chère fille. Dieu m'a donné cette nuit la pensée que votre maison de la Visitation est par

sa grâce assez noble et assez considérable pour avoir ses armes, son blason, sa devise et son cri d'armes. J'ai deux pensées, ma chère Mère, si vous en êtes d'accord, qu'il vous faut prendre pour armes un unique Cœur, percé de deux flèches, renfermé dans une couronne d'épines ; ce pauvre Cœur servant d'enclavure à une croix qui le surmontera, et sera gravé des noms de Jésus et de Marie. Ma fille, je vous dirai à notre première entrevue mille petites pensées qui me sont venues à ce sujet ; car vraiment notre petite congrégation est un ouvrage du Cœur de Jésus et de Marie. » Telles sont donc les vues du saint Fondateur sur son ouvrage ; telle est la mission qu'il donne à ses Filles : qu'elles soient les adoratrices, les copies vivantes et les Filles du Sacré Cœur. Mais, de l'imitation du Sacré Cœur à l'apostolat qui le fait connaître, il n'y a plus loin, et c'est à se demander si François de Sales ne cédait pas à un pressentiment sublime, ou s'il n'avait pas vu, dans une lumière supérieure, les destinées promises à son Ordre <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Un des premiers jésuites qui aient écrit sur la dévotion au Sacré Cœur, le P. Bouzonié, dans ses Entretiens de Théotime et de Philothée sur le Cœur de Jésus (Poitiers 1696), relève en ces termes la mission du saint Évêque de Genève, pages 114 et 115. « C'est lui qui a prêché dans ces derniers temps la gloire secrète du Cœur du divin Amant, par les mouvements du sien ; il nous en a découvert dans ses écrits les mystères les plus cachés ; et pour éterniser son zèle et en partager les flammes, il a établi une Congrégation destinée au culte particulier du Cœur de Jésus et à l'amour de ces deux vertus qui en sont le caractère. Cet admirable Évêque a appelé ses Filles à cette école intérieure après s'y être rendu lui-même parfaitement savant.... Il a voulu, cet illustre Panégyriste du Cœur de Jésus, que non seulement elles en fussent les disciples pour l'étudier, mais aussi les oracles pour le faire connaître aux autres, les Adoratrices pour lui rendre un perpétuel hommage, les favorites pour lui faire continuellement leur cour, et les épouses choisies pour en conserver éternellement les ardeurs...

Le nom même qu'il leur a donné répond parfaitement à sa pensée. Car c'est le mystère de Jésus qui réside en Marie, et de Marie qui porte Jésus. C'est la première manifestation spirituelle et intérieure du Rédempteur, ce sont les premiers épanchements de son Cœur. »

Le P. Bouzonié cite encore quelques fragments des Lettres de saint François de Sales. Ce sont de vraies perles dont il nous sera permis de faire admirer la beauté.

Au livre IV de ses Lettres, Lettre XII<sup>e</sup>, le saint exhorte en ces



Des pensées analogues occupent la vénérable Fondatrice. Elle écrit à la Mère de Blonay :

« Inculquez à toutes vos Filles la pratique de cette parole de Notre-Seigneur : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de Cœur. » Elles sont la moelle et la vie de notre sainte vocation. »

Mgr Bougaud, dont je ne fais guère en ce moment que résumer le récit (*Histoire de la Bienheureuse Marguerite-Marie*, chap. VIII, attribuée à la même Sainte une méditation où l'intuition prophétique se montre en pleine lumière. La voici.

« HUITIÈME MÉDITATION. — De l'amour que Jésus-Christ nous porte... Considération IV<sup>e</sup>.)

Considérez que, non seulement notre doux Sauveur nous montra son amour par toute l'œuvre de notre Rédemption avec tous les chrétiens, mais qu'il nous oblige spécialement, nous autres de la Visitation, par le don et faveur qu'il a fait à notre Ordre, et à chacune de nous en particulier, de son Cœur, ou, pour mieux dire, des vertus qui y résident, puisqu'il a fondé notre très aimable Institut sur ces deux principes : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de Cœur. » C'est le partage qui vous est échu de tous ses trésors ; ayant donné aux autres Ordres : à l'un, l'éminence de l'oraison ; à l'autre, la solitude ; à l'autre, l'austérité ; mais à nous, ce

termes une religieuse de la Visitation. « Mettez votre cher cœur dans le côté percé du Sauveur, et unissez-le à ce Souverain des cœurs, qui est en son trône royal, pour recevoir l'hommage et l'obéissance de tous les autres cœurs. Il tient ainsi la porte ouverte, afin que chacun le puisse aborder et avoir de lui une audience ; et quand le vôtre lui parlera, n'oubliez pas, ma chère Mère, de le faire parler en faveur du mien, afin que sa divine et cordiale majesté le rende bien obéissant et fidèle. »

Et Livre VII. Lettre LXI<sup>e</sup> à une supérieure de la Visitation : « O Dieu ! ma chère Mère et Fille bien aimée, que ne nous arrive-t-il comme à cette Sainte, dont nous commençons ce soir la Fête, sainte Catherine de Sienne, que le Sauveur nous ôtât notre cœur, et qu'il mit le sien au lieu du nôtre. Mais n'aura-t-il pas plus tôt fait de rendre le nôtre tout sien, absolument sien, invariablement sien ? Qu'il le fasse, ce doux Jésus, je l'en conjure par son propre Cœur et par l'amour qu'il y renferme, qui est l'amour de l'amour. Que s'il ne le fait, mais il le fera sans doute, puisque nous l'en supplions, au moins ne saurait-il nous empêcher d'aller lui prendre le sien. »

qu'il estimait sans doute le plus cher, puisque son précieux Cœur en est le dépositaire. Si que nous pouvons avoir cette satisfaction, si nous apprenons et pratiquons bien la leçon que cet amoureux Sauveur nous donne, que nous aurons l'honneur de porter le titre de Filles du Cœur de Jésus!... Cela est bien doux, ô ma chère âme, que ce débonnaire Jésus nous ait choisies pour nous faire les Filles de son Cœur. Pourquoi, ô mon Sauveur, n'en avez-vous point favorisé quelqu'autre en votre Église ? Qu'avons-nous fait à votre Bonté de nous avoir destiné ce trésor de toute éternité, en ces derniers siècles ? »

L'auteur de cette méditation ne semble-t-il pas à la fois historien et prophète ? Mais cet auteur, ou si on le veut, ce compilateur des petits papiers de saint François de Sales, quel est-il ? Est-ce sainte Françoise de Chantal, comme Mgr Bougaud l'affirme dans son Histoire de la Bienheureuse, ou serait-ce la Mère Héléne Angélique L'Huillier, comme le veulent les Sœurs d'Annecy dans une note intéressante, qui accompagne leur édition complète des Œuvres de sainte Chantal<sup>1</sup> ?

<sup>1</sup> Pour aider nos lecteurs à s'orienter dans cette question, nous rappellerons qu'il y a deux séries de méditations à l'usage des Religieuses de la Visitation, les *Grandes* et les *Petites* ; les grandes au nombre de 33, sont incontestablement de sainte Chantal, nul ne les lui conteste. Les petites ne sont qu'au nombre de 10, elles sont l'objet du litige. Jaloux d'élever jusqu'à l'évidence les probabilités de son opinion, l'abbé Bougaud entreprit un pèlerinage littéraire à Rouen, à Nantes, à Boulogne, à Dijon... fouillant partout dans les archives de la Visitation, partout interrogeant les vieux exemplaires des Petites méditations. Il crut enfin avoir trouvé les preuves qu'il cherchait. Et cependant les sœurs d'Annecy ne s'inclinèrent pas devant cette évidence prétendue, elles se refusèrent à insérer dans les œuvres complètes de sainte Chantal l'opuscule contesté, et l'adjudgèrent à une autre main. De quel côté nous rangerons-nous ? Du côté de l'Historien de la Bienheureuse ou du côté de la *Sainte Source* ? Nous étions perplexes. Nous nous mîmes aussi à voyager de Visitation en Visitation ; nous allâmes à Metz, Nancy, Dijon, au Mans, à Toulouse, et à Nantes. Dans cette dernière ville, on n'avait pas oublié les recherches qu'on y avait faites à la demande de M. Bougaud, on se prononça résolument contre Annecy. Mais sur nos observations, avec cette droiture toute salésienne qui distingue les Filles de Sainte-Marie, on nous promit de chercher encore, et cette fois, on trouva. Voici ce qu'on nous écrivait de Nantes, à la date du

Mais quel que soit l'auteur des Petites Méditations, elles précéderont toujours de plus de trente ans les premières apparitions du Sacré Cœur à la Bienheureuse. La question d'authenticité n'est donc pas d'une importance majeure. Quant à leur autorité, elle reste à peu près la même : Sainte Chantal et la Mère L'Huillier s'inspirent à la même source, l'une et l'autre auraient puisé dans les Écrits du saint Fondateur ; et si Jeanne-Françoise est élevée sur les autels, Hélène-Angélique, sa vraie Fille, est digne de l'y rejoindre.

Le recueil des *Méditations* qui renferme cette page remarquable étant dans toutes les mains, les Filles de saint François de Sales ne tardèrent pas à se tourner vers

12 septembre 1887. « En lisant attentivement un vieux manuscrit de la Fondation de Chaillot, nous avons retrouvé l'intéressante Vie de la T. H. Mère Hélène Angélique L'Huillier ; le passage suivant a levé tous nos doutes : » Ce fut au milieu de ses plus fortes affaires qu'elle composa le *livre des Exercices de dix jours*, admiré de toutes les personnes éclairées qui l'ont examiné, lesquelles ont donné ce témoignage que l'expression de l'amour qui était dans le cœur de cette fervente fille était exprimé dans ces *excellentes méditations*. On aurait peine à croire qu'au milieu de si fortes contradictions et d'une si grande foule d'affaires, jointes à ses fortes maladies, elle eût pu entreprendre et finir un tel ouvrage. C'est ce qui fait voir que cette grande âme était si unie à Dieu et si remplie de lui, qu'il lui était plus sensible au milieu de ses amertumes. »

« Cette Mère Hélène-Angélique L'Huillier, tirée à la vie religieuse par des cordages d'amour, disent les anciens Mémoires, fut un vrai enfant au cœur de notre unique Fondatrice et de bénédiction au monastère de Paris. Saint François de Sales seconda les attraits de la grâce en elle et la poussa vers les sommets les plus élevés de la perfection. Pendant ses longues années de supériorité, elle reproduisit en elle les vertus de sainte Chantal, procura la fondation des maisons de Dol en Bretagne, du Mans, de saint Denis, de Bayonne, et établit celle de Chaillot où elle mourut en 1655, entre les bras de la Mère L. A. de la Fayette, formée par ses soins à la vie religieuse. Enfin on lui doit : 1° Les Vies de saint François de Sales et de sainte Jeanne Françoise de Chantal publiées par Mgr de Maupas : auquel, par humilité, elle les avait soumises et qui leur donna la couleur de son style ; 2° Les *Exercices spirituels*, connus sous le nom de Petites méditations de sainte Chantal, parce qu'ils ont été souvent confondus avec ceux que composa la Bienheureuse Fondatrice. Les Reines Anne d'Autriche et Henriette de France avaient une profonde estime pour cette grande Religieuse. Au dire de saint Vincent de Paul, c'était une des plus saintes âmes qu'il eut connues. » (Lettres de sainte Chantal t. II. L. CD II. Note.)

le Cœur de Jésus, qui leur était assigné comme le bien propre de chacune d'elles ; et presque chaque Visitation posséda des âmes éminentes qui vouaient à ce Cœur sacré leurs adorations et leur confiance. Elles y trouvèrent le livre qui éclaire, le foyer qui consume, l'idéal qui ravit ; elles pouvaient dire comme l'une d'elles : « Entre le Cœur de Jésus et mon cœur, il n'y a pas d'entre-deux. »

De son côté, le bon Maître les récompensait par des faveurs qu'auraient pu leur envier les Gertrude et les Mechtilde. Citons quelques faits. La sœur Anne-Marie Rosset fut la première Fille de la Visitation à qui Notre-Seigneur découvrit les trésors de son divin Cœur. C'était à Annecy, quatre ans après la fondation. Un jour que, passant devant l'oratoire du Noviciat, elle s'arrêtait à baiser les pieds du grand crucifix, il lui sembla que son Jésus se baissait de lui-même, et elle se trouva les lèvres collées sur la plaie de son côté, avec un tel transport de son cœur dans le Cœur de Jésus, qu'elle tomba dans un ravissement des plus élevés qu'elle eût jamais eus de sa vie.

« Il me serait impossible, avoua-t-elle plus tard par obéissance, de dire ce qui se passa en moi dans cet emportement de mon cœur et de mon esprit dans le Cœur de mon Jésus. Il me semblait que ce Cœur divin disait au mien chétif : « Nous ne nous séparerons jamais ; nous nous aimerons éternellement cœur à cœur ; je te reçois pour ma fille et mon épouse, j'aurai toujours soin de toi. » (Archives de la Visitation d'Annecy. Note des éditeurs des Œuvres de sainte Françoise de Chantal. *Lettres*, tome I<sup>er</sup>, lettre XXIV<sup>e</sup>).

A son tour la vénérable Mère Anne-Marguerite Clément reçut de son Jésus une faveur qui la rendit l'émule de sainte Catherine de Sienne. Elle fit sa profession à Annecy le 25 août 1618 : dès le lendemain, Notre-Seigneur lui apparut comme assis au milieu de son Cœur, et il lui dit :

« Ton cœur est à moi, et moi, je suis à lui ; ton âme m'appartient, j'y ai choisi ma demeure. »

Mais ce n'était encore qu'un prélude. Laissons-la parler elle-même : « Il a plu à Notre-Seigneur par un moyen

que je ne puis comprendre et beaucoup moins exprimer, de tirer mon cœur hors de moi-même pour y placer le sien, de façon qu'il me paraît à présent que je n'ai plus d'autre Cœur que le même de Jésus. Ensuite, il a pris le mien et l'a placé si avant dans son sein adorable qu'il ne paraît plus. »

Après s'être emparé du cœur de son épouse en échangeant son propre Cœur avec le sien, Notre-Seigneur voulut encore se saisir de son esprit... et il lui dit : « Puisque je t'ai bien donné mon Cœur, pourquoi ne pourrais-je pas te donner mon âme? Oui, je veux qu'elle soit à toi, afin que, comme nous n'avons plus qu'un cœur, nous n'ayons plus aussi qu'une âme. »

Elle sut encore que saint François de Sales avait été inspiré d'en haut pour établir un Ordre qui eût la mission d'honorer l'adorable Cœur de Jésus par la pratique des vertus qu'il a le plus aimées. « Il n'y avait point, disait-elle, d'Ordre qui fit profession d'honorer ce divin Cœur; il y en a qui honorent les prédications de Notre-Seigneur, d'autres ses jeûnes, quelques-uns sa solitude, quelques autres sa pauvreté et son mépris du monde; mais celui de la Visitation est établi pour rendre à son Epoux un continuel hommage et pour imiter sa vie cachée. » (Voir la Vie de la Vén. Anne-Marguerite Clément. Paris, 1686. *Passim*.)

Cette grande servante de Dieu mourut le 3 janvier 1661. Treize ans après cette bienheureuse mort, en 1674, Sœur Jeanne-Bénigne Gojos, du rang des Sœurs converses, annonçait les destinées de l'humble Vierge de Paray. « Dieu, disait-elle, sera glorifié dans cette religieuse, elle enseignera une dévotion bien profitable pour les âmes. » Jésus initia Jeanne-Bénigne à la connaissance des douleurs qu'il a souffertes à Jérusalem dans le jardin de Gethsémani, et elle écrivait : « Les douleurs du Cœur de Jésus dans ce jardin ne peuvent être comprises; un amour infini a pu seul soutenir ce Cœur parmi les angoisses qui l'opprimaient. » Mais le Sauveur ne se contenta pas pour sa servante d'une connaissance spéculative, il lui plut de l'associer à ses souffrances, en les gravant pour ainsi dire à tout moment et peu à peu

tantôt dans une partie de son corps, tantôt dans une autre. L'âme eut aussi son agonie, ses dégoûts, ses tristesses ; elle vit le sang de son Jésus jaillir bien plus sous l'impulsion de son amour, que sous les coups de sa flagellation. Enfin Notre-Seigneur voulut unir plus étroitement le cœur de Bénigne à son Cœur adorable. Elle aperçut un vase très riche dans lequel le divin Amour portait son Cœur, et ce vase était le Cœur même de Jésus. Et il lui fut dit : « Jésus a pris votre Cœur, mais il vous donne le sien qui contient le vôtre... » Et l'Amour lui disait : « Je répare la petitesse de votre amour par l'amour du Cœur de Jésus, ses faiblesses par ma bonté toute-puissante : enfin le Cœur de Jésus et le vôtre, Bénigne, sont unis... »

Après de telles faveurs, faut-il s'étonner que son Jésus lui ait dit : « Bénigne, tous mes biens sont à toi, et moi-même, qui suis le souverain Bien, je t'appartiens. » Et encore : « Je t'applique par amour le mérite des humiliations que j'ai souffertes devant les hommes, elles réparent les tiennes. Depuis quinze ans, à chaque communion que tu fais, ma grâce miséricordieuse accorde à tes prières la conversion d'un hérétique des plus obstinés. » Et le bon Maître l'encourageait à demander sans crainte : « Quand viendras-tu, lui disait-il, avec un cœur ouvert ? C'est moi qui t'excite à me supplier, et je ne peux rien te refuser, que crains-tu ? ne t'ai-je pas favorisée plus qu'aucune autre personne qui vive aujourd'hui sur la terre ? » Et nous, en écrivant ces choses, nous ne pouvons que nous écrier : « ô mon Dieu, que vous êtes bon pour votre Bénigne ! J'admire ces excès d'amour pour votre petite servante. Vous lui avez dit encore : « Si je n'avais pas déjà fait l'Eucharistie, je la ferais à cette heure même pour toi, Bénigne de Jésus ; c'est là ton surnom nouveau. »

Voulant montrer à sa Bénigne qu'il était son bien dans l'Eucharistie et lui en assurer la perpétuelle jouissance, Jésus lui accorda la faveur de conserver le goût et la saveur des espèces sacramentelles ; or, que cache cette merveilleuse durée des espèces eucharistiques, sinon une faveur plus grande encore : la continuel-

le présence du corps même de Jésus dans Bénigne. Nous admirons cette grâce dans Marie, Vierge des vierges ; elle fut aussi, paraît-il, le privilège de sainte Gertrude, et l'humble Bénigne n'aurait rien eu à envier à l'illustre Bénédictine.

Telle fut Jeanne-Bénigne, telles et bien plus grandes encore les faveurs dont le Cœur de Jésus la combla. Les mondains ne comprennent rien à ces merveilles et les tournent en dérision ; ce sont des aveugles qui blasphèment la lumière, il leur manque l'œil du divin amour. À l'amour seul il est donné de comprendre ce qu'un Dieu, fait homme pour les hommes, peut opérer en eux et pour eux. Il est venu, il est mort, il se survit pour les hommes ; l'Incarnation, la Passion et l'Eucharistie rendent croyable et surpassent tout ce que la vie des Saints nous apprend de plus extraordinaire.

Accablée de souffrances et consumée d'amour, la vénérable Jeanne-Bénigne Gojos s'éteignit le 5 novembre 1692, comme elle l'avait elle-même annoncé. Elle était âgée de 77 ans, cinq mois, 15 jours ; elle en avait passé cinquante-sept en religion. Contemporaine de la Bienheureuse, elle lui survécut même deux années ; elle connut sa mission, elle ne s'y associa pas. Elle se contenta d'adorer dans le sanctuaire de l'âme le Dieu qui la comblait des plus miraculeuses faveurs. (Voir : Le charme du divin Amour, ou Vie de la dévote sœur Jeanne-Bénigne Gojos, religieuse-domestique de la Visitation Sainte-Marie, morte en odeur de sainteté au monastère de Turin, le 5 novembre 1692 : par la mère Gertrude-Provano de Leyne, religieuse du même Ordre, en 1693. — Turin, 1846. *Passim*.)

D'autres grandes Visitandines apparaissent dans le cortège glorieux des Précurseurs de la Bienheureuse. Nommons la Mère Marie Constance de Bressand, décédée à Grenoble en 1668. Elle avait 24 ans, lorsque saint François de Sales, prêchant un carême dans cette ville, découvrit en elle la vocation religieuse. En 1618, elle entra au 1<sup>er</sup> monastère de Grenoble et y fit profession l'année suivante. Après un an passé à l'école de sainte Chantal, elle s'en alla fonder à Nantes, à Vannes et à la

Flèche. Grenoble l'ayant rappelée, elle passa par Paris où elle s'entretint avec saint Vincent de Paul et avec Monsieur Olier.... Ses migrations successives n'altérèrent en rien son union avec Notre-Seigneur ni les faveurs dont il la comblait. Un jour qu'elle considérait Jésus sur la croix, il lui fut dit que son côté était ouvert afin de nous montrer son amour et de recevoir tous nos cœurs dans le sien. « J'y voulus, écrit-elle, aussitôt jeter le mien ; cette grâce me fut refusée. Je compris que ce refus avait pour objet de me le faire désirer avec plus d'ardeur, ce que je fis avec grande affection, et alors mon cœur fut tiré près de ce divin Cœur qui s'y joignit et le serra d'une manière très intime, pour lui imprimer ses vertus et pour le fermer à toute autre affection qu'à celle de l'amour.... Puis, ce divin Cœur m'assura de sa spéciale protection et assistance en toutes les occasions où j'aurais recours à Lui.

Dans le couvent de Montpellier où elle s'éteignit en 1669, la sœur Françoise-Emmanuel de Noverly-Vidano ne fut pas moins favorisée. Combien de fois, dans ses oraisons et communions, elle s'est vue comme renfermée dans le Cœur de Jésus ! Combien de fois elle l'a senti, tout près d'elle, d'une manière si sensible quoique invisible, qu'elle n'en pouvait douter ; il lui semblait aussi l'entendre, et elle percevait des paroles intérieures plus nettement que si elles eussent frappé son oreille. Un jour, il lui arriva de se préoccuper, après la sainte messe, d'une affaire qui lui fit oublier l'Hôte sacré qu'elle possédait sous les espèces sacramentelles. Aussitôt elle sentit presser son cœur avec une douceur infinie ; comme si, disait-elle, deux amis se tenant les mains l'une dans l'autre, l'un des deux venant à s'oublier, l'autre lui serrerait la main pour le faire ressouvenir <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Des sentiments tout semblables animaient à 200 lieues de distance une autre Fille de saint François de Sales, Marie Guillemette Dumas, du monastère de Chartres. Elle avait une tendre dévotion à Notre-Dame *sous terre*, et passait régulièrement, hiver et été, une heure à la porte de sa chapelle, abimée dans la contemplation de cette inscription : *A la Vierge qui doit enfanter*. Le 25 août 1660, elle entra au noviciat, elle avait alors près de 50 ans. Vers la fin de 1661, quelques jours après sa Profession,



On peut donc s'en convaincre par ces citations dont il ne tiendrait qu'à nous d'allonger la liste, la dévotion au Sacré Cœur était connue dans un grand nombre de Visitations ; mais il est impossible qu'elle ne fît pas sentir aux alentours sa douce influence. Ces maisons privilégiées apparaissaient comme autant de points lumineux, qui, combinant leurs clartés, formaient une aurore à la dévotion nouvelle, et annonçaient de plus vives splendeurs. Il en fut de même aux siècles de la promesse, lorsque Dieu apparaissait à nos premiers parents sous les ombrages d'innocence, ou à leur postérité sur tous les chemins de son exil. Ces manifestations éphémères

elle fit au Père Éternel cette donation d'elle-même : « O mon Dieu, prosternée comme une suppliante devant votre adorable Majesté, je vous demande en grâce, que, dès mon réveil, mes premières inspirations montent vers votre trône, m'unissant et m'incorporant au Cœur de Jésus, afin qu'en lui et par lui je vous connaisse, vous aime et vous adore comme vous le désirez, et selon le but pour lequel vous m'avez tirée du néant et donné l'être. Comme je ne puis vivre sans respirer et aspirer, j'entends, ô mon Dieu, par mes aspirations, attirer dans mon âme le Cœur de Jésus, avec tous les mérites qu'il nous a acquis par sa Passion et par sa mort, afin de ne vivre et respirer que par ce divin Cœur. Je veux que mes pensées ne soient conçues et produites que dans l'Esprit et dans le Cœur de Jésus, afin de commencer une vie cachée et connue de vous seul, et de rendre hommage à la vie divine de ce même Jésus, caché de toute éternité dans votre sein. »

Une étude approfondie de l'Année sainte de la Visitation nous aiderait à comprendre combien Notre-Seigneur se montrait prodigue envers les Filles de François de Sales. Que de fois, il vient prendre possession de leur cœur, que de fois il semble y substituer le sien et régente en vainqueur toutes leurs pensées et toutes leurs affections ! Il a pour elles des industries charmantes, des délicatesses infinies. Citons encore cette enfant de Toulouse, la sainte sœur Marie-Agnès Despanès qui, admise en 1652 à la Visitation dans sa ville natale, y mourut en 1682, à l'âge de 52 ans.

La Très Honorée Mère Anne-Catherine de Beaumont qui la reçut au noviciat eut le pressentiment de son avenir, et lui dit de s'adonner à la vie intérieure, les choses extérieures n'étant pas faites pour elle. Elle s'appliqua donc à l'union la plus intime avec Dieu ; et Notre-Seigneur récompensa sa fidélité par les grâces les plus signalées. Un jour qu'elle avait remporté une petite victoire sur une inclination qu'elle pouvait croire légitime, il plut à ce bon Maître de se faire sentir si présent à son âme qu'elle ne pouvait en douter. « Je le voyais, dit-elle, comme un Roi sur un trône qu'il établissait au milieu de mon cœur, en me donnant l'espérance que ce serait pour toujours. Tout mon petit peuple intérieur se ramassait autour de ce nouveau Roi, comme attiré à

présageaient une union plus durable, un commerce plus intime de Dieu avec sa créature ; elles accoutumaient l'homme au prochain avènement du Dieu fait, Homme. Par un procédé tout semblable, le don que Jésus faisait de son Cœur à quelques âmes d'élite prophétisait un don meilleur qui ferait de ce Cœur adorable le cœur même de l'humanité.

Non moins que ces faveurs extraordinaires, la vie habituelle des sœurs de la Visitation les signalait aux pré-dilections du Sauveur. Vraies Filles de François de Sales, elles gardaient l'esprit de son Institut. Elles s'appliquaient à reproduire cette douceur et cette humilité que Jésus révélait à la terre ; et disciples du Sacré Cœur avant

l'odeur de ses parfums, et avec une telle paix et suavité que je croyais porter tout le paradis dans mon Cœur. »

Non moins douce et plus merveilleuse est la faveur qu'elle reçut le 2 octobre 1656. « Jésus en croix m'apparut, et mes yeux s'arrêtèrent sur la plaie de son côté, qui, toute fraîche, distillait un baume délicieux. Bientôt je vis plusieurs colombes blanches comme neige, qui voltigeaient autour, et enfin s'approchaient l'une après l'autre pour sucer cette délectable liqueur. Je me voyais au nombre de ces colombes, et mon sort était plus heureux que celui des autres. Je fus la dernière et bus à souhait dans cette douce fontaine, mais au bord seulement, comme les autres colombes, jusqu'à ce qu'il me dit : « Entre plus avant ! » ce que je fis promptement et si heureusement que, perdant la vue de toutes choses et de moi-même, je fus comme plongée et abîmée dans un océan de délices inexplicables. »

Nous mentionnerons encore, la Sœur Marthe Angélique Gautier décédée à Dijon en 1692, deux ans après la Bienheureuse. En 1668, avant sa profession, quand rien n'avait encore transpiré des desseins de Notre-Seigneur sur Marguerite-Marie, elle écrivait : « Vous savez, Vierge sainte, mère de mon Sauveur, que je n'ai qu'un seul désir et une volonté unique : c'est d'être unie à Dieu et à vous, ma bonne Mère : c'est d'aimer ce divin Maître parfaitement et ardemment. Mais de qui puis-je obtenir cette grâce sinon de vous, ô Vierge sainte, qui êtes la mère d'amour. Prenez mon cœur, abîmez-le dans le vôtre et par vous dans celui de Jésus-Christ. Qu'il soit perdu en lui comme la goutte d'eau dans l'océan, le rien dans le tout, ou plutôt qu'il soit tout consumé dans les flammes de l'amour. C'est pour cela que je l'offre, le dédie, le voue et le consacre mille fois, en m'abandonnant à ses saintes rigueurs, afin qu'il anéantisse en moi tout ce qui s'oppose à son bon plaisir et à ses adorables desseins. » Marthe Angélique Gautier était donc toute au Sacré Cœur. Quets ne furent pas ses transports, lorsque les premières nouvelles des révélations de Paray parvinrent à Dijon avec les lettres et les confidences de la Mère de Saumaise !

d'en être les apôtres, elles embaumaient le monde du parfum de ces vertus. Faut-il s'étonner que le choix divin se soit arrêté sur la famille du saint Evêque de Genève ; en donnant son Cœur à ces âmes privilégiées ; Notre-Seigneur couronnait en elles son propre ouvrage ; il récompensait les vertus qu'il leur avait inspirées : Une fois de plus, Il montrait que la Providence prépare tout, gouverne tout et conduit toute chose à sa fin par des voies pleines de sagesse et d'amour<sup>1</sup>.

### § III.

Mais les Sœurs de la Visitation devaient avoir des collaborateurs... En dehors même du Plan divin qui nous montre Jésus et Marie se survivant à travers les âges dans une longue suite d'ouvriers et d'ouvrières providentiellement appliqués à une même entreprise, il faut tenir compte de l'impuissance relative à laquelle tout Ordre de femmes est fatalement condamné, dans les œuvres auxquelles un vaste théâtre est ouvert. L'influence des Filles de Saint-François de Sales est nécessairement limitée dans son expansion et dans son intensité. Religieuses cloîtrées, elles n'exercent une action directe et immédiate qu'à la grille ; et ce premier apostolat n'atteint qu'un petit nombre de

<sup>1</sup> Le P. Bouzonié, S. J. dans ses Entretiens de Théotime et de Philothée sur la dévotion au Cœur de Jésus (Poitiers, 1697), a remarqué les convenances qui semblaient désigner les Filles de sainte Marie et les Pères de la Compagnie aux préférences du Cœur de Jésus. Après avoir fait connaître la Bienheureuse-Marguerite-Marie et le P. de la Colombière, il ajoute, p. 79 : Deux personnes de ce caractère étaient propres pour prêcher la dévotion au Cœur de Jésus. Ce célèbre Jésuite est d'une Compagnie qui a été instituée pour porter aux extrémités de la terre le Nom de Jésus, dont la signification se prend de son Cœur ; et cette Religieuse est d'un Ordre dont l'esprit est la plus parfaite douceur ; dont le saint Fondateur était la douceur même, vivante et animée en sa personne et dans ses Écrits, d'où vient que les peintres lui mettent son cœur entre les mains dans ses tableaux... Ainsi les Religieuses de la Visitation qui conservent cet esprit, ont de grands droits sur le Sacré Cœur de Jésus qui est commun à tous ; et leur Ordre si distingue dans l'Église, méritait d'être une source de cette aimable dévotion. »

personnes et n'agit qu'avec lenteur. Celui de la correspondance va plus loin ; mais une plume, si infatigable qu'on la suppose, ne peut envoyer simultanément la lumière aux multitudes qui l'appellent. Le temps, qui s'écoule et dévore les heures, fait sentir à qui tient une plume son inévitable insuffisance. Les religieuses de la Visitation s'aviseront-elles d'avoir recours à l'image ? Oui, elles l'ont fait ; mais l'image veut un commentaire qui l'explique ; autrement tout en parlant aux yeux, elle ne parle pas assez à l'intelligence. Eh bien ! qu'elles emploient la presse : elles n'ont eu garde de la négliger ; elles ont publié des brochures, des feuilles volantes, des recueils de prières ; mais ces compositions dont le cœur surtout faisait les frais, avaient besoin d'être appuyées par un travail plus sérieux auquel ni leurs études, ni leur genre de vie ne préparent nos Visitandines. En vain elles ont tenté tous les moyens, toutes les industries en leur pouvoir ; en vain, elles ont enrôlé sous la bannière du Sacré Cœur des milliers et des milliers d'associés ; en vain du fond de ces Cloîtres où elles restent emprisonnées, elles ont saisi dans les filets de leurs confréries les chrétientés du Levant et du Canada ; malgré ces prodiges d'un ardent prosélytisme, leur apostolat réduit à ses seules forces, n'était ni assez prompt, ni assez universel. Pour remédier à cette impuissance, il fallait que la Providence leur envoyât des hommes, des auxiliaires, rompus à tous les genres de propagande, prêts à parler, prêts à écrire, maniant habilement la plume et la parole ; des hommes qui, libres de toute entrave, sans racines qui les retinssent au sol natal, n'attendissent qu'un signal pour s'élancer à travers les océans ou les déserts arides, et porter sous les deux hémisphères la connaissance et l'amour du Sacré Cœur. Par eux, le cloître reculait ses limites ; le cloître, c'était l'univers.

Des auxiliaires de cette trempe devaient appartenir à un Ordre religieux, voué à l'apostolat. S'il est contemplatif, le religieux peut mettre au service d'une cause sa plume et sa prière... mais il n'a ni la liberté, ni la puissance de la parole, il ne peut se mouvoir au delà de ses

murailles. Eh bien ! faites tomber la barrière, étendez sous ses pieds l'espace, changez ce contemplatif en apôtre ; il s'en ira avec cet entrain joyeux, avec cette intrépidité qu'inspire l'obéissance, affronter tous les obstacles. Vient-il à succomber à la peine, il n'est pas seul : pour un apôtre qui meurt, d'autres accourent ; pour un bras qui laisse tomber le drapeau, d'autres le relèvent ; et fussent-ils frappés à leur tour, il se trouve encore des mains pour le saisir et le défendre de toute insulte. C'est le bienfait de l'association qui étend de toutes parts et perpétue son action, sans que jamais expirent ou s'éteignent sa voix, sa vigueur et sa vie.

Pour ce motif, les auxiliaires de la Bienheureuse Marguerite-Marie devaient faire partie d'un Ordre apostolique. Or, sous l'influence de la Renaissance qui s'était opérée au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, de jeunes congrégations s'étaient formées dans le but éminemment apostolique de s'appliquer aux missions et à la direction des Séminaires. C'étaient les Messieurs de saint Lazare que Vincent de Paul, leur fondateur, envoyait travailler, souffrir et mourir en Irlande et à Madagascar ; c'étaient aussi les Pères de l'Oratoire et les Fils de Monsieur Olier qui mettaient au service de la vérité catholique, ceux-ci les ardeurs d'un zèle qui n'a jamais dévié, ceux-là les ressources d'un dévouement qui ne s'était pas encore égaré. C'étaient aussi les Fils du V. Père Eudes que leurs travaux, leurs succès, leur dévouement connu à la cause du Sacré Cœur, semblaient imposer au choix divin... Et cependant ce n'est ni parmi les Eudistes, ni parmi les Oratoriens, ni dans les rangs des Lazaristes que se trouvaient les collaborateurs prédestinés. Le choix divin ne s'arrêta même pas sur cette Congrégation des Missions Étrangères qui venait de naître, dans la capitale même de la France, avec la vocation spéciale de porter dans le plus lointain Orient la bonne nouvelle du Salut.

Les Ordres anciens méritaient sans doute les préférences du Sauveur. Et il faut le reconnaître, au lendemain du Concile de Trente et pour en appliquer les réformes fécondes, les deux grands Ordres de saint Dominique et de saint François avaient retrouvé leur vi-

gueur première. Les Fils de saint Dominique travaillaient davantage à maintenir dans sa pureté virginale l'inviolabilité du dogme, tandis que les Fils de saint François s'occupaient surtout à faire rentrer dans les mœurs les vertus chrétiennes. Les uns et les autres pouvaient aussi se prévaloir des faveurs qu'ils avaient antérieurement reçues. Aux Dominicains était échu la douce mission de consoler et d'encourager la Bienheureuse Julienne de Rétinnes dans les contradictions que soulevait sa mission Eucharistique ; et c'était un Frère prêcheur, le plus grand de tous, qui avait célébré dans un Office incomparable les gloires du Saint-Sacrement. Ne semblait-il pas que les Dominicains devaient être les apôtres prédestinés de la dévotion au Sacré Cœur ? Si l'Eucharistie est leur bien, comment n'auraient-ils pas un droit sur le Sacré Cœur qui en est inséparable ? Oublie-t-on que le Sacré Cœur est dans l'Eucharistie aussi réellement qu'il est au ciel ? D'un autre côté, nous avons dit que les Franciscains s'étaient, dans tous les temps et sous toutes les observances, signalés par la plus tendre dévotion à Jésus Crucifié, et que l'Église avait confié à leur zèle le privilège de l'érection du chemin de la Croix et la garde du Calvaire ! Mais il n'y a pas loin du Calvaire au Cœur adorable, de la victime au sacrificeur, de Jésus immolé à l'amour qui l'immole. Or, à quel Ordre appartenait-il de faire connaître le Cœur, organe de l'amour, sinon à celui dont les membres étaient salués dès leur apparition comme les docteurs de l'amour.

Et cependant ni la famille Franciscaine, ni la famille Dominicaine ne seront les privilégiés du Sauveur dans l'apostolat qui s'annonce. Son choix s'arrêtera sur les Fils d'Ignace qui, descendus plus tardivement dans la mêlée ardente, ne s'étaient associés qu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle à leurs aînés dans les saints combats. Oh ! qu'il nous soit permis de rechercher avec le flambeau de l'histoire, les motifs qui ont dirigé les préférences du Maître ! Qu'il nous soit permis de soulever d'une main respectueuse le voile qui couvre ce mystère ! Notre-Seigneur aurait-il voulu récompenser la vaillance avec laquelle la

Compagnie s'était jetée sur le champ de bataille où la vérité luttait contre l'erreur ? On sait en effet qu'en Angleterre, les Jésuites ont autant et plus que les autres vivifié dans leur sang la foi Romaine menacée de périr ; on sait qu'en Bohême, en Hongrie, en Transylvanie, en Pologne, dans toutes les diètes de l'empire, ils ont arraché à l'hérésie son masque, confondu ses mensonges, arrêté ses envahissements, et bientôt l'ont contrainte à reculer devant la vérité. Mais cette vaillance à faire la guerre à l'hérésie n'était pas le monopole des Jésuites ; d'autres combattaient et triomphaient comme eux. Eh bien ! dirons-nous que Notre-Seigneur se plaisait à glorifier cette ardeur chevaleresque, que les Fils d'Ignace mettaient à porter son Nom sur les plus lointains rivages ?... Mais d'autres missionnaires les avaient précédés dans ces contrées infidèles, ou ne tardèrent pas à les y rejoindre ; ils travaillaient, ils souffraient, ils mouraient comme eux. Nous signalerons donc d'autres titres plus décisifs aux prédilections du bon Maître. Oui, les Jésuites ont eu des émules dans l'apostolat, des concurrents au martyre ; oui, d'autres sont allés comme eux ou avant eux dans les Indes occidentales ou orientales, dans l'Empire de la Chine et le pays d'Annam, dans les Archipels du Japon et de l'Océanie ; mais leur prérogative incontestable, leur majorat providentiel, c'est d'avoir travaillé plus que les autres à conserver dans leur intégrité les droits de la miséricorde ; c'est d'avoir, par leurs théologiens, leurs prédicateurs et leurs auteurs ascétiques, maintenu accessibles aux pauvres pécheurs les abords du confessionnal et de la table sainte. Partout et toujours, les Jésuites ont enseigné, prêché, affirmé que Jésus est mort pour tous les hommes et non pour les seuls prédestinés ; et pendant que les Jansénistes fabriquaient des Crucifix dont les bras trop rapprochés l'un de l'autre n'étendaient leur ombre amoindrie que sur un petit nombre d'élus, les Jésuites gardaient aux fidèles le vrai Crucifix, le Crucifix traditionnel, aux bras largement étendus, à la tête inclinée, comme pour dire au genre humain tout entier : « Viens, viens à moi, je suis ton salut. » C'est là l'immortel honneur de la Com-

pagnie, comme ce fut auprès de beaucoup son péché irrémissible. Mais se poser devant le monde en champions de la Miséricorde et du sang versé pour tous les hommes ; se faire les zélateurs intrépides du pardon offert à tous les pécheurs, et les apôtres de la Communion fréquente, c'est prendre Jésus par le côté sensible, par son faible ; et voilà pourquoi, après avoir donné son Nom à la Compagnie, il voulut lui donner son Cœur. Enfin, ne peut-on pas croire aussi qu'en les honorant de cette mission, il daignait préparer ses serviteurs aux épreuves qui les menaçaient dans un prochain avenir et dont ils entrevoyaient depuis longtemps les signes avant-coureurs ! Déjà le jansénisme, tout-puissant sur l'opinion, se déchainait contre la Compagnie. Pour la détruire, toute arme était loyale, pourvu qu'elle fit une plaie ; toute calomnie honnête, du moment qu'elle imprimait une flétrissure. Les philosophes prêtaient main-forte aux Jansénistes et se servaient des mêmes armes. Décidés à anéantir le catholicisme, ils commençaient par supprimer ceux qu'ils appelaient ses grenadiers. Les Rois étaient complices ou ils laissaient faire. Les menaces réitérées des uns, la connivence des autres devaient arracher au faible Clément XIV le bref destructeur de la Compagnie. Pour se résigner à mourir sans se plaindre ; pour courber la tête sous le coup que leur infligeait la main d'un Père, lorsqu'on ne poursuivait en eux que leur fidélité à Dieu et leur dévouement filial envers l'Église, quel appui d'en haut ne leur fallait-il pas ! Jésus le leur préparait dans son divin Cœur. Il leur donnait avec la résignation, l'espérance. Aussi, les verrons-nous emporter sur tous les chemins de leur exil, avec une fidélité constante à leur mission, le pressentiment indéfectible d'une résurrection prochaine. Dans ces Pères sécularisés deux sentiments survivront à toutes les disgrâces : un zèle infatigable à propager et à défendre par tous les moyens la dévotion au Sacré Cœur ; et l'invincible confiance qu'avec l'assistance du Cœur adorable, la Compagnie renaîtra de son tombeau. En continuant jusque dans leur dispersion leur apostolat du Sacré Cœur, ils n'ignorent pas qu'ils défendent



leur propre cause ; et qu'à l'heure marquée par une providence pleine d'amour, Jésus viendra, dans la personne d'un autre lui-même, dans la personne de son Vicaire mieux informé, dire à la chrétienté, en lui montrant cette Compagnie que l'on croyait éteinte : « *Mortua non est puella, sed dormit...* Elle n'est pas morte, ma Compagnie, mais elle dort ! » et ni la lourde pierre de l'indifférence, ni les liens dont les intrigues des Cours l'avaient enveloppée, ni le linceul dans lequel la haine de ses ennemis voudrait la retenir ensevelie, ne l'empêcheront de sortir de son sépulcre. Elle vivra ; et en la voyant consacrer à tous les genres d'apostolat les nombreux enfants qui réjouissent son cœur, on se demandera si les prodiges qui ennoblissent sa seconde vie le cèdent beaucoup aux merveilles qui ont illustré la première.

- Mgr Bougaud a résumé ces aperçus dans une page magistrale qui éclaire d'un beau jour les prédilections de Notre-Seigneur pour la Compagnie.

- « Dieu voulut récompenser par là cette vaillante société des services qu'elle avait rendus à l'Église au milieu de la grande mêlée du XVI<sup>e</sup> siècle... Peut-être aussi, par une attention délicate, voulait-il la remercier de la position qu'elle avait prise au XVII<sup>e</sup> siècle dans la redoutable bataille que le Jansénisme naissant commençait à livrer à l'Église... Car sans affaiblir le respect que l'on doit à la majesté infinie de Dieu, elle n'avait pas cessé d'exalter sa bonté, sa tendresse pour les pécheurs, son amour infini... Ajoutons que, pour prix de tant de services, pour la récompenser d'avoir élevé la jeunesse européenne tout entière, civilisé le Paraguay, évangélisé le Japon, versé son sang sur mille plages inhospitalières.. embaumé le monde du parfum de toutes les vertus, la Compagnie de Jésus allait être persécutée, honnie, ses membres les plus vénérables jetés en prison ou envoyés en exil, et qu'il était bien juste que Dieu lui donnât dans des circonstances aussi critiques, non seulement un appui et une consolation, mais surtout un signe public de son amour. » (Hist. de la B. Marguerite-Marie, Ch. vi<sup>e</sup>).

Le trésor que Jésus donnait à sa Compagnie n'y était pas inconnu. Bon nombre de nos anciens Pères, de nos écrivains ascétiques l'avaient entrevu par la blessure que lui a faite la lance du soldat ; et les élans de leur reconnaissance, leurs effusions d'amour respirent encore dans les livres qu'ils nous ont laissés. C'est là que d'innombrables lecteurs se sont initiés à la connaissance du divin Cœur, là qu'ils ont appris à lui rendre les témoignages d'une piété confiante, sans toutefois qu'aucun lien extérieur réunit encore ces manifestations individuelles pour en former un culte public. L'heure de Jésus n'était pas arrivée. Mais grâce à ces enseignements isolés, grâce à ces rayonnements du livre dans les intelligences, un esprit nouveau se répandait peu à peu dans le monde de la piété, les âmes s'orientaient vers ce Cœur sacré que toutes n'apercevaient pas encore, mais qu'elles devinaient dans les clartés naissantes de son prochain avènement.

Les Précurseurs de la Bienheureuse Marguerite-Marie qui appartiennent à la Compagnie de Jésus se manifestent dès l'apparition de cet Institut dans l'Église ; ils appartiennent à ces temps héroïques qu'on a nommés notre âge d'or. Saint Ignace de Loyola, le Fondateur, le Père, marche à la tête de ses Fils, il est le porte-étendard de la dévotion au Sacré Cœur. C'est le rôle du chef, il précède ses compagnons dans la connaissance et l'amour de la dévotion qu'ils seront appelés à propager sur la terre. Saint Dominique n'a-t-il pas pratiqué le premier cette dévotion du Rosaire qu'il a léguée à ses Fils comme un glorieux monopole ? Et n'est-ce pas de son Père saint François que la famille séraphique a reçu cet amour de la crèche et de la croix, cette dévotion à Jésus Enfant et à Jésus Crucifié qui est devenue son patrimoine indéfectible ? Il semble donc que les dévotions les plus chères à la postérité d'Ignace ont eu leur foyer anticipé dans son cœur ; elles constituent comme une propriété inaliénable, comme un bien de famille qui se transmet du Père aux Enfants. Si cela est vrai de la dévotion que nous faisons profession d'avoir pour l'Église et pour le Saint-Père, pour la sainte Eucharistie

et la Communion fréquente, pour la Très Sainte Vierge et sa Conception Immaculée, le cœur d'Ignace ne serait-il resté fermé qu'à la dévotion de ses Fils au Sacré Cœur de Jésus? Il l'a connue, il l'a pratiquée sans aucun doute, il l'a même recommandée.

— Nous en avons la preuve dans cette prière de l'*Anima Christi* qu'il a si souvent récitée lui-même et tant de fois mise sur les lèvres des innombrables Retraitants qui ont suivi le livre des Exercices spirituels. Dans cette admirable prière, Ignace ne se contente pas d'invoquer cette Eau mystérieuse qui découle du côté du Sauveur; mais il sollicite de la bonté de son Jésus une grâce meilleure : « O bon Jésus, exaucez-moi ! » et que lui demande-t-il ! « *Intra tua vulnera absconde me !* cachez-moi dans vos plaies sacrées. » Surtout dans cette plaie plus large et plus profonde que le fer de Longin a ouverte, pour m'y donner un passage jusqu'à votre Cœur. Nul doute qu'Ignace n'ait vénéré cette blessure; nul doute qu'il n'ait appliqué sur cette ouverture sacrée ses lèvres respectueuses et bu la grâce à sa source; nul doute, que cédant à un attrait que tant d'autres Saints ont senti comme lui, il n'ait poussé plus avant, jusqu'à ce Cœur divin devenu son asile.

Et là, le Saint ne demeurerait pas inactif, il se pénétrait des brûlantes ardeurs dont ce Cœur est consumé; et dérochant quelques étincelles du feu sacré que Jésus est venu apporter sur la terre, il s'en allait les communiquer à ses Fils, et leur disait : « allez, embrasez de ce feu tout l'univers. » C'est ainsi qu'Ignace frayait la voie que ses Fils suivraient après lui. Du reste, le saint Fondateur n'innovait pas, il était simplement de son siècle. Ses contemporains, ses émules en sainteté, les Juste Lansperge, les Philippe Néri et tant d'autres, savaient comme lui la route qui de la plaie du côté conduisait au Cœur.

Le culte que ce glorieux Père rendait à sainte Marie du Cœur nous mène aux mêmes conclusions. On désigne sous ce nom une image qui représente la sainte Vierge au pied de la croix, le cœur percé d'un glaive. Cette Marie du Cœur était l'objet des prédilections d'Ignace

qui l'invoquait sans cesse et ne la quittait jamais. Or, pouvait-il vénérer, contempler ce Cœur si compatissant de Marie sans s'élever à la pensée, à l'amour, au culte d'un autre Cœur plus saint et plus aimant, du Cœur adorable de Jésus? De là cette prière attribuée à saint Ignace : « Sainte Marie, Mère de nos cœurs, faites que notre cœur soit semblable au vôtre et semblable au Cœur de votre doux Fils, notre Seigneur <sup>1</sup> ! » C'était bien là une prière de père et de chef, renfermant dans son cœur, pour les offrir à Jésus par Marie, les cœurs de tous ses compagnons d'armes, de tous ses enfants <sup>2</sup>.  
- Il est donc à croire que Notre-Seigneur qui avait donné son Nom à Ignace et à sa Compagnie voulut encore lui donner son Cœur... et cette seconde donation com-

<sup>1</sup> Voir Nacional Homenaje de las Ciencias, Letras y artes Españolas al Sacratísimo Corazon de Jesus. 26 de junio 1881. Faragoná. — Barcelone 1881. p. 100.

<sup>2</sup> Le P. Nadasi, *Annales mariani societatis Jesu*, an. 1657 et 1658 donne les détails que voici sur l'image de sainte Marie du Cœur.

Le P. Antoine Araoz, devant quitter Rome pour aller en Espagne, témoignait le chagrin qu'il ressentait de s'éloigner d'Ignace dont il était le parent. Pour le consoler, Ignace tira de son sein une image de la Mère de Dieu qu'il lui donna, en disant : « Depuis le jour où, à peine converti, j'échangeai mes habits de gentil-homme contre ceux d'un pénitent, jamais cette image ne m'a quitté; je l'ai portée sur mon cœur avec mon crucifix, et j'en ai reçu de merveilleux secours. Gardez-la donc; qu'elle vous soit un gage de perpétuelle assistance, et le trésor de votre cœur. »

Araoz mourut le 30 janvier 1573; et la sainte Image passa entre les mains de D<sup>ña</sup> Isabella, nièce de saint Ignace et Fille de Don Martin, son frère aîné. Le P. Araoz n'avait accordé son trésor aux instances de D<sup>ña</sup> Isabella que pour la durée d'une absence qu'il allait faire; il n'en revint pas, et la nièce de saint Ignace resta en possession du précieux dépôt. Elle ne mourut qu'en 1595, et elle avait plus de 80 ans, lorsqu'elle restitua la sainte image aux Pères de Sarragosse.

Le P. Dominique Larga, Assistant d'Espagne, fit tirer de cette image une copie très exacte, qu'il remit au P. Nadasi, en 1657. Nadasi, avec l'assentiment du T. R. P. Général Goswin Nickel, la fit graver sur l'airain, afin de répandre parmi tous les membres de la Compagnie le culte de cette image si chère à notre Fondateur.

On l'appelle sainte Marie du Cœur : soit parce qu'un glaive de douleur perce le Cœur de Marie, soit parce que Saint Ignace la portait toujours sur son cœur. C'est ce qu'atteste en ces termes l'épigraphe qui l'accompagne : « Sainte Marie du Cœur, copie fidèle de l'original qui est conservé dans le collège de la Compa-

plétait la première. Le Nom de Jésus donné à la Compagnie était une charge non moins qu'un honneur ; elle assumait, en le recevant, le devoir de le porter aux extrémités du globe, et d'en proclamer les souveraines grandeurs. Pour s'acquitter de cette tâche glorieuse, pour maintenir les droits de Jésus en face de l'infidélité, du schisme et de l'hérésie, la Compagnie avait besoin d'une force surhumaine. Elle la trouva dans le Sacré Cœur.

Ignace connut-il aux clartés d'une lumière surnaturelle, toute la mission que la Providence réservait à ses enfants ? nous n'oserions l'affirmer. — Et pourtant qui pourra dire dans quelle mesure Dieu découvre aux Fondateurs d'Ordre les destinées de leur famille religieuse?... mais qu'il ait eu une tendre dévotion au Cœur de son bon Maître, il nous est difficile de le mettre en

gnie de Jésus à Sarragosse. Saint Ignace, fondateur de la même Compagnie, la portait toujours sur son cœur depuis le premier jour de sa conversion jusque dans sa vieillesse ; il attestait en avoir reçu partout de Dieu de merveilleux secours. »

En 1658, la grande Congrégation de Munich fit graver de nouveau cette image et la distribua à tous les Congréganistes. Plusieurs d'entre eux lui durent d'être préservés des plus sérieux dangers.

Il existe une autre image nommée aussi sainte Marie du Cœur. Le P. de Rochemure, dans son récent ouvrage sur le Sacré Cœur et la Compagnie de Jésus, p. 4. dit que saint Ignace avait constamment sur la poitrine une image de la Bienheureuse Vierge Marie, tenant l'enfant Jésus sur son bras gauche et tous deux portant un cœur dans leur main droite. Cette image se trouvait en Flandre et en Franche-Comté ; en Flandre avec cette inscription : colitur apud Patres Societatis Jesu Liræ, Image honorée chez les Pères de la Compagnie de Jésus à Lierre ; tandis que celle de Franche-Comte ne fait aucune mention du nom de Lierre. Les graveurs sont aussi différents : Cornélius Galle graveur flamand de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle est l'auteur de la Franc-Comtoise ; celle de Lierre est de van Merlen.

En présence de ces deux types de sainte Marie du Cœur, faut-il conclure que saint Ignace ait porté successivement plusieurs images de la Sainte Vierge, et qu'après s'être dépouillé de la première en faveur du P. Araoz, il ait adopté celle que les Pères de Lierre honoraient ? Ou bien dirons-nous que l'image adoptée par les Bollandistes, l'addolorata, conforme au type conserve à Sarragosse, soit la seule que saint Ignace ait portée, et que la Vierge à l'Enfant avec les deux Cœurs, soit due à l'initiative d'un graveur plus récent ?

Au lecteur de prononcer.

doute. Le P. Claude Bernier que ses communications intimes avec Notre-Seigneur ont rendu célèbre, atteste avoir appris de ce divin Sauveur qu'en maintes circonstances il avait fait à Ignace le don de son Cœur <sup>1</sup>.

Nous ne voyons pas ce saint Patriarche apparaître auprès de saint François de Sales dans la vision fameuse où Notre Dame daigna donner à la Visitation et à la Compagnie de Jésus la mission de propager ici-bas la dévotion au Sacré Cœur ; le P. de la Colombière le représentait ; mais nous le verrons plus tard intervenir pour confirmer la vocation du P. de Hoyos à l'apostolat du Cœur adorable. Citons le récit du P. Uriarte dans ses *Principios del reinado del Coraçon de Jesus, en Espana*, ou Commencements du règne du Cœur de Jésus en Espagne : (Madrid 1880).

« Un jour de saint Ignace, au moment de communier, François Bernard de Hoyos sentit que ce Bienheureux Père était à sa droite et saint François Xavier à sa gauche, et leur présence excita dans son âme comme un incendie d'amour. Lorsqu'il fut en possession de Notre-Seigneur, il lui sembla voir les deux Saints se prosterner devant la sainte Hostie et l'adorer : « Alors, dit le pieux jeune homme, le Sauveur fit signe à Ignace de me parler, et à moi de l'écouter. Le Saint me déclara ce qui suit : « La divine Providence a réservé aux Enfants de la Compagnie la mission de promouvoir et de propager le culte du Sacré Cœur de Jésus. Ils obtiendront de la sainte Église la fête désirée et ils en étendront le bienfait à toute la terre. » Et je compris que mon glorieux Père Ignace et mon cher protecteur François de Sales étaient chargés de mener à bonne fin le succès de notre entreprise, l'un par ses Fils, l'autre par ses Filles <sup>2</sup>. »

Notre conclusion n'est pas douteuse, et il nous est doux de l'écrire et de la communiquer : saint Ignace occupe une place d'honneur parmi les promoteurs et les disciples du Cœur de Jésus.

<sup>1</sup> De Guilhermy. Ménologe de l'Assistance de France, 17 juin.

<sup>2</sup> Principios del reinado. p. 99.

Et il ne faut pas se le représenter comme un astre séparé de tout autre dans un ciel solitaire ; il est moins une étoile isolée, que le centre d'une constellation brillante autour duquel de nombreuses étoiles se meuvent et resplendent de ses feux. Ce n'est pas en vain que les Compagnons d'Ignace ont reçu de sa main l'*Anima Christi* ; ce n'est pas en vain qu'ils ont supplié le divin Maître de leur ouvrir dans la plaie de son côté le chemin qui conduit à son Cœur. Le Bienheureux Pierre Lefebvre, dans son *Mémorial* nous dit qu'il aimait à se réfugier dans la plaie du côté droit et dans celle du Cœur... Et François Xavier allait-il prendre ailleurs que dans ce Cœur adorable les saintes ardeurs dont il se sentait consumé ? Son cœur brûlait littéralement des vives flammes du pur amour. Ne voyons pas dans ces expressions une simple métaphore, une manière de parler, une fleur de poésie. François portait dans son cœur un foyer tout brûlant dont les ardeurs puissantes, cherchant une issue, soulevaient sa poitrine et couronnaient son visage d'un reflet glorieux qui le transfigurait. Enivré des joies de ce délicieux martyre, il demandait grâce et disait : « Assez de bonheur, ô mon Dieu, assez de bonheur ; encore plus de travaux, encore plus ! étendez devant moi l'espace et que j'aie répandre dans toutes les contrées le feu sacré que je ne peux contenir. »

Vers le même temps, saint François de Borgia, que la mort de sa femme, la duchesse Eléonore, avait rendu libre de se donner totalement à Dieu, se dépouillait de toutes ses principautés, de tous ses titres pour solliciter auprès d'Ignace la faveur de vivre et de mourir oublié dans sa petite Compagnie de Jésus. Sa dévotion à la plaie du côté éclate dans la touchante prière que voici ; sa beauté fera oublier sa longueur :

« Je vous salue, très sainte plaie du Côté de Notre Seigneur Jésus-Christ, plaie auguste que l'injustice a ouverte et sur laquelle la Vierge Mère de Dieu a versé des pleurs ; au ciel vous êtes glorifiée par les Esprits bienheureux, et sur la terre, vous recevez une louange que nous ne laisserons pas finir. Je vous salue, ô porte empourprée par où sont sortis le sang et l'eau qui puri-

fient toute l'Église ! Je vous salue, ô source très limpide de l'éternel bonheur ; c'est au côté droit de sa poitrine que mon très doux Jésus nous a ménagé une issue, sans doute pour que, séparé des méchants, j'aie ma place à sa droite au jour du jugement. Je vous salue, eau sainte et sang divin, dont les jets brillants manifestent les blessures de l'amour de mon Dieu ! qu'y a-t-il de plus resplendissant que vos effusions, de plus suave que la plaie d'où elles découlent ? Je vous salue, ô plaie infiniment précieuse, entrée de l'éternelle vie, porte du ciel, très sûr moyen d'arriver à la gloire qui nous est promise ! Je vous vénère, ô clef d'or de la divine miséricorde ! C'est vous qui ouvrez à toute l'Église ces grâces surabondantes dont la céleste rosée rafraîchit ses enfants et fait germer en eux ces fleurs si suaves dont sera tressée leur immortelle couronne. Je vous adore, ô plaie qui êtes le flambeau et la fontaine de l'Église. Par un miracle insigne, vous changez en agneaux, en enfants prédestinés ceux que la prévarication d'Adam précipitait, comme des boucs de perdition, au gouffre éternel. Je vous adore, ô plaie très auguste, c'est de vous que jaillissent avec plénitude toutes les largesses et toutes les grâces prodiguées à la terre. Le ciel vous doit ses honneurs, l'Église ses ornements et sa beauté ; vous envoyez la terreur aux enfers et portez aux tristes prisonniers des limbes la nouvelle de la délivrance ; vous donnez aux pécheurs la conversion, aux martyrs la constance, aux Vierges la chasteté ; la paix et la concorde aux époux, aux religieux le zèle de la perfection, aux voyageurs le retour dans la patrie, aux vainqueurs la couronne de gloire ! La lance du soldat vous a ouverte, mais la toute puissance vous conserve ; vous avez perdu du sang, mais la divinité, à laquelle vous êtes unie, entretient votre fraîcheur ; un corps sans vie a reçu votre empreinte, et pourtant vos charmes garderont éternellement leur éclat, ô perle de la souveraine majesté ! vos effusions rouges comme l'écarlate et limpides comme le cristal ont arrosé la terre ; mais la Divinité qui vous couronne règne au plus haut des cieux. Votre sang si beau, votre eau si pure, ô joie de mon cœur, paraient d'une grâce ineffa-



ble la croix qui les recevait, ils consacraient la terre qui en était humectée, ils embellissaient les cieux, ils fortifiaient la Mère de Dieu dans ses douleurs, ils embrasaient de nouvelles ardeurs d'amour le disciple bien-aimé. O plaie ! ô ciel, dont la lumière si belle éclate à mes yeux dans sa resplendissante blancheur ! ô lance, qui avez troué par une blessure glorieuse la poitrine de mon Créateur, si vous aviez connu la divinité de ce sein que vous avez déchiré, vous auriez adouci votre élan ! que dis-je, vous vous seriez associée au deuil des éléments, à la douleur des rochers qui se fendirent, à la tristesse du soleil qui se voila, à la pitié des sépulcres qui s'entr'ouvrirent, votre fer aurait refusé de percer de sa pointe la poitrine du Fils et vous n'auriez pas fait jaillir des flots de larmes du Cœur de la Mère... Du reste, en blessant le sein de mon très doux Jésus, vous m'avez délivré d'une peine éternelle ; en me ménageant une entrée dans cette beauté souveraine, vous m'avez ouvert un asile de salut ; en pénétrant dans ces régions immaculées de mon Jésus, vous en avez tiré pour moi les trésors de la divine magnificence.

Soyez donc bénie et adorée à jamais, ô précieuse plaie, origine de notre bonheur, vous dont la vertu triomphe de tous les dangers du monde et apporte un remède à toutes nos fautes et à toutes nos imperfections ! attiré par votre douceur, je fixe en vous ma demeure, je mets en vous, comme dans un port à l'abri de toute insulte, tout ce que je suis, tout ce que je possède, tout ce que j'espère ; et j'implore humblement la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour que par vous il me soutienne, lui qui par vous a daigné me guérir. Ainsi soit-il. (Œuvres complètes, liv. I, Ch. vi.)

Dans cette magnifique invocation, saint François de Borgia n'a pas nommé le Cœur de Jésus, mais on sent qu'il pénètre jusqu'à lui, qu'il habite volontiers dans ce foyer de lumière et d'amour ; enfin, qu'il recueille ardemment les grâces qui en découlent comme de leur source.

Voici maintenant un autre Jésuite, contemporain d'Ignace et de François de Borgia qui rend un hommage

plus explicite au Cœur adorable : c'est le Bienheureux Pierre Canisius, que l'Église a surnommé, dans son office, le marteau des hérétiques et l'Apôtre de l'Allemagne.

Plus de cent ans avant la Bienheureuse Marguerite Marie, le Bienheureux Père Pierre Canisius préludait dans la ferveur de son oraison aux effusions que le Père Claude de la Colombière nous a laissées dans sa *Retraite spirituelle*. Nous lisons dans le *Mémorial* du Bienheureux : « Le jour de mes vœux était arrivé et déjà je m'avançais vers l'autel, lorsqu'un ange sembla me dévoiler toute l'étendue de mes misères et me faire sentir mon indignité. Mais alors, ô mon divin Rédempteur, vous m'avez entr'ouvert votre Cœur adorable et vous m'avez permis d'y plonger mon regard; vous m'avez invité à puiser en vous les eaux du salut, ordonné de boire à vos fontaines sacrées. Comme je désirais avec ardeur être inondé des flots d'amour, d'espérance et de foi que j'en voyais jaillir ! Quelle soif de pauvreté, de chasteté, d'obéissance ! Je vous suppliais de me purifier, de me revêtir d'innocence comme au baptême. Enfin, approchant mes lèvres brûlantes de votre Cœur très doux, j'osai me désaltérer à cette source divine ; et vous me promettiez, Seigneur, pour couvrir ma nudité, un vêtement céleste, composé de trois étoffes, qui sont les vœux de la profession, et encore la paix, la charité, la constance. Orné de ce vêtement de salut, j'avais pleine confiance que rien ne me manquerait plus, et que tout me réussirait pour votre gloire. »

« La messe des vœux fut célébrée en présence de tous nos frères, par le premier Général de notre Compagnie, votre fidèle serviteur Ignace. » Verdière S. J. Histoire de l'université d'Ingolstadt, III<sup>e</sup> partie, chap. II, p. 203.)

Cette vision laissa dans l'âme de Canisius un souvenir ineffaçable. Il se mit à invoquer le Cœur de Jésus avec la familiarité d'un ami parlant à son ami ; témoin cette prière qu'il lui adressait tous les matins : « Je vous loue, je vous bénis, je vous glorifie et je vous salue, ô Cœur très doux et très aimant de Jésus-Christ, mon très fidèle ami ; je vous rends grâce pour la fidélité avec laquelle vous m'avez gardé et protégé durant

cette nuit, et avez rendu pour moi à Dieu notre Père les louanges et les actions de grâces dont je lui étais redevable. Et maintenant, ô mon unique ami, je vous offre mon cœur, vous conjurant de faire que, durant cette journée, toutes mes pensées, mes paroles, mes œuvres et mes volontés soient réglées sur le bon plaisir de votre très aimable volonté. Ainsi soit-il ! »

Plaçons auprès du P. Canisius, auprès de ce vieil athlète qui combattit 60 ans pour l'Église, plaçons un Saint que couronne la triple auréole de la naissance, de la jeunesse et de la sainteté, l'angélique Louis de Gonzague. Une Sainte, blessée comme lui des traits du pur amour, sainte Madeleine de Pazzi nous a révélé les liens de charité intime qui unissaient le cœur de Louis au Cœur de son Dieu. « Oh ! qu'elle est grande, disait-elle, la gloire de Louis de Gonzague ! Je ne l'aurais jamais cru, si Notre-Seigneur ne me l'avait montrée... Louis a beaucoup aimé sur la terre; voilà pourquoi il jouit maintenant de Dieu au Ciel, dans une grande plénitude d'amour... Quand il était dans ce monde, il décochait sans cesse des flèches d'amour au Cœur du Verbe incarné; aujourd'hui qu'il est au ciel... il jouit de cette union avec Dieu qu'il méritait ici-bas par son ardente charité ! »

1° Voici encore d'autres pensées que le Bienheureux a consignées dans son manuscrit :

1° Dans les tentations, ô mon âme, hâte-toi de te réfugier dans le Cœur aimable de Jésus...

2° Avec quelle générosité Jésus versa, pour nous désaltérer, le sang précieux de son Cœur, lorsque sur la Croix, son divin côté fut ouvert d'un coup de lance ! Montre-toi reconnaissante, mon âme, offre-lui tous les sacrifices qui coûteront le plus à la nature.

3° Qu'il est immense cet amour de Jésus qui le pousse à se présenter pour moi et pour tous les pécheurs à Dieu son Père, et à lui offrir son Cœur très pur et immaculé pour le désarmer et obtenir le pardon !

Ajoutons encore que dans ses exhortations spirituelles aux religieux de la Compagnie, le Bienheureux recommandait instamment la dévotion au Sacré Cœur. « Que les Compagnons de Jésus aient soin de lui donner leur cœur comme il nous a le premier donné le sien. Qu'ils s'unissent aux sentiments de reconnaissance dont les saints tirent du Cœur de Jésus le secret ; qu'à leur tour ils rendent grâces pour les bienfaits reçus ; qu'ils fassent leur nid dans les *trous de la pierre*, et qu'à l'heure de la tentation ils se réfugient dans l'aimable Cœur de Jésus. Exhortationes domesticæ. 1876. p. 455.)

Louis mourut victime de cet amour pour le prochain qui n'est qu'une extension de l'amour que nous avons pour Dieu. Il mourut le 21 juin 1591, comme il l'avait prédit, le premier vendredi qui suivit l'octave de la Fête-Dieu, le jour même que Notre-Seigneur devait choisir pour inaugurer la fête de son Cœur adorable.

Il fallait que la dévotion du jeune Saint au Cœur de Jésus fût bien connue, pour que le Père Croiset désignât la dévotion à Louis de Gonzague comme un des moyens d'arriver à la dévotion au Sacré Cœur. Mais précurseur de cette dévotion sur la terre, il en est resté le promoteur du haut du ciel, et nous le verrons en 1765 apparaître au novice Célestini mourant, lui rendre la santé pour qu'il travaille à propager la dévotion au Sacré Cœur, dont le culte, ajoutait le Saint, « est bien cher aux habitants du Ciel. »

Citons aussi parmi les contemporains de saint Louis de Gonzague, un saint Frère coadjuteur, un vieillard qui atteignit sa 86<sup>e</sup> année, Alphonse Rodriguez, récemment canonisé. On trouve dans les cahiers de piété qu'il a laissés un passage intitulé : Comment l'âme habite dans le Cœur de Jésus par la ferveur de sa contemplation, et comment Jésus cédant à l'amour qu'il lui porte l'introduit dans son Cœur.

« L'âme qui, tout embrasée de l'amour de son Sauveur, attache ses regards sur la très sainte Face de Jésus, voit en elle, comme dans un miroir, les grands et immenses travaux qu'il a endurés par amour et dans son Cœur et dans son âme : car les images de tristesse qui affligent son Cœur se peignent bientôt sur son visage et reflètent ce qui se passe au dedans de Jésus. Elle contemple ensuite son Seigneur sur la Croix, avec un grand et profond respect, elle voit la sainte Face de Jésus si triste et si pâle, ses yeux éteints, sa tête couronnée d'épines, le sang qui coule de toutes parts, et tout son ensemble tellement défiguré par l'angoisse et la peine qu'il est méconnaissable aux yeux même de sa divine Mère. Et cette âme pieuse, compatissant à toutes ces douleurs, boit à la source d'où elles jaillissent, et cette source est le Cœur même de Jésus. Alors le Sauveur la conduit de

cette considération au dedans même de son Cœur ; et là, une fois introduite dans ce Cœur, dans cet Océan de tribulations et d'angoisses, elle lui tient compagnie, et ce doux Sauveur lui donne une partie de sa douleur comme à sa bien-aimée. Et comme ce saint Cœur est un feu d'amour, cette âme à son tour s'embrase tout entière en feu d'amour ; et les ardeurs que son Jésus lui communique sont si vives, qu'il la transforme en lui-même à peu près comme le feu matériel, s'il devient ardent, change le fer en feu. Sans bruit de paroles, ils se parlent, au dedans, l'un à l'autre, comme l'époux à l'épouse... Puis, que dira ce divin Seigneur à l'âme sa bien-aimée, et celle-ci que lui répondra-t-elle ? plongée qu'elle est tout entière dans cette retraite du Cœur de Jésus, elle jouit intérieurement de ce que ce doux Sauveur, qui l'aime avec passion, lui communique de lui-même, en l'associant, des pieds à la tête, à ses grandes douleurs. »

Suivent alors des effusions et des cris d'amour, des protestations de dévouement dans lesquels saint Alphonse Rodriguez se trahit lui-même. Car, il n'y a pas à en douter, cette âme qui lit d'abord sur la sainte Face de Jésus l'expression des souffrances qui torturent son divin Cœur, cette âme que le Sauveur lui-même introduit ensuite dans son Cœur et qu'il embrase de ses brûlantes ardeurs, c'est Alphonse, c'est son âme. Il a donc le droit de figurer avec son glorieux Père Ignace, avec François de Borgia son illustre compatriote, avec Louis de Gonzague et Canisius parmi les Précurseurs de la Bienheureuse. Mais d'autres Jésuites encore, appartenant à la même époque, au siècle d'or de la Compagnie, méritent d'être nommés. — C'est Salmeron, un des neuf premiers compagnons d'Ignace, une des grandes lumières du saint Concile de Trente. Dans son beau commentaire sur les saints Évangiles, il écrivait : « Le Cœur de Jésus, blessé après sa mort, présente un remède à nos maux... Ils ont ouvert d'un coup de lance le côté de Jésus... cette ouverture du côté signifie que le Cœur de Jésus a été frappé et blessé pour notre amour. » (Tome X, sur l'Évangile, traité 48).

C'est François Suarez, le plus grand Théologien dont

s'honore la Compagnie ; c'est Corneille de la Pierre, le prince de nos interprètes de la sainte Écriture ; c'est Bernardin de Villegas, d'autres encore, qui tous voient dans l'ouverture du côté de Jésus la porte qui conduit à son Cœur.

Qu'il nous suffise de citer Suarez en qui, nous dit Bossuet, on entend toute l'école : « Jésus a voulu être blessé dans cette partie du corps, où son Cœur pouvait se rendre visible aux hommes, et afin de leur faire comprendre que la porte leur était ouverte, pour entrer dans le Cœur du Christ. Aussi Augustin, dans son *Manuel* (ch. 2), nous dit : « Longin, par sa lance, m'a ouvert le côté du Christ ; j'y suis entré, et je m'y repose avec sécurité. » (In 3 part., tom. II, disp. 41, sect. 1.)

Avant de quitter l'Espagne, nous ferons une mention plus spéciale de trois de nos écrivains ascétiques dont les ouvrages sont universellement estimés. Le Père Jacques Alvarez de Paz, Louis da Puente ou du Pont et Eusèbe Nieremberg.

Le P. Alvarez de Paz, de Tolède, écrivait à Lima, dans le Pérou, son grand ouvrage sur la Perfection de la vie spirituelle qui parut pour la première fois à Lyon en 1608. On y lit ce passage : « Efforcez-vous d'entrer dans le Cœur de Jésus, et considérez-le attentivement afin de former votre Cœur à sa ressemblance. Ce Cœur très saint est le chemin qui conduit au salut éternel ; il est la porte qui nous fait entrer dans la contemplation de Dieu même. O Seigneur des hommes, Christ Jésus, ouvrez-moi, Seigneur, votre Cœur, ouvrez-moi cette porte de vie, cette source d'eau vive, afin que j'arrive par elle à la connaissance de votre Majesté, et que je boive cette eau de la véritable vertu, qui apaise dans mon cœur la soif de toutes les joies temporelles. » (*Operum*, t. VI, p. 192-193. Edition Vivès. Parisiis, 1876) <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Dans un autre endroit du même ouvrage, Alvarez étudie le Cœur très-pur de Jésus et il y remarque comme douze degrés de Pureté. 1° Il est pur de tout attachement aux choses de la terre ; 2° Pur de toute intention imparfaite ; 3° Pur de tout attrait pour les plaisirs du monde ; 4° Pur du désir de plaire aux hommes ; 5° Pur de toute pensée inutile ; 6° Pur de tous soins superflus ; 7° Pur de toute tristesse nuisible à l'âme ; 8° Pur de toute

Le Père Eusèbe Nieremberg, dans son *Jésus crucifié, Livre de Vie...* n'a pas d'autres pensées. Après avoir dit que la lance de Longin a percé le Cœur de Jésus qui brûlait d'amour pour Dieu et pour les hommes : « O mon Sauveur, s'écrie-t-il, votre Cœur était blessé des traits de l'amour ! qu'était-il nécessaire qu'il reçût une seconde blessure ? O charité infinie de Jésus à laquelle la vie n'a pas suffi, mais qu'il a voulu manifester encore après la mort en nous ouvrant son Cœur. Ah ! mon âme, puisque la porte est ouverte, entre avec empressement dans ce sanctuaire de l'amour. Le disciple bien-aimé a dit que Jésus nous a aimés jusqu'à la fin ; il l'a fait même après la fin, en nous donnant son Cœur après la mort même. »

Le Vén. P. Louis du Pont (da Puente) continue la

vaine complaisance ; 9° Pur de tout attachement aux consolations humaines ; 10° Pur de toute inquiétude ; 11° Pur de tout mouvement d'impatience ; 12° Pur de tout attachement à sa propre volonté.

Suit une élévation sur chacun de ces degrés. Prenons, pour exemple le premier.

« Je vous glorifie, auteur de toute sainteté ! Je vous glorifie pour le premier degré de pureté de votre Cœur très Saint, pour votre entier détachement de toutes les choses de la terre. L'amour des biens temporels n'est jamais entré dans votre Cœur. Vous avez éloigné de vous toute superfluité, vous avez usé avec réserve et en pauvre de tout ce qui était nécessaire à votre Humanité sainte. Vous avez pris à peine ce qu'il fallait pour la soutenir.

Quand aurai-je le courage d'abandonner tout ce qui passe, de mépriser tout ce qui est visible et de refuser mon estime aux biens éphémères ! Oh ! si mon cœur voulait chercher son unique repos dans votre bon vouloir, soit qu'il vous plaise de m'enrichir de vos dons, soit qu'il vous plaise de me les enlever ; alors, avec ou sans les créatures, il trouverait la paix et la tranquillité. Je vous en conjure, par le saint détachement de votre Cœur, accordez-moi de mettre mon bonheur à me détacher de tout ce que je vois sur la terre, et de m'éloigner de tout ce qui est superflu et peu convenable à mon état. Quant aux choses nécessaires à la vie, et à celles dont je ne pourrais éviter l'usage sans encourir le reproche de singularité, faites que mon cœur ne s'y attache pas et que j'en use avec simplicité. Je vous demande plus encore ; faites que l'usage que j'en ferai devienne pour moi l'occasion d'un effort et d'un sacrifice. Elles me serviront à rendre mon détachement plus conforme au vôtre. J'essaierai aussi d'élever un peu mon vol et de vous imiter parfaitement. »

Des considérations analogues conduisent l'âme de degré en degré jusqu'au douzième où elle se repose dans le Cœur de Jésus, idéal de toute pureté.

tradition des auteurs qui sont entrés dans le sanctuaire du Cœur adorable par la plaie du côté. Dans ses méditations sur les mystères de notre sainte foi, il s'arrête à ces paroles de saint Jean : L'un des soldats ouvrit d'un coup de lance le côté de Jésus (XIX. 34) « Je rechercherai la cause de cette blessure mystérieuse.....

2<sup>e</sup> cause. Jésus voulait nous découvrir par cette plaie l'amour infini qu'il nous porte, et nous montrer que tout ce qu'il avait fait et souffert pour nous, il l'avait fait et souffert uniquement par amour et dans un transport d'amour..... Puissé-je, ô mon Dieu, entrer dans votre Cœur par l'ouverture de votre côté, et dans cette fournaise ardente, brûler à jamais du feu de votre divine Charité !

3<sup>e</sup> cause. L'ami divin de nos âmes voulut que ses mains, ses pieds et son côté fussent ouverts pour que ces blessures servissent de retraite spirituelle à tous les fidèles.

Ole bien-aimé de mon âme, puisque vous m'ouvrez vos plaies et que vous m'invitez à y demeurer, je veux avec le secours de votre grâce dresser trois tentes, non sur le Thabor, mais sur le calvaire. La première dans les plaies de vos pieds où je méditerai les pas que vous avez faits dans votre vie mortelle.... La seconde sera dans les plaies de vos mains où je ferai de profondes réflexions sur toutes vos œuvres.... La troisième et la plus spacieuse sera dans la plaie de votre Cœur où je contemplerai sans cesse la Charité sans bornes dont vous m'avez aimé.. Voilà les tentes délectables où j'ai résolu d'habiter la nuit et le jour. C'est là que je veux dormir, veiller, manger, lire, travailler, prier, mêlant à mes occupations de chaque jour le souvenir de vos douloureuses et amoureuses plaies...»

Mais il faudrait tout citer. En lisant ces pages, on sent que le vénérable Père Louis du Pont a depuis longtemps suivi le chemin qu'il indique à ses lecteurs. On sent que ce qu'il dit, il le fait ; qu'il a bu à cette source, qu'il s'est embrasé à ce foyer, enfin qu'il a souvent pris un doux repos sous ces tentes délectables.

Le Père du Pont était le directeur de la Vénérable Dôna Marina d'Escobar dont il a écrit la Vie. Or, cette



âme privilégiée avait ses entrées libres dans le Cœur de Jésus, elle y découvrait les secrets les plus cachés. « J'ai vu, dit-elle, le Christ Notre-Seigneur me montrer à travers sa poitrine entr'ouverte son Cœur embrasé d'amour pour ses créatures ; et les clartés resplendissantes de ses divines flammes me disaient les ardeurs dont il est consumé. C'était comme s'il m'avait dit : « Regarde, voilà l'amour, voilà le Cœur que j'ai pour toi. » Et bientôt il me communiqua une étincelle de cet amour et j'en étais embrasée. »

Il était bien impossible que la Vénérable racontât ces faveurs à son saint directeur sans que la divine étincelle le saisit à son tour et le consumât des mêmes feux.

Citons encore quelques traits ; car à mesure que nous étendons nos recherches, nous voyons apparaître en plus grand nombre dans la Compagnie les disciples privilégiés du Cœur adorable de Jésus.

C'est à Madrid que meurt saintement, en 1667, à peine âgé de 36 ans, le Père Balthasar Jacques de Loyola. Il avait abordé vers l'âge de 27 ans les premiers éléments de la langue latine ; mais l'inutilité de ses efforts le déconcertait ; lorsqu'un jour Notre-Seigneur lui apparut durant le saint Sacrifice et lui dit : « Balthasar, je pourrais te donner la science sans qu'il t'en coûtât rien, et je le ferais, si c'était pour ton bien. Je te laisserai donc à la peine, mais je veux l'adoucir. » Et lui découvrant la plaie adorable de son Cœur : « Applique ici tes lèvres, ajoute le Sauveur, et puise ta force à cette source de charité et de salut. » (Ménologe de l'Assist. d'Espagne, p. 241....)

Vingt ans plus tôt le Père Pierre Antoine Castelli, mort en Sicile vers l'an 1646, recevait du bon Maître des faveurs non moins précieuses. Plusieurs fois Notre-Seigneur l'a sensiblement purifié dans son sang divin ; plusieurs fois, il l'a fait reposer sur sa poitrine et admis à la plaie de son Cœur ; plusieurs fois il l'a donné pour fils à la sainte Vierge et l'a assuré de sa prédestination bienheureuse.

Ne passons pas sous silence le Père Michel Alford, anglais d'origine, qui, après de longs travaux dans son pays, vint mourir à Saint-Omer en 1652. Pendant les 30

dernières années de sa vie, il choisissait chaque jour une des plaies du Sauveur pour y faire sa demeure. Il y détrempait et adoucissait toutes ses fatigues dans le sang de Jésus-Christ. C'était le nid divin où il voulait mourir. Le dernier jour de sa vie le trouva reposant dans la plaie même du Cœur de Jésus, et ce fut dans cette demeure divine qu'il commença à jouir de la vue éternelle de Dieu <sup>1</sup>.

Mais la France à son tour, nous appelle et va nous présenter au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, un émule de Louis du Pont et du P. Alphonse Rodriguez, l'auteur si connu du beau livre de la Perfection Chrétienne. C'est le Père Jean-Baptiste Saint-Jure qui, né à Metz en 1588, mourut à Paris le 30 avril 1657. Il se sentit appelé à « l'apostolat du livre » pendant que, célébrant la sainte Messe, il tenait dans ses mains le corps du Sauveur. On peut s'en rapporter au témoignage de la vénérable Jeanne des

<sup>1</sup> Nadasi, dans ses *Annales Mariani*, année 1641, mentionne l'apparition de la seconde partie du livre intitulé : *Le chemin du ciel*, par le T. R. Père Vincent Caraffé, Général de la Compagnie.

L'auteur y traite de la dévotion à la sainte Vierge, et indique entre autres pratiques de piété, l'oblation que le client de Marie fait pendant sept jours de son cœur au Cœur de sa divine Mère en union avec le Cœur de Jésus.

Le dimanche, le serviteur de la Très Sainte Vierge offre à Dieu son cœur en union avec le Cœur même de Dieu, le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie, pour obtenir de ces très saints Cœurs la pureté de l'âme et du corps.

Le lundi, il offre son cœur à Marie avec les cœurs de tous les martyrs et le Cœur de Jésus, afin d'obtenir un véritable esprit de mortification.

Le mardi, il s'unit au Cœur de Jésus et aux cœurs de tous les saints Confesseurs ; il demande à Marie une sincère humilité.

Le mercredi, il unit son cœur aux cœurs des Patriarches et au Cœur adorable de Jésus ; il demande à Marie une foi vive.

Le jeudi, il lui offre son cœur avec le Cœur de Jésus et ceux de tous les Prophètes, pour obtenir l'espérance ;

Le vendredi, il offre son cœur avec les cœurs des saints Apôtres et celui de Jésus, et il demande l'amour de Dieu et du prochain ;

Le samedi, il s'unit au Cœur de Jésus et à ceux des saints Anges, afin d'obtenir de Marie un cœur qui, plein de Jésus, tende volontiers les mains au prochain et offre à Dieu son amour.

Dans ce passage et en beaucoup d'autres semblables du même temps, il n'est pas question du Cœur matériel de Jésus, mais de son Cœur invisible, c'est-à-dire de son amour tant divin qu'humain, et de toute sa vie intérieure animée par l'amour.

Anges, que le P. Surin avait confiée à la direction du P. Saint-Jure. Elle aperçut un jour le Sauveur Jésus, la plaie de son divin Cœur tout ouverte, sanglante, et jetant des flammes. L'homme de Dieu était enchaîné à ce Cœur sacré par une triple chaîne d'or ; il recevait dans ses mains le sang adorable que son divin Maître y versait à flots, et, dans sa bouche, une flamme dévorante. Alors Jésus, s'adressant à son humble servante :

« Regarde, ma fille, lui dit-il, comme je donne à ton Père mon sang précieux, et comme son cœur et sa langue sont embrasés des flammes de mon amour, pour qu'il les répande sur les âmes ! »

Aussi, ne se mettait-il jamais à composer qu'après avoir prié. Il ne lui suffisait pas d'inspirer aux âmes l'amour de Jésus, s'il n'enflammait en elles le désir de le communiquer. Ainsi parvint-il à établir une Association dont chaque membre s'engageait à faire aimer Jésus selon son pouvoir. Lorsque le P. Saint-Jure mourut, Jeanne des Anges pria son saint Ange de lui faire connaître, si tel était le bon plaisir de Dieu, quel était l'état présent de ce digne Fils d'Ignace.

« Il a traversé le Purgatoire comme un éclair, » répondit l'Ange, « et maintenant il jouit d'une grande gloire, pour s'être fortement et assidûment attaché à faire connaître et aimer la sainte humanité de Jésus-Christ. »

Dans son bel ouvrage de l'*Homme spirituel* (t. II, chap. IV, sect. II), le P. Saint-Jure se demande le lieu où nous devons pratiquer l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Le lieu, dit-il, c'est le *Cœur de Notre-Seigneur* ; et nous pouvons nous y placer et y demeurer par nos pensées, comme nous pouvons nous mettre en esprit auprès de quelqu'un et entrer dans son cœur. Notre-Seigneur nous loge dans son Cœur, c'est donc là notre demeure, nous ne pouvons en avoir une plus riche, plus magnifique, plus agréable, plus sainte, plus divine. Allons donc nous loger dans cette demeure. Considérez, examinez, pleurez-y vos péchés ; demandez-en le pardon à Dieu, dans ce Cœur qui en a conçu autrefois un si vif regret. Haïssez et fuyez les plus petites offenses

dans ce Cœur infiniment saint, souverainement pur, qui a en horreur extrême le péché véniel. Combattez dans ce Cœur très généreux et invincible contre vos vices et vos inclinations mauvaises. Faites, dans ce Cœur pénitent, vos mortifications et vos pénitences. Toutes sortes de maux venant à vous par le Cœur de Jésus, s'y adoucissent et perdent leur amertume.

« Exercez les vertus et les bonnes œuvres dans ce Cœur sacré. Pratiquez la foi dans ce Cœur, école de toute sagesse. Dans ce Cœur doué de toutes les vertus, produisez vos actes d'humilité, de patience, de mansuétude, d'obéissance, de chasteté et de toutes vertus. Faites-y vos oraisons mentales et vocales, vos actions de grâces après la communion. Vous ne pouvez trouver un oratoire plus recueilli ; comme ce Cœur a toujours été appliqué à Dieu, vous y serez plus attentif et moins distrait qu'en tout autre lieu. Nous devons faire nos actions intérieures et extérieures dans ce Cœur, dans une soumission parfaite à toutes ses inspirations et à tous ses mouvements.

« C'est aussi là que nous devons produire les actes d'amour, les adorations, les remerciements, les louanges, les abaissements et anéantissemens, les élévations par-dessus toutes les choses créées. Voilà ce que nous devons faire dans le Cœur de Jésus et comme il faut nous unir à lui. »

Le P. Jacques Nouet est le contemporain du P. Saint-Jure. Comme lui, il devait à une faveur surnaturelle le don de bien écrire sur Notre-Seigneur. C'était la récompense que, jeune régent du collège de Bourges, il avait demandée à saint Joseph, le jour de sa fête, en échange des hommages qu'il lui avait procurés. Or, parmi tous les nombreux Ouvrages du P. Nouet, *l'Homme d'oraison* est justement célèbre. En tête de la troisième partie, ou Vie glorieuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, se lit une Préface qui renferme, en abrégé, tout ce qu'on peut dire à la gloire du Sacré Cœur. Nous doutons que le Vén. P. Eudes lui-même ait rien écrit de plus beau.

Après nous avoir invités à entrer dans le Cœur de Jésus, dans ce Cœur nouveau qui renouvelle toute chose,

il établit sur quatre motifs la dévotion que nous devons lui rendre. Le premier regarde sa noblesse et son excellence ; le second, ses richesses et ses trésors inépuisables ; le troisième ses plaies et ses souffrances ; le quatrième, les vœux et les hommages de tous les Saints qui en ont fait le lieu de leurs délices.

« Douze prérogatives du saint Cœur de Jésus nous en font connaître l'excellence et la noblesse. Ce Cœur a été formé de la matière la plus pure et la plus précieuse qui puisse être.. du plus pur sang de la Bienheureuse Vierge, à qui nous en sommes redevables... Il est animé de la plus belle âme que Dieu ait jamais tirée de ses trésors. C'est le Cœur d'un Dieu subsistant par la personne du Verbe. Il est saint de la sainteté incréée... tous ses battements, soupirs et affections... sont des affections théandriques, infinies en leur prix et en leur valeur... Il est le plus beau domaine du Père Éternel... le domicile du Verbe... le chef-d'œuvre du Saint-Esprit... le Cœur de l'Eglise... le premier organe de la toute puissance divine, il peut tout ce qu'il veut... comme il n'a point de résistance aux volontés de Dieu, il n'en trouve point dans les créatures... Il est le plus magnifique trône de la gloire de Dieu et l'autel sur lequel il a présenté le sacrifice le plus digne du Créateur. Enfin le Cœur de Jésus est le Roi de tous les cœurs par sa grandeur, par son pouvoir et par son mérite... »

« Les Richesses de ce Cœur ne sont pas moins admirables que son excellence. C'est en lui que tous les desseins de notre salut ont été formés... en ce sens qu'il les a ratifiés et en a entrepris l'exécution. En lui que l'Eglise a été conçue... En lui que nous trouvons toutes les armes... tous les remèdes... tous les secours... toutes les consolations nécessaires à nos besoins.

« Je puis dire avec vérité que je suis redevable à cet aimable Cœur de toutes les obligations que j'ai à chaque partie de son corps, qui a travaillé à mon salut.

« C'est lui qui pleurait par ses yeux sur le sépulcre de Lazare et sur la ville de Jérusalem, triste figure de l'état où le monde était avant sa Passion... Lui qui publiait par sa bouche les vérités évangéliques... qui guérissait

les malades et ressuscitait les morts par l'attouchement de ses mains... Lui qui conduisait tous les pas et ordonnait tous les voyages de ce bon Pasteur pour chercher sa brebis égarée. C'est Lui qui poussa cette sueur de sang de toutes les parties de son corps dans le jardin des Oliviers, et qui, criant sur le Calvaire, ébranla la terre et pénétra les Cieux.

« Il ne respirait que pour moi, ne soupirait qu'après mon salut, n'aspirait qu'à se donner à moi. Il ne pensait qu'à moi, ne veillait que pour moi, n'était touché et ne s'inquiétait que pour moi.

« Ce n'est pas le fer de la lance qui blessa le premier ce divin Cœur; l'amour l'avait blessé dès le premier moment de sa vie... Il fut encore blessé dès lors de la compassion de nos misères et de la douleur de nos péchés... Croix plus pesante que celle du Calvaire où il mourut, vu qu'elle commença avec sa vie et ne finit que par sa mort.

« Enfin de toutes les plaies qu'il a reçues, celle du cœur est la plus large, la plus délicieuse, la plus profonde, la plus sûre et la plus éloquente. »

Et tous ces aperçus sont développés par l'auteur avec un noble langage et la plus exacte théologie. Que ne pouvons-nous continuer ces citations, et nos lecteurs verraient que le P. Lallemant a bien tenu la parole qu'il avait donnée à Jacques Nouet, son disciple :

« — Tout ce que vous voudrez obtenir de saint Joseph, il vous le donnera ! »

« — Et bien, répondit le jeune Régent, je demande le don de bien écrire sur Notre-Seigneur ! »

Il a été exaucé. On peut lui appliquer l'éloge que le Crucifix miraculeux de Naples adressait à saint Thomas d'Aquin :

« *Bene scripsisti de me, Thoma ! Quam mercedem accipies ?* Tu as bien écrit de moi ! quelle sera ta récompense ? » Oui, Jacques Nouet a bien écrit sur Notre-Seigneur, sa demande a été surabondamment exaucée... Il n'aspirait à bien écrire que pour glorifier son bon Maître. Il l'a glorifié de son vivant, et, aujourd'hui, il le glorifie encore. Ses œuvres ascétiques sont la source rafraichis-

sante où vont se désaltérer les âmes pures ; elles sont le foyer où l'on se réchauffe, l'arsenal où les soldats du Christ trouvent des armes pour confondre l'ennemi.

Mais nous ne pouvons nous séparer du P. Jacques Nouet, sans réciter avec lui la prière qu'il adresse au Sacré Cœur :

« O Cœur divin, Cœur tout consacré, donné, livré et dévoué à l'amour des hommes, je ne veux plus avoir de cœur que pour me donner irrévocablement à vous ! O blessure amoureuse d'où découlent l'eau et le sang pour le remède de toutes nos faiblesses, vous me blessez le cœur à la vue de tant de peines, de prodiges et de mystères. Divin Côté, où le fer et l'amour ont fait une brèche si favorable, recevez mon cœur avec celui de Jésus. Vous êtes assez grand pour les loger tous deux, et même pour contenir tous les cœurs des hommes, sans qu'ils y soient à l'étroit. Mon Sauveur, vous ne méprisez pas un cœur contrit et humilié ; brisez le mien de douleur, afin de le faire rentrer dans le vôtre, et que, de deux cœurs, il ne s'en fasse qu'un. Que si le mien ne vous semble pas assez pur, ôtez-le moi, s'il vous plaît, afin que je ne vive plus à moi-même, et donnez-moi un cœur nouveau, afin que je vive d'une nouvelle vie ; accordez-moi le vôtre, afin que je ne vive plus que pour vous. Ah ! je ne veux plus rien aimer à l'égal de ce grand Cœur qui m'a aimé plus que sa vie. Je le dis en présence de la divine Majesté qui me regarde du haut du ciel, comme du siège naturel de sa gloire ; je le dis en présence de la sainte Vierge, qui n'eut jamais de Cœur que pour aimer le Cœur de son Fils. Je le dis en présence de tous les Saints, qui ne trouvent de délices ni de plaisirs que dans ce grand Cœur. Je dédie et je consacre mon esprit, ma mémoire, ma volonté, mon corps, mon âme et tout ce que je suis, à son honneur et je renonce à tout ce qui m'en peut empêcher. Cœur de Jésus, Cœur adorable, Cœur le plus grand et le plus saint de tous les cœurs, je quitte tout pour vous, je donne tout pour vous, je ne fais plus d'état que de vous, et comme vous êtes tout à moi, je veux être essentiellement tout à vous. Ainsi soit-il. »

Le P. Jacques Nouet mourut à Paris, en 1680<sup>1</sup>.

La Pologne que nous verrons souvent s'associer à la France pour obtenir du Saint-Siège l'approbation officielle du culte du Sacré Cœur, n'était pas moins favorisée que la nation très chrétienne. Un de ses fils, le P. Gaspard Druzbecki, mort en 1662, se place aisément au premier rang des Précurseurs de la Bienheureuse Marguerite-Marie; nous ne savons pas s'il en est aucun qui ait eu des intuitions plus profondes, une intelligence plus complète de la dévotion au Sacré Cœur. Il était né dans l'ancien royaume de Pologne, à Posen, le 6 janvier 1590, d'une famille aussi pieuse que noble. Son enfance et sa jeunesse s'étaient écoulées dans une innocence

<sup>1</sup> Au cours de son important travail sur « la mission donnée à la Compagnie de Jésus, » M. l'abbé Marcel, aumônier de la Visitation, de Paray, a fait, dans la *Correspondance des associés de la Communion réparatrice* t. III, p. 20, une remarque qui trouve ici sa place naturelle et que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire :

« La Bienheureuse Marguerite-Marie, dit-il, cherchait dans les œuvres du P. Saint-Jure et dans celles du P. Nouet, un aliment à son ardente piété. En parcourant les écrits que nous a laissés la sainte Visitandine, on devine qu'elle a dû se nourrir de ces grands auteurs ascétiques; on est frappé de la ressemblance et même de l'identité d'expressions qu'elle leur a empruntées. La Bienheureuse voyait que les sentiments exprimés dans leurs livres étaient en harmonie parfaite avec les siens. Pour exprimer sa douleur et sa tendresse, elle ne trouve pas mieux quelquefois, malgré l'éloquence de son cœur séraphique, que de copier mot à mot les passages de ces saints auteurs.

Ainsi deux ou trois actes de contrition, dans les prières de la Bienheureuse, sont pris textuellement dans le P. Nouet: son acte d'abandon est une imitation fidèle de la préparation à la mort du P. Saint-Jure. Dans une des retraites du P. Nouet, on rencontre ces tours ingénieux reproduits si souvent par la Bienheureuse Marguerite-Marie, qui les applique au Cœur de Jésus. — Le P. Nouet nous dit que *tout le monde puise dans le sein de Dieu* et que personne *ne l'épuise*; et la Bienheureuse répète: « Le Cœur de Jésus est un trésor où *tout le monde puise* et que *personne n'épuise*. » Le P. Nouet: *Venez au trône de la miséricorde, où les misérables sont les mieux reçus*; et la Bienheureuse de répéter: « Venez au Cœur de Jésus; *c'est le trône de la miséricorde, où les misérables sont les mieux reçus*. »

La sainte religieuse s'est nourrie évidemment de cette doctrine solide et onctueuse que présentent, aux âmes affamées de perfection, les écrivains mystiques de la Compagnie de Jésus, et notamment les Pères Nouet et Saint-Jure. Ainsi celle que Notre-Seigneur voulait avoir pour disciple de son Cœur, vient d'abord étudier à cette école où les Jésuites furent ses maîtres. »



telle qu'il pouvait écrire plus tard : « Le bien, mon âme le voyait et s'y attachait avec amour ; le mal, je ne l'aimais pas ou je ne le voyais pas ; tout au moins à sa vue, mon âme reculait de crainte et d'horreur. » Cette pureté virginale eut sa récompense : Dieu le conduisit par la main au noviciat de la Compagnie de Jésus à Cracovie. Il y entra le 14 août 1609, décidé à devenir un saint, et il le fut.

Nous ne dirons pas ses progrès parallèles dans la science et dans la vertu ; notons seulement qu'il fit l'entier sacrifice de sa réputation et de son honneur et s'enrôla dans la société des *Fous* de Jésus-Christ ; qu'il fut confirmé en grâce et mérita d'être compté parmi ces amants du Verbe incarné dont il aimait à réciter les litanies composées par lui-même. On y voit, après la sainte Humanité, la Vierge Marie, sa divine Mère, tout le chœur des séraphins et celui des chérubins... Après eux, saint Joseph, saint Jean-Baptiste, les grands apôtres, les parents, les amis, les bienfaiteurs de Jésus aux jours de sa vie mortelle, les saints qui ont le plus ardemment aimé le Dieu fait Homme ; Augustin et François d'Assise, Bernard et Bonaventure, les deux Ignace, Laurent Justinien, Henri Suso.... Agnès et Catherine martyres, Gertrude et Mechtilde, Catherine de Sienne, Thérèse et Madeleine de Pazzi, etc. Gaspard Druzicki invoquait ces glorieux modèles, et il ne négligeait rien pour en être le généreux émule.

Il s'était offert à son Jésus comme victime, et Jésus le prit au mot : Gaspard se vit calomnié, délaissé, condamné même par ceux qui devaient le défendre, livré en proie aux méchants par l'apparente réprobation des bons... Mais, comme Jésus, il pria pour ceux dont les langues et les plumes s'aiguisaient contre lui ; il ne cessait de dire et de redire : « Mon Dieu, faites-moi aimer celui-ci qui me hait ; accordez à celui-là telle grâce, puisqu'il m'a fait cette peine et causé ce mal, etc. — Gaspard était digne de connaître et d'aimer le Cœur de Jésus, dont il suivait les divins exemples. Aussi, bien avant que Marguerite-Marie fût honorée de ses révélations surnaturelles sur la dévotion au Sacré Cœur, le P. Druzicki y

était initié. On retrouve sous sa plume les pensées, les expressions, les images mêmes que l'humble Visitandine employait en écrivant sous la dictée de son divin Maître. Un de ses opuscules composé avant 1662, sous ce titre : *Meta cordium, Cor Jesu*, renferme en quelques pages des trésors de science et de piété. Toutes les effusions de la Bienheureuse, ses élans d'amour respirent dans ces pages. Elles n'étaient pas destinées à rester secrètes ; le Père écrivait pour les hommes d'oraison et pour les novices de la Compagnie. C'était donc un opuscule de propagande restreinte, composé sinon pour étendre le culte public du Sacré Cœur, du moins sa connaissance et son amour dans les âmes.

Voici la préface de l'auteur : « Les exercices que je place entre vos mains et sous vos yeux s'adressent particulièrement au Cœur *matériel* de Jésus, mais en tant que le Cœur de chair est vivifié par sa très sainte âme, reçoit les impulsions du Cœur *spirituel* auquel il est uni et subsiste personnellement dans le Verbe divin. De cette double union dépendent toute la valeur, toute l'énergie, toute la richesse du Cœur matériel. A ce Cœur ainsi considéré donnez votre amour, vos hommages, vos adorations, toute votre confiance et tout votre dévouement, rien n'est plus salulaire, rien n'est plus conforme au désir du Cœur de Jésus.

Comme on le voit, c'est bien le Cœur matériel de Jésus, son Cœur de chair, qui est l'objet des louanges du P. Druzicki; mais un Cœur vivant, qui bat sous la pression de son amour et subsiste éternellement dans le Verbe. Il lui consacre un Office, le second qui ait été consacré au Sacré Cœur <sup>1</sup> ; il se termine par cette recommandation :

Cor Jesu, mel suave,  
Has tui laudes suscipe ;  
Vale, dulce Cor, et ave,  
Et morientes suscipe.

<sup>1</sup> Le premier appartient à Jean-Baptiste Anyès, espagnol, qui mourut pieusement en 1553. Il était de Valence et contemporain de saint François de Borgia et de sainte Thérèse, avec lesquels il eut les rapports les plus intimes.

Cœur de Jésus, miel délectable, agréez les louanges que nous vous offrons.

Soyez béni, doux Cœur de Jésus, soyez aimé; recevez-nous à l'heure de la mort.

Suivent des oraisons, des aspirations, des litanies, des prières d'une merveilleuse beauté. Le Cœur de Jésus apparaît au P. Gaspard comme le centre où tout converge, le paradis de délices, le foyer qui rayonne, la fournaise où Justes et Bienheureux se consomment dans l'amour. Il énumère avec complaisance les multiples symboles qui représentent ce Cœur divin; ses vertus, ses affections, ses gloires, ses bienfaits, ses fonctions; il dit nos devoirs, nos dettes envers lui. Il inspire surtout la confiance: qu'il fait bon réciter ses invocations au Sacré Cœur, en ajoutant comme lui: ayez pitié de moi comme vous savez que j'en ai besoin, comme vous le voulez et le pouvez! *Miserere mei, sicut scis, vis et potes!* Et qui ne savourerait aussi avec bonheur ces aspirations au doux Cœur de Jésus.

Cœur de mon très doux Jésus, regardez-moi!

Cœur de mon très doux Jésus, accueillez-moi!

Cœur de mon très doux Jésus, bénissez-moi!

Cœur de mon très doux Jésus, purifiez-moi!

Cœur de mon très doux Jésus, enrichissez-moi!

Cœur de mon très doux Jésus, sanctifiez-moi!

Cœur de mon très doux Jésus, éclairez-moi!

Cœur de mon très doux Jésus, embrassez-moi!

Cœur de mon très doux Jésus, dilatez-moi!

Cœur de mon très doux Jésus, régnez sur moi!

Cœur de mon très doux Jésus, déifiez-moi!

Cœur de mon très doux Jésus, divinisez-moi<sup>1</sup>!

Bien que cet ouvrage assure au P. G. Druzicki le premier rang parmi les précurseurs de la Bienheureuse en Pologne, il n'est pas le seul religieux de son Ordre

<sup>1</sup> Il nous est difficile de traduire le titre de l'opuscule d'où nous tirons ces citations: *Meta cordium, Cor Jesu*. Le Cœur de Jésus, terme où tendent les cœurs, ou le Cœur de Jésus, centre ou aimant de tous les cœurs. Quoi qu'il en soit, cet opuscule a été composé avant 1662, date de la mort de son auteur, il précède donc de 10 ans le livre que le P. Eudes mit au jour en 1670 sous ce titre: *La dévotion au Cœur adorable de Jésus*.

qui ait invité les fidèles du Nord à se réchauffer dans le divin Cœur. Avant lui, le P. Pierre Skarga, prédicateur attiré de Sigismond III, roi de Pologne, s'exprimait de la sorte dans un sermon en l'honneur de sainte Marie Madeleine.

« Notre-Seigneur nous accorde chaque jour de nouvelles largesses, et il n'est genre de bien qu'il ne nous prodigue tant pour le corps que pour l'âme. Il nous donne la santé, la fortune, la sécurité, la gloire, la rémission des péchés et la justification. Enfin il se donne lui-même avec son *divin Cœur* dans le Sacrement de son Corps et de son Sang. Et nous ne l'aimons pas, et il ne peut, malgré tant d'avances, capter notre amour ! O mon cœur, que tu es barbare, si tu ne t'excites pas à payer de retour ce généreux bienfaiteur ! »

Après le P. Druzicki, le P. Skibicki fait paraître à Kalisz en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus quatre cantiques, insérés dans l'ouvrage qui a pour titre : « Délassements des âmes pieuses à l'ombre de l'arbre de vie qui est Jésus crucifié. » Ce fervent adorateur du Cœur adorable était le contemporain de la bienheureuse Marguerite-Marie; il mourut quelques mois avant elle, le 14 mars 1690, à Cracovie où, prédicateur infatigable, il avait embrasé ses auditeurs, pendant 30 années, des ardeurs qui le consumaient.

Peu d'années auparavant s'éteignait en 1686 le P. Thomas Miodzianowski, très savant théologien, habile canoniste et le prince des orateurs de son temps. Il fait le plus magnifique éloge du Cœur de Jésus, particulièrement dans ses sermons sur la Passion. C'est là qu'on trouve cette belle invocation : « O Cœur de Jésus, soyez le cœur de nos cœurs ! soyez la forme sur laquelle s'adaptent tous nos cœurs ; et chacun de nous sera changé, et de pécheur deviendra un saint ! »

Non moins remarquable pour sa dévotion au Sacré Cœur était le P. Jean Andrzejkiewicz, mort en 1674. Dans une de ses méditations sur la passion du Sauveur (p. 143) il s'écrie : « Allons donc au siège du divin amour; voici que sous nos yeux un soldat a percé le côté du Sauveur, passons par cette plaie comme par une porte;

passons par cette poitrine que le fer a trouée et regardons ce Cœur de Jésus qui a tant aimé les hommes. C'est l'amour bien plus que la mort qui l'a mis en cet état. Il a voulu que sa poitrine fût ouverte comme la porte qui conduit à son temple, afin que le monde refroidi vînt s'y réchauffer au foyer du Sacré Cœur. »

La Hongrie s'honore aussi d'avoir un Précurseur du P. de la Colombière, le Père Mathias Hajnal qui, né à Tyrnau en 1578, entra dans la Compagnie à l'âge de 20 ans et termina une vie vraiment apostolique par une très heureuse fin, à Vienne, en Autriche, le 28 mai 1644, dans sa 66<sup>e</sup> année. Après avoir servi les âmes par la parole, il voulut que sa plume leur vînt en aide après lui, et il publia en langue hongroise un ouvrage sur le Sacré Cœur, sous ce titre : « Le livre des amants du Sacré Cœur de Jésus, avec des gravures accompagnées d'explications et de prières. Vienne, Michel Rickhes, 1629. » De cette première édition, devenue extrêmement rare, on ne connaît qu'un seul exemplaire, dont les pères Piaristes de Nyitra ont fait hommage au musée national de Hongrie.

Le but de ce livre est de montrer l'amour du Sacré Cœur de Jésus pour les hommes. Il tend, ce doux Sauveur, à nous rendre dignes de sa grâce et à graver dans nos cœurs les traits d'une parfaite ressemblance avec son Cœur adorable ; afin que, disciples fidèles de ses enseignements, nous méritions les faveurs de son Père qui est au ciel.

Pour arriver à ce résultat, l'auteur donne une suite de *méditations*, précédées chacune d'une gravure qui symbolise la force de la grâce de Dieu sur le cœur de l'homme. Une prière termine ces méditations.

Le Sacré Cœur de Jésus est l'âme de cet ouvrage. Il resplendit dans la plupart des *illustrations*, tant sur acier que sur bois ; et jusqu'à la page 128<sup>e</sup>, en haut de chacune des pages de la première partie, se lit cet en-tête : « Méditations sur le Sacré Cœur de Jésus et prières... » Rien ne pouvait mieux indiquer l'objet du livre. Il ne ressort pas moins de l'image qui s'adapte au sujet de chaque méditation : elle montre un Cœur environné de flammes. C'est devant cette image que le Père Hajnal adorait le divin Cœur, devant elle qu'il épanchait ses effusions brûlantes.

Prenons pour exemple la première de ses méditations ; elle est intitulée : « Du Cœur le plus noble qui soit au monde, ou du Cœur de Jésus embrasé d'amour.

I<sup>er</sup> Point : Monte, ô mon âme, monte au ciel auprès de ton Sauveur, dans la maison de son Père ; et souviens-toi de l'ardent amour qu'il a pour son Père et pour toi.... les siècles passent sans le refroidir, il brûle toujours des plus vives flammes.

II<sup>e</sup> Point : Réfléchis, ô mon âme, sur la nature du feu dont brûle ce divin Cœur ; il tend au ciel et il y élève les cœurs qu'il consume : aussi le Cœur de Jésus, toujours embrasé de ce feu, se tient toujours en présence de son Père céleste.

III<sup>e</sup> Point : N'oublie pas, ô mon âme, que notre cœur brûlerait aussi du même feu, s'il ne s'était pas éteint dans le cœur de nos premiers parents. N'oublie pas que, rallumé par le nouvel Adam aux flammes de son propre Cœur, il te consumerait encore, si ton propre péché n'avait pas étouffé ses ardeurs. O mon âme, ne t'éloigne plus de ce foyer d'amour, plonge-toi dans ce divin Cœur et avec lui, envoie-toi au ciel !

*Prière.* Seigneur Jésus, l'image de votre Cœur embrasé d'amour est bien faite pour réchauffer nos cœurs indifférents et coupables. Elle nous dit en quel abîme de misères le péché nous a précipités ; et en quel Paradis de délices la Rédemption nous a fait rentrer. Je vous en supplie, ô bon Jésus, daignez rallumer dans mon triste cœur la flamme de votre pur amour ; daignez me mettre au rang de ceux que je vois, dans cette image, embrasser avec tant de zèle la cause de votre divin Cœur ; daignez avec eux m'introduire au ciel !

O Jésus, ô vous qui avez rallumé ici-bas le feu qui donne la vie ; quand pourrai-je en aviver dans mon cœur l'heureuse flamme ! Quand me délivrerez-vous du mauvais fond qui est en moi, ô très cher et très beau Jésus » <sup>1</sup> !...

<sup>1</sup> En 1642, deux ans avant sa mort, le Père Hajnal publia à Presbourg une seconde édition de son ouvrage, c'est une reproduction de la première sauf de légères variantes sans importance, mais ce qui est à remarquer c'est, au revers du frontispice de cette

Les Précurseurs que nous venons de nommer nous ont conduit en plein XVII<sup>e</sup> siècle. Les uns quittent ce monde peu d'années avant que Marguerite-Marie y fasse son entrée, les autres sont des contemporains ; mais séparés d'elle par le cloître, par la distance et par le langage, ils lui demeurent totalement inconnus. Cependant ils préparent à leur insu, ils accèdent à l'avance la mission que Dieu lui réserve. L'idée d'un culte à rendre au Sacré Cœur se répand peu à peu dans les âmes ; et les clartés qui annoncent le grand jour se font de plus en plus vives. La dévotion au Sacré Cœur sortait enfin du huis-clos où la Providence l'avait tenue renfermée. Déjà, par les soins du P. Eudes, elle avait son Office, sa fête, ses confréries, elle se révélait comme une dévotion distincte, vivant de sa vie propre et tendait à se répandre.

La Normandie était le principal théâtre des travaux du P. Eudes... dont nous parlerons plus loin. La Bretagne eut aussi son apôtre du Sacré Cœur, dans le P. Vincent Huby de la Compagnie de Jésus. Né en 1608, à Hennebont, diocèse de Vannes, il ne mourut qu'en 1693, trois ans après la Bienheureuse. On ne peut mettre en doute sa dévotion au divin Cœur. Il faisait graver des médailles du Cœur de Jésus et du cœur de Marie ; il les distribuait gratuitement partout, invitant chacun de ceux qui les recevaient à les baiser avec tendresse ou à les presser amoureusement sur leur cœur. Il avait aussi

seconde édition, un Cœur de Jésus entouré de flammes. Notons la date de 1642. C'est plus de 30 ans avant que Notre-Seigneur demande à la Bienheureuse Marguerite-Marie de le faire adorer sous l'image de son divin Cœur.

On a soulevé bien des doutes autour de l'œuvre du jésuite Hongrois. Certains auteurs lui ont contesté la paternité de son livre ; ils ont voulu n'y voir qu'une traduction d'un livre latin composé sous ce titre : *Cor, Deo devotum, Jesu pacifici Salomonis thronus regius, e Gallico Patris Stephani Luzvic*, et d'autres ont écrit qu'il n'avait pas parlé du Sacré Cœur. Cette dernière opinion ne soutient pas l'examen. Quant à la première, il nous suffira, pour la refuter, de mettre en présence les deux ouvrages : Le livre du Père Hajnal ne parle que du Sacré Cœur ; le livre du Père Luzvic ne le nomme même pas. — Comment l'un serait-il la copie de l'autre ?

composé une espèce de chapelet dit le chapelet du Sacré Cœur <sup>1</sup>.

Mais c'est surtout dans sa Retraite sur l'amour de Dieu (1690) qu'il fait éclater les ardeurs qui l'embrasent. On y trouve des aspirations brûlantes, des prières enflammées comme celles-ci :

« O Cœur adorable, vous êtes mon unique espérance et mon plus précieux héritage; c'est par vous que j'adore la majesté de mon Dieu; c'est par vous que je veux aimer la bonté et la miséricorde de mon Dieu; c'est par vous que je me repens de mes iniquités; versez de plus en plus dans mon cœur les flammes de votre amour pour Dieu. »

Et cette autre : « Cœur adorable de mon Jésus, Cœur qui êtes tout amour et charité, la grâce que j'implore, vous pouvez me l'accorder, la gloire de votre Père le demande. Soyez à jamais dans nous tout amour pour nous; soyons à jamais dans vous tout amour pour vous, amour, amour ! » Il disait encore : « Cœur adorable de Jésus, source inépuisable de lumières et de grâces, faites sentir vivement à mon esprit et encore plus à mon cœur qu'il n'y a point dans l'univers d'autre gloire que celle de vous être semblable; étouffez en moi toute ambition et tout autre désir... Ah ! plutôt cesser de vivre que de cesser de vous adorer et de vous aimer. » (Voir Œuvres spirituelles du P. Huby... Rouen, 1786, pp. 69, 103, 133, 184, etc...)

Enfin, dans sa prière à Jésus-Christ pour obtenir le

<sup>1</sup> Cette prière consiste à regarder amoureusement, ou à baiser, ou à serrer contre son cœur la médaille du Cœur de Jésus ou un crucifix, autant de fois qu'il y a de grains dans le chapelet, ce qu'on fait posément et sans dire ni *Pater*, ni *Ave*, ni aucune prière vocale, sinon peut-être quelques mots de tendresse que l'affection du cœur suggère. On peut aussi, en même temps qu'on laisse tomber les grains de son chapelet, les baiser, comme si on baisait les pieds de Notre-Seigneur ou son Sacré Cœur, et, par cette action, sans rien dire de bouche, on a intention de protester de cœur à Jésus-Christ qu'on l'adore, qu'on l'aime, qu'on le remercie, qu'on lui demande pardon, qu'on se soumet à toutes ses volontés, qu'on s'abandonne à sa conduite. Le P. Huby jugeait que cette manière de prier est un excellent moyen de faire oraison et un moyen à portée de tous, des ignorants, des enfants, des infirmes, des malades. »



changement du cœur, le P. Huby s'exprime ainsi : « Quelle différence de cœur à cœur, du Cœur de Jésus au nôtre... Le Cœur de Jésus n'a aucun défaut, il possède toutes les vertus... le nôtre, vide de toutes les vertus est plein de tous les vices... ô mon Dieu, vous avez promis de nous ôter ce cœur de pierre, de nous donner un cœur docile et sensible à vos inspirations, ce cœur nouveau n'est rien autre chose qu'une conformité de sentiments entre votre Cœur adorable et le nôtre... Pour opérer cette heureuse transformation, vous m'offrez vos grâces, vos sacrements et surtout la divine Eucharistie. Tous les jours, je me nourris de votre Chair, et ce feu consumant détruisant en moi ce qui me reste de terrestre, me changera insensiblement en vous ; tous les jours votre Cœur, en s'unissant au mien, le rendra digne de vous, vous fera vivre en moi et moi en vous ; tous les jours, je vous dirai : ô mon Jésus, que votre Cœur et le mien ne soient plus deux cœurs ; que le vôtre entre dans le mien et le possède entièrement, que le mien soit entièrement plongé et fondu dans le vôtre. Dès à présent, je vous dis : Mon cœur n'est plus à moi, il est à vous ; ouvrez-le par les consolations, fermez-le par la tristesse, brisez-le par les douleurs, disposez-en comme il vous plaira, il est à vous, tout à vous, il ne veut plus d'autres désirs que les vôtres. Jésus, Jésus seul ! » (P. 275-277.)

Le P. Vincent Huby mourut le 22 mars 1693, dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge, la soixante-huitième de sa vie religieuse. Le même jour, à l'heure où il expirait, il apparut à l'un de ses fils spirituels qui demeurait à Rennes et lui dit : « Adieu, mon enfant, je m'en vais au ciel ! »

On s'est demandé où le Père Vincent Huby avait trouvé l'idée des hommages extérieurs qu'il rendait et faisait rendre au Cœur de son bon Maître. Les uns y ont vu une inspiration venue du ciel, et analogue à celle que recevaient vers le même temps le Vénérable Père Eudes en Normandie, et la Bienheureuse Marguerite-Marie en Bourgogne un peu plus tard. D'autres l'ont attribuée à l'influence des écrits du Vénérable Fondateur des Eudistes, qui auraient insensiblement pénétré en

Bretagne ; d'autres à la retraite spirituelle du Vénérable Père de la Colombière ou même à une correspondance directe avec lui. On pourrait encore chercher jusque dans les Écrits de Dom Lansperge le Chartreux cette idée d'une représentation sensible du Sacré Cœur par la médaille ou par l'image. Nous ne contesterons aucune de ces interprétations. Mais ne pourrait-on pas dire que le Vénérable Père Huby en est venu à ce commencement de culte public par le naturel épanouissement, par l'écllosion spontanée de la dévotion intime dont il était pénétré pour le divin Cœur ?

Les ardeurs déjà si vives qu'il puisait dans la ferveur de ses contemplations, le Père les sentait s'enflammer encore dans les relations d'âmes qu'il entretenait longtemps avec une humble servante dont il prenait un soin particulier. Nous voulons parler d'Armelle Nicolas, plus connue sous le nom de la *Bonne Armelle*. L'étroite union qu'elle eut toute sa vie avec le Sacré Cœur, les faveurs merveilleuses qu'elle en reçut, les confidences qu'elle ne cessait d'en faire à son Directeur, et l'influence que ces communications ont dû nécessairement exercer sur ce vénérable Père, nous permettent de donner place à la Bonne Armelle, à côté du P. Vincent Huby, parmi les précurseurs de la Bienheureuse Marguerite-Marie au sein de la Compagnie de Jésus.

Armelle Nicolas naquit le 19 septembre 1606 à Campenac, près de Ploërmel, dans le diocèse de Saint-Malo. Pauvre paysanne, qui passa les premières années de sa vie à garder un troupeau de brebis, elle devint, par sa fidélité à la grâce et par la vivacité de son amour pour Notre-Seigneur, l'objet de ses divines prédilections. Le désir qu'elle avait de se rapprocher d'une église, la faim et la soif qu'elle avait des sacrements la déterminèrent à se retirer à Vannes, où elle se mit en condition.

De l'année 1640 ou 1641 à 1671 qui fut l'année de sa mort, elle eut le P. Vincent Huby pour directeur ; et ne cessa jamais de se conduire par ses conseils, sauf une interruption de trois années pendant lesquelles le P. de Lesseau, Recteur du collège de Vannes, consentit à faire l'intérim. Le P. Jean Rigoleuc (1595-1658), le P. Fran-

çois Guillore (1615-1684), l'ont aussi connue et estimée, ils la regardaient comme une grande sainte du Paradis.

Parmi les faveurs extraordinaires que Notre-Seigneur lui prodigua, il en est une qui fut pendant des années sa joie et son tourment. Comme une autre Thérèse, elle eut le cœur sensiblement transpercé d'une flèche d'amour... la douleur qu'elle en ressentit était excessive et lui faisait dire à son directeur : « Mon Père, je suis dans une fournaise ardente, mais c'est la fournaise de l'amour. »

Notre-Seigneur lui réservait encore d'autres faveurs. Ce fut au moment que le P. Huby dut quitter Vannes pour se rendre à Quimper; la bonne Armelle se plaignit amoureusement à son bon Maître de l'isolement où ce départ la laissait... Elle venait de communier et avait encore la sainte Hostie dans la bouche, lorsque Notre-Seigneur lui dit : « Ma fille, je te fais comme aux enfants qu'on retire des bras de leurs nourrices, afin de les loger dans la maison de leurs pères et de leur donner une meilleure nourriture que celle qu'ils avaient auparavant. Ainsi je veux te loger en ma maison. » — « Mais, Seigneur, où est-elle votre maison ? » Et Notre-Seigneur, lui montrant la plaie de son divin côté, la fit entrer par là dans son Cœur, lui disant que c'était là sa maison... Elle y était logée dans une grande paix. Elle le dit au P. Huby qui en fut bien consolé.

Lorsqu'il lui fallait faire quelque chose avec attention, il lui semblait qu'elle sortait du Cœur de Jésus par son sacré côté comme par une porte; et sitôt qu'elle avait achevé son travail, elle y rentrait comme auparavant. Elle y était enclose et renfermée dans le Cœur de son divin Époux, comme dans la maison paternelle, aussi disait-elle à sa confidente, la sœur Ursuline qui a écrit sa Vie : « Je fus un long espace de temps qu'il me semblait que je ne me pouvais voir ni trouver autre part que dans ce Cœur sacré; de sorte que je disais à mes amis : « Si vous voulez me trouver, ne me cherchez pas ailleurs que dans le Cœur de mon divin Amour; car je n'en sors ni jour ni nuit. C'est là où je fais ma demeure :

c'est mon asile et mon lieu de refuge contre tous mes ennemis. »

Un jour après la communion, Notre-Seigneur lui fit entendre qu'il voulait qu'elle fût semblable à ces petits limaçons qui, en quelque part qu'ils aillent, portent toujours leur maison et demeure avec eux ; ils n'en sortent jamais et sitôt que quelque chose les heurte ou les attaque, ils se cachent et se retirent de telle sorte au dedans qu'on ne voit rien que leur coque. Ainsi voulait-il être sa demeure, sa maison, son lieu de retraite d'où elle ne sortirait plus ; en tous lieux et en toutes rencontres, il la renfermerait en lui. Et elle put dire : « O mon cher Amour, il y a aujourd'hui deux ans (jour de saint Thomas apôtre) que vous m'avez donné entrée dans votre maison, d'où vous n'avez jamais permis que je sois sortie un seul moment ; et il me semble que je ne fais que d'y entrer, tant j'y vois et connais de choses que je n'y avais pas encore connues ni aperçues. — Une veille de la Présentation de Notre-Seigneur au temple, je me trouvai, dit-elle encore, renfermée dans le Cœur sacré de Jésus, avec tant de gloire et de liberté que je ne pouvais le comprendre. Je me trouvais au large, rien ne m'oppressait. Je voyais ce divin Cœur d'une si grande étendue, que mille mondes entiers n'eussent pas été suffisants pour le remplir. Je voyais de plus que ceux qui se logent dedans par amour, jouissent de la vraie liberté. Mais la porte était si étroite que très peu y trouvaient entrée.... » Elle comprit qu'il n'y a que les petits et les cœurs détachés qui puissent y avoir accès.

Notre-Seigneur qui la recevait ainsi dans son Cœur voulut de plus être le gardien du cœur de son humble servante.

Un jour de saint Thomas apôtre, il lui dit avec grande autorité : « Ma fille, cède-moi la place. » — « Oui, mon Seigneur, je le veux de tout mon cœur. » Et au même instant il prit une entière possession d'elle, se plaçant dans son trône royal, et l'en bannissant si fort elle-même, que jamais depuis elle n'y eut ni voulut avoir entrée. Elle ne se regarda plus comme ayant aucun droit en elle ni sur elle, mais comme appartenant entièrement à son

Dieu, se démettant de tout en lui. Et quand quelque chose se présentait pour avoir entrée dans son Cœur, elle disait : « Si Dieu veut que cela entre, à la bonne heure ; pour moi, je n'ai rien à y voir, il est le maître, il en a pris les clefs.

Elle disait aussi : « O mon Amour et mon Tout : vous êtes donc le geôlier de mon cœur, qui le tenez captif et prisonnier, » et encore : « Vous êtes mon portier, le gardien de mon cœur et la lumière de mon âme ! Car c'est vous qui faites tous ces offices en mon endroit ; et vous m'éclairez, et vous m'instruisez par des voies et des moyens auxquels je n'aurais jamais pensé. »

Lorsque la bonne Armelle mourut le samedi 24 octobre 1671, les Pères de la Compagnie de Jésus désirèrent avoir son cœur, et il leur fut accordé, comme à ceux dont elle avait, après Dieu, reçu le plus d'assistance. Le dimanche 25, le corps fut porté solennellement dans l'église des Ursulines. On mit une pierre sur son sépulcre, avec cette épitaphe, composée par un Père de la Compagnie.

« Cy gist le corps d'Armelle Nicolas de naissance champêtre et servante de condition, appelée communément la bonne Armelle, et dans les communications qu'elle avait avec Dieu, la Fille de l'Amour. Elle mourut en terre pour vivre dans le Ciel, le 24 d'octobre 1671, âgée de 65 ans. Priés Dieu pour son âme, et marchés sur ses pas, en aimant Dieu comme elle. *Requiescat in pace! Amen.* »

Le P. Huby, dans le témoignage qu'il a laissé de cette humble villageoise, déclare « qu'il a eu trente ans le bien de connaître et de servir cette excellente âme. Elle a excellé d'une façon tout admirable dans la reine des vertus, qui est la charité et l'amour divin. — Vannes 20 février 1672. » — (Nous avons suivi la 3<sup>e</sup> édition, imprimée à Vannes, 1707, sous ce titre : *L'École du pur amour, ou Vie de la bonne Armelle.*)

Non loin de cette province de Bretagne où la bonne Armelle s'épanouissait dans la beauté naïve de ses humbles vertus, une autre fleur, cultivée par les Pères de la même Compagnie, embaumait de ses parfums la capitale de la Touraine. C'était Marie Guyart, en religion Marie de l'Incarnation.

Née à Tours le 18 octobre 1599, elle se maria par obéissance, et eut un fils, Dom Claude Martin, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, qui a écrit la vie de sa mère. Après deux ans de mariage, elle perdit son mari, et redevenue libre, elle reporta ses pensées vers cette vie religieuse qui avait souri à son enfance. Son attrait pour les austérités corporelles l'inclinait vers le Carmel, mais le Général des Feuillants la convoitait pour sa Réforme, et Dieu la voulait aux Ursulines.

Ces religieuses venaient de s'installer à Tours, et chaque fois que Marie Guyart passait devant leur monastère, son esprit et son cœur sentaient un mouvement subit qui l'emportait vers cette sainte maison. Il lui semblait que cet Institut, par l'éducation chrétienne qu'il donnait aux jeunes filles, ravissait à l'enfer plus d'âmes que ne pouvaient le faire les autres Ordres avec leurs austérités et leurs pénitences ; de plus, la conversation qu'on y avait avec le prochain s'harmonisait admirablement avec celle de Notre-Seigneur pendant sa vie publique.

Elle hésita, elle pria longtemps ; enfin, ne pouvant plus douter de l'appel de Dieu, elle se dit : « Je serai Ursuline, » mais elle avait un fils âgé de moins de 12 ans. Elle fit le sacrifice de ce nouvel Isaac, et la veille d'entrer aux Ursulines, elle s'ouvrit à lui de son dessein : « Mon fils, vous perdez aujourd'hui votre mère ; mais vous ne perdez rien puisque je vous en donne une autre à ma place, qui vous sera bien meilleure que moi et qui a beaucoup plus de pouvoir pour vous faire du bien. C'est la sainte Vierge à qui je vous recommande ; soyez-lui bien dévôt, appelez-la votre Mère, et dans vos besoins adressez-vous à elle avec confiance, lui faisant ressouvenir que vous êtes son fils et qu'il faut qu'elle ait soin de vous. »

Elle entra donc au noviciat dont les exercices coûtaient peu à sa vertu ; mais elle était mère, et son cœur faisait son tourment. Son fils, que ses petits camarades agaçaient en l'appelant *sans Père ni Mère*, venait avec eux la réclamer... On l'entendait crier autour du monastère : « Rendez-moi ma mère. » Quelquefois, il venait à

l'église pendant la messe, et passant la tête par la fenêtre de la grille où l'on communiait : « Ma mère, disait-il, je veux ma mère. » Celle-ci le voyait au parloir et le calmait un peu, mais il ne tardait pas à recommencer ses doléances. Comme on réparait le monastère, les portes étaient ouvertes aux ouvriers; l'enfant se glissait au milieu d'eux et, sans souci de la clôture, pénétrait parmi les religieuses en criant : « Vous m'avez pris ma mère, rendez-la moi, je ne m'en irai qu'avec elle. »

Heureusement une occasion s'offrit de le placer chez les Jésuites de Rennes où l'absence et le travail lui rendaient moins sensible la perte de sa mère. Celle-ci, voyant le caractère de son enfant s'aigrir, s'était offerte à Dieu pour lui comme victime. « O mon Amour, disait-elle, faites-moi souffrir toutes les croix qu'il vous plaira pourvu que cet enfant ne vous offense pas ; car j'aimerais mieux le voir mourir mille fois, que le voir vous offenser dans le monde et cesser d'être votre enfant. Je veux bien être sur la croix et martyrisée de toutes les manières pourvu que vous en preniez soin. » Et il me semblait, ajoute-t-elle, que je faisais un pacte avec Notre-Seigneur, un accord entre Lui et moi ; et que jamais je n'aurais voulu me dédire. » C'est ainsi qu'elle fut toujours l'ange gardien, la vraie mère de son enfant.

Les épreuves ne lui manquèrent pas... le démon ne lui épargnait aucun genre de tentation; esprit d'orgueil, il semait dans son esprit des doutes contre la foi ; esprit impur, il jetait le trouble dans ses sens..il en vint même à la rouer de coups. Mais son Jésus la consolait... il lui demandait son cœur et lui offrait le sien ; il célébrait avec elle de mystiques fiançailles ; il lui donnait en de délicieux colloques un avant-goût du ciel. Comme marque de son union avec lui, elle en obtint de joindre à son nom de Marie celui de l'*Incarnation*.

Elle fit profession le jour de la conversion de saint Paul, 25 janvier 1633, elle était dans sa 33<sup>e</sup> année... son fils s'y trouva et au bout de quelques semaines alla continuer ses études au collège d'Orléans, sauf sa rhétorique qu'il revint faire à Tours où les Pères s'étaient établis... Ce fut à partir de ce temps-là que Sœur Marie

de l'Incarnation se mit absolument sous la direction de ces Pères, avec la permission de ses supérieurs.

Ses pensées ne tardèrent pas à se tourner vers les missions lointaines. Elle se trouvait surnaturellement transportée dans de vastes contrées pleines de montagnes et couvertes de neige, et une voix intérieure lui disait : « C'est ici que tu viendras me servir »... Plus que jamais un esprit tout apostolique s'empara de son âme, elle ne vivait plus qu'en Jésus et pour Jésus... sa seule ambition était que Jésus fût connu, aimé et adoré de toutes les nations qu'il a rachetées de son sang précieux : « Mon corps, dit-elle, était dans notre monastère, mais mon esprit, lié à celui de Jésus, n'y pouvait demeurer enfermé. Il me portait dans les Indes, au Japon, en Amérique, à l'Orient, à l'Occident, dans les parties septentrionales les plus inaccessibles, dans toute la terre habitable, où je voyais des âmes qui appartenaient à mon suradorable Maître... Je voyais le démon triompher de ces pauvres âmes... et j'entrais en jalousie, je n'en pouvais plus, je languissais, j'embrassais toutes ces âmes, je les tenais dans mon sein, je les présentais au Père Éternel lui disant de faire justice à mon Époux... Je me promenais en effet dans ces grandes et vastes étendues du Japon, etc., et j'y accompagnais les ouvriers de l'Évangile auxquels je me sentais étroitement unie. »

C'est en se livrant à ces élans de zèle qu'elle eut l'inspiration de s'adresser à Dieu le Père par la médiation du Cœur de Jésus. Écoutons-la elle-même raconter le fait à son fils : Lettre XCVI... de Québec le 16 septembre 1661.

« Vous me demandez quelques pratiques de mes dévotions particulières, je vous dirai avec simplicité que j'en ai une que Dieu m'a inspirée. C'est au suradorable Cœur du Verbe incarné. Il y a plus de 30 ans que je la pratique et voici l'occasion qui me la fit embrasser.

Un soir que j'étais dans notre cellule, traitant avec le Père Éternel de la conversion des âmes, et souhaitant avec un ardent désir que le Royaume de Jésus fût accompli, il me semblait que le Père Éternel ne m'entendait pas et qu'il ne me regardait pas de son œil de béni-



gnité comme à l'ordinaire. Cela m'affligeait ; mais en ce moment j'entendis une voix intérieure qui me disait : « Demande-moi par le Cœur de mon Fils, c'est par là que je t'exaucerai. » Cette divine touche eut son effet, car tout mon intérieur se trouva dans une communication intime avec cet adorable Cœur, en sorte que je ne pouvais plus parler au Père Éternel que par lui. Cela m'arriva sur les huit à neuf heures du soir, et depuis, environ vers cette heure-là ; c'est par cette pratique que j'achève mes dévotions du jour, et il ne me souvient pas d'y avoir manqué, si ce n'est par impuissance de maladie, ou pour n'avoir pas été libre dans mon action intérieure. Voici à peu près comme je m'y comporte, lorsque je suis libre en parlant au Père Éternel.

« C'est par le Cœur de mon Jésus, ma voie, ma vérité et ma vie, que je m'approche de vous, ô Père Éternel. Par ce divin Cœur, je vous adore pour tous ceux qui ne vous adorent pas ; je vous aime pour tous ceux qui ne vous aiment pas ; je vous adore pour tous les aveugles volontaires qui par mépris ne vous connaissent pas ; je veux par ce divin Cœur satisfaire au devoir de tous les mortels. Je fais le tour du monde pour y chercher toutes les âmes rachetées du sang très précieux de mon divin Époux. Je veux vous satisfaire pour elles toutes par ce divin Cœur. Je les embrasse toutes pour vous les présenter par lui ; je vous demande leur conversion ; voulez-vous souffrir qu'elles ne connaissent pas mon Jésus ? Permettez-vous qu'elles ne vivent pas en celui qui est mort pour tous ? Vous voyez, ô divin Père, qu'elles ne vivent pas encore : ah ! faites qu'elles vivent par ce divin Cœur.

« C'est ici que je parle de cette nouvelle Église du Canada et que j'en représente à Dieu toutes les nécessités. puis j'ajoute : « Sur cet adorable Cœur, je vous présente tous les ouvriers de l'Évangile, remplissez-les de votre Esprit-Saint par les mérites de ce divin Cœur. »

« Des ouvriers de l'Évangile mon esprit passe aux Hiroquois, nos ennemis dont je demande la conversion avec toute l'instance qui m'est possible. Puis je parle de deux âmes que vous connaissez et je dis : « Sur ce Sacré Cœur

comme sur un autel divin je vous présente N... votre petit serviteur et N... votre petite servante ; je vous demande au nom de mon divin Époux, que vous les remplissiez de son Esprit, et qu'ils soient éternellement à vous sous les auspices de cet adorable Cœur.

« Je fais encore mention de quelques personnes avec qui j'ai des liaisons spirituelles et des Bienfaiteurs de notre maison et de cette nouvelle Église. Je m'adresse ensuite au Verbe incarné et je lui dis : « Vous savez, mon bien-aimé, tout ce que je veux dire à votre Père par votre divin Cœur et par votre sainte âme ; en le lui disant, je vous le dis, parce que vous êtes en votre Père et que votre Père est en vous. Faites donc que tout cela s'accomplisse, et joignez-vous à moi pour fléchir par votre Cœur celui de votre Père. Faites selon votre parole, que comme vous êtes une même chose avec lui, toutes les âmes que je vous présente soient aussi une même chose avec lui et avec vous.

Voilà l'exercice du Sacré Cœur de Jésus ! »

Pendant que, sans sortir de son couvent de Tours, elle s'en allait en esprit à travers le monde, et prodiguait ses aumônes aux ouvriers de l'Évangile, elle ignorait encore quel était le pays qu'elle avait vu. Le Père Dinet, son directeur, lui dit que c'était *peut-être* le Canada... bientôt il n'y eut plus de peut-être. Un jour qu'elle priaït devant le Saint-Sacrement, elle entendit une voix qui lui disait : « C'est le Canada que je t'ai montré ; il faut que tu y ailles faire une maison à Jésus et à Marie. » Dès lors il n'y eut plus d'autre pays pour elle que le Canada, et ses courses ordinaires étaient au pays des Hurons. « Je faisais bien des stations dans le reste du monde, dit-elle, mais le Canada était ma demeure et mon pays. »

En ce temps-là, le Père Poncet lui envoya une relation de ce qui se passait au Canada, et sans rien savoir de ses intentions pour cette mission difficile, il lui offrait, avec un bourdon qu'il avait apporté de N.-D. de Lorette, une image de la Mère Anne de Saint-Barthélemy, carmélite espagnole, dans laquelle on voyait Notre-Seigneur montrer de sa main la Flandre à cette religieuse et l'inviter à s'y rendre pour la préserver de l'hérésie.

« Je vous envoie ce bourdon et cette image, écrivait le Père Poncet à notre Vénérable, pour vous convier à servir Dieu dans la nouvelle France. »

Nous ne dirons pas comment M<sup>me</sup> de la Peltrie, miraculeusement guérie par saint Joseph à la suite d'un vœu où elle promettait d'aller au Canada, s'associa à Sœur Marie de l'Incarnation, et par son influence et ses largesses favorisa son départ. Embarquées à Dieppe le 4 mai 1639, elles arrivaient à Québec, après mille dangers, le 1<sup>er</sup> août de la même année.

Dès le lendemain, Sœur Marie de l'Incarnation et sa compagne Marie de Saint-Joseph se chargèrent de l'éducation des jeunes filles Huronnes et des enfants de la Colonie. Sœur Marie de l'Incarnation apprit en peu de temps la langue des sauvages, Dieu était avec elle et lui donna, comme aux fondateurs, une grâce de *chef* et de *source*. — Elle fut en effet la vraie fondatrice des Ursulines du Canada. Ses exemples, ses écrits en français, en huron et en algonquin, éclairent et soutiennent encore sa postérité spirituelle.

La dévotion au Cœur de Jésus avait devancé la Mère Marie de l'Incarnation dans ces régions si froides. Les Pères de la Compagnie, venus avant elle, y avaient apporté de France le feu sacré qui déjà les consumait. Témoin ce Père Gabriel Lallemant qui, encore professeur de Philosophie, s'était livré dans une de ses retraites à de tels élans d'amour, que, pour s'animer à vaincre tous les obstacles, il lui suffisait de dire : « Allons, mon âme, mourons saintement, s'il le faut, et donnons ce plaisir au doux Cœur de mon Jésus... » Ce n'étaient pas de vaines paroles. Brûlé par les Iroquois et mangé par morceaux, il remporta la palme glorieuse du martyr le 17 mars 1649, et donna sans aucun doute une grande joie au Cœur de son Jésus.

La Mère Marie de l'Incarnation avait trouvé son Paradis terrestre dans ce pays des croix qui abondent, grandes et belles, en la nouvelle France. Pour les porter avec courage et sans faiblir, elle savait puiser la force à la source, dans le Cœur même de Jésus.

Elle écrivait à son fils, lettre 58<sup>e</sup> .

« Vivons en notre Jésus, mon très cher fils; que les approches de son Sacré Cœur fassent découler dans les nôtres la vraie sainteté; car c'est de ce Cœur sacré que découlent tous les trésors de grâce et d'amour qui nous font vivre de sa vie et nous animent de son esprit. Sans lui, nous demeurons toujours en nous-mêmes, dans nos lâchetés et nos inconstances. » (Québec, 23 octobre 1649.)

Le Cœur de Jésus continue d'être son tout-puissant médiateur. Avec lui, elle éclaire, elle console, elle fortifie; avec lui, elle triomphe des volontés rebelles.

Ce nom divin est souvent sous sa plume. Elle écrit à l'une de ses sœurs (Lettre 29<sup>e</sup>) : Je vous offre tous les jours au Père Éternel sur le Cœur de son très aimable Fils. C'est là que je suis vôtre. » A une supérieure des Ursulines de Dijon (Lettre 29<sup>e</sup>) : « Je salue toutes mes Mères, vos saintes Filles, que j'embrasse un million de fois dans le Cœur de notre bon Jésus... etc... etc. »

Elle dut à ce suradorable Cœur, comme elle l'appelait souvent, ces intuitions profondes dans les mystères de la vie spirituelle, cette connaissance des voies de Dieu dans les âmes qui lui ont mérité, sous la plume de Bossuet, le surnom de Thérèse du Nouveau Monde.

Elle lui dut une faveur plus précieuse encore. Elle s'engagea par vœu à faire, souffrir, penser et dire tout ce qu'elle croirait être le plus parfait, le plus utile à la plus grande gloire de Dieu. Et comme le Cœur de Jésus lui inspira d'en concevoir l'idée, il lui donna le courage de l'accomplir. Marie de l'Incarnation fut aussi grande que son vœu.

Elle mourut le 30 avril 1672, âgée de 72 ans et 6 mois, après plus de quarante ans de profession.

La cause de sa Béatification a été introduite en cour de Rome. Les évêques du Canada en sollicitent l'examen avec ardeur, et nous pouvons saluer comme prochain le jour où nous rendrons de solennels hommages à deux Marie de l'Incarnation.

Toutes les deux Françaises et contemporaines, toutes les deux engagées dans les liens du mariage et entrées en religion après leur veuvage. L'une, depuis longtemps déjà placée sur les autels est l'immortel honneur du Car-

mel français ; l'autre, transplantée au Canada et devenue l'objet d'un culte public, resserrera les liens qui unissent la nouvelle France et la mère-patrie.

Vers le même temps, la Compagnie de Jésus possédait en Allemagne un apôtre puissant en œuvres et en paroles, un merveilleux thaumaturge et un prophète, dans la personne du Père Philippe Jeningen, mort en 1704. On l'a nommé le François Régis de la Souabe, et il était digne de ce beau nom. Les conversions qu'il a opérées sont innombrables ; ni l'hérésie, ni l'inconduite ne résistaient à l'ascendant de sa vertu. Il obtenait de Jésus par Marie des faveurs extraordinaires qui ne lui laissaient rien envier aux François d'Assise ou aux Bernard. Les extases et les ravissements, les visions célestes, les apparitions des anges et des saints étaient presque quotidiennes dans sa vie. Un jour, la Sainte Vierge lui dit : « Je saurai bien te montrer que je suis ta mère. » A son tour, le Sauveur lui donna, dans un jour de suprême désolation, cette bienheureuse assurance : « Je t'aime, mon cher Philippe, je t'aimerai éternellement. »

Ce protégé de Marie, ce prédestiné de Jésus avait une tendre dévotion au Sacré Cœur. Le livre du P. Croiset était-il venu parler à son âme, ou avait-il reçu d'une communication immédiate du Sauveur la connaissance des secrets divins, nous l'ignorons ; ce qui est certain, c'est que le Père Jeningen eut la joie et l'honneur de nouer avec le Cœur de son Dieu l'alliance la plus intime ; son cœur se perdait dans le Sacré Cœur. Il pouvait dire : « Mon cœur n'est plus mon cœur, c'est le Cœur de Jésus qui est devenu le mien. » Ne croirait-on pas entendre sainte Catherine de Sienne ou saint Michel de Sanctis ? Il disait encore : « Périssent mon cœur, ce vilain, ce misérable, cet ingrat, je le renie ! mon vrai cœur, à moi, c'est le Cœur de Jésus et de Marie. »

On trouve dans ses lettres les effusions les plus touchantes de sa dévotion au Cœur de son Jésus : « Que ne puis-je expliquer, écrivait-il un jour, ce que c'est que le Cœur de Jésus ! Tout est renfermé dans ce Cœur très saint. Enfants d'Eve, pauvres exilés dans cette vallée de larmes, nous trouvons dans le Sacré Cœur un Père et

une patrie. C'est là que Dieu prend ses délices avec les enfants des hommes ; une fois que nous sommes établis dans ce Cœur, le paradis lui-même n'a plus rien que nous puissions désirer. Sans ce Cœur, le ciel lui-même n'est plus le ciel. »

Notre-Seigneur ne laissait pas la dévotion de son serviteur sans récompense. Philippe faisait depuis quelques jours les Exercices de son Père Ignace, lorsque Jésus lui apparut tout resplendissant d'une beauté céleste ; et pendant que, plongé dans une joie incalculable, il contemplait son bon Maître, celui-ci prit la parole et lui fit don de son propre Cœur ; voulant qu'il fût désormais son bien et sa propriété ; non pas seulement de la façon dont il est le bien commun de tous les chrétiens, mais en vertu d'une donation spéciale qui lui créait un droit particulier. Cette donation faite, Notre-Seigneur disparut et remonta dans le ciel. Une faveur si extraordinaire mit le Père hors de lui-même ; il ne se possédait pas d'admiration et de bonheur. Enfin, il revint à lui, et se voyant enrichi de ce trésor plus précieux que dix mille mondes, il laissa éclater la joie immense qui remplissait son âme et son cœur, en disant : « Ce qui m'a été donné est à moi ; or, le Cœur de Jésus m'a été donné. O Cœur sacré de mon Jésus, vous êtes donc à moi et c'est pourquoi je vous aime et je vous adore, ô mon Jésus, non seulement avec votre Cœur, mais avec votre Cœur devenu le mien, d'un amour souverain et très parfait. »

Ce bien-aimé du Sacré Cœur mourut à Elwangen le 8 février 1704. Sa mémoire est restée en bénédiction <sup>1</sup>.

Nous arrêtons ici nos recherches sur les précurseurs du R. P. Claude de la Colombière au sein de la Compagnie de Jésus. Nous en avons trouvé dans tous les pays et dans tous les emplois ; parmi les théologiens et les interprètes de la Sainte Écriture, parmi les auteurs ascétiques et les hagiographes. Leur nombre nous autorise à dire que, depuis son origine, la Compagnie était acquise à la dévotion qui allait bientôt resplendir dans

<sup>1</sup> Vita P. Philippi Jeningen S. J. auctore P. Pergmayr ejusd. Soc. Ingolstadt, 1763.

l'Église. L'heure de Jésus pouvait sonner : les manifestations de Paray ne surprendront pas les Fils d'Ignace, ils seront prêts à recevoir leur mission<sup>1</sup>.

#### § IV.

Cette coexistence de Précurseurs dans les deux Ordres n'était ni le seul, ni même le principal attrait qui dût les rapprocher : une étude plus sérieuse des origines de la Visitation nous révèle d'autres affinités avec la Compagnie, et particulièrement celle d'une estime et d'une confiance réciproques. L'union la plus étroite se forme, dès les commencements, entre l'Institut de saint François de Sales et les Fils d'Ignace : c'est, de la part des Sœurs de la Visitation, un recours continuels aux Jésuites, et, de la part des Jésuites, un empressement tout fraternel en faveur des Sœurs de la Visitation : et cette réciprocité, cette continuité des bons offices rendus et reçus s'étaut perpétuée de façon que les Sœurs de la B. Marguerite-Marie n'auraient pu chercher, pour leur apostolat, d'autres collaborateurs que les Pères de la Compagnie, sans rompre avec toutes les traditions de leur histoire. Les fondateurs mêmes de la Visitation avaient eu soin d'inspirer à leurs Filles cette filiale confiance.

Sainte Jeanne François de Chantal écrivait en 1626 une lettre destinée à servir de préface au Coutumier qu'on se disposait à faire imprimer. On y lit : « Je ne veux point omettre ce que notre Bienheureux Père me dit à Lyon, parlant des Pères Jésuites : « C'est par une spéciale providence de Dieu sur notre Ordre que les Pères Jésuites ont une affection de si grande charité pour nous, il faut la conserver chèrement, et leur correspon-

<sup>1</sup> Nous renvoyons aux Pièces justificatives des citations du P. Paul de Barry, du P. Jean Paulinus et du P. Jean Pinamonti. On y trouvera aussi une étude intéressante sur l'usage assez répandu, parmi nos écrivains, de faire graver, au frontispice de leurs ouvrages, le monogramme de Jésus avec un Cœur percé de trois clous. Nous n'avons fait que coordonner, dans cette étude, les notes d'un ami aussi modeste que savant.

dre avec un singulier respect et beaucoup de confiance, car ce nous sera un grand appui. »

C'était au commencement de décembre 1622 que saint François de Sales s'exprimait de la sorte, car le 8 de ce même mois, la sainte écrivait à la Mère Marie Jacqueline Favre : « Nous avons ici Monseigneur que nous voyons un peu.... il veut fort que l'on s'assiste toujours des Pères Jésuites, car il dit qu'il n'y a rien de tel. » Or saint François de Sales mourut à Lyon le 28 décembre de la même année; et c'était l'expression de ses dernières volontés que la Sainte avait recueillie et qu'elle transmettait à tout son Ordre quelques années plus tard. Du reste, elle ne varia jamais dans les sentiments qu'elle avait voués à la Compagnie. Ses lettres attestent qu'elle partageait pleinement la confiance de son Bienheureux Père.

Dès le 1<sup>er</sup> décembre 1616 elle écrit à la Mère de Bréard, supérieure à Moulins, de suivre entièrement les conseils du très bon et prudent P. Recteur du Collège (Lettre 87<sup>e</sup>).

Le 15 février de l'année suivante, elle réitère à la même supérieure les mêmes recommandations (Lettre 96<sup>e</sup>). Est-il question de directeurs? Elle écrit à la Mère Paule Jéronyme de Monthoux, supérieure à Nevers : « Mon Dieu, que je suis consolée que ce soient les Pères Jésuites qui vous confessent à ce commencement! ce sont nos Pères, et tant que j'en puis avoir, je n'en cherche pas d'autres; ce sont gens solides en piété et capacité, ils aiment fort notre Institut. (Paris 1620. Lettre 273.) — De même elle recommande à la Mère Anne Marie Rosset de s'en tenir aux Jésuites, tant qu'elle le pourra (Lettre 299. Paris 1620).

S'agit-il d'examiner la vocation des postulantes? Elle répond de Paris le 5 juillet 1621 à la Mère Jéronyme de Monthoux : « Faites examiner cette fille par quelques personnes, spécialement par un Père Jésuite, car c'est le solide et le mieux pour notre esprit (Lettre 335). »

De tous côtés on lui propose de nouvelles Fondations. Avant d'accepter, elle veut savoir si dans la ville qui lui demande ses Filles (à Saint-Étienne, par exemple) il



y a des Jésuites, « car c'est grande pitié de mettre de pauvres religieuses à ces petites villes où il n'y a point d'assistance spirituelle (Dijon, 1622, Lettre 378, item Lettre 382) ». « Marseille, dit-elle encore, est une bonne ville qu'il ne faut pas éconduire. J'estime beaucoup que ce soit par l'entremise des Pères Jésuites que cette affaire se pratique ; car ce sont personnes sages et pleines de piété (Lettre 385. Dijon, 27 juillet 1622). »

Il arrivait parfois qu'un malentendu se produisait entre un Père Jésuite et l'une de ses Filles ; mais la sainte n'en était pas émue : « Il se faut bien garder, dit-elle à la Mère de Chastellux, supérieure à Moulins, de se refroidir des Pères Jésuites, ni leur donner sujet de se retirer de nous. Ce n'était pas le sentiment de notre Bienheureux Père. Vous verrez bientôt, Dieu aidant, dans le Directoire, ce qu'il m'en dit à Lyon. Ma fille, rappelez-les tout doucement, et vous remettez à votre ancienne confiance. Encore que le bon Père eût pris mal chez vous, ils sont trop sages et pieux pour s'en altérer. » (Annecy 1623. Lettre 434.) Et ce dissentiment local avait laissé si peu de traces dans son âme que peu de temps après elle écrivait d'Annecy le 25 août 1623, à la Mère Marie-Aimée de Blonay, supérieure à Lyon : « Nous devons traiter avec les Pères Jésuites fort cordialement, comme avec nos Pères. »

Les Jésuites appréciaient la confiance que la noble Fondatrice leur témoignait en toute occasion. Ils avaient beaucoup à gagner dans ces rapports intimes avec un Ordre qui étonnait moins le monde par son accroissement rapide qu'il ne l'édifiait par sa vertu. Les Pères se sentaient meilleurs au sortir de ces entretiens qui leur révélait tout ce dont une âme est capable quand elle se donne totalement à Dieu. Cette égalité d'humeur parmi les contrariétés de la vie, cette douceur constante, cette charité parfaite, cette abnégation de tous les moments, ce désintéressement vraiment héroïque, tout les charmait et ils se sentaient plus forts pour les luttes qui les attendaient, sachant que dans les Visitations on priait, on souffrait pour eux. Aussi, dans le dessein d'assurer à leur Compagnie la possession durable de ces précieux avantages,

ils désirèrent que la sainte Fondatrice manifestât officiellement à tout son Ordre les intentions de leur Bienheureux Père et les siennes propres. Nous lisons dans une lettre écrite de Chambéry, le 15 septembre 1625, à la Mère Marie-Aimée de Blonay (Lettre 654<sup>e</sup>) : « Les Pères Jésuites, surtout le P. Fourier, désirèrent que l'on mette dans une de mes lettres ce que notre Bienheureux Père a dit en ce qui les regarde. Le voilà donc, et j'ai assemblé ce que le Bienheureux me dit à Paris et à Lyon. Il faut le mettre dans la lettre où il se pourra le mieux joindre et faire la liaison sans beaucoup de paroles. » Ce désir de la Sainte eut plus tard son accomplissement dans la lettre qui sert de Préface au *Coutumier* de la Visitation.

La demande du P. Fourier à Madame de Chantal n'a rien qui doive surprendre. Ce Père, que la Sainte tenait en haute estime, avait été l'ami et le confident de saint François de Sales. Il l'avait dirigé dans la Retraite qui le préparait à son sacre ; et la divine Providence avait voulu qu'il eût la consolation de l'assister à la mort. Il faisait donc le plus grand cas du témoignage que le Saint avait rendu aux Pères Jésuites, les derniers jours de sa vie. Il voulait sans doute abriter la Compagnie sous l'autorité de ce témoignage contre les calomnies qui ne cessaient de l'assaillir ; mais peut-être prévoyait-il aussi que les Filles de Saint François de Sales auraient besoin de s'appuyer sur la recommandation de leur Bienheureux Père, pour obtenir des supérieurs ecclésiastiques le libre recours aux Pères Jésuites selon l'esprit des Constitutions.

Quoi qu'il en soit, la Sainte ne varia jamais dans ses sentiments envers la Compagnie. Aussi, lorsqu'en 1628 elle vit plusieurs de ses monastères envahis ou menacés par la peste, elle voulut que ses Filles eussent recours aux Jésuites, et se décidassent d'après leurs conseils, ou à rester dans leur couvent ou à chercher ailleurs un asile. (Lettre 901<sup>e</sup> aux Mères supérieures des deux monastères de Lyon, 16 décembre 1628 — Item, Lettre 916.)

Trois ans après, le 24 novembre 1631, elle écrit d'Annecy à la Mère Paule Jéronyme de Monthoux, supérieure

à Blois : « Je suis grandement consolée de voir le soin que le Révérend et très charitable Père Recteur prend de vous visiter et assister. Mon Dieu ! que ce doit bien nous faire connaître que si il se rencontre quelque petit je ne sais quoi en l'esprit de quelques-uns, nous ne devons pas pour cela nous désunir jamais de la Compagnie ; car partout on voit nos maisons recevoir de grandes assistances et charités de ces bons Pères-là ; nous nous y devons toujours rester unies, car c'est toujours là que nous trouverons la solide charité et le secours en nos besoins (Lettre 1124<sup>e</sup>).... Voir aussi la lettre 1536<sup>e</sup>— Lettre 1732<sup>e</sup>. 21 nov. 1740. C'est jusqu'à la fin le même sentiment de sincère gratitude et de loyale confiance sous la plume de sainte Chantal et dans son cœur.

Elle légua cet héritage à ses Filles, et nous verrons dans le cours de notre travail qu'elles ne l'ont pas laissé s'amoinrir.

N'est-ce pas aussi chose remarquable que la Visitation de Paray, ce futur berceau de la dévotion au Sacré Cœur, ait dû sa fondation aux Pères de la Compagnie ?

L'un d'eux, le P. Paul de Barry, venait de prêcher à Paray un carême fécond en conversions inespérées et en miraculeux retours. Préoccupé du désir de conserver les fruits qu'il venait de recueillir et de propager la piété dans les âmes, il conçut le dessein d'ériger dans la ville un couvent de stricte observance, et dans un discours qu'il fit au peuple, il démontra qu'un tel établissement tournerait à la gloire, au bonheur et au profit de la cité qui voudrait l'accueillir dans ses murs. Sa parole fut persuasive, et, d'un commun accord, tous ses auditeurs le prièrent d'exécuter lui-même une œuvre dont l'idée lui était inspirée par le Ciel. Mais à quel Ordre s'adresserait-il pour en obtenir l'érection d'une maison nouvelle ?

En ce temps-là, le P. Aymières (le P. Daniel a lu le P. de Finières) se trouvait à Paray. Témoin oculaire des vertus que saint François de Sales avait pratiquées sur son lit de mort, il connaissait et appréciait ses Filles. Il en parla au P. de Barry qui entra dans ses vues et proposa aux habitants de Paray d'appeler les Sœurs de

la Visitation dans leur ville. Ils y consentirent avec joie ; et, sur leurs pressantes instances, le P. de Barry alla demander à la Mère de Blonay, Supérieure du premier Monastère de Lyon de s'appauvrir en faveur de Paray-le-Monial d'un certain nombre de ses Filles. Il conduisit ses négociations avec tant de bonheur que, tous les obstacles étant levés, toutes les autorisations obtenues et une maison achetée et aménagée, une petite colonie, composée de six Religieuses et d'une jeune Novice, originaire de Paray, vint s'y établir, le 3 septembre 1626. Le lendemain, après la grand'messe solennelle, le P. Paul fit une excellente instruction, touchant laquelle l'histoire de la fondation du monastère raconte le fait que voici :

« Depuis son retour de Lyon, le Père était travaillé d'une fièvre violente. Mais le 4 septembre, sa joie de voir l'œuvre de Dieu achevée fut si vive, qu'il se résolut de monter en chaire, bien que ce jour fût celui de son accès, et le saint zèle de l'amour divin fit fuir le froid de la fièvre, qui n'osa approcher ce digne serviteur de Dieu ; ce qu'il tenait pour une faveur singulière du ciel. »

Les Pères Jésuites avaient donc pris une large part à la fondation du monastère de Paray-le-Monial. La résidence qu'ils avaient eux-mêmes dans cette ville leur permettait aussi de continuer leurs bons offices envers les Religieuses qu'ils avaient appelées. La peste de 1628 ayant obligé la communauté de se retirer à la campagne, on délibéra s'il convenait de revenir à Paray dont le couvent était alors fort incommode et peu sûr. Sainte Chantal parut un moment décidée pour le transfert de la communauté à Roanne, mais elle changea d'avis. Les Sœurs de Paray rentrèrent dans leur couvent le 7 février 1629 ; et les Pères Jésuites ayant persévéré à croire que ce lieu était propre pour un monastère, sainte Chantal écrivit à la Mère de Crémaux de la Grange en mai 1629 : « De bon cœur j'asquiesce à leur sentiment que je sais être bon et solide, comme venant d'âmes auxquelles je crois que l'Esprit de Dieu réside. » (Lettre 930<sup>e</sup>.) Ainsi le couvent qui devait son existence aux Pères leur dut

encore sa conservation. Notre-Seigneur se chargea d'acquitter la dette contractée par les Filles de son Cœur, lorsque, environ un demi-siècle après, il choisit un Jésuite de Paray, le P. Claude de la Colombière, pour en faire le directeur et l'auxiliaire de l'humble Marguerite-Marie. Ainsi le plan divin conciliait toutes les convenances, tous les précédents ; et les moindres interventions de la Providence, depuis un demi-siècle, avaient leur justification dans l'apostolat de Marguerite-Marie et du P. Claude de la Colombière, et dans la commune vocation des Pères de la Compagnie et des Religieuses de la Visitation.

Avant de laisser entrevoir dans cette introduction comment les deux Ordres ont fraternisé dans l'accomplissement de leur mission, il est à propos de remarquer que nous ne revendiquons pas pour eux un monopole, un apostolat exclusif aux labeurs duquel aucun autre Ordre, aucune autre Congrégation ne pût participer. Il en va tout autrement. Nous croyons sans doute que la meilleure part a été, grâce à une prédestination surnaturelle et à un choix tout divin, affectée aux Sœurs de la Visitation et aux Pères de la Compagnie. Mais dans ce même champ de l'Apostolat, d'autres dévouements, tant collectifs qu'individuels, ont pu, et peuvent encore se produire et se signaler. Et nous sommes heureux de le proclamer ici, en dehors de la Visitation et de l'Institut d'Ignace, avant comme après les manifestations de Paray, il s'est trouvé des Précurseurs illustres et de généreux apôtres dont les constants efforts ont efficacement secondé la cause du Sacré Cœur et consolidé son règne.

## CHAPITRE IV.

COMMENT LA MISSION OFFERTE A LA VISITATION ET A LA COMPAGNIE DE JÉSUS N'À RIEN D'EXCLUSIF ET LAISSE L'APÔSTOLAT DU SACRÉ CŒUR OUVERT A TOUS LES DÉVOUEMENTS.

Nous ne voulons pas remonter les siècles depuis longtemps écoulés pour interroger les cloîtres du Moyen âge et faire parler les Moniales Bénédictines. Déjà dans un autre ouvrage : *le Sacré Cœur de Jésus, ses apôtres, ses sanctuaires* ; nous avons dit de quelles prédilections le Cœur de Jésus a prévenu les Gertrude et les Mechtilde, et par quelle dévotion tendre et confiante ces nobles âmes ont reconnu tant d'amour. Une étude plus approfondie nous entraînerait trop loin. Aussi nous nous contenterons de pénétrer dans les Chartreuses du XVI<sup>e</sup> siècle, et de mettre en lumière la dévotion au Sacré Cœur telle que la concevait et l'inculquait à ses novices Dom Juste Lansperge, moine de la Chartreuse de Cologne et prieur de celle de Cantave. Ce travail est facile, grâce à la monographie publiée par Dom Cyprien Boutrais sous ce titre : *Un précurseur de la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque au seizième siècle. Lansperge le Chartreux et la dévotion au Sacré Cœur*, par le P. Dom Cyprien-Marie Boutrais. Grenoble A. Côte, 1878.

Jean Juste naquit à Lansberg au duché de Bavière en 1489 et il dut au lieu de sa naissance ce nom de Lansperge sous lequel il est connu. Dans les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle, il quitta son pays et vint continuer ses études à l'université de Cologne. Bientôt il se posa la grande question de son avenir. Dieu avait touché son cœur dès ses plus tendres années et l'avait comblé de ses dons. Aussi Jean voulut-il lui offrir en retour la fleur de sa jeunesse ; il quitta le monde, choisit l'Ordre austère des Chartreux et se fit courageusement inscrire dans les rangs de la milice sacrée ; il avait alors 20 ans (1509). Après sa profession, il passa dix ans en cellule avant de

recevoir aucune charge ; années de joie profonde et les meilleures de sa vie.

Ce qui fait le Chartreux, c'est la solitude ; et la sauvegarde nécessaire de la solitude, c'est le silence. Lansperge observa fidèlement ces deux lois fondamentales de son Ordre. Parlant de lui-même comme d'une tierce personne, il s'est dépeint en ces termes dans une de ses lettres.

« J'ai connu un religieux qui, pendant dix ans, ne manqua jamais une seule fois au silence sciemment et volontairement. Pendant ces dix années, il ne demanda jamais de permission, une seule fois exceptée... Il ne visitait jamais personne et ne demandait jamais qu'on vînt le voir ou simplement lui donner un coup de main, bien qu'il se plût à rendre service... Tout ce que pendant la semaine il avait à demander, à se faire expliquer, à prendre, à rendre, à porter en cellule, il remettait pour le faire, jusqu'au jour du colloque ; en attendant, il marquait tout cela sur une ardoise de crainte d'oubli ; alors, au moment d'aller au colloque, il jetait un regard sur son ardoise et allait expédier toutes choses. Il ne quittait pas aussitôt la récréation parce qu'il ne voulait pas se singulariser, mais il attendait un peu et se retirait ensuite sans bruit. Bref, il était toujours à l'église ou chez lui. »

En 1520, Dom Jean Juste fut tiré malgré lui de la solitude du cloître et investi de la charge de Maître des Novices. Il s'en acquitta avec un succès égal à son dévouement ; il édifiait ses jeunes frères par ses exemples et sa prière, et il perpétuait dans la Chartreuse de Cologne cette tradition de science ascétique et de sainteté qui reste son immortel honneur. L'axiôme des anciens est toujours vrai : tel maître, tel disciple, ou comme le disait saint Vincent de Paul : un saint forme des saints.

C'est dans cet emploi de Maître des Novices que Dom Jean Juste composa ou ébaucha la plupart des ouvrages spirituels qui ont illustré son nom : ils forment cinq volumes in-quarto dans lesquels il touche à tous les points de la perfection évangélique. On y trouve ses sermons, des manuels de vie parfaite et de milice chré-

tienne ; des recueils de prières et de méditations sur la vie de Notre-Seigneur, des Règles de théologie mystique, une édition complète en latin des œuvres de sainte Gertrude, de sainte Mechtilde et de sainte Élisabeth ; enfin des œuvres de controverse contre le luthéranisme naissant, entre autres : un dialogue entre un moine catholique et un soldat luthérien. Ce livre a pour titre : « Quelle est la vraie religion chrétienne et évangélique ? » Il est dédié à Charles-Quint.

Lansperge cultivait aussi la poésie, il égayait sa solitude et se consolait dans ses souffrances en composant de pieux cantiques. On s'aperçoit, en les lisant, qu'il est de l'école de saint Bernard, de saint François d'Assise et de saint Bonaventure ; on y trouve la même onction, les mêmes effusions de tendresse pour Jésus et pour Marie. L'amour embrase tous ses ouvrages ; il expose carrément sa thèse et discute fort peu. Il prie et fait prier ; souvent il s'efface et fait parler le Maître par excellence ; de là vient que bon nombre de ses livres sont en formes d'allocutions que Jésus adresse à l'âme fidèle. Par là, il met son lecteur en rapport plus direct avec la source même de la grâce, avec le foyer de l'amour, et il l'excite à la dévotion au Sacré Cœur.

Il est temps de dire quelle part Lansperge fait dans ses écrits à cette dévotion bien-aimée.

Dans une lettre à l'un de ses fils spirituels, Dom Jean Juste s'exprime ainsi :

« Mon très cher fils, prenez soin de vénérer le Cœur très bon de Jésus, ce Cœur débordant d'amour et de miséricorde ; honorez-le d'un culte assidu, baisez-le et entrez par la pensée dans ce Cœur qui vous est ouvert. Demandez-lui ce que vous désirez, offrez-lui toutes vos actions, car il est le vase qui contient toutes les grâces célestes, la porte par laquelle nous allons à Dieu et par laquelle Dieu vient à nous. Mettez donc dans un endroit où vous devez passer souvent quelque image de ce divin Cœur, elle excitera en vous l'amour de Dieu et vous avertira souvent d'agir pour lui... Vous pourrez également, si la dévotion intérieure vous presse, embrasser cette image, à savoir le Cœur du Roi Jésus, et vous per-



suader que vous avez véritablement sous les lèvres et dans vos baisers le divin Cœur du Sauveur Jésus. Oh ! alors, brûlez du désir d'attacher à lui votre cœur, de plonger et d'absorber en lui votre esprit. C'est une pratique très utile et très pieuse d'honorer dévotement le Cœur du Seigneur Jésus : dans vos besoins, cherchez auprès de lui un refuge pour y puiser avec la consolation, toute sagesse, toute grâce, toute force. Quand même les cœurs de tous les hommes vous abandonneraient et vous tromperaient, demeurez dans le repos et la confiance ; ce Cœur très fidèle ne vous trompera ni ne vous délaissera jamais. »

On trouve dans cette lettre la dévotion au Sacré Cœur tout entière, rien n'y manque, l'objet matériel qui est le Cœur de Chair de Notre-Seigneur ; l'objet spirituel qui est l'amour de Jésus-Christ pour nous, amour dont le Cœur de chair est l'emblème ; l'objet final qui est la personne du divin Maître, et la fin générale qui est l'union avec lui par l'amour. Cette dévotion doit se manifester par un culte extérieur ; et la pratique que conseille Dom Juste, c'est l'hommage rendu à une image du Sacré Cœur exposée à la vénération publique. Ne dirait-on pas un écho anticipé des recommandations de la Bienheureuse Marguerite-Marie à ses novices ? Dom Juste l'a précédée de cent cinquante ans dans l'histoire, il est son *precursur*.

Qui voudrait s'en convaincre davantage, n'aurait qu'à lire les opuscules de Lansperge sur la Passion de Notre-Seigneur ; il y verrait que la Passion de Jésus est surtout la Passion de son Cœur. Le Cœur de Jésus est la source des souffrances qu'endura ce bon Maître : c'est lui qui fait couler le sang de Jésus dans le Jardin des Oliviers ; lui qui retient ce doux Agneau à la colonne où on le flagelle, lui qui inspire au Sauveur ce cri sublime. « *Sitio*, j'ai soif ! j'ai soif des âmes pour les sauver. » Dans la Passion, c'est le Cœur qui est le principe et la victime de ce douloureux martyr ; les souffrances du Corps n'ont rien eu de comparable à celles du Cœur.

Mais plus que toutes les autres circonstances de la Passion, la blessure du Cœur charme Lansperge et le

ravit. *Pourquoi*, se demande-t-il, la lance du soldat a-t-elle atteint le Cœur de Jésus ? Pour donner une libre entrée à ceux qui désirent pieusement y pénétrer ; pour nous montrer par cette blessure visible la blessure invisible du divin Amour ; pour nous offrir un refuge dans la tentation, une consolation dans la tristesse, une force dans nos défaillances.

Le Sacré Cœur est pour le pieux Lansperge la source d'où tous les biens nous arrivent, le foyer brûlant où se réchauffent les âmes, le centre où convergent toutes les pratiques de la vie chrétienne. Il veut que ses Novices se recommandent au Cœur de Jésus à leur réveil et avant de s'endormir ; avant et après les repas, avant et après le travail ; il les presse de se mettre souvent dans ce Cœur très bon et très fidèle, de s'offrir à Lui en le conjurant, au nom de son amour, de les recevoir, tenir, posséder, protéger et gouverner. Enfin, il invite ses lecteurs à rendre au Cœur de Jésus amour pour amour, il leur dit : ne *prêtez* pas, ne *louez* pas, ne *vendez* pas votre cœur à Dieu, mais *donnez-le* lui, et avec votre cœur, vous-même tout entier.

On se demandera peut-être d'où il tenait ses enseignements sur les amabilités, les grandeurs et les droits du Cœur de Jésus.

Nul doute qu'il ne fût versé dans les écrits de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde. Avant même qu'il entreprit d'en donner en latin une édition complète, il s'en était nourri longtemps ; et il ne serait pas impossible de prouver par une étude comparée des œuvres des deux Bénédictines et des écrits de Lansperge que le fils de saint Bruno a fait plus d'un emprunt aux filles de saint Benoit. Les œuvres de saint Bernard et de saint Bonaventure ne lui étaient pas moins familières, mais il n'avait pas besoin d'emprunter aux maîtres du dehors leurs enseignements sur le divin Cœur ; il n'avait qu'à s'inspirer des traditions de son Ordre. La dévotion aux cinq plaies dont la dévotion au Sacré Cœur n'est que la suite logique et l'épanouissement, était en honneur à la Chartreuse dès le XIV<sup>e</sup> siècle. Lansperge pouvait apprendre de Ludolphe le Chartreux (1293-1378) que le

Cœur de Jésus avait été blessé à cause de nous d'une blessure d'amour, afin que nous puissions pénétrer par la porte de son côté jusqu'à son divin Cœur : « Là, dit-il, nous unirons notre amour à son amour pour ne plus former qu'un seul amour, de même que le fer brûlant ne forme qu'un seul corps avec le feu qui le consume. »

Un autre Chartreux, Dom Dominique de Trèves, (1384-1461) l'invitait à plonger son cœur dans le doux Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et à invoquer du fond de l'abîme de sa misère l'abîme des divines miséricordes. Et il ajoutait : « Voilà pourquoi vous baiserez souvent, avec reconnaissance une image du Cœur de Jésus... si vous n'avez pas une image de ce divin Cœur, vous en prendrez une de Jésus en croix. »

Lansperge étudiait aussi Denis le Chartreux dont il devait publier les œuvres, Jacques de Clusa mort en 1466 ; un anonyme de Nuremberg, mort en 1480 ; Henri Arnoldi de Bâle, mort en 1487, Dom Nicolas Kempf qui vivait dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, et Pierre Dorland, prieur de Diest (1440-1507). Voir Dom Cyprien-Marie Boutrais : mois du *Sacré Cœur et prières*, par d'anciens auteurs Chartreux. Tels furent, avec bien d'autres encore, les guides de Dom Lansperge. On y retrouve les mêmes aperçus, les mêmes aspirations, le même courant de piété. Leurs écrits étaient le bien commun, le patrimoine de tout l'Ordre. Lansperge pouvait, sans plagiat, broder sur ce fond traditionnel ses propres inspirations ; mais mieux encore que les trésors de famille, la mine qu'il exploitait, c'était le Sacré Cœur de Jésus lui-même dont il contemplait les richesses avec cette clairvoyance que donnent l'amour et la prière... Il demandait au Cœur même de Jésus de lui manifester ses royales beautés ; et pour mieux assurer le succès de sa demande, il avait recours au Cœur de Marie et s'élevait au Fils par la Mère. Aller à Jésus par Marie, c'est la recommandation qu'il faisait à ses disciples : « Chaque fois que vous rentrez en cellule, avant toute chose, mettez-vous à genoux, saluez révérencieusement votre très sainte souveraine Marie, comme étant votre Mère et la maîtresse et la patronne de votre cellule, et dites-lui

au moins un *Ave Maria*. Recommandez-vous à la Bienheureuse Marie, mettez votre confiance en Elle ; priez-la de vous délivrer de tout mal, de tout péché, de tout danger, demandez-lui de vous diriger et de vous conduire pour accomplir en tout le bon plaisir de Dieu. »

Nous pouvons maintenant apprécier le dévot Lansperge. La dévotion au Sacré Cœur de Jésus embaume tous ses écrits ; elle s'est avec eux et par eux répandue dans toutes les Chartreuses que peuplaient les fils de saint Bruno et parmi les âmes pieuses. Il fut donc vraiment l'apôtre du Sacré Cœur et c'est en vain qu'on chercherait avant lui un interprète plus pénétré de son esprit. Nul, pas même saint Bernard, pas même sainte Gertrude, n'a mieux compris et exprimé le rôle du Sacré Cœur dans les âmes. Mais a-t-il reçu du ciel la mission officielle d'introduire le culte public du Sacré Cœur dans l'Église ? Nous ne parlons pas de la dévotion qui existait depuis des siècles, mais d'un culte ecclésiastique solennel et universel ; et à la question ainsi posée nous répondons négativement. Cette mission d'introduire dans toute l'Église le culte officiel et public du Sacré Cœur n'appartient qu'à la Bienheureuse Marguerite-Marie. Mais Lansperge a mieux que personne avant lui développé les principes, les avantages et la pratique de la dévotion au Sacré Cœur. Le premier il a fait rendre, je ne dis pas un hommage public, mais un *hommage extérieur* aux images du Sacré Cœur. Cent cinquante ans avant que la Bienheureuse Marguerite-Marie présentât à ses novices de Paray, le 20 juillet 1685, une image de ce Cœur adorable, Lansperge la montrait aux jeunes Chartreux dont il était le Père-Maître ; et devenu en 1530 prieur de la Chartreuse de Cantavie, il prêchait en plein Chapitre les grandeurs et les bontés du Sacré Cœur. Cela suffit à sa gloire.

Les deux grandes familles de saint Dominique et de saint François d'Assise témoignent à leur tour en faveur du mouvement qui emportait les âmes pieuses au Cœur Sacré de Jésus par la plaie de son côté. François d'Ossuna de l'Ordre Séraphique, dans son *Abécédaire spirituel*, imprimé à Burgos en 1555, ne cesse d'inviter les fidèles

à se réfugier dans le Cœur de Jésus dont la porte leur a été ouverte par le fer de la lance. Il compare la plaie de ce divin Cœur, à la source qui arrosait le Paradis terrestre et d'où se formaient quatre fleuves puissants qui se répandaient sur toute la terre. Ainsi le Cœur de Jésus envoie de toutes parts ses effusions de grâces par les quatre plaies de ses pieds et de ses mains. C'est sans aucun doute à cette source principale que nos premiers parents venaient boire quand ils avaient soif ; ainsi les chrétiens doivent-ils fixer leurs regards sur la plaie faite au Côté du Sauveur, et par elle arriver au Cœur divin qui est la source intarissable de toutes les grâces auxquelles les âmes peuvent se désaltérer.

Contemporain du Franciscain d'Ossuna, Louis de Grenade nous apparaît comme l'immortel honneur de l'Ordre de saint Dominique, alors et toujours si fertile en grands hommes. Écoutons son colloque avec le Cœur de Jésus que la lance a percé.

« O fleuve qui sors du Paradis et arrose de tes ondes la surface de la terre ! ô plaie inestimable du côté de mon Dieu, c'est son amour pour les hommes qui t'a faite bien plus que le fer de la lance cruelle ! O porte du ciel, avenue du Paradis, cité de refuge, tour inexpugnable, tu es le sanctuaire des justes, le repos des pèlerins, le nid de la blanche Colombe, et la couche fleurie de l'épouse du divin Salomon ! Je te salue, ô plaie salutaire, ô ravissante blessure qui blesses tous les cœurs, rose d'ineffable beauté, rubis d'une valeur inestimable, tu es le témoignage d'un merveilleux amour, et le gage d'une éternelle vie ! Par toi nous entrons dans l'arche du vrai Noé qui nous garantit du déluge ; en toi, les âmes tourmentées par la tentation trouvent un refuge, les cœurs affligés une consolation, les malades un remède qui les guérit, les pécheurs une issue qui les conduit au ciel ; en toi, les proscrits et les voyageurs trouvent un sommeil réparateur ! O foyer d'amour, maison de paix, trésor de la sainte Église, source d'eau vive qui jaillis jusqu'à la vie éternelle ! Ouvrez-moi, Seigneur, ouvrez-moi cette porte, recevez mon cœur dans cette délicieuse demeure, et donnez-moi par elle libre passage jusqu'au plus inti-

me de votre Sacré Cœur ! Que je me désaltère à cette source délectable, que je me purifie dans cette eau sainte, que je m'enivre de ce précieux nectar ! Laissez mon âme dormir dans votre Cœur divin ; et là j'oublierai tous les vains soucis du monde ; j'y trouverai mon repos et mon aliment ; et je chanterai avec le Prophète : c'est ici ma demeure dans les siècles des siècles ; je l'ai choisie, j'y ferai mon séjour à jamais ! »

Descendons jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, et nous rencontrerons un Dominicain d'Italie dont les œuvres font encore les délices des âmes pieuses. C'est le P. Ignace del Nente du couvent de Saint-Marc à Florence. Il publia en 1643 ses saintes et pieuses affections sur les mystères de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge pour nourrir la ferveur de l'âme qui se met en solitude. Le P. del Nente s'arrête successivement à la *Santa Casa*, pour y méditer dans l'ambassade de l'Ange les grandeurs et les mérites de Marie ; puis dans la Grotte de Bethléem pour offrir ses adorations au divin Enfant et ses félicitations à l'heureuse Mère. De là, il s'unit aux Mages qui viennent des régions de l'aurore apporter leurs présents au Dieu nouvellement né... A chacune de ces stations l'auteur prodigue à Jésus et à sa Mère tout ce que l'imagination et la sensibilité peuvent concevoir de plus exquis. Il a des élévations sublimes, des effusions charmantes, de délicieuses naïvetés. Il recueille le premier soupir de Jésus et son sourire mêlé de larmes ; il a froid, il tremble, il gémit avec lui ; il raconte les mutuelles tendresses de l'Enfant et de la Mère, il devine dans l'union des baisers l'intime union des Cœurs. Il parle au bœuf et à l'âne traditionnels pour stimuler leur pitié ; au rocher de la grotte pour adoucir sa dureté.

Le P. Ignace fait aussi une station devant le Très Saint Sacrement dans lequel il admire une merveilleuse invention d'amour. De là au Cœur de Jésus, l'auteur n'avait plus qu'un pas à faire, et ce pas, il l'a fait. Il consacre toute une solitude au divin Cœur. Il est beau de l'entendre exhorter sa Retraitante à s'enfermer dans le Cœur de Jésus ouvert pour la recevoir... Comme il l'invite à

s'ensevelir loin du monde dans le calme et le silence de ce divin sanctuaire, à s'inspirer de ses pensées, à se nourrir de sa force, à se consumer de ses ardeurs ! Enfin, il lui propose cinq méditations qui de nos jours encore ont paru si belles, qu'on les a insérées dans le Compendium historique, instructif et pratique de la dévotion au très Sacré Cœur de Jésus. — 3<sup>e</sup> édition. Rome, 1830. — Nous en détacherons quelques traits.

..... Considérons comment le Cœur de Jésus a été formé dans le sein de Marie. L'Esprit-Saint ayant investi l'humble servante du Seigneur d'un rayon de sa grâce, forme du sang de la Vierge sans tache un cœur, le plus pur, le plus noble, le plus saint des cœurs, le Cœur de Jésus.... Soudain, le Cœur de l'Homme-Dieu commence à ressentir les ardeurs de l'âme à laquelle il est uni... Dès le premier instant de sa Conception, Jésus se consume dans les flammes d'un amour qui n'a d'égal ni au ciel ni sur terre ; il verse de son Cœur spirituel dans son Cœur de chair des effusions si brûlantes qu'il en mourrait d'amour....

On voit ici la distinction des deux Cœurs, le Cœur spirituel ou l'âme aimante et le Cœur de chair ; et ces deux Cœurs battent à l'unisson sous les ardeurs d'une charité infinie. Mais citons encore : « Toujours le Cœur spirituel de Jésus restait uni par un acte très parfait à son Père auquel il rendait honneur et gloire, reconnaissance et amour ; et son Cœur de chair était plein d'impressions toutes divines, des sentiments les plus humbles et d'une soumission très profonde à la direction de l'âme du Verbe fait homme. Jésus était prédestiné à l'amour et à la douleur. Si son âme bienheureuse trouvait sa béatitude dans la contemplation de l'essence divine et des perfections infinies, la connaissance qu'elle avait de la malice du péché lui inspirait pour cet ennemi du souverain Bien une haine infinie... L'horreur qu'elle en ressentait se communiquait à son Cœur de chair et lui causait d'ineffables douleurs. Telle était la vie de Jésus, toute à la souffrance et toute à l'amour ; et telle fut sa mort. Un moment arriva où les feux qui embrasaient son Cœur spirituel allumèrent dans son Cœur de chair

des ardeurs si brûlantes qu'impuissant à en contenir les flammes, il mourut dans un incendie d'amour...

Mais aujourd'hui il vit, il règne glorieusement à la droite du Père. L'amour qui l'a fait mourir est aujourd'hui l'aliment de son immortelle vie... Des rayons de gloire l'environnent d'une incomparable splendeur. Comme il fut à la peine et à l'humiliation, il est à l'honneur et à la joie dans les délices éternelles. Jésus demeure notre avocat auprès de Dieu ; il lui offre pour nous son âme, ses facultés, sa vie, ses mérites et son amour ; tandis que son Cœur de chair intercède pour notre salut et pour le triomphe de l'Église, par la voix de sa plaie entr'ouverte. Et parce que ce Cœur de Jésus, aussi bien le Cœur spirituel que le Cœur de chair, est de tous les cœurs glorieux le plus beau, le plus pur, le plus aimant et le plus chéri de Dieu, il n'est pas un Saint qui ne l'admire et ne l'adore, pas un Saint qui ne l'offre à Dieu le Père, pour lui rendre d'éternelles actions de grâces <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Les Carmes déchaussés vinrent à leur tour payer leur tribut à la dévotion naissante. Le Père Hubert Joseph de Saint-Nicolas, ex-Provincial des Carmes déchaussés publiait à Liège, en 1704 : Le triomphe du tout aimable et souverainement adorable Cœur de N.-S. J.-C. dans l'âme fidèle qui s'applique à le dédommager de tous les outrages qu'il souffre au très saint Sacrement de l'autel.

Ce volume de 465 pages mérite les éloges qu'en ont faits les Théologiens chargés de l'examiner. Il suppose dans son auteur une science profonde de la vie surnaturelle, de ses obstacles et de ses moyens. Une invitation que le Sauveur fait à l'âme fidèle de se donner à Lui sans retour et sans réserve sert d'introduction. Vient ensuite pour chaque jour de l'année une série d'enseignements ou de propositions d'où le Sacré Cœur de Jésus n'est jamais absent. Il nous apprend lui-même ses perfections, ses droits, ses opérations et le but qu'il poursuit. Il est notre modèle, notre médecin, notre ami. Il est toute grâce, il est la vie. Il dit ce qu'il desire de nous ; il veut être connu, aimé, reçu, vivant en nous comme l'âme de notre âme. Il nous adresse de doux reproches et se plaint des profanations qui l'outragent. Il signale les caractères de la vraie dévotion, ses illusions, ses dangers... Pour développer ses propositions, l'auteur s'adresse tantôt à l'âme chrétienne, tantôt au Cœur de Jésus lui-même... Ajoutons qu'il s'inspire des différentes dévotions que lui offre l'année liturgique. Pendant le Carême, le Cœur de Jésus nous apparaît dans ses rapports avec les mystères de la Passion. Nous le voyons affligé dans le Saint-Sacrement comme il l'a été au jardin des Olives. Il nous reproche de ne pas savoir veiller devant ses autels, de le vendre à vil prix, de renouveler les traitements qu'il a subis, les calomnies



Parlons maintenant du plus illustre des Précurseurs de la B. Marguerite-Marie, du Vénérable Père Jean Eudes, fondateur de la Congrégation de Jésus-Marie ou des Pères Eudistes, et de l'Ordre de Notre-Dame de la Charité du Refuge. Une controverse s'est élevée de nos jours sur la part qu'a prise le V. Eudes dans l'établissement de la dévotion au Sacré Cœur, et sur le titre auquel cette participation lui donne droit. Jusque-là,

qu'il a endurées; de nouveau on lui préfère Barabbas, de nouveau Pilate le livre par respect humain et nos péchés sont ses bourreaux. Vienne l'octave de l'Assomption, et nous méditerons sur les tendresses du Cœur de Jésus pour sa divine Mère; nous verrons comment il la fait dispensatrice de toutes les grâces, comment il la consacre au respect, à la vénération, à l'amour de ses innombrables enfants... Pendant l'Octave des saints Anges, nous suivons ces purs esprits sur tous les degrés de la céleste hiérarchie; et nous voudrions avoir leurs ardeurs et leurs lumières pour les mettre au service du divin Cœur. Enfin durant l'Octave des morts nous apprenons du Sacré Cœur à offrir pour la délivrance des pauvres âmes nos œuvres satisfaites, nos communions, nos indulgences, les mérites du sang qui les a rachetées, et nous obtenons que leur épreuve soit abrégée. Ajoutons que chacun des mois de l'année se termine par une amende honorable dont la formule change tout autant de fois.

Pour achever de mettre en lumière le plan du Père Hubert, prenons une des méditations sur la Passion; soit le 12 mars: C'est préférer Barabbas au Sacré Cœur de Jésus que de lui préférer un infâme plaisir d'un moment... Voilà le sujet, et voici le développement.

« O beau feu, ô feu sacré de l'incomparable Cœur de Jésus, qui brûlez toujours sans jamais vous éteindre, faites encore une fois paraître ces flammes de votre amour à ma pauvre âme qui ose se présenter à la sainte Table! Eh bien! mon âme, Jésus a encore assez de bonté pour vous faire voir son Cœur dans le triste état où vos crimes l'ont réduit: *Ecce Cor Jesu!* Voilà le Cœur de votre Jésus! vous l'avez traité si indignement, qu'il est capable d'inspirer de la compassion aux rochers les plus durs. Voilà d'un autre côté un plaisir d'un moment qui se présente, auquel des deux voulez-vous donner la liberté? Oh! Seigneur, j'entends que mon âme crie qu'elle aime mieux se donner du bon temps, que de procurer la délivrance de l'aimable et affligé Cœur de Jésus. Quoi! ingrate et dénaturée! préférer un plaisir d'un moment à une éternité de bonheur! Pleurez, mon âme, pleurez votre infidélité; que le reste de votre vie ne se consume qu'à consoler le plus aimable et le plus affligé des Cœurs. »

Il est à remarquer que le Père Hubert ne fait mention, en aucun endroit, de la vénérable Marguerite-Marie ni de la Visitation. Et pourtant un souffle de Paray anime toutes ses pages. La dévotion qu'il cherche à inspirer à ses lecteurs est toute à l'amour, toute à la réparation.

on s'accordait à reconnaître dans la B. Marguerite-Marie l'Évangéliste et le premier Apôtre du Sacré Cœur, et sans contester à d'autres amis de Dieu l'honneur d'avoir précédé cette Bienheureuse dans son apostolat en rendant au Cœur de Jésus un culte *spécial*, mais privé ou circonscrit dans d'étroites limites, les Panégyristes et les Historiens de l'humble Visitandine lui attribuaient la meilleure part et une influence décisive dans l'établissement du culte officiel et public. Les Pères Eudistes en ont appelé de ce jugement qu'ils trouvent injuste et mal fondé, et preuves en main, ils décrètent à leur pieux fondateur le titre de premier apôtre des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie (Voir le R. P. A. Le Doré, dans son ouvrage : *Le Père Jean Eudes, premier apôtre des S. S. Cœurs de Jésus et de Marie.*) Cette revendication tardive a sa raison d'être : la cause de la Béatification du V. P. Eudes est pendante à Rome ; et son apostolat mieux connu, mieux apprécié, ne peut que servir au triomphe du Vén. serviteur de Dieu. Résumons avec impartialité la plaidoirie du P. Le Doré, avocat du Père Eudes ; il ne nous sera pas nécessaire pour être juste, d'amoindrir la gloire de Marguerite-Marie, ni d'éteindre un rayon de sa couronne.

I. Jean Eudes avait, dès son enfance, voué à Jésus et à Marie la piété la plus tendre ; elle ne put que s'accroître sous la direction des PP. de Bérulle et de Condren, et dans la Compagnie de M. Olier. Plus tard, à l'école des grandes contemplatives Gertrude et Mechilde, il découvrit un nouvel objet de sa dévotion dans les Cœurs sacrés de Jésus et de Marie. Il se mit à les étudier avec amour, et ravi des magnificences et des suaves beautés que lui révélait ce travail, il voulut faire de son bonheur le commun patrimoine des âmes et résolut d'employer le reste de ses jours à établir et à propager le culte qui le charmait.

Dans ce dessein, il consacre au Cœur de Marie et par une naturelle connexion au Sacré Cœur de Jésus les deux Congrégations religieuses qu'il institue à deux ans de distance : l'Ordre de Notre-Dame de la Charité du Refuge, en 1641, et la Congrégation de Jésus et Ma-

rie en 1643. La fin principale de ces deux Instituts et leur gloire la plus chère, c'est d'honorer et de faire honorer ces divins Cœurs. Ils n'ont pas d'autre sceau, d'autres armes qu'un Cœur renfermant les images de Jésus et de Marie.

Il ne suffit pas au V. P. Eudes d'avoir communiqué à ses enfants le zèle dont il est consumé ; il ne néglige aucun des moyens qui assurent la popularité d'une dévotion naissante. Il érige de tous côtés des confréries, soit du Saint-Cœur de Marie, soit des Sacrés Cœurs de Jésus et Marie. Rome approuve son zèle, et en 1674-1675, Clément X lui adresse six Brefs en faveur des confréries qu'il parvient à fonder. Plusieurs villes de Normandie et de Bretagne s'enrichissent bientôt de ces pieuses associations.

En même temps le V. P. Eudes saisit toutes les occasions de faire connaître sa dévotion bien-aimée. Il prêche partout les Sacrés Cœurs ; mais comme le livre va plus loin que la parole, et qu'il exerce une action plus durable, le Père compose plusieurs ouvrages. Le plus important de tous, dernier fruit de sa plume, a sept cents pages in-4° : il est intitulé : *Le livre du Cœur admirable de la Très Sainte Mère de Dieu*. Les onze premières parties traitent du Cœur de Marie, la douzième qui occupe cent pages est réservée au Sacré Cœur de Jésus. Le V. P. Eudes y mettait la dernière main le 25 juillet 1680. La mort du vénérable auteur, qui arriva le 19 août 1680, retarda jusqu'en 1682 l'apparition de son livre ; mais cet ouvrage n'en reste pas moins le premier où l'on ait étudié la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Celui du P. Croiset ne parut que dix ans plus tard. Que manquait-il encore à l'apostolat du V. P. Eudes pour qu'il déployât toute son action ? L'institution d'une fête spéciale en l'honneur du divin Cœur. Aussi, le vénérable Père n'a-t-il garde de l'oublier. Il commence par le Cœur de Marie, pour s'élever ensuite au Cœur du Fils par celui de la Mère. Il célèbre d'abord la fête du saint Cœur de Marie dans ses deux Instituts dès l'année 1643, et un peu plus tard à Autun 1648. Sept ans après, 1655, il fait chanter une messe solennelle en l'honneur

du Cœur admirable de Marie dans la chapelle qu'il venait de lui ériger à Coutances. La dévotion et la Fête du Saint Cœur se répandent de plus en plus. Soissons, Noyon, Bourges et tous les autres diocèses de Normandie l'adoptent avec empressement. Encouragé par ce premier succès, le V. P. Eudes établit une fête semblable en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus. L'évêque de Rennes l'autorise, le 8 mars 1670, pour les Pères de la Congrégation de Jésus et Marie. L'archevêque de Rouen, les évêques de Coutances, d'Evreux, de Bayeux et de Lisieux l'approuvent la même année ou l'année suivante.

Le Sacré Cœur de Jésus n'avait rien à envier au Cœur immaculé de Marie; il avait sa fête spéciale; et le 29 juillet 1672, le V. P. Eudes enjoignait aux six maisons de son Institut de célébrer désormais comme fête patronale le 20 octobre, la fête du Cœur adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Voici quelques lignes extraites de cette ordonnance : « Embrassons avec joie et jubilation la solennité du Divin Cœur de Jésus. En voici l'office et la messe que je vous envoie approuvés de tous messieurs nos prélats. Employons tout le soin, la diligence et la ferveur possibles pour les bien célébrer. Pour cet effet, invitez-y tous nos amis et toutes les personnes de dévotion; faites-la publier : il faudrait y prêcher. Enfin, je vous conjure, mes très Chers frères, de célébrer cette fête avec toute la dévotion et la solennité que vous pourrez. »

Ces faits une fois admis, et ils sont incontestables, on ne peut refuser au V. Jean Eudes le titre de premier apôtre du Sacré Cœur. Avant la fin de 1674, il en avait établi et propagé le culte par la consécration de ses deux Instituts à ce Cœur adorable, par des confréries érigées en son honneur, par des prédications et des fêtes publiques, par la composition d'un Office propre; et tout cela s'était accompli avec l'approbation et par l'autorité d'au moins sept évêques et même avec le concours du Saint-Siège. Le V. Eudes a donc sur la B. Marguerite-Marie une éclatante et multiple priorité. Priorité du côté de la dévotion en elle-même : il adorait le Sacré Cœur de Jésus en 1641, il en proposait le culte à ses deux Con-

grégations en 1647. Priorité du côté de la publicité donnée à cette dévotion : il obtint de sept évêques l'autorisation de célébrer la fête du Sacré Cœur en 1670, quand la Bienheureuse n'était pas encore entrée au couvent de Paray ; enfin priorité du côté de l'approbation venue de Rome qui accorde de nombreuses indulgences aux confréries érigées sous le patronage des Cœurs de Jésus et Marie (1674-1675), alors que la Bienheureuse ne recevait encore que les premières ouvertures de son bon Maître touchant les hommages qu'elle devait rendre à son Cœur. De là en faveur du V. Eudes, une triple antériorité, de trente ans pour la dévotion en elle-même, 1643 et 1674 ; de dix-sept ans pour la fête et l'Office, 1670-1686 ; de dix-neuf ans pour les Brefs venus de Rome, 1674 et 1693. Voilà l'histoire ; voilà les égarements de l'opinion redressés ; nous ne cessons de le répéter : le V. Eudes est vraiment le premier apôtre de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus.

Telle est la plaidoirie du T. R. Père Le Doré, nous la reproduisons sans l'affaiblir.

II. Et cependant, malgré cette antériorité incontestable qu'il serait puéril de mettre en doute, il n'en est pas moins vrai que l'apostolat du V. Eudes, eût-il le même objet que celui de la Bienheureuse Marguerite-Marie, resterait inférieur à ce dernier et par la *mission* et par l'*influence* ; mais ce qui est plus décisif, autre est la dévotion au Sacré Cœur, selon le V. Eudes, autre la dévotion selon Paray-le-Monial.

1° La *mission* de la Bienheureuse est évidente. Notre-Seigneur la prépare et la choisit pour être l'instrument de ses desseins et l'organe de sa pensée : sa vocation est certainement *miraculeuse*, l'Église l'a reconnu. Elle ne reçoit pas de ses contemporains le germe, la première idée de cet apostolat, elle ne l'a pas trouvé dans les livres, elle doit tout à l'inspiration, à une révélation proprement dite. C'est de Notre-Seigneur qu'elle apprend l'*objet* de la dévotion qu'elle doit enseigner au monde, l'*esprit* propre qui en est l'âme et les *pratiques* qui en seront la manifestation. Le V. Eudes a pour lui le talent, la science, la sainteté, l'adhésion des fidèles et des

pasteurs, il a le zèle et même le succès, mais pas d'inspiration proprement dite, pas de mission miraculeuse : du moins aucune preuve n'en a été donnée.

L'influence de la Bienheureuse et celle des deux Ordres que Notre-Seigneur lui assigne pour collaborateurs l'emporte de beaucoup sur celle du V. Eudes et de ses deux familles religieuses.

L'action du V. Eudes, considéré spécialement comme le propagateur de la dévotion au Cœur de Jésus, est relativement restreinte ; elle a ses points d'appui dans les six séminaires qu'il a fondés et ne sort guère des frontières de la Normandie <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous admettons volontiers que les deux familles du V. Eudes, les Pères Eudistes surtout, n'ont pas laissé périr l'héritage paternel et que le culte du Cœur de Jésus et Marie a poussé, en Normandie et dans quelques parties de la Bretagne, de profondes racines ; mais l'apostolat Eudiste perdit de son expansion du moment qu'il se rencontra avec celui que Paray inspirait. Il est douteux que ses confréries aient pénétré dans la plupart des provinces de France ; plus douteux encore qu'elles aient passé nos frontières.

Les religieuses de Notre-Dame de la Charité du Refuge, moins nombreuses que les Visitandines et distraites par d'autres soins, s'occupaient assez peu de propagande. Les Pères Eudistes avaient plus d'action sur les âmes et par leurs séminaires et par leurs prédications : mais leur influence habituellement cantonnée dans un petit nombre de diocèses, n'atteignait pas, comme celle de la Compagnie, l'ancien monde et le nouveau. Nous ne voyons pas leurs noms figurer parmi ceux des postulateurs qui sollicitent auprès du Saint-Siège en 1727 et en 1765 l'approbation officielle de la dévotion au Sacré Cœur. C'est à la dévotion révélée à Marguerite-Marie que la Reine de France Marie Leczyska donne son appui en Cour de Rome : C'est encore elle qui triomphe à Marseille du fléau qui dépeuple cette malheureuse ville ; c'est elle que bon nombre de nos évêques encouragent dans leurs mandements ; tandis que de la dévotion Eudiste il n'est presque pas question. On nous montre, il est vrai, M. Hébert, supérieur général de la congrégation de Jésus-Marie, suggérant à l'infortuné Louis XVI le vœu de consacrer sa personne, sa famille, son royaume au Sacré Cœur de Jésus ; mais la formule, dont se sert le Roi martyr, s'inspire tout entière des communications de Notre-Seigneur à la Bienheureuse pour Louis XIV ; elle ne doit rien aux enseignements du V. Eudes.

Il en va autrement de l'action de la Religieuse Visitandine ; son apostolat étonne par son universalité et par sa durée. La dévotion sortie de Paray s'étend de Visitation en Visitation, de province en province ; elle envahit même la Normandie et la couvre du réseau de ses associations. Elle franchit nos frontières ; elle est

2<sup>o</sup> Autre est la dévotion Eudiste au Sacré Cœur, autre la dévotion de la Bienheureuse.

Une dévotion est caractérisée par son objet ; or l'objet de la dévotion Eudiste diffère essentiellement de celui qu'a en vue l'humble Visitandine. Essayons d'exposer la pensée du Vénérable : Il se représente Jésus et Marie comme n'ayant qu'un seul et même Cœur, Cœur spirituel, Cœur divin où se confondent dans une étroite union, les flammes d'amour dont la Mère et le Fils sont embrasés. Ce qu'il présente à la dévotion des fidèles, ce qu'il chante dans ses offices, ce qu'il honore dans ses confréries, ce qu'il célèbre dans ses fêtes, ce qu'il recommande au prosélytisme de ses Fils, c'est le *Cœur* de Jésus et de Marie. Le P. Eudes ne connaît pas deux Cœurs, mais un seul *Cœur* de Jésus et de Marie. Il ne parle jamais *des Cœurs* de Jésus et de Marie comme le font à tort ses panégyristes, il parle toujours du Cœur de Jésus et de Marie.

Il n'avait d'abord pour sa dévotion qu'un seul office

en Chine, au Canada et dans les Échelles du Levant, semant partout ses confréries, invitant les âmes à l'Heure sainte et à la communion du premier Vendredi. Elle est partout avec son objet, son esprit et les pratiques qui la caractérisent.

Du reste, on se tromperait étrangement si l'on croyait découvrir entre la dévotion Eudiste et celle de Paray qui ont entre elles tant de points de contact, une sorte de concurrence et de mesquine rivalité. Chacune d'elles, en arborant son drapeau, faisait appel aux empressements des bonnes volontés, mais en laissant aux âmes pieuses la liberté de leurs préférences. Plusieurs des associés de la confrérie Eudiste s'inscrivaient, sans pour cela se croire infidèles, dans les Registres de la confrérie Visitandine ; ils cédaient aux charmes d'une dévotion plus jeune, au prestige d'une miraculeuse origine, et aux attraits qu'exerceront toujours sur les âmes des exercices réparateurs. Enfin les promesses recueillies par la Bienheureuse dans ses colloques avec le divin Cœur achevaient de gagner à sa cause les volontés irresolues.

Faut-il s'étonner que, soutenue par tant d'avantages, la dévotion Salésienne ait prévalu, tandis que l'autre semble reculer devant elle. L'œuvre du V. Eudes devait ses premiers succès au caractère, aux vertus personnelles du Fondateur ; elle perdait beaucoup en le perdant ; celle de Paray devait tout au divin Cœur dont Marguerite-Marie n'était que l'évangéliste. Celle-ci pouvait mourir, le Cœur de Jésus ne meurt pas ; il vit pour susciter de nouveaux apôtres et remporter avec eux la victoire qu'il a si souvent promise à son humble servante, en lui disant : « Je régnerai malgré mes ennemis. »

et une seule messe où le Cœur de Marie avait le premier rang ; mais dans cette première rédaction de l'office, le Cœur de Jésus entraît assez visiblement pour qu'il fût permis jusqu'à un certain point de regarder l'office comme celui du Cœur de Jésus et de Marie. Plus tard, il institue deux fêtes, il compose deux offices, consacrés plus spécialement l'un au Cœur de Marie, l'autre au Cœur de Jésus... mais la pluralité est tout extérieure, au fond il y a deux fêtes et deux offices pour un seul Cœur. Jamais il n'eut l'intention de changer l'idée première de la dévotion, c'est-à-dire de détruire l'union de ces deux Cœurs qui moralement n'en forment qu'un. On le voit donc, l'objet de la dévotion Eudiste n'est nullement le même que l'objet adoré par la Bienheureuse Marguerite-Marie. On chercherait en vain cette identité parfaite dans ce livre XII<sup>e</sup> du grand ouvrage, où, après avoir chanté les perfections du Cœur de la Mère admirable, il s'attache à glorifier spécialement le Cœur adorable de Jésus. Ce Cœur est l'amour immense de Jésus pour Dieu son Père et pour les hommes dans tous ses mystères et dans toutes ses manifestations. Le Cœur de chair organe de cet amour est à peine nommé. Résumons donc les caractéristiques de l'une et de l'autre dévotion :

Du côté du V. Eudes, c'est le Cœur de Jésus et Marie ; du côté de Marguerite-Marie, c'est uniquement le Cœur adorable de Jésus. Du côté du V. Eudes, c'est une fournaise d'amour qui envoie ses effusions brûlantes au ciel et sur la terre.... Du côté de Paray, c'est l'amour de Jésus qui a tant aimé les hommes, principalement dans le sacrement de l'Eucharistie ; amour méconnu, qui ne reçoit de la plupart que des ingraturités. — Le point de vue n'est donc pas le même : ici c'est un Cœur *aimant*, là un cœur *aimant* et *souffrant*, toujours en sacrifice, et crucifié de nouveau par nos péchés dans une passion sans cesse renaissante. Le V. Eudes invite les fidèles à rendre au Cœur de Jésus et de Marie amour pour amour ; la Bienheureuse leur demande une amende honorable et des actes réparateurs. Ainsi ni l'objet, ni le but, ni les pratiques ne sont les mêmes. Il n'y a pas moins de diffé-



rence dans l'emblème qui représente les deux dévotions. Un cœur, entouré d'une couronne d'épines, surmonté d'une croix, blessé par la lance du soldat et tout environné de flammes; voilà le Cœur de Jésus tel que Marguerite-Marie l'a vu, tel qu'elle l'a révélé à l'Église. L'emblème Eudiste offre un seul cœur, dont l'intérieur, divisé en deux parties, représente sur l'une l'image de Notre-Seigneur, sur l'autre celle de sa Mère. Nous sommes donc en présence de deux dévotions que distinguent non seulement des nuances accessoires, mais leur *objet*, leur *but*, leurs *pratiques* et les *symboles* qui les ont rendues populaires. Eh bien ! laquelle de ces deux dévotions a prévalu? L'humanité a fait son choix, elle a opté pour le Sacré Cœur entrevu par Marguerite-Marie, pour le Cœur de son Dieu aimant et souffrant. C'est la dévotion Visitandine qui a conquis le monde, elle qui a passionné les nobles âmes et qui de nos jours continue de les passionner encore. Ainsi, malgré les revendications des RR. PP. Eudistes, Marguerite-Marie reste en possession d'une gloire qui ne lui sera pas ravie; elle est le premier apôtre de la dévotion dont Paray est le berceau, de celle qui a les promesses, de celle qui doit rendre à la France sa vie, son indépendance et sa foi. C'est vers Paray que se portent nos espérances, et si les empressements des fidèles vont aussi se fixer sur la colline de Montmartre, c'est qu'elle leur apparaît couronnée d'une lumière resplendissante dont la tombe de la Bienheureuse est le foyer. L'*Ex-voto* de Montmartre est la réponse que la France, aujourd'hui repentante et dévouée, fait aux demandes de l'humble Visitandine. A-t-elle donc la meilleure part ?

Que si l'on veut rendre au V. Eudes l'honneur qui lui est dû, nous dirons qu'il est l'apôtre de la dévotion au Saint Cœur de Marie, et le précurseur par excellence de la Bienheureuse Marguerite-Marie et du Vénéralable Père de la Colombière; car il est hors de doute qu'en montrant aux fidèles le Cœur de Jésus et de Marie unis par l'amour, il les a préparés à saluer, dans son glorieux isolement, le Cœur adorable de Jésus. Que si l'on veut que le V. Eudes soit aussi l'apôtre du Sacré Cœur, nous

n'avons pas à y contredire, pourvu que l'on donne à la dévotion qu'il a instituée un sens, un objet tout autre qu'à celle dont la B. Marguerite-Marie est l'Évangéliste. Ainsi, dans un seul et même siècle, l'Église a vu naître à quarante ans d'intervalle et à cent lieues de distance, deux dévotions au Sacré Cœur, comme on voit s'allumer successivement dans un même ciel, deux astres d'inégale grandeur. Elles ont vécu séparément de leur propre existence et brillé de leur propre lumière jusqu'à ce que s'étant rapprochées, la plus jeune ait comme éclipsé son aînée dans sa splendeur grandissante. Ou pour employer une comparaison peut-être plus juste encore : concevons deux ruisseaux sortis de deux sources inégalement abondantes et qui finissent par mêler leurs eaux. Le premier, issu d'une source plus pauvre, a peut-être traversé un plus long espace, et coulé plus longtemps; mais se rencontrant avec le ruisseau qui sort d'une source plus riche, il en est absorbé, cesse de s'appartenir et perd jusqu'à son nom. Ainsi la dévotion au Sacré Cœur selon le V. Eudes, s'étant rencontrée avec celle qui était sortie plus tardivement de la chapelle de Paray, semblerait s'être confondue avec elle et avoir perdu toute existence distincte. Le V. Eudes serait alors, si on le veut, le premier apôtre de la dévotion qui a cessé de vivre; et la B. Marie, resterait le premier apôtre de celle qui vit toujours. (Voir dans le Pèlerin de Paray-le-Monial, 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> années, plusieurs articles traduits du P. Hautherr S. J. <sup>1</sup>.)

Mentionnons maintenant un contemporain et disciple du V. Eudes, Jean-Marie Boudon, le grand Archidiacre d'Évreux (1624-1702.) Zélé serviteur de Marie et admi-

<sup>1</sup> Nous lisons dans la Vie manuscrite du V. Eudes, composée par le P. Beurrier, Caen 1778.

« Tout cela montre que c'est à ce digne prêtre qu'est due la gloire d'avoir jeté les premiers fondements de la dévotion au Cœur de Jésus. Cependant, pour rendre à chacun ce qui lui appartient, il faut convenir que cette dévotion est redevable de ses progrès à la vertueuse Sœur Marguerite de Paray, puisque n'ayant guères été établie par le V. Eudes qu'en Normandie et en Bretagne, ainsi que dans quelques églises de Paris, elle s'est repandue, depuis la révélation faite à cette vénérable Religieuse, dans presque toutes les parties du monde. »

Cité par l'abbé Lécomte, Vie du V. Jean Eudes, t. II, p. 497.

rateur passionné de ses grandeurs, il s'éleva par elle au Cœur même de Jésus. La B. Marguerite-Marie n'avait encore que 4 ans et son âme ne faisait que s'ouvrir aux premiers appels de la grâce, lorsque Jean-Marie, déjà dans sa 27<sup>e</sup> année, composait pour son usage une formule de consécration aux Cœurs de Jésus et de Marie, qui est de toute beauté. Nous en donnons une partie : Après avoir fait l'abandon de tout son être au cœur Virginal de Marie, il se tourne vers le Cœur de Jésus et s'écrie : « O mon Jésus, c'est dans votre Cœur abîmé d'amour que je quitte mon être et tout ce que je suis; que je consume et anéantis mon chétif cœur en tous ses mouvements. Je proteste en présence de toutes les belles intelligences du Paradis, de tous les saints de l'Empirée et spécialement de mon cher Ange, de saint Joseph et de saint Jean l'Évangéliste, mon fidèle ami, que je ne veux plus rien faire du tout par mon propre mouvement, que j'aimerais mieux mourir que de regarder un seul moment d'autres intérêts que ceux de votre Cœur glorieux, que je veux me tenir purement comme son instrument, me laissant conduire à tout ce qu'il voudra en ne prenant aucune part qu'à ses seules affaires. Oui, ô Cœur suraimable, Cœur précieux, Cœur inestimable, quand je devrais être privé du ciel et de la terre, je le veux, s'il y va d'un seul petit brin de ta gloire, tu seras à jamais mon Cher Tout; que je meure, que je vive, qu'il m'arrive tout ce qui pourra, n'importe; je ne pense, je ne veux, je n'aime que toi seulement, je ne demande rien, je ne veux rien : tout ce que tu veux, c'est ce que je désire; je ne veux penser que par tes pensées, estimer que ce que tu estimes, et ne vivre que de ta vie; je m'unis à tous les desseins que tu as. O amour, ô amour, pur et divin amour, anéantis-moi entièrement dans tes pures et divines flammes! »

Le jour de l'Immaculée-Conception, 1651.

Il est difficile de concevoir un abandon plus complet, une dépendance plus absolue, un amour plus parfait. Où donc Boudon avait-il puisé l'idée de cette donation entière de tout son être aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. C'est vraisemblablement à l'école du V. Eudes

(1601-1680.) L'auteur de la vie du saint Archidiacre l'atteste expressément. Il dit que dans cette Congrégation de jeunes gens dont Boudon était l'âme, la fête du Saint Cœur de Marie fut mise au rang des principales fêtes de la Congrégation. On se servit, pour la solennité, du livre que venait de composer le V. Eudes, sans doute son livre de la dévotion au Cœur de la Bienheureuse Vierge, avec l'office du très saint Cœur; Autun 1648. Tous les jours on récitait les litanies composées en son honneur devant un tableau que Boudon avait fait faire, et qui représentait les Cœurs de Jésus et de Marie, environnés d'anges adoreurs, avec cette inscription : « *Cor Jesu et Mariæ, cætus nostri gloria*; Cœur de Jésus et de Marie, vous êtes la gloire de notre association. » Cette invocation au Cœur de Jésus et de Marie trahit un disciple du V. Eudes, qui faisait, comme nous l'avons dit plus haut, des Cœurs de Jésus et de Marie un seul Cœur. Plus tard, Boudon eut connaissance des manifestations de Paray. Voici comment il s'exprime dans une lettre à M. Bosguérard, son fidèle ami (Lettre 230<sup>e</sup>. Édition Migne):

« Depuis peu d'années notre bon Sauveur a fait connaître à une religieuse de la Visitation de la petite ville de Paray en Bourgogne, qu'il voulait établir la dévotion de son Sacré Cœur dans ces temps-ci et qu'il se servirait des Pères Jésuites pour ce sujet; qui en effet l'ont déjà établie, non-seulement en Europe, mais dans les Indes et au Canada. Ils en ont fait un excellent livre imprimé à Lyon, dont j'ai été touché, et à Rouen on a fait un extrait de ce livre qui se vend chez Hérault au Palais. J'ai connu par mon expérience ce qui y est remarqué que Notre-Seigneur fera de grandes grâces à ceux qui auront dévotion à son Sacré Cœur. Il nous faut faire de notre mieux en sa divine vertu, pour coopérer à l'établissement de cette dévotion. Le Pape a accordé indulgence plénière à toutes les maisons de la Visitation qui en feront la fête, et notre bon Sauveur a révélé à sainte Gertrude qu'il réservait cette dévotion pour les derniers temps<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Il est à remarquer que Jean Boudon parle de la dévotion de Paray comme d'une dévotion nouvelle et qui n'a rien de commun avec celle du Cœur de Jésus et de Marie, si chère au V. Eudes.

Boudon tint la parole qu'il avait donnée, il se montra l'ardent zélateur de la dévotion que Jésus révélait au monde. Le Sacré Cœur se trouve souvent sur ses lèvres, non moins souvent sous sa plume. Il reste dans l'édition de Migne un certain nombre de ses lettres : voici l'entête ordinaire de celles qui appartiennent à ses dernières années : « Dieu seul ! Dieu seul en trois Personnes et toujours Dieu seul dans *l'union sainte du Sacré Cœur* de notre bon Sauveur... C'est dans cette sainte union qu'il nous faut vivre; en elle qu'il nous faut mourir; en elle qu'il nous faut tout faire et tout souffrir. — ce 23 mai 1697. (Lettre 284<sup>e</sup>.) et dans la lettre 285<sup>e</sup> « Dieu seul ! Monsieur, Dieu seul en trois Personnes, et toujours Dieu seul, dans l'union sainte du Sacré Cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Je vous adresse cette lettre le 1<sup>er</sup> de juin, l'un des jours consacrés à la dévotion du très saint Cœur de son Immaculée Mère Vierge, Cœur, après le Cœur de Jésus, le plus aimant et le plus aimable, parce qu'il a été le plus uni au Cœur de son Fils bien-aimé ! Oh ! qu'il est bon d'entrer saintement dans cette bienheureuse union ! »

Parmi tous ses nombreux ouvrages, le dernier qu'il ait donné au public est *le Chrétien inconnu*. Au livre III<sup>e</sup> chap. 1x<sup>e</sup>, le pieux auteur, parlant de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, s'exprime ainsi : « Entrons dans une sainte complaisance, dans une divine joie de ce que la très sainte Trinité trouve dans le Cœur de Jésus un amour infini.... Mais que ferons-nous pour aimer ce Cœur infiniment aimant ? Remontons jusqu'à la création du monde, allons de siècle en siècle, voyons-y tous les amours des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des Vierges et de toutes les créatures mortelles. Remontons dans les cieux, voyons-y tous les amours des célestes esprits et de leur grande Reine ; unissons-nous à tous ces amours, à tous ces amours que l'on a eus et que l'on aura jamais pour ce divin Cœur ; offrons-lui tous ces amours, mais de plus l'amour infini du Père Éternel. Formons une intention, qu'autant de fois que nous respirerons, nous voulons continuer cette union pour aimer, par tous ces

amours, le Cœur infiniment aimable du tout adorable Jésus.

« O Cœur, abîme d'amour, ô mon Sauveur, nous vous demandons par l'amour qui vous a fait mourir pour nous, que nous mourions par la douce violence de votre pur amour; ou mourir ou aimer, et mourir et aimer pour ne jamais cesser d'aimer. Notre bon Sauveur a fait connaître à sainte Gertrude et à d'autres saintes âmes, qu'il fera de grandes grâces à ceux qui auront une dévotion spéciale à son divin Cœur. On peut lire sur ce sujet un livre docte, mais plein d'onction, composé par un Père Jésuite; intitulé : « La dévotion au Saint Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

C'est ainsi que Jean Marie Boudon sut faire connaître par ses livres et sa correspondance le Sacré Cœur de son doux Maître. A son tour, Notre-Seigneur demeura fidèle à sa promesse. Il consola son serviteur dans les cruelles douleurs que lui causait sa longue maladie. Ce grand prédicateur, qui avait tant *crié* dans le monde les droits du divin amour, mourut plein de confiance dans ce Cœur de Jésus dont le culte naissant illuminait son dernier jour<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> La Visitation de Nancy possède dans ses archives une lettre autographe de Jean Marie Boudon qu'on a bien voulu nous communiquer. Elle est inédite et traite de l'union du Sacré Cœur de Jésus avec l'âme religieuse. La voici :

Lettre de Monsieur Boudon adressée à sœur Joseph Thérèse de Bellerose de Sérerville, Religieuse de la Visitation sainte Marie de Nancy (1687-1734) décédée à l'âge de 74 ans.

Dieu seul!

Ma Chère Sœur,

Le Dieu seul! Dieu seul en trois Personnes, et toujours Dieu seul dans la sainte union du Sacré Cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Oui, ma chère Sœur, c'est dans ce divin Cœur que nous devons demeurer, mais demeurer pour jamais. C'est dans ce Cœur incomparable que doit être notre repos *és siècles des siècles*; ce doit être pour nous une demeure permanente sans en sortir un seul moment, ne vivant que de sa vie, n'agissant que par ses divins mouvements, souffrant dans l'union de ses souffrances, et de telle manière qu'il doit être le Cœur de notre cœur, l'Âme de notre âme et la Vie de notre vie, afin que nous puissions dire dans la pure vérité avec le grand apôtre : « Je vis, mais non, je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Pour cela, unissez-vous à Lui dans

Simon Gourdan, Chanoine de Saint-Victor, était, lui aussi, contemporain de Jean-Marie Boudon, Chanoine

toutes vos actions et souffrances et dans tous vos états sans aucune réserve, mais vous y unissant dans sa sainte union, vous agirez toujours par le mouvement de sa divine grâce, toujours surnaturellement et jamais humainement et par nature. C'est à quoi il faut être fidèle au moins à ne faire jamais aucune action humaine, de propos délibéré; jamais ne s'appuyer sur aucune chose et à jamais n'y prendre la moindre complaisance.

Disons une bonne fois avec le Psalmiste : « O mon Seigneur et mon Dieu, je garderai ma force pour vous. » toute la force de nos âmes et de nos puissances, tous nos sens intérieurs et extérieurs. Que l'amour du Cœur infiniment adorable et infiniment aimable de Jésus, demeure sans réserve sur tous les mouvements de nos cœurs. Que le Saint-Esprit qui l'a animé, anime tous les nôtres, qu'il soit le principe de toutes nos actions, et la seule gloire de Dieu seul toute la fin. L'un des grands serviteurs de Dieu, de notre siècle disait, que quand il y aurait des actions indifférentes, qui ne seraient pas péché, mais seulement purement humaines, ce serait à un chrétien qui en ferait une seule, tomber de plus haut que du Ciel en terre, puisque ce serait sortir de l'opération d'un Dieu pour faire une action qui ne serait que de l'homme. Ce Dieu de toute bonté et de toute miséricorde veut sans cesse agir en nous par sa divine opération. C'est une étrange témérité et hardiesse que de l'empêcher d'agir pour nous mettre à sa place et agir par nous-même. Toujours c'est une grande grâce que d'avoir une bonne volonté et bien déterminée à le servir de la bonne manière, et de là dépend en partie le progrès dans les voies du pur amour. Ne point mettre de bornes dans le service de Dieu, mais vouloir le servir généreusement selon toute l'étendue de notre grâce. Certainement c'est une chose indigne d'une âme chrétienne de dire : « Je ne prétends pas servir Dieu comme les Saints; » c'est-à-dire généreusement et de toutes mes forces. Ho! ma Sœur, quand nous serions tout consommés dans son amour, que ce serait encore peu de choses. Oui, je le prierai que vous l'adoriez en esprit et en vérité.

Après la dévotion à l'Immaculée Vierge Mère de Dieu, ayez en une singulière aux saints Anges, et tâchez de converser familièrement avec eux. Quand notre bon Sauveur voulut élever la Séraphique Thérèse à la pureté de son divin Amour il lui dit : « Je ne veux plus que tu converses avec les hommes, mais avec les Anges. » Je salue avec un profond respect celui qui vous garde, tous les bons Anges et saints Patrons de votre saint Institut, de la ville et du Diocèse où vous êtes et des personnes qui y sont, et suis,

Ma Chère Sœur,

Votre très humble et très obéissant serviteur. Boudon.

Le pauvre serviteur de l'admirable Mère de Dieu, toujours Vierge et Immaculée en sa toute sainte Conception, vérités pour lesquelles je voudrais mourir de bon cœur.

J'écris aussi à la Sœur Marie-Anne Thérèse

de Saint-Victor, il sut se concilier l'estime universelle par sa piété et par sa doctrine. La gravité religieuse de sa conduite, son attachement inviolable à la Bulle *Unigenitus* protestaient contre les habitudes frivoles et les opinions erronées d'un certain nombre de ses confrères. Au moment où l'apparition du culte du Sacré Cœur partageait les esprits dans la capitale, le cardinal archevêque de Paris fut prié par sa parente la T. Honorée Mère de Noailles, supérieure du monastère de la Visitation d'Aurillac, de ne pas refuser son approbation à la dévotion naissante. Il n'avait pas encore eu pour le parti janséniste les honteuses faiblesses qui le rendirent son esclave, et il savait encore s'entourer de plus sages conseils. Il s'adressa donc à Simon Gourdan et lui demanda son avis sur le Sacré Cœur. Le vénérable chanoine de Saint-Victor le donna aussi explicite, aussi favorable qu'il est possible dans une lettre restée célèbre où il présente la dévotion au Cœur adorable comme étant la plus sainte, la plus ancienne, la plus autorisée, la plus parfaite, la plus utile, la plus agréable à Notre-Seigneur et même la plus nécessaire de toutes les dévotions.

C'est la plus sainte, parce qu'elle adore en Jésus-Christ sa religion, son amour, ses adorations, ses actions de grâces, ses anéantissements, ses oblations, ses prières et tous les mouvements sacrés de sa charité et de son amour, qui se sont formés dans son Cœur dès le moment de son Incarnation et qui subsisteront dans tous les siècles... C'est la plus parfaite, parce qu'elle est la source de toutes les autres et que le Sacré Cœur de Jésus est un trésor immense où la sainte Vierge et tous les saints ont puisé leurs grâces, leur vie, leur sainteté, leurs vertus qui, comme des ruisseaux d'une fécondité admirable ont inondé toute l'Église et fondé une infinité de dévotions... C'est la plus nécessaire, parce qu'elle tend à nous lier à Jésus-Christ comme membres, à nous animer de sa vie et de son Esprit et à nous rendre un même corps avec lui, remplir de ses sentiments, régir par ses mouvements, participants à ses dispositions et à ses inclinations, et n'ayant avec lui qu'un même cœur et une même âme, par la communication de ses divines influences... Cette



dévotion ne peut donc être trop conseillée, trop louée, trop approuvée. Il est vrai qu'on peut en *particulier* adorer le Cœur de notre Sauveur... mais y il a beaucoup plus de bénédiction à le faire en corps et en société par une sainte confrérie, on le fait avec plus de ferveur, plus d'onction, plus de persévérance ; on s'anime, on s'excite les uns les autres. L'ardeur de l'un réveille la langue de l'autre, on se communique différentes pratiques, on fait une sainte ligue contre le démon... ce qu'on fait seul est comme mort et sujet à des interruptions, mais à ce qui se fait encorps, la grâce est plus abondante et plus opérante, le cœur y est plus vif et la piété plus animée...

On peut dire que ç'a été la dévotion des Prophètes, puisqu'ils ont prédit que Dieu répandra dans les derniers temps un esprit et un Cœur nouveau, qui est sans doute celui de Jésus-Christ ; celle des apôtres et des premiers fidèles, puisqu'ils n'avaient qu'un même cœur en Jésus-Christ, celle des martyrs, puisqu'ils donnaient leur vie, animés de la charité de Jésus-Christ ; celle des saints Docteurs, puisqu'on ferait des volumes entiers de ce qu'il ont dit et écrit du Cœur de Jésus-Christ et de sa charité pour les hommes ; celle des contemplatifs qui se sont appliqués excellemment à l'étude du Cœur adorable de Jésus-Christ et de sa vie intérieure ; celle des vrais Pénitents qui ont trouvé dans le Cœur blessé de Jésus le remède à leur maux... Quelle source de grâces n'est donc pas pour nous cet adorable Cœur ! Qu'il soit donc notre refuge assuré dans tous les périls... la consolation de notre exil, notre Paradis anticipé, le centre de nos désirs, le repos parfait de notre cœur... Renfermons-nous donc dans ce temple de la divinité pour y contempler, adorer et imiter le sacrifice parfait que Jésus, notre chef et notre auguste Médiateur, y offre à la souveraine Majesté, et pour y participer à toutes les dispositions, à tout l'amour et à toute la religion de ce Cœur sacré et adorable ! Qu'il soit loué, adoré, aimé et béni dans tous les siècles, pendant toute l'éternité. »

Cette lettre eut un grand retentissement parmi les vrais fidèles : aussi les Sœurs de la Visitation et les Pères

Jésuites l'insérèrent-ils à l'envi dans leurs Recueils de prières en l'honneur du Sacré-Cœur <sup>1</sup>.

Vers la même époque encore, l'Ordre des Chartreux, de tout temps si dévot au Cœur sacré de Jésus, vient aussi lui offrir le tribut d'un hommage public ; voici à quelle occasion : en 1692, des Moniales de l'Ordre écrivaient à leur supérieur général qu'un petit livre, publié récemment en l'honneur du Cœur de Jésus, était tombé entre leurs mains. On y indiquait certaines pratiques nouvelles, entre autres, un *Rendez-vous* quotidien dans ce divin Cœur, puis des prières spéciales, une Consécration, une amende honorable. De plus, on demandait, le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu, une communion réparatrice pour honorer le Sacré Cœur de Jésus et lui témoigner sa reconnaissance ; cette communion réparant les outrages faits à la Sainte Eucharistie était comme une sorte de fête en l'honneur du Sacré Cœur. Les Mo-

<sup>1</sup> Simon Gourdan naquit à Paris le 24 mars 1646, sur la paroisse de Saint-Jean en Grève. De bonne heure, il témoignait le plus tendre amour pour la Très Sainte Vierge et n'avait pas de plus grande joie que de parer ses autels. Son zèle pour les saints Offices détermina son entrée à Saint-Victor alors bien déchu de la gloire que lui avaient acquise ses anciens chanoines Hugues et Richard. Simon Gourdan se promit, en y entrant, de lutter toute sa vie contre cette déchéance, et il tint parole, mais sans avoir jamais obtenu que la réforme, dont il donnait un si magnifique exemple, s'étendit à ses confrères.

Saint-Victor possédait une chapelle souterraine, dédiée à la sainte Vierge depuis un temps immémorial, et toujours très fréquentée par les fidèles du quartier, elle servait de paroisse pour l'enclos de l'abbaye. Le religieux qui en était chargé s'appelait le Chapelain de la Vierge.

Simon Gourdan reçut cet emploi, et pour l'inaugurer, il passa toute la nuit en prières, devant l'autel de la Mère de Dieu, se consacra à son service et promit de combattre toujours pour ses prérogatives. Ordonné prêtre, il célébra sa première messe le 25 novembre 1670... On aurait dit un Séraphin.

En 1673, il alla faire un essai à la Trappe ; Dieu ne l'y voulait pas. Il revint donc à Saint-Victor et pendant les 50 années qu'il y passa encore après son retour, il n'en sortit plus qu'une seule fois, pour aller assister à la mort un protestant qui le demandait.

Il pratiquait la règle dans toute la rigueur de son austérité primitive. Il ne prenait ni viande ni poisson : rarement des œufs, jamais de vin. Son jeûne était presque quotidien, son silence perpétuel ; il ne s'accordait que trois ou quatre heures de som-

niales sollicitaient auprès du T. R. Père Général la permission de mettre en pratique les conseils du petit livre, et elles le lui envoyaient. Dom Le Masson accorda tout et fit plus encore : il composa lui-même pour ses Religieuses un ouvrage calqué sur le petit livre qu'elles lui avaient adressé. Dom Boutrais vient de le réimprimer sous le titre de *Semaine* du Sacré Cœur de Jésus par le T. R. P. Innocent Le Masson, général des Chartreux. Chacun des jours de cette semaine appelait les Moniales carthusiennes trois fois le jour dans l'asile ou *rendez-vous* du Sacré Cœur : le matin, entre l'Angelus et la grand'messe, à midi au retour de la récréation, et le soir dans leur cellule. Là, elles s'acquittaient des pratiques que le vénérable auteur avait arrangées, à savoir : une considération, une acte d'adoration, un acte de louange et une oraison. Rien de plus suave, de plus onctueux que ces actes courts et substantiels; on dirait un rayon

meil, et ne se recouchait pas après les Matines auxquelles il ne manquait jamais. Il ne faisait pas de feu pour se chauffer; exact observateur de la pauvreté, il ne portait que des vêtements grossiers; sa mortification et sa pénitence étaient continuelles.

Grande devint la vénération qu'on lui témoignait... On s'empressait pour venir à sa messe, on recourait à lui pour retrouver les objets perdus... Aussi la chapelle de la sainte Vierge fut bientôt couverte d'ex-voto, et revêtu de riches ornements.

Les chanoines de Saint Victor ayant pris le parti des quatre évêques qui en appelaient de la Bulle *Unigenitus*, le P. Gourdan protesta à plusieurs reprises contre ces actes de schisme le 9 mars et le 18 juin 1717. L'année suivante, l'appel du Cardinal de Noailles au futur concile provoqua une 3<sup>e</sup> protestation le 7 octobre 1718; elle fut suivie bientôt d'une 4<sup>e</sup>, lorsque les Chanoines de saint-Victor eurent adhéré à l'appel de son Eminence.

Avant de donner au schisme des Appelants l'appui de sa pourpre, le Cardinal honorait le P. Gourdan de sa bienveillance; il avait même assez de confiance en sa doctrine et sa vertu pour recourir à ses lumières dans les questions controversées, de là, cette lettre du P. Gourdan qui, sur l'invitation de son Eminence, émit son opinion sur la dévotion au Sacré Cœur et lui rendit un si magnifique hommage.

Le P. Simon Gourdan mourut le 10 mars 1729, moins de 2 mois avant l'archevêque de Noailles qui expira le 4 mai de la même année.

Mais en mourant le V. Père savait que le Cardinal s'était enfin reconcilié avec l'Église en rétractant son appel.

Le P. Simon Gourdan a laissé 1<sup>o</sup> le Cœur chrétien formé sur le Cœur de Jésus, et 2<sup>o</sup> Instruction et pratique sur la dévotion au Sacré Cœur de Jésus.

de miel dont l'âme, en le dégustant, se nourrit... La considération, l'adoration, la louange et prière, changent à chacun des trois rendez-vous de chaque jour, seule l'oraison finale, se répète trois fois. Tous les mouvements du Cœur de Jésus depuis le sein de sa Mère jusqu'au sein de la terre où il est enseveli pour ressusciter le troisième jour, sont offerts l'un après l'autre à l'étude, aux hommages et à la confiance du lecteur. Nous ne résistons pas à la tentation d'indiquer au moins dans quel cercle d'idées se meut le pieux écrivain.

C'est toute la vie de Jésus étudiée dans son Cœur... Le *lundi*, je considère le premier mouvement du Sacré Cœur de Jésus qui le porte à s'offrir en victime d'amour et à vouloir mourir pour nous, j'adore ce battement sacré qui fait de Jésus *l'ami de Cœur* par excellence et je termine cette adoration par ce cri d'amour qui trois fois par jour, au bout de toutes mes Adorations, retentira sur mes lèvres : Vive le Cœur de Jésus le Roi des cœurs, et qu'il règne éternellement sur tous les cœurs. Tel est le premier *Rendez-vous*. A midi, je vois, j'adore ce divin Cœur versant sur moi des larmes de tendresse et de compassion au sortir du sein de sa Mère ; au soir, je le contemple et l'adore aux milieu des indigences et des misères communes à tous les enfants... Ce qui le réduit à cette humiliante dépendance, c'est son Cœur. Le *mardi* me présente Jésus ouvrier, se condamnant par amour à manger son pain à la sueur de son front ; obéissant à sa sainte Mère et à Joseph, les entourant de ses prévenances, et se vouant à la plus abjecte dépendance pour m'apprendre à vaincre mon orgueil... Un jour pourtant il se dérobe aux sollicitudes de sa tendre Mère, il la quitte, il la fait pleurer... Et moi ! n'aurais-je pas le courage de tout quitter pour Jésus-Christ ? Le *mercredi*, c'est Jésus pénitent au désert, confondu avec les pécheurs pour recevoir le Baptême de la pénitence et courant après les brebis perdues ; c'est Jésus guérissant des malades et faisant du bien à des ingrats ; mourant pour eux et se mettant lui-même dans un exil d'amour et dans un esclavage de charité... C'est encore Jésus recevant les pécheurs et avec quel empressement d'amour ! c'est tou-

jours son Cœur qui appelle, qui attend, qui pardonne. Le *jeudi* est consacré au Saint-Sacrement. J'étudie, je vénère dans l'Eucharistie la nourriture de mon âme, le mémorial de ma Rédemption et le don qu'il fait de son Cœur à mon cœur. J'écoute ce que me disent les battements de ce Cœur adorable : « Prends-moi et rachète-toi » Je le veux, ô mon maître. Mais à votre tour, prenez-moi, disposez de moi selon le bon plaisir de votre amour. Le *vendredi* appartient à la Passion de Notre-Seigneur.. J'admire les sentiments du Cœur de Jésus au jardin des Olives ; c'est lui qui s'attriste, qui verse une sueur mêlée de sang, qui, domptant ses répugnances, accepte le calice des douleurs... lui qui devant les tribunaux de Jérusalem fait du bon Maître une personnification de l'opprobre et de la souffrance, lui enfin qui le livre aux bourreaux. Et les sept paroles qu'il a prononcées ne furent-elles pas encore inspirées par son Cœur ? — Le *samedi*, je le suis dans le tombeau et j'adore ce Cœur Sacré séparé de son âme, mais toujours adorable. Son ensevelissement est le modèle du nôtre ; comme lui, mourons aux créatures, pour ne vivre plus qu'à lui et disons à la sainte Vierge : « Je vous salue, Marie, Mère du Cœur de Jésus, fidèle dépositaire de tous ses sentiments, l'image de sa bonté et de sa charité, très digne sanctuaire du Saint-Esprit, je vous supplie, par le Cœur de Jésus, fils unique du Père Éternel et le vôtre, de me secourir en tous mes besoins et à l'heure de ma mort. Faites moi ressentir que vous êtes ma Mère, en jetant des yeux de miséricorde sur la garde de mon cœur, afin qu'il ne soit plus infidèle à celui de votre cher Fils Jésus » Les considérations du *dimanche* nous disent les mouvements du Cœur de Jésus quand son âme le vint reprendre pour le faire agir comme auparavant. Nous assistons à la rencontre du Fils et de la Mère dès le matin de la résurrection, aux apparitions dont Jésus honore ses Apôtres, Marie-Madeleine et les disciples d'Emmaüs... et volontiers nous disons à notre tour : « O Seigneur, demeurez avec nous, car il se fait tard et la nuit s'approche. »

Le peu que nous en avons cité suffira pour exciter dans quelques âmes le désir d'étudier à leur tour cette

semaine du Sacré Cœur et d'entrer par là dans ce béni sanctuaire pour y vivre de sa vie et n'avoir plus d'autres affections, ni d'autres intentions que les siennes.

Cet opuscule de Dom Le Masson ne demeura pas longtemps le bien particulier de ses religieuses, il sortit bientôt du cloître et devint l'aliment de tous les fidèles ; mais écrit pour les Filles de saint Bruno, c'est dans leurs pieuses Retraites qu'il fut surtout accueilli, étudié, pratiqué... Les prières que les Filles de la Visitation récitaient au sein des villes trouvaient un écho lointain parmi les Moniales qui peuplaient la solitude ; et ces transfuges du monde, ces amantes du désert répétaient avec amour les litanies du Sacré Cœur qu'une Visitandine de Dijon, Sœur Jeanne-Madeleine Joly, avait composées, et qu'en l'année 1686 l'évêque de Langres avait approuvées et bénies.

L'approbation que Dom Innocent le Masson, *prieur de Chartreuse*, comme il se nomme lui-même, avait donnée à la dévotion au Sacré Cœur, l'accueil empressé que ses Filles avaient fait à ce culte naissant, n'étaient pas un incident isolé. Les Ordres religieux d'hommes, les Ordres et les Congrégations de femmes ne se montrèrent pas moins prompts à l'adopter. Nous en trouvons la preuve dans un catalogue commencé par le P. de Galliffet dans son bel ouvrage sur le Sacré Cœur et continué jusqu'en 1764 par le P. Nicolas Nilles S. J. (*De Rationibus Festorum SS. Cordis Jesu et purissimi Cordis Mariæ. Libri IV t. I, pp. 266-322. Genèponte 1885. Editio quinta.*)

Ce catalogue nous donne, année par année, les confréries canoniquement érigées par les souverains Pontifes depuis 1694 jusqu'à 1764. Si nous nous renfermons dans les 20 années qui suivent la mort de la Bienheureuse de de 1690 à 1709, nous trouvons que parmi les femmes, après les Visitandines, les religieuses Ursulines tiennent le premier rang. Leurs confréries s'établissent de toutes parts : à Poligny, à Libourne, à Vienne en Dauphiné, à Quimper et à Redon ; bientôt elles sont à Lucerne en Suisse et à Fribourg en Brisgau, à Aix-la-Chapelle, à Inspruck, à Dusseldorf, à Salzbourg, etc. Les Ursuli-

nes de Paray avaient eu des rapports intimes avec la Bienheureuse, elles avaient donc bu la dévotion au Sacré Cœur à la source. Mais peut-être aussi les Filles de sainte Ursule se souvinrent-elles de leur Vénérable sœur Marie de l'Incarnation, la Thérèse du Canada, comme l'avait appelée Bossuet, et formées à son école, elles s'unissaient au divin Cœur, adorant avec lui Dieu le Père pour tous ceux qui ne l'adorent pas, l'aimant pour tous ceux qui ne l'aiment pas. Après elles, viennent les Filles de saint François, Clarisses et Récollettes, les Annonciades, les Dominicaines et les religieuses de Notre-Dame, les Célestines et les Bernardines, les Bénédictines; les Sœurs de Saint-Joseph et les hospitalières de divers lieux. Les Ordres d'hommes figurent aussi dans cette liste des confréries... Les Dominicains, les Récollets, les Carmes déchaussés, les Augustins de la Réforme, les Bénédictins et les Brigitins, tous sont là. Or, il est probable que ces confréries ne s'étaient pas établies sans une intervention, une initiative quelconque des Visitandines ou des Pères de la Compagnie : mais elles n'étaient pas seulement le fruit de la propagande qui leur donnait naissance, elles se faisaient bien vite à leur tour l'instrument d'une propagande ultérieure, chacune d'elles était un centre d'où leur action s'exerçait dans un cercle agrandi. Foyers d'adoration, de réparation, de prière et d'édification, elles rayonnaient au loin et allumaient d'autres foyers semblables, de sorte que les âmes enrôlées dans ces associations, une fois conquises au Sacré Cœur, par la parole ou par le livre, devenaient zélatrices et conquérantes à leur tour. Ainsi s'étendait le réseau de ces confréries. Mais qui ne voit qu'une grande part, dans cet apostolat progressif, revenait aux Ordres religieux que nous avons nommés ? Qui ne voit surtout l'influence des congrégations enseignantes, des Ursulines par exemple, ou des Filles du B. Pierre Fourier fondateur avec la V. Mère Alix, des Chanoinesses Régulières de Saint-Augustin ? Chaque année, un essaim de pieuses filles, formées dans ces couvents, s'en allait disperser dans leurs familles les pieuses ardeurs dont elles étaient animées.

Nous revendiquons aussi à l'actif des Ordres religieux, un autre moyen d'apostolat qui, s'ajoutant à la confrérie, étend et consolide son action. C'est le livre, l'opuscule, le manuel sous tous les noms et sous tous les formats. Si dans les monastères de la Visitation et dans les maisons de la Compagnie, des mains intelligentes s'appliquent à composer des œuvres de propagande, les couvents des autres Ordres n'avaient garde de négliger ce moyen de prosélytisme. Déjà nous avons vu comment du petit livre de la sœur Joly naquit la semaine du Sacré Cœur sous la plume de Dom Le Masson; mais bien d'autres zélateurs du Cœur adorable écrivirent aussi pour sa cause. Nous en trouvons la preuve dans un autre catalogue où le même Père Nilles a recueilli les principaux ouvrages composés pour ou contre la dévotion au Sacré Cœur. La confrérie des Ursulines, à Vienne en Autriche, fait paraître un manuel du Sacré Cœur dès 1699. Celle des Ursulines de Lucerne l'imita 3 ans plus tard. Dom Cabalzar, de l'Ordre de Saint-Benoît, présente le Sacré Cœur comme un immense océan de grâce, d'amour et de douleur (S.-Gall 1730)... Un Franciscain, Giovanni de la Sainte-Trinité publie à Lucques, 1740, la *plus vraie dévotion* au Sacré Cœur de Jésus, tandis qu'un des fils de saint Dominique compose une neuvaine au Sacré Cœur, à l'usage des Frères Prêcheurs de Naples. Mais déjà un autre Frère Prêcheur avait pris les devants; dès 1735 le Père Garcia de Fulla, du couvent de saint Ildephonse de Sarragosse, publiait 2 neuvaines sous ce titre: « Abrégé de la vraie dévotion au Sacré Cœur du divin Rédempteur; » ouvrage qui eut plusieurs éditions. Le clergé séculier ne se montre pas moins actif.

Il est vrai que dans les premières années, les paroisses semblent moins empressées que les monastères à solliciter auprès du saint Siège l'établissement des confréries du Sacré Cœur; mais bientôt le zèle du clergé s'enflamme, et les confréries qu'il institue ne le cèdent plus en nombre à celles des Réguliers. Les livres sur le Sacré Cœur composés par ce même clergé paroissial ne se font pas longtemps attendre. Dès 1708, Eberlein, curé de Sermanstroff donne aux pieux fidèles la *dévotion prati-*



*que au Sacré Cœur*. Vienne et Augsbourg publient l'année suivante des manuels qui rendent cette dévotion populaire... et en 1713 Carl Moos fait imprimer à Zug son sermon sur le Sacré Cœur. D'autres prêtres traduisent du français en allemand ou en italien les ouvrages dont la réputation était arrivée jusqu'à eux.

Ces documents dont nous pourrions grossir le nombre prouvent jusqu'à l'évidence que ni le clergé séculier, ni le clergé régulier, ni les Communautés religieuses de femmes, ne se sont désintéressés de l'apostolat du Sacré Cœur ; ils n'ont rien vu d'exclusif dans la mission de la Visitation Sainte-Marie et de la Compagnie de Jésus.

Mais ces deux Ordres, objet d'une prédestination si glorieuse, en ont-ils noblement porté le fardeau ? Les premiers à l'honneur, se sont-ils montrés les premiers à la peine, à la lutte, à tous les genres de prosélytisme ? L'ouvrage que nous publions est une réponse à cette question.

On y verra que les Filles de saint François de Sales et les Pères de la Compagnie ont pris leur mission au sérieux. Ils n'ont pas retenu la vérité captive ; et constitués par le choix d'en haut les débiteurs du monde entier, ils se sont hâtés de communiquer à toutes les nations les secrets divins dont ils étaient les dépositaires ; ils ont dit aux peuples et aux individus : « venez, vous qui avez soif, venez vous désaltérer à la source du salut qui nous a été montrée. Le Cœur de Jésus vous est ouvert, il vous appelle, venez vous y précipiter. » Et dociles à cet appel, des millions d'âmes sont venues boire le pur amour à la source vivifiante ; elles ont cru à la Charité de Celui qui a tant aimé les hommes ; elles ont cru à ses promesses, elles ont répondu à ses avances par un généreux retour.

Les apôtres du Sacré Cœur ne négligèrent aucun des moyens de propagande qu'ils pouvaient employer : Apostolat de la parole et du livre, apostolat de la grille et de la chaire, apostolat de la presse et de l'association, apostolat de la piété et des cérémonies saintes, apostolat de la réparation, ils ont tout pratiqué. Est-il une région qu'ils n'aient tenté d'envahir en lui apportant le

secours ? O France, tes provinces les ont entendus, ces héraults du divin Amour, ces messagers de la bonne nouvelle. O France, tes frontières n'ont pas arrêté leur marche, ils ont franchi les Alpes et les Pyrénées. L'Italie les accueille en leur tendant les bras ; et si l'Espagne s'éveille plus tardivement à leur appel, elle rachète bientôt dans un transport d'universel enthousiasme sa lenteur inconsciente. Devant cette propagande irrésistible, il n'y a plus de guerres, de querelles de race, d'opposition d'intérêts... L'Allemagne et la France ont beau se heurter sur les champs de bataille (1700-1713) durant la guerre de la succession d'Espagne ; devant la dévotion au Sacré Cœur, elles se rapprochent dans la fraternité d'un même dévouement.

Ce ne fut pas sans rencontrer bien des obstacles que les apôtres du Sacré Cœur réussirent à remplir leur mission. Il en vint du dedans comme du dehors ; il en vint non seulement du camp de l'hérésie et de la libre pensée, mais des maisons même de la Visitation, du sein même de la Compagnie, et enfin des Congrégations Romaines. Ces difficultés, tout en retardant la victoire définitive du Sacré Cœur, n'occasionnaient parmi les zélateurs de la bonne cause ni lassitude, ni découragement. Nous allons le montrer dans une dernière considération.

## CHAPITRE V.

COMMENT LES DIFFICULTÉS VENUES SOIT DU DEDANS, SOIT DU DEHORS, N'ONT PAS ARRÊTÉ LES PROGRÈS DE LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR, NI DÉCOURAGÉ SES APÔTRES.

Ce serait une erreur de penser que la dévotion éclore à Paray ait reçu dans toutes les maisons de la Visitation un accueil également favorable. Le premier monastère d'Annecy, sans vouloir se prononcer contre la dévotion elle-même, se montra opposé aux pratiques qui se propageaient avec elle. On avait au plus haut degré, à la *Sainte Source*, le culte des vieilles observances et l'horreur des nouveautés ; faute de distinguer les pratiques d'institution divine de celles qu'une initiative tout humaine avait pu inventer, on les enveloppait toutes, au moins provisoirement, dans une même défiance, et on les frappait d'un même décret de proscription.

Dans la Compagnie de Jésus, la lutte fut plus vive encore, et nous aurons à en raconter les péripéties dans le cours de cet ouvrage. Disons seulement, pour y préparer nos lecteurs, que plusieurs Pères, ignorant les faveurs extraordinaires dont Notre-Seigneur avait comblé l'humble Marguerite-Marie, étendirent jusqu'à elle la défiance que les Théologiens nourrissent instinctivement pour les révélations et les dévotions nouvelles. Ils voyaient de l'illusion dans l'empressement que les Pères de Paray témoignaient pour le culte dont cette petite ville était le berceau ; ils s'alarmèrent de l'enthousiasme avec lequel les jeunes théologiens, dirigés par le Père Croiset, se passionnaient pour une dévotion née de la veille. De l'inquiétude on en vint aux murmures. N'était-il pas à craindre, que sous le voile d'une piété mal définie, des erreurs récemment condamnées ne parvinssent à rallumer leurs ardeurs mal éteintes ?... Et en effet, il reste démontré que l'on jetait aux partisans du Sacré Cœur

de vagues accusations de quiétisme et de molinosisme ; et ces soupçons injurieux venaient troubler la Bienheureuse elle-même dans sa solitude de Paray.

Quoi qu'il en soit, des Pères graves crurent qu'il était de leur devoir d'attirer sur ce point l'attention des premiers supérieurs de la Compagnie. Ils en écrivirent à Rome ; et le T. R. P. Général Thyrese Gonzalez, voulant être plus exactement informé, provoqua des renseignements contradictoires, à la suite desquels sa Paternité mieux éclairée fit connaître sa volonté. Elle s'abstenait de flétrir la dévotion naissante et n'infligeait aucun blâme à ses plus zélés apôtres ; mais elle refusait nettement d'engager la Compagnie dans aucune démarche auprès du Saint Siège. On n'ignorait pas au Gésu que Rome était prévenue contre les dévotions nouvelles, et que solliciter en de pareilles conjonctures une approbation officielle en faveur du Sacré Cœur, c'était courir au-devant d'un échec inévitable.

Mais ni la sage réserve du Général de la Compagnie, ni l'opposition mal dissimulée du couvent d'Annecy n'arrêtèrent le courant qui portait les âmes vers le Cœur adorable. Les Filles de saint François de Sales et les Fils d'Ignace continuèrent leur pieuse et active propagande ; ceux-ci, par leurs écrits et leurs prédications ; celles-là, par leurs confréries. La dévotion inaugurée à Paray-le-Monial ne cessait pas de rayonner sur le monde, et déjà on se prenait à saluer les lueurs avant-courrières du jour où Notre-Seigneur réaliserait la promesse qu'il avait faite si souvent à son humble servante en lui disant : « Je règnerai malgré tous mes ennemis. »

Avant même que ces dissentiments domestiques fussent complètement aplanis, une autre guerre venait du dehors, mais incomparablement plus haineuse et plus opiniâtre, les Jansénistes en furent les auteurs.

Dès l'apparition de la dévotion au Sacré Cœur, ces odieux sectaires s'en émurent, et pour l'étouffer au berceau, ils accusèrent les Sœurs de la Bienheureuse de chercher la vérité dans les rêves et de mettre la piété dans l'illusion. A les entendre, le culte nouveau ressus-

citait le plus grossier nestorianisme. Il avait pour objet un Cœur de chair séparé de la personne du Sauveur ; et l'adoration que lui rendaient ses aveugles partisans aboutissait à une criminelle idolâtrie. Au fond, ce que le Jansénisme entrevoyait, ce qu'il redoutait dans la dévotion naissante, c'était son opposition avec ses maximes, c'était l'affirmation de l'amour universel et de la Rédemption pour tous dont le Cœur de Jésus était l'emblème. Que disent en effet ces flammes qui le couronnent, et cette ouverture que lui a faite le fer de la lance, sinon les ardeurs d'un amour qui veut embraser toute la terre, et les effusions d'un sang versé pour tous ? rien de plus contraire, on le voit, au rigorisme de la secte. Mais cet antagonisme des jansénistes pour le culte du Sacré Cœur se fortifiait encore de toute l'antipathie qu'ils avaient vouée aux Jésuites qui en étaient les promoteurs. Il y avait entre les disciples de l'*Augustinus* et les Jésuites comme une guerre de race. Les théologiens de la Compagnie avaient attaqué le Baianisme dans les erreurs duquel le Jansénisme existait en germe ; et lorsque, renaissant de ses cendres, le Protée de l'erreur foudroyée tenta sous un autre nom de relever son drapeau, il retrouva les Jésuites en armes pour le combattre encore et le démasquer. De là pour la Compagnie et pour les œuvres qu'elle patronnait une haine sans merci qui survécut même à notre destruction. Le Jansénisme avait recours à tous les moyens dont l'erreur a coutume de se servir dans ses luttes contre la vérité. Mensonges, calomnies, falsification des textes, tout lui était bon dès qu'il pouvait nuire, et tout procédé loyal dès qu'il faisait une plaie. Il sut gagner à sa cause les Parlements dont il flattait le vieux Gallicanisme, et la plupart de ces cours souveraines se montrèrent, sinon ouvertement hostiles, du moins pleines de préjugés à l'égard de la dévotion au Sacré Cœur.

Pour triompher de cette coalition du jansénisme et de la magistrature, à laquelle s'unit bientôt la secte des esprits forts, que pouvaient les défenseurs de la sainte cause ? L'épiscopat était pour eux ; mais il gardait une attitude pleine de réserve, il attendait que Rome eût par-

lé. C'est donc du côté de Rome que se tournèrent toutes les espérances. Déjà en 1688, la Visitation de Dijon avait présenté une supplique au Saint Siège pour en obtenir l'approbation d'un Office et d'une messe du Sacré Cœur. Elle fut éconduite avec égards. Mais elle ne se découragea pas : en 1697 et en 1704 elle recommençait ses instances sans obtenir d'autre résultat que des paroles bienveillantes et la permission de célébrer la messe des cinq Plaies le vendredi après l'octave de la fête du Saint Sacrement. Vingt ans plus tard, les Visitandines renouvellent leur demande, mais cette fois les évêques d'Espagne et de Pologne sont avec elles, et le Père de Galliffet, assistant de France à Rome, est le postulateur de la cause. On comptait sur un succès : nombre de cardinaux étaient favorables : cependant la concession fut encore ajournée... Cet ajournement n'impliquait pas de flétrissure pour le culte du divin Cœur ; il disait seulement que la question n'était pas encore mûre, et que soit dans son objet soit dans ses preuves la cause voulait être plus élucidée. En attendant, Rome continuait d'épancher ses largesses aux confréries érigées de toutes parts sous le vocable du Cœur adorable, et elle voyait sans déplaisir les fêtes diocésaines que les évêques s'empressaient d'instituer en son honneur.

Ces lenteurs ne surprendront pas ceux de nos lecteurs qui connaissent les habitudes des Congrégations Romaines. Elles laissent aux initiatives privées le temps de se produire, à l'opinion celui de se formuler avec plus de netteté. Alors seulement elle accueille la cause portée à son tribunal, l'étudie, la discute sous tous les points de vue, et les ténèbres une fois dissipées, elle donne satisfaction au sens catholique et prononce une sentence véritablement finale. Ces délais qui rendent hommage à la sagesse des Congrégations, ajoutent un nouveau lustre au triomphe de la cause qu'elles honorent enfin d'une solennelle approbation.

On le vit bien dans la controverse soulevée à l'occasion du mystère de l'Immaculée Conception. La discussion dura des siècles ; de part et d'autre l'ardeur de la polémique fut extrême ; mais ces lenteurs séculaires

n'aboutirent qu'à mettre en pleine lumière et les grandeurs de Marie et le zèle de ses défenseurs.

L'antiquité chrétienne, scrupuleusement interrogée, rendit un suffrage favorable ; les convenances qui réclamaient en faveur de Marie le privilège d'une Conception Immaculée brillèrent d'un plus beau jour, et toutes les faces de ce mystère resplendirent d'un plus vif éclat. Autre est la face qui nous fait voir la Vierge préservée de la tache du péché d'origine ; autre celle qui montre dans leur plénitude incomparable les grâces dont l'Immaculée fut prévenue dès son entrée dans la vie. Il fut constaté que Marie avait été conçue sans péché, et qu'en arrivant à l'existence, elle possédait plus de grâces que le plus grand des saints, que le plus élevé des Séraphins parvenu au terme de son épreuve ; il fut reconnu que, dès ce premier instant, supérieure à tout le reste, elle ne le cédait qu'à son Fils. Telles furent les conquêtes d'un dévouement qui ne cessa de s'accroître à proportion que s'animaient les efforts de l'attaque. Le monde se passionnait pour la cause de Marie. Des Universités tout entières s'engageaient par vœu à défendre la pieuse croyance ; des croisades de prières se formaient parmi les fidèles pour assurer son triomphe, et les princes catholiques jaloux d'en hâter le moment, couvraient de leurs ambassades les chemins qui conduisent à la ville éternelle.

En même temps les arts s'essayaient à représenter sous les formes les plus variées, sous les plus gracieux emblèmes, la Conception Immaculée ; la Poésie chantait ses gloires ; la liturgie elle-même célébrait avec éclat le privilège de Marie. Si Rome ne se prononce pas encore avec autorité... elle laisse voir où elle penche. Bientôt elle circonscrit et resserre le terrain sur lequel l'opinion contraire peut encore se produire, elle la confine dans les limites étroites des cloîtres, lui interdit les chaires catholiques et ne tolère que dans le huis-clos des monastères des disputes sans retentissement... Enfin elle qualifie de téméraire la doctrine qui s'inscrirait en faux contre l'Immaculée Conception. Mais il ne suffit pas aux défenseurs de Marie qu'on ne puisse nier sans témérité ce glorieux privilège, ils veulent à tout prix que tout fidèle

soit tenu de recevoir comme dogme de foi ce qui n'était encore admis que comme dogme d'amour. Ils y parviennent enfin après une lutte de plus de 500 ans.

Cette victoire si longuement disputée ne fut pas moins honorable aux zélateurs de la Conception Immaculée que glorieuse pour la sainte Vierge. Grâce à la durée de la lutte, les théologiens de Marie purent affirmer nettement et la certitude et les splendeurs intrinsèques du mystère contesté ; et à leur tour les pieux fidèles eurent le temps de déployer toutes les ardeurs d'un filial enthousiasme, toutes les inventions du plus généreux dévouement. Ainsi les retards du Saint Siège à se prononcer avec infailibilité en faveur de l'Immaculée Conception, tournèrent à la gloire de Marie et à l'honneur de ses défenseurs.

Il en fut à peu près de même pour les lenteurs que la cour de Rome mit à approuver solennellement la dévotion au Sacré Cœur, elles furent utiles à la cause elle-même et utiles à ses promoteurs.

Et d'abord les antécédents du culte de Paray furent à leur tour mieux étudiés et mieux connus. Ce fut une conclusion désormais incontestable que la dévotion au Sacré Cœur, loin d'être nouvelle, plongeait ses racines dans les premiers âges du christianisme, et que les précurseurs de la Bienheureuse Marguerite-Marie et du vénérable Père de la Colombière, échelonnés de siècle en siècle, rendaient un magnifique hommage au Cœur du Dieu qui nous a sauvés. De plus, le fond même de la dévotion se dégagea des ténèbres qui l'obscurcissaient encore... le rôle du cœur dans l'économie humaine et dans celle de la Rédemption fut plus nettement déterminé ; il apparut tout à la fois comme le centre de l'humanité et comme le centre du christianisme.

L'opportunité du nouveau culte ne se manifestait pas avec moins d'éclat. N'était-ce pas au moment où le cœur de l'homme se refroidissait au service de son Dieu, que le Cœur de Jésus se révélait à la terre et l'embrasait de ses feux ?

Ainsi l'ancienneté, la légitimité, l'opportunité de la dévotion au Sacré Cœur s'affirmèrent avec évidence,



grâce à des recherches qui durèrent plus de trois quarts de siècle. Ses défenseurs pouvaient la présenter avec confiance à l'approbation du Saint Siège ; et leur persévérance parvint à l'obtenir. Dijon et Paray, Annecy et Moulins, Lyon et Paris, tous les grands monastères de l'Ordre multiplient leurs demandes auprès des Congrégations Romaines ; les humbles Filles de François de Sales mettent en mouvement les cours catholiques ; les pétitions succèdent aux pétitions ; les ambassades aux ambassades ; ni les demi-succès n'endorment les Visitationnes, ni les échecs réitérés ne paralysent leur bonne volonté. Leur zèle s'anime des résistances qu'il éprouve. Elles organisent leurs confréries en pieuses ligues, en croisades spirituelles, et par d'incessantes prières pressent le Cœur de Jésus de se défendre et de faire triompher sa cause.

De nombreux évêques secondaient les efforts de la Visitation. C'était Monseigneur de Belzunce, évêque de Marseille, qui, jaloux de témoigner sa reconnaissance au Cœur divin qui avait sauvé son peuple, sollicitait en cour de Rome la concession d'une messe et d'un Office du Sacré Cœur. C'était Monseigneur Languet, archevêque de Sens. La vie de la Bienheureuse, en manifestant au monde les vertus de Marguerite-Marie et les miracles opérés par son intercession, projetait une lumière plus vive sur la cause sainte dont elle s'était montrée la zélatrice infatigable. En même temps l'intervention du Père de Galliffet amenait une de ces défaites qui triomphent à l'égal des plus belles victoires. Il met en français le mémoire latin que Rome a repoussé ; et son livre de *l'Excellence de la dévotion du Cœur de Jésus* gagne au Cœur de Jésus toutes les sympathies des vrais catholiques. Les pétitions recommencent plus ardentes. Marie Leczynska écrit au Souverain Pontife Benoît XIV. Son père, Stanislas Leczynski, et Auguste III tous deux rois de Pologne et rivaux sur le champ de bataille, fraternisent enfin dans leur dévouement à la sainte cause et sollicitent vivement l'approbation du Saint Siège. Le Pape Benoît XIV venait de mourir ; son successeur, Clément XIII, qui n'était pas, comme lui, enchaîné par le souve-

nir de ses actes antérieurs, résolut enfin de donner satisfaction à sa piété personnelle et aux vœux de l'Église universelle. Le 6 février 1763, il institua officiellement la fête du Sacré Cœur. Il est vrai que les Jansénistes recommencèrent la lutte, il s'efforcèrent d'obscurcir, à force de subtilités, le sens de la déclaration de Clément XIII. Cette nouvelle prise d'armes n'aboutit pour ces incorrigibles adversaires qu'à un nouveau désastre ; et la Bulle *Auctorem fidei* de Pie VI, en 1789, vengea pour jamais la cause du divin Cœur des insultes de l'erreur et de la mauvaise foi.

D'où nous pouvons conclure que, pour la cause du Sacré Cœur, de même que pour celle de l'Immaculée Conception, la Providence avait ses vues. Elle ne permit l'opposition apparente et les retards prolongés de la cour de Rome que pour entourer la dévotion contestée d'un faisceau de preuves plus lumineuses et fournir aux catholiques l'occasion de déployer plus longtemps, sur un théâtre agrandi, et leur activité constamment féconde, et leur inviolable attachement aux révélations de Paray. Ainsi tout s'explique ; et le murmure se change en actions de grâce. Oui, Cœur de Jésus, il était avantageux et pour vous et pour nous que l'heure de votre triomphe se fit attendre. Soyez à jamais béni !

Cette attitude des deux Ordres que la Providence avait suscités pour la propagation du culte du Sacré Cœur ne se démentit pas jusqu'au jour où la Révolution française, se déchainant sur le monde, emporta dans ses ravages le trône, le cloître et l'autel.

Mais avant cette funeste catastrophe, la Compagnie de Jésus avait subi les plus étranges vicissitudes. Elle s'était vue chassée successivement du Portugal et de ses colonies, supprimée dans toutes les provinces de la monarchie française, enfin bannie de toutes les possessions de la couronne d'Espagne dans les deux mondes. Bientôt Rome elle-même avait dû l'abandonner à la haine de ses persécuteurs ; et le Pape Clément XIV avait décrété son extinction. Mais ces Jésuites proscrits ou sécularisés ne renonçaient pas à soutenir une cause dans laquelle ils trouvaient un allègement à leur infortune et l'espé-

rance d'une prochaine résurrection. On s'étonne même qu'ils aient pu, privés des ressources de l'association, accomplir de si grandes choses. Tout dispersés qu'ils soient devant les deux pouvoirs, ils se retrouvent, pour servir le divin Cœur, tous unis par des liens d'amour. Français, Espagnols, Allemands, Italiens fraternisent dans une merveilleuse émulation. Jetés par le décret de proscription de Charles III sur les côtes d'Italie, les Pères espagnols soutenaient avec une logique et une éloquence invincibles les droits du Sacré Cœur contre les attaques réitérées d'un jansénisme qui se dissimulait sous le manteau de l'orthodoxie. En France, Baudrand et d'Hérouville, marchant sur les traces de Mgr de Fumel, évêque de Lodève, et de Mgr de Pressy, évêque de Boulogne, travaillaient avec eux à consolider le triomphe du Sacré Cœur. Baudrand surtout, par les écrits aussi nombreux que variés qui naissaient chaque année de sa plume féconde, alimentait la piété des vrais fidèles pour le Saint-Sacrement et pour le Cœur du bon Maître. En Allemagne, les disciples du Père de Schauenburg, groupés sous le vêtement séculier dans le collège d'Augsbourg soutenaient vaillamment la lutte contre les empiètements du Joséphisme. Enfin, le Père Calvi, en Italie, personnifiait le dévouement à la cause sainte. Avant comme après la suppression, à Rome d'abord, puis à Bologne où il se retira, il avait établi un centre de propagande d'où son zèle s'étendait des deux côtés des Alpes, et même au delà des mers, dans les chrétientés du nouveau monde. Les images, les médailles et tableaux, les livrets et feuilles volantes, les confréries et associations de toutes sortes se répandaient partout sous sa puissante initiative. Ajoutons qu'il était énergiquement secondé par ses anciens confrères. Les nouvelles qui leur venaient du nord de l'Europe étaient bien capables d'encourager leur zèle. Ils apprenaient qu'un des rameaux de la Compagnie supprimée se conservait contre toute attente et trouvait, à l'ombre d'un trône schismatique, un abri jusque-là respecté. Rome le savait, et elle laissait vivre ce rameau dépositaire de tant d'espérances ; elle pouvait d'un seul mot le flétrir et l'abattre, et ce mot, elle s'abstenait de le

prononcer; les protestations officielles, les menaces diplomatiques qu'elle ne pouvait refuser à l'obsession des cours Bourbonniennes, de l'Espagne surtout, expiraient impuissantes aux frontières de l'empire moscovite.

De leur côté les religieuses de la Visitation continuaient de promouvoir leur apostolat dans l'enceinte de leurs monastères et dans la zone qu'atteignait leur influence. Nous les voyons, presque à la veille de la Révolution, en 1788, célébrer dans un grand nombre de leurs couvents l'année séculaire des manifestations de Paray-le-Monial. Vers le même temps, des révélations, d'une source inconnue et surnaturelle, leur annonçaient de prochaines épreuves pour l'Église et pour les Ordres religieux, mais en promettant aux Filles de François de Sales qu'elles trouveraient un refuge dans le Sacré Cœur. Électrisées par cette promesse, elles transformaient leurs maisons en ateliers d'où les images du Sacré Cœur, précieuses sauvegardes, se répandaient à profusion sur toute la France, partout opérant des prodiges de préservation et de délivrance, partout rajeunissant la foi dans les âmes. C'est ainsi que l'apostolat dont les mains fidèles des Visitandines avaient si soigneusement, depuis un siècle, entretenu les bienfaisantes ardeurs, jetait avant de s'éteindre de merveilleuses clartés. Ces saintes Filles durent quitter pour un temps les paisibles retraites où elles avaient espéré mourir: on les en chassa au nom de la liberté... Mais véritablement prisonnières au milieu du monde qu'on les contraignait d'habiter, elles se consolèrent en se disant que le jour n'était pas loin où, par l'entremise du divin Cœur, d'autres retraites s'ouvriraient pour recueillir et animer d'une vie nouvelle les restes épars de leur saint Ordre.

## CONCLUSION.

Parvenus à la fin du dix-huitième siècle, nous ne croirons pas encore notre tâche achevée. La Visitation et la Compagnie de Jésus devaient, comme nous l'avons dit, sortir l'une et l'autre du tombeau, et l'une et l'autre, en revenant à la vie, s'inspireront encore de l'Esprit qui animait leur première existence. Sans négliger les dévotions pratiquées au dernier siècle, elles en inaugureront de nouvelles, non moins efficaces et non moins populaires. Témoin cette association de la Garde d'honneur qui, née dans un couvent de France, à Bourg en Bresse, recrute partout de si nombreux associés. Témoins encore ces neuvaines solennelles qui, érigées dans presque toutes les Visitations, à Dijon, à Orléans, à Boulogne-sur-mer, à Angers, etc... etc... ramènent chaque année aux pieds du Sacré Cœur des multitudes suppliantes. Témoin enfin ce mois de Pèlerinage pendant lequel la Visitation de Toulouse, ce Paray du Midi, voit se succéder chaque jour, devant le groupe de l'apparition de Notre-Seigneur à la Bienheureuse, les paroisses, les Congrégations et les Œuvres de la Cité.

De leur côté les Pères de la Compagnie de Jésus déploient un zèle qui ne le cède en rien au dévouement d'un autre âge. Profondément convaincus qu'il n'appartient qu'au Cœur Sacré de Jésus de réparer les maux causés à la France par la grande Révolution et de relever ses ruines, ils mettent à propager son culte un zèle dont leur patriotisme ravive encore les ardeurs. Les de Bussy, les Ronsin voient dans le triomphe du Sacré Cœur le salut de la France ; aussi ce dernier accueillera-t-il avec enthousiasme les prophéties de Sœur Marie de Jésus du Couvent des Oiseaux ; il y verra comme un écho à peine affaibli du message de la B. Marguerite-Marie à Louis XIV. roi de France. Mais le zèle des fils d'Ignace ne restera pas captif dans les limites

de la mère-patrie, ils sauront exploiter au profit de leur apostolat ces découvertes modernes qui favorisent les communications en supprimant les distances. Déjà nos missionnaires sont en Orient au foyer des Maronites pour y rallumer le culte du Sacré Cœur qui s'éteignait comme une lampe faute d'huile. Ils sont en Chine où les réclament les humbles débris des chrétientés autrefois vouées au Sacré Cœur. Ils sont dans les deux Amériques pour conquérir au Cœur de leur divin Capitaine les jeunes Républiques du nouveau monde; et l'Égypte, l'Arménie, le Zambèze, les Indes, les Philippines, l'Australie, d'autres contrées encore leur ouvrent tour à tour leurs barrières pour y faire pénétrer, avec les principes de la vraie foi, le culte des divins Cœurs de Jésus et de Marie.

A cette propagande qui n'a d'autres limites que celles de l'univers, il est besoin d'un instrument qui la soutienne dans son expansion et sa durée. Or, rien de grand, rien de durable ne se fait que par la puissance de l'association. La Compagnie de Jésus saura créer la vaste association, nommée l'*Apostolat de la Prière* qui, semblable à un immense réseau, pousse et développe ses mailles envahissantes et saisit dans son influence irrésistible, aussi bien les peuplades à demi barbares que les États civilisés. Mais cette association veut un organe; et il existe, c'est le messager du Sacré Cœur; et cet organe mensuel de l'Apostolat va raconter dans toutes les langues à ses millions d'abonnés les bienfaits du Cœur de Jésus et les conquêtes de son amour.

S'il était nécessaire de soustraire à je ne sais quel reproche l'activité de notre Apostolat, nous ferions remarquer que nous sommes au moment où les autres Ordres, à peine reconstitués, à peine remis des secousses de la tourmente révolutionnaire, s'empressent de ressaisir avec un soin jaloux le monopole des dévotions que leur avait confiées la Sainte Église. Les Frères Prêcheurs ne font-ils pas reflourir toutes les branches de leur Rosaire? Les Franciscains ne ramènent-ils pas la dévotion du Chemin de la Croix dans toutes les églises? et les Pères Carmes négligent-ils d'assurer à leur Scapulaire sa popularité, son prestige d'autrefois? Les uns et les au-

tres ont obtenu que le Saint Siège validât de nouveau par des actes officiels l'inviolabilité de leurs privilèges ; ils protestent contre toute usurpation qui menacerait leurs droits. En présence de ces revendications, la Compagnie ne pouvait rester inactive. Elle n'a, sans doute, aucun droit exclusif à faire valoir sur le culte public du Sacré Cœur, elle n'a pas pour l'érection de ses confréries, un privilège analogue à celui qu'elle a retrouvé pour les Congrégations de la sainte Vierge ; mais elle ne peut oublier qu'une mission spéciale lui a été donnée, et qu'à cette mission spéciale correspondent des devoirs. Pourrait-elle en négliger l'accomplissement, elle qui se croit redevable au Sacré Cœur de Jésus de son rétablissement et de sa seconde vie ? La dévotion au Sacré Cœur de Jésus, la propagation de son culte s'imposent à tout membre de la Compagnie comme un devoir de reconnaissance et d'honneur, auquel nous ne pouvons nous dérober sans imprimer à notre gloire une tache ineffaçable.

Mais tout en travaillant à soutenir le majorat confié à nos soins, nous souhaitons ardemment que d'autres dévouements rivalisent avec le nôtre ; loin de redouter la concurrence, nous l'appelons de tous nos vœux. La dévotion au Sacré Cœur reste ouverte à toutes les saintes ambitions, elle se prête à toutes les initiatives ; et que désirons-nous, ô mon Dieu, sinon que tous les nobles cœurs se consacrent au service de votre Cœur divin ! Oh ! suscitez-nous des collaborateurs ! qu'ils viennent, qu'ils soient vaillants, qu'ils soient heureux ! c'est là notre esprit. On ne saurait en trouver un autre ni dans les asiles où se renferment les Filles de saint François de Sales, ni dans ces contrées où les fils d'Ignace étendent leur apostolat. Nous crions à l'envi dans une émulation fraternelle : *Adveniat regnum tuum !* Cœur de Jésus, que votre règne arrive ! que toute main s'emploie à consolider votre trône ! que tous les cœurs vous adorent, que toutes les langues vous bénissent ! Votre cause est notre cause, et il n'est pour nous qu'une seule nécessité ici-bas, c'est que votre empire s'étende et s'affermisse, et que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Ainsi, que d'autres Congrégations de femmes viennent se placer auprès des Religieuses de la Visitation sous la bannière du Sacré Cœur; et vous les entendrez, ces dignes Sœurs de la Bienheureuse, s'écrier avec un cœur loyal et des lèvres sincères : « Dieu soit béni ! » Qu'une nouvelle société de Dames adopte, pour se faire connaître, un nom qu'on ne peut prononcer sans nommer le Sacré Cœur; et dans toutes les Visitations on répètera : « Dieu soit béni ! »

Il n'en va pas autrement de la Compagnie de Jésus. Elle accueille avec un empressement joyeux les ouvriers de la onzième heure : « Soyez les bienvenus, dit-elle, nous travaillerons ensemble. » Cette bienvenue, nous l'avons souhaitée aux Fils du Père Muard, aux Bénédictins prêcheurs des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Nous l'avons souhaitée aux missionnaires du Sacré Cœur d'Issoudun. Nous la souhaiterons encore à toute Congrégation qui viendrait prendre sa part du travail et de l'honneur, de la peine et de la récompense. Les bras sont-ils donc si nombreux qu'ils soient inutiles à la moisson ? Et le règne du Sacré Cœur est-il donc arrivé ?

Hélas ! il reste toujours des cœurs rebelles à conquérir, des cœurs froids à réchauffer, des cœurs tièdes à embraser ! Le Cœur de Jésus n'est pas encore assez rentré dans les mœurs, dans les lois, dans la société ; et il se fait bien attendre le jour où cette France, dont le Christ qui aime les Francs veut être le Roi, inscrira le Sacré Cœur sur ses étendards et le proclamera son souverain, son sauveur et son Dieu ! Jusque-là, l'œuvre entrevue par Marguerite-Marie n'est pas achevée encore, et la même mission réclame toujours notre dévouement.

A cet appel du maître, nous avons répondu depuis deux siècles : « Seigneur, nous voici. »

Il se peut néanmoins qu'à certaines heures d'accalmie, l'action extérieure de la Visitation et celle de la Compagnie se soient fait moins vivement sentir. Leur influence ne s'exerçant que par le retour régulier des mêmes cérémonies et par l'emploi de moyens toujours semblables, attirait peu l'attention et passait inaperçue. Ce qui lui



manquait pour s'affirmer avec éclat, c'était l'occasion ; et leur zèle ne laissa rien à désirer lorsque l'occasion lui fut donnée.

*L'occasion*, ce fut le décret par lequel Pie IX déclarait Marguerite-Marie Bienheureuse, le 19 août 1864. Les fêtes de Paray, les 22, 23 et 24 juin 1865, mirent pendant trois jours le paradis sur la terre. C'était tout à la fois la glorification de la Bienheureuse et celle du Sacré Cœur. Ce triduum de Paray eut son retentissement fidèle dans toutes les Visitations ; partout on exaltait Marguerite et avec elle le Sacré Cœur. Mais on pense bien que les Pères Jésuites prirent part à cette fête et qu'ils ne négligèrent rien pour en augmenter l'éclat. Non seulement ils voyaient dans le triomphe de l'humble Visitandine celui du divin Cœur, mais il leur semblait que la Béatification de Marguerite-Marie préparerait celle du Vénéralre Père de la Colombière ; et qu'une fois en possession des honneurs du culte public, la Bienheureuse aurait à cœur de les partager avec son Père spirituel, avec ce serviteur du Cœur de Jésus dont elle avait inauguré le culte privé sur la terre.

*L'occasion*, ce fut encore en 1873, durant l'année des Pèlerinages, celui de Paray-le-Monial dans la chapelle de la Visitation. La France catholique se souleva tout entière dans un élan indescriptible. Pendant ce mois du Sacré Cœur qui ne voulait pas finir et absorbait, dans ses fêtes envahissantes, juillet, août et septembre, on vit chaque jour des centaines et des milliers de pèlerins fraterniser dans l'expression d'une commune prière, et chanter avec des voix pleines de larmes le cantique national du repentir et du pardon. On sentait qu'il y avait quelque chose dans l'air : ce quelque chose, c'était l'Esprit-Saint ! Mais l'Esprit-Saint avait ses auxiliaires et les Jésuites ne manquaient nulle part à leur mission.

*L'occasion* se retrouva de nouveau dans la consécration universelle de l'Église au Sacré Cœur en 1875, quand le souverain Pontife daigna donner satisfaction aux demandes de plus de quatre cents évêques et au vœu de plusieurs millions de fidèles. La cérémonie eut lieu le 16 juin, 200<sup>me</sup> anniversaire du jour où la B. Mar-

guerite-Marie reçut la mission de révéler au monde la dévotion au Sacré Cœur. Le rôle du messenger du Sacré Cœur dans cette immense manifestation dépasse ce qu'on peut imaginer.

Enfin tout récemment une dernière *occasion* s'est produite que nous devons encore signaler. Elle nous fut offerte par l'anniversaire deux fois séculaire du jour qui rappelle le message de la B. Marguerite-Marie au grand Roi Louis XIV et par ce monarque à la France. On sait, on constate encore l'enthousiasme avec lequel la Consécration des familles, présage et prélude d'une consécration vraiment nationale, fut organisée de toutes parts. C'était le plébiscite des familles françaises acclamant Notre-Seigneur Jésus-Christ comme le vrai Roi de France. La plupart des chapelles de la Visitation favorisèrent ce mouvement par de solennelles manifestations, qui durèrent une semaine et même un mois tout entier. Mais pour faire entrevoir la part qui revient à la Compagnie dans cet ébranlement universel, il nous faudrait rappeler les pressantes exhortations du *Messenger* à ses millions de lecteurs et décrire l'activité vraiment prodigieuse que déploya le bureau de l'Apostolat. Disons seulement qu'à la fin de juin, il avait déjà distribué 400 000 images ou consécérations illustrées, et plus d'un million de simples formules... et ce mouvement de propagande, un moment suspendu, reprenait un mois après, avec une nouvelle vigueur.

Il reste donc acquis à nos recherches que l'Ordre de la Visitation et la Compagnie de Jésus n'ont laissé échapper aucune occasion de remplir leur mission surnaturelle et que souvent même ils les ont suscitées. Nous pouvons affirmer que leur apostolat n'a pas subi de décadence, et qu'il n'a pas même cessé de recevoir de nouveaux accroissements.

Il y a quelques années, la Congrégation générale était rassemblée à Rome, du 15 septembre au 23 octobre 1883; pour élire un Vicaire général de la Compagnie, avec droit de succession. Dans une des dernières séances qui suivirent l'élection du T. R. P. Antoine Anderlédy, aujourd'hui Général de l'Ordre, on produisit devant les Pères

réunis un *Postulatum* ayant pour objet l'accroissement parmi nous et la propagation du Culte du Sacré Cœur. A cette proposition tous les Pères se levèrent, et avec un assentiment unanime et de chaudes acclamations ils approuvèrent ce qui suit :

« Nous déclarons que la Compagnie de Jésus accepte et reçoit, avec tout l'empressement et toute la reconnaissance dont elle est capable, la très douce mission que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même a daigné lui confier d'embrasser la dévotion à son très divin Cœur, de l'entretenir et de la propager.

« Nous décrétons que la fête du Sacré Cœur sera élevée au rang des fêtes les plus solennelles de la Compagnie, et célébrée, chaque année, avec toute la pompe imaginable ; et que, chaque année aussi, le même jour, on prononcera, dans toutes les maisons, la formule prescrite par le T. R. P. Beckx, formule par laquelle la Compagnie s'est vouée et consacrée toute entière au très Sacré Cœur de Jésus. »



LIVRE PREMIER

---

ÉTUDE

SUR LE

SACRÉ COEUR



# LIVRE PREMIER

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE  
ET LE VÉN. PÈRE DE LA COLOMBIÈRE

---

## CHAPITRE I.

L'ENFANCE DE LA BIENHEUREUSE, SA JEUNESSE, SES LUTTES,  
SA VICTOIRE; ELLE ENTRE AU COUVENT DE PARAY-LE-MONIAL.  
— 1647-1672.

La vie de la B. Marguerite-Marie est assez connue pour qu'il nous suffise d'en rappeler les traits principaux. Elle vint au monde le jour de sainte Madeleine, 22 Juillet de l'année 1647, dans le hameau de Lauthecourt, paroisse de Vérosvres ; mais elle ne fut baptisée que trois jours après dans l'église paroissiale. Elle était le cinquième des sept enfants, quatre garçons et trois filles, qu'eurent de leur mariage M. Claude Alacoque son père et Mademoiselle Philiberte Lamyn, sa mère. La grâce sembla prévenir en Marguerite l'usage de la raison. Toute petite, elle aimait Jésus, et n'avait qu'une crainte, celle de lui déplaire ; elle se tournait instinctivement vers tout ce qui est bon, noble, pur, loyal. Dès sa quatrième année, un merveilleux attrait la conduisait à l'église ; et là, elle priait longtemps, toujours à genoux et les mains jointes, heureuse de se tenir en la présence de Celui qui dès lors prenait possession de son

cœur. « Je me sentais pressée, dit-elle, de répéter continuellement ces paroles dont je ne comprenais pas le sens : O mon Dieu, je vous consacre ma pureté et je vous fais vœu de perpétuelle chasteté. Je le lui dis une fois entre les deux élévations de la Sainte Messe que pour l'ordinaire j'entendais les genoux nus, quelque froid qu'il fit. Je ne comprenais point ce que j'avais fait, ni ce que voulait dire ce mot de vœu, non plus que celui de chasteté. »

A cet amour de Marguerite-Marie pour l'angélique vertu se joignait une tendre dévotion à la Sainte Vierge. « J'avais en Elle mon recours en tous mes besoins, et Elle m'a retirée des plus grands périls. Je n'osais point du tout m'adresser à son Divin Fils, mais toujours à Elle. Je lui présentais la petite couronne du Rosaire, les genoux nus en terre, en faisant autant de génuflexions qu'il y a d'*Ave Maria*, et en baisant la terre autant de fois. »

Elle avait huit ans à peine lorsqu'elle perdit son Père; sa Mère, absorbée par la tutelle des autres enfants, l'envoya à l'âge de huit ans et demi au pensionnat des Dames Urbanistes de Charolles. Là, ses vertus précoces lui obtinrent de faire à neuf ans sa première Communion. A partir de ce moment, elle ne pouvait plus goûter aucun plaisir avec ses compagnes, et lors même qu'elle voulait prendre avec elles quelque divertissement, « je sentais, dit-elle, toujours quelque chose qui m'en retirait et qui m'appelait en quelque petit coin à l'écart, sans me laisser de repos que je n'eusse suivi ce mouvement. »

Elle fit alors une grande maladie qui mit ses jours en danger; il fallut la retirer du couvent; « mais on ne put, dit-elle encore, trouver un remède à mes maux que de me vouer à la Sainte Vierge, en lui promettant que si elle me guérissait, je serais un jour une de ses filles. Je n'eus pas plus tôt fait ce vœu que je fus guérie, et la Sainte Vierge se rendit tellement maîtresse de mon cœur qu'elle me regardait comme sienne, et me gouvernait comme lui étant dédiée, me reprenant de mes fautes et m'enseignant à faire la volonté de Dieu. » La maladie avait ramené Marguerite-Marie sous le toit paternel;



d'autres épreuves l'y attendaient. Madame Alacoque, incapable de relever les affaires de sa maison, avait dû confier la gestion de son modeste avoir à son beau-frère, Toussaint Delaroche, homme bien intentionné mais rude. Peu à peu, la pauvre veuve se vit dépossédée de toute initiative et réduite à une humiliante dépendance. Marguerite-Marie partagea la servitude de sa Mère ; on ne lui épargnait ni les mauvais traitements, ni les injustes reproches. C'était une continuelle guerre : tout était fermé à clef, en telle sorte que la jeune fille n'avait pas de quoi s'habiller pour aller à la Sainte Messe ; elle était contrainte d'emprunter quelquefois coiffe et habit. Mais écoutons-la encore : « La plus rude de mes croix était de ne pouvoir adoucir celle de ma mère ; surtout dans ses maladies ; mon affliction était extrême, car tout était sous clef, j'étais contrainte de mendier des œufs et autres choses nécessaires pour soulager ma pauvre mère. »

Dieu n'abandonnait pas l'humble jeune fille dans ces cruelles épreuves ; à la prière de Marguerite, il guérit Madame Alacoque d'un érysipèle qui devait lui être funeste. Pendant ces années si rudes, les joies étaient mêlées aux douleurs ; la dévotion au Très-Saint Sacrement la consolait de tout. Avait-elle un moment, elle courait à l'église, se rapprochait le plus possible du tabernacle et se consumait en présence de Jésus-Hostie, comme un cierge ardent, pour lui rendre amour pour amour. Cette consolation lui était souvent refusée par les personnes qui la tenaient dans une étroite dépendance. Vous l'auriez vue alors se retirer au fond du jardin, derrière un énorme bloc de granit déposé là par le courant des âges. De cet endroit qu'elle aimait, la pieuse enfant apercevait l'église où son Seigneur et Maître habitait. Elle se disait qu'il était là pour elle ; des larmes montaient à ses yeux, et sur l'aile de sa prière elle envoyait au divin captif du tabernacle ses adorations confiantes et ses effusions d'amour.

Cependant Marguerite-Marie avait atteint sa dix-septième année. Ses frères aînés parvenus à l'âge d'homme, prenaient en main la conduite des affaires et rendaient

à leur mère son influence perdue : l'aisance revenait à la maison ; des relations de voisinage ne tardèrent pas à se former. Marguerite se vit recherchée, plusieurs partis se présentèrent et sollicitèrent sa main. Sa mère la pressait de donner son consentement à des avances honorables, et pour mieux bannir de la pensée de sa fille toute velléité de vie religieuse, elle la conduisit dans le monde. Là, dans cette atmosphère saturée de frivolités et de bagatelles, Marguerite se trouva faible. « Je commençai, dit-elle, à voir le monde et à me parer pour lui plaire, et je cherchais à me divertir tant que je pouvais. » Mais Jésus veillait sur son enfant ; le soir, lorsqu'elle revenait de ces parties de plaisir, il se présentait à elle comme il était à sa flagellation, tout défiguré et couvert de sang, et il lui faisait d'amers reproches, l'accusant de l'avoir mis par ses vanités dans le triste état où elle le voyait. Souvent aussi il lui rappelait son vœu et la menaçait de sa disgrâce si elle lui devenait infidèle. Touchée de ces reproches et troublée par ces menaces, Marguerite prenait contre elle-même le parti de Dieu et se livrait à toutes les rigueurs d'une cruelle pénitence. Elle découvrait ses épaules, et armée d'une rude discipline, elle promenait sur sa chair meurtrie les morsures d'une sanglante flagellation. Elle liait aussi son corps avec des cordes et si étroitement, qu'elle pouvait à peine respirer et manger. Les chainettes dont elle serrait ses bras y entraient si avant qu'elle ne pouvait les retirer qu'avec des lambeaux de chair. Elle couchait la nuit sur des bâtons nouveaux dont elle composait son lit de repos.

Comment l'héroïque jeune fille ne triompha-t-elle pas plus tôt de son attrait pour le monde ? C'est que du côté du monde elle apercevait sa mère : sa mère tendrement aimée, sa mère que le souvenir de ses récentes angoisses consacrait plus vivement aux tendresses de sa fille. Madame Alacoque voyait dans le mariage un avenir pour Marguerite, et pour elle-même l'honneur et la sécurité de ses derniers jours ; ses fils devant sous peu se marier, elle ne redoutait rien tant que de retomber sous la dépendance de ses belles-filles. Aussi faisait-elle

plaider près du cœur de Marguerite ses larmes, ses prières, son désespoir. « Si tu me quittes, lui disait-elle, tu me feras mourir. » Partagée entre ces deux amours qui se disputaient son cœur, l'amour de Jésus et l'amour de sa mère, la jeune fille penchait tantôt à droite, tantôt à gauche, sans pouvoir se prononcer entre son vœu et sa piété filiale. Peut-être aurait-elle donné raison à sa mère. Elle en était venue à se demander si, n'étant qu'une enfant lorsqu'elle avait fait son vœu, elle ne pourrait pas ou même ne devrait pas en demander la dispense. Et d'ailleurs avait-elle assez d'énergie et de vertu pour se faire religieuse? « Pauvre misérable lui disait le tentateur, tu vas te rendre la risée de tout le monde, car jamais tu ne persévéreras; or quelle confusion pour toi de quitter un habit de religieuse et de sortir d'un couvent! où pourras-tu te cacher après cela? »

Mais Jésus lui venait en aide : aux défiances que nourrissait en elle le souvenir de ses infidélités, il répondait : « J'ai envie de faire de toi un composé de mon amour et de mes miséricordes » : ou bien encore : « Je t'ai choisie pour mon épouse et nous nous sommes promis fidélité lorsque tu m'as fait vœu de chasteté. C'est moi qui te pressais de le faire avant que le monde eût aucune part dans ton cœur; car je le voulais tout pur et sans être souillé par des affections terrestres... Et puis, je te mis en dépôt aux soins de ma Sainte Mère, afin qu'elle te façonnât selon mes desseins. » Enfin, pour couper court à de plus longues hésitations, Notre-Seigneur lui fit voir un jour, après la communion, qu'il était le plus beau, le plus riche, le plus puissant, le plus parfait de tous les amants; et que lui étant promise depuis tant d'années, elle ne pouvait rompre avec lui pour en prendre un autre. « Oh! apprends que si tu me fais ce mépris, je t'abandonne pour jamais; mais si tu m'es fidèle, je ne te quitterai pas et te ferai remporter la victoire sur tes ennemis. » Marguerite se rendit à ce coup, le calme se fit dans son âme, elle renouvela son vœu et promit à son Divin Maître que dût-il lui en coûter mille vies, elle ne serait jamais que religieuse. Elle se hâta de déclarer hautement sa résolution à tous les siens, et pria

que l'on congédiât tous les partis. Elle était décidée à mourir plutôt que de changer.

Sa mère n'essaya plus de combattre ouvertement sa résolution, mais elle ne cessa pas de lui susciter mille obstacles pour lasser sa persévérance. Marguerite-Marie tint bon; et après avoir résisté aux instances d'une parente qui l'appelait aux Ursulines de Charolles, elle entra au couvent de la Visitation de Paray où Jésus la voulait; c'était, paraît-il, le 20 juin de l'année 1671. Elle était dans sa vingt-quatrième année.

## CHAPITRE II.

AVANT ET APRÈS LA PROFESSION. COMMENT JÉSUS PRÉPARE  
SON APÔTRE.

Notre-Seigneur s'était choisi l'instrument qu'il destinait à glorifier son divin Cœur dans un prochain avenir. Il avait défendu la Bienheureuse contre les entraînements de sa nature aimante, il l'avait préservée de toute souillure jusque dans ces milieux frivoles où la portait son attrait; enfin, il l'avait conduite, encore parée de son innocence baptismale, dans l'asile qui devait être et l'autel de son immolation et le foyer de son apostolat.

Le couvent de Paray-le-Monial avait gardé dans son intégrité le véritable esprit des saints Fondateurs de la Visitation. Le respect des traditions, le culte de la règle, le point d'honneur des moindres observances y régnaient dans toute leur vigueur, on y vivait dans une atmosphère de simplicité et de soumission confiante qui aidait à l'épanouissement des vertus religieuses. Marguerite-Marie eut bientôt pris la température de cette oasis spirituelle; elle adopta les habitudes Visitandines, se fit la plus douce, la plus humble de ses Sœurs, et se plia sans effort aux moindres impulsions de l'obéissance. Vers ce temps-là, la vénérable Mère Hiéronime Hersant, du premier monastère de Paris, achevait la sixième année de sa supériorité, et la maîtresse des novices était la Mère Thouvant. Marguerite-Marie fut confiée aux soins de cette maîtresse; et comme elle était venue le lendemain de son entrée lui demander le secret de faire oraison, elle eut cette réponse : « Allez, mettez-vous devant Dieu comme une toile d'attente devant un peintre. » Aussitôt l'humble postulante alla s'offrir à son bon Maître pour recevoir toutes les touches du divin pinceau. Jésus prit plaisir à exprimer en elle toutes les vertus qui conviennent à sa vocation, il peignait surtout

la douceur et l'humilité, ces deux vertus caractéristiques de son divin Cœur : et il mit sur son visage comme un pur reflet des saintes ardeurs qui déjà la consumaient. Le 25 août 1671, fête de saint Louis, Marguerite-Marie reçut le saint habit; ce jour-là, il lui sembla qu'elle célébrait avec son bon Maître de célestes fiançailles et qu'elle échangeait avec lui la promesse d'un éternel amour. Il ne tarda pas à lui donner la preuve de la fidélité qu'il lui avait vouée, en lui accordant une faveur qui ne se trouve que rarement dans l'histoire même de la sainteté. Jésus la gratifia de sa présence habituelle, et d'une façon si particulière, qu'elle le sentait près d'elle et qu'elle l'entendait bien plus sûrement qu'elle n'eût pu faire à l'aide de ses sens. Elle ne pouvait y apporter d'empêchement et rien ne parvenait à l'en distraire; de là ce besoin de se prosterner, de se mettre à genoux, de prendre partout où elle le pouvait l'attitude de l'adoration, pour rendre hommage à l'hôte divin qui l'honorait de son voisinage. Mais de là aussi ce recueillement profond, cette sorte d'absorption dont il fallait sans cesse la tirer, comme si elle n'était plus sur la terre; enfin de là ce genre exceptionnel qui la signalait aux regards de ses compagnes, à l'attention de ses Supérieures et qu'elle seule ignorait. Les mères anciennes s'en émurent; on se demanda si cet attrait pour les voies extraordinaires cadrerait bien avec l'esprit de la Visitation. Il fut dit à la Bienheureuse qu'elle eût à suivre le chemin battu, qu'autrement on ne l'admettrait pas à la Profession. Cette menace l'effraya vivement. « Hélas, dit-elle à Notre-Seigneur, vous serez donc la cause qu'on me renverra? » « Dis à ta Supérieure, répondit le bon Maître, qu'elle n'a rien à craindre, que je répons pour toi et que je serai ta caution. » Elle alla dire le tout à sa Supérieure. — « Eh bien, reprit celle-ci, demandez à Notre-Seigneur de vous rendre utile à la religion par l'exacte observation de nos saintes Règles. » La Bienheureuse exposa cette demande au Sauveur qui lui dit : « Ma fille, je te l'accorderai; je te rendrai plus utile à la religion qu'on ne le pense; mais d'une manière qui ne sera connue que de moi seul. Désormais j'ajusterai mes grâces

à l'esprit de la Règle, à la volonté de tes Supérieures et à ta faiblesse. Tiens pour suspect tout ce qui te pourrait retirer de l'exacte pratique de la Règle; je veux que tu la préfères à tout le reste, même la volonté de tes Supérieures à la mienne, lorsqu'elles te défendront ce que je t'aurai ordonné. Laisse les faire, je saurai bien trouver le moyen de faire réussir mes desseins par des voies opposées et contraires. » On eut confiance dans cette réponse; et après quatorze mois de noviciat, le 27 octobre 1672, la Bienheureuse se mit en retraite.

Dans le but de modérer ses saintes ardeurs, la Supérieure l'envoya au jardin garder une ânesse et son ânon, avec ordre de veiller à ce qu'ils n'allassent pas dans le potager. Elle passait donc la journée à courir tantôt après l'ânesse, tantôt après l'ânon que tentaient les légumes du jardin. Cette agitation n'interrompait point l'union de l'humble retraitante avec Dieu et sa ferveur n'en fut pas diminuée; son doux Sauveur lui tenait compagnie, il daigna même lui apparaître, dans un bosquet de noisetiers, et là, sous cet ombrage béni, lui prodiguer les faveurs les plus tendres. La Bienheureuse fut donc admise à prononcer les saints engagements et fit Profession le 6 novembre 1672. Jusque-là, elle n'était que la fiancée de Jésus, désormais elle en devenait l'épouse; dans la ferveur de sa reconnaissance, elle écrivit avec son sang cette admirable consécration de tout son être : « Je suis pour jamais à mon Bien-Aimé, son esclave, sa servante et sa créature, puisqu'il est tout à moi et suis son indigne épouse sœur Marguerite-Marie, morte au monde : tout de Dieu et rien de moi; tout à Dieu et rien à moi; tout pour Dieu et rien pour moi! »

Elle fut fidèle à ce programme et ne se reprit jamais. Pendant les trois années qui la séparaient encore des grandes apparitions, nous la voyons se perfectionner dans tous les genres de vertus, surtout de celles que l'on apprend à l'école du Sacré Cœur. Sa douceur est ravissante, sa charité la rend tributaire de toutes les indigences, elle est toute au prochain; son humilité lui creuse des abîmes où elle voudrait s'ensevelir oubliée de tous.

Avant d'être l'apôtre du Sacré Cœur, elle en est le plus fidèle disciple; Jésus l'aide à pratiquer jusqu'à l'héroïsme les vertus dont elle doit arborer le drapeau.

Que ne pouvons-nous décrire les transports de son zèle et ces ardeurs croissantes qu'elle va puiser dans le Cœur de Jésus, dans ce vivant foyer qui n'aspire qu'à faire rayonner sur le monde le feu qu'il a reçu du ciel ! Elle s'offre à Dieu pour être la victime de tous les pécheurs; elle voudrait endurer toutes les peines qu'ils ont méritées pour leurs péchés, pourvu qu'à ce prix, le règne de Jésus s'établisse sur la terre. Et son amour pour le Saint Sacrement, et cette faim de la Communion, et ce désir de s'unir à son Jésus, suprême besoin et délicieux tourment de son âme, qui les dira ? Il plut à Notre-Seigneur de donner un apaisement à ces aspirations qu'il suscitait lui-même dans le cœur de la Bienheureuse. Un jour il lui apparut couvert de plaies, et l'invita à regarder l'ouverture de son côté, abîme sans fond, creusé par une flèche sans mesure, celle de l'amour. « Perds-toi dans cet abîme, lui dit-il, c'est la demeure de ceux qui m'aiment, ils y rencontrent deux vies, l'une pour l'âme, l'autre pour le cœur. » Une autre fois, il lui dit encore : « Sais-tu bien à quelle fin je te donne si abondamment mes grâces ? C'est pour te rendre comme un sanctuaire où brûle continuellement le feu de mon amour. Ton cœur est un autel sacré que rien de flétri ne toucha, je l'ai choisi pour apaiser la justice de mon Père et lui rendre une gloire infinie par l'offrande que tu lui fais de moi-même, en y unissant le sacrifice de ton être pour honorer le mien. » Mais il réservait à son humble servante une faveur plus merveilleuse encore ; il daigna lui dire : « Ma fille, je prends tant de plaisir à voir ton cœur, que je me veux mettre en ta place et te servir de cœur. » Ce qu'il fit si sensiblement, ajoute la Bienheureuse, qu'il ne m'était pas permis d'en douter. Quelquefois, il me faisait voir mon cœur qui est le sien et n'est plus à moi, comme une lampe devant le Saint Sacrement, et il me disait : « as-tu perdu au change que tu as fait avec moi en me donnant tout ? C'est ainsi, continue l'humble Sœur, que mon Seigneur favorisait sa



chétive esclave. Depuis ce temps, je n'avais point d'autre préparation pour la Sainte Communion que lui-même, il me servait de cœur, d'âme, d'esprit, de volonté, de vie, d'amour et de tout. »

Elle était donc tout à Jésus, la Bienheureuse Marguerite-Marie; elle pensait, aimait, voulait comme lui. Le vœu de la vénérable Mère Thouvant était accompli; sa docile et fervente novice était allée s'offrir avec empressement au devant du pinceau divin, elle s'était laissé peindre sans résistance, et Jésus avait effacé de cette toile obéissante, toute tache et toute imperfection volontaire; il s'était peint lui-même dans la vérité de ses vertus. A quel autre qu'à cette vivante image de ses perfections pouvait-il se confier? Parlez donc, ô Jésus, manifestez à Marguerite-Marie les secrets de votre amour, révélez-lui votre Cœur!

## CHAPITRE III.

NOTRE-SEIGNEUR DÉCOUVRE LES SECRETS DE SON CŒUR A LA  
B. MARGUERITE-MARIE. IL LUI DONNE SA MISSION.

Notre-Seigneur avait prodigué ses dons à la Bienheureuse ; mais si merveilleuses que fussent les faveurs dont il la comblait, il ne lui avait rien départi qu'il n'eût accordé à d'autres âmes privilégiées. Les Gertrude, les Mechtilde avaient, comme Marguerite-Marie, reposé sur le Cœur du bon Maître ; comme elle encore, il les avait admises à pénétrer dans la plaie de son côté pour y boire la vie à sa source, et elles seraient longues les Litanies des Saints et des Saintes qui ont échangé leur cœur avec le Cœur de l'Homme-Dieu. Mais dans toutes ces communications intimes, Jésus semble ne s'être proposé que la sanctification des âmes qui les ont reçues ; il ne paraît pas que les contemporains les aient même soupçonnées, le cloître seul en connaissait le mystère.

Tout autres apparaissent les desseins du Maître sur l'humble Visitandine : Il ne veut pas l'enrichir de ses dons seulement pour elle-même, elle les recevra pour les communiquer. Il veut qu'elle soit plus que la confidente de ses secrets ; plus que l'imitatrice de ses vertus, il la choisit pour en faire la dispensatrice de ses largesses, la messagère de ses volontés, l'évangéliste de son amour et l'apôtre de son Cœur. Honorée des confidences de son Seigneur, elle ne les retiendra pas captives dans son âme ; elle saura proposer aux hommes les mystères du divin amour et les faire accepter. Son zèle embrasera la terre, et cette cellule où il lui serait si doux de se cacher sera le centre d'un mouvement qui portera sa parole jusqu'aux extrémités du monde.

Telle est la mission dont le Sauveur l'investit dans une série de révélations que nous allons redire ; car il ne plut pas à son Maître de l'initier à tous ses secrets dans

une seule apparition ; il aima mieux lui dévoiler dans une suite de manifestations progressives les desseins qu'il avait sur elle, le but à atteindre et les moyens à employer.

Avant de commencer cette exposition, nous ferons une remarque. Le nombre des visions qui ont trait au Sacré Cœur est considérable ; la plupart ont pour objet la dévotion nouvelle avec les emblèmes et les pratiques qui doivent la rendre populaire ; les autres regardent plus spécialement les Apôtres que Notre-Seigneur choisit pour la propager. Nous ne nous occuperons que des premières dans ce chapitre, et encore ne donnerons-nous que les principales, c'est-à-dire celles qui, réputées plus insignes que les autres, ont depuis longtemps fixé l'attention des historiens. Le nombre même de ces faveurs insignes, avec leurs dates respectives, n'est pas bien déterminé. Le Père Daniel en compte quatre qu'il renferme dans l'espace de moins de deux années 1674 et 1675. Il adopte quant au nombre l'opinion des Contemporaines ; il s'en sépare quant à la date ; les Contemporaines, élargissant le cadre de ces visions, mettent la première en 1673 et la quatrième en 1675. Mgr Bougaud n'admet que trois apparitions solennelles de 1673 à 1675. Où rélègue-t-il celle qu'il supprime ? la troisième dans l'ordre chronologique selon le P. Daniel et les Contemporaines ? Il en fait deux parts et ne voit dans la première qu'un développement de la première des trois apparitions universellement admises ; tandis que faisant de la seconde part une vision distincte, il la renvoie à une date postérieure, vers les années 1684 ou 1685.

Nous n'avons pas la prétention de trancher le différend, mais nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs les deux apparitions qui sont l'objet du litige, et nous dirons de quel côté penchent aujourd'hui nos préférences.

### *Première apparition, 1673.*

La Bienheureuse se tenait un jour devant le Saint Sacrement avec plus de loisir qu'à l'ordinaire. Le Saint Sacrement était le divin Aimant qui attirait son âme, et

c'est pendant ses heures d'adoration que le bon Maître l'honorait de ses communications les plus intimes. Voici comment elle en parle dans sa vie écrite par elle-même : « Je me trouvai tout investie de cette divine présence, mais si fortement que je m'oubliai de moi-même et du lieu où j'étais, et je m'abandonnai à ce divin Esprit, livrant mon cœur à la force de son amour. Il me fit reposer fort longtemps sur sa divine poitrine où il me découvrit les secrets impénétrables de son Sacré Cœur qu'il m'avait tenus cachés jusqu'alors qu'il me l'ouvrit pour la première fois, mais d'une manière si effective et si sensible qu'il ne me laissa aucun lieu d'en douter, moi qui crains pourtant toujours de me tromper en tout ce que je dis se passer en moi. Et voici comment il me semble que la chose s'est passée. Il me dit : Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes et pour toi en particulier que ne pouvant contenir en lui-même les flammes de son ardente Charité, il faut qu'il les répande par ton moyen, et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir des précieux trésors que jete découvre et qui contiennent les grâces dont ils ont besoin pour être retirés de l'abîme de perdition. Je t'ai choisie comme un abîme d'indignité et d'ignorance pour l'accomplissement d'un si grand dessein, afin que tout soit fait par moi. Ensuite, il me demanda mon cœur, lequel je le suppliai de prendre, ce qu'il fit ; et il le mit dans son Cœur adorable, où il me le fit voir comme un atôme qui se consumait dans cette ardente fournaise. Puis, le retirant comme une flamme ardente en forme de cœur, il le remit dans le lieu où il l'avait pris en me disant : Voilà, ma bien-aimée, un précieux gage de mon amour. Je renferme dans ton côté une petite étincelle de mes plus vives flammes pour te servir de cœur et te consumer jusqu'au dernier moment. Et pour marque que la grande grâce que je viens de te faire n'est point une imagination, et qu'elle est le fondement de celles que j'ai encore à te faire, quoique j'aie refermé la plaie de ton côté, la douleur t'en restera pour toujours ; et si jusqu'à présent tu n'a pris que le nom de mon esclave, je te donne celui de disciple bien-aimée de mon Sacré Cœur. »

Laissons la Bienheureuse à l'enivrement céleste qui l'absorbe, à l'embrasement divin qui la consume pendant de longs jours, et rapprochons de cette première apparition celle que le Père Daniel et les Contemporaines désignent comme la troisième, mais que Mgr Bougaud veut indentifier avec celle que nous venons de lire.

M. l'abbé Cucherat se prononce pour Mgr Bougaud, et les Religieuses de Paray qui ont édité de nos jours le travail des Contemporaines de la Bienheureuse, se demandent à leur tour, s'il ne faut pas voir dans le récit de cette nouvelle apparition une simple amplification de la première. Quoi qu'il en soit, voici le fait tel qu'il est raconté par Marguerite-Marie dans une de ses lettres :

« Ce fut un jour de saint Jean l'Évangéliste qu'après m'avoir fait reposer plusieurs heures sur sa poitrine sacrée, je reçus de cet aimable Cœur des grâces dont le souvenir me met hors de moi-même ; et je ne crois pas être nécessaire de les spécifier, quoique le souvenir et l'impression m'en resteront toute la vie. Après cela, ce divin Cœur me fut présenté comme sur un trône de flammes, plus rayonnant que le soleil et transparent comme le cristal, avec cette plaie adorable qu'il reçut sur la croix.

« Il était environné d'une couronne d'épines qui signifiait les piqûres que nos péchés lui faisaient, et une croix au-dessus qui signifiait que dès les premiers instants de son Incarnation, c'est-à-dire que, dès lors que ce Sacré Cœur fut formé, la croix y fut plantée, et il fut rempli dès ses premiers instants, de toutes les amertumes que lui devaient causer les humiliations, la pauvreté, la douleur et les mépris que sa sainte Humanité aurait à souffrir pendant toute sa vie et en sa sainte passion. Et il me fit voir que l'ardent désir qu'il avait d'être aimé des hommes et de les retirer de la voie de perdition où Satan les précipite en foule, lui avait fait former le dessein de manifester son Cœur aux hommes avec tous les trésors d'amour, de miséricorde, de grâce, de sanctification et de salut qu'il contenait, afin que tous ceux qui voudraient lui rendre et procurer tout l'amour, l'honneur et la gloire qui se-

rait en leur pouvoir, il les enrichirait avec abondance et profusion des divins trésors du Cœur de Dieu qui en est la source ; lequel il fallait honorer sous la figure de ce Cœur de chair dont il voulait voir l'image exposée et portée sur moi et sur le cœur pour y imprimer son amour et le remplir de tous les dons qu'il contient, et pour y détruire tous les mouvements déréglés ; et que partout où cette sainte image serait exposée pour y être honorée, il y répandrait ses grâces et ses bénédictions, et que cette dévotion était comme un dernier effort de son amour qui voulait favoriser les hommes, en ces derniers siècles, de cette rédemption amoureuse, pour les retirer de l'empire de Satan, lequel il prétendait ruiner pour nous mettre sous la douce liberté de l'empire de son amour. Il voulait rétablir ce divin amour dans le cœur de tous ceux qui voudraient embrasser cette dévotion. Et après cela, ce Souverain de mon âme me dit : « Voilà les desseins pour lesquels je t'ai choisie et comblée de tant de faveurs ; voilà pourquoi j'ai pris un soin particulier de toi dès le berceau. Je ne me suis rendu moi-même ton Maître et ton Directeur que pour te disposer à l'accomplissement de ce grand dessein, et pour te confier le grand trésor que je te montre ici à découvert ; » alors me prosternant en terre, je lui dis avec saint Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ! ne pouvant exprimer ce que je sentais pour lors, et je ne savais si j'étais au ciel ou sur la terre. »

La voilà cette révélation contestée, la voilà dans toute son étendue et dans sa beauté incomparable ! Ne semble-t-il pas en la lisant qu'elle ne fait qu'un seul et même tout dans la pensée de la voyante, comme elle jaillit sous sa plume d'un seul et même jet ? C'est bien le récit d'une apparition unique, et non une sorte de mosaïque composée de souvenirs et de pièces rapportées. Nous nous refusons donc à la scinder en deux parts, comme l'ont fait Mgr Bougaud et M. Cucherat. Mais cette apparition est-elle distincte de la première ou n'en est-elle qu'un simple développement ? La Bienheureuse vise-t-elle dans le mémoire de sa vie et dans sa lettre au Père Croiset un seul et même fait sous des aspects

divers et avec des détails différents ? Nous comprenons que cette question ait partagé les Écrivains.

Il est vrai que la même faveur, le repos de la Bienheureuse sur la poitrine du bon Maître se trouve dans les deux apparitions et nous porterait à les confondre : mais ne peut-on pas admettre que Notre-Seigneur aurait deux fois honoré sa servante de ce glorieux privilège ? De plus, on ne trouve pas dans le premier récit le trône de feu plus rayonnant qu'un soleil ; on n'y rencontre pas le Cœur avec la plaie entr'ouverte, avec les épines qui le couronnent, avec la croix qui le surmonte ; on y cherche en vain les enseignements que ces emblèmes nous révèlent dans le Cœur de Jésus, un immense amour uni à de perpétuelles douleurs. Enfin aucune mention n'y est faite de cette image du Sacré Cœur qui doit être le signe public de la dévotion nouvelle et qui s'offre à nous avec de si magnifiques promesses.

Pour toutes ces raisons, il semble qu'on doit admettre dans le récit fait au P. Croiset une apparition particulière, distincte de la première. Avec elle le drame se développe, l'action marche, le culte demandé se précise et s'enrichit avec l'image d'un élément nouveau.

Telle fut longtemps notre opinion, nous étions de l'école du Père Daniel et des Contemporaines ; mais aujourd'hui, il nous semble difficile de ne pas nous ranger du côté de l'opinion contraire. Et d'où vient ce revirement ? De la découverte récente de 10 lettres adressées par la Bienheureuse au Père Jean Croiset. Ces lettres d'une authenticité incontestable étaient connues en partie. Les religieuses de Paray, dans leur publication de la vie et des œuvres de la Bienheureuse, avaient reconstitué ces lettres tant avec des extraits empruntés à la Vie de Marguerite-Marie par les Contemporaines, qu'avec des fragments insérés par le Père Croiset dans sa notice abrégée sur la vie de cette Bienheureuse, et croyant avoir entre les mains la correspondance de celle-ci avec son directeur, elles avaient inscrit le P. Rolin comme leur destinataire, mais la découverte faite à Avignon, il y a 15 ou 18 mois, renverse tous ces arrangements et tous ces calculs. Le vrai destinataire des lettres que l'on

disait adressées au Père Rolin par la Bienheureuse, c'est le Père Jean Croiset : nous en donnerons les preuves péremptoires dans le chapitre que nous consacrerons à ce vénérable Père.

Or, dans sa quatrième lettre, en date du 3 novembre 1689, la Bienheureuse donne un détail que les Contemporaines n'ont pas connu : elle déclare formellement que la grâce dont Notre-Seigneur l'a honorée le jour de saint Jean l'Évangéliste est la première qu'elle ait reçue touchant la dévotion au Sacré Cœur. Mais elle atteste avec non moins d'évidence dans le mémoire de sa vie que c'est après l'avoir fait reposer sur sa poitrine que Notre-Seigneur lui ouvrit pour la première fois les secrets de son Cœur. La *lettre* et le *mémoire* visent donc une seule et même apparition, tout en se complétant l'un l'autre. Le *mémoire* raconte avec plus de complaisance les grâces insignes que Jésus prodigue à la bien-aimée de son Cœur. Les lacunes que présentent les deux récits ne doivent pas nous étonner ; la Bienheureuse les a écrits à quatre ou cinq ans de distance l'un de l'autre, elle prend ses souvenirs à mesure qu'ils se présentent à sa mémoire ; ni les mêmes détails ne viennent immédiatement à son esprit, ni pour les exprimer, les mêmes mots sous sa plume. On ne peut surprendre aucune contradiction. La Bienheureuse est également sincère et loyale dans les deux exposés qu'elle fait d'une même faveur. Du reste, elle ajoute, après le récit de l'apparition qu'elle adresse au P. Croiset : « J'oubliais de vous dire que je ne puis spécifier le temps auquel il me semble que toutes ces choses se sont passées, ne pensant plus devoir être obligée d'en jamais parler. »

Voici donc, comment, une fois admise l'identité de l'apparition dans les deux récits, on pourrait les fondre dans un seul exposé.

Ce fut un jour de saint Jean l'Évangéliste que Notre-Seigneur daigna m'éclairer pour la première fois touchant la dévotion à son Sacré Cœur. J'étais devant le Saint-Sacrement, tout investie de sa divine présence, et complètement oublieuse de moi-même et du lieu où je me trouvais. Je m'abandonnais à l'Esprit-Saint, et li-



vrais mon cœur à la force de son amour. Il me fit alors reposer plusieurs heures sur sa poitrine sacrée, et je reçus de son aimable Cœur des grâces dont le souvenir me met hors de moi-même. Il me découvrit alors les merveilles de son amour et les secrets ineffables de son Cœur, qu'il m'avait toujours tenus cachés jusque-là.

Puis, ce divin Cœur me fut présenté comme sur un trône de flammes plus rayonnant que le soleil et transparent comme un cristal. La plaie adorable qu'il reçut sur la croix y paraissait visiblement, il y avait une couronne d'épines autour de ce divin Cœur et une croix au-dessus. Ces épines rappelaient les piqûres que lui ont causées nos péchés; et cette croix symbolisait les perpétuelles douleurs de son amour. Dès le premier moment de l'Incarnation, elle fut plantée dans son Cœur. Et à chaque instant ce Cœur sacré fut inondé de toutes les amertumes que la malice des hommes ne cessa de lui prodiguer toute sa vie et jusque dans sa mort. Et Jésus me disait : « Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes que, ne pouvant contenir en lui-même les flammes de son ardente Charité, il faut qu'il les répande par ton moyen et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors. Je t'ai choisie comme un abîme d'indignité et d'ignorance pour l'accomplissement d'un si grand dessein, afin que tout soit fait par moi. »

Et le Sauveur m'assurait qu'il prenait un singulier plaisir d'être honoré sous la figure de ce Cœur de chair dont il voulait que l'image fut exposée en public, et que partout où cette sainte image serait exposée, il y répandrait ses grâces et ses bénédictions; cette dévotion étant comme le suprême effort que dans ces derniers siècles tentait son Cœur pour retirer les hommes de l'empire de Satan et les replacer sous la douce liberté de son royal amour.

Ensuite ce Souverain de mon âme me dit : « Voilà, ma fille, le dessein pour lequel je t'ai choisie; c'est pour cela que je t'ai fait de si grandes grâces et que j'ai pris un soin particulier de toi dès le berceau. Je me suis rendu moi-même ton Maître et ton Directeur pour te dis-

poser à recevoir toutes ces grâces et pour te confier ce grand trésor que je te montre ici à découvert. » Je me prosternai en terre, et je lui dis avec saint Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Je ne pouvais exprimer les sentiments qui remplissaient mon âme, je ne savais si j'étais au ciel ou sur la terre.

Après quoi, il me demanda mon cœur, je le suppliai de le prendre, il le fit, le mit dans le sien et me le fit voir comme un atôme qui se consumait dans une fournaise ardente. Puis il le retira comme une flamme en forme de cœur, et le remit dans le lieu où il l'avait pris, en me disant : « Voilà, ma bien-aimée, un précieux gage de mon amour. C'est une étincelle de mes plus vives flammes que je renferme dans ton côté pour te servir de cœur et te consumer jusqu'au dernier moment. Et pour te prouver que la grande grâce que je viens de te faire n'est point une imagination, et qu'elle est le fondement de toutes celles que j'ai à te faire encore ; quoique j'aie refermé la plaie de ton côté, la douleur t'en restera pour toujours ; et si jusqu'à présent tu n'as pris que le nom de mon esclave je te donne celui de disciple bien-aimée de mon Sacré Cœur. »

On connaît maintenant cette première apparition du Cœur de Jésus avec toutes ses tendresses pour les hommes et ses condescendances pour l'humble Visitandine. Deux faits s'en dégagent avec éclat. L'un, c'est que Jésus nous aime et qu'il nous aime jusqu'à la passion. Il se compare à un amant qui ne peut plus contenir ses ardeurs. Jusque-là il était parvenu à en dissimuler les flammes, désormais il n'y tient plus, son Cœur bat plus vite à mesure que notre amour se refroidit. Enfin, il éclate, il jaillit de sa poitrine sacrée pour réchauffer ses créatures, et les préserver de l'abîme où leur indifférence les conduit. Aussi, qu'on veuille bien le remarquer, le principal objet qu'il offre à nos adorations, dans la dévotion à son Cœur, c'est moins l'amour qu'il a pour son Père que celui qui l'incline vers nous.

Le second fait qui mérite attention, c'est que Notre-Seigneur concentre sur Marguerite-Marie ses rayons les plus brûlants. « Je t'ai choisie, lui dit-il, pour faire de

toi l'apôtre de mon Cœur. » Et de crainte que son humilité ne la porte à douter de la vérité de l'apparition, et à ne voir qu'un jeu de son imagination dans ces réalités invisibles, il lui donne pour mémorial un nom et une blessure : un *nom*, celui de disciple bien-aimée de son Cœur ; une *blessure*, celle du côté. Voici comment elle en parle : « cette plaie dont la douleur m'est si précieuse, me cause de si brûlantes ardeurs, qu'elle me consume toute vive. » La Bienheureuse a conservé toute sa vie cette blessure. Afin que le temps ne put en affaiblir le témoignage, tous les premiers Vendredis du mois Notre-Seigneur en ravivait la douleur. Ces jours-là, ce Cœur sacré était représenté à la Bienheureuse sous la forme d'un soleil éclatant de lumière, qui dardait à plomb ses rayons sur son cœur. Elle se sentait alors embrasée d'un feu si ardent qu'il lui semblait s'en aller se réduire en cendres. Aussi n'oublia-t-elle jamais la faveur douloureuse dont son Jésus l'avait honorée. Quatorze ans plus tard, elle écrivait à la Mère de Saumaise (Lettre 93<sup>e</sup>, janvier 1689) : « Le jour de la fête du bien-aimé de mon cher Bien-Aimé (27 décembre 1688), il me revint à la mémoire que ce fut à pareil jour que ce divin Époux me fit la grâce incompréhensible de me faire reposer sur son sein avec son disciple de prédilection et de me donner son Cœur, sa Croix et son Amour : son Cœur, pour être mon asile, mon secours et mon ciel de repos dans les tempêtes de cette mer orageuse ; sa Croix pour être mon trône de gloire ; et je dois non seulement me glorifier en elle, mais encore me réjouir, parce qu'il n'y a rien de bon pour moi que Jésus, la Croix et l'amour ; de plus il m'a donné son amour pour me purifier, me consumer et me transformer tout en lui. »

#### *Seconde apparition 1674.*

C'était encore devant le Saint-Sacrement exposé, probablement le jour de la Visitation, ou pendant l'Octave de la Fête-Dieu. La Bienheureuse, alors plongée dans un recueillement extraordinaire, eut une vision qu'elle raconte elle-même en ces termes :

« Jésus-Christ mon doux Maître se présenta à moi tout éclatant de gloire avec ses cinq plaies brillantes comme cinq soleils, et de cette sacrée humanité sortaient des flammes de toutes parts, mais surtout de son adorable poitrine qui ressemblait à une fournaise, laquelle s'étant ouverte, me découvrit son tout aimant et tout aimable Cœur qui était la vive source de ces flammes. Ce fut alors qu'il me fit connaître les merveilles inexplicables de son pur amour, et jusqu'à quel excès il l'avait porté à aimer les hommes dont il ne recevait que des ingratitude et méconnaissances. « Ce qui m'est beaucoup plus sensible, dit-il, que tout ce que j'ai souffert en ma Passion; d'autant que s'ils me rendaient quelque retour d'amour, j'estimerais peu tout ce que j'ai fait pour eux, et voudrais, s'il se pouvait, en faire davantage; mais ils n'ont que des froideurs et du rebut pour tous mes empressements à leur faire du bien. Toi, du moins, donne-moi ce plaisir, de suppléer à leur ingratitude autant que tu pourras en être capable. » Et comme elle lui remontrait son impuissance, il lui répondit : « Tiens, voilà de quoi suppléer à tout ce qui te manque. » Et en même temps de ce divin Cœur, dit encore la Bienheureuse, il sortit une flamme si ardente que je pensai en être consumée. J'en fus toute pénétrée et ne pouvant plus la soutenir, je lui demandai d'avoir pitié de ma faiblesse. « Je serai ta force, me dit-il, ne crains rien, mais sois attentive à ce que je te demande pour te disposer à l'accomplissement de ces desseins. Premièrement, tu me recevras dans le Saint-Sacrement autant que l'obéissance te le voudra permettre, quelques mortifications et humiliations qui t'en doivent arriver, lesquelles tu recevras comme des gages de mon amour. De plus, tu communieras tous les premiers Vendredis de chaque mois; et toutes les nuits du Jeudi au Vendredi, je te ferai participer à cette mortelle tristesse que j'ai bien voulu sentir au jardin des Olives, et cette tristesse te réduira à une espèce d'agonie plus rude à supporter que la mort. Pour m'accompagner dans cette humble prière que je présentais alors à mon Père parmi toutes mes angoisses, tu te lèveras entre onze heures et minuit pour te prosterner

pendant une heure avec moi, la face contre terre, tant pour apaiser la divine colère en demandant miséricorde pour les pécheurs, que pour adoucir en quelque façon l'amertume que je sentais de l'abandon de mes apôtres, ce qui m'obligea à leur reprocher de n'avoir pu veiller une heure avec moi ; et pendant cette heure, tu feras ce que je t'enseignerai. Mais écoute, ma fille, ne crois pas légèrement à tout esprit et ne t'y fie pas... ne fais rien sans l'approbation de l'obéissance afin que Satan ne puisse te tromper, car il n'a pas de pouvoir sur les obéissants.»

Est-il nécessaire de faire remarquer tout ce que cette seconde apparition ajoute à la première ? Le bon Maître caractérise lui-même la dévotion qu'il apporte à la terre et il en détermine l'esprit. Elle sera une dévotion de réparation, une amende honorable. La Bienheureuse lui fera le plaisir de suppléer par ses adorations et ses pieux empressements à la froideur de ces hommes qu'il a tant aimés, elle le consolera de leurs ingraturités. Mais il fait plus : il signale les principaux actes qui serviront à la réparation : c'est la communion fréquente, et aussi fréquente qu'il se pourra ; c'est en particulier la communion des premiers Vendredis ; c'est l'Heure sainte la nuit du Jeudi au Vendredi de chaque semaine. La seconde apparition fait faire un grand pas à la dévotion au Sacré Cœur.

Mais pendant que Notre-Seigneur intimait ses volontés à sa Servante, que devenait-elle ? L'humble Marguerite-Marie était hors d'elle-même et ne savait plus où elle se trouvait. On vint la tirer de là, et voyant qu'elle ne pouvait répondre ni même se soutenir, on la conduisit à sa Supérieure. Quand elle lui eut tout raconté, la Mère de Saumaise la traita de la façon la plus humiliante, soit qu'elle ne crut pas à l'apparition, soit qu'elle feignit de ne pas y croire. Elle ne lui accorda rien de ce que Notre-Seigneur avait prescrit. Mais le feu qui dévorait Marguerite-Marie la jeta dans une fièvre continue dont elle eut plus de soixante accès de suite, sans qu'aucun remède put en tempérer les ardeurs. La Mère de Saumaise ne savait que penser ; elle dit à la malade de

demander sa guérison ; si elle l'obtenait, on connaîtrait à ce signe que ce qui se passait venait du bon esprit et on lui permettrait l'oraison de la nuit et la communion du premier Vendredi. L'humble Sœur se mit en prières et recouvra aussitôt la santé. La preuve était manifeste, la Mère de Saumaise se rendit : elle accorda l'Heure Sainte et la Communion du premier Vendredi.

*Troisième apparition 1675.*

La Bienheureuse était au chœur devant le Saint-Sacrement un des jours de son Octave ; et recevant en ce moment des grâces excessives, elle se sentit touchée du désir d'user envers Dieu de quelque retour et de lui rendre amour pour amour. Notre-Seigneur lui dit : « Tu ne peux mieux t'acquitter envers moi qu'en faisant ce que je t'ai déjà tant de fois demandé. » Et lui découvrant son divin Cœur : « Voilà, dit-il, ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ; et en reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitude par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce Sacrement d'amour ; mais ce qui m'est plus sensible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi. C'est pour cela que je te demande que le premier Vendredi d'après l'Octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en communiant ce jour-là et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable, pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. Je te promets aussi que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son divin amour sur ceux qui lui rendront cet honneur ou qui procureront que cet honneur lui soit rendu. »

Cette révélation est restée la plus célèbre de toutes, et la plainte du Cœur de Jésus a trouvé dans le monde chrétien un retentissement qui se soutiendra jusqu'au dernier des jours. Elle a pénétré dans les monastères

dont les grilles n'avaient pas préservé de toute recherche et de toute froideur les âmes qui s'y étaient volontairement renfermées; elle a su atteindre dans le monde les chrétiens partagés ou indécis, les retardataires et les indifférents; elle a poursuivi dans leur éloignement systématique les transfuges de l'Eucharistie : elle a saisi et touché jusqu'aux profanateurs qui substituaient aux adorations de la foi vive les emportements de la haine et de sacrilèges attentats. Et une révolution s'est opérée dans le monde : les âmes pieuses se sont empressées de consoler le Sacré Cœur en payant de retour ses tendresses méconnues; les indifférents, les déserteurs de l'Eucharistie ont repris le chemin de la Sainte Table; sans attendre l'approbation officielle de l'Église, ni l'institution d'une fête, on s'est mis à communier le premier Vendredi après l'Octave de la Fête-Dieu; partout on a offert à Jésus-Hostie, au Dieu longtemps méconnu, réparations et amende honorable :

L'humble Visitandine n'entrevoyait pas encore cet heureux renouvellement lorsque chargée par le bon Maître d'établir dans l'Église la fête de son Cœur, elle répondit : « Mais Seigneur, à qui vous adressez-vous? à une chétive créature et à une si pauvre pécheresse que son indignité même serait capable d'empêcher l'accomplissement de votre dessein. Vous avez tant d'âmes généreuses pour l'exécuter. »

« Ne sais-tu pas, lui dit ce divin Sauveur, que je me sers des sujets les plus faibles pour confondre les forts, et que c'est ordinairement sur les plus petits et sur les pauvres d'esprit que ma puissance se manifeste avec plus d'éclat, afin qu'ils ne s'attribuent rien à eux-mêmes? »

« Donnez-moi donc le moyen de faire ce que vous me commandez, reprit-elle. » « Adresse-toi à mon Serviteur, je te l'ai envoyé pour l'accomplissement de ce dessein. »

Quel est ce Serviteur que Jésus donne pour auxiliaire à la Bienheureuse, et qui intervient comme un troisième personnage dans le drame tout intime qui s'est déroulé entre le Cœur de Jésus et sa Servante? Nous le dirons dans le chapitre suivant.

## CHAPITRE IV.

LE RÉVÉREND PÈRE CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE  
OU LE SERVITEUR DU CŒUR DE JÉSUS (1641-1682).

*Sa mission providentielle, son Apostolat (1674).*

Ce nom de Serviteur du Cœur de Jésus qui lui est donné par Jésus lui-même suffit à la gloire du Père Claude de la Colombière. Rappelons brièvement ce qu'il était et comment la Providence l'avait préparé à sa mission <sup>1</sup>.

Claude de la Colombière vint au monde le 2 février 1641, à Saint-Symphorien d'Ozon en Dauphiné, et le baptême ne tarda pas à le faire enfant de Dieu. Son père, Bertrand de la Colombière, était notaire royal à Saint-Symphorien ; sa mère, Marguerite Coindat, appartenait à la race de ces femmes fortes que Dieu promet au jeune homme comme la récompense de ses mérites. Six enfants furent les fruits de cette union bénie : Claude, le troisième, était le vrai portrait de sa vertueuse mère. Elle fut longtemps seule à veiller sur son enfance ; mais son père, ayant renoncé à son notariat en 1650 pour consacrer à l'éducation de ses fils les loisirs que lui donnait sa retraite, voulut en faire des gentilshommes et des chrétiens. Après les avoir initiés aux premières notions de la grammaire et de l'histoire, il les plaça au grand collège de la Trinité de Lyon dirigé par les Pères Jésuites. Claude y fit deux ans de Philosophie et ne tarda pas à se distinguer parmi ses frères et ses condisciples : on admirait en lui l'écolier studieux,

<sup>1</sup> Voir parmi les pièces justificatives du tome second quelques notes biographiques qui nous permettent de suivre pas à pas le Ven. de la Colombière depuis son entrée dans la Compagnie. Nous les devons à la charité du R. P. Van Meurs, archiviste de la Compagnie, à Rome.



le brillant lauréat ; mais les pensées de la foi le prémunissaient contre les enivrements de l'amour-propre et d'autres tentations encore ; aucun nuage ne ternit la pureté de son front, la limpidité de son regard ; il était congréganiste et dignitaire de la Congrégation. Arriva l'heure de se choisir une carrière. Claude qui ne s'était séparé de ses maîtres qu'à regret, gardait vivant dans son cœur le souvenir de leur noble devise : *Ad majorem Dei gloriam !* A la plus grande gloire de Dieu ! Il les voyait poursuivis par la haine implacable de tous les ennemis de l'Église devenus leurs ennemis. Cette vocation lui parut belle, elle lui promettait de grands travaux et de grands dangers, une guerre incessante au vice et à l'erreur, et au bout de ces fatigues l'espérance du martyr, il n'hésita pas : il sollicita et obtint l'honneur d'entrer dans la Compagnie de Jésus. On l'envoya au noviciat d'Avignon. Il s'y présenta le 22 octobre 1658 dans sa dix-huitième année. Son père qui ne s'était opposé un moment à son désir que pour le mûrir davantage, l'avait accompagné jusqu'au noviciat ; en le quittant il lui dit : « J'espère que vous vous conduirez toujours de manière à faire honneur au nom que vous portez. — Oui, mon père, répondit le jeune homme, je vous le promets, et puisque l'honneur d'un religieux consiste à être saint, je tâcherai de le devenir. » Il tint parole, et sa sainteté fut après Dieu son ouvrage. Il comprit bien vite ce que doit être un religieux : s'il n'accepte pas le renoncement intérieur, l'immolation du moi, il n'est religieux qu'à la surface. Aussi le jeune novice s'empressa-t-il de se jeter à corps perdu dans l'abnégation : et à voir avec quelle ardeur il s'efforçait d'atteindre les hautes cimes de la perfection religieuse, on pouvait se demander s'il n'avait pas déjà le pressentiment que son passage ici-bas serait court, et qu'il devait remplir en peu de jours une longue carrière.

Sorti du Noviciat, il fait un an de métaphysique au collège d'Avignon, puis enseigne pendant cinq années la grammaire et les Humanités dans le même collège. De là, il se rend à Paris où il fait son *quadriennium* de Théologie. C'est vers la fin de sa troisième année qu'il

reçut le sacerdoce. Ses études théologiques achevées, il vint professer la Rhétorique à Lyon au grand collège de la Trinité. Il occupa deux ans cette chaire avec une rare distinction; les discours publics qu'il prononça selon l'usage, au commencement de l'année scolaire, révélèrent ce qu'il serait un jour. Dans le brillant professeur on devinait l'orateur éloquent, le panégyriste distingué. Il apprenait dans ses Prélections sur Cicéron ou sur Démosthènes, l'art de bien parler dans sa propre langue. Ses sermons se font lire encore, même après ces princes de la chaire chrétienne qui se nomment Bossuet et Bourdaloue. Mais le Père Claude aspirait à parler plus directement aux âmes, et le saint ministère tentait son talent et sa vertu.

Déjà ses supérieurs condescendant à son désir, l'avaient nommé Directeur de la Congrégation des Saints Anges pendant sa première année de Rhétorique, et l'année suivante, Directeur de la Congrégation des Rhétoriciens. Mais son zèle, trop à l'étroit dans une réunion de Congréganistes, voulait un plus vaste théâtre. On lui confia, en 1673-1674, les sermons dans notre église. C'en est donc fait, le voilà tout entier livré aux saintes fonctions du ministère; plus rien ne le sépare de Dieu ni des âmes. A l'autel, il parle des âmes à Dieu; en chaire, il parle de Dieu aux âmes. L'église du collège et celles des paroisses et des couvents retentirent de ses prédications. Ses succès furent grands; il avait toutes les qualités oratoires : une diction élégante, le port noble, la voix harmonieuse, une solidité de doctrine qui éclairait l'intelligence, une onction qui pénétrait les cœurs. Sa piété, son tendre amour pour Notre-Seigneur respiraient dans ses paroles et trahissaient sa vertu. Sans le savoir, il livrait parfois aux auditeurs le secret de son âme; par exemple, lorsque dans le panégyrique de saint Bonaventure il cite ce mot de saint François de Sales donnant raison de la préférence qu'il accordait à saint Bonaventure sur saint Thomas d'Aquin : « J'aime mieux être un séraphin qu'un ange, savoir moins et aimer davantage. »

Sur ces entrefaites, le *troisième an de probation* vint

l'enlever à la chaire chrétienne, mais pour le lui rendre plus uni à Dieu, plus éclairé dans la science des Saints, plus ardent et plus généreux au service du bon Maître. Le Père Claude apportait à cette dernière formation une bonne volonté sans réserve et un zèle à toute épreuve pour sa propre sanctification. Nous en avons la preuve dans sa *Retraite spirituelle* ou Mémorial des Grands Exercices qu'il fit pendant cette année de grâce. C'est alors qu'il s'engagea par vœu à garder fidèlement les Règles et les Constitutions de son Ordre, toutes sans exception. Il promettait 1° de souhaiter d'être outragé, accablé d'injures et de calomnies, de passer pour un insensé, sans cependant y donner occasion et si Dieu n'y était pas offensé; 2° de n'avoir jamais de volonté délibérée à l'égard de la santé, de la prospérité, de l'adversité, des emplois, des lieux, de la vie même, qu'autant que cette volonté serait conforme à celle de Notre-Seigneur; 3° de souhaiter, autant qu'il le pourrait, tout ce qui serait le plus contraire à ses inclinations naturelles; 4° de ne rechercher jamais ce qui flatte les sens comme les concerts, les odeurs, les choses agréables au goût, ni ce qui peut satisfaire la vanité; 5° de n'éviter aucune mortification de celles qui se présenteraient, à moins qu'il ne jugeât selon Dieu qu'il dût en user autrement; 6° de ne jamais goûter aucune satisfaction pour le plaisir que la nature y trouve, mais d'y renoncer en son cœur. Il promettait encore 1° de ne faire jamais rien, avec le secours de Notre-Seigneur, que pour la gloire de Dieu, du moins avec réflexion; 2° de ne jamais rien faire ni rien omettre par respect humain. Il comprend dans le même vœu toutes les règles communes.

Pour peu qu'on réfléchisse sur la portée de ces engagements, pour peu surtout qu'on essaie de s'y soumettre en les adoptant, on comprendra tout ce qu'ils ont d'effrayant pour la nature; c'est la guerre, et une guerre impitoyable faite aux inclinations des sens; c'est la réduction du moi à ses limites les plus étroites; c'est la mort à soi-même pour ne plus vivre qu'en Jésus-Christ. Mais s'engager, c'est peu; tenir, c'est tout. Le Père de la Colombière a tenu ses engagements. Lorsque sa mort

eut livré à ses contemporains le secret de sa vie, ils comparèrent l'homme à ses résolutions et il fut reconnu que l'homme n'était pas inférieur à son vœu<sup>1</sup>.

Le Vénérable Père a fait connaître lui-même les motifs qui le déterminèrent à s'engager ainsi. 1° Il s'imposait la nécessité absolue d'être fidèle à Dieu, même dans les plus petites choses; 2° il rompait tout d'un coup les chaînes de l'amour-propre et s'ôtait tout espoir de les renouer jamais; 3° il acquérait en un moment le mérite d'une longue vie, car la volonté qu'on a de glorifier Dieu éternellement ne peut manquer son effet puisqu'on s'oblige si étroitement à l'accomplir; 4° il réparait les iniquités passées par la nécessité où il se mettait d'être régulier autant de temps qu'il plairait à Dieu de lui prolonger la vie; 5° il reconnaissait par là les miséricordes infinies de Dieu à son égard; 6° enfin, il faisait de son côté tout ce qui dépendait de lui pour être à Dieu sans réserve; pour détacher son cœur de toutes les créatures, et aimer le Seigneur de toutes ses forces du moins d'un amour effectif.

Il soumit son vœu et ses motifs à son Directeur, le Père Gilbert Athiaud, qui les approuva. Sans attendre davantage il se mit à l'œuvre et fit au *troisième an* l'apprentissage de la perfection qu'il avait vouée. Il y trouva la paix de l'âme et la dilatation du cœur; il y trouva la vraie liberté, celle de se mouvoir dans le bien sans aucun pouvoir d'en descendre. Il ne s'était interdit qu'une médiocrité sans honneur et le droit de s'immobiliser dans la vertu. Ainsi stimulé par son vœu, il s'élevait sans cesse, et chacun de ses moindres actes comme autant de coups d'ailes le rapprochait de Dieu. Un feu intérieur le soutenait de ses ardeurs croissantes; il aimait! l'amour avait inspiré son vœu, l'amour l'aidait à l'accomplir. Voici ce qu'il écrivait après avoir médité sur les souffrances de Jésus trahi, renié et abandonné par ses Apôtres, et sur les sentiments de Marie dont le Cœur était en parfaite harmonie avec le Cœur de son

<sup>1</sup> Voir la notice sur le Vén. Père Claude de la Colombière, S. J., par le P. Pierre-Xavier Pouplard.

Fils. « O Cœurs de Jésus et de Marie, vraiment dignes de posséder tous les cœurs, de régner sur tous les Cœurs des anges et des hommes. Vous serez désormais ma règle et je tâcherai en toute occasion de prendre vos sentiments. Je veux que mon cœur soit en celui de Jésus et de Marie ou que ceux de Jésus et de Marie soient dans le mien, afin qu'ils me communiquent tous leurs mouvements et que mon cœur ne s'agite et ne se meuve que conformément à l'impression qu'il recevra de ces divins Cœurs. »

Au sortir du troisième an, et peut-être même vers la fin de février 1675, après sa Profession, il fut envoyé comme Supérieur des Jésuites à Paray-le-Monial. Il semble qu'un théâtre aussi restreint convenait peu à un homme de son mérite. Les Supérieurs en le désignant avaient probablement voulu lui ménager des loisirs pour ses compositions oratoires; mais la Providence avait d'autres vues. L'arrivée du Père était pleine d'un merveilleux à-propos. On était au commencement de 1675; il avait 34 ans.

Vers ce même temps, Marguerite-Marie traversait une crise pleine d'angoisses; le mot de sa vocation lui était révélé. Deux fois au moins elle avait contemplé le Sacré Cœur, elle avait reçu de lui la mission de propager son culte et de le faire régner dans le monde. Mais ces communications, d'où venaient-elles? du bon ou du mauvais esprit? En supposant que la vertu de la Bienheureuse, et son ardent amour pour Notre-Seigneur écartassent le soupçon d'une ingérence diabolique, ses visions étaient-elles autre chose que les fictions d'une imagination surexcitée ou les rêveries d'un cerveau malade? On l'avait mise en rapport avec des *gens de doctrine*, et ils ne l'avaient pas comprise. Les religieuses qui l'entouraient, ennemies la plupart de toute innovation, voyaient d'un mauvais œil les voies extraordinaires que suivait cette professe de la veille; elles ne lui épargnaient ni les allusions piquantes, ni les blâmes positifs. La T. H. Mère de Saumaise elle-même, bien que portée à reconnaître la main de Dieu dans la conduite de Marguerite-Marie, demeurait perplexe. La Voyante avait *pour elle*, sa candeur, son

humilité, son obéissance filiale aux moindres volontés de ses Supérieures, et cette guérison soudaine qu'elle avait demandée sur l'ordre de la Mère de Saumaise elle-même et si instantanément obtenue. Mais elle avait *contre elle* sa jeunesse, son tempérament impressionnable, et l'opinion des religieux qui l'avaient interrogée. Les prêtres, on le sait, sont peu crédules, ils nourrissent une défiance instinctive contre les phénomènes surnaturels. La prudence commandait donc à la Mère de Saumaise une grande réserve, et malgré l'impulsion qui l'inclinait vers la Bienheureuse, elle continuait de la traiter en visionnaire et lui faisait un commandement de résister à ses attraits. L'humble religieuse s'efforçait d'obéir; mais comme autrefois Louis de Gonzague dans une semblable épreuve, plus elle tentait de se soustraire aux célestes influences qui la dérobaient à elle-même, plus elle se sentait incapable d'y échapper. Que faire donc? Un jour qu'elle se plaignait à Notre-Seigneur de l'état violent où la mettaient ces volontés contradictoires, il lui sembla l'entendre dire : « Prends patience, je t'enverrai mon Serviteur. »

Lorsque le nouveau Supérieur de la résidence de Paray vint pour la première fois offrir ses hommages à la Communauté, la Sœur Marguerite-Marie entendit une voix qui lui disait : « Voilà celui que je t'envoie. » Elle en eut bientôt une preuve convaincante : car le Père s'étant présenté aux Quatre-Temps du Carême 1675 pour entendre les confessions, il retint fort longtemps la Sœur Marguerite-Marie, et lui parla comme s'il eût compris tout ce qui se passait en elle; il lui offrit même de la revoir le lendemain au même lieu; elle répondit que ne s'appartenant pas, elle ferait ce que l'obéissance lui ordonnerait. Elle se retira ainsi sans dire autre chose. Peu de temps après, le Père de la Colombière revint pour faire une Conférence à la Communauté. Pendant qu'il parlait, il fut si frappé de la modestie extraordinaire qui respirait dans la personne de la Bienheureuse, qu'il ne put s'empêcher de la remarquer. Après la Conférence, cédant à un mouvement irrésistible, il demanda à la Mère de Saumaise quelle était la religieuse dont

l'attitude recueillie l'avait frappé. La Supérieure nomma Marguerite-Marie et le Père lui dit : « c'est une âme de grâce. » Ainsi la Providence, voulant établir entre ces deux âmes une mystérieuse correspondance, les révélait l'une à l'autre pour les faire travailler au grand dessein qu'elle préparait. Elle avait agi de même autrefois pour un autre dessein de miséricorde, lorsqu'elle avait rapproché l'âme de François de Sales de celle de Madame de Chantal.

Bientôt la Mère de Saumaise ordonna à la Sœur de s'ouvrir entièrement au Supérieur des Jésuites. Marguerite-Marie se rendit au confessionnal avec une vive répugnance, et, dans l'ingénuité de son âme, elle en fit l'aveu au Père qui l'encouragea à ne pas reculer devant un sacrifice. Aussitôt, sans hésiter davantage, elle lui découvrit tous les secrets de son cœur. Le Père la rassura... Elle n'avait rien à craindre en s'abandonnant à la conduite de l'Esprit-Saint qui ne la retirait pas de l'obéissance, elle devait suivre tous ses mouvements et immoler tout son être à son bon plaisir. Quant à lui, il ne pouvait assez admirer la bonté infinie de Dieu qui ne s'était pas rebutée de tant de résistances. Il apprit aussi à la Bienheureuse à estimer les dons divins, à recevoir avec respect et humilité les fréquentes communications dont le Sauveur la gratifiait, et l'engagea à répondre par de continuelles actions de grâces aux constantes effusions de sa bonté.

Les paroles du sage Directeur calmèrent les inquiétudes de la Bienheureuse. « J'entrai, écrivait-elle plus tard au Père Rolin, j'entrai pour lors dans cette grande tranquillité de cœur et dans cette douce paix en laquelle mon divin Sauveur m'a toujours, depuis ce temps-là, conservée parmi les croix, les souffrances et les humiliations dont il n'a jamais cessé d'honorer son indigne esclave, et dans lesquelles seulement je puis trouver ma consolation, mon plaisir et mon repos. »

Ce n'est pas à dire que les doutes et les inquiétudes, triste regain d'une âme défiant et impressionnable, ne soient venus assaillir la Bienheureuse et troubler sa sécurité; mais le Père faisait bonne garde : d'un mot il

dissipait ses craintes et raffermissait sa confiance; il mettait à ce sauvetage une persévérance et un dévouement que rien ne pouvait lasser; d'ailleurs il n'épargnait à sa fille spirituelle ni les humiliations ni les sacrifices; c'étaient là des mets exquis dont elle ne pouvait se rassasier.

Cependant l'humble Marguerite n'avait encore rien dit à son Directeur du choix que Jésus avait fait d'elle pour manifester au monde la dévotion à son divin Cœur; elle attendait qu'un signe de son doux Maître l'invitât à ne plus rien cacher à son *Serviteur*. Ce signe lui fut donné. Un jour que le Père de la Colombière célébrait la Messe dans la chapelle de la Visitation, au moment où la Bienheureuse s'approchait de la Sainte Table, Notre-Seigneur lui fit voir son divin Cœur comme une fournaise ardente et deux autres cœurs qui allaient s'unir au sien et s'y abîmer : « c'est ainsi, dit-il, que mon amour unit ces trois cœurs pour toujours. » La Bienheureuse comprit alors que son Directeur lui était donné pour collaborateur dans son apostolat, et dès le premier entretien, elle lui fit toutes ses confidences. Grand fut à cette ouverture l'étonnement du saint homme, plus grande encore sa confusion, en apprenant que le choix de Jésus s'arrêtait sur sa chétive personne. Les humbles sentiments qu'il témoigna touchèrent si vivement la Sœur Marguerite qu'elle en fut plus édifiée qu'elle n'aurait pu l'être par bien des sermons.

Telle était donc la mission offerte au bon Père : il devait être non seulement le dieu-donné, le guide officiel chargé de soutenir la Bienheureuse dans les difficultés que lui suscitaient sans cesse le démon et les humbles sentiments qu'elle avait d'elle-même; mais une prédestination plus belle encore l'appelait à d'autres devoirs : le Cœur de Jésus le sacrait apôtre à son tour, le nommait le compagnon d'armes de Marguerite-Marie dans la pieuse croisade, le nouveau Barac de cette autre Débora. Bientôt une occasion lui fut offerte d'inaugurer sa mission. C'était au moment de la dernière des apparitions que nous avons racontées. La Bienheureuse s'excusant de ne pouvoir, vu son indignité, accomplir les



grandes choses que son doux Maître demandait, il lui dit : « Adresse-toi à mon Serviteur. » Elle s'adressa donc au Père et lui raconta tout. Il lui demanda une relation écrite de ce qu'elle avait vu et entendu, afin qu'il pût l'étudier à loisir. Dieu ne fit pas attendre sa lumière : le Père déclara à la Sœur que sans nul doute cette révélation venait d'en haut et qu'elle méritait toute sa confiance. C'en était assez : la Bienheureuse se mit à genoux et se consacra solennellement au Sacré Cœur; le Père de la Colombière voulut se joindre à elle et fit aussi sa consécration. C'était le lendemain de l'Octave de la Fête-Dieu, le jour même que Notre-Seigneur avait désigné pour célébrer la fête de son divin Cœur. Il recevait ainsi d'un saint prêtre et d'une humble vierge, un des plus purs hommages qui lui seront jamais offerts ici-bas : et, ce qui en rehaussait le prix, il voyait dans ces prémices le gage et la promesse des adorations que l'Église universelle, docile à l'appel de ces deux premiers apôtres, ne tarderait pas à lui prodiguer. Prosterneés devant le divin Cœur, la Bienheureuse et le vénérable auxiliaire de son apostolat représentaient ces millions de fidèles qui viendraient dans la succession des siècles renouveler cette offrande et se donner comme eux; ils représentaient mieux encore les deux grands Ordres dont ils devaient être l'éternel honneur; et déjà, il nous semble voir toutes les Filles de saint François de Sales se presser à la suite de la Bienheureuse Marguerite-Marie à travers l'espace et la durée, pour offrir au Cœur de Jésus un impérissable hommage; tandis que les Frères du Père de la Colombière, animés par son exemple et comme lui prédestinés, portent sur tous les rivages le nom du Sacré Cœur, et fondent son règne à jamais.

Mais la mission authentique des Filles de saint François de Sales et des Pères de la Compagnie ne devait leur être donnée que plus tard. En attendant, le sort de la dévotion naissante restait subordonné aux efforts personnels de la Bienheureuse et de son associé. L'action de Marguerite-Marie fut plus lente et plus voilée; celle du Père plus prompte et plus visible, ainsi que le demandait la différence de leur vocation. Attachons-nous

d'abord au Père de la Colombière et suivons-le en France et en Angleterre, à la cour des rois et dans la prison, dans la maladie et la persécution, en un mot dans les phases diverses d'un apostolat qui devait durer moins de six années.

L'apôtre du Sacré Cœur se mit aussitôt à l'œuvre avec un zèle aussi discret que constant. Tout d'abord, il engagea les personnes qu'il dirigeait à communier le Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement. Il écrivait à sa sœur, religieuse de la Visitation au monastère de Condrieu : « Je vous conseille de communier le lendemain de l'Octave du Saint-Sacrement, pour réparer les irrévérences commises envers Jésus-Christ durant tout le temps de l'Octave qu'il aura été exposé sur les autels dans tout le monde chrétien ; cette pratique m'a été conseillée par une personne d'une sainteté extraordinaire, laquelle m'a assuré que tous ceux qui donneraient à Notre-Seigneur cette marque de leur amour en retireraient de grands fruits. Tâchez de porter doucement vos amis à la même chose. (Lettre 95<sup>e</sup>, édition de Lyon 1864.) A une supérieure de Communauté il écrivait encore : « Je vous prie de faire faire à toute votre communauté une communion extraordinaire le lendemain de l'Octave de la Fête-Dieu, pour réparer, autant qu'il est en votre pouvoir, les irrévérences commises envers Jésus-Christ durant ces jours qu'il a été exposé sur nos autels dans le monde chrétien (lettre 8<sup>e</sup>). Une lettre adressée à une simple religieuse, en date de Londres, se termine ainsi : « Souvenez-vous de la dévotion que je recommandai l'an passé à N... pour le Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement (Lettre 133<sup>e</sup>). A une autre il écrit : « Si votre Révér. Mère trouve bon que vous receviez Notre-Seigneur le lendemain de l'Octave du Saint-Sacrement, pour réparer les irrévérences qui auront été commises envers le Corps adorable de Jésus-Christ durant tout le temps de l'Octave qu'il aura été exposé sur les autels, je serais bien aise que vous pratiquassiez cette dévotion et que vous le fissiez ensuite toute votre vie, quand on vous le permettra ; j'espère que vous retirerez de grands fruits de cette communion (Lettre 123<sup>e</sup>). »

Dans ses autres lettres, on trouve des en-tête comme celui-ci : « Ma Chère Sœur dans l'amour et dans le Cœur de Notre-Seigneur ; » ou bien : « Matrès chère sœur dans le Cœur de Jésus. » Il aime aussi à les finir en disant : « Priez pour moi qui suis tout à vous dans le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, » et encore : « Je prie Dieu qu'il nous fasse la grâce de vivre et de mourir dans le Cœur de Jésus-Christ notre trésor et notre amour ; » ou enfin : « Tout à vous dans la croix et dans le Cœur de Jésus. » Il est facile de s'en convaincre, la dévotion au Sacré Cœur anime toute sa correspondance. Nous n'affirmerons pas qu'il en ait parlé explicitement aux Messieurs de la Congrégation dont il était le Directeur, mais dans les entretiens si pleins d'abandon et de flammes qu'il avait chaque semaine avec ses chers associés, est-il possible que le nom du Cœur de Jésus n'ait pas jailli de ses lèvres et trahi son secret ? Il initia sûrement à sa dévotion bien-aimée la Supérieure de la Visitation de Charolles, alors Françoise Lucrèce de Thélis ; il l'engagea à nouer amitié avec la Sœur Marguerite-Marie, ce qu'elle fit avec joie, heureuse d'avoir puisé dans sa correspondance avec elle, les premières ardeurs d'un feu qu'elle devait répandre bientôt à Lyon sur un plus vaste champ.

Le Père de la Colombière ne négligeait donc aucun moyen de faire connaître le Sacré Cœur, lorsqu'il reçut de la Bienheureuse l'avis d'un Voyage qu'il aurait à faire à l'étranger. Il n'était supérieur que depuis peu de temps encore, et une destination toute contraire semblait devoir donner tort au pressentiment de la Voyante ; mais au moment où il y pensait le moins, il reçut l'ordre de se rendre en Angleterre en qualité d'aumônier de Marie-Béatrix de Modène, mariée au duc d'York, plus tard Jacques II, roi d'Angleterre. En apprenant qu'elle allait être séparée de son guide dans les voies surnaturelles, Marguerite-Marie s'attrista de l'isolement où ce départ la laissait, mais elle entendit la voix de Notre-Seigneur qui lui disait : « Eh quoi, est-ce que je ne te suffis pas, moi ton principe et ta fin ? » Avant de partir, le Père voulut résumer dans une dernière instruction ce que sa

filie spirituelle avait à faire pour contenter son bon Maître ; il la lui donna par écrit, la voici : « Il demande tout parce qu'Il veut régner sur vous comme dans un fonds qui est à Lui de toute manière, de sorte qu'Il dispose de tout, que rien ne Lui résiste, que tout Lui obéisse au moindre signe de sa volonté. Il ne demande rien de vous parce qu'Il veut tout faire en vous sans que vous vous mêliez de rien, vous contentant d'être le sujet sur qui et en qui Il agit, afin que toute la gloire soit à Lui, et que Lui seul soit connu, loué, et aimé éternellement. » A son tour, elle lui laissa quelques avis spirituels qui furent constamment pour lui une lumière et une force dans les circonstances pénibles qu'il traversa.

Arrivé dans le palais de Saint-James il s'y comporta en religieux accompli, on peut en juger par un ou deux traits : il ne s'approcha jamais des fenêtres de sa chambre, même pour contempler une des plus belles vues de Londres, et appelé chaque semaine auprès de la Duchesse d'York, il ne la regarda jamais en face ; il se souvenait de son vœu !

La Princesse était d'une grande piété ; elle apprit du Père à honorer particulièrement le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et dès l'année 1697, on la verra solliciter du Saint-Siège l'institution de la fête du Sacré Cœur. Le Père prêcha deux stations de Carême dans la royale chapelle du palais de Saint-James : ce n'était ni le temps, ni le lieu de recommander explicitement la dévotion au Cœur adorable ; mais un jour qu'il parlait de l'indifférence des hommes pour le mystère eucharistique, il ne put s'empêcher de laisser paraître l'amour dont son cœur était rempli pour le Cœur de son aimable Maître : « Vous êtes allé dans votre Eucharistie aussi loin que votre pouvoir a pu s'étendre ; si le contact de votre Sacré Cœur ne peut détruire le charme infernal qui nous séduit, il ne faut pas espérer qu'un autre remède puisse avoir plus de vertu. Je ne vois dans un si grand mal qu'une seule ressource : il faut, ô mon Dieu, il faut que vous nous donniez un autre cœur, un cœur tendre, un cœur sensible, un cœur qui ne soit ni de marbre ni de bronze ; il nous faut donner votre Cœur même.

Venez, aimable Cœur de Jésus, venez vous placer dans mon sein, venez-y allumer un amour qui réponde, s'il est possible, aux obligations que j'ai d'aimer mon Sauveur. Cœur adorable, aimez-le en moi, ce divin Sauveur, autant que vous m'avez aimé en lui ; faites que je ne vive plus qu'en lui, que je ne vive plus que pour lui, afin qu'éternellement je puisse vivre avec lui dans le ciel. » (Sermon pour le jour de la Fête-Dieu.)

Quoique tout entier à sa vocation d'apôtre, il n'oubliait pas qu'il devait perfectionner en lui-même le disciple du divin Cœur. Les Souvenirs de la retraite qu'il fit à Londres en 1677 témoignent de ses progrès quotidiens dans la vertu. On sent qu'il a grandi dans la confiance, dans le zèle, dans l'amour de Dieu et le détachement de lui-même : surtout sa dévotion au Sacré Cœur s'enflamme tous les jours davantage. « J'ai reconnu que Dieu voulait que je le servisse en procurant l'accomplissement de ses désirs touchant la dévotion qu'il a suggérée à une personne à laquelle il se communique très confidentiellement et pour laquelle il a bien voulu se servir de ma faiblesse ; je l'ai déjà inspirée à bien des gens en Angleterre, et j'en ai écrit en France et prié un de mes amis de la faire valoir à l'endroit où il est ; elle y sera fort utile, et le grand nombre d'âmes choisies qu'il y a dans cette communauté me fait croire que la pratique dans cette sainte maison en sera fort agréable à Dieu. Que ne puis-je, ô mon Dieu, être partout, et publier ce que vous attendez de vos serviteurs et de vos amis. »

Il fait suivre ses *Souvenirs* d'une offrande au Cœur sacré de Jésus. « Cette offrande a pour objet d'honorer dans ce divin Cœur le siège de toutes les vertus, la source de toutes les bénédictions et la retraite de toutes les âmes saintes. » Après avoir indiqué comme vertus principales de ce Sacré Cœur, son amour pour son Père et son immense amour pour nous malgré nos misères. Il ajoute : « Ce Cœur a gardé les mêmes sentiments, il est toujours brûlant d'amour pour les hommes, toujours ouvert pour répandre sur eux toute sorte de grâces et de bénédictions, toujours touché de nos maux, toujours pressé de nous faire part de ses trésors et de se donner

lui-même à nous, toujours disposé à nous recevoir et à nous servir d'asile, de demeure et de paradis dès cette vie.

« Pour tout cela, il ne trouve dans le cœur des hommes que dureté, qu'oubli, que mépris, qu'ingratitude : il aime et il n'est pas aimé ! et on ne connaît même pas son amour.

« Pour réparation de tant d'outrages et de si cruelles ingrattitudes, ô très adorable et très aimable Cœur de mon aimable Jésus, je vous offre mon cœur avec tous ses mouvements... je me donne tout entier à vous et, dès cette heure, je proteste que je veux m'oublier moi-même et tout ce qui peut avoir du rapport avec moi pour lever l'obstacle qui pourrait m'empêcher l'entrée de ce divin Cœur que vous avez la bonté de m'ouvrir, et où je souhaite entrer pour y vivre et y mourir avec vos plus fidèles serviteurs, tout pénétré et embrasé de votre amour. J'offre à ce Cœur tout le mérite, toute la satisfaction de toutes les Messes, de toutes les prières, de toutes les mortifications, de toutes les pratiques religieuses, de tous les actes de zèle, d'humilité, d'obéissance et de toutes les autres vertus que je pratiquerai jusqu'au dernier moment de ma vie, non seulement cela sera pour honorer le Cœur de Jésus et ses admirables dispositions, mais encore je le prie très humblement d'accepter la donation entière que je lui en fais, d'en disposer de la manière qu'il lui plaira et en faveur de qui il lui plaira ; et comme j'ai déjà cédé aux âmes du Purgatoire tout ce qu'il y a dans mes actions de propre à satisfaire la justice divine, je désire que cela leur soit distribué selon le bon plaisir du Cœur de Jésus.

« Cœur sacré de Jésus, apprenez-moi le parfait oubli de moi-même, puisque c'est la seule voie par où l'on peut entrer en vous. Puisque tout ce que je ferai à l'avenir sera à vous, faites que je ne fasse rien qui ne soit digne de vous. Enseignez-moi ce que je dois faire pour parvenir à la pureté de votre amour ; je sens en moi une grande volonté de vous plaire et une plus grande impuissance d'en venir à bout sans votre lumière et votre secours. Faites en moi votre volonté, Seigneur ; je m'y

oppose, je le sens bien, mais je voudrais bien ne pas m'y opposer ; c'est à vous à tout faire. Divin Cœur de Jésus, vous seul aurez toute la gloire de ma sanctification si je me fais saint, cela me paraît plus clair que le jour, mais ce sera pour vous une grande gloire, et c'est pour cela seulement que je veux désirer la perfection. »

La Bienheureuse avait prédit à son vénéré Directeur qu'une persécution le menaçait ; il ne tarda pas à la voir éclater. On l'impliqua dans le *complot papiste*, ridicule conspiration forgée par l'infâme Titus Oates. Le Père fut mis aux arrêts le 24 novembre 1678, dans sa chambre du palais de Saint-James, et le 26, à midi, jeté en prison où il fut gardé étroitement durant trois semaines. Le 28 novembre, l'ambassadeur français, Barillon d'Arnoncourt, envoyait à Versailles cette dépêche : « Un Jésuite, prédicateur de M<sup>e</sup> la Duchesse d'York, nommé le P. de la Colombière, a été arrêté à Saint-James. il est accusé d'avoir voulu convertir un protestant, et de lui avoir dit que le roi d'Angleterre était catholique dans le fond de son cœur. » Louis XIV réclama la mise en liberté d'un sujet contre lequel on ne pouvait articuler aucun grief sérieux, et le gouvernement anglais céda aux instances du cabinet de Versailles. Le Père fut condamné au bannissement ; dès les premiers jours de janvier 1679, il était à Paris. Mandé à Lyon par son Provincial, il fit une première halte à Dijon où il vit la Mère de Saumaise ; et il est à penser que dans leurs entretiens intimes, ni la dévotion au Sacré Cœur, ni la Sœur Marguerite-Marie ne furent oubliées. Le Père fit une seconde halte à Paray où il trouva, dit-il dans une lettre à la Mère de Saumaise, « les choses dans une disposition admirable, tout s'était bien augmenté depuis son départ. » (Lettre 56<sup>e</sup>, 23 mars 1679.) Là, il eut une conférence avec la Mère Greyfié qui avait succédé à la Mère de Saumaise (17 Juin 1678.) Il lui déclara formellement que tout ce qui se passait dans la Sœur Marguerite-Marie venait de l'esprit de Dieu. « D'ailleurs, ajoutait-il, quand bien même ce seraient des illusions diaboliques, il n'y a rien à craindre, pourvu que cela produise en elle les mêmes effets que feraient des grâces

du Seigneur ; mais il n'y a nulle apparence que ce soient des illusions, puisqu'il se trouverait que le diable, en voulant la tromper, se tromperait lui-même : l'humilité, la simplicité, l'exacte obéissance et la mortification n'étant point les fruits de l'esprit de ténèbres. »

Il ne vit qu'une fois la Bienheureuse, et ce fut au confessionnal ; « mais, écrit-il à la Mère de Saumaise, j'ai bien eu de la consolation dans cette visite ; je l'ai trouvée toujours extrêmement humble et soumise, dans un grand amour de la croix et du mépris. Voilà des marques de la bonté de l'esprit qui la conduit, lesquelles n'ont jamais trompé personne. (Lettre 56<sup>e</sup>.)

Il eut le bonheur d'offrir la sainte Messe sur cet autel où avaient reposé les pieds de Notre-Seigneur. Il put faire de longues prières dans cette chapelle de Paray où il avait été comblé de grâces et s'était consacré au Sacré Cœur (21 Juin 1675.) Tout lui rappelait sa fille spirituelle, *cette âme de grâce*, dont les confidences embaumaient son âme. Mais quelle que fût sa vénération pour son mérite, il tenait toujours avec elle une conduite pleine de réserve. Il la voyait infiniment peu et ne lui écrivait presque pas : on sent qu'un détachement tout céleste préside à leur union, et qu'entre leur Jésus et chacune de ces deux âmes il n'y a pas d'entre-deux. On peut en juger par la lettre que la Bienheureuse écrivait en juin 1680 à la Mère de Saumaise, alors supérieure à Moulins : « Je recommande à vos prières le Révérend Père de la Colombière dont vous me demandez des nouvelles ; sa santé n'est pas encore rétablie, comme il le marque à M<sup>me</sup> de Lyonne ; car pour moi, je n'ai pas reçu de lettre. Ce n'est pas que je ne me sois donné l'honneur de lui écrire, mais il n'a pas jugé à propos de me faire réponse ; mais de quelque manière qu'il en use, je suis toujours contente, parce que je sais que nous ne voulons que la volonté de Dieu à laquelle il est très-soumis. »

Le Père était rentré à Lyon le 11 mars 1679. Pendant les trois années qu'il y resta, la grande occupation que lui imposa l'obéissance fut de se prêter aux ménagements que demandait sa santé. Il obéit, et grâce à des



soins assidus, on obtint des retours de bien-être qui faisaient concevoir des espérances, hélas ! trop tôt démenties. Cependant, il ne fut pas tout à fait inactif ; le Père Provincial lui confia la direction spirituelle de seize ou dix-sept religieux qui suivaient les cours de Philosophie au Collège de la Trinité. Ses exhortations leur montraient la voie, ses exemples les entraînaient. Il s'efforça surtout d'inspirer à ces âmes d'élite un amour généreux et fort. Le modèle s'offrait de lui-même, c'était le Sacré Cœur. Sans doute, le vénérable confident de la Bienheureuse fit comprendre à ses frères qu'une ère nouvelle allait s'ouvrir, et que d'abondantes effusions de grâces purifieraient la terre ; sans doute il sut répandre autour de lui quelque chose du feu divin dont il venait naguère de réchauffer les ardeurs au lieu même des divines manifestations. Le Père Croiset était-il du nombre de ces auditeurs privilégiés ? on voudrait le croire. Au moins est-il vraisemblable qu'il a eu des rapports avec le Père de la Colombière, qu'il a connu par lui la Bienheureuse et reçu, avec les premiers éléments de la dévotion nouvelle, la première étincelle du feu que le Père avait mission de communiquer. Nous le retrouverons plus tard dans la correspondance de la Bienheureuse et à la grille du couvent de Paray. (1689-1690<sup>1</sup>).

Cependant la maladie suivait son cours et les espérances que faisaient concevoir de rares intermittences de bien-être ne tardaient pas à s'évanouir emportées par de nouvelles rechutes. On le conduisit à Saint-Symphorien chez son frère Humbert de la Colombière : il y reprit assez de forces pour se rendre à Condrieu où l'appelait sa Sœur Marguerite-Élisabeth et recommander aux Visitandines sa dévotion bien-aimée. Ses paroles ne

<sup>1</sup> Le P. Croiset fit ses premiers vœux vers la mi-décembre 1679, et il fut en 1680-1681 professeur de Grammaire inférieure à Vesoul. — Où passa-t-il le temps qui s'écoula depuis ses premiers vœux jusqu'à son arrivée dans cette dernière ville... ? S'il est venu faire son Juvenat à Lyon, il a pu y connaître le P. C. de la Colombière. — Il y aurait eu pour condisciple pendant quelques jours le P. Joseph de Gallifet qui certainement fut du nombre des jeunes Jésuites confiés aux sollicitudes du Vénérable Père.

tombèrent pas sur un sol ingrat ; voici ce qu'on lit dans un manuscrit du XVII<sup>e</sup> siècle : « La dévotion au Sacré Cœur de Jésus augmenta beaucoup dans notre communauté (de Condrieu) ; les soins que le grand serviteur de Dieu, le Père de la Colombière, avait pris durant sa vie à l'y établir, ont contribué aux progrès qu'elle y a faits, et nous voyons avec une dévotion sensible ceux qu'elle a faits dans toutes les communautés de notre saint Ordre. »

Après un nouveau séjour à Lyon dont il ne retira aucun soulagement, les médecins, à bout de ressources, envoyèrent le malade à Paray dans la pensée que l'air tiède et pur de cette vallée lui serait favorable. Il y arriva au mois d'août 1681 ; il y venait pour mourir. Il put encore faire quelque bien, déterminer des vocations, offrir quelquefois le saint Sacrifice dans la chapelle de la Visitation et y renouveler sa consécration au Sacré Cœur. Il eut deux ou trois entretiens avec la Bienheureuse qui de son côté l'entourait de la plus filiale sollicitude ; elle avait à cœur d'embellir par ses prières la couronne que lui avaient méritée ses vertus, elle voulait que, vaillant apôtre du Sacré Cœur, il en fût jusqu'à sa dernière heure le disciple le plus achevé. Le 20 janvier 1682, elle écrivait à la Mère de Saumaise : « Le Père est toujours bien mal, lorsqu'il sera un peu mieux, il vous écrira. Je l'ai vu deux fois, il a bien de la peine à parler ; ce que peut-être Dieu fait ainsi pour avoir plus de plaisir et de loisir pour parler à son cœur. » (Lettre 13<sup>e</sup>.) Un jour, le Père ayant pu se traîner jusqu'à la grille du parloir, elle lui fit cette communication : « Notre-Seigneur m'a dit que, si vous vous portiez bien, vous le glorifieriez par votre zèle ; mais pendant votre maladie, il se glorifie en vous. »

Le bon Père s'en allait et ses jours étaient comptés. Son frère Humbert accourut pour le revoir encore ; il voulut se persuader qu'un changement de climat, un nouveau retour au pays natal pourrait conjurer la crise redoutée. Le projet souriait au médecin, le Père Bourguignet, Supérieur de Paray, y consentait ; le Père Claude voulait ce que l'on voulait. Toutefois, avant qu'on en fit

la demande au R. Père Provincial, il désira connaître la pensée de Mademoiselle de Bisefrand, une de ces âmes d'élite dont il dirigeait la conscience ; celle-ci demanda à son Vénéral Père la permission de consulter la Sœur Marguerite-Marie, et l'ayant obtenue, elle lui écrivit quelques lignes. La Bienheureuse, après s'être recueillie un moment, répondit qu'elle suppliait le Père de ne pas partir, si cela se pouvait sans manquer à l'obéissance. A son tour, le Père de la Colombière ayant reçu ce message, demanda par billet à sa fille spirituelle, les motifs qu'elle avait de parler ainsi. Elle lui envoya ces deux mots : « Il m'a dit qu'il veut le sacrifice de votre vie ici. » Le malade se soumit et obtint de son Supérieur de ne point quitter Paray.

« Il m'a dit qu'il veut le sacrifice de votre vie ici. » La Bienheureuse n'avait pas besoin de nommer au Père celui dont elle lui exprimait la volonté ; c'était Lui ! Lui dont le souvenir occupait constamment sa pensée ; Lui, l'âme de son âme, le centre de toutes ses affections. Il veut que vous mouriez ici à Paray, pour que le berceau de votre dévotion à son Cœur, soit aussi celui de votre naissance à la vie bienheureuse. Il veut que vous mouriez ici, pour y recevoir les premiers hommages d'une vénération qui ne périra pas ; ici, pour que les ossements du Père reposent non loin de ceux de sa fille adoptive, en attendant qu'ils soient associés à la même gloire. Que de délicatesse, que d'attentions providentielles dans ces paroles : « Il veut le sacrifice de votre vie ici. »

La sentence était portée, l'exécution ne se fit pas attendre. Le Père était prêt : son trépas fut digne de sa vie. On le vit obéissant jusqu'à la fin, doux envers tous et envers cette mort qu'il sentait venir ; soumis à Dieu, et pour échapper aux terreurs qui harcellent les âmes les plus pures, se réfugier dans le Sacré Cœur. Une dernière fois il reçut sous le voile du Sacrement ce Jésus qu'il avait tant aimé, puis il expira lentement et suavement sur le Cœur de son divin Maître, goûtant à cette heure la vérité de la maxime qu'il avait écrite dans le journal de ses retraites : « Il n'y a que ceux qui ont été

à Dieu sans réserve qui doivent s'attendre à mourir avec douceur. » C'était le 15 février 1682, à 7 heures du soir ; il venait d'entrer dans sa 41<sup>e</sup> année.

La Bienheureuse a fait son panégyrique : avertie de sa mort par Mademoiselle de Bisefrand, elle répondit d'un ton fort triste : « Priez et faites prier pour lui. » Il était alors 5 heures du matin, et à 10 heures elle écrivait à cette noble et sainte amie : « Cessez de vous affliger ; invoquez-le, ne craignez rien ; il est plus puissant que jamais pour vous secourir. » Et comme la Mère Greyfié, sa Supérieure, s'étonnait qu'elle ne lui demandât pas de faire pour lui, comme pour d'autres défunts, des prières et des pénitences extraordinaires : « Ma chère Mère, répondit-elle, d'un air doux et content, il n'en a pas besoin, il est en état de prier pour nous, étant bien placé dans le ciel par la bonté et la miséricorde du Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Seulement, pour satisfaire à quelques négligences qui lui étaient restées dans l'exercice du divin amour, son âme a été privée de voir Dieu dès la sortie de son corps, jusqu'au moment où il fut déposé dans le tombeau. Il est bien placé dans le ciel, il est plus puissant que jamais pour nous secourir ! » La confiance de la Bienheureuse ne s'affaiblit jamais, elle ne cessait de l'invoquer et lui récitait souvent les oraisons et les litanies qu'elle avait composées en style liturgique à son honneur. Elle lui dut la guérison d'un panaris qui la faisait cruellement souffrir, et elle attesta les faveurs miraculeuses qu'on obtenait par son intercession.

Elle attribuait à son crédit auprès de Dieu les développements de la dévotion au Sacré Cœur, et si la Compagnie de Jésus a reçu d'en haut la mission de faire connaître au monde entier le Cœur adorable de Notre-Seigneur, c'est aux mérites du Père de la Colombière qu'elle en est redevable.

Nous dirons plus loin comment l'apostolat du Père de la Colombière en faveur du Sacré Cœur s'est continué après lui ; mais avant de nous séparer momentanément de ce grand Serviteur de Dieu, essayons de déterminer le rôle qu'il a rempli de son vivant. Apôtre du

Sacré Cœur, il n'a pu consacrer qu'un petit nombre d'années à l'extension du culte confié à son zèle ; sept ans au plus mesurent la durée de son labeur ; mais ces travaux si courts, dont la maladie paralysait l'effort, furent cependant féconds et bénis. A Londres même, dans ce palais de Saint-James où le confine la surveillance des sectaires, il jette une semence qui, reçue docilement par un certain nombre d'âmes, n'a cessé depuis deux siècles de se développer et de porter des fruits. On peut dire que la chapelle de la Duchesse d'York fut, dès 1677, avant Dijon et Moulins, avant Paray même, le berceau de la dévotion au Sacré Cœur, en ce sens que le pieux aumônier de la Princesse sut communiquer aux âmes d'élite qu'il évangélisait les ardeurs dont il était consumé, avant que Marguerite-Marie fût parvenue à gagner son noviciat à la cause de ce Cœur adorable.

Rendu à la France par l'arrêt qui le bannit d'Angleterre, le Père lutte pendant quatre années contre la fièvre impitoyable qui le mine lentement ; et cependant il consacre au Cœur de Jésus le peu de vigueur qui lui reste et soutient jusqu'au bout le fardeau de son apostolat. Il parle aussi longtemps qu'il lui est permis de parler. Sa parole est-elle muette ? il prend une plume, et ses lettres vont de toutes parts solliciter des adhésions nouvelles ou ranimer dans les âmes le feu sacré qu'elles ont reçu de lui. Au terme de sa vie, il laisse, pour continuer sa mission, une postérité de disciples qui, confidents de ses secrets et formés à son école, soutiendront l'apostolat commencé. Il peut s'en aller en paix, son œuvre ne périra pas ; il sait qu'au moment où le drapeau du Sacré Cœur s'échappera de sa main mourante, d'autres mains, non moins vaillantes, s'empresseront de le recevoir.

Nul doute par conséquent que le vénéré Père de la Colombière n'ait voulu fonder un apostolat universel et durable ; nul doute qu'il n'ait cherché surtout au sein de la Compagnie les principaux ouvriers de cette propagande tant aimée. Mais avec ce désir de se perpétuer parmi les siens en leur léguant son dévouement à la

dévotion naissante, avait-il la certitude surnaturelle qu'une mission spéciale était réservée à la Compagnie ? Savait-il, par une lumière venue d'en haut, qu'une prédestination particulière inviterait les fils d'Ignace à continuer l'œuvre inachevée ? Nous l'ignorons : mais deux choses nous sont connues et elles suffisent à sa gloire : c'est d'abord que la vocation de la Compagnie est, au témoignage de la Bienheureuse, une grâce obtenue par les intercessions du P. de la Colombière dans le ciel, une récompense accordée à ses mérites ; c'est de plus que ses écrits ont puissamment secondé ici-bas la propagande qu'il avait commencée durant sa vie. Une page de ces notes qu'il écrivait à Londres durant une de ses Retraites dévoila, comme nous le dirons, le mystère qui enveloppait jusque-là la vocation de la Bienheureuse. De même que, devant les Supérieures de cette humble disciple du Sacré Cœur, il avait répondu de la bonté de l'esprit qui la conduisait ; de même par le témoignage posthume que lui rendent ses écrits devenus publics, il répond encore de sa mission devant son Ordre et devant l'Eglise.

Ce service rendu à une cause qu'elle aimait plus que sa vie, Marguerite-Marie ne l'oublia jamais : elle vénérât dans le Serviteur de Dieu, son directeur et son associé, son répondant et sa caution, son appui dans la lutte et le compagnon de sa victoire. Pendant les huit années qu'elle lui survécut, elle l'invoquait avec confiance et conciliait à sa mémoire l'estime et la vénération de tous. Récitons avec elle la prière qu'elle avait elle-même composée en son honneur et qu'elle ne cessait de lui adresser :

« O glorieux Saint, qui avez été prévenu des grâces célestes, dont la mortification a été si généreuse et si continuelle que vous vous êtes privé de tout plaisir pour l'amour de Jésus-Christ, et qui vous êtes rendu infatigable dans la conversion des hérétiques et au salut des âmes ; vous qui avez excellé dans la ferveur de l'amour de Dieu, en la continuelle présence de sa divine Majesté, dans une sévère mortification de vos sens ; vous dont la vie et les mœurs ont fidèlement exprimé celles de

Jésus-Christ, obtenez-nous la grâce, qu'imitant vos vertus dans ce monde, nous puissions adorer éternellement le Sacré Cœur de Jésus avec vous, par les mérites et intercessions de Marie et Joseph.

Ainsi soit-il.

## CHAPITRE V.

### SUPRÊME PRÉPARATION.

La Bienheureuse n'est plus seule ; Jésus lui a donné *son Serviteur* pour qu'il soit son appui, son collaborateur et son apologiste. Encouragée, soutenue par ce Père de son âme, elle va, sans doute, comme lui, se mettre à l'œuvre, proclamer l'avènement d'une nouvelle ère de miséricorde et d'amour, et en révélant à ses Sœurs le Cœur divin qu'elle a vu et adoré dans l'extase, leur dire le secret de cette conduite étrange dont elles avaient vainement cherché à pénétrer le mystère. Il n'en est rien, elle attendra l'heure de Dieu : et en attendant, elle accrédi-tera sa mission par le triple témoignage de ses vertus croissantes, de ses incompréhensibles souffrances, et des prodiges que Dieu opère en elle et pour elle.

Déjà dans l'âme de Marguerite-Marie, comme sur une toile vivante, le Bien-Aimé avait peint l'humilité, la douceur, l'obéissance et toutes les vertus chères à son divin Cœur ; déjà il lui avait communiqué la vive flamme de son amour, mais l'œuvre n'est pas achevée, elle veut de nouvelles touches du pinceau divin : encore plus de détachement d'elle-même et d'abnégation ; encore plus de charité et de douceur, encore plus d'amour ! que toutes ces nuances s'animent, que tous ces traits s'illuminent et reflètent dans l'humble Marguerite la fidèle image des perfections du Sacré Cœur ! Alors, elle pourra parler, sa vertu vraiment surhumaine fera croire à sa mission.

Mais l'amour de Dieu, une fois allumé dans le cœur de sa créature, a ses exigences, il tend à reproduire complètement en elle l'image du bien-aimé qu'elle adore. Elle lui ressemblera donc jusque dans ses douleurs. Un bonheur que Jésus ne partage pas, est-il encore le bonheur pour l'âme qui lui a voué ses tendresses ? du mo-



ment qu'il souffre, elle aspire à souffrir avec lui. Marguerite-Marie connaîtra donc la souffrance, elle partagera comme la Vierge immaculée à la Passion de son doux Maître, et l'intensité de son amour donnera la mesure de ses douleurs. Que tel dût être le martyr de la Bienheureuse, Notre-Seigneur le lui avait annoncé dans une vision célèbre. Il se fit voir à elle portant dans chacune de ses mains un tableau : dans l'une, le tableau de la vie heureuse, toute dans la consolation et la paix, avec une santé parfaite, jointe à l'estime et aux applaudissements des créatures ; dans l'autre, le tableau d'une vie crucifiée, méprisée, toujours en proie à la contradiction et aux mépris. Et lui offrant ces deux tableaux, il lui dit : « Choisis, ma fille, celui qui t'agréera le plus... de quelque côté que se portent tes préférences, tu recevras la même grâce. » La Bienheureuse se prosternant à ses pieds lui dit : « O mon Seigneur, je ne veux que vous, et le choix que vous ferez pour moi. » Et comme Jésus la pressait de choisir, elle lui dit encore : « Faites pour moi ce qui vous glorifiera le plus, sans avoir égard à mes intérêts. » Alors Notre-Seigneur lui présenta le tableau de crucifixion : « Voilà ce que je t'ai choisi et qui m'agréa le plus, tant pour l'accomplissement de mes desseins que pour te rendre conforme à moi, l'autre tableau est une vie de jouissance et non de mérite pour l'éternité. » — « J'acceptai donc, dit-elle, ce tableau de mort, en baisant la main qui me l'offrait ; je le serrai sur ma poitrine et je le sentis si fortement s'imprimer en moi qu'il me semblait n'être plus qu'un composé de tout ce que j'y avais vu représenté. » Telle sera donc désormais sa vie. Sans porter visiblement sur sa chair les stigmates des plaies du Sauveur, elle sera invisiblement associée à la Passion de Jésus pour en perpétuer les supplices. Comme Jésus, elle portera une couronne douloureuse : un jour qu'elle tirait de l'eau d'un puits fort profond, le sceau s'échappa tout plein de ses mains et, en retombant dans le puits, fit tourner avec violence une manivelle en fer qui servait à le monter. Cette machine atteignit Marguerite à la tête, déchira ses gencives et lui fit sauter plusieurs dents. On courut à elle, on la trouva

toute meurtrie ; et à partir de ce jour, elle eut autour de la tête comme un cercle de fer, c'était sa couronne d'épines, son diadème de douleurs. Comme Jésus, elle endurera le tourment de la soif et demeurera jusqu'à cinq ou six jours sans boire. Du reste, chaque semaine, du jeudi au samedi, elle ne prenait aucune boisson : et quand, par obéissance, elle se soulageait un peu, les eaux les plus nauséabondes, les plus rebutantes, étaient, disait-elle, encore trop bonnes pour elle. Comme Jésus, elle portera sa croix, croix invisible plantée dans son cœur, croix composée de tous les tourments qu'endura le Sauveur dans sa mortelle agonie. Enfin comme Jésus, elle souffrira de la part des âmes qui lui étaient les plus chères ; elle aura comme lui sa nuit d'opprobres et d'humiliations pendant laquelle on la traînera de lieu en lieu avec des confusions effroyables, comme elle le dit elle-même. Elle but alors l'humiliation à grands flots. Et cependant si bas qu'on la plaçât, elle ne se trouvait jamais assez bas à son gré. C'est ainsi qu'elle gravait toujours plus avant dans son cœur l'image de Jésus, Roi des humbles et des martyrs.

Vers ce temps-là, la Mère de Saumaise ayant ses six ans de Supériorité révolus fut rappelée au couvent de Dijon par sa Communauté ; elle quitta Paray pénétrée de tendresse et d'estime pour la Bienheureuse et pleinement convaincue de la vérité de sa mission. Aussi ne tarda-t-elle pas beaucoup à propager autour d'elle à Dijon, à Moulins, la dévotion dont Marguerite-Marie lui avait fait la confidence. Et nous pouvons dire qu'à ce point de vue la Bienheureuse ne restait pas inactive ; elle changeait en collaboratrices des âmes qui d'abord se montraient peu confiantes en sa mission. Avant d'édifier, elle se préparait des instruments.

Telle sera, après la Mère de Saumaise, la Mère Péronne-Rosalie Greyfié, que la Sainte-Source (Annecy), sur la demande des religieuses de Paray, leur envoyait pour Supérieure, 17 juin 1678. Elle venait remplir dans sa nouvelle famille un rôle providentiel : elle devait faire resplendir à tous les yeux la vertu de la Bienheureuse, démontrer jusqu'à l'évidence la sainteté de l'esprit qui

la dirigeait, et la manifester à toutes ses filles comme une âme de choix à laquelle les plus magnifiques destinées étaient promises. La Mère Greyfié remplit ce mandat, et par la sévérité de sa direction et par les hardiesses des épreuves qu'elle fit subir à l'humble servante du Sacré Cœur. Ajoutons qu'elle était merveilleusement douée pour cette fonction si importante ; le pur esprit de la Visitation régentaît cette grande âme. Elle en avait appris les traditions à l'école des Mères les plus illustres. sainte Jeanne de Chantal l'avait bénie ; la Mère de Blonay l'avait admise au petit habit et la Mère de Chau-gy l'avait reçue à la Profession. Un heureux tempérament de douceur et de fermeté, où celle-ci dominait celle-là, fut dans cette Supérieure éminente le cachet distinctif de sa vertu.

Elle reçut d'abord toutes les confidences de la Bienheureuse : mais soit pour l'éprouver, soit parce qu'elle était elle-même naturellement en garde contre les voies extraordinaires, elle commença par ne faire aucune attention aux faveurs exceptionnelles dont Marguerite-Marie était l'objet ; elle affectait même de n'en tenir aucun compte. En même temps, elle ne perdait aucune occasion de l'humilier, soit en particulier, soit en public ; enfin elle l'obligeait de suivre, brûlée par la fièvre, tous les exercices de la Communauté. Elle fit plus : elle lui retira toutes les permissions qu'on lui avait données. On lui avait permis l'*Heure-Sainte* : chaque semaine, la nuit du jeudi au vendredi, Marguerite-Marie faisait une heure d'oraison, prosternée le visage contre terre, les bras en croix. La Mère Greyfié exigea d'abord qu'elle abandonnât cette posture et voulut qu'elle fit cette oraison à genoux, les mains jointes ou les bras croisés sur la poitrine : l'humble Marguerite obéit. Mais sa Supérieure voulut aussi supprimer l'*Heure-Sainte* ; elle obéit encore. Seulement plusieurs fois au sortir de l'oraison, elle vint dire à sa Supérieure que Notre-Seigneur, mécontent de ce retranchement, allait faire sentir sa colère à la Communauté ; la Mère Greyfié n'en tint pas compte. Mais sur ces entrefaites, une jeune Sœur, Marie-Élisabeth Carré, sur laquelle on fondait de belles espérances,

étant morte presque subitement le 14 octobre 1678, la Supérieure se hâta de rendre l'*Heure-Sainte* à la Bienheureuse.

Cependant, bien qu'étonnée de ce coup, la Mère Greyfié voulut d'autres preuves et s'avança jusqu'à exiger de Dieu un véritable miracle. Marguerite-Marie, relevant d'une grande maladie, avait demandé la permission d'entendre la Messe et même d'y communier; la Supérieure le lui permit, puis cédant à une inspiration soudaine, elle lui commanda de reporter ses draps de lit à sa cellule et son couvert au réfectoire, de s'en aller à l'Office quand il sonnerait, et de suivre en tout les exercices de la Communauté, cinq mois de suite, sans revenir à l'infirmerie. Marguerite-Marie reçut à genoux le commandement de sa Supérieure et se mit en devoir d'accomplir à la lettre ce qu'elle lui avait dit. Cependant, la Mère Greyfié réfléchissant sur l'ordre qu'elle venait de donner et sur la manière dont la Sœur l'avait exécuté, crut que l'occasion était belle de demander à Dieu un miracle qui levât tous ses doutes. Elle monta donc dans sa cellule et y écrivit le billet suivant, qu'elle envoya à la Bienheureuse déjà agenouillée au chœur pour entendre la Sainte Messe.

Vive Jésus !

« Je, soussignée, en vertu de l'autorité que Dieu m'a donnée en qualité de Supérieure de ma Sœur Marguerite-Marie, lui commande, en vertu de la sainte obéissance, de demander la santé à Notre-Seigneur avec tant de ferveur et d'instance qu'elle fléchisse sa bonté à la lui accorder, pour n'être pas toujours à charge à la sainte Religion, et pour y pouvoir pratiquer assidûment tous les exercices de la Communauté, et ce, jusqu'à la Présentation de Notre-Dame de cette année 1680, auquel jour nous verrons ce que nous aurons à faire pour l'avenir.

Sœur Péronne-Rosalie Greyfié, supérieure. »

La guérison ne se fit pas attendre. « Au moment de l'élévation de la Sainte Messe, je sentis sensiblement,

dit Marguerite-Marie, que toutes mes infirmités m'étaient enlevées, à la manière d'une robe qui me serait ôtée, et je me trouvai dans la force et santé d'une personne très robuste, laquelle n'aurait jamais été malade.» C'était un premier miracle, le second eut lieu cinq mois après, à la même heure; elle retomba malade, la robe de ses infirmités lui était rendue, mais avec un redoublement de souffrances, sans doute pour qu'elle regagnât le temps perdu (Voir Mgr Bougaud, p. 254)<sup>1</sup>.

La Mère Greyfié avait sa preuve, authentique et incontestable. Aussi sans se départir de la rigidité qu'elle mettait à reprendre et à punir dans la Bienheureuse les

<sup>1</sup> Une guérison toute semblable opérée au commandement de l'obéissance, est racontée par les Contemporaines à la date du 21 décembre 1682, fête de saint Thomas. — Il s'agit encore de cinq mois pendant lesquels la Bienheureuse jouit d'une santé parfaite, mais à peine sont-ils écoulés, que tous ses maux la saisissent encore. La Mère Greyfié subordonne à cette faveur le jugement qu'elle devra porter sur la nature de l'esprit qui conduit sa fille spirituelle; voici ses propres termes: « Je vous commande, en vertu de la sainte obéissance, que vous demandiez à Dieu qu'il me fasse connaître si ce qui se passe et s'est passé en vous depuis que je suis chargée de votre conduite, est de son esprit et de son mouvement ou de celui de la nature, et que pour signe que tout est de Dieu, il suspende vos maux corporels pendant l'espace de cinq mois seulement, sans que vous ayez besoin pendant ce temps, de quitter le train ordinaire de la Règle. Mais que si ce n'est pas Dieu, mais la nature qui agit en votre intérieur et extérieur, il vous laisse selon la coutume, tantôt d'une manière, tantôt de l'autre. Ainsi nous resterons dans la vérité. »

Avant reçu ce billet, elle sortit de l'infirmerie et alla le présenter à son divin Maître qui, n'ignorant pas son contenu lui répondit: « Je te promets, ma fille, que pour preuve du bon esprit qui te conduit, je lui aurais accordé autant d'années de santé qu'elle m'a demandé de mois. » Et à l'élévation de l'Hostie à la Messe, je sentis sensiblement que toutes mes infirmités m'étaient ôtées à la façon d'une robe qu'on m'aurait ôtée et je me trouvai dans la force et la santé d'une personne très robuste. » Elle passa ainsi le temps qu'on lui avait marqué, et à la même heure que les cinq mois furent expirés, elle tomba tout à coup aussi malade qu'elle l'avait été. La Bienheureuse parle de cette obéissance dans une lettre à la Mère de Saumaise (Avril 1683, Lettre 21<sup>e</sup>). Elle ajoute que sa croix fut changée en une intérieure dont elle ne pourrait soutenir le poids, si la même main qui l'affligeait ne se rendait sa force; elle était comme une personne à l'agonie que l'on traînerait avec des cordes; elle ne sentait en elle ni esprit, ni volonté, ni imagination, ni mémoire, c'était comme une petite réverbération et participation de ce que Notre-Seigneur souffrit au jardin des Olives.

imperfections apparentes, les distractions les plus involontaires, elle se sentit pénétrée de respect et d'amour pour cette enfant qu'elle avait mise à de si dures épreuves. Elle la soutint désormais contre les exagérations de son humilité, l'encouragea dans la guerre que le démon ne cessait de lui faire, et favorisa même secrètement les pieuses inventions de son amour.

Il nous reste de la Mère Greyfié des avis et une correspondance avec la Bienheureuse. Dans ses avis ou réponses écrites aux questions et confidences que Marguerite-Marie lui adressait aussi par écrit, ce qui éclate le plus, c'est la sûreté de vue, la rectitude de jugement, l'élévation de la pensée jointes à une bonté toujours croissante : on sent que son cœur se prend tous les jours davantage, qu'elle est toute à *son cher enfant*, comme elle l'appelle. Elle veut que la Bienheureuse ait un libre accès auprès d'elle, qu'elle vienne avec confiance et simplicité cinq et six fois par jour, sans crainte d'être importune. Le style est sans apprêt, il jaillit de source, mais avec une netteté et une force remarquables. Le trait n'y fait pas défaut. Voici quelques passages : « L'hypocrite n'est pas tel sans le vouloir bien être ; il ne trompe les créatures que parce qu'il en veut l'honneur et l'estime. Les retours sur nous-mêmes sont le gland dont l'amour-propre s'engraisse. Le malheur est qu'on ne le tue pas à la Saint-Martin comme les porcs ; il vivra autant que nous.

« Ne vous mettez pas en peine de rien qui puisse vous arriver ; c'est la gloire d'un soldat fidèle et c'est le signe de sa fidélité d'être singulièrement haï de l'ennemi mortel de son souverain.

« Vous êtes à Dieu ; s'il veut vous imprimer comme une cire molle ou se jouer de vous comme d'une paume, que vous importe ? »

Au dix-septième et dernier avis on lit : « Pour tout le temps que je resterai en charge, je vous donne la sainte Communion tous les premiers Vendredis du mois, selon l'intention du Sacré Cœur de Jésus-Christ ; et de plus je vous la donne encore tous les derniers Samedis de chaque mois, en l'honneur de la Sainte Vierge, afin qu'elle nous obtienne de ce même divin Cœur une Supé-

rieure qui lui soit conforme et à son gré... J'espère qu'on ne me refusera pas le congé que je demanderai toujours quand je n'aurai pas le pouvoir de le prendre, pour communier les Vendredis de ma vie de chaque Octave du Saint-Sacrement, selon les intentions de feu le bon Père de la Colombière. » Lorsque la Mère Greyfié écrivait ces lignes, sa supériorité touchait à son terme. (Mai 1684.) Elle fut élue à Semur en Auxois. Elle pouvait quitter Paray; son œuvre était achevée. Sous sa conduite, la Bienheureuse s'était élevée par la voie douloureuse aux plus hauts sommets de la sainteté. Elle plaïnait dans le surnaturel le plus pur, et nulle, parmi ses compagnes, ne mettait en doute le principe divin qui l'animait.

L'heure marquée pour son apostolat allait sonner; elle ne tarderait plus à rayonner, sur le Couvent d'abord, puis sur le monde, les ardeurs qui la consumaient. La Mère Greyfié du fond de son monastère de Semur, continua d'encourager *son cher enfant* et de lui témoigner la plus maternelle tendresse. « Je prie, dit-elle, le divin unisseur de nos cœurs, de nous rendre inséparables dans le temps et dans l'éternité. Continuez-moi vos bonnes prières près du Sacré Cœur de notre adorable Sauveur. Je ne vous sépare pas de moi dans les miennes et vous y aurez toujours part comme ma bien-aimée Sœur, mon cher enfant et ma fidèle amie. Vous m'êtes tout cela dans cet adorable Cœur. »

La Mère Greyfié reste donc fidèle à Sœur Marguerite-Marie, bientôt même elle se fera la Révélatrice et le Porte-étendard de la dévotion au divin Cœur de Jésus, comme nous le dirons en son lieu.

## CHAPITRE VI.

LA BIENHEUREUSE EST NOMMÉE DIRECTRICE. — LES COMMENCEMENTS DE LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR DANS LA COMMUNAUTÉ.

La Mère Marie-Christine Melin succéda à la Mère Greyfié dans le gouvernement de la Communauté qu'elle édifiait depuis 34 ans. Elle appréciait depuis longtemps la Sœur Marguerite-Marie dont elle avait su deviner les rares vertus, mais bientôt elle eut avec elle les relations les plus intimes, lorsque la Communauté lui donna l'humble Sœur pour assistante, et six mois après elle la nomma directrice du Noviciat. L'humilité de la Bienheureuse reculait devant ce dernier emploi : mais son zèle pour la gloire du Cœur de Jésus la faisait tressaillir de bonheur. Elle aurait donc des âmes à instruire, des cœurs à embraser ; elle pourrait les exercer à la pratique des vertus que Notre-Seigneur a le plus aimées : l'humilité et la douceur . Elle leur dévoilerait les mystères de son Cœur adorable, l'offrirait à leurs adorations et le ferait régner dans son Noviciat jusqu'à ce qu'il lui fût permis d'annoncer au monde entier ses droits souverains, ses amabilités et ses promesses. Elle mit à cet apostolat les ressources de sa parole, elle y mit ses exemples qui en étaient le vivant commentaire. Ses novices l'écoutaient et la regardaient tour à tour, et la voyant si fidèle à pratiquer ses propres enseignements, elles cédaient volontiers aux charmes d'une parole qui unissait aux leçons les plus persuasives l'ascendant irrésistible de l'exemple. La sainte Directrice pouvait dire : « soyez douces, » la douceur de Jésus respirait si suavement dans sa personne ; « soyez humbles, » elle se mettait constamment aux pieds de toutes ; « soyez obéissantes, » un mot suffisait pour la tirer de ses ravissements et la rendre à la vie commune ; « soyez fortes, » aucun obstacle n'entravait sa mar-



che dans la vertu, elle ne marchandait jamais avec son Dieu. Mais surtout elle aimait à leur parler de l'immense charité de ce Jésus qui a tant aimé les hommes et en est si mal payé de retour. C'était le thème ordinaire de ses entretiens, elle y revenait à tout propos, et les ardeurs de sa parole trahissaient le feu sacré qui la consumait. Elle avait de ces cris dans lesquels se livrait toute son âme. « Oh ! si nous savions combien il est doux d'aimer Dieu ! aimons-le, aimons-le uniquement. » La Bienheureuse ne croyait pas que l'heure fût venue de communiquer à ses Novices le secret de ses révélations ; mais elle les y préparait en exaltant devant elles sous toutes les formes la beauté du Sacré Cœur, ses charmes divins, ses droits, enfin ses libéralités magnifiques envers quiconque saurait le faire connaître et aimer. « Où donc, se demandait-on, a-t-elle appris des choses si ravissantes, à quelle source a-t-elle puisé sa merveilleuse doctrine ? » Ces chères Novices soupçonnaient un mystère, elles étaient comme aux aguets pour surprendre enfin le secret de leur Maîtresse. Il arriva, raconte Mgr Bougaud, deux incidents dont l'un éveilla l'attention et l'autre leva tous les doutes. La Sœur Péronne-Rosalie de Farges, se mettant en retraite, avait reçu de sa Directrice un livre qui l'aidât à faire oraison. Or dans ce livre la Bienheureuse avait laissé par mégarde un billet écrit de sa main, ainsi conçu : « Notre Seigneur m'a fait connaître ce soir à l'oraison qu'il voulait être connu, aimé, adoré des hommes ; que pour cela, il leur communiquerait beaucoup de grâces lorsqu'ils se seraient consacrés à la dévotion et à l'amour de son Sacré Cœur. » Le billet passa bientôt dans toutes les mains, et les novices se prirent à penser que la Bienheureuse avait appris ailleurs que dans les livres ce qu'elle disait du Cœur de son bon Maître.

L'autre incident dissipa tous les nuages. On était en 1684, et depuis deux ans déjà le Père de la Colombière avait quitté ce monde. Ses Confrères, ayant trouvé parmi ses papiers les notes qu'il avait écrites dans ses retraites, en furent si charmés, qu'ils les firent imprimer à Lyon sous ce titre : « Retraite spirituelle du Père de la Colom-

bière. » Un des premiers exemplaires fut envoyé à la Visitation de Paray. La Mère Melin en fit faire, avant de le lire elle-même, la lecture au réfectoire. Un jour, c'était la Sœur de Farges qui lisait, elle en arrive au passage où le Père prend la résolution de promouvoir la dévotion au Sacré Cœur : « J'ai reconnu, dit-il, que Dieu voulait que je le servisse en procurant l'accomplissement de ses désirs touchant la dévotion qu'il a suggérée à une personne à qui il se communique fort confidemment, et pour laquelle il a bien voulu se servir de ma faiblesse ; je l'ai inspirée à bien des gens en Angleterre et j'ai écrit en France sur cette dévotion et prié un de mes amis de la faire valoir <sup>1</sup> ; elle y sera fort utile, et le grand nombre d'âmes choisies qu'il y a dans cette Communauté me fait croire que la pratique dans cette sainte maison en sera fort agréable à Dieu. Que ne puis-je, ô mon Dieu, être partout et publier ce que vous attendez de vos serviteurs et de vos amis !

« Dieu s'étant donc ouvert à la personne qu'on a sujet de croire être selon son Cœur par les grandes grâces qu'il lui a faites, elle s'en expliqua avec moi et je l'obligeai de mettre par écrit ce qu'elle m'avait dit. J'ai bien voulu l'écrire moi-même dans le journal de mes Retraites parce que le bon Dieu veut, dans l'exécution de ce dessein, se servir de mes faibles soins. » Et ici le Père raconte la grande apparition de 1675. A la lecture de ce passage, une émotion croissante s'était emparée de la Sœur de Farges et de toute la Communauté. Cette personne selon le Cœur de Dieu, cette âme à laquelle Dieu se communique fort confidemment, c'est elle, c'est Marguerite-Marie... mais elle, l'humble Sœur, que devenait-elle pendant ce temps ? Elle baissait les yeux et s'abîmait dans un profond anéantissement.

Au sortir du Réfectoire, la Sœur de Farges aborde la Bienheureuse et lui dit résolument : « Ma chère Sœur, vous avez bien eu votre compte aujourd'hui à la lecture,

<sup>1</sup> Quel est cet ami, ce confident du Vénérable Père ? nos recherches ne nous ont pas encore donné la joie de le connaître. Serait-ce le P. Antoine Billet que le P. de la Colombière aura bientôt pour supérieur à Lyon ?

et le R. Père de la Colombière ne pouvait pas mieux vous désigner ! » Et l'humble Directrice de répondre qu'elle avait bien lieu d'en aimer son abjection (Contemp., t. I, p. 230-231.)

Nous sommes heureux de retrouver le P. de la Colombière dans cet incident. Il avait disparu depuis deux ans, et voilà qu'il sort de sa tombe pour manifester au monde l'Apôtre du Sacré Cœur ; il le signale aux religieuses de Paray dans cette page de sa Retraite et bientôt, par elle encore, à toutes les Visitandines. C'est elle que le Cœur de Jésus a choisie ; lui, il s'estime trop heureux, trop honoré de travailler sous ses ordres et d'être son associé. Et nous le verrons continuer cette mission d'outre-tombe et accréditer, dans tous les pays où pénétreront ses livres, le nom de la Bienheureuse et l'œuvre que le ciel lui a demandée.

Les Novices, on le pense bien, commentèrent plus d'un jour entre elles les paroles du Vénéral Père de la Colombière. Sa réputation de sainteté élevait au suprême degré l'autorité de son affirmation ; c'était la parole d'un saint, elle semblait descendre du ciel pour rendre témoignage à leur Directrice vénérée. Elles se montrèrent plus avides de connaître et de pratiquer la dévotion au Sacré Cœur, et Marguerite-Marie s'enhardit à la répandre et à lui recueillir des suffrages. Le Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement, elle se permit d'attacher à l'autel du noviciat une petite image du Sacré Cœur faite avec de l'encre.

Cependant le 20 juillet 1685 approchait, c'était la Sainte Marguerite, fête de la vénérée Directrice. Les Novices se disposèrent à lui témoigner à cette occasion tous les sentiments d'une filiale tendresse. La Bienheureuse s'étant aperçue de leurs préparatifs leur demanda si, pour la rendre heureuse, elles ne voudraient pas rendre au Sacré Cœur les hommages qu'elles lui destinaient à elle-même. Les Novices comprirent et entrèrent avec joie dans les intentions de leur sainte Maitresse. Il y avait, sous un escalier qui conduit à la tour, un réduit fort étroit, mais suffisant pour être changé en oratoire et contenir un autel. On l'approprie, on l'orne le mieux

possible ; et la Sœur des Claines, saisissant un pinceau, fait éclore partout des fleurs, des étoiles et des cœurs enflammés. « Nous avons, dit une de ces Novices, un grand empressement à contenter le pieux désir de notre Maitresse. Nous nous levâmes à minuit et fîmes un autel où nous attachâmes un crayon (image) faite à l'encre, avec tous les ornements dont nous pouvions disposer. » Le matin, elles allèrent préparer le réfectoire pour avoir libre le temps d'après Prime ; mais là elles s'oublièrent un peu, et leur activité mal contenue attira l'attention de quelques anciennes qui en avertirent la Mère Melin. La bonne Supérieure vint voir ce qui se passait ; mais les Novices l'entourèrent, lui dirent leurs raisons, et elle en demeura contente.

Après Prime, la Bienheureuse se rendit au Noviciat et se laissa conduire au petit oratoire : quelles ne furent pas sa surprise et sa joie ! Elle remercia ses Novices et leur répéta à plusieurs reprises que rien au monde ne pouvait la rendre plus heureuse. Puis elle se prosterna devant la petite image et prononça la première sa consécration publique au Sacré Cœur. Les Novices imitèrent leur Directrice et tout ce petit royaume appartint au Sacré Cœur de Jésus comme à son Roi. L'après-midi, toutes, Maitresse et Novices, se réunirent de nouveau autour du même autel et dans la plénitude de son bonheur, la Bienheureuse exprima le regret que toute la Communauté ne fût pas venue rendre ses devoirs au Cœur du divin Maître. Aussitôt, plus ardente que les autres, la Sœur Verchère se détache du groupe de ses Sœurs, va trouver quelques-unes des Anciennes, leur raconte ce qui se passe au Noviciat et les invite à venir honorer le Cœur de Jésus. Mais comme c'étaient des filles d'observance, elles reçurent assez mal l'ardente messagère ; et l'une d'elles, intime amie de cette incomparable Directrice, Sœur Madeleine des Escures, répondit à la jeune novice : « Allez dire à votre Maitresse, que la bonne dévotion est la pratique de nos Règles et de nos Constitutions, que c'est ce qu'elle doit vous enseigner et vous autres bien pratiquer. » La Sœur Verchère ne s'était pas attendue à cet accueil ; mais pour ne pas mêler une

ombre aux joies de cette journée, elle se contenta de rapporter à sa Maîtresse que les Sœurs ne pouvaient pas venir : « Dites plutôt, répartit la Bienheureuse d'un ton ferme, qu'elles ne le veulent pas; mais le Sacré Cœur les y fera bien rendre. Elles y sont aujourd'hui opposées, mais le temps viendra qu'elles y seront les plus empressées. » Nous dirons bientôt comment se vérifia cette prophétie.

Le reste de la journée se passa comme elle avait commencé, à rendre hommages sur hommages au bon Maître. La Bienheureuse fit, avec ses Novices réunies, Amende honorable au Sacré Cœur et elle récita d'autres prières qu'elle avait composées elle-même en son honneur; elle avait en les récitant, une ardeur de Séraphin. Au terme de cette belle journée, elle remercia ses Novices qui lui avaient ménagé cette joie; « ce jour, disait-elle, était le plus beau de sa vie. » Elle saluait sans doute dans ces humbles commencements, les premières lueurs d'un triomphe qui ne finirait plus. La dévotion au Sacré Cœur était fondée, elle allait s'étendre et s'affermir malgré tous les obstacles; et les oppositions, que de vains préjugés allaient tenter encore, n'aboutiraient qu'à l'accroissement de son influence salutaire et à la glorification de son culte <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Avant de poursuivre notre récit, nous insérerons ici les noms des Novices qui, de concert avec leur Directrice, inaugurèrent le culte du Sacré Cœur dans le monastère de Paray-le-Monial. Nous honorons en elles la première conquête de la Bienheureuse et bientôt ses fideles coopératrices; car une fois gagnées à la cause du Sacré Cœur, elles n'eurent plus qu'un désir, celui de le faire régner dans leurs cœurs et de lui recruter des disciples.

Elles étaient sept en tout: mais quatre déjà Professes suivaient encore, selon l'usage, les exercices du noviciat; les trois autres étaient de simples Novices.

L'aînée de toute cette gracieuse phalange s'appelait Sœur Claude-Marguerite Billet, nièce du médecin de la Communauté. Elle se faisait remarquer, depuis sa profession, par sa ferveur croissante. Ame tout intérieure, elle comprit et goûta des premières la dévotion au Sacré Cœur, et elle s'y plongea tout entière. C'est à Claude-Marguerite que la Bienheureuse fit confidence des faveurs que Notre-Seigneur lui prodigua sous le bosquet de noisetiers dans le jardin du Couvent. « Voilà, dit-elle, en le lui montrant, voilà un lieu de grâces pour moi. » Elle mourut à l'âge de 62 ans, le 24 avril 1722 : Son acte mortuaire renferme ce court

## CHAPITRE VII.

### NOUVELLES CONTRADICTIONS. LE SACRÉ CŒUR TRIOMPHE.

Il n'y a pas dans ce monde de joie sans mélange. Les consolations que Marguerite-Marie avait goûtées en ménageant au Sacré Cœur sa première victoire furent bientôt troublées. Le bruit de ce qui s'était passé au Noviciat se répandit dans la Communauté, et les plus

mais éloquent éloge : « Elle a été une fidèle amante du Sacré Cœur de Jésus. »

La seconde Professe du noviciat était Sœur Françoise-Rosalie Verchère, de Marcigny. La lecture de la Vie de la vénérable Mère de Chantal décida sa vocation. Une fois au couvent, elle obtint promptement la grâce d'une présence de Dieu continuelle; de là un recueillement et une modestie qui la faisaient comparer à sainte Catherine de Gènes. Fidèle disciple de la Bienheureuse, elle fut une des deux Contemporaines qui composèrent sa Vie. Sœur Péronne-Rosalie de Farges, son associée, préparait les matériaux, et Sœur Verchère écrivait. Elle employa les dernières années de sa vie à étendre de tout son pouvoir le culte du Sacré Cœur. La fatigue que lui causait son assiduité à écrire lui occasionna une fluxion à la tête dont elle mourut le 9 septembre 1719, âgée de 53 ans, dont 36 de religion.

L'entrée de Françoise-Rosalie Verchère à la Visitation entraîna sur ses pas une autre jeune fille de Marcigny, nommée Péronne-Rosalie de Farges, son amie et sa compatriote. Elle imita les héroïques vertus de la sainte Directrice et grava comme elle sur son cœur le Sacré Cœur de Jésus. « Vaincre ou mourir, » c'était sa devise; elle s'y montra si fidèle, que sur la fin de sa vie, elle passait dans la ville pour une seconde Marguerite-Marie. A sa mort, on se distribua ses reliques comme celles d'une sainte.

La quatrième Novice-Professe était Péronne-Marguerite Verchère, propre sœur de Françoise-Rosalie; nous n'avons pu retrouver sa vie. Elle ne mourut qu'en 1746, à l'âge de 82 ans. Elle perpétua dans le couvent de Paray les traditions du Noviciat et rendit souvent aux vertus de la Bienheureuse, dont elle était la sincère admiratrice, les plus glorieux témoignages.

Après ces quatre Professes, viennent trois Novices. La première, Sœur Marie-Françoise Bocaud de la Clayette; cœur souple et docile, elle se laissa façonner au gré de sa Directrice. Ses vertus solides embaumèrent le couvent de leur parfum. A l'âge de 42 ans, elle était mûre pour le ciel, c'était le 18 février 1702.

La seconde Novice, Sœur Marie-Christine Bouthier, de Semur

opposées à la dévotion nouvelle se plaignirent à la Supérieure de la conduite de la Directrice et de ses Novices. La Mère Melin crut devoir leur faire des reproches, mais en vraie fille de saint François de Sales, elle prit un moyen terme qui en tempéra l'amertume. Elle défendit à la Bienheureuse tout ce qui pourrait paraître aux yeux de la Communauté, elle lui retrancha même la communion des premiers Vendredis ; mais elle lui permit de faire ses petites dévotions à l'intérieur du Noviciat. Marguerite-Marie se soumit, non sans ressentir de vives angoisses. Elle craignait par-dessus tout que son cher Maître ne fût offensé et son amour méconnu ; les blâmes qui n'étaient pas épargnés à sa dévotion bien-aimée avaient de douloureux retentissements dans son cœur. Elle en écrivit à la Mère Greyfié, et celle-ci dont

en Brionnais, apportait à Paray un cœur de feu dans une frêle enveloppe. Elle souffrait d'une maladie de langueur, mais le jour de sa Profession, la Bienheureuse lui ordonna de demander sa guérison sous le drap mortuaire ; elle obéit et se releva en parfaite santé. C'était, disent les Mémoires, la plus aimable personne du monde, et le cœur de cette communauté. Mais un cœur si bien fait ne pouvait éviter d'avoir du penchant pour les créatures. Ce fut pour Sœur Marie-Christine le sujet de ses luttes et de ses victoires. La Bienheureuse soutenait sa novice, elle lui rappelait que Jésus veut tout ou rien, « si vous ne chassez les créatures de votre cœur, il en sortira ; si vous ne les quittez, il vous quittera et vous ôtera son amour : point de milieu ! » Marie-Christine ne fut pas rebelle à ces avertissements, elle se donna toute à Jésus. Sa carrière fut courte, elle n'avait que 31 ans lorsqu'elle fut appelée aux noces éternelles.

Reste une troisième Novice, vrai bijou du Noviciat, Sœur Marie-Nicole de la Faige des Claines. Elle fut le Benjamin de Marguerite-Marie qui aimait à l'appeler son petit Louis de Gonzague. A 15 ans, en 1686, elle prit l'habit, à 16 ans, elle fit profession. Pleine de talents, habile à toutes sortes d'emplois, elle peignait avec goût, et faisait tout avec une tranquillité ravissante. Son innocence et sa candeur étaient singulières ; on aurait dit un ange. Ses compagnes prétendaient en riant que Dieu lui avait prêté un corps. Ne pourrait-on pas voir, dans cette pureté virginale, le motif de la prédilection que la Bienheureuse avait pour elle ? Elle mourut le 27 septembre 1743. Après sa mort, on reconnut sur son cœur et sur son bras l'empreinte d'un Sacré Cœur qu'elle y avait gravée avec une médaille rougie au feu. Telles étaient les âmes que formèrent les leçons et les exemples de la Bienheureuse. Nous aurons occasion de les retrouver encore pour la plupart dans la suite de ce travail. (Voir l'Année Sainte et les Circulaires de Paray. 1725.

l'affection pour la Bienheureuse et l'estime qu'elle faisait de sa vertu n'avaient plus à se dissimuler, lui prodigua les encouragements et les tendresses d'une mère. Elle lui écrivait : « A votre place, je me tiendrais près, ou même dans le Cœur de notre Divin Maître, et je me laisserais là, toute remise à son soin, à sa volonté, à son bon plaisir, à sa merci. »

Marguerite-Marie suivit ce conseil et s'en remit de tout au bon plaisir de son Maître qui ne cessa de la consoler et de la soutenir. Il lui disait souvent : « Ma fille, ne crains rien, je règnerai malgré mes ennemis. » Il ne tarda pas à prendre en main sa propre cause. La jeune Sœur Françoise-Rosalie Verchère tomba malade et en peu de jours elle fut à la mort. La pieuse Directrice se mit en prières pour la sauver, mais Notre-Seigneur lui montra clairement que la maladie de la Sœur Verchère était un châtement pour la Communauté ; la vie de sa Novice serait en danger tant que la Supérieure ne lui aurait pas restitué à elle-même la communion des premiers Vendredis. Grand fut l'embarras de Marguerite-Marie : d'un côté elle ne pouvait mettre en doute les paroles de son bon Maître, et de l'autre elle craignait, en demandant à la Mère Melin la restitution de ses premiers Vendredis, de faire brèche à la perfection de l'obéissance. Elle prit le parti d'en écrire à la Sœur Madeleine des Escures en qui elle avait toute confiance, sauf l'opposition de leurs vues sur le Sacré Cœur. Voici la lettre : « C'est dans le Sacré Cœur de Notre-Seigneur que je vous écris ceci, ma chère Sœur, puisqu'il le veut ainsi. Ne soyez pas surprise que je m'adresse à vous dans l'extrême peine que je souffre au sujet de ma chère Sœur Françoise-Rosalie Verchère. C'est que ce matin, en me levant, il m'a semblé entendre distinctement ces paroles : « Dis à ta Supérieure qu'elle m'a fait un grand déplaisir de ce que, pour plaire à la créature, elle n'a point eu de crainte de me fâcher en te retranchant la communion que je t'avais ordonné de faire tous les premiers Vendredis de chaque mois, pour satisfaire par là, en m'offrant à mon Père éternel, à sa divine justice par les mérites de mon Sacré Cœur, aux fautes qui se com-



mettent contre la charité, parce que je t'ai choisie pour en être la victime; et en même temps qu'elle t'a défendu d'accomplir ma volonté en cela, je me suis résolu de me sacrifier cette victime qui souffre maintenant. »

« Voilà, ma chère Sœur, ce qui me tourmente et persécute continuellement, sans que je m'en puisse distraire, parce qu'il me presse de le dire à notre Mère, et je crains de le faire, à vous parler naturellement, parce que je crois que tout cela n'est qu'une ruse de l'ennemi qui veut me rendre singulière par cette communion, ou bien que tout cela n'est qu'imagination et illusion, parce que ce n'est pas à une misérable hypocrite comme moi à qui le Seigneur ferait semblable grâce. Je vous conjure, ma chère Sœur, de me dire votre pensée là-dessus, pour me tirer de la peine où je suis, puisqu'il veut que je vous la demande. Faites-moi cette grâce sans me flatter, car je crains de résister à Dieu, ne pouvant exprimer ce que je souffre de la voir en cet état. Demandez-lui qu'il vous fasse connaître la vérité et ce qu'il veut que vous me répondiez, après quoi, je tâcherai de n'y plus penser. Je vous prie de brûler ce papier et de me garder le secret. »

Sœur Madeleine ayant lu cette lettre, invita la Bienheureuse à s'en expliquer avec la Supérieure. Elle s'y résolut; la Mère Melin se hâta de lever la défense et Sœur Verchère parut aussitôt hors de danger. Mais comme la Supérieure n'avait pas assez explicitement rendu à la Bienheureuse la Communion de tous les premiers Vendredis, elle n'osa pas les reprendre et la malade continua de languir. Il fallut que Marguerite-Marie déclarât de nouveau à quelles conditions Notre-Seigneur rendrait la santé à sa novice; la Mère Melin s'empressa de dissiper tous ses doutes en lui rendant sa communion comme autrefois. La Sœur Verchère fut sur-le-champ tout à fait guérie. Plus enflammée que jamais, la Bienheureuse épancha sa reconnaissance dans l'âme de ses novices: « Mes chères Sœurs, votre partage est d'aimer le Sacré Cœur, quelle félicité de pouvoir dire: oui, je l'aimerai et louerai pendant une éternité! mais il faut pour cela l'aimer constamment et également dans les

afflictions comme dans les consolations et tous les accidents de la vie. »

Cependant les circonstances qui avaient accompagné la maladie et la guérison de la Sœur Verchère avaient transpiré dans toute la Communauté, et elles donnaient à penser même aux plus récalcitrantes. Fallait-il donc voir autre chose que des singularités dans la pratique de la Sœur Marguerite-Marie, et l'Esprit-Saint serait-il le vrai principe de ces visions qu'on attribuait à une imagination malade ? Peu à peu les préjugés s'affaiblissaient, l'opinion favorable à l'humble Directrice gagnait du terrain, et le jour n'était pas éloigné où toutes les Religieuses du couvent, les plus anciennes comme les plus jeunes, fraterniseraient avec la Bienheureuse dans un même sentiment de dévotion envers le divin Cœur.

Le démon essaya encore d'enrayer ce mouvement. Le renvoi d'une postulante de haute naissance lui fournit l'occasion qu'il cherchait. La Bienheureuse à qui sa qualité de Directrice donnait le droit et le devoir de prononcer sur la vocation de cette Postulante, reconnut clairement qu'elle n'était pas faite pour la Visitation, elle lui persuada de solliciter sa sortie du couvent, ce qu'elle obtint en effet. Cette sortie fit du bruit au dedans et au dehors ; les préjugés se ranimèrent au dedans ; au dehors, une véritable tempête de menaces et d'injures se déchaîna contre la Bienheureuse, on ne parlait rien moins que de la faire déposer de sa charge et mettre en prison. Un personnage de grand mérite se laissa prévenir contre elle et n'oublia rien pour la décrier. Il ne vit plus en elle qu'une hypocrite et une entêtée, c'était une visionnaire qui non contente de s'abuser elle-même, voulait encore en imposer aux autres par une vertu apparente pleine de grimaces et d'illusions. Ballottée par cette tourmente, l'humble Visitandine ne prit pas la peine de se justifier, elle baissa la tête et laissa passer l'orage. Elle avait recours à son asile ordinaire, et un simple regard sur le Cœur de Jésus lui faisait trouver le repos promis à ceux qui l'invoquent.

Elle contint même l'ardeur de ses Novices qui, té-

moins de la conduite de leur Maitresse dans l'affaire du renvoi de la Postulante, prirent hautement sa défense et firent justice des calomnies dont on l'accablait. Elle les réprimanda fortement de leur zèle inconsidéré, leur dévoila les béatitudes de la souffrance et les punit du déplaisir qu'elles avaient causé au divin Cœur par leur intervention inopportune. Elle leur prescrivit aussi un certain nombre de prières pour que l'esprit d'union et de charité se rétablît dans toute la Communauté ; ces prières furent entendues ; l'émotion se calma, on rendit justice à la Bienheureuse, et les esprits les moins bienveillants regrettèrent leurs préventions injustes et leurs blâmes surpris. Bientôt le Sacré Cœur de Jésus, comme un mystérieux aimant, attira plus fortement les âmes ; il ne fallait plus qu'une occasion pour que toute la Communauté vint lui rendre un public hommage et lui faire amende honorable. Cette occasion se présenta du côté où on devait moins l'attendre, mais pour la redire, nous avons besoin de reprendre les choses d'un peu plus haut.

Obligée de contenir dans son Noviciat les effusions de son amour pour le Sacré Cœur, la Bienheureuse conservait la liberté de correspondre avec les maisons voisines ; et ses lettres allaient répandre au loin ses brûlantes ardeurs. Elle écrivait à la Mère Greyfié, alors Supérieure de la Visitation de Semur : « Si vous saviez, ma bonne Mère, comme je me sens pressée d'aimer le Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; il me semble que la vie ne m'est donnée du tout que pour cela » (Lettre 34<sup>e</sup>). Et encore : « Je ne saurais plus m'occuper d'autre chose que du Sacré Cœur de mon Jésus, et je mourrai contente si je lui ai procuré quelque honneur. Pourvu que je l'aime et qu'il règne, il me suffit » (Lettre 55<sup>e</sup>). En même temps elle communiquait à ses anciennes Supérieures les promesses du Sacré Cœur. « Il m'a confirmé que le plaisir qu'il prend d'être aimé est si grand que, si je ne me trompe, il m'a promis que tous ceux qui lui auront été dévoués et consacrés ne périront jamais ; et que, comme il est la source de toutes les bénédictions, il les répandra avec abondance dans tous les lieux où sera posée et ho-

norée l'image de son divin Cœur ; qu'il réunira les familles divisées, et protégera et assistera celles qui seraient en quelque nécessité et s'adresseraient à lui avec confiance ; qu'il répandra la suave onction de son ardente charité sur toutes les Communautés qui l'honoreront et se mettront sous sa spéciale protection ; qu'il en détournera tous les coups de sa divine justice pour les remettre en grâce lorsqu'elles en seront déchues. Il m'a donné à connaître que son Sacré Cœur est le Saint des Saints, le Saint d'amour, qu'il voulait qu'il fût connu à présent pour être le *Médiateur* entre Dieu et les hommes ; car il est tout-puissant pour faire leur paix et obtenir miséricorde en détournant les châtimens que nos péchés nous ont attirés. (Lettres 33 et 34.)

A la réception de cette lettre, la Mère Greyfié ne résista plus. Elle voulut s'enrôler avec toutes ses religieuses sous cette bannière du Sacré Cœur que l'humble Marguerite-Marie tenait d'une main si ferme. Elle avait appris ce qui s'était fait au couvent de Paray le jour de sainte Marguerite ; c'en fut assez pour exciter son zèle. Par ses soins, un tableau fut exécuté et un oratoire dédié en l'honneur du Sacré Cœur. De plus, elle fit faire par une main habile une miniature convenablement encadrée, y joignit douze petites images et envoya le tout pour étrennes à la Bienheureuse. Mais écoutons-la elle-même : « Ma très aimée Sœur et chère enfant, vous verrez par la lettre que j'écris à la Communauté (de Paray) à ce commencement d'année, comme nous avons solennisé la fête auprès de l'oratoire où est le tableau du Sacré Cœur de notre divin Sauveur, dont je vous envoie le dessin en miniature. J'ai fait faire une douzaine de petites images où il n'y a que celle de ce divin Cœur, avec la plaie du côté sur le même Cœur, la croix au-dessus, et les trois clous, entouré de la couronne d'amour ; c'est pour en faire les étrennes à nos chères Sœurs Claude-Marguerite, Anne-Alexis, Françoise-Angélique, Marie-Rosalie, Françoise-Rosalie, Péronne-Marguerite, Péronne-Rosalie, Marie-Françoise, Marie-Christine, ma Sœur Chamron votre prétendante et sa Cousine, ma Sœur d'Athose. Si, en les voyant, quelques

autres en désirent, je leur en ferai faire de pareilles de bon cœur, bien que notre *peintresse* n'aura guère de loisirs. » (Contemp., t. I, p. 251.) En répondant à la lettre de sa bonne Mère, la Bienheureuse lui disait en janvier 1686. « Lorsque j'ai vu les représentations de cet unique objet de notre amour que vous m'avez envoyées, il m'a semblé reprendre une nouvelle vie ; mon désir n'est plus que de procurer de la gloire à ce divin Cœur. Que je m'estimerais heureuse, si avant de mourir, je pouvais lui faire quelque plaisir... Il me semble qu'il m'a fait voir que plusieurs noms y étaient gravés à cause du désir qu'ils ont de le faire honorer, et pour cela, il ne permettra jamais qu'ils en soient effacés. Mais il ne me dit pas que ses amis n'aurent pas de croix ; car il veut qu'ils fassent consister les plus grands bonheurs à goûter ses amertumes... mais je suis résolue de mourir ou de vaincre ces obstacles, avec le secours de cet adorable Cœur. Je ne puis vous dire la consolation que vous m'avez donnée, en m'envoyant son aimable représentation, comme aussi en voulant bien nous aider à l'honorer avec toute votre Communauté ; cela me cause des transports de joie mille fois plus grands que si vous me mettiez en possession de tous les trésors de la terre. » (Lettre 35<sup>e</sup>.)

Une seconde lettre de la Mère Greyfié suivit de près la première (30 Janvier 1686). Elle y disait : « J'ai envoyé de petites images du Sacré Cœur à vos Novices, et j'ai pensé que vous ne seriez pas fâchée d'en avoir une pour vous, et la mettre sur votre cœur. Vous la trouverez ici, avec l'assurance que je ferai mon petit possible pour que, de mon côté, comme du vôtre, nous donnions le contentement au Cœur sacré de notre Sauveur de se voir aimé et honoré par nos amis et amies... toute notre Communauté s'y est portée avec affection, ayant conçu une très haute estime du Révérend Père de la Colombière, sur la lecture de son livre de Retraite qui a donné lieu à cette aimable dévotion céans. » (Contemp., t. I, 253.)

La Bienheureuse distribua à ses Novices les images qu'elle avait reçues, et on sut bientôt dans toute la Com-

munauté de Paray que la R. Mère Greyfié était passée avec toutes ses Sœurs sous le drapeau du Sacré Cœur. Une telle initiative dans une Mère universellement respectée et que l'on regardait comme un des piliers de l'observance, remua profondément ses anciennes filles. Si la Mère Greyfié, se disaient-elles, se prononçait pour la dévotion au Sacré Cœur, c'est que celle-ci n'était en rien contraire aux prescriptions des Saints Fondateurs ni à l'esprit de la Visitation. Plus que toutes les autres, Sœur Madeleine des Escures fut saisie de cette pensée. Ame droite et généreuse, elle reconnut qu'elle avait fait fausse route, et avec l'assentiment de la Mère Mélin, elle résolut de réparer l'opposition dont elle s'était rendue coupable, de bonne foi, il est vrai, contre la dévotion au Sacré Cœur.

Le dernier jour de l'Octave de la Fête-Dieu, Sœur des Escures vint trouver la Bienheureuse, et lui demanda la miniature que la Mère Greyfié lui avait envoyée ; elle voulait la placer sur un petit autel qu'elle dresserait dans le chœur des religieuses et les inviter à cette dévotion. Surprise et charmée tout ensemble, la Bienheureuse se prêta avec empressement au désir qui lui était manifesté. « Le jour est donc venu, se disait-elle, où vous allez, ô mon Dieu, régner sur les cœurs les plus rebelles ! c'est donc demain le triomphe de votre Cœur ! » Le lendemain en effet, la Sœur des Escures porta au chœur devant la grille, une chaise qu'elle recouvrit d'un tapis, et sur cet autel improvisé, elle exposa la petite image dans un encadrement de fleurs. Un billet, écrit de sa main, invitait toutes les religieuses à s'unir pour rendre un fraternel hommage à ce Cœur adorable ; elle demandait aussi qu'elles se concertassent pour faire peindre un tableau du Sacré Cœur.

Le matin, en entrant au chœur, les Sœurs aperçoivent le petit autel. Elles s'approchent, elles regardent : le nom de la vénérable Sœur des Escures frappe surtout leur attention. La voilà donc convertie au culte du Sacré Cœur, celle qui jusque-là le repoussait comme une innovation ! mais le Cœur de Jésus parlait aussi : en un instant les cœurs sont gagnés, les hésitations

dissipées, et toutes, les plus âgées comme les plus jeunes, se prosternent devant la sainte image et lui prodiguent leurs adorations et leurs prières. Désormais il n'y avait plus dans le monastère qu'un seul cœur pour aimer, louer, bénir et remercier le divin Cœur de Jésus. On décida, le jour même, qu'on ferait peindre un beau tableau du Sacré Cœur et qu'une chapelle serait construite pour le recevoir. Tout le Monastère voulut contribuer aux frais : les Sœurs du petit habit obtinrent d'y employer l'argent de leurs menus plaisirs ; les Sœurs du voile blanc se signalèrent aussi dans le même but : elles mirent tant d'ardeur à la culture du jardin que bientôt elles se procurèrent une somme assez ronde par la vente de leurs produits. D'abondantes aumônes arrivèrent de tous côtés et permirent de bâtir la chapelle qui fut commencée cette année-là même, dans l'enclos du monastère. Marguerite-Marie était heureuse : le soir même du jour où le Cœur de Jésus avait pris possession du monastère, 21 juin 1686, elle fit dire à ses Novices un *Te Deum* d'actions de grâces et ajouta : « Je n'ai plus rien à souhaiter, je ne désire plus rien, puisque le Sacré Cœur est connu et commence à régner sur les cœurs. Faites en sorte, mes chères Sœurs, qu'il règne à jamais dans les vôtres comme Époux et comme Souverain Maître. »

Cependant l'année 1686 avançait vers son terme et Marguerite-Marie quittait la charge de Directrice. Les Novices qui sortirent avec elles du Noviciat résolurent d'emporter la petite image de la Mère Greyfié et la placèrent dans un petit oratoire donnant sur l'escalier qui conduit à la tour du Noviciat. Elles se plurent à l'embellir, et la Sœur des Escures réclama l'honneur d'en prendre soin ; elle s'en acquitta si heureusement que cette chapelle était devenue un bijou. Le pinceau de Sœur Marie-Nicole y traçait des cœurs, des étoiles et autres symboles, comme si elle eût voulu réunir tous les cœurs autour de ce Cœur adorable. Bientôt la modeste image fit place à un tableau plus grand. Dans une lettre à la Mère de Saumaise (Avril 1688), la Bienheureuse lui écrit : « Je vous dirai que nous avons un second tableau

du Sacré Cœur, où il y a au bas, en place des deux Anges, la Sainte Vierge d'un côté et Saint Joseph de l'autre, et entre les deux une âme suppliante. C'est notre chère Sœur de Farges qui l'a fait faire. Il est comme je l'avais désiré, pour cette petite chapelle qui est la première qui a été érigée en l'honneur de ce divin Cœur ; et notre chère Sœur des Escures en a le soin ; c'est un petit bijou, tant elle l'ajuste bien <sup>1</sup>. » (Lettre 82<sup>e</sup>.)

Lorsque la chapelle de l'enclos fut achevée, on résolut d'en faire la bénédiction avec un éclat inaccoutumé. Messieurs les Sociétaires, prêtres nés à Paray et attachés à la paroisse, et Messieurs les Curés des paroisses voisines se rendirent tous à l'église paroissiale et de là vinrent processionnellement dans l'enclos. Ils étaient suivis d'un grand nombre de personnes auxquelles on ne put en refuser l'entrée. Il était une heure après midi, les cérémonies et les prières durèrent deux heures. Pendant ce temps et plus encore, la Bienheureuse demeura dans la chapelle, tellement ravie et abîmée en Dieu que nul n'osa lui parler. Durant ces trois heures on l'observa soigneusement, elle se tint constamment immobile comme une statue. C'était l'extase ; son âme n'était plus sur la terre, elle anticipait sur la vie des Bienheureux.

Le tableau du Sacré Cœur promis par la Communauté sur l'initiative de la Sœur des Escures, le 21 juin 1686,

<sup>1</sup> Aujourd'hui ce tableau orne le tombeau d'où la Bienheureuse est sortie triomphante le 13 juillet 1863. C'est une assez fine peinture à l'huile, de quarante centimètres de hauteur sur trente de largeur. Le Cœur de Jésus entouré de rayons et d'une couronne d'épines, est le centre du sujet. Dans le haut, le Père Éternel environné d'anges, repose sur des nuages ; il tient d'une main le globe terrestre, de l'autre il déroule une banderolle portant ces mots : *hic est Cor dilectissimi Filii mei in quo mihi bene complacui*. Le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe plane sur le Sacré Cœur. Plus bas, du côté droit et sur des nuages, la Sainte Vierge à genoux, l'indique du geste et du regard ; ces paroles tracées sur légende, semblent sortir de ses lèvres : *Aimez-le et il vous aimera*. Saint Joseph tient d'une main son lys et de l'autre montre ce très doux Cœur en disant : *Venez, il est ouvert à tous*. La petite âme suppliante, coiffée et vêtue selon la mode du temps, est vue de face. Elle joint les mains et lève les yeux avec une expression de confiance et d'amour très bien adaptée à sa légende qui porte ces mots : « *Je l'aime et je me donne à lui.* »



avait été placé dans la chapelle avant la bénédiction. Exécuté à Dijon d'après la miniature de la Mère Greyfié et sous la surveillance de la Mère de Saumaise, il ne pouvait manquer de plaire à leur bienheureuse Fille; aussi en le voyant, laissa-t-elle échapper un cri d'admiration qu'elle traduisit ainsi dans une lettre à la Mère de Saumaise : « Je ne peux vous exprimer le doux transport de joie que ressentit mon cœur à la vue de notre tableau ; je ne me lassais jamais de le regarder tant je le trouve beau, et je vous donnais mille bénédictions. Prions, ma bonne Mère, cet aimable Cœur de soutenir cette dévotion et de remplir de l'onction de ses grâces et de son ardente charité tous ceux qu'il nous adressera. Ce me serait un doux plaisir d'être anéantie pour le faire régner. Ne vous lassez pas d'y travailler, je vous en conjure. » Lettre 79<sup>e</sup> 1.

<sup>1</sup> Il ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs d'apprendre comment la Bienheureuse résumait dans sa 3<sup>e</sup> lettre au P. Jean Croiset l'histoire de ses luttes et de ses victoires : « Pour en revenir, dit-elle, à la dévotion du Sacré Cœur, il est vrai que c'est au bon Père de la Colombière que j'en fis la première ouverture, ainsi qu'il m'avait été ordonné de la part de mon Souverain ; lequel lui départit plus de grâces en ce temps qu'il n'avait encore fait... mais quoique le désir que le Sacré Cœur avait d'être connu, aimé et honoré particulièrement fût manifeste à ce bon Père, il n'a pas laissé de demeurer secret encore plus de huit à neuf ans ; jusqu'à ce que son indigne esclave fût mise pour la direction de neuf ou dix jeunes Novices qui m'en ayant entendu parler, se portèrent avec une grande ardeur à honorer cet adorable Cœur. Je leur donnai une image tracée avec une plume sur un petit morceau de papier, et cela leur fit faire beaucoup de progrès en leur perfection... Les persecutions qu'elles essayèrent ne les rebutèrent point ; mais elles s'animèrent tant et plus à honorer ce Sacré Cœur. Elles lui érigèrent un petit autel pour lui rendre leurs hommages, tâchant de réparer par leurs pénitences les injures et outrages qu'il reçoit au Saint-Sacrement. Quelques-unes d'entre ces chères Novices ayant obtenu de leurs parents de quoi faire peindre une petite image de ce Sacré Cœur, on ne voulut pas le leur permettre, crainte qu'elles n'introduisissent quelque nouveauté. On n'osait plus en parler qu'en secret, car cela était passé au dehors et quelque grand Serviteur de Dieu s'opposait fortement à cette dévotion, et tous me tombaient dessus. Je n'en étais pas fâchée, me jouissant de ce qu'il m'honorait de sa croix par ces petites persécutions et contradictions qui s'élevèrent d'abord et donnèrent à cette chétive pécheresse la consolation de souffrir sans appui ni consolation que de ce divin Cœur. Lui, me forti-

## CHAPITRE VIII.

### VOCATION PARTICULIÈRE DE LA VISITATION ET DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Nous avons vu jusqu'ici la mission dévolue à la Bienheureuse, et comment elle l'a remplie. Confidente des secrets de Jésus, elle est chargée de faire connaître au monde la dévotion au Sacré Cœur, elle n'a pas failli à cet apostolat. Son couvent de Paray accepte après bien des luttes la dévotion qu'elle annonce ; et déjà gagnées à sa pieuse initiative, ses deux Mères Françoise de Saumaise et Péronne-Rosalie Greyfié ont allumé dans les couvents de Semur et de Dijon, deux foyers d'où l'amour du divin Cœur se communique tout à l'entour. Il en est du zèle comme du feu, son emblème ; il tend à se répandre. La dévotion au Sacré Cœur s'en ira donc de ville en ville, de Visitation en Visitation, recueillant les sympathies d'un grand nombre d'âmes et éveillant l'attention de toutes. Mais la question que nous avons à résoudre en ce moment n'est pas une simple question de propagande ; nous ne demandons pas si, obéissant à ce mouvement d'expansion qui se retrouve dans toute idée nouvelle, la dévotion au Sacré Cœur s'est promptement répandue dans les provinces catholiques ; mais si les Filles de la Visitation, devenues les dépositaires

fiât par cette parole que j'entendais au fond de mon âme avec une consolation inconcevable : « Je régnerai malgré mes ennemis et tous ceux qui se voudront opposer. »

Mais après deux ou trois ans que cela dura, Il changea tellement les cœurs opposés, que l'on fit ériger une fort belle chapelle dans notre enclos en son honneur, avec un fort beau et grand tableau de ce Sacré Cœur ; et chacune de nos Sœurs se porta à contribuer à cette œuvre avec tant d'ardeur qu'elle fut bientôt achevée ; et c'est principalement la dévotion de notre Communauté. Il n'y a que moi qui sois un obstacle à l'établissement de son règne dans les cœurs. »

de la dévotion naissante, ont cru tenir du ciel la mission de la répandre par tous les moyens. Nous demandons si le Cœur de Jésus les a choisies pour ses évangélistes et leur a recommandé comme à ses Apôtres de ne pas retenir la vérité captive. C'est à cette première question que nous voulons d'abord répondre et notre réponse est affirmative; nous disons : la Providence qui prend Marguerite-Marie pour en faire la confidente des secrets desseins de son amour, la choisit encore avec toutes les Sœurs de son Ordre pour porter dans l'Église la bonne nouvelle de la dévotion au Sacré Cœur. Ce n'est pas tout : cette même prédestination spéciale qui s'arrête sur l'Institut de saint François de Sales pour lui conférer cet apostolat, lui prépare des collaborateurs parmi ces fils d'Ignace dont François de Sales avait été l'élève, le congréganiste et l'ami fidèle. Cette question de droit une fois élaborée et mise en lumière, nous rechercherons si et comment la Compagnie de Jésus et la Visitation ont rempli leur mission.

### § I.

#### *Comment la Visitation est choisie de Dieu pour établir et propager dans le monde la dévotion au Sacré Cœur.*

La vocation des Filles de saint François de Sales a deux aspects; premièrement elles sont appelées à pratiquer dans l'enceinte de leurs couvents, les vertus les plus chères au Sacré Cœur; secondement elles sont invitées à propager autour d'elles, aussi loin que peut s'étendre leur influence, le culte de ce Cœur adorable.

Considérée sous le premier aspect, cette vocation est contemporaine de l'Institut et brille sur son berceau. Comme nous l'avons dit dans l'Introduction de cet ouvrage, saint François de Sales a voulu que la douceur et l'humilité, ces deux vertus tant recommandées par le divin Cœur, fussent les vertus caractéristiques de ses filles. Qu'on se souvienne de cette huitième méditation dans laquelle la mère Hélène-Angélique l'Huillier nous

a conservé la pensée du saint Fondateur. « Considérez, dit-elle, que notre doux Sauveur nous oblige spécialement, nous autres de la Visitation, par le don et faveur qu'il a fait à notre Ordre et à chacune de nous en particulier, de son Cœur, ou, pour mieux dire des vertus qui y résident, puisqu'il a fondé notre très aimable Institut sur ces deux principes : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. C'est le partage qui nous est échu de tous ses trésors. »

Nul doute que cette méditation proposée aux Visitandines, n'ait suscité parmi elles le plus vif désir d'être comme Jésus douces et humbles de cœur ; nul doute qu'elles ne soient devenues en très grand nombre les vraies filles du Sacré Cœur. Cependant ces vivantes images du Cœur adorable, ces fidèles imitatrices de la douceur et de l'humilité du Dieu fait homme ne paraissent pas avoir soupçonné que leur vocation s'étendit au delà d'un culte d'amour et d'imitation. Comme le remarque Mgr Bougaud au viii<sup>e</sup> chap. de son histoire, le culte qu'elles rendent au Sacré Cœur est tout intime, tout individuel : pourvu qu'Il règne sur elles par la soumission de toutes leurs puissances à sa volonté souveraine, elles n'ambitionnent rien au delà, elles ne se croient pas appelées à le faire régner sur d'autres âmes. Il ne semble pas qu'elles aient voulu recruter des prosélytes dans l'intérieur même de leur monastère, et à coup sûr, les grilles du couvent opposaient à l'expansion de leur zèle une barrière difficile à franchir. Nous avons parcouru les douze tomes de l'Année Sainte, compulsé les circulaires et les nécrologes d'un bon nombre de Visitandines, nous y avons trouvé des adoratrices, des amantes du Sacré Cœur, mais pas une apôtre, pas une évangéliste, nulle part on ne voit poindre l'idée que la Visitation eût aussi la mission de faire de ses couvents autant de foyers auprès desquels les cœurs attiédis viendraient réchauffer leurs mourantes ardeurs.

La gloire de cet apostolat appartient tout entière à la Bienheureuse. Du moment que le Sacré Cœur de Jésus se manifeste à son âme et l'a touchée d'un de ses rayons, elle n'a plus qu'un désir : *oportet illum regnare!* il faut

qu'il règne, dans sa chère Visitation d'abord et par elle sur tous les cœurs. Voilà sa mission : elle en sent toute l'importance pour la conservation de son Institut dans son esprit primitif et pour l'affermissement de la foi dans les âmes.

Nous ne dirons pas qu'à la première irradiation du Sacré Cœur dans son âme, la Bienheureuse ait saisi d'un regard toute la portée de sa mission ; nous croyons plutôt qu'elle n'y fut initiée que par degrés, à mesure que des lumières plus vives déployaient plus largement sous ses yeux l'objet et le théâtre de son apostolat. Tout d'abord sa mission semble confinée dans les limites du cloître ; la dévotion qu'elle annonce prémunira la Visitation contre les périls qui la menacent. Mais bientôt la lumière grandit et la mission de son institut apparaît à la Bienheureuse dans tout son éclat. Il ne retiendra pas captif sous le boisseau le trésor dont il est dépositaire, c'est son devoir de le communiquer au monde. Enfin de suprêmes clartés révèlent à la Voyante l'action sociale du Sacré Cœur et la prédestination de la France. Justifions ces aperçus par les seules preuves qui leur conviennent, c'est-à-dire par les communications surnaturelles accordées à la Bienheureuse.

Dans une lettre à la Mère de Saumaise en date du 2 mars 1686, elle s'exprime ainsi : « Comme je n'ai pas de secrets pour vous, je vous dirai, ma bonne Mère, que le jour de la fête de notre saint Fondateur il me sembla que ce grand Saint me fit connaître fort sensiblement le grand désir qu'il avait que le Sacré Cœur fût connu, aimé et honoré dans tout son Institut, disant que c'était le moyen le plus efficace qu'il ait pu obtenir pour le relever de ses chutes et l'empêcher de succomber sous les artifices d'un esprit étranger plein d'ambition et d'orgueil, qui ne cherche qu'à ruiner l'esprit d'humilité et de simplicité qui est la base de l'édifice que Satan veut renverser. Il ne le pourra faire si nous avons le Sacré Cœur pour protecteur, pour défenseur et pour soutien. »

L'esprit mauvais qu'elle dénonce ici, c'est le Jansénisme. Souvent il tenta de pénétrer dans les maisons de la Visitation ; il y réussit quelquefois, mais la plupart

des Monastères parvinrent à se préserver de ses atteintes : le Cœur de Jésus était là. Et même dans les rares Couvents dont les portes lui furent livrées par la trahison, il ne put prendre de possession durable. Les âmes qu'il avait trompées reconnaissaient leurs erreurs, et leur retour sincère à l'unité catholique consolait leurs Sœurs demeurées orthodoxes autant que leur apostasie les avait contristées.

Environ un an plus tard, le 17 février 1687, elle écrira encore à la Mère de Saumaise : « Voici ce qui me vient en pensée au sujet de notre Institut : notre Père saint François, ce grand ami de Dieu, voyant les fondements de son édifice se démolir, a demandé un appui capable de le défendre et de le soutenir : et le Sacré Cœur de Jésus lui a été accordé pour le relever de ses chutes, pour lui servir d'asile contre ses ennemis et de soutien pour qu'il ne succombe pas dans l'avenir. Et c'est par l'entremise de la Sainte Vierge qu'il a obtenu ce puissant protecteur. » (Lettre 55<sup>e</sup>.)

Jusqu'ici le don que Jésus fait de son Cœur à l'Institut de la Visitation a pour objet de le préserver de tout alliage avec l'erreur et le péché ; mais voici que le plan divin se développe. Les Visitandines seront redevables au monde du trésor qui leur est confié. C'est encore à la Mère de Saumaise que la Bienheureuse communique ces nouvelles lumières. (Lettre 85<sup>e</sup>. Juillet 1688.) « Ayant eu le bonheur de passer tout le jour de la Visitation devant le Très Saint-Sacrement, mon Sauveur daigna gratifier sa chétive esclave de plusieurs grâces particulières de son divin Cœur. Il me fut, ce me semble, représenté un lieu fort éminent, spacieux et admirable en sa beauté ; au centre s'élevait un trône de flammes dans lequel était l'aimable Cœur de Jésus avec sa plaie laquelle jetait des rayons si ardents et si lumineux que tout ce lieu en était éclairé et échauffé. La Très Sainte Vierge était d'un côté, notre Père saint François de Sales de l'autre avec le saint Père de la Colombière ; et les filles de la Visitation paraissaient en ce lieu, leurs bons anges à leurs côtés, lesquels tenaient chacun un cœur en main. La Sainte Vierge nous invitait par ces

paroles maternelles : « Venez, mes filles bien-aimées, approchez-vous, car je veux vous rendre dépositaires de ce précieux trésor que le divin Soleil de justice a formé dans la terre vierge de mon cœur, où il a été caché neuf mois, après lesquels il s'est manifesté aux hommes, qui, n'en connaissant pas le prix, l'ont méprisé..... Mais le Père Éternel, par un excès de miséricorde, a fait servir leur malice pour leur rendre encore plus utile cet or précieux ; et par les coups qu'ils lui ont donnés en sa Passion, il en a fait une monnaie inappréciable marquée au coin de sa Divinité, afin qu'ils en puissent payer leurs dettes et négocier la grande affaire de leur salut éternel. »

Cette Reine de bonté continuant de parler aux Filles de la Visitation leur dit en leur montrant ce divin Cœur : « Voilà ce divin Trésor qui vous est particulièrement manifesté par le tendre amour que mon Fils a pour votre Institut qu'il regarde et aime comme son cher Benjamin, et pour cela, il le veut avantager de cette possession par-dessus tous les autres. Et il faut que non seulement celles qui le composent s'enrichissent de ce trésor inépuisable, mais encore qu'elles distribuent cette précieuse monnaie de tout leur pouvoir, avec abondance, en tâchant d'en enrichir tout le monde, sans crainte qu'il défaille, car plus elles y prendront, plus il y aura à prendre. »

Ensuite notre saint Fondateur parlant à ses Filles : « O Filles de bonne odeur, leur dit-il, venez puiser dans la source de bénédiction les eaux de salut, dont il s'est déjà fait un petit écoulement dans vos âmes par le ruisseau de vos Constitutions qui en est sorti. C'est dans ce divin Cœur que vous trouverez un moyen facile de vous acquitter parfaitement de ce qui vous est enjoint dans ce premier article de votre Directoire, qui contient en substance toute la perfection de votre Institut : Que toute leur vie et exercices soient pour s'unir avec Dieu. » Il faut pour cela que ce Cœur soit la vie qui vous anime, son amour votre exercice continuel, qui seul peut nous unir à Dieu pour aider par prières et bons exemples la Sainte Église et le salut du prochain. Et pour cela nous priérons dans le Cœur et par le Cœur de Jésus, qui se

veut rendre tout de nouveau le Médiateur entre Dieu et les hommes. Nos bons exemples seront de vivre conformément aux saintes maximes et vertus de ce divin Cœur, et nous aiderons au salut du prochain en leur distribuant cette sainte dévotion. Nous tâcherons de répandre la bonne odeur du Sacré Cœur de Jésus-Christ dans celui des fidèles, afin que nous soyons la joie et la couronne de cet aimable Cœur. »

Cette merveilleuse vision nous montre la Très Sainte Vierge dans la souveraine beauté du ministère royal que son divin Fils lui a confié. Comme il n'est aucun Ordre religieux qui ne doive son existence à son inspiration, il n'en est aucun qui ne reçoive d'Elle sa mission. C'est Elle qui assigne aux Filles de saint François de Sales leur glorieux apostolat; elle leur impose des devoirs : imiter les vertus du Sacré Cœur et les faire revivre en elles, ce n'est que la moitié de leur tâche; il faut encore qu'elles agissent sur les âmes, et que les marquant au cachet d'une auguste ressemblance avec le Sacré Cœur, elles en fassent ses fidèles images, ses vivantes copies.

Telle est donc dans son intégrité la mission de la Visitation : le divin Cœur lui est particulièrement manifesté, il lui est donné comme son bien propre; il faut que tous ses membres s'enrichissent de ce trésor inépuisable, c'est leur premier devoir. Mais là ne s'arrêtent pas les intentions du Bon Maître : il veut que les Filles de saint François de Sales distribuent cette précieuse monnaie de tout leur pouvoir, qu'elles en soient prodiges et en enrichissent toute l'Église. La Bienheureuse croit fermement à cette mission de son Ordre; elle croit de même aux Visions qui la lui révèlent. Elle voit dans une seule et même lumière et le désir qu'a le Sacré Cœur d'être adoré et le choix qu'il fait de la Visitation pour lui susciter des adorateurs; et la révélation qui investit les Visitandines de ce glorieux Apostolat n'est, à ses yeux, que le développement de celle qui lui a manifesté la dévotion au Sacré Cœur. Du reste, il serait difficile de trouver aujourd'hui un écrivain catholique qui contestât aux Filles de saint François de Sales la vérité de leur mission.



## § II.

*La Compagnie de Jésus a reçu une vocation analogue.*

Mais les Religieuses de la Visitation seront-elles seules destinées à ce merveilleux ouvrage? Et la Sainte Vierge qui si souvent s'est plu à recommencer dans la suite des temps la grande scène du Calvaire en suscitant un homme et une femme pour appliquer par eux les fruits de la Rédemption, voudra-t-elle cette fois déroger à cette habitude séculaire et laisser les Visitandines accomplir isolément leur mission? non, et ce n'est pas en vain que dans la Vision du 2 juillet 1688, le Vénérable Père de la Colombière apparaît à côté de saint François de Sales. Il n'est pas là seulement pour rappeler le rôle qu'il a rempli auprès de la Bienheureuse, en confirmant au nom du ciel la divinité de ses révélations, il intervient comme le représentant de son Ordre, son fondé de pouvoirs et son procureur. C'est pour cela que se tournant vers le bon Père, la Mère de Dieu lui dit : « Et vous, fidèle Serviteur de mon divin Fils, vous avez grande part à ce précieux trésor, car s'il est donné aux Filles de la Visitation de le faire connaître, aimer et distribuer aux autres, il est réservé aux Pères de la Compagnie d'en faire voir et connaître l'utilité et la valeur, afin qu'on en profite en le recevant avec le respect et la reconnaissance dus à un si grand bienfait. Et à mesure qu'ils lui feront ce plaisir, ce divin Cœur, source de bénédictions et de grâces, les versera si abondamment sur les fonctions de leur ministère, qu'ils produiront des fruits au delà de leurs travaux et de leurs espérances, et même pour le salut et la perfection de chacun d'eux en particulier. »

Voilà donc les Pères de la Compagnie de Jésus providentiellement associés aux Religieuses de la Visitation. La Très Sainte Vierge les choisit pour apôtres du Sacré Cœur, les déclare collaborateurs des Filles de saint François de Sales et détermine les limites de leur action. Aux Visitandines il appartiendra de faire connaître la

dévotion nouvelle, aux Fils d'Ignace de l'accréditer, d'en manifester les titres et la valeur. Ce dévouement aura sa récompense, la seule que puisse convoiter un cœur d'apôtre : il leur sera donné de faire beaucoup de bien aux âmes.

D'autres communications surnaturelles confirmèrent la Bienheureuse dans l'idée qu'elle avait des desseins de la Providence sur l'Ordre de la Visitation et sur la Compagnie. Le Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement, 17 juin 1689, elle écrivait à la Mère de Saumaise à Dijon (Lettre 97<sup>e</sup>). « Il régnera, cet aimable Cœur, malgré Satan et ses suppôts ! Ce mot me transporte de joie et fait toute ma consolation. Mais de vous pouvoir exprimer les grandes grâces et bénédictions que cela attire sur notre Institut, ... c'est ce que je ne peux dire. Il m'a donc fait voir la dévotion de son divin Cœur comme un bel arbre qu'il avait destiné de toute éternité, pour prendre son germe et ses racines au milieu de notre Institut, pour étendre ensuite ses branches dans les maisons qui le composent, afin que chacune pût en cueillir les fruits à son gré et selon son goût, quoique avec inégale abondance qui sera mesurée au travail, de même que le profit à la bonne disposition de celles qui s'en nourriront. Mais ce sont des fruits de vie et de salut éternel qui nous doivent renouveler dans l'esprit de notre sainte vocation. Il me semble que jamais la gloire accidentelle de notre saint Père et Fondateur ne s'est tant augmentée comme elle fait par ce moyen ; mais ce divin Cœur veut que les Filles de la Visitation distribuent les fruits de cet arbre sacré avec abondance à tous ceux qui désireront d'en manger, sans crainte qu'il leur manque ; parce qu'il prétend, comme il l'a fait entendre à son indigne esclave, de redonner par ce moyen la vie à plusieurs en les retirant du chemin de perdition, en ruinant l'empire de Satan dans les âmes, pour y établir celui de son amour.

« Notre bon Père de la Colombière a obtenu que la très sainte Compagnie de Jésus sera gratifiée, après notre cher Institut, de toutes les grâces et privilèges particuliers de la dévotion du Sacré Cœur de Notre-Seigneur

Jésus-Christ, leur promettant qu'il répandrait abondamment et avec profusion, ses bénédictions sur les travaux du saint exercice de charité dont ils s'occupent pour le salut des âmes. Et ce divin Cœur me semble avoir un si ardent désir d'être connu, aimé et adoré particulièrement de ces bons Pères, qu'il leur promet, si je ne me trompe, de répandre tellement l'onction de son ardente charité sur leurs paroles avec des grâces fortes et puissantes, qu'ils seront comme des glaives à deux tranchants, qui pénétreront les cœurs les plus endurcis des plus obstinés pécheurs, pour en faire sortir la sainte source de pénitence qui purifie et sanctifie les âmes. Mais il faut pour cela qu'ils tâchent de puiser toutes leurs lumières dans la source inépuisable de toute la science et charité des Saints. J'aurais bien des choses à vous dire là-dessus, car il y a dans cette sainte Compagnie de grands amis et favoris de ce Sacré Cœur de notre divin Maître. »

Quelques semaines après, le 10 août 1689, elle écrit au Père Jean Croiset qu'elle nomme son très cher frère dans le Sacré Cœur de J.-C.

« Quoique ce trésor d'amour (le Sacré Cœur) soit un bien propre à tout le monde, et à qui chacun a droit, il a néanmoins toujours été caché jusqu'à présent qu'il s'est particulièrement donné aux Filles de la Visitation, parce qu'elles sont destinées à honorer sa vie cachée, afin que, leur étant découvert, elles le manifestent et distribuent aux autres, mais il est réservé aux Révérends Pères de la Compagnie de Jésus, de faire connaître la valeur et l'utilité de ce précieux trésor, où plus on prend, plus il y a à prendre. Il ne tiendra donc qu'à eux de s'en enrichir de toutes sortes de biens et de grâces; car c'est par cet efficace moyen qu'il leur présente, qu'ils pourront s'acquitter parfaitement selon son désir, du saint ministère de charité auquel ils sont destinés; car ce divin Cœur répandra tellement la suave onction de sa charité sur leurs paroles, qu'elles pénétreront comme un glaive à deux tranchants les cœurs les plus endurcis, pour les rendre susceptibles à l'amour de ce divin Cœur, et les âmes les plus criminelles seront conduites par ce

moyen à une salutaire pénitence. Enfin, c'est par ce moyen qu'il veut répandre sur l'Ordre de la Visitation et sur celui de la Compagnie de Jésus, l'abondance de ces divins trésors de grâces et de salut, pourvu qu'ils lui rendent ce qu'il en attend, qui est un hommage d'amour, d'honneur et de louange, et de travailler de tout leur pouvoir à l'établissement de son règne dans les cœurs. Il attend beaucoup de votre sainte Compagnie; il y a de grands desseins, c'est pourquoi il s'est servi du bon Père de la Colombière pour donner commencement à la dévotion de cet adorable Cœur; comme j'espère que vous serez un de ceux dont il se servira pour l'introduire dans votre Ordre. Oh! quelle grâce pour vous si cela est, et si vous secondez ses desseins! mais le tout, doucement et suavement, suivant les moyens qu'il vous en fournira, en lui laissant le succès de tout, sans plus désirer ni vouloir faire que ce qu'il vous fera connaître dans chaque occasion, qu'il veut que vous fassiez. Voilà le moyen destiné, ce me semble, à votre sanctification, car à mesure que vous travaillerez, ce divin Cœur vous sanctifiera de sa sainteté même. »

Vers le même temps (août 1689) dans une lettre à la Mère de Saumaise, elle rappelle dans des termes à peu près identiques à ceux des précédentes lettres, la double mission de la Visitation et de la Compagnie. « Le Sacré Cœur s'étant communiqué premièrement aux filles de la Visitation auxquelles il a donné de le manifester et de le faire connaître par l'établissement de cette dévotion, il veut que les RR. PP. Jésuites en fassent connaître l'utilité et la valeur, *cela leur étant réservé*; c'est pourquoi vous ferez bien, si vous en trouvez de bonne volonté, de les y employer. » (Lettre 104<sup>o</sup>.)

Enfin dans une lettre à son Directeur, très probablement le Père Rolin, elle exalte la mission de la Compagnie en termes on ne peut plus affirmatifs: « Je vous en conjure, mon Révérend Père, n'oubliez rien pour inspirer cette dévotion à tout le monde. Jésus-Christ m'a fait connaître d'une manière à n'en point douter, que c'était principalement par les Pères de la Compagnie de Jésus, qu'il voulait établir partout cette solide dévo-

tion et par elle se faire un nombre infini de serviteurs fidèles, de parfaits amis et d'enfants reconnaissants. »

Dans les lettres au P. Croiset récemment découvertes, la Bienheureuse ne pouvait manquer de faire allusion à cette mission des deux Ordres. On a vu plus haut ce qu'elle en disait dans sa lettre du 10 août 1689, dont l'autographe se conserve à Bologne. Le messager du Sacré Cœur l'a publiée, il y a 15 ans, tome XXVI<sup>e</sup>, page 232, année 1874. C'est la seconde lettre du recueil d'Avignon. La troisième, du 15 septembre 1689, renferme des assurances semblables ; que le lecteur en juge par cet extrait : « Il faut vous dire encore qu'une religieuse de la Visitation, décédée depuis environ 40 ans en odeur de sainteté, avait eu révélation que la dévotion du Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ prendrait son commencement dans l'Ordre de la Visitation. Et moi je pense que si cela est, si c'est par le moyen de notre saint Fondateur et grand saint François de Sales... que cette dévotion tout aimable a pris sa naissance dans la Visitation, je ne saurais m'empêcher de croire qu'elle fera son progrès par le moyen des RR. Pères Jésuites... Si nous pouvions comprendre les grands avantages, les grâces et les bénédictions que cela procurera à ces deux Congrégations, avec combien d'ardeur y travaillerions-nous, si nous connaissions bien les fruits de ce trésor. Mais il faut s'adresser à son fidèle ami le P. de la Colombière auquel il a donné un grand pouvoir, et remis pour ainsi dire, ce qui concerne cette dévotion. Je vous avoue confidemment que j'en reçois de grands secours ; m'étant même plus favorable que lorsqu'il était ici-bas en terre. Car, si je ne me trompe, cette dévotion du Sacré Cœur l'a rendu bien puissant dans le Ciel et l'a plus élevé dans la gloire que tout ce qu'il avait pu faire autrement pendant tout le cours de sa vie. »

Deux fois dans la même lettre, la Bienheureuse revient sur cette pensée : « rien de plus doux, dit-elle, rien de plus efficace que la suave onction de l'ardente charité de cet aimable Cœur, pour convertir les âmes endurcies et pénétrer les cœurs les plus insensibles par la parole de ses prédicateurs et fidèles amis... il les rendra comme

un glaive ardent qui fera fondre en son amour les cœurs les plus glacés ; et ceci est particulièrement pour la Compagnie de Jésus... Il lui donnera des moyens favorables pour s'acquitter dignement et parfaitement des fonctions de leur ministère de charité pour la gloire de Dieu dans la conversion des âmes...»

Et un peu plus bas elle ajoute: «Il faut vous dire une pensée qui me vient en vous écrivant: c'est que ce divin Cœur est comme un bel arbre qui a jeté bien profondes ses racines dans l'Ordre de la Visitation ; à cause de sa petitesse, il y fera mieux paraître l'éclat de sa puissance et de sa grandeur. Cet arbre est chargé de toutes sortes de fruits salutaires et propres à redonner la vie à l'âme. Et comme il ne veut pas qu'un fruit si précieux demeure caché et inutile, il a chargé les Pères Jésuites pour en distribuer et en faire goûter la douceur et la suavité à un chacun, en leur découvrant combien il sera utile et profitable aux âmes qui s'en nourriront avec les dispositions requises. »

Maintenant, nous le demandons à tout lecteur non prévenu: Est-il possible de séparer la mission de la Visitation de celle de la Compagnie? de voir dans l'une la manifestation de la volonté divine et dans l'autre le rêve d'une imagination exaltée? C'est dans une seule et même vision, dans les clartés d'une seule et même lumière, que la Bienheureuse reçoit la confiance des secrets divins ; le choix qui s'arrête sur les Visitandines pour en faire les apôtres du Cœur de Jésus, s'étend aux Fils d'Ignace pour en faire leurs dévoués collaborateurs. Ce que saint François de Sales a mérité pour ses humbles Filles, le V. P. de la Colombière l'a obtenu pour ses Frères. La Bienheureuse, toujours si réservée, si défiante d'elle-même, parle sans l'ombre même du plus léger doute ; elle affirme nettement et à maintes reprises la commune vocation des deux Ordres: c'est comme une conviction stéréotypée dans son esprit.

Mais dès lors, pourquoi certains auteurs, tout en rendant hommage à la mission des Visitandines, passent-ils celle des Jésuites sous silence? Pourquoi ne voient-ils dans l'apostolat si actif et si fécond de ceux-ci que l'élan

spontané de leur zèle, et non leur réponse à l'appel qui leur est venu d'en haut? Pourquoi même insinuer qu'ils se sont arrogé comme un mandat surnaturel ce qui n'a été, ce qui n'est encore qu'un empiètement de leur propagande si constamment envahissante? Les Écrivains que nous avons en vue ne vont pas tous aussi loin. Ils reconnaissent que les Jésuites ont beaucoup travaillé à l'extension du culte du Sacré Cœur; mais ils affectent d'ignorer qu'en se dévouant de la sorte, nos Pères remplissaient une mission divine.

Et cependant, il faudrait avoir le courage d'être logique jusqu'au bout. La mission des Pères Jésuites s'appuie absolument sur les mêmes preuves que la mission des Visitandines; le bien fondé de celle-ci implique le bien fondé de celle-là. Les deux mandats sont inséparables, il faut ou les accepter ou les repousser tous deux.

Le doute était possible aussi longtemps que la mission de la Bienheureuse demeurait contestable et que les documents sur lesquels reposent nos convictions restaient ensevelis dans la poussière des archives; mais aujourd'hui la lumière est faite: la mission de la Bienheureuse défie toutes les contradictions; et les titres qui garantissent la vocation des deux Ordres éclatent désormais au grand jour.

Rien n'est donc plus historiquement vrai que cette prédestination de la Visitation et de la Compagnie de Jésus pour l'accomplissement d'une commune propagande.

La Visitation tient le premier rang, la Compagnie suit de près. La Visitation annonce la bonne nouvelle, l'Évangile du Sacré Cœur; la Compagnie la porte sur les rivages où la voix des Visitandines ne saurait parvenir. De plus, c'est aux Fils d'Ignace qu'il appartiendra de démontrer les avantages de la dévotion naissante et de la défendre contre un ennemi qui voudrait l'étouffer au berceau; ils seront ses *panégyristes* tout ensemble et ses *apologistes*. De part et d'autre, c'est le même zèle dans un fraternel accord. Ce que la Visitation commence, la Compagnie l'achève, et dans le livre plus volumineux qu'édite le Fils d'Ignace, vous retrouvez, revu et

augmenté, le livret que les Sœurs de la Bienheureuse ont ébauché. Ainsi le Jésuite et la Visitandine se montrent-ils, unis dans l'exécution, comme dans les desseins de la Providence ; ce qu'ils apparaissent dans leur prédestination, ils le sont dans l'histoire, ouvriers de la même entreprise, promoteurs de la même cause et zélés défenseurs du même drapeau.



## CHAPITRE IX.

DEPUIS LE TRIOMPHE DU SACRÉ CŒUR A PARAY (1686)  
JUSQU'À LA MORT DE LA BIENHEUREUSE (1690).

### § I.

*Ce que la Bienheureuse a fait pour répandre hors du cloître la dévotion au Sacré Cœur.*

Préparer au Cœur de Jésus des temples animés dans l'âme de ses Novices et de ses Sœurs, peindre et perfectionner sur ces toiles vivantes la fidèle image de ses vertus, ce n'est pour la Bienheureuse qu'une partie de sa tâche; et les avis qu'elle a laissés à ses Novices témoignent du soin qu'elle a mis à s'en acquitter. Mais n'est-elle pas tenue encore de faire du bien de sa chère Visitation le bien de l'Église universelle. N'est-elle pas tenue, après avoir doté le cloître de son trésor, d'en enrichir le monde à son tour? La parole de Jésus la presse: « Tu ne saurais, lui a-t-il dit, me faire un plus grand plaisir qu'en faisant ce que je t'ai tant de fois demandé. » Et que lui demandait-il avec tant d'insistance, sinon de manifester au monde son Cœur. C'est donc à cet apostolat public qu'elle va consacrer ce qui lui reste de vie.

Déjà nous l'avons vu, des peintures à l'huile représentent le Sacré Cœur à Semur, à Dijon, à Paray; déjà les miniatures sur vélin se multiplient. Les Couvents que nous venons de nommer, avec celui de Moulins, se changent en autant d'ateliers d'où les images du Sacré Cœur s'en iront, sous une forme commode, solliciter au loin la piété des fidèles et recevoir leurs hommages. Mais ces tableaux à l'huile ne peuvent décorer qu'un petit nombre de sanctuaires, et ces miniatures, si nombreuses

qu'elles puissent être, ne répondent que tardivement aux vœux empressés qui les réclament. Il faut une planche en taille-douce, qui permette de distribuer partout à la fois l'image du Sacré Cœur, et assure par cette multilocation, la présence de cet adorable Cœur dans toutes les familles chrétiennes. La Bienheureuse est préoccupée de cette pensée, elle n'aura point de repos jusqu'à ce qu'enfin elle soit en possession de son image<sup>1</sup>. Elle s'adresse à un Père Jésuite qui lui promet de s'y employer, mais dont les démarches contrariées par des déplacements continuels, n'aboutissent à rien de satisfaisant. Déçue de ce côté, elle a recours à sa bonne Mère de Saumaise à Dijon et lui écrit : « Comme vous êtes la première à qui ce divin Cœur a bien voulu que je dise l'ardent désir qu'il avait d'être connu, aimé et glorifié des créatures, je me sens encore entièrement pressée de vous dire de sa part, qu'il désire que vous fassiez faire une planche de l'image de ce Sacré Cœur, afin que tous ceux qui voudront lui rendre quelques hommages particuliers en puissent avoir dans leurs maisons et des petits pour porter sur eux. Il me semble que ce serait un grand bonheur pour vous si vous lui procuriez cet honneur dont vous seriez plus récompensée que d'aucune chose que vous ayez faite en votre vie. Vous savez, ma bonne Mère, que vous avez une grande part en cette dévotion,

<sup>1</sup> L'humble Sœur n'avait pas à se préoccuper des questions artistiques qui partagent les Iconographes de nos jours. Convient-il de représenter Notre-Seigneur lui-même montrant son Cœur, ou seulement le Cœur séparé, abstraction faite de la main, du visage, en un mot du corps tout entier ? Le bon Maître avait tranché la question, en assurant à la Bienheureuse qu'il prendrait un plaisir singulier à être honoré sous la figure de ce Cœur de chair dont il voulait que l'image fût exposée en public... (voir la 1<sup>re</sup> apparition). Mais sous quelle forme le représenter ? Marguerite-Marie ne manquait pas de précédents : le cœur avait depuis longtemps reçu dans l'imagerie chrétienne cette forme artistique et conventionnelle qui ne reproduit que très imparfaitement la forme anatomique de l'organe : mais en adoptant le type consacré, la Bienheureuse voulait qu'il rappelât aux yeux avec la blessure faite par le coup de lance, la couronne d'épines, la croix, et les rayons que Notre-Seigneur avait daigné lui montrer. De là pour les artistes qui s'essayèrent à combiner tous ces emblèmes la difficulté de donner pleine satisfaction à la fervente apôtre du Sacré Cœur.

et que vous devez vous y intéresser de tout votre pouvoir. Pour moi, je vous confesse que je mourrai contente pourvu que le Sacré Cœur de Jésus soit connu, aimé et glorifié, à quoi je ne sers que d'obstacle. Qu'heureuses sont les âmes qui sont tout à Lui, en Lui et pour Lui. » (Lettre 37<sup>e</sup>.)

Dix-huit jours après, 2 mars 1686 (Lettre 40<sup>e</sup>) Marguerite-Marie revient à la charge. Elle veut une image en taille-douce « afin que chacun en puisse acheter à sa dévotion. » Dijon n'était pas moins que Lyon la ville des peintres et des artistes; elle offrait à coup sûr infiniment plus de ressources que Paray. Mais les engagements pris avec le Père Jésuite qui s'était chargé de cette affaire tenaient tout en suspens. Enfin il dut reconnaître son impuissance, et la Bienheureuse redevenue libre, envoya à la Mère de Saumaise l'esquisse imparfaite qu'elle avait reçue de Lyon. La Mère de Saumaise la fit voir à Sœur Madeleine Joly et l'invita à en crayonner une autre qui répondit mieux à la pensée de la Bienheureuse. L'humble Sœur ignorait les premiers éléments du dessin, mais la Mère Desbarres, alors Supérieure, se souvenant que Dieu donne aux âmes simples des mains intelligentes, lui commanda de faire une esquisse; elle obéit et fit si bien, qu'un peintre habile, à qui ce modeste travail fut présenté, n'y trouva presque rien à retoucher. La Bienheureuse, consultée à son tour, trouva l'esquisse de la sœur Joly au gré de son désir. Enfin ce dessin fut envoyé à Paris, et remis aux Sœurs du premier monastère, dont la Supérieure, la Mère L. de Fontaines, fit graver la planche attendue depuis si longtemps. Grande fut la joie de la Bienheureuse en recevant ces images. « Je ne peux vous exprimer le doux transport de joie que ressentit mon cœur à la vue de ces saintes images, qui m'excitèrent à vous donner mille bénédictions en mon âme. Et pour cette bonne Sœur (Sœur Jeanne-Madeleine Joly), je crois qu'elle lui a donné plus de plaisir (au bon Maître) par ce qu'elle a fait en son honneur, qu'elle n'avait encore pu faire par toutes les actions de sa vie, et je pense que le Sacré Cœur la rendra un monument éternel de ses miséricordes, car il me semble qu'il l'aime

tendrement, et que réciproquement il veut être aimé d'elle uniquement et constamment. Oh ! qu'il fait bon faire plaisir à ce divin Cœur qui récompensera ces plaisirs par des biens éternels et incompréhensibles ! (Lettre 76<sup>e</sup>, 17 janvier 1688) <sup>1</sup>.

Mais l'image a besoin d'une légende ou d'un texte qui l'explique ; ou plutôt la légende et l'image se complètent l'une l'autre. La légende fait comprendre l'image, et celle-ci rappelle l'explication donnée par celle-là. Il convenait aussi d'offrir aux fidèles un exposé de la dévotion au Sacré Cœur, des prières telles que consécration, amende honorable et litanies, un formulaire en un mot qui les fit entrer dans les intentions du Maître ; dès lors, un livre ou tout au moins un livret devenait une nécessité, et déjà la Providence y avait pourvu. A Dijon, la Sœur Madeleine Joly avait, depuis deux ans déjà, pris cette initiative. Humble servante du Sacré Cœur, elle avait composé un petit livre qui pût servir à propager son culte. Avant la fin de l'année 1686, il était imprimé avec les approbations requises et envoyé sans retard à tous les Monastères de l'Ordre qui le reçurent avec actions de grâces <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Nous avons pu obtenir du premier Monastère de Paris un *fac simile* des planches que la Mère Louise de Fontaines a fait graver en 1687. Il y en a trois, chacune avec des différences assez notables, la première présente un cœur entouré de flammes, ceint d'une couronne d'épines et surmonté d'une croix, au bas, on lit cette inscription : Sacré Cœur de Jésus. La plaie du cœur n'est pas visible, du moins dans notre *fac simile*.

La seconde planche montre le cœur avec la croix et la blessure ; la couronne d'épines entoure comme une auréole le cœur et la croix perpendiculairement. On lit au bas : c'est le Cœur de Jésus perce et brûlant d'amour. — La troisième planche laisse voir la blessure comme la seconde ; la couronne placée perpendiculairement aussi touche la pointe du cœur par en bas et traverse, vers le milieu de sa hauteur, la tige de la croix dont les bras sont environnés de flammes. Il n'y a pas d'inscription.

Ces trois cœurs ont la forme conventionnelle, sans nul souci de la science anatomique. Dans le premier, la couronne d'épines ceint le cœur, dans les deux autres, elle l'encadre.

<sup>2</sup> Voici dans quel ordre chronologique il faut ranger les différents essais que tenta le monastère de Dijon pour répandre le culte du Sacré Cœur. En 1686, la Sœur Madeleine Joly publie un livret sur la dévotion au Sacré Cœur. En 1689, la même Sœur esquisse au crayon une image du Sacré Cœur qui sera gravée à

L'année suivante, 1687, Moulins avait fait comme Dijon : la Mère Henriette de Soudeilles publiait aussi son livret sur le Sacré Cœur en y insérant des prières et

Paris par les soins du premier Monastère vers la fin de la même année. Enfin en 1691, elle fait paraître son *divin Rendez-vous* ou Manuel des Associés de la Confrérie du Sacré Cœur. Mgr Bougaud a interverti cet ordre, il met l'image avant le livre, mais qu'importent ces taches sur ce soleil :

Nous regrettons de nous trouver ici en désaccord avec le P. Frédéric de Curley S. J. dans son Étude si remarquable sur Marie-Françoise de Saumaise et les Révélations de Paray-le-Monial. A propos de la Messe du Sacré Cœur, le R. Père écrit page 166 : « La sœur Joly, évidemment avec la collaboration de quelques théologiens, composa la messe. » C'est réduire le rôle de Jeanne Madeleine Joly à bien peu de chose ; tandis que les Documents qui ont servi à composer sa notice dans l'*Année sainte* disent expressément que par le commandement de la Mère Desbarres, sa Supérieure, l'humble Sœur composa une Messe, un Office et des Litanies du Sacré Cœur.... le tout en français, et qu'ensuite elle fit traduire ce français en latin par M. Charolais, confesseur de la Communauté. »

Et quelle était cette Messe ? Écoutons encore le P. de Curley, p. 166 : « la Messe primitive est, suivant les apparences, la même que la Messe manuscrite conservée aux archives de Dijon. » Et après l'avoir analysée dans tout le chapitre huitième de son ouvrage, il ajoute p. 180 : « Si nous avions à lui donner un nom, nous l'appellerions la *Messe de feu*. C'est l'éternel amour éclatant en notes suppliantes et attendries. » Nous souscrivons volontiers à cette appréciation. Malheureusement, cette Messe n'est pas celle de la sœur Joly ; elle appartient tout entière au Vén. P. Eudes, sauf l'Introit et la première oraison qui sont différentes. On peut s'en assurer en comparant la Messe reproduite par le P. de Curley avec celle du V. P. Eudes citée par le P. Nilles S. J. *De Rationibus Festorum*, t. 2 p. 11. Les Épitre et Évangile, le Graduel, la Prose, l'Offertoire, la Communion, la Secrète et la Postcommunion sont identiquement les mêmes ; et ainsi la Messe de la Sœur Joly est encore à retrouver. Celle que le P. de Curley appelle la *Messe de feu*, ou la Messe du V. P. Eudes légèrement modifiée, a été insérée dans un manuel ayant pour titre : L'instruction pour la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. — Bar-le-duc chez M. Balthazard, imprimeur de son Altesse Royale, à l'image de saint Antoine de Padoue 1712. L'approbation du P. d'Origny, Recteur de l'Université du Pont-à-Mousson, est du Pont-à-Mousson 23 octobre 1696.

Ajoutons encore un mot pour ne plus avoir à y revenir : d'après le P. de Curley p. 234, la Mère de Saumaise pria la Sœur Joly de lui prêter le *concours de son talent* pour l'ébauche ; mais d'après l'*Année sainte*, la Sœur Joly qui ignorait les premiers éléments du dessin, obéit avec simplicité au commandement de la Mère Desbarres, et Dieu bénit son aveugle obéissance.

des consécrationes composées par la Bienheureuse « ce qui lui causa des confusions effroyables. »

Le succès de ces opuscules fut considérable, tout le monde en voulait avoir. Écoutons la Bienheureuse, elle parle du petit livre de Moulins. (Lettre 89<sup>e</sup> à la Mère Marie Félice Dubuysson à Moulins 1688.) « Je priais votre charité de nous faire savoir si l'on imprimait encore des petits livres du Sacré Cœur. Et si vous nous faisiez la grâce de nous en envoyer, en nous mandant sans façon ce qu'ils coûtent, nous vous enverrions l'argent à la première occasion; et je vous en resterais infiniment obligée, car vous ne sauriez croire avec combien d'empressement on nous en demande. » Et lettre 91<sup>e</sup> à la même 1689). « Les petits livres ont toujours tant de presse ici qu'on n'en peut avoir à demi pour contenter la dévotion d'un chacun. » Un peu plus tard, parlant du livre de Dijon remanié par le Père Croiset et publié à Lyon en 1689: « L'on a mis ces livres au prix de sept sols; et toute la première édition ayant été distribuée en moins de rien, en voilà déjà une seconde, et je ne pense pas qu'on s'arrête là. (Lettre 102<sup>e</sup> à la Mère de Sau-maise à Dijon.)

Il avait fait son chemin, le petit livre de la Sœur Joly. La Bienheureuse elle-même nous raconte son odys-sée et sa fortune. (Lettre 105<sup>e</sup> à la Sœur de la Barge à Moulins 1689.)

« J'ai donné à une personne de Lyon un des livres de Dijon. Elle le montra à un jeune Père qui l'ayant montré à ses jeunes écoliers de Lyon, ils y prirent tant de goût, qu'ils en firent un grand nombre de copies, tant des litanies que des prières, lesquelles ils récitaient avec grande dévotion. Et ces enfants les ayant fait voir à d'autres, ils y prirent une si grande dévotion que comme l'on ne pouvait suffire d'en faire des copies, ils s'adres-sèrent à la personne qui avait le livre, parce qu'ils vou-laient le faire imprimer s'offrant à l'envi d'en payer la dépense. Et un jeune artisan s'y porta avec tant d'ar-deur, qu'il fallut céder à sa dévotion. Et s'étant adressé à un des plus fameux libraires de Lyon pour cela, celui-ci se sentit tellement touché de l'amour du divin Cœur,

qu'il prit la résolution d'en faire la dépense à ses frais ; ce qui fit un pieux combat entre le jeune homme et lui ; mais ayant enfin gagné sa cause, il demanda ce livre du Sacré Cœur et s'en alla trouver un de ses amis ( le P. Croiset) pour y faire quelque augmentation, de quoi il le pressa si fort qu'il n'y put résister ; et c'est un saint religieux qui a fait cette augmentation. Et l'on en a fait nouvellement imprimer qui sont très-beaux et bien reliés ; et le débit en a été si grand, que pour la seconde fois qu'on les a imprimés depuis le 19 Juin, il n'y en a déjà plus, et on va les faire imprimer pour la troisième fois. »

Avec quelle complaisance la Bienheureuse ne donne-t-elle pas ces détails ? « Je me voudrais, dit-elle encore, (Lettre 106<sup>e</sup>) fondre de reconnaissance, pour tous ces heureux progrès. C'est là toute ma joie et consolation, tous mes intérêts et prétentions. Il me semble que je suis insensible à tout le reste ; mais il me presse si ardemment pour l'aimer et le faire aimer, que fallût-il souffrir pour cela tous les travaux, peines et douleurs, ce me seraient des délices pour ce sujet, et il n'y a pas de souffrance à quoi je ne me sacrifiasse avec plaisir. »

Le même souffle de joie anime encore la lettre qu'elle écrit à la Mère Dubuysson à Moulins, 22 Octobre 1689. « Ma chère Mère, il y a consolation d'entendre les heureux progrès de cette aimable dévotion. On nous mande de Lyon que cela tient du miracle de voir comme chacun s'y porte avec ardeur et empressement. On nous a nommé trois ou quatre villes où on va faire imprimer ces livres, Marseille en est une, et on en a pris mille pour ce seul endroit. Et de vingt sept maisons religieuses qu'il y a en cette ville, il n'y en a point qui n'ait pris cette dévotion avec tant d'ardeur, que les unes lui érigent des autels, les autres lui font faire des chapelles. Et sitôt que les Marseillais en eurent entendu parler, ils faisaient de grandes instances aux prédicateurs de leur faire des exhortations pour leur bien expliquer cette dévotion, laquelle en moins de quinze jours fut tellement répandue, qu'un nombre incroyable de personnes dévo-

tes communiaient tous les premiers Vendredis. Et on nous a dit qu'on la va établir dans toutes les maisons des Pères Jésuites, qui font même communier tous les premiers Vendredis, les jeunes Pères qui ne disent pas la Messe. » (Lettre 107<sup>e</sup>.) On le voit, les détails se pressent sous la plume de la Bienheureuse, elle a peur d'en oublier. Ce qu'elle oublie pourtant, ce que nous devons nous-même mettre en lumière, c'est la part qu'elle prend à cette propagande si active. Sa cellule est un centre où toutes les publications relatives à sa dévotion choisie affluent de toutes parts, pour en sortir bientôt et rayonner dans toutes les directions. Ses lettres encouragent les auteurs à écrire, elles font briller à leurs yeux les récompenses que leur prépare le Cœur de Jésus, magnifique dans ses dons. Si riche que soit le recueil épistolaire publié de nos jours par le couvent de Paray, il s'en faut de beaucoup qu'il contienne toute la volumineuse correspondance de Marguerite-Marie. Ah ! quand donc paraîtront à la lumière tous ces trésors enfouis !

La Bienheureuse s'appliquait aussi beaucoup à répandre la retraite du Père de la Colombière et le recueil de ses sermons. Sa correspondance témoigne de l'accueil empressé que trouvaient partout les œuvres du bon Père. Enfin mentionnons encore les consécérations au Sacré Cœur, les petites prières qu'elle composait elle-même ou qu'elle se chargeait de répandre, de quelque part qu'elles lui fussent envoyées, de Semur par exemple. Elle distribuait aussi des images que peignaient pour elle son petit Louis de Gonzague, Sœur Nicole des Claines et d'autres Visitandines. En envoyant à la Mère Louise-Henriette de Soudeilles à Moulins celle de ces images que Bouasse-Lebel a éditée en 1864, elle la décrit en ces termes : » Les cœurs qui sont dans la couronne d'épines qui environne cet aimable Cœur, sont ceux qui l'aiment et qui le suivent par les souffrances, et ceux qui sont dans les lacs d'amour sont ceux qui l'aiment de l'amour de jouissance.

La famille de la Bienheureuse tient une assez grande place dans sa correspondance et ses lettres font éclater, avec son zèle infatigable pour le Sacré Cœur, sa vive



affection pour les siens. Il lui restait deux frères : l'un l'ainé, Chrysostôme Alacoque, était maire perpétuel de Bois-Sainte Marie, tandis que Jacques, le plus jeune en était Curé, Or, ce dernier était tombé dangereusement malade, il ne pouvait ni voir, ni entendre, ni comprendre, ni avaler quoi que ce soit ; trois médecins l'avaient abandonné. Monsieur Chrysostôme fit avertir sa Sœur Marguerite-Marie du danger où était leur frère le Curé. Le messager lui ayant dit qu'on désespérait du malade, elle dit qu'elle ne pouvait le croire, et s'en était allée devant le Saint Sacrement pour y prier ; en revenant, elle dit tout haut que le malade ne mourrait pas, ce que l'événement vérifia, car en moins de huit jours, le malade était parfaitement rétabli contre toute attente. La Bienheureuse en répondant à son frère le Maire, avait inséré dans sa lettre trois billets, avec prière de les laisser tremper dans l'eau pour les faire prendre à son frère trois matins consécutifs. Il avait perdu la parole et l'ouïe, et tenait la bouche et les dents si serrées, que pour lui faire avaler une cuillerée de sirop, on rompit la cuiller et une de ses dents. On lui fit prendre à grand'peine une demi cuillerée de l'eau dans laquelle les billets avaient trempés, il se trouva mieux, et guérit <sup>1</sup>.

Avertie de la guérison de son frère, la Bienheureuse lui écrivit à quelles conditions elle l'avait obtenue (Lettre 54<sup>e</sup>, 23 Janvier 1687). « Mon cher frère, j'ai fait bien des promesses au Sacré Cœur de Jésus pour obtenir votre retour à la vie, croyant que vous ne me démentirez pas et que vous les effectuerez. » Là-dessus elle s'efface sous le voile d'une personne qui a pour lui la plus vive affection, et qui, bien évidemment n'est autre qu'elle-même, et ajoute : « cette personne demandant à Notre-Seigneur de vous donner encore quelques années de vie pour pouvoir effectuer les bons désirs qu'il vous a donnés d'être tout à lui, il semble à cette personne qu'on

<sup>1</sup> Dans la lettre à la Mère de Saumaise, la Bienheureuse nous donne le contenu de ces billets. « D'un côté on écrit : Le Sacré Cœur de Jésus vous guérisse ; et de l'autre : Louée soit à jamais la très-pure et Immaculée Conception de Marie, Mère de Dieu, le tout en abréviation si l'on veut. »

lui répondit : « Oui, je te l'accorde, à cette condition que tu me proposes, et je voudrais en faire un saint, s'il voulait correspondre à mes desseins et aux grâces que je lui ferai pour cela. » Il faut donc retrancher trois choses : l'attache aux choses terrestres, y compris le jeu ; toute superfluité aux habits et en ce qui regarde votre personne, et s'il y a quelque épargne, donner aux pauvres ; enfin ne vous mêler des choses du monde que le moins que vous pourrez. Tout cela a été promis au Sacré Cœur de Jésus pour vous. De plus, nous avons promis que vous prendriez pendant neuf jours les billets que je vous envoie, un chaque jour à jeun, et que vous diriez ou feriez dire neuf Messes, durant neuf Samedis en l'honneur de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge Marie Mère de Dieu, et autant de la Passion, neuf Vendredis, en l'honneur du Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Après l'avoir vivement pressé de se consacrer tout entier à Jésus, elle lui dit : « aimez-le donc, si vous voulez que je vous aime, car je ne veux aimer que ce qu'il aime. Ah ! si vous pouviez comprendre comme il fait bon l'aimer et être aimé de lui ! car je crois que nul ne périra de ceux qui lui seront particulièrement dévoués et consacrés. » La Bienheureuse continua, dans une série de lettres que nous avons encore, à stimuler la bonne volonté de son frère. Elle lui écrit (Lettre 58<sup>e</sup> Mars 1687) : « Dieu ne se contentera pas pour vous d'une vertu médiocre, parce qu'il a beaucoup de grâces à vous faire et à d'autres personnes par votre moyen. Ne le frustrez donc pas de ce qu'il attend de vous, qui est une vie conforme à la sainteté de votre ministère. Vous aurez bien à souffrir pour en venir là, mais la grâce ne vous manquera pas, ni la force et le secours du Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Si vous saviez la consolation qu'il me fait sentir du changement opéré en vous. Je ne puis vous exprimer ma joie sur ce point, puisque je crois qu'il commence à être content de vous. Je vous parle peut être trop librement, mais prenez-vous-en à la tendresse de mon cœur, lequel serait moins sensible à votre vrai bien s'il vous aimait moins, mais je ne veux pas en user autrement

avec vous que je ne considère plus que comme un autre moi-même. »

Le Curé de Bois-Sainte-Marie répondait aux désirs de sa Sœur, il s'efforçait de faire régner en lui et parmi ses ouailles, la dévotion au Sacré Cœur. Son frère le Maire le secondait ; il avait, de son propre mouvement, proposé à la Bienheureuse, d'ériger lui-même au Bois-Sainte-Marie, une chapelle au Cœur adorable de Jésus. Écoutons-là épancher sa joie dans le cœur de sa bonne Mère de Saumaise (Lettre 103, Août 1689) : « Oui, ma très-chère Mère, c'est mon frère le séculier qui fait faire la chapelle du Sacré Cœur dans le Bois-Sainte-Marie ; et il a commandé un tableau comme le nôtre pour l'y mettre. Et mon frère le prêtre y fonde une Messe à perpétuité tous les Vendredis de l'année ; et cette Messe sera chantée solennellement tous les premiers Vendredis de chaque mois. Je vous dis cela pour répondre à la demande que vous m'en avez faite, et afin que vous bénissiez le Sacré Cœur qui le leur a inspiré, car je ne leur en ai point parlé, quelqu'envie que j'en eusse ; aimant beaucoup mieux que cela leur soit venu d'eux-mêmes. Vous ne sauriez croire le changement que ce divin Cœur a fait dans cette famille : ils m'ont assuré qu'ils seraient tous prêts à donner jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour soutenir et accroître cette sainte dévotion. »

La chapelle fut achevée, non sans difficultés de tous genres, pendant lesquelles la Bienheureuse ne cessa d'encourager la bonne volonté de ses frères. Que manquait-il encore au culte du Sacré Cœur ? Il avait ses oratoires, ses images, ses manuels, que fallait-il de plus pour le faire entrer dans les habitudes et la vie religieuse des peuples ? un office public et une fête. On s'adressa à Monseigneur l'évêque de Langres ; on le pria d'autoriser la célébration publique d'une Messe du Sacré Cœur dans l'église du monastère, ce que le pieux prélat s'empressa d'accorder. C'était un premier succès, mais il y avait une approbation meilleure que celle de l'évêque, c'était celle du Pape, on rêva de l'obtenir. Un exemplaire de cette Messe fut adressé à la Supérieure de la

Visitation de Rome, par elle, au Cardinal Ciborio Protecteur de l'Ordre, et par le Cardinal au Souverain Pontife. On ne demandait rien moins que l'autorisation de faire célébrer publiquement et dans toute l'Église la Messe et la Fête du Sacré Cœur. Les premières démarches furent tentées en 1687, car la Bienheureuse écrit à la Mère de Saumaise, Mars 1687, que tout ce qu'elle peut faire et toutes ses prières ne tendent plus qu'à un seul but, l'entérinement de la requête présentée à Rome. « Je ne manque pas, ajoute-t-elle, d'y intéresser la Très-Sainte Vierge et notre Bienheureux Père de la Colombe, lequel j'espère, nous sera d'un grand secours. » (Lettre 57<sup>e</sup>.)

La Bienheureuse aidait aux négociations de toute la force de sa prière ; sa pensée était à Rome, elle souffrait des lenteurs que le Saint-Siège a coutume de mettre dans ses réponses. et en attendant, elle ne cessait d'encourager la Mère de Saumaise : « Faites tout ce que vous pourrez, pour que cette Messe du Sacré Cœur se dise à son honneur ; et si vous pouvez avoir des indulgences pour le jour de la fête, cela avancera beaucoup notre entreprise. Travaillons de tout notre pouvoir. » Enfin Rome parla, et sa réponse fut dilatoire. La supplique de la Mère Desbarres ne demandait rien moins que l'institution de la fête du Sacré Cœur dans l'Église universelle. Rome répondit qu'il fallait d'abord établir publiquement cette dévotion dans le Diocèse et que plus tard on s'occuperait de l'étendre et de l'affermir. Cette réponse était déjà une approbation ; mais comme elle ne donnait qu'une satisfaction restreinte aux demandes des sollicitieuses, elles en éprouvèrent une pénible déception. La Bienheureuse s'efforça de consoler ses saintes amies : elle écrivit à la Mère de Saumaise, Août 1688 :

« Enfin, ma bonne Mère, votre bon cœur est tout éfrayé par le refus qu'on a fait à Rome. Il me semble, si je ne me trompe, qu'Il veut que je vienne vous consoler de sa part en vous disant ce qui me console moi-même. Après avoir reçu cette nouvelle qui fut un glaive qui me perça le cœur d'une vive douleur, je m'en allai me prosterner devant son image pour lui en faire mes plain-

tes, mais je reçus cette réponse : « Pourquoi t'affliges-tu de ce qui sera à ma plus grande gloire ? car à présent, on se porte à m'honorer sans autre appui que l'amour même, et cela me plaît beaucoup ; mais comme cette ardeur se pourra refroidir, ce qui serait très sensible à mon divin Cœur, qui étant la fournaise du pur amour ne le pourrait souffrir, ce sera alors que je rallumerai ce feu dans tous les cœurs par tous ces privilèges et encore de plus grands, et je ne laisserai pas sans récompense les peines prises pour cela : demeure donc en paix. » C'est ce que j'ai fait, sans me troubler aucunement quoique je puisse entendre dire, et que de même je sois demeurée dans l'incertitude si j'aurai la consolation de le voir. »

§ II.

*La dernière Révélation.*

Quelques mois après, dans le courant de 1689, Notre-Seigneur daigna envoyer à Marguerite-Marie de nouvelles lumières et déployer sous ses yeux d'autres horizons. Jusque-là les communications dont il avait honoré son humble Servante n'avaient pour objet direct que la sanctification des âmes ; il voulait, en nous donnant son Cœur, réchauffer les cœurs attiédés et fondre l'indifférence du grand nombre aux ardeurs de son amour. Au commencement de 1689, il lui fit entrevoir la portée sociale de la dévotion qu'elle avait la mission de manifester au monde ; il lui dévoila en particulier ses desseins sur la France. On trouve comme les premières lueurs de cette révélation dans une lettre de la Bienheureuse à la Mère de Saumaise 23 Février 1689. Après avoir félicité la Mère de Saumaise de tout ce qu'elle a fait pour promouvoir le culte du Sacré Cœur, elle ajoute : « Oh ! que de bonheur pour vous et pour ceux qui y contribuent ! car ils s'attirent par là l'amitié et les bénédictions éternelles de cet aimable Cœur, et un puissant Protecteur pour notre patrie. Il n'en fallait pas un moins puis-

sant pour détourner le fiel et la sévérité de la juste colère de Dieu pour tant de crimes qui se commettent ! Une chose qui me console fort, c'est que j'espère qu'en échange des amertumes que ce divin Cœur a souffertes dans les palais des grands pendant les ignominies de sa Passion, cette dévotion s'y fera recevoir avec magnificence, avec le temps. Poursuivez donc courageusement ce que vous avez entrepris pour sa gloire dans l'établissement de son règne. Le Sacré Cœur régnera malgré Satan et tous ceux qu'il suscite à s'y opposer. Mais c'est maintenant le temps d'opérer et de souffrir en silence, comme il l'a fait pour notre amour. »

Ainsi Marguerite-Marie entrevoit que la dévotion au Sacré Cœur sortira du cloître et qu'elle ne sera pas le partage exclusif des humbles et des petits ; elle entrera dans le palais des grands pour y recevoir de magnifiques hommages ; mais que demande Notre-Seigneur à ces princes de la terre ? Et à quelles conditions met-il la protection puissante qu'il promet à notre patrie ? La Bienheureuse ne le dit pas encore. Quelques mois se passent, nous arrivons au 17 Juin 1689, le Vendredi après l'Octave de la Fête Dieu. Le jour est bien choisi pour des communications plus explicites. Au sortir d'une extase, Marguerite-Marie s'empresse d'épancher dans le cœur de la Mère de Saumaise le trop plein de son cœur : (Lettre 97<sup>e</sup>) Après avoir rappelé la mission accordée aux Visitandines pour le bien des âmes, elle ajoute : « Mais il ne veut pas s'en arrêter là, il a encore de plus grands desseins qui ne peuvent être exécutés que par sa toute puissance qui peut tout ce qu'elle veut. Il désire donc, ce me semble, entrer avec pompe et magnificence dans la maison des princes et des rois pour y être honoré autant qu'il y a été outragé, méprisé et humilié en sa Passion, et qu'il reçoive autant de plaisir de voir les grands de la terre abaissés et humiliés devant lui, comme il a senti d'amertume de se voir anéanti à leurs pieds. Et voici les paroles que j'entendis sur ce sujet : « Fais savoir au fils aîné de mon Sacré Cœur, parlant de notre Roi, que comme sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion aux mérites de ma

sainte Enfance, de même il obtiendra sa naissance de grâce et de gloire éternelle par la consécration qu'il fera de lui-même à mon Cœur adorable, qui veut triompher du sien, et par son entremise de celui des grands de la terre. Il veut régner dans son palais, être peint dans ses étendards et gravé dans ses armes, pour les rendre victorieuses de tous ses ennemis, en abattant à ses pieds ces têtes orgueilleuses et superbes, pour le rendre triomphant de tous les ennemis de la sainte Église. »

Telles sont les avances que ce Jésus qui aime les Francs fait au fils aîné de son Cœur ; il lui promet honneurs, richesses, puissance ici-bas, gloire et bonheur dans le ciel, et pour accrédi-ter sa promesse, il lui rappelle la Providence spéciale qui a veillé sur son berceau. Mais il faut que Louis XIV à son tour, en se consacrant au Cœur de Jésus, le fasse régner sur son propre cœur ; il faut que, reniant l'orgueil et le sensualisme dont il a subi la honteuse tyrannie, il se relève en se faisant comme Jésus doux et humble. En se consacrant à Jésus, il lui consacrerà la France, car alors la France, c'était Louis XIV ; enfin, pour qu'on sache dans le monde entier que la France est le royaume du Sacré Cœur, il faut que partout resplendisse l'image de ce Cœur adorable, et dans le palais du Grand Roi, et sur ses étendards, et dans ses armes : le triomphe est à ce prix.

Il paraît que la Mère de Saumaise, surprise d'une communication si peu attendue, prit du temps pour y répondre. De là le 12 Août 1689, nouvelle lettre de la Bienheureuse qui ne lui cache pas la peine que lui cause ce silence. Il est probable que cette sommation respectueuse se croisa avec la réponse désirée, du moins la Bienheureuse en était en possession, lorsque peu de jours après, encore en Août, elle écrit de nouveau et avec une solennité peu ordinaire sous sa plume la lettre ou plutôt la déclaration que voici : « Vive Jésus ! Le Père Éternel voulant réparer les amertumes et angoisses que l'adorable Cœur de son divin Fils a reçues dans la maison des princes de la terre parmi les humiliations et outrages de sa Passion, veut établir son empire dans le cœur de notre grand monarque, duquel il se veut servir

pour l'exécution de son dessein, qui est de faire faire un édifice où serait le tableau de ce divin Cœur pour y recevoir la consécration et les hommages du Roi et de toute la Cour.

« De plus, ce divin Cœur se veut rendre protecteur et défenseur de sa sacrée personne contre tous ses ennemis. C'est pourquoi il l'a choisi comme son fidèle ami pour faire autoriser la Messe par le Saint-Siège Apostolique, et en obtenir tous les autres privilèges qui doivent accompagner la dévotion de ce divin Cœur. C'est par ce divin Cœur qu'il veut départir les trésors de ses grâces de sanctification et de salut, en donnant un heureux succès à ses armes, et en le faisant triompher de la malice de ses ennemis. »

Cette quatrième lettre à la Mère de Saumaise, plus explicite que les autres, dit nettement les demandes du bon Maître. Il veut un édifice spécialement construit pour recevoir le tableau du Sacré Cœur devant lequel viendront se prosterner le Roi et toute sa cour ; un culte public autorisé par le Saint-Siège sur les instances de Louis XIV, et enfin comme nous l'avons dit plus haut, le Sacré Cœur peint sur les étendards de la France comme gage de victoire. Mais comment une humble fille, comment de simples religieuses remettront-elles ce message au grand Roi ? Qui saura l'accréditer et le faire accepter ? L'inspiration qui a révélé à la Bienheureuse le but à atteindre, lui en suggérera les moyens. Elle ne sait rien de ce qui se passe dans le monde, elle ne connaît pas les ministres du Roi, mais la voix intérieure qui lui parle a nommé le Père de la Chaise. C'est donc à lui qu'elle veut s'adresser, et pour l'attacher à une cause qui est celle de Dieu et de la France, elle déclare que c'est tout profit pour son âme et tout honneur pour son Ordre. De nouveau nous voyons s'affirmer l'union des Filles de saint François de Sales et les Pères de la Compagnie. Écoutons la Bienheureuse : « Mais comme Dieu a choisi le R. P. de la Chaise pour l'exécution de ce dessein par le pouvoir qu'il lui a donné sur le cœur de notre grand Roi, ce sera donc à lui de faire réussir la chose, en procurant cette gloire à ce divin Cœur de



Notre-Seigneur Jésus-Christ : secondant en cela l'ardent désir qu'il a de se manifester aux hommes, pour en être aimé et recevoir un hommage tout particulier. Si donc sa bonté inspire à ce grand serviteur de sa divine Majesté d'employer le pouvoir qu'il lui a donné, pour lui donner le plaisir qu'il désire si ardemment, il peut bien s'assurer qu'il n'a jamais fait d'action plus utile à la gloire de Dieu, ni plus salutaire à son âme, et dont il soit mieux récompensé et toute sa sainte Congrégation dont il se rendra par ce moyen l'honneur et la gloire, par les grands trésors de grâces et de bénédictions que ce Sacré Cœur y répandra, lequel s'étant communiqué premièrement aux filles de la Visitation, auxquelles il a donné de le manifester et faire connaître par l'établissement de cette même dévotion de ce Cœur tout aimable; il veut que les RR. Pères Jésuites en fassent connaître l'utilité et la valeur, cela leur étant réservé. C'est pourquoi vous ferez bien, si vous en trouvez de bonne volonté, de les y employer, car par ce moyen, la chose réussira plus facilement, quoique tout y paraisse difficile, tant pour les grands obstacles que Satan se propose d'y mettre, que pour toutes les autres difficultés, mais Dieu est au-dessus de tout.

« Il me semble, ma chère Mère, que vous feriez chose fort agréable à ce divin Cœur de vous servir du moyen qu'il vous a inspiré d'écrire à ma Très Honorée Sœur, la Supérieure de Chaillot, pour le dessein que votre charité nous marque. Au reste, il faut beaucoup prier et faire prier pour cela. Je crois que vous ferez bien de lui envoyer un petit livre de Moulins avec un des vôtres. »

La Bienheureuse ne s'en tint pas là : Dans cette troisième lettre au P. Jean Croiset dont nous avons déjà cité des extraits, elle revient encore, presque dans les mêmes termes sur le même sujet. « Il y a encore une chose dont je me sens fort pressée, par le grand désir qu'Il me fait connaître en avoir; c'est que cette dévotion ait cours dans les palais des Rois et des Princes de la terre, afin qu'Il y reçoive autant de plaisir, étant aimé et honoré des Grands, comme ont été grandes les amertumes et les angoisses qu'il y a ressenties, lorsqu'en sa

Passion, il y a été tant méprisé, outragé et humilié. Et je vous avoue qu'il me semble que cette dévotion servirait d'une grande protection à la personne de notre Roi et pourrait bien donner d'heureux succès à ses armes et lui procurer de grandes victoires, mais ce n'est pas à moi à dire cela, il faut laisser agir la puissance de cet adorable Cœur. »

Enfin, comme si la Bienheureuse ne pouvait se détacher de cette pensée qui l'obsède, elle s'écrie, un peu plus loin dans la même lettre : « Mon Dieu ! si ce divin Cœur voulait manifester sa puissance en ces temps de calamités et de désolations, tant pour le soutien de la foi que pour le rétablissement de la paix, en faisant triompher notre Roi de ses ennemis ; que de bonheur si cela était ! mais il faudrait pour cela qu'il fût connu en ces lieux-là ; et comment cela se pourrait-il faire <sup>1</sup> ?

Qu'est-il advenu de ce message du Cœur de Jésus au cœur du Roi de France ? Il est incontestable que la Mère de Saumaise n'a pas mis en oubli les confidences de la Bienheureuse et qu'elle les a communiquées à la T. H. Mère de Chaillot. C'est dans ce monastère que s'était retirée Marie de Modène, épouse de Jacques II, Duc d'York et ensuite Roi d'Angleterre ; c'est là qu'elle se consolait de la perte d'un trône dans les exercices d'une piété fervente. Elle avait été gagnée par le Père de la Colombière à la cause du Sacré Cœur ; et comme cette Reine déchue gardait ses entrées à la Cour de Louis XIV, il n'est pas douteux qu'elle n'ait répondu à la confiance de l'humble Visitandine. Le Père de la Chaise fut-il incrédule aux inspirations de la Voyante, ou ne crut-il pas l'heure venue de les communiquer au grand Roi ? Ou serait-ce à Louis XIV lui-même que cette incrédulité serait imputable ? Grande dut être sa surprise, grandes les répugnances de son orgueil aux premières ouvertures qui lui furent faites. On conçoit qu'il les ait ensevelies dans son cœur royal. A cette époque, il est vrai, Louis

<sup>1</sup> Louis XIV soutenait alors la guerre contre la Ligue d'Augsbourg, et tentait, pour le rétablissement des Stuarts en Angleterre, cette descente en Irlande qui se termina par la défaite de la Boyne (1690).

le Grand s'était dégagé des passions indignes qui l'avaient asservi si longtemps: le mariage contracté avec M<sup>me</sup> de Maintenon était légitime, mais jusque-là ce prince, toujours heureux dans ses guerres, n'avait pas encore appris l'humilité à l'école du malheur<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Pendant cette année de 1689 qui ramenait le second centenaire de la mission confiée à la B. Marguerite-Marie pour le grand Roi, on s'est demandé souvent si le message de la Bienheureuse était parvenu à sa destination; et dans l'hypothèse que des mains du Père de la Chaise, il eût passé dans celles de Louis XIV, quel accueil il en avait reçu. Quelques auteurs ont accusé ce prince d'avoir dédaigné dans son orgueil l'avis que le ciel lui envoyait; d'autres ont imputé au Père de la Chaise la suppression de ce précieux document... Cette double accusation ne s'appuie sur aucune preuve. Nous ne pensons pas que le Père de la Chaise se fût permis de supprimer un document que la Reine d'Angleterre, épouse de Jacques II, et les Supérieures de la Visitation recommandaient à ses bons offices auprès de Louis XIV; nous n'admettons pas davantage que ce prince ait méprisé les manifestations de Paray comme étant de nulle valeur. Mais Louis XIV et son Directeur, le Père de la Chaise, sans contester absolument le sérieux de la communication qui venait de Paray, ne pouvaient l'accepter qu'avec réserve et sous bénéfice d'inventaire.

Qu'était-ce que Marguerite-Marie en 1689, et que demandait-elle?

Nous nous sommes accoutumés à voir la Bienheureuse avec le triple prestige que lui ont conféré ses vertus sureminentes, ses miracles et le succès de son apostolat. Mais en 1689, rien ou presque rien ne la signalait encore à l'admiration de son siècle.

Elle avait, il est vrai, triomphé des contradictions soulevées autour d'elle par sa mission. Dans la Visitation de Paray comme dans celles de Dijon, de Semur, de Moulins, de Lyon, etc., son nom était benî, et l'on commençait à se dire ça et là dans le monde qu'il existait dans un petit couvent de la Bourgogne, à Paray, une âme privilégiée dont les communications avec le Ciel rappelaient le souvenir des Gertrude et des Thérèse. Mais ces révélations elles-mêmes n'avaient dans l'opinion du plus grand nombre qu'une valeur contestable. Fallait-il voir en Marguerite-Marie l'interprète de l'Esprit-Saint, ou bien la dupe et la victime d'une illusion pieuse? c'était le point en litige.

Nul ne niait qu'une femme pût être honorée d'une mission d'en Haut; mais quels étaient les titres de Marguerite-Marie à la confiance publique? Quelle, la garantie de sa mission? Quels ses miracles? Sans doute aux yeux de ceux qui ont étudié sa vie et reconnu, avec ses vertus transcendantes, les faveurs insignes qu'elle a reçues du ciel, ses prédictions, et ses guérisons reiterées au commandement de l'obéissance, elle apparaît elle-même comme un prodige de sainteté, de puissance et de bonté; mais de son vivant, son mérite incomparable n'attirait guère l'attention au delà du cloître. Elle ne devait être manifestée au monde qu'après sa mort, par cette notice où son Frère dans le Sacre Cœur dévoilerait la

Cependant il est difficile de nier que la dévotion au Sacré Cœur ait de bonne heure pris naissance à la cour de France. Lorsque, du vivant même de Louis XIV, son petit-fils Philippe d'Anjou, s'en alla en Espagne recueillir la couronne que lui léguait le Testament de Charles II, il y porta des sentiments de piété envers le Sacré Cœur

vérité de sa mission, l'éclat de ses miracles et l'éminence de sa vertu.

Il est vrai que la solennité de son langage, la hardiesse insolite de sa démarche, la nouveauté même du mandat dont elle était l'interprète éveillaient la curiosité et s'imposaient à l'attention. Les intermédiaires qui la présentaient à la cour répondaient de sa vertu. C'en était assez pour que l'on ne se hâtât pas de la compter parmi les cerveaux malades qui prenaient leurs rêveries pour des révélations. Mais de cet accueil bienveillant à une pleine confiance en sa parole, il y avait loin... et tout ce que l'on pouvait attendre de la foi de Louis XIV et de la piété de son Guide, c'était que le message de la Voyante et la valeur de sa mission fussent soumis à un sérieux examen.

L'étrangeté même de l'acte auquel Louis XIV était invité commandait la prudence et la maturité... il s'agissait pour le grand Roi de se consacrer au Sacré Cœur lui et tout son peuple, d'ériger un monument en son honneur, d'en imprimer l'image sur le drapeau de la France. Conçoit-on bien ce qu'un pareil acte avait d'étrange et de compromettant ? C'était affirmer solennellement la vérité de la dévotion nouvelle, lui donner de sa propre initiative une existence sociale, en faire le culte de la nation, et l'arborer aux yeux de l'Europe alors coalisée contre nous, comme un gage de victoire et de triomphe. Le Prince et ses Conseils devaient-ils, pouvaient-ils assumer une telle responsabilité ? N'était-il pas opportun, nécessaire même de consulter les évêques de France, ceux-là surtout dont la doctrine et l'éloquence brillaient alors d'un éclat incomparable ? Que dis-je, l'Épiscopat lui-même dans cette cause ne pouvait se prononcer avec une infaillible autorité ; il n'appartenait qu'au Souverain Pontife d'élever les révélations de Paray à la hauteur d'un fait dogmatique et de confirmer le culte nouveau par une décision véritablement finale.

Dans quelles mesures Louis XIV suivit-il cette voie ? A-t-il renfermé le message de la Bienheureuse dans son cœur royal comme dans un tombeau d'où il ne devait plus sortir ? a-t-il prescrit une enquête dont le résultat soit reste ignoré ? ce sont là autant de problèmes qui ne seront peut-être jamais résolus.

Il résulte cependant de ces observations que le peu d'empressement de Louis XIV à condescendre à la demande de Marguerite-Marie, admettrait des circonstances atténuantes. Et au besoin ses doutes se justifieraient par la conduite du couvent d'Annecy, qui se montra si lent à favoriser les révélations de Paray, par les réserves du T. R. Père Thyrsé Gonzales qui s'abstint de se prononcer sur leur valeur, enfin par les longs refus qu'opposa la Cour même de Rome à leur approbation, comme nous le dirons plus tard.

qu'il avait puisés nécessairement à la cour de son grand-père. Il semble donc que cette dévotion à laquelle étaient attachées les promesses, s'implanta au palais de Versailles durant les dernières années du XVII<sup>e</sup> siècle si pleines de deuils et de tristesses. On voit alors (1695-98) Sœur Marie-Élisabeth de Lorraine, qui, libre transfuge de toutes les grandeurs humaines, s'était réfugiée au monastère de la rue Saint-Jacques, solliciter l'honneur de tenir les registres de la Confrérie du Sacré Cœur; on voit la Reine d'Angleterre s'y faire inscrire la première et après elle un grand nombre de Dames de la Cour. La famille de Louis XV lui-même, nous apparaît toute dévouée à ce Cœur adorable. La pieuse Reine de France, Marie Leczinska reste fidèle au culte dont elle avait reçu les premiers germes au couvent de la Visitation de Varsovie, elle inspire l'amour du Sacré Cœur à ses admirables filles, Mesdames de France, et à leur frère le Dauphin, père de Louis XVI et de Madame Élisabeth. Ce prince qui sut emporter dans la tombe l'innocence que les ennemis de la religion conspiraient à lui ravir, fit ériger dans le palais même de Versailles, une chapelle en l'honneur du Sacré Cœur. Se souvenait-il, en accomplissant ce grand acte, des promesses que la Bienheureuse avait faites à sa race? Et Marie Leczinska, devenue dépositaire du message divin, l'avait-elle transmis à son fils, à l'héritier présomptif de la couronne, comme une suprême ressource au jour des grands malheurs? On peut croire que si ce prince avait vécu, il aurait offert au Sacré Cœur le solennel hommage dont son bisaïeul n'avait pas assez compris la merveilleuse grandeur; il en était digne par la pureté de ses mœurs, par l'énergie de sa foi, par son dévouement sans bornes à la cause de l'Église : mais il n'eut pas le temps d'être roi. Lorsque la Révolution arriva, Madame Elisabeth et ses nobles amis mettaient leur confiance dans le Sacré Cœur dont elles portaient le scapulaire; et le Roi martyr lui consacrait sa personne, sa famille, et son royaume. Il est difficile de ne pas voir dans les termes de cette consécration, une réminiscence du message du Sacré Cœur à Louis XIV, et comme une réponse tardive que le des-

pendant de ce monarque faisait aux communications de Paray-le-Monial. Nous dirons plus tard pourquoi, malgré ce vœu, la France ne fut pas sauvée<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> La Bienheureuse, dans son message au Roi Louis XIV, lui rappelle que sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion aux merites de la sainte Enfance.

C'était en effet une tradition universellement admise que la vénérable Sœur Marguerite du Saint-Sacrement, religieuse Carmélite du monastère de Beaune, avait obtenu la naissance de Louis XIV par ses prières au divin Enfant Jésus, qui était l'objet de sa dévotion la plus tendre.

On lit, dans la Vie que le P. Amelotte a composée de cette humble Sœur, Liv. VII. ch. 1... Le Fils de Dieu lui suggéra de lui demander la naissance d'un Dauphin, l'assurant qu'il l'accorderait à ses prières; et non-seulement il la pressa de lui demander cette grâce, mais il lui enseigna de quelle sorte elle devait le prier... Et au sortir de son ravissement, l'humble Sœur rendant compte de cette inspiration à sa Prieure et à la Maîtresse des Novices, les supplia de faire les dévotions qu'elle leur indiqua pour obtenir un Dauphin : « L'Enfant Jésus, ajoutait-elle, le donnera infailliblement à la France. » C'était vers 1632.

Depuis, elle ne cessait de hâter par ses prières l'arrivée de ce Dauphin qui lui était promis, et de son côté, Notre-Seigneur encourageait sa confiance.

Un jour, le divin Enfant se mit entre ses bras, petit comme il était lorsqu'il vint au monde, et lui ouvrant son Cœur, il lui dit : « Puisse ce que tu voudras dans mon Cœur, et rien ne te sera refusé. Je t'accorde le Dauphin que tu demandes; et tu ne mourras point sans avoir la joie et la consolation de voir ma promesse accomplie. (Liv. VII. ch. vii.)

Le jour de la naissance de Louis XIV s'approchant, le Fils de Dieu lui fit connaître qu'il accomplirait bientôt sa promesse et donnerait un Dauphin à la France. En même temps il la chargeait de prier pour ce Prince et pour la Reine sa Mère. Huit ou dix jours avant cet heureux événement, elle fit faire une couronne pour la donner au Saint Enfant Jésus, en action de grâces de l'accomplissement de sa promesse.

Un soir que l'on chantait *Te Deum* à Matines, Sœur Marguerite fut ravie, et durant son ravissement, elle prit la couronne qu'elle avait fait faire, et la mit avec un singulier respect sur une image du Fils de Dieu, en disant toute transportée de joie et d'amour : « O Saint Enfant Jésus, vos promesses sont maintenant accomplies! Faites que ce Prince que vous avez donné soit soumis à votre divine puissance; qu'il n'ait point de couronne ni de grandeur qu'il ne reconnaisse tenir de vous, et que durant son règne il établisse partout l'autorité de votre empire! »

Le Fils de Dieu lui commanda de prier incessamment pour le Dauphin et pour tout le Royaume, ce qu'elle fit avec une affection très ardente, en disant que ce Prince était l'œuvre de Jésus Enfant (L. VII, ch. x.)

Ce Dieu-donné de Jésus Enfant, n'était pas moins le Dieu-donné de Marie... Citons un fait. En ce temps-là le Frère Fiacre,

Mais si cette partie de la mission de la Bienheureuse Marguerite-Marie, celle qui regarde la France, attend encore son accomplissement, deux cents ans après la mort de la Bienheureuse, il n'en est pas de même de celle qui regarde les âmes. L'humble Servante de Jésus trouva de son vivant, des cœurs disposés à l'entendre; sa

Augustin dechaussé, priaït ardemment pour obtenir à la Reine Anne d'Autriche un héritier du trône de France. Le 3 novembre 1637, la Sainte Vierge lui apparut et lui donna l'assurance que la Reine de France aurait un fils, à condition qu'elle ferait faire trois neuvaines dont l'une à N.-D. de Grâce de Cotignac; et pour preuve de la verité de l'apparition, elle lui dit qu'il la reconnaîtrait dans le tableau placé au-dessus de l'autel de N.-D. de Grâce. Le Frère Fiacre ne connaissait nullement Cotignac; on écrivit donc dans cette ville pour savoir s'il y avait une image de la Sainte Vierge semblable à l'apparition que le Frère disait avoir vue, et sur la réponse affirmative, le Roi et la Reine l'envoyèrent, avec son sous-prieur faire la neuvaine demandée. Il s'y rendit, reconnut la Vierge qui lui était apparue, et s'acquitta de sa neuvaine. Quand il revint à Paris, la grossesse d'Anne d'Autriche était assurée, et le 5 septembre 1638, elle mettait au monde Louis XIV.

Après la mort de Louis XIII, Anne d'Autriche fit représenter son fils à genoux, offrant sa couronne et son sceptre à la Sainte Vierge; le frère Fiacre porta le tableau à Cotignac.

Louis XIV visita en personne Notre-Dame de Grâce le 21 février 1660, et après avoir prié il attacha son cordon bleu au buste de la Sainte Vierge. En même temps sa Mère fondait six messes pour être dites à perpétuite dans la sainte chapelle... En 1672, Louis XIV fonda à son tour dans la chapelle de Cotignac des messes pour la Reine sa Mère, et fit graver sur un marbre noir surmonté des armes de France, l'inscription suivante qu'on y lit encore aujourd'hui.

LOUIS XIV, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE  
DONNÉ A SON PEUPLE PAR LES VŒUX  
QU'ANNE D'AUTRICHE SA MÈRE  
A FAIT DANS CETTE ÉGLISE  
A VOULU QUE CETTE PIERRE FUT POSÉE  
POUR SERVIR A LA POSTÉRITÉ DE MONUMENT  
DE SA RECONNAISSANCE  
ET DES MESSSES QUE SA LIBÉRALITÉ Y A FONDÉES  
POUR L'ÂME DE SA DITE MÈRE  
Le XXIII Avril MDCLXXII.

Mais en combien d'autres sanctuaires de Marie la pieuse Reine n'a-t-elle pas prodigué ses prières et ses vœux? N.-D. de Liesse, N.-D. de Chartres, N.-D. de Gignac au diocèse de Montpellier, N.-D. du Bon Remède à Frigolet, etc... etc... reçurent ses largesses; aussi les historiens et les poètes ont-ils célébré à l'en-  
vi, comme miraculeuse, la naissance de Louis Dieu-donne!

parole suscitait partout des adhésions enthousiastes, de courageux dévouements. Ce n'était pas encore le jour du triomphe, c'en était du moins la consolante aurore. De ce qu'elle voyait s'accomplir sous ses yeux, Marguerite-Marie pouvait deviner ce que préparait un prochain avenir. Déjà le Cœur de Jésus était connu, adoré, son règne dans les âmes grandissait malgré tous les obstacles ; la Bienheureuse avait rempli sa tâche, elle pouvait mourir.

### § III.

#### *Mort de la Bienheureuse.*

Avant de dire combien son passage fut doux, notons encore deux sentiments qui ne cessent de se faire jour dans toute la durée de son apostolat : c'est d'abord son imperturbable confiance dans le triomphe du divin Cœur, c'est en second lieu l'intime persuasion où elle est que sa présence ici-bas fait obstacle à l'avènement de ce triomphe.

1° Sa lettre au Père Croiset<sup>1</sup> nous apprend la raison de sa confiance : « Ne nous étonnons pas des contradictions et oppositions que le démon nous suscitera, car soyez sûr que le Souverain de nos âmes soutiendra lui-même son œuvre, et qu'il sera plus puissant pour la défendre que ses ennemis pour l'attaquer. Enfin je crois qu'il vérifiera cette parole qu'il faisait entendre continuellement à l'oreille du cœur de son indigne servante, parmi les difficultés et oppositions : « Je règnerai malgré mes ennemis et tous ceux qui s'y opposent. » Cette parole m'imprimait tant de consolation et d'espérance que la chose serait, que plus on m'ôtait les moyens sur lesquels je m'appuyais, en me défendant d'en plus parler, plus je me confiais et espérais que, Dieu étant fidèle à

<sup>1</sup> Celle que le messager a publiée, et que les Religieuses de Paray ont reproduite dans la seconde édition de la Vie et des Œuvres de la Bienheureuse. Lettre 100°. — Elle est la seconde dans le recueil des lettres au P. Croiset, récemment retrouvées.



ses promesses, il accomplirait la chose par lui-même plutôt que de la laisser imparfaite ; car il a toujours promis à son indigne servante, qu'il aurait soin de lui fournir tous les moyens nécessaires pour l'accomplissement de ses desseins et qu'il n'y laisserait manquer de rien ; ce qu'il a toujours accompli, même au delà de ses promesses. » Lettre 100<sup>e</sup>.)

Ainsi la parole que Jésus lui a dite, à *l'oreille de son cœur*, voilà la raison de sa confiance. Ce même sentiment éclate encore dans ses confidences intimes et dans sa correspondance. Le 21 juin 1685, au moment où la Sœur Verchère lui rend compte de la tentative qu'elle a faite auprès des Sœurs anciennes pour les inviter à venir rendre hommage au Sacré Cœur, la Bienheureuse lui disait : « Elles ne veulent pas venir, mais le Sacré Cœur les y fera bien rendre, il veut tout par amour, rien par force ; mais il faut attendre le temps qu'il a destiné. » Elle écrit à la Mère Greyfié (Lettre 35<sup>e</sup>. Janvier 1685) : « La contradiction m'a mise souvent sur le point de cesser de parler du Sacré Cœur, mais j'étais si fort reprise de mes vaines craintes... et ensuite tellement fortifiée et encouragée, que j'ai résolu quoi qu'il m'en coûte, de poursuivre jusqu'au bout, ce que je ne puis faire *à présent*, qu'avec nos Sœurs du Noviciat qui s'y portent avec affection. » Écrivant à la Mère de Saumaise (Lettre 94<sup>e</sup>), elle dit : « Poursuivez courageusement ce que vous avez entrepris pour sa gloire, dans l'établissement de son règne. Ce Sacré Cœur régnera malgré Satan et tous ceux qu'il suscite à s'y opposer. »

Enfin, l'année même de sa mort, 16 avril 1690, elle écrit à Sœur Jeanne-Madeleine Joly à Dijon (Lettre 96<sup>e</sup>) : « Il régnera ce divin Cœur, malgré tous ceux qui voudront s'y opposer et Satan demeurera confus avec tous ses adhérents. » On le voit, Il régnera, c'est sa maxime, son cri de guerre, son refrain.

Les contradictions que le démon suscitait de toutes parts pour entraver l'œuvre sainte, n'échappaient pas à la connaissance de la Bienheureuse. Sa cellule de Paray était un centre où tous les événements heureux et malheureux aboutissaient, les uns pour verser dans son

cœur une joie, les autres pour y jeter une amertume que sa résignation venait bien vite adoucir. Qu'on en juge par cette lettre à la Mère de Saumaise en date du 16 juin 1690 : « Je vois bien, ma chère Mère, que toutes ces petites contradictions vous étonnent et vous font beaucoup souffrir, mais pourquoi cela ? puisqu'il me semble que vous avez déjà été avertie que Satan les suscite, enragé qu'il est de voir que ce moyen salutaire lui a déjà ravi bien des âmes et lui en ravira bien davantage, par la toute-puissance de Celui qui, dans le temps qu'il s'est proposé, fera tourner toutes ces oppositions et contradictions à sa gloire et à la confusion de ses ennemis. Il se servira même de ces contradictions comme d'un solide fondement pour établir cette sainte dévotion. L'on dit que les Curés ont ordre de ne recevoir aucune dévotion nouvelle dans leurs paroisses, et que celle de ce divin Cœur est déjà défendue particulièrement en quelques unes. On dit de plus que l'on va faire défense à tous les libraires de ne rien imprimer sur ce sujet... je passe plusieurs autres choses que l'on dit contre cette sainte dévotion, mais tout cela ne m'étonne point. J'ai une si grande confiance que Notre-Seigneur achèvera ce qu'il a commencé, qu'il me semble que, quand on lui en ferait encore plus, je n'en pourrais douter... Je vous avoue, ma chère Mère, que, quoiqu'il me semble n'avoir rien au monde de plus cher, et dont le mauvais succès me fut plus douloureux, néanmoins j'abandonne tout à Notre-Seigneur en lui disant : Seigneur, c'est votre affaire, je sais que si vous la voulez elle réussira infailliblement, malgré tous les obstacles. Si vous ne la voulez pas, en vain y travaillerons-nous, vous renverserez tous nos desseins ; mais si cette dévotion est pour votre gloire, disposez toutes choses pour qu'elle réussisse à votre honneur, et pour cela, rendez-vous maître des cœurs... (Lettre 119<sup>e</sup>.)

2<sup>o</sup> Si assurée que la Bienheureuse se tint du règne prochain du Sacré Cœur sur les âmes, elle était non moins convaincue que sa présence ici-bas faisait obstacle à son avènement. Je mourrai assurément cette année, disait-elle quelques mois avant sa mort, puisque je ne

souffre plus ; et pour ne pas empêcher les grands fruits que mon divin Sauveur prétend tirer d'un livre de la dévotion au Sacré Cœur. » Elle fait allusion à l'ouvrage que composait alors le Père Croiset, et qui ne parut qu'en 1691, après le départ de la Bienheureuse pour le ciel. Elle encourageait l'auteur à poursuivre la tâche commencée, sans comprendre pourquoi le succès de ce livre était subordonné à la circonstance de sa propre mort. Mais comment le Père aurait-il osé, du vivant de la Bienheureuse, donner à la fin du livre l'abrégé de sa vie ? Il était donc désirable qu'elle s'en allât, pour que son nom, devenu populaire, répandît partout cette dévotion au Sacré Cœur de Jésus dont il est désormais inséparable. De plus, ses miracles posthumes ne devaient-ils pas jeter un nouveau jour et sur sa mission et sur sa mémoire ?

Partez donc, ô Bienheureuse, partez, votre tâche est accomplie, allez recevoir la couronne que vous ont méritée votre innocence et votre amour ! Elle s'en alla, comme elle l'avait prédit. « Je mourrai cette année, disait-elle, parce que je ne souffre plus rien. » Elle n'avait désiré de vivre que pour souffrir un continuel martyre. Elle ne souffrait plus, que pouvait-elle encore faire ici-bas ? Déjà son cœur ne respirait que l'éternité ; aux ardeurs qui la consumaient, on sentit qu'elle en était proche, et que bientôt elle allait se précipiter dans l'amour infini. Elle se prépara au départ par une Retraite de quarante jours, dont elle ne sortit qu'au commencement de septembre 1690. Mais les Saints ne disent jamais : c'est assez ; c'est pourquoi, dès le mois d'octobre suivant, elle se prépara à faire la Retraite annuelle de dix jours, comme toute la Communauté, selon l'usage de l'Institut. Son tour lui fut assigné par la Supérieure, mais la veille du jour fixé, elle eut une petite fièvre ; elle comprit que c'était le signal de l'Époux, et comme une Sœur lui demandait si elle croyait pouvoir entrer en retraite quand même : « Oui, répondit-elle doucement, mais ce sera dans la grande retraite. » La Sœur comprit qu'elle parlait de sa mort prochaine.

Le lendemain, on l'obligea de s'aliter, le médecin de

la maison fut appelé, et il assura que Marguerite n'en mourrait pas ; mais elle, s'adressant à une jeune Sœur qu'elle avait dirigée au Noviciat, lui déclara clairement qu'elle mourrait de cette maladie. C'est alors que s'engage entre la malade et son médecin une lutte dans laquelle la Bienheureuse affirme d'autant plus sa fin prochaine, que le Docteur affirme davantage l'absence de tout danger. Elle demande le Saint Viatique, on lui dit que rien ne presse. Elle demande qu'au moins on la fasse communier puisqu'elle est encore à jeun, on acquiesce à son désir, mais elle reçoit Notre-Seigneur comme Viatique, et après la cérémonie, elle dit à une des infirmières que c'était pour la dernière fois. Cependant le dernier jour de la Bienheureuse était arrivé, le matin même, le médecin répétait encore qu'elle ne mourrait pas de cette maladie. « Vous verrez, » répondit la malade. Son corps commença à s'affaiblir à mesure que croissait l'ardeur de son âme pour le ciel. « Quel bonheur d'aimer Dieu ! ah ! quel bonheur, disait-elle, aimez donc cet amour, mais que ce soit parfaitement. » Il lui survint une faiblesse ; et la Supérieure envoya prier le Docteur de venir, mais il persista à dire qu'il n'y avait rien à craindre, son pouls n'ayant presque aucune altération. La malade demanda encore le Saint Viatique ; le médecin décida qu'on attendrait au lendemain, et pour elle il n'y eut plus de lendemain. Elle dit alors à la Sœur Péronne-Rosalie de Farges : « Heureusement j'ai prévenu, je me doutais bien qu'on ne me croirait pas si mal ; c'est pourquoi la dernière fois que j'ai communié, Dieu m'a fait la grâce de le recevoir en Viatique. » Bientôt une convulsion fit croire qu'elle était à l'agonie ; et la Sœur des Claines, qui l'assistait, se mit en devoir d'aller chercher la Supérieure, mais une autre religieuse, survenue au même instant, essaya de l'arrêter pensant que ce n'était qu'une crise passagère. « Laissez-la faire, dit la Bienheureuse, il en est temps. » La Supérieure arrive et veut mander aussitôt le médecin. « Ma Mère, lui dit la mourante, je n'ai plus besoin que de Dieu seul et de m'abîmer dans le Cœur de Jésus-Christ. » Elle avertit alors qu'il est temps de lui donner l'Extrême-Onction...

Le prêtre entre et commence la cérémonie ; la Bienheureuse se soulève pour présenter ses membres aux suprêmes onctions. Soudain, deux Sœurs se précipitent pour la soutenir ; c'étaient à droite, Sœur Péronne-Rosalie Verchère, à gauche, la Sœur de Farges, celles mêmes auxquelles la Sainte avait prédit qu'elle mourrait entre leurs bras. Elles n'y avaient pas pensé et ne s'en souvinrent qu'après, ainsi qu'elles l'ont affirmé sur la foi du serment. A la quatrième onction, elle expira doucement dans leurs bras en prononçant le saint Nom de Jésus. C'était le 17 octobre, 1690, entre sept et huit heures du soir. Elle était âgée de quarante-trois ans, deux mois et quatre jours. Le médecin, arrivé lorsqu'elle venait d'expirer, ne revenait pas de son étonnement et disait que cette fille n'ayant vécu que par miracle, il n'était pas étonnant qu'un nouveau miracle l'eût fait mourir. On n'entendait dans la maison qu'un cri : « la Sainte est morte ; » bientôt ce cri retentit dans la ville, et tout Paray se précipitant dans les Parloirs demandait à la voir une dernière fois. On la descendit au chœur ; deux jours s'écoulèrent à faire toucher à son corps virginal des chapelets et autres objets pieux. Deux Sœurs occupées tout le jour à cette fonction y suffisaient à peine. On réclamait sa protection, on se disputait les objets qui lui avaient appartenu. On contemplait cette beauté surnaturelle qui éclatait sur son visage, on respirait cette odeur de sainteté qui s'exhalait de ses restes bénis. « Le sacrifice était fini ; mais l'encensoir fumait encore et embaumait l'Église » M<sup>gr</sup> Bougaud, ch. xvi.



LIVRE II



ÉTUDE

SUR LE

SACRÉ COEUR





## LIVRE II

### COMMENT LA VISITATION PROPAGE LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR.

---

La Bienheureuse avait prophétisé en disant : « Il est avantageux à la cause du Sacré Cœur, que je m'en aille de ce monde : quand j'aurai disparu du milieu des hommes, ils croiront à ma parole. » Elle meurt, et voici que la bonne nouvelle se répand de Visitations en Visitations. La dévotion au Sacré Cœur envahit toutes les provinces de France : Elle est en Provence, en Auvergne, en Guienne, en Bretagne, en Normandie, elle pénètre dans les Flandres, en Franche-Comté et en Lorraine. Bientôt elle passe les Alpes et conquiert l'Italie ; les montagnes de la Suisse n'arrêtent pas ses progrès, elle est à Vienne en Autriche, elle arrive en Pologne. Mais quel est le promoteur de cette propagande, quelle est l'âme de cet apostolat ? c'est encore Marguerite-Marie se survivant à elle-même, c'est elle qui, du fond de sa tombe, remue le monde. Par une heureuse inspiration, le Père Croiset a joint à son livre sur la dévotion au Sacré Cœur, un abrégé de la vie de Marguerite-Marie. On la retrouve, on l'entend dans ces pages, et partout elle étonne, elle ravit par l'éclat de ses vertus, par la sublimité de ses leçons, par l'intimité de ses entretiens avec le bon Maître, par l'héroïsme de son courage et par la beauté de sa mission. Elle suscite partout l'admi-

ration des âmes pieuses et concilie à la cause du Sacré Cœur les sympathies les plus actives. Chaque année voit se former des centres lumineux, d'où la dévotion rayonne. Semur, Dijon, Moulins n'ont pas attendu pour se déclarer en faveur du Sacré Cœur, le départ de la Bienheureuse pour le ciel.

Après ces maisons privilégiées, viennent par ordre de date :

En 1690, le premier monastère de Lyon, le Puy, Marseille.

En 1691, Autun, Fribourg, le deuxième de Rouen, Périgueux, Chaillot.

En 1692, Meaux, Forcalquier, Besançon, le premier de Paris, Blois, Grenoble, Reims.

En 1693, Aurillac, Amiens, Bordeaux, le premier de Rouen, Valence, Nantes, Saint-Étienne, Pont-à-Mousson, Nancy.

En 1694, Mons, Turin, Poitiers, Langres.

En 1695, Montargis, Cracovie, etc., etc.

Il est du reste difficile de préciser le moment où la dévotion du Sacré Cœur prend racine dans chacune des maisons de l'Ordre. Souvent elle subsiste à huis clos, dans l'enceinte du monastère, et ne se manifeste que plus tard dans le rayonnement d'un culte public. Un des petits livres de Dijon, de Moulins, de Lyon, arrivait-il entre les mains de la Mère Supérieure, elle se hâtait de le faire lire, et bientôt la dévotion traditionnelle que les filles de saint François de Sales professaient pour le Saint-Sacrement, se portait, sans désertier le Tabernacle, vers le Sacré Cœur. Bientôt les hommages extérieurs que nous avons vus à Paray, à Dijon, se produisaient spontanément : on communiait le Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement, on se groupait devant une image du Sacré Cœur pour y faire des prières et une amende honorable. On ne pouvait encore, sans l'approbation souvent tardive des Ordinaires, convoquer le public à ces fêtes intimes, mais en attendant, le parfum de la dévotion captive s'échappait par toutes les issues, par la grille du Parloir et par les correspondances, et finissait par embaumer peu à peu toute une région.

Telle est l'origine probable des hommages rendus au Sacré Cœur dans bon nombre de Maisons. Mais il en est aussi beaucoup dont l'histoire est mieux connue, nous allons essayer de la redire, et nous commencerons par les Monastères qui, du vivant même de la Bienheureuse, ont répondu à son appel.

## CHAPITRE I.

### LA VISITATION DE DIJON DEVANT LE SACRÉ CŒUR.

Parmi les Couvents qui accueillirent avec le plus d'empressement la dévotion révélée à la Bienheureuse, celui de Dijon occupe un rang d'honneur. Il avait prêté une de ses professes, la Mère Marie-Françoise de Saumaise, à la maison de Paray qui la demandait pour Supérieure. Les religieuses qui l'obtenaient pour mère, savaient-elles que sainte Chantal visitant pour la dernière fois le monastère de Dijon, en 1636, avait distingué, entre toutes, sœur Marie-Françoise alors dans sa dix-septième année, et qu'elle avait prédit que cette jeune religieuse serait une des bonnes Supérieures de l'Ordre? nous l'ignorons ; mais ce qu'elles ne savaient sûrement pas, c'était qu'en cédant à l'idée de la mettre sur leur catalogue et de la demander pour Supérieure, elles entraient dans les vues de la Providence, et préparaient cette grande âme à devenir la confidente et le témoin des faveurs accordées à la Bienheureuse.

Lorsque la Mère de Saumaise prit en main le gouvernement de la maison de Paray en 1672, Marguerite-Marie était novice depuis neuf mois ; les opinions étaient déjà partagées à son sujet, et les Sœurs anciennes se demandaient avec inquiétude de quel esprit elle suivait les inspirations. La Mère de Saumaise, ne sachant encore quel jugement elle devait porter sur ce qu'elle remarquait d'extraordinaire dans sa Novice, avait souvent recours aux conseils de la Supérieure de Dijon, la Mère Anne-Séraphine Boulier, religieuse d'une éminente vertu et d'une grande expérience dans les voies intérieures. Elle lui communiquait les merveilleuses opérations dont Marguerite-Marie lui confiait le secret, mais aussi les rudes épreuves, les continuelles humiliations qu'elle ne cessait elle-même de lui

imposer. La Mère Boulier rassura la Mère de Saumaise et lui inspira une grande estime pour cette âme privilégiée. La novice fut admise à la Profession. Bientôt survinrent des manifestations plus merveilleuses encore; Jésus révélait son Cœur à son humble servante. De nouveau, les opinions se partagèrent. La Mère de Saumaise penchait en faveur de Marguerite-Marie, mais toujours défiante de ses propres lumières, elle eut encore recours à la Mère Anne-Séraphine qui n'hésita pas à la rassurer une seconde fois. « Tant de vertu, lui disait-elle, tant d'abnégation et d'humilité, ne sont pas compagnes de l'illusion. » Nous avons raconté plus haut comment l'intervention du Père Claude de la Colombière acheva de dissiper tous les doutes de la Mère de Saumaise; aussi lorsque le pieux Religieux fut parti pour Londres, elle favorisa sa correspondance avec la Bienheureuse, et fut elle-même honorée de plusieurs de ses lettres. « Que de joie, lui écrivait-il, à la date du 25 novembre 1677, que de joie me cause ce que vous me dites de cette bonne Sœur! Que Dieu est admirable, qu'il est aimable dans ses Saints! Je ne saurais la plaindre dans son mal, il me semble que ces coups que l'on reçoit de la main de Dieu, sont plus doux, mille fois, que les caresses qui nous viennent de la main des hommes! »

A la fin de son triennat (mai 1678), la Mère Marie-Françoise fut rappelée à son monastère de profession. Elle y revint le cœur plein des confidences de la Bienheureuse. Elle se vit aussitôt entourée, pressée de questions. Le bruit des visions de Paray était arrivé aux oreilles des Sœurs Dijonnaises; il leur tardait d'en savoir davantage sur ces manifestations extraordinaires dont la Mère Séraphine Boulier avait laissé transpirer le secret. La Mère Marie-Françoise fit de son bien propre le bien de sa Communauté, et le Sacré Cœur compta bientôt de nombreux disciples dans le Monastère. Sur ces entrefaites, le Père de la Colombière s'arrêta quelques jours à Dijon à son retour d'Angleterre, 1679; il y vit la Mère de Saumaise, et nul doute que le nom de Sœur Marguerite-Marie n'ait été prononcé dans leurs entretiens. On ménagea au Vénéré Père l'occasion de

faire une visite au parloir à toute la Communauté; là, il est invraisemblable que son cœur ne se soit pas trahi, et qu'il n'ait pas essayé d'enflammer, dans ces âmes heureusement prévenues, le zèle dont la sienne était consumée.

La même année à l'Ascension, la Mère de Saumaise dut quitter encore une fois son couvent pour aller porter à Moulins, dans une nouvelle supériorité, cette couronne dont la Bienheureuse Marguerite-Marie avait vu les roses entremêlées d'épines (1679). Elle fit connaître à ses nouvelles filles les premières notions de la dévotion au Sacré Cœur, et ces âmes ardentes et dociles se laissèrent prendre à ses charmes. Mentionnons parmi ces zélatrices de la première heure, la Sœur Louise-Henriette de Soudeilles, qui, encouragée par sa Supérieure, ne tarda pas à nouer avec la Bienheureuse une amitié dont le Sacré Cœur était le lien. De là, entre les deux amies, un échange de lettres qui laissent deviner ce que la correspondance des Saints renferme de délicat et de suave.

Au bout de son premier triennat, la Mère de Saumaise, accablée d'infirmités, reprit la route de Dijon. Chemin faisant, elle passa par Paray, y revit la Bienheureuse, et trouva, comme le Père de la Colombière, que tout s'était bien augmenté depuis son départ.

Cependant la vénérable Mère Anne-Séraphine Boulier achevait de se consumer à Dijon dans les ardeurs de sa charité; le 7 septembre 1683, elle s'en alla continuer au ciel l'acte d'amour qui avait fait la joie et les tourments de son exil. La Bienheureuse composa pour ainsi dire son oraison funèbre en quelques lignes qui témoignent de la persuasion qu'elle avait de son bonheur éternel. Le 4 novembre 1683, elle écrivait à la Mère de Saumaise : « Je crois que je dois plutôt me réjouir avec vous du bonheur que vous avez d'avoir une si puissante avocate dans le ciel en la personne de feu votre Très-Honorée Mère Anne-Séraphine Boulier, que de prendre part à la douleur que vous a fait ressentir la séparation d'une si sainte amie. Sans avoir le bien de la connaître particulièrement, je l'aimais et l'estimais plus que je ne peux dire. » Le 24 avril 1685, elle reprenait en ces termes :

« La bonne Mère Boulier n'est plus, ce me semble, dans la nécessité; je la crois bien haut dans la gloire, et dans le rang de ces Séraphins destinés à rendre un continuel hommage au Sacré Cœur de Jésus, pour réparer les amères amertumes que ce divin Cœur a souffertes et souffre encore au Très Saint-Sacrement. Elle a bien du pouvoir pour nous aider, voilà tout ce que je vous en peux dire. »

La Mère Marie-Dorothée Desbarres, d'une noble famille de Dijon, succéda à la Mère Boulier; comme elle était gagnée d'avance à la cause du Sacré Cœur, elle favorisa de tout son pouvoir la correspondance que la Bienheureuse eut avec la Mère de Saumaise, et toutes les inspirations de son apostolat. Le 10 août 1684 (Lettre 26<sup>e</sup>), Marguerite-Marie écrivait à la Mère de Saumaise : « Il me semble que vous ferez chose agréable au Sacré Cœur de Notre-Seigneur de lui faire un entier sacrifice du vôtre, un Vendredi après la sainte communion, pour ne plus vouloir vous en servir à d'autre usage qu'à celui de son pur amour. » Le 1<sup>er</sup> février 1685, elle revient à la charge et d'une façon plus pressante encore. Elle lui rappelle les promesses du Sacré Cœur aux disciples qui l'honorent et ajoute : « Voilà, ma chère Mère, un petit mot que mon cœur jette en passant dans le secret du vôtre, et je vous dirai simplement qu'il me semble que vous ferez une chose bien agréable à Dieu, de vous consacrer et sacrifier à ce Cœur Sacré, si vous ne l'avez jamais fait. Il faut communier un premier Vendredi du mois, et après la sainte communion, lui faire le sacrifice de vous-même en lui consacrant tout votre être pour vous employer à son service et lui procurer toute la gloire, l'amour et la louange qui sera en votre pouvoir. Voilà, ma bonne Mère, une chose que ce divin Cœur demande pour perfectionner et consommer l'œuvre de votre sanctification. (Lettre 33<sup>e</sup>.)

Le temps était venu où les sentiments jusque-là cachés dans les âmes allaient faire explosion et se transformer en dévotion proprement dite. La Bienheureuse donne le signal de l'action, et ce Couvent de Dijon répond noblement à son initiative. Là se trouvaient providentielle-

ment réunies avec la Mère Desbarres, la Mère de Saumaise, les Sœurs Jeanne-Madeleine Joly, Françoise-Angélique Brulart et d'autres encore d'une générosité et d'une ardeur à toute épreuve. Mais dans ce groupe de nobles âmes, de cœurs vraiment apostoliques, la première place appartient à la Sœur Joly. C'est à son zèle et à ses industries, à ses saintes hardiesses que Dijon doit d'avoir partagé avec Paray l'honneur d'être, non le Bethléem, mais le Cénacle de la dévotion au Sacré Cœur.

La Sœur Madeleine Joly entra au monastère de Dijon le 19 juin de l'année 1655. Elle n'avait que treize ans à peine ; aussi ne fut-elle admise qu'à titre de pensionnaire. Trois mois avant d'avoir les quinze ans révolus, elle prit rang parmi les Novices, et dès lors elle se prescrivit les trois points suivants comme renfermant en substance toute la perfection religieuse : 1° ne jamais rien refuser à Dieu ; 2° s'ouvrir à ses Supérieurs avec simplicité, quelque répugnance qu'elle y ressentit ; 3° obéir avec exactitude et persévérance. Elle fut fidèle. Les pénibles épreuves qu'elle eut à essayer furent l'aliment et le triomphe de sa vertu. Notre-Seigneur qui la destinait à être l'associée de la B. Marguerite-Marie, voulut qu'elle participât comme elle à ses souffrances, à ses humiliations, à ses mépris. Sa régularité était parfaite, son humilité prodigieuse ; et sa vie une continuelle prière. Elle avait distribué les divins attributs ainsi que les mystères de la sainte Humanité du Sauveur pour tous les jours de la semaine, et elle recommençait sans cesse ce cercle mystique d'adoration et d'amour. Tant de vertus l'avaient mûrie pour les travaux de l'apostolat qui a fait l'honneur de sa vie ; détachée d'elle-même, elle n'avait plus qu'un désir : Dieu seul ! mais pour que le feu divin qui brûlait son âme ardente fit jaillir au loin sa flamme, il fallait une étincelle, et ce fut la Mère de Saumaise qui l'apporta.

Nous avons dit avec quel empressement la Communauté de Dijon avait accueilli les confidences de cette Mère vénérée ; mais nulle, parmi les pieuses Visitandines, n'égalait la Sœur Joly. Désormais elle ne pourra plus contempler, aimer que le Sacré Cœur. Bientôt du culte in-



térieur d'adoration et d'amour dont elle savoure les délices, elle en vient au culte extérieur; elle veut être l'apôtre, le héraut de la dévotion naissante. Mais comment ? en parlant de lui dans l'enceinte du Couvent, en faisant de toutes ses Sœurs autant de vivants sanctuaires ? sans doute elle le tentera, mais le cloître est un théâtre bien étroit pour son zèle. Eh bien ! qu'elle en sorte ; qu'elle jette sur des pages brûlantes les ardeurs qui la dévorent, et qu'elle embrase le monde ! C'est le vœu de Jeanne-Madeleine. Mais cet apostolat au dehors est-il bien en rapport avec le recueillement, la solitude propres à la Visitation ? Ce généreux enthousiasme ne se nourrit-il pas d'illusions et de rêveries ? Elle aurait lieu de le craindre, si elle ne cherchait sa sécurité dans l'obéissance. Elle consulte sa Supérieure, cette Mère Desbarres que nous avons dit toute gagnée à la cause du Sacré Cœur. Et celle-ci, confiante dans l'esprit qui dirige Jeanne-Madeleine, l'autorise à suivre l'impulsion de son amour. Désormais l'humble Sœur n'a plus à craindre que sa propre impuissance. Elle n'a pas fait d'études et sait à peine manier une plume, mais, ô miracle de l'obéissance ! sa Supérieure a parlé, elle lui a dit : essayez ! elle essaie, et son amour l'inspire mieux que le génie. Elle compose tour à tour une Messe, un Office et des Litanies du Sacré Cœur, le tout en français ; puis elle fait traduire ce français en latin par M. Charolais, confesseur de la Communauté, et grossit ce travail de quelques formules de prières avec une instruction de circonstance. Mais avant de livrer cet opuscule à l'impression, Jeanne veut le mettre à l'abri de toute critique en lui ménageant une double approbation : celle de la Bienheureuse qui prodigue à l'humble auteur ses plus chaleureux encouragements, et celle de M. Amat, Vicaire Général de Langres, qui lui donne l'*imprimatur*. La Bienheureuse lui écrivait : « Il est vrai, ma très chère Sœur, que votre lettre me confirme encore davantage que vous êtes du nombre des vraies amies du Sacré Cœur de notre aimable Jésus, tant pour l'humilité que vous pratiquez en vous adressant à la plus chétive et indigne de ses esclaves, que par l'ardeur et le zèle que vous témoignez avoir pour l'a-

vancement de sa gloire, pour laquelle vous me dites vous être oubliée. Ah! ma chère Sœur, l'heureux oubli, qui vous procurera un souvenir éternel de cet aimable Cœur, lequel, comme je l'espère, ne s'oubliera point de tout ce que vous avez fait et ferez pour lui. »

Il paraît que, dès la même année 1686, la Mère Desbarres s'enhardit à demander qu'il fût permis de rendre un culte solennel au Sacré Cœur dans l'église du Monastère de Dijon, et que la permission fût accordée par les Supérieurs ecclésiastiques après mûr examen (Annales de la Visitation de Dijon 1686.) Cependant si l'on entend par culte solennel la célébration de la Messe et de l'Office composés par la Sœur Joly, il ne semble pas qu'on y ait donné suite pour le moment. Peut-être ne s'agissait-il que d'un hommage public rendu au Sacré Cœur dans une des images venues de Semur.

Nous avons dit comment ne sachant pas plus dessiner qu'elle ne savait écrire, Sœur Joly s'était improvisée artiste par obéissance, de même que son amour pour Jésus l'avait improvisée écrivain. L'année suivante, un peintre de Dijon fit avec l'esquisse de l'humble Sœur un tableau qui, placé à l'avant-chœur des Religieuses, y devint l'objet de la dévotion de toute la Communauté. Les Sœurs aimaient à y prier; elles offraient à ce divin Cœur des effusions d'amour et de reconnaissance, et ne s'éloignaient qu'à regret de cet oratoire, quand les exercices de la Communauté les y obligeaient. Bientôt un événement heureux vint accroître encore leur confiance et leur ferveur. On se souvient que le monastère de Dijon avait sollicité auprès du Saint-Siège la concession d'une fête et d'une Messe du Sacré Cœur pour toute l'Église et que Rome avait refusé; mais la réponse de Rome insinuait la marche à suivre, elle conseillait le recours à l'évêque du diocèse. La Mère Desbarres s'adressa donc à Monseigneur de Langres, et Marguerite-Marie, avertie de cette nouvelle démarche, écrivait en janvier 1689 : « Il me semble que je mourrais contente si vous pouviez obtenir l'autorisation de la Messe en l'honneur de l'adorable Cœur de Jésus. » Monseigneur de Langres, étant malade, chargea son Grand Vicaire, M. Amat, d'organi-

ser toute chose. La permission de célébrer la fête du Sacré Cœur avec la Messe de la Sœur Joly fut accordée, non seulement pour le Monastère, mais encore pour tout le diocèse de Langres. Et comme la Mère Desbarres devait se déposer à l'Ascension de l'année 1689, le Vicaire Général, voulant couronner les efforts de cette pieuse Mère, permit que le premier Vendredi de février de cette même année, la première Messe en l'honneur du Sacré Cœur fût célébrée dans l'église du Monastère. Ce fut M. Bouhier, Supérieur de la Communauté, qui la célébra ; et après Pâques, Messieurs les chanoines de la Sainte-Chapelle vinrent processionnellement chanter cette même Messe en musique.

Il appartenait à la Mère Desbarres d'annoncer à tout l'Ordre les commencements et les progrès du nouveau culte et d'écartier du Monastère de Dijon tout reproche d'innovation. Elle écrivit donc dans une circulaire datée du 11 avril 1689 : « Nous sommes pressées et animées au solide bien par les grâces intimes que notre Communauté reçoit de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Elle n'est point nouvelle aux âmes saintes qui la considèrent comme le centre de l'unité et la source de toutes les ardeurs. Mais nous la croyons nouvelle pour l'institution de la fête et la permission d'en célébrer la Messe ; c'est ce que nous avons obtenu de Monseigneur notre Prélat qui a approuvé notre piété et a permis qu'elle se répandit dans son Diocèse. Il y a déjà plusieurs de nos Maisons qui ont voulu participer à notre ferveur (c'étaient les Maisons qui avaient pour Supérieure une Sœur de Dijon), et ont souhaité que nous leur envoyassions un imprimé de la Messe. Il se débite aussi un petit livre qui contient les motifs de ce culte, quelques prières ferventes et les litanies. Si vous les souhaitez, nous serons toujours disposés à vous contenter, ne croyant pas d'ailleurs rien introduire de *contraire à nos maximes* qui nous défendent la multiplicité ; puisque cette dévotion produit un effet différent, qu'elle nous rappelle à la *vie intérieure* et qu'elle ne nous charge en aucune manière de prières vocales. Elle nous procure seulement une Communion le Vendredi d'après l'Octave

du Saint-Sacrement, qui est proprement le jour destiné à célébrer la fête. Mais étant marqué que la Supérieure les peut accorder suivant la dévotion et coutume des lieux, et que d'ailleurs cette Communauté, par son grand nombre, était privée des Communions du tour qui ne saurait arriver au plus une fois le mois, nous croyons y pouvoir suppléer par quelques communions extraordinaires, sans manquer à la Règle, ce que je suis bien aise de vous dire, mes T. H. Sœurs, pour ne rien faire qui n'ait l'approbation de l'Institut dont les lois sont fortement dans tous les cœurs de cette Communauté, laquelle d'ailleurs, étant bonne catholique et bonne française, ne saurait assez contenter son zèle à prier pour la Sainte Église et pour la France! »

La Mère Desbarres ne tarda pas à se démettre de sa charge et la Mère Anne-Thérèse Pérard lui succéda. Trois semaines après l'élection de la nouvelle Supérieure, la première fête du Sacré Cœur fut solennellement célébrée le Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement. La Bienheureuse, que les lettres de la Mère de Saumaise et de la Sœur Joly tenaient au courant, applaudissait joyeusement à ces heureux succès. « Votre zèle pour la gloire de cet aimable Cœur, écrivait-elle à la Mère de Saumaise, 3 novembre 1689, me donne plus de consolation que je ne peux dire, continuez, vos prières ne seront pas perdues. Jamais vous ne vîtes tant d'ardeur que cette dévotion en répand dans les cœurs, Dieu en soit béni éternellement. »

Les Visitandines de Dijon avaient obtenu une nouvelle faveur. Monseigneur de Langres, ayant recouvré la santé, voulut ratifier et approuver en personne tout ce qui s'était fait par son Grand Vicaire, notamment la Messe, l'Office, les prières en l'honneur du Sacré Cœur. Cette sanction imprimait un mouvement plus ferme et plus vif à la nouvelle dévotion; ce fut pour la Bienheureuse et ses ferventes amies une consolation inexprimable.

La Sœur Madeleine était à la recherche de toutes les industries qui pouvaient promouvoir encore sa dévotion bien-aimée. Il lui sembla que pour lui assurer l'ap-

pui constant du nombre et garantir contre toutes vicissitudes sa perpétuelle durée, une association ou confrérie était nécessaire. Elle composa donc son *Divin rendez-vous* ou Manuel des Associés du Sacré Cœur. Voici le règlement qu'on y trouve : « Cette Confrérie ayant pour objet de procurer à Notre-Seigneur l'hommage d'une adoration perpétuelle, chaque associé choisit une heure du jour ou de la nuit pour faire oraison devant le Saint-Sacrement ou devant son crucifix ; il donne, avec son nom, le jour et l'heure qu'il choisit. Il peut se faire inscrire à Dijon ou ailleurs ; il communie le jour de son entrée. »

En 1697, le Pape Innocent XII accorda aux confrères plusieurs indulgences plénières, entre autres : le premier Vendredi du mois et le jour de l'entrée dans la Confrérie ; enfin *in articulo mortis*. Le succès fut prodigieux ; toute la ville voulut être de la Confrérie ; les Religieuses recueillirent en quelques jours six gros volumes de noms parmi lesquels on rencontre les plus illustres de la province. Le nombre des confrères dépassait donc de beaucoup celui des heures de l'année. La première heure d'adoration fut faite le 6 décembre 1692 par le cousin de Jeanne-Madeleine, le Vénérable chanoine de Saint-Étienne, Bénigne Joly, le Vincent de Paul de la Bourgogne et le Père des Pauvres.

Quelques années plus tard, la Confrérie comptait trente mille associés, non seulement en Bourgogne et en France, mais en Italie, en Allemagne et en Angleterre. « Elle s'est répandue en si peu de temps dans presque toute l'Europe, dit Jeanne-Madeleine, et jusqu'aux pays étrangers, que cela n'a pu se faire sans une très particulière protection de Dieu. »

La plus lourde part de cette propagande retombait sur l'humble et ardente zélatrice : la Bienheureuse Marguerite-Marie, en quittant ce lieu d'exil, lui avait laissé son double esprit de zèle et d'obéissance, et tout ce que la sagesse des Supérieures jugeait à propos de lui permettre, elle l'entreprenait. Les contradictions ne lui firent pas défaut : elle trouva des difficultés de la part même des personnes pieuses, qui traitaient de nouveauté sa

dévotion chérie. On la faisait passer pour une téméraire, une orgueilleuse qui sortait des voies battues. Ses Supérieures elles-mêmes, tout en honorant en elle le sanctuaire du Saint-Esprit, lui infligeaient souvent des refus. Sœur Madeleine se retirait tranquillement devant le Saint-Sacrement, et là, priait son bon Maître d'inspirer ses volontés à celles qui le représentaient ; cela fait, elle revenait exposer avec confiance ce qu'elle désirait faire ; et malgré la résolution prise de lui défendre d'agir ou d'écrire, on se sentait désarmé, et on lui donnait congé de suivre l'inspiration de son amour. Sa correspondance était universelle : on s'adressait à elle de toutes les parties du monde pour faire dire des Messes et se recommander à ses prières. Les quinze dernières années de sa vie, elle n'eut pas d'autres occupations que de prier et d'écrire, elle perdit presque la vue par son assiduité au travail.

On trouve dans ses écrits ce glorieux témoignage rendu à la ville de Dijon : « La divine Providence semble avoir choisi la ville de Dijon pour rendre un culte et des hommages particuliers au Sacré Cœur de Jésus ; les personnes de tout état ayant fait paraître un extrême empressement pour s'associer à cette dévotion. »

Dijon méritait cet éloge, mais ce que l'humble Sœur ne dit pas, c'est que ce triomphe du Sacré Cœur était en grande partie son ouvrage. Voici ce que lui écrivait de Lyon, le 20 janvier 1692, le Père Croiset à qui elle avait envoyé son livre : « Le progrès de la dévotion en Bourgogne et surtout à Dijon, est un effet de votre zèle. Votre sainte Communauté s'est toujours distinguée en cela par sa ferveur. C'est une marque évidente que Notre-Seigneur la chérit singulièrement puisqu'il lui en donne des preuves si sensibles. On nous écrit de Franche-Comté, de Toulouse, de Bretagne, que cette dévotion y fait de merveilleux progrès. Je bénis Notre-Seigneur du zèle qu'il vous inspire pour sa gloire. Continuez à donner des preuves éclatantes de votre amour pour Jésus-Christ. »

Objet de tant d'hommages, Jeanne-Madeleine était humble, et souvent dans une aridité intérieure qui lui prouvait que ses bons sentiments étaient de purs dons

de Dieu. Les lignes suivantes nous disent à quel point elle portait le détachement d'elle-même.

« Je dois être convaincue que je ne mérite rien ni de Dieu ni des créatures, et que quand je demeurerais éternellement sans un rayon de lumière et de consolation, il devrait me suffire que je sois tout à Dieu, et que mon cœur se perde et s'abîme dans le Sacré Cœur de Jésus pour consentir à ses desseins. Je confesse que cette divine miséricorde me poursuit toujours, et je me rends à elle sans nulle réserve. O ma Vérité, ô ma Voie, ô ma Vie ! conduisez-moi, je me perdrais sans vous. J'abîme tout le passé dans votre Sacré Cœur, le suppliant de consumer toutes mes infidélités dans l'ardente fournaise de votre amour, de me faire la grâce de vous aimer uniquement le reste de ma vie, et de mourir dans l'acte parfait de ce même amour, auquel je dédie tous mes mouvements, n'en voulant point souffrir qui vous soient contraires, quand ce ne serait qu'une pensée ou un désir inutile. Je veux vous tenir assujetti tout ce qui est en moi, faisant toujours ce que je croirai le plus parfait et le plus agréable à votre Sacré Cœur. Je vous promets que je n'épargnerai rien de ce qui se présentera à faire ou à souffrir pour vous faire connaître, aimer et glorifier. »

Telle fut la Sœur Jeanne-Madeleine Joly, la noble associée de Marguerite-Marie et son infatigable co-opératrice. Pendant dix-huit années, elle continua à se dévouer à la tâche glorieuse que la Bienheureuse lui avait léguée en héritage. En 1694, quatre ans après la mort de Marguerite-Marie, la Mère de Saumaise était allée la rejoindre au ciel ; mais la Mère Desbarres restait à notre vaillante Sœur. Réélue Supérieure en 1692, elle gouverna la Communauté jusqu'à l'expiration de ses deux triennats en 1698. Se déposant alors, elle céda la première place à la Mère de Thésut-Ragy, pour y remonter de nouveau en 1704, sur les pressantes instances de toutes ses filles. Elle ne cessa, durant ces nombreuses années de supériorité, d'appuyer de son influence les saintes initiatives de Sœur Madeleine Joly. Enfin le 19 octobre 1708 vit arriver pour la courageuse zéla-

trice la fin de sa laborieuse carrière ; sa mission était remplie. La dévotion au Sacré Cœur, à laquelle Jeanne-Madeleine avait consacré sa vie, était reçue dans un grand nombre de Monastères. Au Couvent de Dijon le Sacré Cœur régnait, il comptait autant d'adoratrices qu'il y avait de religieuses. Jeanne-Madeleine pouvait aller prendre sa place parmi les étoiles brillantes qui forment au ciel la couronne du Sacré Cœur. Une assez grande quantité de livres et d'écrits sur le Sacré Cœur avaient été mis à sa disposition, elle obtint de les transmettre à une de ses Sœurs qui avait toute sa confiance.

Enfin, après avoir, pendant toute une année, tenu fidèle compagnie à son divin Maître sur le mont du Calvaire, elle s'en alla sur les collines éternelles, prendre part au triomphe que les Anges et les Saints célèbrent à jamais à l'honneur du divin Cœur. Elle avait aussi composé un travail sur le Cantique des Cantiques, appliqué au Sacré Cœur, il est demeuré inédit.

La Mère Desbarres, la Mère de Saumaise et la Sœur Madeleine Joly ne furent pas les seules Visitandines qui aient contribué à fortifier dans le couvent de Dijon la dévotion au Sacré Cœur ; nommons encore la Sœur Marie-Marthe Martenne, décédée le 28 mars 1692, et la Mère Angélique Brulart qui ne mourut qu'en 1716.

Aussitôt que la dévotion au Cœur de Jésus se fut manifestée dans le Monastère par les soins de la Mère Marie Françoise de Saumaise, qui revenait de Paray, on s'étonna du changement merveilleux qui s'opérait dans l'âme de la Sœur Martenne. Elle sortit tout-à-coup de la profonde solitude où elle semblait vivre par rapport aux choses de ce monde, et se mit à déployer le plus grand zèle pour étendre et développer partout la dévotion au Cœur adorable.

Jusqu'à sa mort elle ne vécut plus que pour cette fin. Quelques semaines avant son départ de ce monde, elle écrivit le billet suivant à une Sœur qui lui demandait d'ou lui était venu son zèle pour le Sacré Cœur : « Ce me serait un délicieux paradis de pouvoir aider à établir dans le monde entier la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et de publier partout les grâces que Dieu a dessein de don-



ner aux âmes par ce moyen. Plusieurs savent déjà par leur expérience, les assistances que l'on reçoit des tendresses du Cœur Sacré de Jésus ; et j'avoue que je suis du nombre. J'étais dans une épouvantable affliction et quasi en danger de me perdre au milieu de violentes tentations dont j'étais terriblement tourmentée depuis plusieurs années, sans éprouver un seul moment de repos, nonobstant grand nombre de pénitences, de prières et autres exercices. A bout de forces, j'allai me jeter devant l'image du Père Eternel pour en obtenir secours. Il me fit entendre que, pour être exaucée, il fallait me jeter dans le Cœur adorable de Jésus; et Dieu même, d'une manière ineffable que je ne puis exprimer, m'enseigna à le faire ; comme s'il m'eût dit en me montrant ce divin Cœur: Eh! que ne vous cachez-vous là ! Alors je me jetai à corps perdu, avec une vraie foi et une ferme confiance, dans l'adorable Cœur de Jésus comme dans un lieu de refuge et de franchise; et aussitôt mon Sauveur a fait évanouir l'état de peines et de tentations où je languissais depuis tant d'années ; et il m'a fait goûter une paix savoureuse, une union ineffable et mille autres faveurs qui me semblent un paradis anticipé. »

Sœur Martenne ne sortit point de son couvent ; la Mère Françoise-Angélique Brulart eut la mission de porter en personne le flambeau du Sacré Cœur dans un grand nombre des maisons de l'Ordre. Elle descendait de l'illustre Commandeur Brulart de Sillery, l'ami de saint François de Sales ; et son aïeul était premier Président au Parlement de Bourgogne, lorsque ce grand Saint prêcha le Carême dans la Sainte-Chapelle de Dijon en 1604. Elle fut élue Supérieure à Dijon en 1675, à Semur en 1678 ; puis en 1681 à Besançon d'où elle revint à Dijon en 1687. Elle y resta quatre ans, pendant lesquels elle se forma à la dévotion au Sacré Cœur, à l'école de la Mère de Saumaise et de la Sœur Joly, ou plutôt à celle de la vénérable Marguerite-Marie elle-même, dont les lettres lui étaient communiquées. Elle était donc toute pénétrée de ces saints enseignements, lorsqu'elle entreprit les pérégrinations qui nous permettent de saluer en elle la *messagère* du Sacré Cœur. Le cou-

vent de Périgueux était en détresse, il élut la Mère Brulart pour Supérieure, et Dijon consentit à la céder pour un temps. Elle se mit en route, voyageant à petites journées et faisant autant d'étapes qu'elle rencontrait de maisons de son Ordre sur le chemin. Lyon la retint quelques jours, elle fut reçue au premier monastère par la Sœur Marie-Éléonore d'Apchon de Ponsein, qui achevait en 1691, ses six ans de Supériorité. Pendant son dernier triennat, cette grande Religieuse avait entretenu une pieuse correspondance avec Marguerite-Marie. Elle conservait soigneusement une lettre où la Bienheureuse lui mandait que Dieu se servirait d'elle pour l'établissement de cette dévotion au Sacré Cœur. On conçoit donc avec quel empressement la Mère Éléonore et la Mère Angélique se communiquèrent ce qu'elles savaient de la dévotion naissante, et comment elles sortirent de ces entretiens plus embrasées du désir de la faire connaître à leur Ordre et à l'Église. La voyageuse continua sa route, annonçant la bonne nouvelle à Avignon, à Montpellier, etc., enfin elle arriva à Périgueux où la Communauté la reçut comme une envoyée du ciel. La Mère Angélique répondit à l'attente qu'on avait de son expérience et de sa vertu ; pendant ses deux triennats, elle vint à bout d'acquitter toutes les dettes du Monastère. Sa grande ressource était le Sacré Cœur ; aussi ne négligea-t-elle pas d'en inspirer la dévotion à ses filles. Elle obtint de Monseigneur de Francheville, alors évêque de Périgueux, l'autorisation d'ériger dans l'église du Couvent une confrérie en l'honneur du Sacré Cœur, et d'y établir les mêmes pratiques qu'à Dijon. La solennité commença le 22 février 1695 par les prières des quarante heures, et attira un tel concours de fidèles que l'église ne désemplissait pas.

La Mère Brulart <sup>1</sup> obtint aussi du Souverain Pontife

<sup>1</sup> La médiation du P. Malerceau auprès de Sa Grandeur Mgr de Francheville ne fut pas inutile à la Mère Françoise-Angélique. Ce Père, adorateur insigne du Sacré Cœur, obtint d'abord l'autorisation de placer un tableau de ce divin Cœur dans l'église du couvent, au-dessus du maître-autel. Puis, l'inauguration du culte public de cet adorable Cœur ayant été fixée aux 23, 24 et

des indulgences plénières à perpétuité pour ceux qui s'enrôleraient dans cette Confrérie de l'adoration perpétuelle. De plus, elle établit dans la Communauté l'usage de chanter, le premier Vendredi de chaque mois, après les Vêpres, le Psaume *Miserere* suivi de l'Amende honorable et de la bénédiction du Saint-Sacrement. Sa correspondance avec la Sœur Joly lui permettait de faire adopter les coutumes de Dijon, non seulement à Périgueux, mais aussi dans les monastères qu'elle traversa en quittant cette ville. (Voir Février. Année sainte.) A la fin de ses deux triennats, elle reprit son tour de France et visita successivement les maisons de la Rochefoucault, de Poitiers, de Loudun, de Saumur, de Blois et d'Orléans, fondant partout de nouveaux foyers de la dévotion au Sacré Cœur ou rallumant par ses récits les ardeurs de la dévotion qu'elle y trouvait existante. Déjà une autre zélatrice, la Mère Marthe Charon de Ménard, professe du Monastère de Blois, avait jeté dans plusieurs maisons la précieuse semence de la dévotion nouvelle ; à Blois d'abord, puis à Loudun où elle fut Supérieure de 1686 à 1692 : puis encore à Montargis où elle fit construire une chapelle en l'honneur du Sacré Cœur dans l'enclos du Monastère. Elle gouverna cette dernière Communauté jusqu'à sa mort arrivée le 19 février 1698. On peut conclure de ces détails que la dévotion au Sacré Cœur était connue à Blois, non seulement avant la venue de la Mère Brulart, mais avant la mort même de Marguerite-Marie. Comment y avait-elle pénétré ? était-ce par Moulins ou par Autun, ou par Dijon ? ou bien était-elle née d'une inspiration immédiate du Sacré Cœur ? Nous l'ignorons, mais nous savons que la Mère Brulart recommanda aux Sœurs de Blois la Confrérie qui existait à Dijon et que le Saint-Père venait d'enrichir d'indulgences. Elle eut la joie d'affilier à cette Confrérie toutes les Sœurs du Couvent et envoya les noms à Dijon

25 février qui, en cette année 1695, coïncidaient avec les prières des 40 heures. Il se chargea des sermons de ce triduum : NNgrs de Périgueux et de Nantes y assistèrent ainsi qu'à l'amende honorable que le prédicateur fit en chaire, au milieu d'une foule aussi recueillie que nombreuse.

pour qu'on les inscrivît sur les registres. Ainsi son voyage se continuait, comme il avait commencé, par les exercices d'un véritable apostolat. Elle arriva à Paris. La Mère Anne-Élisabeth de Lamoignon, alors supérieure du second Monastère, et la Mère Henriette de Chandénier, sa déposée, lui envoyèrent un carrosse pour l'amener chez elles, en leur maison de la rue Saint-Jacques. De là, elle se rendit chez les Sœurs du Faubourg Saint-Germain, puis chez celles de Saint-Denis d'où elle fut conduite à Chaillot où elle vit plusieurs fois la Reine d'Angleterre, épouse de Jacques II. Elle offrit à cette Princesse un Saint-Suaire tiré sur celui qui se gardait à Besançon. De Chaillot, la Duchesse de Choiseul l'accompagna chez les Sœurs du premier Monastère, rue Saint-Antoine, où elle était attendue par la Mère Marie-Thérèse Fouquet, sœur du célèbre surintendant. A leur première entrevue, il leur arriva ce que l'on raconte de saint Antoine et de saint Paul qui se reconnurent sans s'être jamais vus. La sainte amitié que la grâce avait formée entre ces deux grandes âmes leur fit goûter, dans leurs entretiens, des douceurs qu'aucune liaison humaine ne saurait procurer. Est-il à croire que, durant le séjour de la Mère Brulart dans les différentes maisons de la Capitale, elle ait oublié sa mission et qu'elle n'y ait fait aucune mention ni de la Sœur Joly, ni de la Mère de Saumaise, ni de la vénérable Marguerite-Marie, ni du Sacré Cœur ? Après de courtes stations à Melun, à Auxerre, elle arriva à Semur où elle séjourna trois semaines sur la demande de Monseigneur d'Autun. Elle y vit chacune des Sœurs en particulier et put rendre au Prélat un témoignage avantageux de sa Communauté. Enfin cette vertueuse Mère rentra à Dijon le 27 octobre 1698, après une absence de sept ans. Elle y remplit encore plusieurs emplois, mais ayant atteint sa 78<sup>e</sup> année, elle demanda la grâce de passer le reste de ses jours à se préparer au grand voyage de l'éternité.

Ne pouvant raconter à quel degré d'éminence elle porta toutes les vertus religieuses, nous dirons un mot de son amour pour l'Église. Ayant appris pendant sa supériorité à Besançon 1681-1687, que les troupes impériales avaient remporté une grande victoire sur les

Turcs, devant Vienne sans doute, 12 septembre 1683, elle fit chanter au chœur un *Te Deum*. Un officier français, qui se trouvait là, demanda à lui parler : « Madame, lui dit-il, n'êtes-vous pas française ? — Oui, Monsieur. — D'où vient donc que vous faites chanter un *Te Deum* pour une victoire que nous n'avons pas remportée ? — Monsieur, je suis française avec tant de complaisance, qu'il manquerait quelque chose à mon bonheur si je ne l'étais pas ; mais je suis encore plus fille de l'Église ; et toutes ses victoires sur ses ennemis sont pour moi des jours de triomphe, quelle que soit la nation qui les remporte. » L'officier se retira édifié et satisfait.

Au milieu des troubles qui désolaient l'Église en ce temps-là, elle garda une pureté de foi que le souffle de l'erreur ne ternit jamais. Jeune encore, elle avait signé le formulaire d'Alexandre VII. Rien ne l'attristait autant que l'indocilité envers l'Église. « Pour moi, disait-elle, sans me piquer de savoir raisonner sur la grâce, je tâche d'apprendre tous les jours à y être fidèle. Au reste, selon la belle maxime de l'Évangile qu'on m'a apprise dès mon bas âge : je ne croirais pas à l'Évangile si l'autorité de l'Église ne m'en faisait un devoir. » Pendant sa dernière maladie, elle fit de sa chambre et de son lit comme un sanctuaire et un autel où elle adorait sans cesse le Seigneur et lui offrait de perpétuels sacrifices : elle ne voulait entendre parler que de Dieu. Quelques heures avant sa mort, elle rendit grâce au Seigneur du bonheur qu'elle avait de mourir *Fille de l'Église*, ajoutant plusieurs fois ces mots « *catholique, apostolique et romaine* de laquelle j'ai toujours reçu et reçois encore les décisions avec respect et de tout mon cœur. » Lorsqu'on lui apporta les derniers Sacrements, elle édifia sa Communauté par une piété tout angélique, fit des heures qui lui restèrent une fervente action de grâce, et conserva sa parfaite connaissance jusqu'au moment où elle exhala son dernier soupir dans le baiser du Seigneur ; car elle porta elle-même son Crucifix à ses lèvres et l'y tenait pressé, ce qui déroba l'instant de sa mort aux Sœurs qui l'assistaient. Son bienheureux trépas arriva

le 7 février 1716, elle avait 86 ans. La Mère Brulart se félicitait en mourant d'avoir échappé aux atteintes de l'hérésie ; c'est que la soumission à l'Église et la dévotion au Sacré Cœur ont eu constamment le même adversaire : le Jansénisme. Esprit de révolte et d'orgueil, comment pourrait-il fraterniser dans une âme avec l'humilité dont le Cœur adorable enseigne le devoir ?

En 1715, la mort de M. Charolais qui était, depuis 20 ans, le Confesseur de la Communauté de Dijon, obligea les Supérieurs à le remplacer. Les Jansénistes parvinrent à faire accepter un prêtre qu'ils savaient imbu de leurs erreurs. Cet ecclésiastique avait du talent, des mœurs irréprochables ; mais peu à peu la direction qu'il imposait aux consciences éveilla les soupçons. Le Père Jésuite, qui venait aux Quatre-Temps comme confesseur extraordinaire, devina le loup qui, sous la peau de brebis, menaçait la bergerie. La Mère Desbarres, élue encore une fois en 1716 pour Supérieure, à l'âge de 79 ans, entreprit de concert avec sa déposée la Mère de Thésut-Ragy, de l'éloigner du bercail, et malgré mille obstacles elle en vint à bout. C'était la récompense que Notre-Seigneur donnait à la Mère Desbarres et à ses filles pour le dévouement qu'elles avaient employé au service de son Sacré Cœur.

La mort de la vénérée Mère Desbarres, survenue en 1723, n'altéra pas la dévotion qu'elle avait si puissamment encouragée pendant ses nombreux triennats. C'était dans la Communauté le même zèle pour travailler à la glorification du Sacré Cœur. Témoin ce passage d'une circulaire de la Mère Madeleine-Séraphine de Thésut-Ragy, 6 avril 1725. « Nous ne cessons pas, ma très honorée Sœur, de demander à Notre-Seigneur qu'il augmente la gloire de son Sacré Cœur, en inspirant à Notre Saint-Père le Pape de rendre sa fête universelle dans tout le monde chrétien ; on nous donne à cet égard des espérances qui nous consolent beaucoup et qui nous persuadent que ce divin Cœur a des adorateurs fidèles en esprit et en vérité, qui travaillent à étendre son culte par toute la terre. Nous nous estimons heureuses d'y contribuer, ne doutant pas que la Très Honorée Mère

d'Annecy ne nous en donne l'exemple par son zèle. »  
Témoin encore cet autre passage d'une circulaire de la Mère de Pra-Balaysaux, 16 septembre 1730.

« Le spirituel comme le temporel de cette maison doit tout à Marie après Dieu, et nous ne pouvons le taire sans ingratitude, heureuses si en publiant ses faveurs, nous contribuons à l'accroissement de son culte et de son amour. Nous en avons beaucoup pour le Sacré Cœur de Jésus, dévotion maintenant si connue dans le monde. Elle a pris naissance dans notre maison de Paray ; *mais il faut convenir que celle de Dijon l'a nourrie et élevée par les soins de feu notre vertueuse Sœur J. M. Joly, amie et associée de notre sainte Sœur Marguerite-Marie Alacoque*, pour l'établissement de cette belle dévotion. Si nos Sœurs de Paray avaient voulu, nous aurions joint un abrégé de ses vertus à la vie de la Sœur Alacoque que Mgr l'Évêque de Soissons vient de donner au public. Nous l'avons lue, cette vie, au réfectoire, et avec grande édification et renouvellement de ferveur dans notre Communauté. Grâce au Sacré Cœur, nous avons été préservées des défauts de charité qu'il foudroie d'une manière si terrible en quelques-unes de nos maisons. Nous sommes dans une paix et une tranquillité parfaite ; nos récréations en sont une preuve, nous les passons gaîment et innocemment. Les malades sont l'objet de la charité de nos Sœurs, chacune s'empresse de les visiter, de les veiller, de les servir, avec un soin et une attention qui font l'admiration des médecins. »

La Visitation de Dijon était dans ce temps-là un véritable Paradis où régnait le Sacré Cœur dans la simplicité d'une foi soumise au Saint-Siège, dans une humilité profonde et une sincère charité.

La Mère Marie-Constance de Pra-Balaysaux qui fut souvent, en sa qualité de supérieure, l'âme de sa Communauté, mourut le 5 décembre 1746. Sentant que sa dernière heure approchait, elle se fit lire des prières qu'elle avait composées pour le temps de son agonie ; les voici : « Je veux mourir en esprit de pénitence et d'humilité, acceptant de bon cœur ma destruction comme un homma-

ge rendu au souverain domaine de Dieu : je supplie les Sœurs qui me feront la grâce de m'assister à la mort, de faire pour moi les prières suivantes :

« Père Éternel, je vous offre votre cher Fils attaché à la croix, percé de clous, couronné d'épines et priant pour mon salut. O mon Dieu, je vous supplie d'accepter cette victime sacrée pour la satisfaction de mes péchés. O Sacré Cœur de mon Sauveur mourant, sanctifiez mon cœur, faites que mon dernier soupir soit un acte de votre pur amour ! O Jésus, qui êtes mort pour mes péchés, faites que je meure pour vous ! Effacez mes iniquités dans le sang de vos sacrées plaies ; que ce sang précieux répandu pour moi ne soit pas inutile. O Sacré Cœur de mon Sauveur, vous avez été percé d'une lance pour l'amour de moi, recevez mon âme dans cette plaie profonde à l'heure de ma mort. Marie, Mère de miséricorde, ne m'abandonnez pas à ce dernier moment. Recevez mon âme, Vierge sainte, et présentez-la à votre cher Fils. »

Elle supplia qu'on remit à la Supérieure une image de la Sainte Vierge avec un billet renfermant les paroles suivantes : « Je, Marie-Constance de Pra-Balaysaux, ratifie de tout mon cœur la donation que mes parents ont faite de moi à la Sainte Vierge. Je prie cette Mère de bonté d'accepter un don si peu digne de lui être présenté, et de me mettre au nombre de ses enfants. En cette qualité, je veux vivre et mourir sur le sein de ma bonne Mère. Que ma dernière parole soit son auguste Nom, et mon dernier soupir un essor de mon cœur vers cette Mère de miséricorde. Nous supplions notre très honorée Mère de nous faire la grâce de mettre cette image avec le papier qui y est joint, étendu et attaché sur ma poitrine entre le suaire et la robe, quand on ensevelira mon corps. J'espère que sa charité ne me refusera pas cette faveur que je lui demande au nom de Marie. » Il fut fait en tout point selon son désir.

Dix-sept ans plus tôt, en 1729, la Communauté de Dijon avait vu s'éteindre dans la fleur de sa 29<sup>e</sup> année, la Sœur Marie-Stanislas Rigoley. M. Rigoley son père, premier Président à la chambre des Comptes à Dijon,



était un autre M. de Bernières, élevé comme lui aux voies de la plus sublime contemplation. Sa mère imitait les exemples de son vertueux époux. Elle était sœur de Mgr de Soissons, plus tard archevêque de Sens, et fille de Madame Languet épouse d'un Procureur général, morte en odeur de sainteté. Cette charitable famille était toute dévouée au Sacré Cœur. On sait qu'on doit à Monseigneur Languet la première Vie de la Bienheureuse. Madame Languet contribua largement à l'érection de la première chapelle publique qu'on ait construite en l'honneur du Sacré Cœur dans l'église du monastère de Dijon, l'an 1692. Elle choisit cette chapelle pour sa sépulture, et fut une des premières adoratrices inscrites sur les Registres de la Confrérie. La Présidente Rigoley sa fille, fonda une Amende honorable au Sacré Cœur, laquelle fut fixée au Dimanche de la fête du Saint-Nom de Jésus. Elle voulut être inhumée dans la même chapelle que sa vertueuse Mère. Marie-Stanislas ne dégénéra point de la vertu de ses illustres parents ; les conseils du Père Baltus l'aidèrent à connaître sa vocation et elle entra chez les Filles de saint François de Sales. Elle s'avança par la voie rude dans la pratique des plus austères vertus : son oncle, Monseigneur Languet l'encourageait par ses lettres ; il lui disait : « Nous célébrons ici, à Soissons, le 3 avril, la fête de la dédicace de mon église cathédrale. Vous vous présentez à mon esprit comme une de ces pierres que Dieu prépare et polit pour les placer dans le céleste édifice de la Jérusalem bienheureuse, mais pour cela, il faut que cette pierre reçoive de la main du divin ouvrier bien des coups de marteau et de ciseau ; qu'il la taille, qu'il la frappe, qu'il la tourne comme il lui plaît, sans qu'elle ait le droit de dire : pourquoi me traitez-vous de cette manière et non de cette autre qui me plaît davantage ? voilà ce que vous êtes entre les mains de Dieu. » Il lui disait encore : « Vous voulez que je vous prépare à la mort, vous y voilà déjà préparée, car quand vous acquiescez humblement, simplement à tout ce que votre Père céleste veut de vous, vous êtes en état de mourir saintement. La miséricorde divine vous est assurée, que voulez-vous de plus ? Un livre qui vous en-

seigne à bien mourir? le voici : c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Voyez comme il est mort, cherchez son divin Cœur, enfoncez vous-y, adorez même ce que vous ne pouvez pénétrer ni comprendre, et rendez-vous propre, par amour et par l'union de cœur, tout ce qu'il a dit à son Père, tout ce qu'il a pensé aux approches de ce dernier moment. Il commença, dit l'Écriture, à avoir peur, à sentir de l'ennui; et quel ennui? Mon âme est triste jusqu'à la mort! Ne vous voilà-t-il pas avec toute votre méchanceté? Le remède à cela, c'est de dire avec lui : Mon Père, que votre volonté soit faite! Ce n'est pas mon Dieu, ni mon Maître, ni mon Roi, c'est mon Père! parce que après tout, cette volonté est une volonté de Père, sortant d'un cœur paternel, dictée par l'amour et par cette prévoyance qu'un Père a pour le bien de son enfant. »

Marie-Stanislas Rigoley mourut en disant : « Laissez-moi aller à Dieu ; s'il me fait miséricorde, je le prierai ardemment pour vous! »

Ici s'arrêtent nos documents sur la part que prirent les Visitandines de Dijon à l'extension du culte du Sacré Cœur avant la grande Révolution. Ce n'est pas qu'elles n'aient répondu jusqu'à la fin à l'appel du bon Maître, mais n'ayant pas pour la plupart l'occasion de donner un concours extérieur à cette aimable dévotion, elles se montrèrent du moins les généreuses amantes du Sacré Cœur et ses ferventes adoratrices. C'est le Sacré Cœur qui enflamme leurs ardeurs et soutient leurs sacrifices, c'est lui qui est le foyer et l'aliment de cette vie cachée en Dieu qui fait de chacune d'elles une victime de prière et de réparation. Mais il est difficile de trouver un trait à citer; toute leur vie n'est plus qu'un acte d'amour; des heures entières passées devant le Saint-Sacrement, les plus cruelles souffrances endurées joyeusement pour plaire à ce Cœur que le fer de la lance a blessé; un perpétuel mépris d'elles-mêmes, des aspirations incessantes qui les portent à s'ensevelir dans l'oubli, voilà ce que l'on rencontre à chaque page.

Ainsi s'écoulaient les années pour nos chères Visitandines. Autour d'elles la face du monde changeait, les

croyances héréditaires s'altéraient, un esprit de doute et de persiflage égarait la bourgeoisie, mais à la Visitation on ne voyait aucun changement se produire; c'était dans une fidélité constante à la Règle, la pratique ininterrompue des mêmes vertus; sous le doux rayonnement du Sacré Cœur, l'humilité et la douceur continuaient de s'épanouir comme autrefois.

## CHAPITRE II.

### LA VISITATION DE MOULINS DEVANT LE SACRÉ CŒUR.

Non loin de Paray, la ville de Moulins possédait un Couvent de la Visitation que la mort de sainte Françoise de Chantal et les vertus de Madame de Montmorency avaient rendu à jamais célèbre. Il y avait là des religieuses de grandes familles, mais d'un courage supérieur à leur naissance. La ferveur y régnait, les saintes observances étaient respectées; on aurait dit que la sainte Fondatrice, en laissant son cœur dans cette maison, lui avait légué son esprit et sa vertu. La Visitation de Moulins avait donc des titres aux prédilections du bon Maître, il ne tarda pas à y répandre, comme une précieuse semence, la dévotion à son Sacré Cœur. Tombé dans une bonne terre, le germe divin fut prompt à se développer, il devint un grand arbre, abritant sous ses rameaux bénis les âmes d'élite que la Bienheureuse se félicitait d'avoir pour associées et pour amies dans les travaux de son apostolat. Parmi ces âmes choisies, Louise-Henriette de Soudeilles tient sans contredit la première place. Cette illustre Visitandine appartenait à l'une des plus nobles familles du Limousin. On dit que, dès ses plus jeunes années, la dévotion à Marie avait ravi son cœur. A sept ans, elle portait avec piété le Saint Scapulaire et ne manquait aucun jour de réciter le petit Office de la Vierge, les prières de la Confrérie et le Chapelet. Elle entra dans sa onzième année lorsqu'elle fut admise à la première communion. Ce jour-là, par un mouvement qui jamais ne lui laissa de regret, elle fit vœu de virginité. Dans le même temps, saint Joseph la guérit par miracle d'une plaie très profonde à la jambe. La médecine se déclarait impuissante, l'enfant fit une neuvaine pendant laquelle on appliquait sur son mal un peu de coton trempé dans cette liqueur merveilleuse

avec laquelle le Saint avait guéri la Vénérable Mère Jeanne des Anges, Supérieure des Ursulines de Loudun, et elle ne se ressentit plus de son infirmité. Henriette fut ensuite placée auprès de Madame de Montmorency qui, retirée à Moulins, n'y avait pas encore pris l'habit des Filles de saint François de Sales; et le 22 octobre 1644, elle entra comme postulante dans la Communauté; elle avait 15 ans. Le 12 février 1645, on l'admettait à la vêtue; et le 1<sup>er</sup> avril 1646 à la profession. Pendant la cérémonie, elle était tellement absorbée en Dieu, qu'elle ne s'aperçut même pas des larmes et des sanglots de son père qui excitait la compassion de toute l'assistance. Sœur Louise-Henriette de Soudeilles soutint jusqu'à la fin de sa vie ce noble caractère. Dieu la fit marcher d'abord par la voie du Calvaire, et pendant six années elle endura un vrai martyre causé tant par ses peines intérieures que par ses pénitences volontaires. Nommée Directrice en 1665, Assistante en 1669, élue Supérieure en 1673, elle se montra dans tous ces emplois à la hauteur de ses fonctions.

A la fin de ses deux premiers triennats, elle eut pour successeur la Mère Marie-Françoise de Saumaise que déjà nous avons appris à connaître tant à Dijon qu'à Paray; mais l'air de Moulins fut nuisible à cette bonne Mère, et, dès la fin de son premier triennat, elle dut rentrer dans le couvent de Dijon. Cette supériorité si courte, si nulle même en apparence, devint pour le monastère de Moulins une source de grâces et de faveurs dont la Sœur Louise-Henriette devait être plus tard la dispensatrice au milieu de ses Sœurs. La Mère de Saumaise, embaumée qu'elle était du parfum des héroïques vertus de Marguerite-Marie, laissa transpirer son admiration pour la Servante de Dieu et son attrait pour la dévotion au Sacré Cœur. Bientôt, dès la première année de sa charge, elle favorisa la sainte curiosité de ses filles, et une correspondance active s'établit entre Moulins et Paray. Louise-Henriette, alors Directrice, se lia d'amitié avec la Bienheureuse et lui demanda d'entrer avec elle dans une particulière association de biens spirituels. Elle en obtint une aimable réponse, et rien ne montre mieux que

cette correspondance, tout ce que la grâce avait mis de suave et de délicat dans le cœur de Marguerite-Marie (Voir Lettres 4<sup>e</sup> 1679 et 7<sup>e</sup> 1680). Louise-Henriette, succédant à la Mère de Saumaise (1682), introduisit dans le Monastère la dévotion au Sacré Cœur, et ne cessa d'en favoriser les progrès, malgré le peu d'encouragement qu'elle trouvait dans l'autorité diocésaine. Lorsqu'en 1686, la Communauté de Paray eut, à la suite de Sœur des Escures, rendu hommage au Sacré Cœur, la Bienheureuse ne put cacher sa joie à la Mère de Soudeilles, et l'invita à se consacrer à ce Cœur adorable avec toutes ses filles. La réponse fut conforme à son désir, et le 15 septembre 1686, Marguerite-Marie écrivait à sa sainte amie : « Que vous me faites plaisir de vouloir rendre un hommage particulier à cet adorable Cœur, lequel a tant aimé les hommes qu'il s'est tout consumé sur l'arbre de la Croix pour leur témoigner son amour, et continue de le faire au Très Saint-Sacrement. » Elle dit encore : « Je me fais un grand plaisir, ma très aimée Mère, de pouvoir faire ce petit dépouillement en votre faveur, en vous envoyant, avec l'agrément de notre Très Honorée Mère, le livre de la retraite du R. P. de la Colombière et ces deux images du Sacré Cœur dont on nous a fait présent ; la plus grande sera pour mettre au pied de votre crucifix ou autre lieu pour l'honorer, et la petite, vous pourrez la porter sur vous avec cette petite consécration que je prends la liberté de vous envoyer. »

La Mère Henriette reçut avec joie les présents de la Bienheureuse ; elle conserva la petite image et la porta désormais sur son cœur jusqu'à la mort ; la plus grande fut exposée à la vénération de la Communauté dans la chambre même où était morte sainte Françoise de Chantal. On dédia au divin Cœur le petit autel d'attente que Madame de Montmorency y avait fait dresser, et dès lors, ce dévot oratoire devint le lieu le plus fréquenté de la maison. La Mère de Soudeilles y conduisit la Communauté tous les premiers Vendredis du mois durant un an : là elle récitait une consécration, une amende honorable et les Litanies du Sacré Cœur. Souvent aussi elle donnait cette chambre pour but aux processions en usage

dans le couvent. Elle ne s'en tint pas là. Pour attirer au Cœur de Jésus de nouveaux adorateurs, elle fit imprimer un livre (1687) contenant des Litanies du Sacré Cœur que les Sœurs de Nantes lui avaient envoyées, diverses formules de prières et une instruction sur l'origine et l'esprit de cette dévotion. Cet opuscule se répandit si promptement, qu'on en fit en peu de temps trois ou quatre éditions; il pénétra jusqu'en Canada. En 1694, la Mère de Soudeilles fit de grandes instances auprès de l'Évêque d'Autun, pour en obtenir la permission de célébrer solennellement la Fête du Sacré Cœur, comme plusieurs autres Monastères le faisaient déjà; ce fut en vain. On accorda seulement l'exposition du Saint-Sacrement à cause de l'indulgence octroyée par le Saint-Père, mais on défendit de publier que l'on faisait ce jour-là, la fête du Sacré Cœur; défense aussi d'en dire la Messe et d'avoir sermon. L'autorisation d'une Messe propre et solennelle ne fut donnée qu'en 1734; l'érection de la Confrérie avait eu lieu trois ans auparavant, en 1731.

Au commencement de 1714, quelques mois avant sa mort, la Mère de Soudeilles recueillit des fonds pour ériger une chapelle au Sacré Cœur dans l'église du monastère. On mit aussitôt la main à l'œuvre, mais la vénérable Mère n'en vit que du haut du ciel l'heureux achèvement.

C'est au Chapitre, que l'ardente zélatrice excitait la piété de ses religieuses : parmi ses instructions, il en est trois plus remarquables que les autres par la doctrine, par l'éloquence, par l'élévation et la profondeur des pensées. Elles se rapportent au culte du Sacré Cœur et encouragent à s'y dévouer par les considérations que voici : « Le Cœur de Jésus est une fournaise d'amour, un abîme d'humilité, un océan de douceur, de bonté et de miséricorde. »

Elle fut réélue Supérieure de 1691 à 1694; puis, de 1700 à 1706. C'est en 1701 qu'elle reçut la visite du Roi Jacques II et de la Reine Béatrix d'Est. Elle put admirer ce mot de Jacques à propos du prince d'Orange qui l'avait détrôné : « Il a prétendu me faire du mal, mais il m'a fait beaucoup de bien; j'en rends grâces à Dieu

tous les jours et je le prie de lui pardonner sa mauvaise volonté. » Dans son 9<sup>e</sup> triennat (1709-1712), la Mère de Soudeilles eut une correspondance avec M. Languet, Vicaire Général du Diocèse et plus tard Evêque de Soissons et Archevêque de Sens. On pense bien qu'il y était question du Sacré Cœur. En 1712, elle fut élue pour la dixième fois, elle était dans sa 82<sup>e</sup> année. La lecture de quelques écrits sur la miséricorde du Sacré Cœur lui inspira la confiance d'obtenir les grâces de la bonne mort au moyen de la dévotion des neuf premiers Vendredis. Elle entreprit donc cette pratique avec la Communauté au mois de janvier 1714. Voici quelles furent ses dernières paroles à ses religieuses : « Dieu aura soin de vous, je vous emporte toutes dans mon cœur. » S'adressant alors à sa nièce Louise-Françoise de Soudeilles : « Consolez-vous, ma chère enfant, Dieu vous reste. » — Puis de nouveau à toutes les Sœurs : « L'union des cœurs, l'exacte pratique de la règle, ni plus, ni moins, c'est l'Esprit-Saint qui l'a inspirée à nos saints Fondateurs : l'esprit intérieur est l'esprit de cet Ordre; point d'intérêt particulier. » Alors, se repliant sur elle-même : « Hélas ! j'ai détruit par mes actions ce que j'ai enseigné par mes paroles... si vous saviez le déshonneur que j'ai fait à l'Ordre ! mon Dieu, je vous demande pardon, ayez pitié de moi ! » Et prenant la Relique du cœur de sainte Chantal, elle la plaça sur son cœur en disant : « Ma sainte Mère, offrez au divin Cœur de Jésus les ardeurs de votre cœur pour suppléer aux froideurs du mien. » Pendant son agonie, elle invoquait Notre-Seigneur, la Sainte Vierge et les Saints. Vers minuit, les douleurs cessèrent, et elle s'en alla prendre possession de son Dieu; c'était le 24 avril 1714, elle était âgée de 84 ans, dont 68 de Profession.

Pendant cette longue carrière, Louise-Henriette de Soudeilles avait vu se perfectionner et disparaître plusieurs de ses filles, ses vraies émules dans la dévotion au Sacré Cœur. Trois jours avant elle, le 21 avril de la même année, la Sœur Marie-Augustine de la Southe de Pravier quittait les rangs de la Visitation militante pour prendre place dans les rangs de la Visitation triomphan-



te. Elle avait été des premières à embrasser la dévotion naissante, aussitôt que la Mère de Saumaise l'eut fait connaître. Elle se plongeait avec délices dans les écrits de la Bienheureuse et accueillait avec un joyeux *Dieu soit béni!* l'annonce des merveilles par lesquelles Notre-Seigneur glorifiait la sainteté de sa Servante.

Mentionnons aussi Sœur Félice-Madeleine de la Barge qui mourut le 26 octobre 1690 âgée de 54 ans. Fille de Madame de la Barge, Dame d'honneur de la Duchesse de Montmorency, elle entra avec cette princesse au couvent le 7 mai 1641. Elle n'avait que 6 ans. Son caractère était vif et opiniâtre. Nonobstant ces apparences contraires, Mme de Chantal venue à Moulins la même année, lui prédit qu'elle serait une bonne religieuse, et elle le fut. A l'exemple de Louise-Henriette de Soudeilles, dès que le Sacré Cœur se manifesta par la Mère de Saumaise à la Communauté, elle lui donna son cœur ; mais elle laissa longtemps ses sœurs savourer sans elle le saint plaisir qu'elles trouvaient dans leurs relations épistolaires avec la Bienheureuse. Ce fut en 1686 seulement, qu'elle eut recours à sa charité. Marguerite-Marie lui écrivit une lettre toute de feu pour l'engager à se donner sans réserve, et lui envoya une consécration que nous lisons encore dans les Lettres de la Bienheureuse ; la voici :

« Je Félice-Madeleine, me donne et me consacre au Sacré Cœur de Notre-Seigneur, je lui offre ma personne, ma vie, mes actions, mes peines et mes souffrances, pour ne plus me servir d'aucune partie de mon être que pour l'aimer, l'honorer et le glorifier. C'est ma volonté irrévocable que d'être tout à lui et de faire tout pour son amour en renonçant à ce qui pourrait lui déplaire.

« Je vous prends donc, ô Sacré Cœur, pour l'unique objet de mon amour, le protecteur de ma vie, l'assurance de mon salut, le remède à mon inconstance, le réparateur de tous les défauts de ma vie et mon asile assuré à l'heure de ma mort. Soyez, ô Cœur de bonté, ma justification envers Dieu le Père, et détournez de moi les traits de sa juste colère. O Cœur d'amour, je mets toute ma confiance en vous, car je crains tout de ma faiblesse,

mais j'espère tout de vos bontés. ConsumeZ donc en moi ce qui peut vous déplaire ou vous résister, et que votre pur amour s'imprime si avant dans mon cœur que jamais je ne vous puisse oublier ni être séparée de vous; je vous conjure par toutes vos bontés, d'écrire mon nom en vous, puisque je veux faire consister mon bonheur à vivre et à mourir en qualité de votre esclave. »

La correspondance de ces deux amantes du divin Cœur était tout en Dieu. « Je ne vous aime, écrivait Marguerite-Marie à Félice-Madeleine, que parce que ce divin Cœur vous aime et qu'il me semble vouloir que je vous aime. » A peu de jours d'intervalle, ces deux amies de Jésus s'en allaient se réunir pour toujours à Celui qu'elles avaient si ardemment aimé.

Une autre religieuse de Moulins que la Bienheureuse honora de sa correspondance, était Marie-Félice Dubuysson de Beauregard, décédée dans cette ville vers la fin de 1715, dans sa 79<sup>e</sup> année. Madame de Montmorency, encore séculière, avait voulu la tenir sur les fonts du baptême et lui donner son nom : mais par une faveur non moins précieuse, sainte de Chantal, passant alors par Moulins, la bénit. Elle entra au Noviciat en prenant pour devise ces fières paroles : « Rien ne m'arrête; » et elle en soutint l'honneur. Supérieure en 1688, elle se fit recommander aux prières de Marguerite-Marie, et bientôt s'établit entre elles une correspondance qui dura jusqu'au 27 janvier 1690. Ce jour-là, la Bienheureuse écrivit à la Mère Marie-Félice sa dernière lettre et lui dit en *Post-scriptum* que désormais elle n'écrirait plus. Marie-Félice se soumit, et après s'être recommandée une dernière fois à sa sainte amie, elle prit acte de cette recommandation en traçant de sa main sur la lettre d'adieu de la Bienheureuse les lignes suivantes : « J'ai prié aujourd'hui ma chère sœur Marguerite-Marie de me joindre à toutes ses prières et bonnes œuvres, pour obtenir de Notre-Seigneur la grâce de faire toujours ce qu'il lui plaît en tous les moments de ma vie, et qu'il fasse de moi tout ce qu'il voudra. Je lui ai promis la réciproque. Sœur Marie-Félice, 10 février 1690. » Elle survécut 25 ans à la Bienheureuse.

Toutes ces privilégiées du Sacré Cœur avaient vainement tenté d'obtenir de l'Ordinaire du Diocèse l'autorisation de rendre un culte public à ce Cœur adorable. Il était réservé à la T. H. Mère Valérie de la Motte de triompher de tous les obstacles. D'un caractère plus noble encore que sa naissance, elle avait choisi pour maxime ces paroles : « Tout est grand dès qu'il peut plaire à Dieu. » La Mère de Soudeilles, étant en 1714 à l'article de la mort, avait obtenu qu'on lui donnât pour commise, la Sœur Marie-Valérie de la Motte, et quelques semaines après elle fut Supérieure à 38 ans. Elle avait reçu de la Mère de Soudeilles comme un double manteau : son culte pour les observances et son amour pour le Sacré Cœur; aussi son premier soin fut-il d'achever la chapelle commencée par cette vénérée Mère, et le 25 juin 1714, l'abbé de Savignac, supérieur du couvent, vint la bénir. Le lendemain, la première Messe y fut célébrée par les chanoines de la collégiale avec beaucoup de pompe et d'éclat. Quelques années après, la Mère de la Motte s'enhardit à présenter une requête à Mgr de Moncley, évêque d'Autun, pour obtenir l'érection d'une Confrérie du Sacré Cœur dans l'église du monastère. Sa Grandeur donna son consentement et voulut être le premier des Confrères. En 1721, Mgr de Moncley, suivant l'exemple de Mgr de Marseille, ordonnait la célébration de la fête du Sacré Cœur dans son vaste diocèse. La Mère obtint de plus de Sa Sainteté Clément XII une Bulle d'indulgences à perpétuité pour tous les membres de l'Association. Elle était heureuse, mais le bonheur ici-bas est-il jamais sans mélange? La vertueuse Mère paya ses joies par des épreuves. Son Directeur, le P. Hazon S. J., lui disait : « Il y a trois choses bien propres à adoucir nos afflictions : c'est *un Père* qui les ordonne; c'est un *ami fidèle* qui les partage; c'est un *Dieu magnifique* qui les couronne. » En 1748, la vaillante épouse de Jésus alla recevoir sa récompense.

Pour seconder dans ses travaux cette Mère vénérée, la Providence avait placé auprès d'elle une religieuse d'une piété égale à la distinction de sa naissance, et toute vouée au Sacré Cœur. C'était Anne-Madeleine Fouquet

de Belle-Isle, petite-fille du célèbre surintendant et sœur du Maréchal de Belle-Isle. Animée du désir de faire connaître et aimer ce Cœur Sacré dans tout l'univers, elle déployait le plus grand zèle pour l'extension de son culte. Par le crédit du Duc de Charost, son parent, elle fit parvenir une supplique à la pieuse Reine Marie Leczynska qui, obtempérant à son désir, se fit inscrire dans la Confrérie de Moulins et fonda une Messe solennelle pour le jour de la fête du Sacré Cœur. A son tour le duc de Charost fonda le Salut du soir. Quelques années après, le Maréchal de Belle-Isle ramenait son armée du fond de la Bohême, et accomplissait à travers mille périls cette retraite de Prague qui lui valut tant de gloire (1742). Madeleine, instruite du danger que courait son frère, fit un vœu au Sacré Cœur pour le salut de l'armée et de son chef. A son tour le Maréchal ratifia ce vœu et déclara que la prière de sa sœur et la protection divine avaient tout le mérite de ses exploits.

### CHAPITRE III.

#### LYON ET LES PROVINCES VOISINES DEVANT LE SACRÉ CŒUR.

Des liens de famille unissaient Lyon et Paray. Les premières Visitandines de cette dernière ville étaient un essaim du Monastère de la place Bellecour, venu à l'appel du Père Paul de Barry, le 3 septembre 1626. De là, entre les deux Maisons, des relations que le temps n'avait pas interrompues. Aussi les apparitions de Notre-Seigneur à la Bienheureuse ne tardèrent pas à être connues à Lyon. Là vivait, au premier Monastère, la Sœur Françoise-Lucrèce de Thélis qui, suivant d'anciens mémoires, avait été initiée à la dévotion du Sacré Cœur par le Père de la Colombière lui-même. Les encouragements de ce saint Religieux l'engagèrent à s'adresser à la Bienheureuse et à nouer avec elle une correspondance intime. Deux lettres de Marguerite-Marie sont les seuls souvenirs qui nous restent de ce commerce épistolaire ; elles montrent avec quelle énergie la Bienheureuse s'efforçait de porter son amie aux plus hauts sommets de la perfection en la détachant d'elle-même ; la dévotion au Sacré Cœur respire dans ces lettres, elle en est l'âme. Il n'est pas douteux que Marguerite-Marie n'entretint aussi une correspondance avec la Mère Marie-Éléonore d'Apchon de Ponsein, Supérieure de la maison de la place Bellecour, en 1690. On lit dans la Vie de cette vertueuse Mère : « Sa dévotion au Cœur de Jésus était incomparable, elle a eu, pour ce sujet de grandes relations avec la Sœur Alacoque, de qui nous avons trouvé une lettre dans laquelle elle lui marquait que Dieu voulait se servir de sa personne pour procurer l'établissement de la dévotion au Sacré Cœur ; ce qui a été vérifié par l'évènement, puisqu'aussitôt qu'elle eût écrit dans nos Maisons pour cela, toutes nos Sœurs se

portèrent avec ardeur à lui rendre la vénération qu'on y voit à présent. Et depuis cet heureux succès, elle a continué un commerce de lettres avec cette Servante de Dieu. » (Vie et œuvres de la Bienheureuse, t. II, lettre 114<sup>e</sup>, note.)

C'est la correspondance à laquelle Marguerite-Marie fait allusion dans ses lettres à la Mère de Saumaise et aux Sœurs de Moulins, lorsqu'elle leur dit avoir appris de Lyon les merveilleux progrès que faisait dans cette ville la dévotion naissante. La Mère de Ponsein était du nombre de ces Visitandines Lyonnaises qui avaient, au prix de mille fatigues, fondé le Couvent de Varsovie. De retour dans son monastère de la place Bellecour, elle continua d'entretenir avec Varsovie les plus affectueuses relations. On s'étonnera moins de la voir envoyer jusqu'en Pologne le petit livre de la Sœur Joly remanié par le Père Croiset, 1689. C'est ainsi que le divin foyer put réchauffer ces glaciales contrées.

La Mère d'Apchon de Ponsein avait une émule de son zèle dans la personne de Sœur Marie-Suzanne de Riants de Villerey, Supérieure du second Monastère, dit de l'Antiquaille, où elle mourut en 1724 dans sa 87<sup>e</sup> année. Elle excellait à gagner les âmes au Sacré Cœur par l'apostolat du Parloir. On attribue à son influence la fondation de la grand'Messe et des Vêpres solennelles que les Messieurs du Chapitre de Saint-Just venaient chanter le jour de la fête dans l'église du Couvent. Les dernières paroles de la Sœur de Riants de Villerey furent celles-ci : « Le Sacré Cœur est ma force et mon unique espérance. »

Lorsque le Père Croiset eut publié en 1691 son grand ouvrage sur la dévotion au Sacré Cœur, le Monastère de Bellecour s'intéressa vivement à sa propagande et le fit pénétrer dans toutes les provinces de France. Nous le trouvons vers le même temps (1692-1694) à Grenoble, à Aurillac, à Valence, au Puy, à Bordeaux, partout attisant le feu sacré ou suscitant de nouveaux foyers d'amour. Donnons au moins l'hommage d'un souvenir aux zélatrices dont les Annales de l'Ordre ont conservé les noms.

A Grenoble, premier monastère, Sœur Marie-Angélique Guérin écrit à la date du 4 février 1692 : « Tout mon désir est de me voir renfermée dans ma cellule où je commencerai un petit paradis en me cachant dans le Cœur de Jésus, qu'il semble vouloir être particulièrement honoré des Filles de la Visitation. » On le voit, c'est la vocation de l'Ordre reconnue et suivie.

A Aurillac, la personnification de la dévotion au Sacré Cœur nous apparaît dans la Mère Marie-Christine de Noailles, décédée le 18 septembre 1711, à l'âge de 92 ans dont 69 de profession. La Duchesse de Noailles, sa mère, étant venue à Paris en 1619, eut le bonheur d'y voir saint François de Sales et de se confesser à lui. La confession achevée, elle le pria de bénir l'enfant qu'elle portait dans son sein. Le Bienheureux le fit volontiers et prédit que cette enfant serait un jour une de ses filles; la prophétie se réalisa; la Mère Christine entra au couvent dans sa 22<sup>e</sup> année, fit profession en 1642, et après avoir rempli plusieurs emplois, fut élue douze fois Supérieure dans ce même monastère d'Aurillac. Ce fut en 1693, pendant son neuvième triennat, qu'elle signala sa dévotion au Sacré Cœur. Ayant reçu le livre du Père Croiset, elle le fit lire à la Communauté, et par son exemple, elle excita ses filles à embrasser les pratiques de cette dévotion nouvelle : « Bien loin, disait-elle, d'avoir rien de contraire à notre sainte vocation, cette dévotion tend à nous y rendre conformes. » Son zèle ne se renferma pas dans l'enceinte du Monastère : elle obtint la permission d'ériger la Confrérie du Sacré Cœur dans son église et fit inaugurer son établissement par une fête magnifique. Le Saint-Sacrement fut exposé pendant trois jours et le concours du peuple dépassa toute prévision. La Mère Marie-Christine était au comble de la joie : elle ne s'en tint pas là. Elle fit exécuter par un artiste de Paris un tableau du Sacré Cœur qu'elle plaça dans une des chapelles de l'église, et tous les ans la fête de ce divin Cœur est célébrée avec pompe le jour même que Notre-Seigneur a marqué. Jamais la Mère Christine de Noailles n'omit les prières qu'elle s'était prescrites en l'honneur du Cœur de Jésus, et sa fidé-

lité à s'acquitter des Offices qu'elle tirait au sort, le premier Vendredi de chaque mois, ne laissa jamais rien à désirer.

Treize ans avant elle, le 20 août 1698, s'éteignit à Aurillac dans sa 47<sup>e</sup> année, une Sœur qui la secondait puissamment dans son apostolat, Sœur Marie-Rose Joly dont le zèle aussi bien que le nom rappelle la Sœur Jeanne-Madeleine Joly de Dijon, sa contemporaine. Que l'on juge du caractère ardent de Marie-Rose par ce trait. A l'âge de 25 ans, le jour de la conversion de saint Paul, voulant en finir avec les entraves mises à sa vocation, elle escalada le mur du Monastère et entra dans la maison, décidée à n'en jamais sortir. La suite répondit à la ferveur de ce début. Que dire de sa dévotion au Sacré Cœur ? Elle aurait offert mille vies pour manifester à tous les hommes l'amour dont ce divin Cœur brûle pour eux. Les contradictions ne faisaient qu'enflammer son zèle, et loin de se plaindre des humiliations qu'il lui attirait, elle en bénissait Dieu. Quelque temps avant sa mort, ses démarches furent couronnées par l'établissement de l'Heure Sainte et de l'Adoration perpétuelle. Docile aux encouragements de sa Supérieure, Marie-Christine de Noailles, elle composa un livre sous ce titre : « La journée spirituelle des dévots du Sacré Cœur ; » il parvint en peu de temps à la 6<sup>e</sup> édition. D'autres éditions suivirent encore à Aurillac, à Lyon, etc. sous ce nouveau titre : « La dévotion au Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, contenant une pratique de dévotion pour honorer le Saint Cœur de la Vierge Marie, etc. »

La Sœur Marie-Gertrude Bertrand décédée au Puy dans un âge avancé, le 30 mai 1750, connaissait aussi, dès son apparition, le livre du Père Croiset. Jeune encore, elle était en relations avec la Mère Péronne-Rosalie Greyfié, au moment où la dévotion au Sacré Cœur naissait à Paray. Cette Très Honorée Mère lui en donna la première idée : aussitôt elle s'appliqua vivement à l'établir dans son Monastère et déploya un zèle qui se jouait de tous les obstacles. Aidée par les libéralités de sa famille et secondée surtout dans son pieux



dessein par une de ses sœurs qui était un modèle de vertu dans le célibat, elle fit élever un magnifique autel dans le chœur des Religieuses et fournit aux frais des Bulles qui établirent la Confrérie dans leur église. Rien ne lui coûtait pour obtenir l'érection de cette Confrérie dans les paroisses circonvoisines ; elle fit répandre une multitude de petits livrets contenant les statuts de l'Association. Lorsqu'elle mourut, elle poursuivait en cour de Rome, par l'entremise d'un Père Jésuite, son parent, la concession de nouveaux privilèges qui auraient accru encore la popularité de cette chère dévotion.

La Sœur Françoise-Marie de Capponi raconte dans une circulaire du 1<sup>er</sup> mars 1694, les premiers hommages rendus au Sacré Cœur par le monastère de Saint-Étienne. « On a fait peindre, dit-elle, un grand tableau qui représente le Sacré Cœur entouré d'Ange. Au-dessus, le Père Éternel, le Saint-Esprit au-dessous, et plus bas, saint François de Sales en adoration et sainte Françoise de Chantal offrant son cœur au Cœur de son bien-Aimé. Plusieurs Visitandines entourent leur Bienheureuse Mère. » Puis la Mère de Capponi ajoute : « C'est une merveille de la puissance de Dieu que le développement de la dévotion au Sacré Cœur. La plupart des Communautés d'alentour la reçoivent avec une ardeur incroyable et se font inscrire dans la Confrérie de l'adoration perpétuelle. Nous avons envoyé tous nos noms à nos Sœurs de Paray, qui ont été les premières à vénérer le Sacré Cœur après la chère Sœur Marie Alacoque. »

Vers le même temps, la Mère Françoise-Innocente de Servient initiait son monastère de Valence à la dévotion au Sacré Cœur et faisait célébrer pour la première fois sa fête, le 28 mai 1693, à l'intérieur. Or, voici ce que les Mères anciennes écrivaient à cette occasion : « Notre-Seigneur voulut nous faire connaître par des marques sensibles qu'il agréait nos hommages. Presque toute la Communauté sentit des odeurs suaves qui embaumèrent le Monastère. Ce qui prouve qu'elles étaient surnaturelles, c'est que les endroits les plus exposés à l'air, comme le jardin et le cloître, étaient les

mieux parfumés. On prit cette merveille comme un heureux présage des grâces que la nouvelle dévotion nous attirerait. Quelques années après, Rome accorda une indulgence plénière pour la fête du Sacré Cœur et une Confrérie fut érigée. »

De Valence où ces odeurs miraculeuses avaient encouragé son établissement, le nouveau culte pénétra rapidement dans le Monastère de la Visitation de Romans qui en est tout voisin. Nous lisons dans les Annales de ce Monastère que, dès 1696, « on y adopta toutes les pratiques qui pouvaient alimenter une dévotion si salutaire. En même temps le Saint-Esprit parla au cœur d'une personne du peuple, qui ne subsistait que du travail de ses mains, et lui inspira de multiplier ses privations en tous genres pour procurer quelque gloire au Sacré Cœur. Ce fut donc du fruit de ses épargnes qu'elle fonda la Messe et la Bénédiction du premier Vendredi de chaque mois. Quelques personnes d'une condition également obscure, mais relevée aux yeux de Dieu par leur innocence et l'ardeur de leur foi, l'aidèrent à soutenir son œuvre, et leurs sacrifices réunis formèrent une somme qui devait être employée à l'érection d'un autel en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus. Cet autel, offert par les mains des pauvres, ne fut consacré qu'en 1701 par Monsieur Henri de Villars, archevêque de Vienne, qui appelait la maison de Romans sa gloire et sa couronne. Il appliqua la fondation au maître-autel de notre église. Le registre de la dévotion qui s'y ouvrit alors réunissait les noms d'une multitude de personnes de toutes les classes de la société ; c'est de quoi fait mention le sermon prononcé à l'époque de l'année séculaire de l'établissement de la maison (1732) ; car on y voit que par ce moyen, aussi doux qu'il est efficace, les Religieuses de la Visitation avaient opéré un renouvellement dans la société, et que chaque famille se faisait un honneur de son engagement dans la sainte Confrérie. Aussi la belle fête du Sacré Cœur rassemblait une foule immense, et il se disait un grand nombre de Messes à tous les autels. Les Curés des Paroisses environnantes montraient beaucoup de zèle à rendre cet hommage au divin Cœur.

Une chose assez remarquable contribua encore à lui procurer des adorateurs. Dans notre monastère de Besançon, une Religieuse, qui joignait à une admirable simplicité une confiance immense au divin Cœur, fut nommée Portière; elle inspira sa dévotion à quelques soldats d'un régiment alors en garnison dans la ville. Ce régiment avait déjà donné de grands sujets d'édification, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre dans notre province. Ces religieux soldats choisirent de préférence notre église pour satisfaire leur dévotion, et ce qui paraîtra extraordinaire, c'est leur amour pour la retraite. Voici ce qu'en disent nos Sœurs dans leur circulaire de l'année 1720. « Ils portent avec eux, dans tous leurs voyages, une bannière très belle dont la Communauté de Besançon leur a fait présent. Elle est en satin blanc et représente d'un côté le divin Cœur, de l'autre la Sainte Vierge tenant son divin Fils entre ses bras. Ils exposent tous les Vendredis et Samedis de chaque semaine, leur bannière dans les églises des lieux où ils se trouvent, mais ils ont soin de s'informer si la ville ne possède pas un monastère de la Visitation; car alors l'église de ce couvent obtient la préférence. Ils y font célébrer la sainte Messe le Vendredi et le Samedi, et y assistent en corps. Leur recueillement les rend semblables à des Anges, et il faut avouer qu'il y a quelque chose d'imposant dans ces guerriers religieux. Après le saint Sacrifice, ils récitent tout haut en français l'Office du divin Cœur, puis ils terminent par l'Amende honorable et la Consécration. L'après diner, ils récitent le Rosaire et chantent des hymnes et des cantiques en l'honneur du Saint-Sacrement et du divin Cœur de Jésus, mais tout cela avec tant de recueillement, de modestie, que des âmes endurcies dans le crime ont été converties par le seul entraînement de l'exemple. Ces bons soldats élisent dans leurs rangs un Supérieur auquel ils rendent autant de respect et d'obéissance que pourrait le faire une Communauté religieuse bien fervente. Ils choisissent également un prêtre zélé pour Directeur de leur association. Cet ecclésiastique leur fait chaque semaine une exhortation et leur donne la bénédiction du Saint-Sacrement tous les premiers Vendredis

du mois, jour auquel ils font la Communion générale ; aucun d'eux ne s'en exempte, mais il en est qui communient beaucoup plus souvent. Nous avons la consolation de voir quelques-uns de ces braves militaires passer des heures entières en oraison dans notre église, et nous n'avons pu retenir nos larmes en apprenant qu'ils économisent sur leur nourriture et se privent de vin des années entières, afin de faire célébrer la sainte Messe pour obtenir leur mutuelle persévérance. En tout ils sont très exacts à observer les règles que les Pères Jésuites leur ont tracées, et d'après lesquelles ils s'appliquent tous à quelque travail et mènent une vie extrêmement réglée et édifiante. Ils étaient au nombre de 200 dans cette ville, les autres étant en garnison dans les environs. Durant plusieurs mois que ces bons soldats ont suivi leurs exercices dans notre église, nous ne leur avons jamais vu manquer d'exactitude ; ils réveillaient même la nôtre ; car, nous disions-nous, ne nous laissons pas surpasser par ces guerriers, puisque nous avons plus de secours. Nous avons lu avec attendrissement les lettres qu'ils recevaient des soldats de la même Confrérie qui avaient été incorporés dans d'autres régiments ; car la bonne Sœur de Besançon en avait gagné plus de 1000 à Jésus-Christ. Ils s'encourageaient mutuellement et se réjouissaient d'avoir gagné de nouveaux prosélytes, et de les voir persévérer dans la vertu et augmenter leur nombre et leurs mérites.» (Fondation de Romans.)

Nommons encore le Monastère de Montbrison. — Ce Monastère fut un des premiers à recevoir la dévotion naissante. La Mère Marie-Élisabeth de Ponchon, ayant été élue Supérieure le 3 juin 1688, ne tarda pas à inspirer à ses filles par ses paroles et par ses exemples le feu sacré qui embrasait son âme. Les petits livres de Dijon étaient venus jusqu'à son Couvent. Elle fit élever au Sacré Cœur un autel où elle ne manquait aucun jour d'aller faire ses dévotions ; en était-elle empêchée, elle priait une de ses filles de la remplacer. C'est de ce divin Cœur qu'elle tirait l'onction et la force qui animaient sa parole et la rendaient persuasive. Ce Cœur était aussi l'aimant qui l'attirait au pied du tabernacle ; elle aurait

voulu ne s'en éloigner jamais. Une de ses filles lui disait que le temps lui semblait long à l'église : « Quoi, lui dit Marie-Elisabeth, s'ennuyer devant le Saint-Sacrement ! oh ! ma Sœur, je vous assure que je voudrais y être toujours. » Cette amante du Sacré Cœur dans le Saint-Sacrement avait aussi le plus vif désir de recevoir le pain des Anges : c'était une affamée !

Elle devait au Sacré Cœur lui-même cette Supériorité qu'elle employait à le faire honorer et servir. Une Sœur, morte depuis en odeur de sainteté, lui fit un jour cet aveu plein de candeur : « Ma Mère, je priais pour connaître à laquelle de nos Sœurs je devrais donner ma voix, et je me sentais portée à la donner à une Sœur que je jugeais plus vertueuse ; le divin Cœur de Jésus me fit connaître qu'il avait choisi votre charité par un effet tout particulier de son amour. »

Les Religieuses de la Visitation de Lyon suivaient avec un joyeux intérêt ces progrès si rapides de la dévotion au Sacré Cœur ; aussi ne purent-elles dissimuler la consolation qu'elles en ressentaient. Le 4 novembre 1692, le Monastère de la place Bellecour adressait à toutes les Maisons de l'Institut une circulaire qui affirme nettement la mission de la Visitation et sa volonté de la remplir. « Nous avons une joie bien grande de voir l'empressement avec lequel la plupart de nos Maisons ont reçu la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Nous ne doutons point non plus que ce ne soit la source par laquelle il veut se communiquer, sanctifier et purifier les âmes des Filles de la Visitation, et par leur moyen, dans ces derniers temps, augmenter la dévotion des fidèles. Le R.P. Croiset, S. J., a, depuis peu, mis au jour un livre de cette dévotion qui se débite à Lyon, où la vie de notre vertueuse Marguerite-Marie Alacoque est imprimée en abrégé à la fin, et il n'est pas inconnu à la plupart de vos charités. C'est pourquoi nous ne nous étendons pas à expliquer l'utilité et la solidité des matières qu'il traite. Nous avons une obligation très entière à notre très honorée Sœur Françoise-Angélique Priolo, Supérieure de notre monastère de Chaillot, qui a bien voulu accéder à la prière que notre très honorée Mère lui a faite d'in-

terposer le crédit et le pouvoir de la Reine d'Angleterre pour obtenir de Sa Sainteté que l'on puisse dire publiquement l'Office et la Messe du Sacré Cœur, ce qu'elle a fait ; parce que plusieurs de Nosseigneurs les Prélats se sont opposés à cette dévotion nouvelle, à moins que l'on en eût la permission de Rome, ce que nous espérons bientôt obtenir, étant soutenues par une si grande Princesse. »

Ce document atteste : 1<sup>o</sup> que la plupart des Visitations avaient reçu la précieuse semence. 2<sup>o</sup> Que le livre du Père Croiset était répandu partout grâce aux soins des Sœurs de Bellecour. 3<sup>o</sup> Que les Filles de saint François de Sales avaient conscience de leur mission et qu'elles s'en acquittaient activement, malgré une opposition dans laquelle leur charité veut bien ne voir qu'un acte de déférence de Nosseigneurs les Évêques envers les prérogatives du Saint-Père.

Ce zèle des Sœurs de Lyon se soutint sans décadence pendant les années qui suivirent : nous en avons la preuve dans le Mandement que Mgr Paul de Neufville de Villeroy, archevêque de Lyon, publiait à la date du 3 décembre 1718. « Ayant été prié, dit-il, depuis longtemps, par des personnes d'une piété distinguée, de vouloir ordonner dans notre diocèse la fête du Sacré Cœur, que nous savons déjà solennisée dans plusieurs de nos Communautés, qu'on célèbre aussi dans plusieurs autres Diocèses et que Notre Saint Père le Pape a approuvée par diverses indulgences qu'il a accordées pour cette fête, nous avons cru devoir écouter des prières si raisonnables... » Suit l'institution de la fête.

Parmi ces personnes d'une piété si éminente, à la demande desquelles le Prélat est heureux d'obtempérer, nous pouvons placer la Sœur Claude-Séraphique Pellot, qui mourut au premier Monastère le 22 novembre 1717. En 1715, Monseigneur de Neufville de Villeroy, récemment promu au siège de Lyon, était venu visiter le couvent et vénérer le cœur de saint François de Sales avec la chambre où il mourut. A la prière de la Mère Claude-Séraphique, Sa Grandeur daigna approuver pour son diocèse une Messe du Sacré Cœur. L'heureuse supplian-

te eut le bonheur de célébrer avec ses Sœurs la fête de ce Cœur adorable ; et, comme le vieillard Siméon, elle chanta son *Nunc dimittis*, et ne tarda pas à s'en aller à Dieu. Quelques années après, le Père de Galiffet publiait à Lyon son grand ouvrage de l'Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ (Lyon, Valfray 1733). Les Visitandines de Lyon en favorisèrent par tous les moyens la diffusion ; celles de la place Bellecour envoyèrent à cette occasion une lettre à tous les monastères pour leur communiquer le plan et l'analyse de l'ouvrage.

Voici les premières lignes de cette circulaire : « Vive Jésus ! Très honorées Sœurs, nous tenons la parole que nous vous avons donnée dans notre dernière lettre du 1<sup>er</sup> février. Nous vous avons promis le précis du livre de l'Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ. Nous vous le donnons dans cette feuille, persuadées qu'il servira plus à vous faire désirer ce livre que les eloges que nous en ferions. » Suit alors l'analyse la plus exacte de tout l'ouvrage avec les documents à l'appui et le catalogue des confréries canoniquement érigées. Nous donnerons cette analyse intégralement parmi les Pièces justificatives ; mais déjà nous sommes en droit de le demander : les Visitandines pouvaient-elles mieux prouver que par cette circulaire leur empressement à propager le culte du Sacré Cœur et la fraternelle solidarité qui les unissait aux Pères de la Compagnie dans leur commun apostolat ?

Avant de nous séparer de Lyon et des provinces dont cette ville est le centre, qu'il nous soit permis d'offrir à nos lecteurs une merveille de grâce, une des âmes les plus chères au Cœur de Jésus, dans la personne d'Anne-Marie Pillet, dite Simplificienne, décédée à Lyon, au troisième Monastère le 18 mars 1721, âgée de 73 ans, dont 46 de profession, du rang des sœurs domestiques.

Son père, marchand de Lyon, eut d'abord de sa première femme neuf enfants parmi lesquels Simplificienne était la sixième ; mais à la mort de sa mère, son père en se remariant lui donna une marâtre qui la prit en aver-

sion et en fit un souffre-douleur ; au point que la pauvre jeune fille, cédant à une suggestion du démon, s'achemina un jour vers la rivière pour en finir avec ses chagrins et avec la vie. Mais Dieu eut pitié de la malheureuse et lui fit entendre une voix forte qui semblait être à son côté et lui disait : « que vas-tu faire ? perdre ton corps et ton âme pour jamais ! reviens et je te donnerai mon secours ! » Elle se jeta à genoux, et croyant devoir cette grâce à la sainte Vierge, sa chère patronne : « O Marie, s'écria-t-elle, je vous demande pardon ; c'est vous qui m'envoyez un ange pour me tirer du précipice où j'allais tomber. Désormais je souffrirai sans me plaindre, obtenez-moi le pardon de votre divin Fils. » Elle fit pénitence toute sa vie de cette faute, et bientôt le bon Maître lui prouva qu'il avait tout pardonné, en la comblant de ses faveurs. Il lui dit : « Je veux vous apprendre à faire oraison. » — Je ne sais ce que c'est, répondit-elle. — Entrez, lui dit-il, dans mon côté, venez boire le sang qui en découle ; placez-vous dans mon Cœur ouvert pour tous les hommes. » Et elle conserva cette manière d'oraison toute sa vie ; se trouvant suspendue, pour ainsi dire, à l'ouverture de ce Sacré Cœur et buvant à longs traits la douceur qui en découle. Après cette grâce, ce n'était plus que transports, élans d'amour, torrents de larmes ; elle en oubliait son ouvrage, le boire, le manger et disait à *son Amour*, c'est ainsi qu'elle nommait, Notre-Seigneur : « Désormais, je ne veux plus vous quitter. »

Notre-Seigneur daigna aussi contracter avec elle de célestes fiançailles. A dater de cette mystique union avec *son Amour*, elle devint étrangère aux choses d'ici-bas ; son âme, son intelligence, tout son être s'identifiait tellement aux volontés de son divin Époux, qu'elle ne discernait plus rien en elle qui ne lui appartint.

Cependant sa belle-mère ne s'apaisait pas, elle s'emporta même jusqu'à donner à Simplicienne un soufflet si rude, qu'un diamant qu'elle portait au doigt entra dans la joue de la jeune fille et lui fit une profonde blessure au-dessous de l'œil droit. Notre-Seigneur lui dit : « Veux-tu être guérie ? » — Hélas, mon divin Maître, répondit-elle, je vous demande cette grâce. » Alors elle sentit



comme une douce main qui lui touchait l'œil, et dans le moment l'enflure et la douleur disparurent.

Cependant le besoin de se séparer du monde s'emparait de plus en plus de son cœur; pour être davantage à son bien-Aimé, elle sollicita son entrée au troisième Monastère de Lyon, et vit enfin, au bout de cinq années d'instances, les portes du couvent s'ouvrir; c'est alors qu'elle changea son nom de Marie en celui de Simplificienne. On ne lui épargna aucune épreuve, elle en triompha toujours. Que dire de son zèle contre le péché? de ce diagnostic qui lui faisait connaître les âmes coupables? Que dire des ardeurs de son Apostolat?

De savants et zélés missionnaires venaient implorer le secours de ses prières et disaient lui devoir le succès de leurs travaux.

Mais les délicatesses de Jésus pour son humble Simplificienne sont plus ineffables encore. Il se plaignait familièrement à elle des infractions commises contre la Règle dans le Monastère; il lui apparaissait, tantôt sous la forme d'un homme parfait en beauté, tantôt sous celle d'un homme parfait en douleurs. Un jour qu'il se montrait à elle en *Ecce Homo* tout couvert de sang et les mains liées derrière le dos. « O mon Amour, s'écria-t-elle, qui vous a ainsi lié les mains? — Ce sont mes épouses, répondit le Sauveur, qui tenant leurs cœurs resserrés et répandant leurs affections sur les créatures, ne veulent pas recevoir les grâces que je répandrais abondamment sur elles. » Elle en pleura toute la journée et elle ne cessait de dire à celles qu'elle rencontrait : « Oh ! mes chères Sœurs, si nous savions combien il nous aime ! combien nous perdons de grâce, combien nous faisons souffrir son Cœur adorable, nous serions inconsolables et plus fidèles ! »

Ne retrouvons-nous pas ici Marguerite-Marie et son Monastère de Paray ? Du côté de Jésus, c'est la même tendresse, ce sont les mêmes confidences, et du côté de Sœur Simplificienne, la même compassion, la même générosité. Contemporaine de la Bienheureuse, eut-elle beaucoup à lui envier ?

Elle assistait à toutes les Messes qu'elle pouvait, ou s'y

associait de loin. Un jour qu'elle était à l'infirmerie, près d'une malade qu'elle ne pouvait quitter, elle se prosterna tout à coup contre terre en disant : « On élève en ce moment la Sainte Hostie ; et se relevant avec un visage enflammé, elle alla, dans une folie d'amour, prendre un charbon ardent, le tint assez longtemps dans sa main et dit à l'une des infirmières. « Oh ! ma Sœur, malheureux est celui qui ne croit pas à la présence réelle de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement ; oui, j'y crois fermement ; c'est aussi certain qu'il est clair que je tiens ce charbon sans me brûler, je serais prête à l'avaler pour le soutien de cette vérité. » Et en même temps elle le posa sur ses lèvres. On lui croyait la main et les lèvres brûlées, mais elle jeta le charbon dans le feu, et sa main comme ses lèvres parurent aussi saines qu'auparavant. « Les hérétiques ont beau faire, dit-elle, ils ne détruiront jamais ce que Jésus-Christ a fait. » C'était dans le temps où les fanatiques des Cévennes mettaient tout à feu et à sang. (1690).

Que dire de ses communions ? Les jours où elle s'approchait de la Sainte Table étaient ses grands jours, ses jours de joie et de fête ; ce n'était dans son cœur qu'amour, sur ses lèvres que cantiques d'actions de grâces ; on lui permit la communion de tous les Vendredis.

Jésus était à elle comme elle était à lui, aussi lui demandait-elle tout, sûre d'être exaucée. Fallait-il prier pour la santé de quelqu'un, pour le beau temps ou pour la pluie, elle se mettait sans balancer en oraison, et il était rare qu'elle en sortît sans avoir obtenu. Elle ne se troublait de rien ; comme si elle eût participé à l'innocence du premier homme et à son empire sur les animaux, elle prenait en main une vipère énorme et disait : « ce serpent ne saurait me piquer que par l'ordre de mon Dieu, ainsi je ne crains rien. » Puis elle lui écrasait la tête avec autant de facilité qu'au plus petit insecte. Et toutes ces prérogatives ne nuisaient pas à son humilité, elle portait en toutes choses le mépris d'elle-même ; avide d'humiliations, elle recevait comme un mets délicieux les occasions de s'anéantir. La reprenait-on publiquement ? elle était heureuse. On vint du dehors s'amu-

ser de sa charité, la tourner en ridicule, et mettre à l'épreuve, pour s'en moquer, sa prétendue science de l'avenir. Elle se prêtait volontiers à ce jeu cruel et disait. « O mon Jésus, rendez-moi vile aux yeux de tous, afin que, trop lâche pour imiter vos vertus, je puisse au moins vous suivre dans l'abjection. »

Mais son Jésus se montrait libéral à mesure qu'elle se faisait petite : il lui révélait les choses d'outre tombe ; elle se nommait la toute petite servante des âmes du Purgatoire. Aussi mourait-il peu de personnes que son Ange ne l'en avertit. Dieu lui faisait connaître leur genre de supplice et les fautes pour lesquelles il leur était infligé. De là ce concours incroyable de personnes qui venaient se consoler auprès d'elle de la perte de leurs parents et amis. Toutes la priaient de faire célébrer des Messes ; et souvent, avant qu'on lui eût apporté la rétribution, les âmes délaissées l'avertissaient qu'elle recevrait bientôt le moyen de les soulager.

La connaissance qu'elle avait des tourments qui nous attendent dans l'autre vie l'encourageait à faire son purgatoire en ce monde. Ses pénitences étaient excessives, sa mortification continuelle. Elle ne s'asseyait qu'au réfectoire, ne s'approchait jamais du feu ; le temps de la réfection était pour elle un temps de douleur, elle se souvenait du fiel dont Jésus fut abreuvé. Indifférente à tout, elle mangeait des fruits gâtés, des viandes à demi corrompues, sans paraître y prendre garde.

Mais son bien-Aimé se réservait de la faire lui-même souffrir. Elle eut son agonie, sa vie douloureuse, sa déréliction sur le Calvaire ; elle s'était offerte en victime. Jésus la prit au mot.

L'Enfant divin dont elle reproduisait l'image avait grandi dans Simplicienne, elle avait atteint la plénitude de l'âge, et il ne lui restait plus qu'à subir une suprême transformation avant d'arriver aux joies éternelles ; il fallait que Jésus devint en elle *l'homme de douleurs*, gravissant, chargé de sa croix, tous les degrés du Calvaire. Ce fut le 17 mars 1720 qu'elle se sentit frappée la nuit d'une apoplexie qui ne lui ôta ni la connaissance ni l'usage de la parole, mais qui la rendit entièrement

paralytique. Jusqu'à ce moment, elle n'avait soupiré que pour la souffrance, elle fut accablée de ce coup. Dieu sembla l'abandonner pour lui faire sentir qu'elle devait tout à la grâce. Son être se révolta contre cette épreuve, elle eut peur de la mort. *Cœpit Jesus tædere et pavere* ; Jésus n'a-t-il pas connu l'ennui et la peur ? Elle devait se faire une violence extrême pour prononcer son *Fiat!* Il fut aussi permis au démon de la tenter dans sa foi et dans sa confiance ; elle avait recours à la Sainte Vierge, à son bon Ange et renonçait à ces suggestions maudites. La tristesse empreinte sur son visage parut égaler ses souffrances corporelles, elle serait morte si le Sauveur ne l'eût soutenue pour reproduire en elle les souffrances de son agonie, comme il avait reproduit en elle les grâces de sa sainte Enfance. Cependant jamais la moindre impatience ; sa tristesse était profonde, mais elle attendait l'heure de Dieu ; cela dura un an, puis Jésus lui découvrit les trésors cachés dans la souffrance. Son lit devint non seulement un oratoire, mais un lieu de délices où elle retrouvait les entretiens qui avaient fait l'occupation et le charme de sa vie. On la voyait donc immobile comme une statue, couverte de boutons qu'elle disait être de piquantes épines, assaillie, dans les grandes chaleurs, d'une multitude d'insectes, réduite à ne pouvoir se rendre aucun service, dans l'impossibilité même de porter à sa bouche une goutte d'eau sans le secours de quelqu'un, secours qui lui était un martyre parce qu'on ne pouvait la toucher sans douleur, et pourtant elle tressaillait de joie montrant un visage riant et affable, disant mille fois à son bien-Aimé : « Vous êtes trop bon, je souffrirais jusqu'au jour du jugement avec consolation, contentez-vous, mon bon Dieu. » La surdité s'ajouta à ses autres souffrances et doubla son bonheur. Elle avait plus de loisir pour s'entretenir avec Dieu ; elle suivait de son lit tous les exercices de la Communauté, la communion était sa vie.

Le médecin disait qu'il voyait en elle assez de vertus pour la canoniser. Cependant l'heure de l'éternelle réunion ne tarda pas à sonner. Le dimanche 17 mars 1721, quelques heures après avoir communié, elle per-

dit connaissance et resta 36 heures en agonie. A cette nouvelle, une multitude de personnes accoururent au monastère, désirant la voir ; quelques dames furent admises et lui firent toucher croix, médailles, images et chapelets. Enfin la nuit du 18 mars, elle croisa les mains sur sa poitrine, leva les yeux au ciel, et par un doux soupir rendit son âme à Celui qu'elle avait aimé par-dessus tout.

Au bruit de sa mort le concours recommença, on craignit que la foule n'enfonçât les portes du monastère, tant le désir de la voir était grand ; le jour de son trépas parut plutôt un jour de fête et de triomphe qu'un jour de funérailles. — Qui s'élève sera abaissé, qui s'abaisse sera élevé... Mon Dieu, que vous êtes bon pour ceux qui vous aiment. — O chère Sœur Simplicienne, priez pour nous !

Après avoir admiré les merveilles du saint amour dans la Sœur Simplicienne, allons à quelques lieues de Lyon respirer le parfum d'une vertu bien cachée aux yeux des hommes dans la vie de la Sœur Marguerite-Élisabeth de la Colombière, décédée à Condrieu, le 8 février 1734, âgée de 84 ans dont 59 de Profession. Ne devons-nous pas à cette humble sœur du Vénérable Claude de la Colombière l'hommage d'un souvenir ?

Dieu avait ménagé à cette enfant de bénédiction de grands exemples de dévouement à la religion et de fidélité à ses saintes pratiques. Parmi ses frères, l'aîné, maître des comptes à Grenoble, vivait plus en religieux qu'en séculier ; un autre, abandonnant sa patrie, avait traversé les mers pour aller au Canada gagner des âmes à Jésus-Christ. On connaît le plus grand de tous, celui que Jésus appelait son *serviteur*, éloge devant lequel pâlisseraient tous les autres. Dans une vie toute cachée, Sœur Marguerite-Élisabeth se montra digne de sa sainte famille par la pratique constante des plus solides vertus. Elle avait voulu, jeune encore, entrer au Carmel ; la tendresse que son père avait pour elle l'empêcha d'y consentir. Elle espéra le fléchir par le choix d'un Ordre moins sévère et porta ses vœux sur le premier Monastère de la Visitation de Lyon ; le bon vieillard céda enfin,

il permit à sa fille de suivre l'appel de Dieu. Mais bientôt les violences qu'il s'était faites, pour se résigner au départ de cette enfant, altérèrent sa santé et le conduisirent au seuil de la tombe. Le Père de la Colombière, alors au grand collège de Lyon, détermina sa sœur à retourner dans sa famille pour rendre à son père les suprêmes devoirs; on l'assurait qu'elle serait de nouveau admise dans le Monastère quand le moment du Seigneur serait venu. La présence de sa fille rendit au malade ses forces et sa santé, et pour se ménager la consolation de la voir plus souvent, il l'engagea lui-même à entrer dans le Monastère de Condrieu. Elle était dans sa 24<sup>e</sup> année, lorsqu'elle pénétra dans l'arche désignée par la main paternelle; c'est là que le ciel la voulait, là qu'elle s'éleva constamment dans la voie d'une haute perfection.

Quand elle revêtit le saint Habit, le Père de la Colombière prononça un discours tout de feu sur l'avantage de se consacrer à Dieu. Il ne cessa depuis d'entretenir en elle un grand esprit de générosité et de sacrifice, et le culte des saintes observances qu'il connaissait à fond. On peut voir les lettres qu'il lui adressa. Qu'on lise celle où il exalte les avantages de l'obéissance religieuse, et celle encore où il décrit les caractères et les dangers de la tiédeur; on y reconnaît le zèle d'un saint, la tendresse d'un frère.

Il ne pouvait négliger de lui inspirer la dévotion au Sacré Cœur; aussi, véritable amante et adoratrice de ce Cœur adorable, Sœur Marguerite-Élisabeth brûlait des plus vives flammes de son amour; elle était heureuse de lui rendre continuellement ses hommages, par mille ingénieuses pratiques de dévotion qu'elle tâchait aussi d'inspirer à celles de ses Sœurs que les mêmes ardeurs consumaient. Son âme se dilatait dans la participation à nos augustes mystères; ardente à profiter des communions ordonnées ou permises, elle était toujours disposée à celles que l'obéissance voulait lui accorder. Jamais elle ne se relâcha dans la pratique de la mortification et de la régularité, pas même lorsqu'elle eut atteint une extrême vieillesse; et selon une expression de son digne frère, elle attira les faveurs divines par une application

continuelle à se refuser soit intérieurement, soit extérieurement, tout ce que la nature prend plaisir à vouloir ou à désirer sous les prétextes les plus légitimes.

Le Seigneur la mit à une rude épreuve, 20 ans avant sa mort, par l'affaiblissement d'abord et bientôt par la perte totale de sa vue. Elle accepta ce sacrifice malgré les frémissements de la nature. Incapable de tout autre emploi, elle s'en fit un de la prière et de l'oraison. Il n'y avait pas d'oratoire dans le couvent où elle n'allât chaque jour faire ses dévotions. Elle resta fidèle à tous les exercices et ne se dispensa jamais de l'oraison du matin ni de l'assistance aux Matines avec la Communauté. Enfin on pressentit à son affaiblissement progressif que l'heure de la récompense n'était pas éloignée, le mur de séparation qui l'empêchait de jouir de son souverain bien allait tomber. Elle accueillit avec l'ardeur d'un séraphin la dernière visite de Jésus présent sous les voiles eucharistiques, et après neuf jours d'une fièvre brûlante qui la conduisirent à son éternité, elle alla s'abîmer dans le rendez-vous des amants du Sacré Cœur de Jésus dont elle avait été la fervente adoratrice. (Année Sainte de la Visitation. p. 222-229.)

## CHAPITRE IV.

LA VISITATION DE PARAY DEVANT LE SACRÉ CŒUR

1690-1730.

Nous avons suivi dans les chapitres précédents les trois rayons d'amour qui, partis de Paray, étaient allés réchauffer Dijon, Lyon, et Moulins. Il est temps de revenir au foyer qui les avait lancés. En mourant à Paray, la Bienheureuse n'avait pas laissé seulement à ses Sœurs l'héritage de ses précieux restes, elle leur avait aussi légué son esprit et ses exemples. Tous ces pieux trésors furent soigneusement conservés. Les Religieuses de Paray veillèrent avec une fraternelle sollicitude sur les ossements vénérés de leur vertueuse Sœur ; et elles s'appliquèrent en même temps à propager, à son exemple, la dévotion au Cœur adorable de Jésus. Supérieures et simples Religieuses se portèrent d'un même cœur à cet apostolat. Pouvait-il en être autrement ? n'étaient-elles pas, ou les contemporaines de Marguerite-Marie, ou les novices qu'elle avait formées ? Toutes, plus ou moins tardivement, avaient reconnu ses vertus héroïques et sa mission sublime, et celles qui s'étaient montrées les plus rebelles à sa douce invitation, n'en travaillaient que plus activement à racheter cette erreur d'un jour par un redoublement de zèle. Mais les Novices qui l'avaient connue plus intimement, qui avaient vécu de sa vie et s'étaient réchauffées à ses ardeurs, comment auraient-elles pu oublier ou négliger les recommandations qu'elle leur avait si souvent inculquées ? Confidentes de sa pensée, de ses pressentiments, de ses prophéties, n'avaient-elles pas appris de sa bouche que le Sacré Cœur régnerait malgré Satan et malgré tous les obstacles ? Aussi les voyons-nous, zélatrices infatigables, promouvoir avec amour la sainte cause que Marguerite-Marie avait confiée à leur dévouement.



Nommons parmi les ouvrières de cet apostolat, la Mère Marie-Christine Melin, cette fille admirable de François de Sales dont elle ressuscitait la douceur et le style. Elle avait embrassé avec bonheur la dévotion au Cœur de son Dieu ; on lui doit le sanctuaire du jardin, le premier qui fut dédié à ce Cœur adorable. Elle le vit achever et bénir le 7 septembre 1688. Après elle, nommons cette Sœur Madeleine des Escures, ce pilier de l'obéissance, si longtemps adversaire déclaré de la dévotion nouvelle. Du jour où la lumière partie du Tabernacle éclaira son âme, elle n'eut plus qu'un désir, celui de réparer par ses sollicitudes plus empressées l'opposition de bonne foi qu'elle avait faite au culte du Sacré Cœur. Nommons encore Sœur Marie-Suzanne Piedenuz, qui eut la joie de voir la Confrérie du Sacré Cœur de Jésus établie dans le Monastère. Ce fut en 1693. Monsieur du Feu, Vicaire Général du diocèse d'Autun, donna les permissions nécessaires pour l'érection de cette Confrérie qui ne tarda pas à prendre de merveilleux accroissements. Lorsqu'en 1728, le Pape Benoit XIII daigna l'enrichir d'un Bref d'approbation, elle comptait déjà 20.000 adorateurs. La Sœur Marie-Suzanne inscrivait les associés sur le registre, et chaque fois qu'elle ajoutait un nom, il lui semblait qu'elle se consacrait de nouveau elle-même au divin Cœur. Comme la plupart de ses Sœurs, elle souhaitait ardemment que la fête du Sacré Cœur fût célébrée dans son Couvent. M. du Feu étant revenu à Paray, en 1696, au moment de la visite canonique du monastère, Marie-Suzanne se jeta à ses pieds pour en obtenir l'autorisation tant désirée : vains efforts ! le moment n'était pas arrivé. Ne fallait-il pas que la prophétie de la Bienheureuse s'accomplît ? Paray, son cher Paray, devait voir beaucoup d'autres Monastères célébrer cette fête avant lui.

Pouvons-nous oublier la fille aînée, la première novice de la Bienheureuse, Sœur Claude-Marguerite Billet dont l'éloge est renfermé dans ces courtes paroles de son acte mortuaire : « Elle a été une fidèle amante du Sacré Cœur de Jésus » ? Et celle qui fut le Benjamin de Marguerite-Marie, celle dont le pinceau orna le premier

oratoire du Sacré Cœur, l'aimable Sœur Marie-Nicole de la Faïge des Claines, serait-elle devenue infidèle à ses premiers attraits? La mort a trahi le secret de son inviolable amour, en lui faisant la toilette des funérailles, on découvrit l'image du Sacré Cœur dont elle avait elle-même gravé sur son cœur l'empreinte rougie au feu. En 1732, la supériorité dont ses Sœurs l'investirent lui donna, pendant deux triennats, les moyens de contenter les exigences de son amour. Le 27 septembre 1743, une belle mort couronna une belle vie <sup>1</sup>.

Enfin consacrons un souvenir dans ces pages à cette humble Sœur Converse qui vécut dans l'intimité de la Bienheureuse et qui, morte à 87 ans, le 20 août 1744, perpétua dans sa personne la mémoire de Marguerite-Marie et les traditions du Monastère. Au commencement de sa vie religieuse, Marie-Lazare Dusson entendant lire au réfectoire la vie de sainte Catherine de Sienne, se disait à elle-même : « Si je pouvais voir une personne qui lui ressemblât, que je m'estimerais heureuse ! » En même temps Notre-Seigneur lui dit intérieurement : « Regarde ! voilà ma bien-aimée à qui je n'ai pas fait moins de grâces et de faveurs. » Et en ouvrant les yeux elle vit la Sœur Alacoque qui était Assistante ; cela redoubla sa vénération pour elle, et dès ce moment, elle s'efforça par tous les moyens de se lier avec cette fidèle Servante du Cœur de Jésus. Elle y parvint aisément, parce que l'humilité de Marguerite-Marie lui faisait rechercher la conversation des Sœurs domestiques, et qu'elle les aidait même dans leurs fonctions. Notre chère Sœur profita de son mieux de l'avantage qu'elle avait de converser avec ce séraphin de la terre ; elle la seconda dans le dessein qu'elle avait formé d'établir la dévotion au Sacré Cœur dans le Noviciat, et se joignit plus tard à Sœur Madeleine des Escures pour en soutenir les débuts dans la Communauté. Elle entrait en de vifs transports lorsqu'elle entendait prononcer le nom de ce Cœur adorable ; elle en inspirait l'amour en

<sup>1</sup> Voir pour plus de détails la note qui termine le chapitre vi<sup>e</sup> du premier livre.

parlant de ses excellences. Enfin on ne put lui refuser la grâce qu'elle avait demandée de dire une fois tout haut, à chaque récréation : « Vive le Sacré Cœur de Jésus ! » Ce qu'elle faisait avec un ton et une ferveur qui charmaient toute l'assistance.

Monsieur l'abbé de Courtavet, grand Vicaire de Blois étant venu au Couvent, désira voir une Sœur qui eût connu intimement Marguerite-Marie; on le mit en rapport avec Sœur Marie-Lazare Dusson, et il fut charmé de ses récits.

Paray conservait donc un triple mémorial de la Bienheureuse : son corps, ses écrits et sa contemporaine, cette humble Marie-Lazare dont la riche mémoire gardait pieusement, comme dans un écrin fidèle, l'image des vertus de Marguerite-Marie et les moindres incidents de sa vie.

Toutefois parmi les Religieuses qui ont continué l'œuvre de l'apôtre du Sacré Cœur, il en est trois qui demandent de nous une notice plus développée; ce sont Anne-Élisabeth de la Garde-Marzac décédée en 1727, et les deux Novices qui recueillirent le dernier soupir de leur sainte Directrice et furent ses premiers historiens: Sœur François-Rosalie Verchère et Sœur Péronne-Rosalie de Farges.

Anne-Élisabeth de la Garde-Marzac était entrée au Couvent trois jours avant la Profession de la Bienheureuse; elle eut donc le bonheur inestimable de l'avoir pour compagne de Noviciat pendant plus de deux ans; elle la prit pour modèle, et bien qu'elle lui fût inférieure en faveurs extraordinaires, elle l'égalait dans la pratique des observances religieuses. Elle gouverna la Communauté pendant 6 ans. Lorsqu'elle reçut ce fardeau elle n'avait que 34 ans: mais son commerce habituel avec Dieu suppléait en elle à l'expérience que ne lui donnaient pas les années. Réélue en 1709, elle acheva dans l'église du Couvent le rétable qu'avait commencé la vénérable Mère Melin morte, le 17 décembre 1708, à l'âge de 89 ans <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> On lit dans une circulaire du 25 août 1710 : Le rétable, par la délicatesse de l'ouvrage, la beauté du dessin et l'éclat de la dorure, attire l'admiration des connaisseurs. Il est d'ordre com-

A la même époque, elle obtint pour Supérieur ecclésiastique de la Communauté M<sup>r</sup> l'abbé Languet, le futur historien de la Bienheureuse. Ce prêtre éminent emporta, de sa première visite au Couvent, une profonde estime pour la Mère Anne-Élisabeth. L'année suivante, il y revint, rappelé par un miracle éclatant que venait d'opérer la Bienheureuse (1713). La gloire de Marguerite-Marie rejaillissant sur la dévotion dont elle fut l'apôtre, nous entrerons ici dans quelques détails.

Claude-Angélique Desmoulin, âgée de 20 ans, était professe du monastère de Paray. Le 18 novembre 1712, elle fut atteinte d'une paralysie qui gagna la moitié du corps et produisit les symptômes accoutumés. Les médecins épuisèrent tous les remèdes, ce fut en vain. Désespérant de guérir la malade, ils l'abandonnèrent, en remettant à une saison plus favorable de nouvelles tentatives. Cependant la Sœur s'affaiblissait, on croyait qu'elle n'irait plus loin; le 17 février, Sœur Péronne-Rosalie de Farges lui proposa de faire une neuvaine à

positive, sa hauteur est de 25 pieds, les quatre colonnes avec leurs pilastres en ont douze. A côté sont placées dans des niches les statues de notre saint Fondateur et de saint Augustin, toutes les deux parfaitement belles, surtout celle de ce dernier qui passe pour un chef-d'œuvre, elles sont de six pieds. Au dessus du cintre est un Père Éternel qui paraît au milieu des nues; deux anges presque de grandeur naturelle sont en adoration devant sa suprême grandeur. Le tabernacle a quelque chose de mystérieux et de divin qui frappe : c'est une arche d'alliance portée par deux anges au dessus de laquelle on expose le Saint Sacrement; deux autres anges, dans un respect profond, soutiennent une couronne impériale qui surmonte une gloire toute rayonnante qu'on voit derrière le soleil. Deux anges encore, en adoration, sont à côté du tabernacle dont la porte est mystérieuse : c'est une gerbe de froment encadrée d'un pampre de raisin. Tout ce qui est sur l'autel est doré; toutes les figures, au nombre de 10, le sont aussi, avec les visages et les mains, ce qui fait un effet merveilleux, on dirait du vermeil. Deux grands chandeliers, dorés de même, accompagnent le rétable, et le tableau qu'on trouve très-bon. Une si grosse dépense qui va à plus de 4000 livres, surprendra sans doute votre Charité, dans une année de cherté; il est vrai que si la bourse de notre économe y avait seule fourni, ce n'aurait pas été sans nous incommoder beaucoup; mais nos chères Sœurs ont donné de si bon cœur tout ce qu'elles ont reçu de MM. leurs parents et leurs pensions annuelles, que Dieu a béni ce détachement parfait et l'empressement où elles étaient d'honorer la Majesté divine. Quelques épargnes que l'on a faites des dots un peu con-

la Vénérable Marguerite-Marie dont tant de malades avaient déjà avec succès sollicité le secours. Claude-Angélique refusa; elle ne se sentait aucune dévotion pour la Vénérable; d'autres Saints ne l'avaient pas guérie, Marguerite-Marie serait-elle plus puissante? La Supérieure, Anne-Élisabeth de la Garde intervint alors, elle insista auprès de la malade pour qu'elle fit la neuvaine proposée. Claude-Angélique y consentit enfin, mais sans attrait, sans enthousiasme, par une déférence tout humaine, et lorsqu'on voulut la revêtir d'une chemise qu'on avait déposée sur le tombeau de la Servante de Dieu, elle s'y refusa, aimant mieux attendre au lendemain. La nuit étant survenue, elle rêva qu'elle mettait cette chemise et qu'elle guérissait sur-le-champ. Son sommeil fut plusieurs fois interrompu, mais chaque fois qu'elle se rendormait, elle avait le même rêve. Ces avertissements réitérés la rendirent moins incrédule. A l'heure du ré-

sidérables de nos chères Sœurs ont facilité le paiement de ce magnifique rétable.

C'est à notre très-honorée Sœur Marie-Xavier de Châteaumorand, Professe de notre monastère de Lyon à Bellecour, à qui nous devons, par ses soins, et ceux de ses amis, l'heureuse issue d'une si grande entreprise. Trois ans tout entiers, et mille contre-temps fâcheux, n'ont pu donner atteinte à sa patience et à son zèle pour la décoration du temple de Dieu.

Signe, Sœur Anne-Élisabeth de la Garde.

On se souvenait peut-être que l'autel, orné de ce rétable, avait servi de piedestal à Notre-Seigneur, lorsqu'il apparaissait à la Vénérable Marguerite-Marie. Pouvait-on le décorer avec trop de magnificence?

On lit dans un opuscule de M. Cucherat : — Visitation de Paray-le-Monial, description et histoire de la chapelle publique, p. 10 :

Le milieu de l'autel encadrait un tableau du mystère de la Visitation, estimé 6,000 fr. par le peintre François-Maurice qui l'a recentré avec un grand bonheur, il y a quelques années. Tout ce beau et précieux travail, vendu 400 livres par l'acquéreur révolutionnaire, se voit encore à Saint-Aubin en Charolais et remplit le sanctuaire de l'église paroissiale. La valeur de chacune des statues dépasse beaucoup le prix total de l'acquisition. Quand les Visitandines rachetèrent leur monastère vers 1820, elles y placèrent un autel de bois sans richesse et sans ornement. On courut au plus presse. Comme l'ancien, il était dédié à la Sainte Vierge sous le titre de sa Visitation; et le bon tableau qu'on dressa contre le mur, au-dessus de l'autel, se voit encore à la Basilique où il fut placé à l'époque des fêtes de la béatification en 1865.

veil, elle demande aux infirmières la chemise qu'elle a refusée la veille et elle s'en revêt avec beaucoup de peine. Tout à coup elle sent un tremblement dans le côté infirme, et une douce chaleur s'insinue dans ses membres depuis longtemps inflexibles : c'était l'heure de Dieu. Elle sort de son lit la main paralysée, elle se sent guérie. Aussitôt elle demande ses habits, s'habille elle-même et se rend sans appui au chœur pour y chanter un *Te Deum* d'actions de grâces. Les médecins furent appelés, il en vint quatre, tous imbus des préjugés de leur profession ; ils réfléchirent, ils examinèrent, ils palpèrent les membres guéris, et cédant à l'évidence, reconnurent que le doigt de Dieu était là. La Sœur parut tout le jour au parloir ; elle allait, elle marchait sans peine, sans appui ; et de cette même main qui depuis trois mois était sans mouvement, elle écrivit à M. son père l'annonce de sa guérison. Sa main avait recouvré la flexibilité et la force. Cependant le genou avait gardé un reste de faiblesse et de raideur ; la Miraculée s'adressa au Sacré Cœur : n'est-ce pas à Lui qu'il appartenait de finir ce que son humble Servante avait commencé ? La Sœur pria donc un ecclésiastique de la ville de dire cinq Messes en l'honneur du Sacré Cœur et des Plaies de Jésus en croix. Le prêtre promit, oublia et ne se souvint que quinze jours après des Messes demandées. Il se mit sans plus de retard à les acquitter, au même moment Claude-Angélique se trouva complètement guérie. Elle s'informa si les Messes avaient été dites, et elle apprit, non sans étonnement, que sa guérison complète coïncidait avec le jour où la première des cinq Messes avait été célébrée. Merveilleuse délicatesse du Cœur de Jésus ! Il veut que Marguerite-Marie continue après sa mort l'apostolat qui faisait son bonheur sur la terre ; il met dans ses mains le sceptre de sa toute-puissance et fait de compte à demi des miracles avec elle. Heureuse Marguerite-Marie ! du fond de sa tombe, elle évangélise encore ; elle suscite de nouveaux hommages, de nouveaux disciples au Cœur adorable de son Dieu. Mais Jésus glorifié par sa Servante la glorifie à son tour, et chacun des prodiges qu'il accomplit par elle et avec elle

embellit d'une étoile nouvelle l'auréole de sa couronne.

La guérison de Sœur Claude-Angélique fut bientôt connue à Autun ; et M. Languet revint à Paray pour procéder à une enquête juridique. Il recueillit les attestations de la Miraculée, des Sœurs infirmières et surtout des quatre médecins qui l'avaient soignée, et reconnaissaient dans sa guérison l'effet d'une puissance surhumaine : il retira de cette enquête la conviction profonde qu'il se trouvait en présence d'un vrai miracle, d'une guérison surnaturelle et divine. D'autres faits analogues se multipliant de toutes parts, M. Languet reconnut que Dieu voulait glorifier devant les hommes l'humble instrument dont il se servait pour opérer ces prodiges. Aussi prit-il dès lors la résolution de concourir à la Béatification de Marguerite-Marie en composant son histoire.

La Mère Anne-Élisabeth, de son côté, ne négligeait rien pour hâter l'introduction de la cause de la Servante de Dieu. Sur ses instances réitérées, Mgr Charles-François d'Hallencourt de Droménil, évêque d'Autun, entreprit une enquête officielle sur la vie et les vertus de Marguerite-Marie. Le but précis de cette enquête épiscopale était d'obtenir en cour de Rome l'introduction de la cause de la Béatification, et son objet était de recueillir les dépositions d'un grand nombre de témoins sur la vie et les vertus de l'humble Visitandine, pour constater sa réputation de sainteté.

Le soin de diriger cette affaire fut confié à M. Languet, mais il ne put qu'organiser le tribunal ecclésiastique et indiquer la marche à suivre. Nommé évêque de Soissons, il dut remettre sa commission à Dom de Bansière, prieur des Bénédictins de Paray, de l'observance de Cluny. Ces vicissitudes ne déconcertèrent pas le zèle de Sœur Anne-Élisabeth de la Garde. Elle eut recours aux conseils de la Sœur Marie-Alexis Costa de Massongy, l'infatigable postulatrice de la cause de sainte Chantal, et une correspondance très active s'établit entre ces deux Religieuses si dignes l'une de l'autre. La Mère de la Garde entretenait aussi un commerce épistolaire avec d'autres Religieuses de l'Institut. Elle se munit de leur assis-

tance ou de leurs suffrages pour présenter, au nom de tout l'Ordre, une requête au Pape Benoît XIII, demandant l'approbation d'une Messe et d'un office du Sacré Cœur, afin d'assurer l'uniformité du culte et d'obtenir que, dans les diocèses où cette dévotion n'était pas connue, les monastères de l'Ordre pussent en liberté se servir de la concession du Saint-Siège. Les vœux de la Suppliante allaient plus loin : par l'entremise des Supérieures des maisons de Paris, des Pères de la Compagnie de Jésus et de quelques Prélats, elle recrutait des avocats de la sainte cause jusque sur le trône. Les Rois de France, d'Espagne et de Pologne envoyèrent des ambassadeurs au Saint-Siège afin d'obtenir que la fête du Sacré Cœur fût déclarée fête de l'Eglise universelle. Le Père de Gallifet qui usait de tous les moyens pour faire agir à cette fin l'influence des cours de Versailles, de Madrid et de Varsovie, ne dédaignait pas de prendre les conseils de la Mère Anne-Élisabeth ; il lui écrivait souvent et lui rendait compte de ses travaux, comme à la digne compagne de la privilégiée du Sacré Cœur.

Cette Mère infatigable trouvait à Paray même, pour la seconder dans son œuvre, deux Sœurs qui professaient, comme elle, pour la Bienheureuse Marguerite-Marie la plus complète admiration ; c'était la Sœur Françoise-Rosalie Verchère décédée en 1719, et la Sœur Péronne-Rosalie de Farges qui ne quitta ce monde que 14 ans après, en 1733. Toutes les deux avaient vu mourir la Bienheureuse ; toutes les deux ont contribué à lui procurer une seconde vie ici-bas par l'immortalité qu'elles ont assurée au souvenir de ses vertus. Françoise-Rosalie, spécialement chargée de dresser les mémoires de la vie de Marguerite-Marie, se consuma dans ce travail dont Mgr Languet pressait l'accomplissement. Son assiduité à écrire pendant plusieurs années lui occasionna une fluxion à la tête, et le 9 septembre 1719, elle s'en alla rejoindre au ciel la Directrice qu'elle avait tant aimée.

Son émule et auxiliaire Péronne-Rosalie de Farges avait puisé aux mêmes sources la dévotion au Sacré Cœur et son affection pour la Bienheureuse. Si Rosalie Verchère était redevable de la vie aux prières de son an-



cienne Directrice, Péronne-Rosalie de Farges lui devait la santé de sa mère. Apprenant que cette bonne mère souffrait à la tête d'un mal aigu qui ne lui laissait aucun repos, elle lui envoya un petit chapelet autrefois à l'usage de la Bienheureuse ; cette dame le mit sur sa tête, en priant Dieu de la soulager par l'intercession de sa Servante, et récita trois *Pater* et trois *Ave*, aussitôt elle se trouva parfaitement guérie.

L'humilité de la Sœur de Farges avait charmé Mgr Languet. Dans son enquête sur la guérison de la Sœur Desmoulins dont elle avait pris l'initiative, il eut occasion d'apprécier sa profonde vertu. Aussi daigna-t-il échanger avec elle une correspondance dans laquelle l'humble Religieuse stimulait respectueusement ses lenteurs, et le pressait vivement de terminer l'Histoire de la Bienheureuse. Ce fut elle qui le décida à mettre son nom en tête de l'ouvrage. Comme ses amis, prévoyant bien que tant de récits merveilleux ne seraient pas du goût du siècle, le priaient de garder l'anonyme : « Dieu le Père, lui écrivit la Sœur de Farges, a bien souffert que le Nom de Jésus son Fils fût mis au-dessus de la croix, votre Grandeur ne doit pas refuser de mettre le sien à la tête de son livre, quelque mortification qui puisse lui en revenir. » Inexplicable fut sa joie à l'apparition du livre désiré : elle y voyait le triomphe de Marguerite-Marie, mais plus encore celui du Sacré Cœur de Jésus qui l'avait choisie pour son évangéliste. Elle avait commencé un recueil des faveurs obtenues par l'intercession de la Vénérable Marguerite-Marie, mais leur nombre devint si grand qu'on renonça à les inscrire.

La Mère Anne-Élisabeth de la Garde projetait depuis longtemps la construction d'une chapelle du Sacré Cœur dans l'église du Monastère, il lui fut enfin donné de réaliser ce pieux désir, grâce aux largesses de plusieurs bienfaiteurs et bienfaitrices parmi lesquels se distingua la Comtesse de Rosières, de Lorraine. La Sœur de Farges consacra de son côté à l'ornementation de cette chapelle ce qu'elle recevait de la libéralité de sa famille. Enfin ce sanctuaire, objet de tant de vœux, fut béni solennellement le 20 juin 1721, jour où le diocèse d'Au-

l'un célébrait sa première fête du Sacré Cœur. Ce fut Mgr Antoine-François Blitersvich de Moncley, évêque d'Autun, qui institua cette fête. Partout joyeusement accueillie dans le diocèse, elle ne le fut nulle part avec plus d'allégresse qu'à Paray. Dans cette petite ville, les amis du Sacré Cœur solennisaient, avec la fête de ce Cœur adorable, la bénédiction de la chapelle construite en son honneur; les annales du Monastère ont conservé le souvenir de cette double cérémonie.

La chapelle avait été commencée en 1719, un cœur de plomb posé sur la pierre fondamentale porte cette inscription : *Sous le vocable du Sacré Cœur, à la gloire de Dieu!* Le sanctuaire se dresse en face de la grille des Religieuses; un tableau placé au centre attire les regards des pèlerins et charme la piété. Imaginons une toile représentant le Sacré Cœur de Jésus au-dessus duquel s'incline le Père Éternel qui dit en montrant le Cœur adorable de son Fils : *Hic est Cor dilectissimi Filii mei in quo mihi bene complacui.* Ici est le Cœur de mon Fils bien-aimé, j'ai mis en lui mes complaisances. Le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe plane entre le Père Éternel et le Cœur de son Fils; on distingue aussi deux anges adoreurs, et sur le dernier plan, la Servante de Dieu, Sœur Marguerite-Marie priant à genoux.

Au jour marqué, l'abbé d'Amanzé procéda à la bénédiction. Le R. Père Dom de la Val, de l'étroite observance de Cluny, voulut dire la première Messe, et Messieurs les sociétaires de la ville chantèrent la grand'Messe que célébrait l'abbé d'Amanzé. Vers les 10 heures, le célébrant alla chercher le Saint-Sacrement à l'église de la paroisse où il était exposé. Tout le clergé et une foule immense de peuple le suivaient; cette procession ne ressemblait-elle pas à un vrai triomphe? Elle se faisait à Paray, au berceau même de cette aimable et salutaire dévotion. En tête s'avancait un bel étendard enrichi sur les deux faces de l'adorable image du Cœur de Jésus; quatre cents hommes sous les armes formaient l'escorte d'honneur; et trois fois le canon de la ville retentit : à l'entrée dans l'église de la Visitation, à l'élevation de la Sainte Hostie pendant la Messe et à la

sortie. M. le Maire ayant fait conduire dès la veille 24 boîtes devant la façade de cette église, on les déchargea pareillement. Le Saint-Sacrement demeura exposé dans la chapelle tout le jour; le sermon fut prononcé par Dom de la Val, et le soir après le salut, la Communauté chanta le *Te Deum* d'actions de grâces. L'allégresse et la reconnaissance débordaient de toutes les âmes. Il régna donc, dans son Paray, le Cœur souverain de Jésus, et les promesses faites à la Vénérable Marguerite-Marie se réalisaient à tous les yeux.

Sœur Péronne-Rosalie de Farges vit ce triomphe; elle était heureuse. Peu lui importaient dès lors ses aridités habituelles et les désolations qui faisaient de sa vie un vrai chemin du Calvaire. Le Cœur de Jésus était aimé et glorifié. L'heure d'aller au ciel contempler ce Dieu de son cœur sonna pour elle, le 12 mars 1733. Comme sa sainteté la faisait passer pour une seconde Sœur Alacoque, on lui décerna de grands honneurs; toute la ville voulut rendre hommage à sa vertu, on faisait toucher des objets à ses restes vénérés. Monseigneur Languet, alors sur le siège de Sens, fit son éloge dans une lettre qu'il écrivit de Paris, le 18 mai 1733 à la Mère Marie-Nicole de la Faige des Claines, Supérieure du Monastère: en voici un fragment. « Vous avez fait une grande perte dans la personne de Sœur Péronne-Rosalie de Farges; si cependant c'est une perte quand les Saints nous préviennent dans le ciel où ils vont pour nous aider à les suivre, c'est ce que j'espère de la vertueuse fille que vous regrettez avec raison. C'était un vrai disciple du Cœur de Jésus; ce Cœur doux et humble qui était son modèle et qu'elle a si bien imité. J'espère avoir quelque part à son intercession auprès de Dieu par l'estime et par l'amitié que j'ai toujours conservées pour votre maison. Je suis ravi d'apprendre par vous que la ferveur y règne et s'y soutient toujours, et je ne doute point qu'on ne puise dans le Sacré Cœur de Jésus des ressources contre tout ce qui pourrait l'affaiblir. C'est une marque que l'esprit de Dieu y règne, que la docilité et l'obéissance sont la règle qu'on suit.

« Croyez-moi toujours, ma Très Honorée Mère, entiè-

rement à vous en Notre-Seigneur. L'Archevêque de Sens. »

Nous ne continuerons pas en ce moment l'histoire de la dévotion au Sacré Cœur dans ce Paray qui la vit naître ; un autre berceau nous appelle, celui de l'Ordre tout entier ; et il nous tarde de savoir quel accueil le Monastère d'Annecy, la *Sainte Source*, la maison mère et maîtresse des autres, fit dans ses murs à la dévotion nouvellement née<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> On a vu par les pages qui précèdent que les évêques d'Autun ne s'étaient pas montrés des plus ardents à encourager le culte du Sacré Cœur dans leur diocèse ; mais il ne faudrait pas en conclure que les Couvents soumis à leur juridiction aient attendu le bon plaisir de l'Ordinaire pour se vouer au Sacré Cœur. Le culte public seul leur était interdit, et toute liberté leur était laissée d'offrir à huis-clos leurs hommages empressés à ce Cœur adorable.

La Visitation d'Autun avait perdu, à la fin de l'année 1690, six de ses religieuses, victimes d'une maladie contagieuse. L'année suivante, 1691, la Mère Françoise-Antoinette de la Ferté, qui entraît en charge, prit la résolution de vouer sa Communauté au Sacré Cœur et promit de lui ériger une chapelle. Cette Très Honorée Mère ne négligea rien pour accomplir sa promesse. Elle orna le nouveau Sanctuaire d'un tableau de Maître, richement encadré. Elle fit plus ; elle ne voulut laisser à aucune autre Sœur le soin de parer et d'entretenir ce gracieux oratoire, elle en fut la sacristine. Quoique la dévotion au Sacré Cœur n'eût pas encore été favorablement accueillie dans le diocèse d'Autun, tous les efforts de la Mère Françoise-Antoinette tendirent à l'inspirer à la Communauté. Elle ordonna d'abord une procession solennelle où les litanies du Sacré Cœur furent récitées avec d'autres prières composées exprès ; puis elle établit le silence dans cette chapelle, et voulut qu'à l'avenir on n'y entendît plus que le Cœur de Jésus parlant à ses épouses. (Histoire manuscrite de la Fondation d'Autun.)

## CHAPITRE V.

### ANNECY DEVANT LE SACRÉ CŒUR.

Le premier Monastère d'Annecy occupait dans l'Institut une position exceptionnelle : sans être un chef d'Ordre proprement dit, il exerçait sur les autres maisons une influence morale que consacraient le respect et l'estime de toutes. Que de titres n'avait-il pas à cette prépondérance ? Il était la source, la *Sainte Source* d'où avait jailli, d'où ne cessait de jaillir dans toute sa pureté l'esprit des Fondateurs, l'esprit primitif. C'est d'Annecy que sortaient sainte Françoise de Chantal et avec elle ses premières filles, d'autres elle-même, pour susciter dans les provinces de France, d'Italie, de Lorraine, de nouvelles Visitations. Annecy gardait pures de tout alliage les traditions, les observances de l'Ordre, il dénonçait les abus et faisait entendre ses avertissements toujours écoutés. C'est vers Annecy que dans les heures d'incertitude, en présence de difficultés non résolues encore, les autres Maisons tournaient les yeux, c'était comme l'aréopage de l'Institut, le Conseil supérieur dont les réponses apportaient la lumière et donnaient satisfaction à tous les doutes.

Lorsque la dévotion au Sacré Cœur, sortant du Noviciat devenu son premier asile, commençait à s'affermir dans les maisons de l'Ordre, il était naturel qu'avant de favoriser le culte naissant et de lui donner une entière adhésion, on interrogeât la *Sainte Source* et qu'on apprît d'elle la réponse à donner aux sollicitations déjà pressantes de ses premiers apôtres.

Aucun document ne nous apprend que les Mères de Dijon et de Paray aient eu recours aux conseils d'Annecy, mais il n'est guère possible d'en douter : le Monastère de Dijon, envoyant non seulement à l'Ordinaire du diocèse, mais au Saint-Père lui-même des suppliques dont

l'objet intéressait tout l'Institut, ne pouvait vouloir dérober à la connaissance d'Annecy de si solennelles démarches. De son côté la Mère Greyfié, cette Religieuse modèle dont Annecy s'était appauvri pour enrichir Paray, elle qui portait à son cher *Nessy*, comme elle disait, une affection si profonde, aurait-elle jamais voulu, à l'insu de la *sainte Source*, autoriser par son suffrage une dévotion qui ne visait à rien moins qu'à régner sur toute l'Église ? Le silence des documents ne prouve rien : on ne peut nier que la Mère Greyfié ait correspondu avec Annecy, et sûrement si ses lettres venaient à tomber sous nos yeux, nous y verrions que la Supérieure de Paray communiquait à celle de la *sainte Source* ses hésitations sur l'âme extraordinaire confiée à ses soins, qu'elle racontait les épreuves auxquelles sa fermeté défiante soumettait Marguerite-Marie ; la défense qu'elle lui intimait de suivre les volontés de Notre-Seigneur : les guérisons instantanées qui accrédiétaient sa mission, et comment, vaincue par la merveilleuse humilité de la Servante de Dieu, rassurée par les sages conseils du Père de la Colombière, elle avait elle-même renoncé à une opposition désormais impossible, et s'était rangée résolument sous le drapeau du Sacré Cœur. A ces ouvertures, quelle fut la réponse ? nous l'ignorons ; mais il nous paraît moralement certain qu'Annecy n'eut jamais, même au début, une attitude hostile à la dévotion nouvelle ; il se renferma dans un sentiment de prudente réserve et de sage expectative.

La dévotion au Sacré Cœur, considérée en elle-même, ne pouvait effrayer les Visitandines, elles en respiraient le parfum dans les Écrits de saint François de Sales comme dans ses épanchements les plus intimes ; elles savaient de quel nom prophétique il les avait honorées en les appelant Filles du Cœur de Jésus. Nous ne pouvons donc admettre qu'Annecy ait fait une opposition systématique à une dévotion qui se présentait, au nom même de Notre-Seigneur, comme ayant son Cœur adorable pour objet. Mais autre chose est cette dévotion en elle-même, autre chose sont les pratiques qui l'accompagnent et la manifestent. Ces pratiques sont nombreuses et pou-

vaient inquiéter par leur multitude : de plus il faut distinguer celles qui s'annonçaient revêtues du prestige d'une institution divine comme la fête du Vendredi après l'Octave de la Fête-Dieu, la Communion du premier Vendredi de chaque mois, l'exercice de l'Heure Sainte; et celles qui ne s'appuyaient que sur de simples conventions et sur une institution purement humaine telles que les pieux Rendez-vous, les Confréries d'adorateurs, le petit ou le grand Office du Sacré Cœur, d'autres encore. Les premières seules avaient droit au respect sans être pour cela strictement obligatoires; tout en sollicitant les suffrages des âmes généreuses, elles ne s'imposaient pas aux consciences; à plus forte raison ne verrons-nous dans les pratiques purement humaines que des dévotions facultatives.

Les unes et les autres, d'où qu'elles vinssent, avaient contre elles leur multitude, elles étaient encombrantes et pouvaient nuire à l'accomplissement des observances imposées par la règle. De plus, du moment qu'elles restaient facultatives, elles couraient risque d'être accueillies d'un côté, repoussées de l'autre; de là une bigarrure préjudiciable à cette uniformité dans la prière et les habitudes qui fut toujours si chère à l'Institut. Enfin la charité même pouvait être en péril, vu l'enthousiasme avec lequel les natures plus ardentes s'efforcent de faire accepter à des natures plus calmes leurs exercices préférés. Ces motifs, et d'autres encore, expliquent la réserve où le Monastère d'Annecy essaya de s'enfermer. Il attendit que la Providence se prononçât avec plus d'éclat sur la valeur des révélations de Sœur Marguerite-Marie, ou que Rome, intervenant par un décret solennel, dissipât tous les doutes et assurât à toutes les Visitandines la charité dans les cœurs et l'uniformité dans les observances.

Et ce ne sont pas là de simples conjectures; l'étude des circulaires de ce temps-là nous révèle, au sein de la Visitation, deux tendances en sens contraires; un mouvement de propagande et un mouvement de résistance; celui-ci s'efforçant de paralyser ou de ramener à de plus étroites limites l'expansion croissante de celui-là. De là, dans les maisons où l'esprit de Propagande l'emporta

comme à Aurillac, à Rouen, à Dijon, etc. le soin de se justifier de tout reproche d'innovation. On présente la dévotion au Sacré Cœur comme le naturel épanouissement des dévotions antérieures ; on fait ressortir que ses pratiques, loin d'être des entraves pour la liberté des âmes, leur sont secourables ; et dans les maisons où prévaut le courant opposé, on met en avant la fidélité à l'esprit de l'Institut qui ne redoute rien tant que les nouveautés ; on se défend de consentir à tout ce qui pourrait altérer la simplicité et l'uniformité de la discipline religieuse. Les zélatrices du culte nouveau ont pour elles les révélations de la Sœur Alacoque et sa grande réputation de sainteté, l'accueil empressé que leur apostolat trouve presque partout dans les âmes, et le secret désir de ne pas se montrer rebelles à une mission qui honore l'Institut tout entier. Les opposantes ou, pour mieux dire, les retardataires ou *expectantes* s'appuient sur les recommandations du Directoire et le texte des Constitutions. Voici la Constitution 18<sup>e</sup> « Or, parce que les esprits humains prennent bien souvent de secrètes complaisances en leurs propres inventions, même quand c'est sous prétexte de dévotion ou accroissement de piété, et que néanmoins il arrive quelquefois que la multitude des offices empêche l'attention, gaieté et révérence avec laquelle on les doit faire, il ne sera pas loisible à la Congrégation, sous quelque prétexte que ce soit, de se charger d'autres offices ou prières ordinaires que celles qui sont marquées en ces Constitutions et Directoire. »

Ainsi la lutte d'opinions et de tendances que nous avons constatée dans le petit monde de Paray, se renouvelle sur un théâtre agrandi entre les différentes Visitations, et comme on le verra, avec un résultat tout semblable. Mais venons-en aux preuves.

Dans une circulaire du 14 novembre 1693, quand déjà le livre du Père Croiset était universellement connu et que les plus grandes Maisons passaient au Sacré Cœur, nous entendons Annecy pousser un cri de protestation. « Plaise au Seigneur que nous concevions un nouveau désir de conserver nos plus petites pratiques et qu'à l'exemple de ces vraies Filles de la Visitation, nous



n'ajoutions à nos saints exercices qu'une nouvelle ferveur ! Que la Supérieure de chaque Monastère et toutes les Sœurs prennent soigneusement garde qu'on n'introduise aucune nouveauté, retranchant toute prétention de faire plus ou moins que ce qui est dans l'Institut. (Directoire art. 15.) Voilà le motif qui nous a engagées à n'entrer point dans ces *pratiques si singulières* qu'on a introduites depuis peu pour honorer le Sacré Cœur de Jésus. Nous ne voulons point pour cela avoir moins de religion envers le Cœur Sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; nous le regardons toujours comme le centre de tous nos désirs et le comble de tous nos vœux. »

Voilà la *sainte Source* en 1693, voilà Annecy dans son rôle : il surveille, il contrôle, il dénonce. Mais tout en repoussant les *pratiques singulières* qu'on a vu récemment éclore, il entend n'être inférieur à personne dans la vraie dévotion au Sacré Cœur.

Toutefois, ce blâme infligé à bon nombre de Maisons de l'Institut avait besoin d'un commentaire qui en atténuât la rigueur et la justifiait. Nous le trouvons, vers la même époque, dans l'Histoire de la fondation d'Annecy (p. 122-129) ; malgré sa longueur, nous le citons intégralement.

« Comme la plupart de nos Monastères demandaient à notre Très-Honorée Mère comment nous nous comportions pour la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, révélée depuis quelques années à notre Vénérable Sœur Marguerite-Marie Alacoque, elle nous fit répondre que, si nous n'étions pas obligées comme chrétiennes d'avoir des sentiments d'une profonde vénération pour le Cœur Sacré de Jésus, nous y serions puissamment engagées par la grâce que nous avons d'être Filles de Saint François de Sales. Ce grand Saint en fait de si beaux éloges, qu'on ne peut les lire sans reconnaître que ce Cœur adorable était un des plus tendres objets de sa dévotion, et sans avouer de bonne foi qu'il voulait inspirer la même tendresse à tous les cœurs. « Il est certain, disait-il à Philothée, que le Cœur de notre cher Jésus, voyant le vôtre dès l'arbre de la Croix, l'aimait, et par cet amour lui obtenait tous les biens que vous aurez à jamais. L'a-

mour divin, disait-il à Théotime, assis sur le Cœur du Sauveur comme sur son trône royal, regarde, par la fente de son côté percé, tous les cœurs des enfants des hommes, car ce Cœur, étant le Roi des cœurs, tient toujours ses yeux sur les cœurs. O Dieu ! si nous le voyions ainsi qu'Il est, nous mourrions d'amour pour Lui. » C'est donc pour entrer dans le sentiment de notre saint Fondateur, et pour nous acquitter de ce que nous sommes obligées de faire comme chrétiennes, que nous rendons des devoirs bien particuliers au Cœur adorable de Jésus, de la manière que notre S. Fondateur l'a fait lui-même. et comme nos premières Mères l'ont fait par ses ordres. Nous nous tenons à l'entour de ce Cœur, nous lui faisons hommage comme au Souverain Roi des cœurs, nous demandons à Jésus qu'il nous ôte notre cœur et qu'il mette le sien à la place du nôtre, ou qu'il rende le nôtre tout sien, purement sien, irrévocablement sien, nous l'en conjurons par l'amour qu'Il renferme, qui est l'amour des amours. Nous demeurons dans cet aimable Cœur comme dans un saint domicile, et nous tâchons de faire en sorte que ce Cœur vive toujours dans les nôtres. Nous en faisons même le sujet de nos défis ; enfin nous l'admirons, et nous y avons un continuel recours dans nos exercices, parce que nous y trouvons un riche supplément à toutes nos impuissances. Nous avons un attrait si particulier à honorer ce divin Cœur que nous y rapportons toutes nos pensées, paroles et actions. Mais quelque attrait que nous ayons à cette dévotion, jusqu'à ce que le Saint-Siège en ait décidé autrement, nous ne faisons cependant point de communions ni de prières extraordinaires pour l'honorer, et cela par respect pour le sentiment de notre T.-H. Père, n'ayant rien tant à cœur que d'observer jusqu'à un iota tout ce que nos Saints Fondateurs nous ont si sagement prescrit <sup>1</sup>. Nous

<sup>1</sup> Déjà l'opposition aux pratiques demandées par Notre-Seigneur à l'humble Marguerite-Marie semble s'adoucir ; on s'interdit les communions et l'Heure Sainte, mais que le Saint-Siège dise un mot, on est tout disposé à les adopter ; on ne redoute plus l'innovation, mais seulement le défaut d'uniformité que le Bref Pontifical ferait disparaître.

avons conféré plusieurs fois sur ce sujet avec Monseigneur d'Arenthon d'Alex, qui, après s'en être expliqué de vive voix, nous écrivit encore de la manière suivante.

« Mes Très-Honorées et chères Filles en Jésus-Christ.

« Je vous avoue que je suis édifié et charmé de la dévotion que tous vos Monastères ont au Sacré Cœur de Jésus. Il est le centre qui unit tous les fidèles comme autant de différentes lignes, par l'unité de son esprit ; il est la source dans laquelle nous devons prendre toutes nos lumières et mouvements, l'asile dans lequel nous entrons pour nous défendre des lois du péché, des artifices de l'amour propre et des surprises de la nature ; et les Filles de Ste Marie sont si heureusement prévenues de ce sentiment, qu'elles ne portent point d'autres armes qu'un cœur percé de deux flèches, avec le Saint Nom de Jésus, pour marquer avec combien de ferveur elles désirent que leurs cœurs rendent un perpétuel hommage à celui de Jésus-Christ. Vous prescrire une loi générale dans votre Institut, met une notable différence entre honorer intérieurement ce divin Cœur, ou observer quelques exercices, quelques pratiques de piété extérieure pour lui marquer vos respects. Le premier chef est d'un devoir indispensable pour tout chrétien, et un des plus saints, des plus justes, des plus puissants attributs des Filles de la Visitation. Le second semble donner quelque atteinte aux Constitutions de votre Saint Institut. Je ne sais, mes très chères Filles, si vous pourriez porter votre zèle jusqu'à ce second degré de dévotion sans vous compromettre, et je vous conseille avant de faire cette démarche de réfléchir sérieusement sur ces paroles de la Constitution 18<sup>e</sup>. Or, parce que les esprits humains etc., et sur celles de la Constitution 49<sup>e</sup> où notre saint Instituteur conclut que les Règles et les Constitutions sont la voie dans laquelle les Filles doivent marcher de vertu en vertu, jusqu'à ce qu'elles voient leur Époux céleste en Sion, et qu'elles y cheminent sagement et soigneusement, sans se fourvoyer ni à droite ni à gauche. Vous aurez sans doute observé diverses expressions dans votre Coutumier et dans les Réponses de votre Digne Mère, qui ne sont pas moins précises, et qui ne doivent

guère moins vous rendre circonspectes dans une affaire aussi délicate que l'est celle-ci. Je ne sais, mes chères Filles, si après tant de sages et saintes précautions de vos saints Instituteurs, votre Congrégation pourrait raisonnablement convenir de quelques nouveaux exercices de piété extérieure, et s'en faire une loi générale pour honorer le Sacré Cœur de Jésus sans s'éloigner de leur esprit et sans donner quelque atteinte aux lois qu'ils vous ont prescrites, et à l'autorité du Saint-Siège qui les a approuvées et confirmées par une Bulle. Je prends même la confiance de vous dire qu'il serait bien à craindre que l'exemple de cette nouveauté n'en introduisît quelques autres dans la suite des temps, puisque nous venons de voir, que, sous prétexte de zèle pour la gloire de ce Saint, et pour contenter la dévotion de quelques particuliers, on a voulu retoucher ses ouvrages, en changer les mots, donner de nouveaux tours à ses périodes et expressions, comme si on avait pu le faire sans nous exposer à prendre le change dans le sens de ses écrits, et à nous voir privés par ce changement de l'esprit, de la vertu, de l'onction que Dieu y a attachés. Je vous ai invitées mille fois à vous rendre attentives à tous les mots, aux virgules et accents, et aux points de vos Règles et Constitutions ; je vous ai dit autant de fois, que je ne cessais d'admirer les Réponses de votre Vénérable Mère, que votre Congrégation était la mieux partagée, la plus riche de l'Église en lumières et en grâces, que vous n'aviez que faire d'avoir recours aux emprunts ; et j'ajoute à cela, que si, à l'heure qu'il est, on introduisait quelque chose parmi vous, je n'oublierais rien pour en détourner le coup. Je ne crois pourtant pas que l'on ferait rien contre vos Constitutions, si, sans se faire une loi de certains exercices extérieurs durant le cours de l'année, on s'en tenait à la seule fête du Vendredi après l'Octave du Très Saint Sacrement. Mais cette fête n'étant que dans vos églises et non dans tout un évêché, ni même dans toute une ville, on ne peut la mettre au rang de celles que vous appelez les fêtes du diocèse, ou les fêtes particulières des lieux ; il faudrait donc que ce fut une fête de l'Ordre, et en ce cas, tous vos Monastères gar-

dant en cela, comme en toute autre chose, une même conduite, vous conserveriez entre vous cette précieuse uniformité qui a toujours été si chère, si utile et si glorieuse à votre Institut. Mais parce que tous vos monastères ont différents Supérieurs immédiats, il n'y a que le Pape, qui est le Supérieur commun, qui puisse en faire une fête d'Ordre, et la rendre aussi commune à toute votre Congrégation. Si l'on veut donc être uniforme, il faut avoir recours à Sa Sainteté, afin d'obtenir l'établissement de cette Fête, l'approbation d'une Messe, et la permission à tous les Prêtres qui célébreront dans vos églises, du moins à tous vos chapelains, de dire cette Messe, qui sera reçue, par ce moyen, dans tous les diocèses. Le Bref qu'on a obtenu pour l'indulgence du Vendredi après l'Octave ne suffit pas pour établir la fête, puisqu'on n'y parle pas de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, et qu'il n'y est point dit quel est le motif qui a obligé le Pape à donner ces indulgences. Cependant je le redis encore, il ne faut pas que cette fête donne occasion d'établir de nouveaux exercices extérieurs durant le cours de l'année, parce que cela serait contraire à vos Constitutions. »

Cette lettre nous laisse voir la pensée du Prélat. Il tolère une fête spéciale du Sacré Cœur, à condition que pour assurer l'uniformité du culte public dans tous les Monastères, on obtiendra un Bref du Souverain Pontife; mais il ne veut pas qu'on établisse d'autres exercices. N'importe! c'est un premier pas dans la voie des concessions, et ce pas en amènera d'autres; c'est une brèche faite au rempart de la primitive observance, elle s'élargira peu à peu. Rome, il est vrai, devra dire un mot, mais bientôt Annecy suppliera Rome de le prononcer <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cette circulaire n'apaisa pas toutes les divergences d'opinion dans les monastères; elle provoqua même tout un déluge de lettres dans lesquelles les Supérieures des plus grandes maisons de l'Ordre réclamèrent de nouveaux éclaircissements, et s'efforcèrent de concilier avec le respect des observances la soumission qu'on doit aux volontés du bon Maître. Annecy répondit par une autre circulaire en date du 2 avril 1697, dans laquelle nous lisons :

« Quelques soins que nous ayons pris de nous expliquer clai-

Telle est la disposition où la Mère Greyfié trouva les esprits lorsque, revenant du second monastère de la Visitation à Rouen, après six ans de supériorité, elle rentra dans son monastère de Profession le 17 avril 1697. Il y avait 19 ans qu'elle en était sortie. Ses Sœurs, heureuses de l'avoir retrouvée, s'empressèrent de la mettre à leur tête en 1700 et confirmèrent en 1703 son premier triennat. Pendant ces six ans de supériorité, la Mère Greyfié ne perdit rien de sa dévotion au Sacré Cœur, ni rien de son zèle à en propager le culte. Parmi les âmes dont les sentiments étaient en parfaite harmonie avec les siens, se trouvait la Sœur Catherine-Charlotte de Musy, qui, depuis 1682, du vivant même de la Bienheureuse, avait voué au Cœur de Jésus un culte spécial. Longtemps elle avait été chargée de la correspondance de la Sainte Source avec les monastères de Lorraine, mais l'affaiblissement de sa vue l'ayant mise hors d'état de continuer ce travail, elle écrivit à ses Sœurs de Pont-à-Mousson une lettre d'adieu où nous lisons : « Oh ! que je souhaite de ne plus vivre en ce monde où je fais si mauvais usage de tant de grâces ! Demandez-en pardon pour moi à nos Bienheureux Père et Mère, et demandez-leur aussi, par aumône pour moi, que je meure dans la pénitence finale et en aspirant au Sacré Cœur mon unique amour. Si j'achève les cinquante ans de ma vie religieuse, j'aurai communiqué 9000 fois environ, n'ayant pas perdu une seule communion depuis que je suis au couvent. » Elle atteignit ce chiffre et au delà, car elle survécut encore quatre ans à ce fraternel adieu. Sa

rement dans la lettre circulaire de notre Communauté en date du 15 février 1695 sur nos usages pour la dévotion du Sacré Cœur de Jésus, plusieurs de nos T. H. Sœurs les Supérieures continuent à nous demander quelles sont nos pratiques pour ce regard ; nous les prions très humblement d'être persuadées que nous nous tenons aux sentiments de feu Monseigneur d'Alex d'heureuse mémoire, lesquels sont si particulièrement marqués dans la lettre circulaire, jusqu'à ce qu'enfin le Saint-Siège ait prononcé sur cette dévotion pour en établir la fête dans l'Institut. La Reine d'Angleterre ayant écrit à Rome pour cela avec un zèle digne de sa piété, il faut espérer que notre Saint Père le Pape accordera bientôt à sa Majeste une demande si chrétienne, et qu'il en fera une fête de notre Ordre. »

dévotion au Sacré Cœur prenait chaque jour de nouvelles ardeurs, à mesure qu'elle voyait s'amoindrir la distance qui la séparait de son céleste foyer. La Mère Greyfié qui reçut son dernier soupir le 8 avril 1701, assura que cette ardente zélatrice du Sacré Cœur aurait voulu en porter le culte aux extrémités du monde. La mission donnée à l'Ordre de la Visitation était donc connue à Annecy et suscitait des apôtres.

Trois ans après, la Mère Greyfié fit présenter une supplique au Saint-Père Clément XI pour qu'il daignât instituer la fête du Sacré Cœur dans tout l'Ordre de la Visitation. La réponse de Rome à la date du 6 mai 1704 est ainsi conçue : « La Fête pour laquelle vous agissez auprès de nous, et que vous souhaitez pouvoir célébrer, mérite des réflexions mûres et sérieuses ; cependant la demande que vous nous en faites, Nous persuade avec plaisir que vos cœurs sont solidement ardents de l'amour des choses spirituelles et que vous les nourrissez d'une ferveur intérieure peu commune. »

Pas plus qu'à leurs Sœurs de Dijon, Rome ne donnait aux Visitandines d'Annecy un refus définitif ; elle demandait du temps pour réfléchir, nous verrons que les postulantes ne se découragèrent pas.

En sortant de ses deux triennats (1706), la Mère Greyfié ne soupirait plus qu'après la joie de se recueillir dans le repos fécond des derniers ans ; mais la Communauté appréciait si vivement sa maternelle conduite, qu'en 1712, elle lui imposa encore une fois le fardeau de la Supériorité. Pendant qu'elle consacrait aux sollicitudes de sa charge les restes d'une vie prête à s'éteindre, elle eut la consolation d'obtenir de la Bienheureuse Marguerite-Marie la guérison d'une de ses plus jeunes novices, Sœur Claudine-Amédée Favier. Cette jeune Sœur était venue dans sa 14<sup>e</sup> année (1714) demander l'entrée du monastère à la Mère Greyfié ; à cause de son âge on ne put l'admettre à tous les exercices ; mais lorsqu'elle fut arrivée à sa quinzième année, les barrières tombèrent devant elle, on la reçut à la prise d'habit. Peu de mois s'étaient écoulés depuis sa vêtue, lorsqu'elle fut atteinte d'une maladie si grave qu'on désespérait de la conserver ; mais la Mère Greyfié,

animée d'une vive confiance, lui conseilla de se recommander à la Vénérable Sœur Marguerite-Marie, et elle ne lui eut pas plutôt appliqué un linge dont s'était servie cette privilégiée du Sacré Cœur, que la Novice se trouva subitement guérie. Il semble que la Bienheureuse conservait encore dans le ciel, envers son ancienne Supérieure, la déférence qu'elle lui témoignait sur la terre, et qu'elle obtempérait même par un miracle à ses volontés.

Cette guérison si étonnante inspira à la miraculée, la plus vive reconnaissance pour celle qu'elle regardait comme sa bienfaitrice, et une tendre dévotion au Sacré Cœur. Après quatre triennats à Carpentras où sans doute elle répandit le feu qui la consumait, elle revint à Annecy et succéda en 1765 à la Mère Michelle-Gabrielle de Sales, en qualité de Supérieure du premier Monastère; elle y mourut le 18 février 1772 dans sa 73<sup>e</sup> année. La Mère Greyfié l'avait précédée depuis plus d'un demi-siècle dans le repos du Seigneur, le 26 février 1717, âgée de soixante-dix-neuf ans dont 62 de profession religieuse. Cette grande Supérieure alla prendre sa place auprès de la Bienheureuse Marguerite-Marie, du Vénérable Claude de la Colombière et de la Mère de Saumaise, parmi ces *douze des plus aimés* qui, pareils à douze étoiles brillantes, forment dans le ciel la couronne du Sacré Cœur.

Si grande qu'ait été l'influence de la Mère Greyfié dans le premier Monastère, il est probable qu'elle se contenta, pour propager le culte du Sacré Cœur, du multiple apostolat de la grille, de l'image, de la correspondance et de la prière. Elle autorisa sans doute, comme à Semur, comme à Rouen, l'érection d'un ou de plusieurs sanctuaires où les Sœurs pouvaient, à leur loisir, rendre au Cœur du Bien-Aimé un culte privé et facultatif, sans toutefois attirer les foules dans l'église du Couvent par l'éclat des cérémonies publiques et par l'institution d'une confrérie.

Le second Monastère d'Annecy semble avoir été plus privilégié. On lit dans une circulaire du 25 novembre 1729 : « Nous voyons avec consolation la dévotion



du Sacré Cœur de Jésus, dont la Confrérie est établie dans notre église depuis le 21 mars 1716, s'augmenter chaque jour. Nous en solennisons la fête le Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement et le Dimanche suivant. Nous avons les deux jours sermon et Bénédiction; et outre l'indulgence du Vendredi commune à tout l'Ordre, nous avons encore indulgence plénière le Dimanche pour les Associés. Cette fête nous prépare un grand concours de peuple dans notre église, un grand nombre de Messes et de communions.

« Sœur Anne-Madeleine Fortis, Supérieure. »

Des liens très étroits unissaient à la Sainte Source les Monastères de Chambéry et de Rumilly. Pas plus que leurs Sœurs d'Annecy, celles de Chambéry ne surent longtemps résister à la douce attraction que le Cœur de Jésus exerçait sur les Filles de François de Sales. Dès le 22 juillet 1703, un tableau du divin Cœur peint à Turin, à la demande de la Très Honorée Mère Jeanne-Louise de Lécheraine, prenait possession de l'église du Couvent aujourd'hui chapelle du Lycée.

En 1728, le jour de la fête du Sacré Cœur, la Confrérie fut établie dans la même église de la Visitation par une Bulle du Pape Benoît XIII en date du 3 septembre 1727. La Communauté tout entière s'enrôla sous le drapeau de cette Confrérie adoratrice; à la suite les Carmélites, les Bernardines, les Dames de Sainte-Claire, les Pères Camaldules s'empressèrent de se faire inscrire. Beaucoup de religieux et d'ecclésiastiques de Chambéry et une foule de personnes de distinction s'honorèrent aussi de donner leurs noms à l'Association. La Cour elle-même n'y fut pas étrangère; Son Altesse Royale, la Princesse Victoire de Soissons, voulut être placée la toute première en tête de la Confrérie.

La Visitation de Rumilly eut son tableau du Sacré Cœur en 1713, dix ans plus tard que la maison de Chambéry, mais elle obtint une Confrérie près de dix ans plus tôt, par un Bref de Clément XI, du 22 décembre 1719.

## CHAPITRE VI.

### PARIS ET SES ALENTOURS DEVANT LE SACRÉ CŒUR.

L'apparition du culte du Sacré Cœur dans les Monastères de la Visitation à Paris n'est guère postérieure à sa venue dans le diocèse de Lyon. Il fit son entrée dans la capitale de la France, il en prit possession, le jour où parut, gravée à Paris, par les soins de la vénérable Mère Louise-Eugénie de Fontaine, la première image du Sacré Cœur. Mais déjà on s'y était entretenu du mouvement qui portait à ce Cœur adorable les Sœurs de Paray, de Semur, de Dijon et de Moulins. On parlait de Marguerite-Marie, de cette humble Sœur que relevait une prédestination si particulière. N'était-ce pas une Professe du premier monastère, la Mère Marguerite-Jéronyme Hersant qui l'avait reçue à Paray dont elle était Supérieure ? n'était-ce pas elle qui avait ouvert à cette pure colombe la porte de l'arche sainte ? Celle qui avait envoyé la Mère Hersant à Paray se nommait Françoise-Marie Sibour, morte en 1693 à l'âge de 74 ans et 55 de Profession. Elle avait de bonne heure associé dans sa confiance le Cœur de Marie et le Cœur de Jésus. « Le Cœur de Marie, disait-elle à ses Novices de Paris, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, est l'objet de la contemplation du Père Éternel, le reposoir et le trône de Jésus, le sanctuaire de l'Esprit-Saint. Suppliez-le donc, par le Sacré Cœur de Jésus, de vous obtenir un cœur pur, un cœur armé des vertus que Dieu demande de vous. » Elle porta successivement ses ardeurs voyageuses à Compiègne et au premier Monastère de Rennes, d'où elle revint à sa maison de Profession pour y remplir divers emplois. Au commencement de toutes ses prières et actions, elle se renfermait dans le Cœur adorable du Sauveur et s'unissait à ses saintes dispositions d'amour et d'adoration envers le Père céleste. En 1692 elle écrivait dans ses sou-

venirs de Retraite : « La bonté divine me donne une tendre dévotion au Sacré Cœur, là me fut assignée une demeure pour agir et souffrir. » A sa mort (1693), le premier Monastère était gouverné depuis deux ans par la Mère Marie-Thérèse Fouquet, sœur du surintendant des Finances, si fameux par son luxe et par sa disgrâce. C'était une âme d'une générosité admirable. Lorsqu'elle apprit le jugement porté contre son frère, elle se mit à genoux et dit : « Mon Dieu, je leur pardonne comme vous avez pardonné à ceux qui vous ont crucifié, je vous prie de leur donner autant de degrés de grâce et de gloire qu'ils ont donné de sujets de peine et de douleur à ma famille. » Nommée Supérieure en 1691, elle choisit pour Assistante Louise-Antoinette Colbert, sœur du ministre non moins célèbre qui avait succédé au surintendant disgracié.

A peine le livre du Père Croiset et les circulaires de Dijon et de Paray eurent-elles révélé à l'Institut l'insigne honneur dont le Cœur de Jésus le prévenait, que la Mère Marie-Thérèse encouragea l'élan général de la Communauté en érigeant un petit autel au Sacré Cœur, pour que toutes ses filles vinsent s'y embraser du feu que le divin Maître a daigné apporter sur la terre. Ce modeste oratoire devait être agréable à Notre-Seigneur, car la sainte pauvreté, cette vertu si chère à son Cœur, en faisait le principal ornement. (Circulaire du 1<sup>er</sup> Monastère, 9 septembre 1692 <sup>1</sup>.)

Vers le même temps, 1691, la Mère Péronne-Rosalie Greyfié traversant Paris pour aller gouverner le deuxième Monastère de Rouen, put s'édifier des vertus de la

<sup>1</sup> Une belle Vierge donnée vers le même temps par une grande bienfaitrice, Madame Duplessis, fut bénite sous le nom de N.-D. des Cœurs, et tous ceux de la Communauté furent réunis entre ses mains afin qu'elle les plaçât dans celui de son Divin Fils. Madame Duplessis mourut en 1701; ayant fait une chute grave, elle disait : « Volonté de mon Dieu, que vous êtes bonne! avant qu'il vint à moi, ce coup a passé par votre Cœur; je vous adore et je vous aime. » Elle disait encore : « Le tabernacle de ma confiance où je serai à couvert contre les coups de mes ennemis, c'est la conformité aux inclinations du Cœur de mon Jesus. Mon Dieu est content de lui-même, pourquoi ne m'en contenterais-je pas? »

Mère Marie-Thérèse, tout en enrichissant de ses trésors le Couvent qui l'accueillait. La Mère Greyfié portait avec elle le pur esprit de l'Institut et tout un cortège de précieux souvenirs. Souvent sainte Françoise de Chantal l'avait bénie ; elle avait connu la Vénérable Mère de Blonay. Reçue au premier Monastère d'Annecy et formée par la Mère de Chaugy, elle y avait grandi parmi les premières Filles du saint Fondateur. A ces souvenirs du *cher Nessay* s'ajoutaient les faits plus récents dont Péronne-Rosalie avait été le témoin à Paray. Quel ne dut pas être l'empressement de la Mère Fouquet et de ses filles à l'entendre parler de ce passé glorieux ! Mais Paris avait aussi sa légende ; il avait vu le Bienheureux Père, et surtout il avait possédé la sainte Mère de Chantal. Plusieurs des vénérables Sœurs qu'elle avait désignées à l'avance comme devant être de grandes Supérieures, de futures colonnes de l'Institut vivaient encore et même étaient là présentes ; elles citaient les paroles, les enseignements, les adieux de la sainte Mère, elles signalaient la trace de ses pas ; on montrait la chambre qu'elle avait occupée. Il y avait donc un fraternel échange de communications intimes, une mutuelle édification entre ces grandes âmes ; aussi la Mère Greyfié charmée et embaumée tout ensemble de ce qu'elle voyait et entendait, rendit au premier monastère de Paris ce glorieux témoignage : « J'y trouve un grand rapport entre cette Communauté et notre Sainte Source. »

Avons-nous à prouver que le double triennat de la Mère Greyfié à Paray et à Semur ne fut pas oublié, et qu'elle fut discrètement interrogée sur sa conduite envers la Bienheureuse et l'initiative qu'elle avait prise en conduisant sa communauté, la première de toutes, à l'adoration publique du Sacré Cœur ? Au redoublement de ferveur que suscita son passage dans les Visitations de Paris, on put deviner quelles furent les confidences de cette vénérée Mère et quelle influence elle exerçait. Contentons-nous de cueillir quelques fleurs dans ces parterres. J'aime cette maxime de la Sœur Marie-Madeleine Ménard : « J'aurai pour Dieu un cœur d'enfant ; pour le prochain un cœur de mère, et pour moi-même

un cœur de juge. » Sans doute elle avait étudié à l'école du Sacré Cœur. J'aime aussi à répéter avec Sœur Marie-Françoise Bachelier de Beaubourg : « Le Cœur d'un Dieu est à nous et nous n'y pensons pas ! » Sœur Marie-Françoise était contemporaine de la Mère Catherine Angélique du Tillet dont le nom rappelle une grâce du Sacré Cœur.

En 1731, la Communauté du premier Monastère fut dépeuplée par une contagion qui, en trois semaines, lui enleva huit de ses membres. La Mère du Tillet alors Supérieure fut frappée à son tour ; on s'engagea, par un vœu au Sacré Cœur, à faire célébrer une Messe en son honneur, tous les premiers Vendredis pendant un an ; on promit aussi d'autres bonnes œuvres. Ce vœu plut au bon Maître : à partir de ce jour, aucune autre Sœur ne fut atteinte et la Très Honorée Mère guérit heureusement. Plus de vingt ans après elle mourut, dans sa 70<sup>e</sup> année, la veille de la fête du Sacré Cœur qui avait été toujours l'objet de sa plus chère dévotion, et le propre jour de la 50<sup>e</sup> année de sa Profession. Elle alla célébrer au ciel ses Noces d'Or. Une âme fort simple et fort humble, à qui Notre-Seigneur se communiquait familièrement, assura avec certitude, que la Mère Catherine-Angélique jouissait de Dieu, son bonheur ayant été avancé à cause de sa droiture d'intention et de sa charité pour le prochain.

Le second Monastère, celui de la rue Saint-Jacques, ne le cédait pas au premier dans la dévotion au Sacré Cœur. Dès avant 1699, il possédait une Confrérie où les plus grands noms se faisaient inscrire. La Mère Éléonore de Lorraine s'honorait de tenir elle-même les registres. Elle était fille du duc d'Elbeuf, chef de la branche aînée de la maison de Lorraine en France. Sa mère, née Latour d'Auvergne, était sœur du duc de Bouillon grand Chambellan. A quelles alliances Éléonore de Lorraine ne pouvait-elle pas prétendre ? Elle refusa la main du Duc de Cadaval, héritier présomptif de la couronne de Portugal, et s'ensevelit, avec tous ses titres et toutes ses espérances, dans le Couvent de la rue Saint-Jacques. La Reine Marie-Thérèse de France, épouse de Louis XIV, voulut

assister à sa prise d'habit et lui donner le voile blanc. Elle fut aussi témoin de sa Profession et lui donna le voile noir. Deux vertus éminentes embellissaient l'âme de Sœur Éléonore : l'humilité et le plus tendre amour du Sacré Cœur. Non contente de voir fleurir la Confrérie confiée à ses soins, elle voulut avoir dans le Couvent une chapelle du Sacré Cœur, et les libéralités des Princes de sa maison l'aiderent à réaliser ce pieux dessein. Voici ce que nous lisons dans les Annales du second Monastère de la Visitation de Paris, autrefois faubourg Saint-Jacques, aujourd'hui rue de Vaugirard, à la date de 1698 :

« La Reine d'Angleterre à la prière de notre Très Honorée Sœur Marie-Éléonore de Lorraine, vint poser la première pierre de la chapelle érigée en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus. Monseigneur le Cardinal d'Estrées en fit la bénédiction et tout se passa avec beaucoup de pompe, de solennité et de dévotion ; la Reine dont la piété se fait paraître en toutes choses, n'ayant pas voulu qu'on retranchât rien des longues prières qui se font en ces sortes d'occasions.

« Cette chapelle dans laquelle on entre par le principal de nos cloîtres en sera un des plus beaux ornements. Elle est toute bâtie de pierres de taille, de figure ronde, et éclairée par deux grandes croisées, une de chaque côté ; elles sont décorées par le haut d'une très belle architecture et ornée en dehors et en dedans par des têtes de chérubins en relief. Le plafond est à l'italienne et entouré d'une belle corniche ; tout le dedans de la chapelle est revêtu d'une menuiserie magnifique du dessin de M. Mansart ; il y a dans le fond un rétable très beau, enrichi de pilastres avec leurs chapiteaux. Le haut représente une gloire avec des têtes de chérubins, et dans le milieu il y a un espace considérable pour placer un tableau du Sacré Cœur. Il n'est pas encore fait, et les personnes entendues et habiles qu'on a consultées sur ce sujet n'ont pu, jusqu'à présent, être d'accord touchant le dessin. Dans les deux tableaux qui accompagneront celui-là, on peindra la Cène et le Jardin des Olives qui sont les deux mystères de l'amour et des souffrances du

Cœur de Jésus. La table de l'autel est de bois, d'une très belle sculpture ; sur le devant de l'autel on voit des nuages gravés et une gloire au milieu de laquelle est un triangle où on lit en caractères arabes le nom de Dieu ; de cette gloire sortent une infinité de rayons, tout cela est doré et d'un travail admirable. Le bas de la chapelle est parqueté, le balustre qui la ferme est à double cadre, on voit au haut les armoiries de la maison de Lorraine accompagnées de très beaux ornements. Rien au monde n'est mieux entendu que tout ce dessin ; et l'on peut dire qu'il est le chef-d'œuvre des plus habiles ouvriers. Ce sera un monument éternel de la tendre dévotion de notre Très Honorée Sœur Marie-Éléonore envers le Sacré Cœur de Notre-Seigneur. Ce qu'elle fait n'est rien au prix de ce qu'elle voudrait faire ; on la voit incessamment le balai à la main, nettoyant et accommodant tout elle-même ; nous lui faisons souvent la guerre parce qu'elle se donne à peine le loisir de prendre ses repas et que, plus heureuse encore que le Prophète, elle peut non seulement dire que le zèle de la maison de Dieu la dévore, mais aussi qu'il la soutient et qu'il la nourrit.

« Madame la Princesse de Vaudemont dont la piété est toujours portée à contribuer à toutes sortes de bonnes œuvres, a eu beaucoup de part à celle-ci ; elle doit être regardée comme la Fondatrice de cet Oratoire. Elle dit à tout le monde que depuis qu'elle est entrée dans cette dévotion, toutes les prospérités ont abondé en sa maison, et ce bruit se répand si fort, que des personnes de la Cour viennent prier agréablement notre Très Honorée Sœur Marie-Éléonore de les mettre dans cette Confrérie qui rend si heureux. Monsieur le Duc d'Elbeuf a aussi contribué aux frais de l'édifice par des libéralités très considérables ; mais nous ne devons pas oublier, entre les bienfaiteurs de cette chapelle, Mademoiselle d'Elbeuf que nous avons toujours l'honneur de posséder. Cette aimable princesse s'est fait un véritable plaisir de seconder, en tout ce qu'elle a pu, la dévotion et le zèle de sa chère tante, notre T. H. Sœur Marie-Éléonore de Lorraine qui s'est toujours ardemment occupée de la Confrérie du Sacré Cœur. — D. S. B. »

Le troisième Monastère au faubourg Saint-Germain est plus pauvre en documents sur la dévotion qui nous occupe, mais nul doute qu'elle n'y fût implantée de bonne heure comme dans les autres Couvents de l'Ordre. Nous savons que, sous la supériorité de la Mère Louise de Bertillat élue en 1724, Dieu exauça les vœux que lui adressait la Très Honorée Sœur Marie-Thérèse de la Porte pour obtenir la guérison d'un rhumatisme douloureux. Elle promit, avec la permission de ses Supérieurs, de communier le premier Vendredi de chaque mois si elle guérissait, et d'employer les libéralités de son frère à ériger une chapelle au Sacré Cœur. Elle fut guérie et s'acquitta de son vœu<sup>1</sup>.

Il nous est difficile d'affirmer que la dévotion au Sacré Cœur ait été introduite à la Visitation de Chaillot, sous le gouvernement de la Très Honorée Mère Marie-Louise Croiset, sœur du P. Jean Croiset, l'ami et l'historien de la Bienheureuse. Le respect pour les prescriptions de l'Institut paralysa quelque temps sa bonne volonté, ainsi que nous le dirons dans le chapitre suivant. Mais avant de suivre cette grande Religieuse sur le nouveau théâtre que l'appel du premier Monastère de Rouen ouvrit à son zèle, donnons un regard à quel-

<sup>1</sup> Nous lisons dans l'histoire manuscrite du 3<sup>e</sup> Monastère de Paris : « M. de la Porte, Frère de notre T. H. Mère, se fit un plaisir de se charger de la dépense nécessaire à l'érection de cette chapelle... On choisit d'habiles ouvriers qui ménagèrent si bien la place qu'on y destinait, au bas du grand escalier, que, sans faire trop de saillie au dehors, elle est d'une jolie structure. On l'a peinte en marbres de différents goûts ; l'autel est de vrai marbre. Le tableau qui est au-dessus représente le Père Éternel à qui Jesus-Christ présente son Cœur ; notre Vén. Sœur Marguerite-Marie y est représentée en contemplation ; un peu au-dessous d'elle, on voit une seconde religieuse de notre institut dans une profonde adoration. M. de la Porte entra dans notre Monastère pour poser la première pierre. M. notre Confesseur en fit la bénédiction selon le Rituel Romain... » (1725.)

En 1777, ce Monastère du faubourg Saint-Germain construisit une église qui fut consacrée au Sacré Cœur... c'est la première de Paris qui soit dédiée sous ce nom. Le portail en est fort beau : on y monte par cinq grandes marches de pierre. Quatre piliers aussi de pierre en soutiennent l'architecture. Sur le frontispice sont sculptées les armes de la Visitation avec cette inscription : *Sic Deus dilexit*, qui annonce que l'église est dédiée au Sacré Cœur.



ques Monastères voisins de Paris où la dévotion au Sacré Cœur avait pénétré.

Allons d'abord à Amiens : Voici comment la Supérieure du Couvent, Sœur Madeleine-Scolastique Revellois, rend compte de l'établissement du nouveau culte : « Deux de nos Sœurs avaient eu la dévotion d'entreprendre l'érection d'un modeste oratoire du Sacré Cœur dans une des cellules du monastère. Aidées par les aumônes de leurs parents, elles y firent peindre un joli paysage et quelques autres ornements. Dans cet oratoire, il fallait un tableau et un autel, la charité y pourvut. Toutes choses étant ainsi disposées par ces intelligentes sacristines pour le lendemain de l'Octave de la Fête-Dieu, toute la Communauté vint processionnellement offrir ses hommages au Sacré Cœur et lui consacrer tous les cœurs. Puis on récita les litanies composées en l'honneur de ce Cœur sacré, et on continua à les réciter neuf jours entiers avec une allégresse et une ferveur qui ne sont pas restées sans récompense; plusieurs des Religieuses ayant été gratifiées de faveurs particulières. J'espère, ajoute la Très Honorée Mère à qui nous devons ces détails, que Dieu en répandra encore sur la Communauté par les mérites de la fidèle servante dont il s'est servi pour glorifier son Cœur ; toutes nos Sœurs feront de leur mieux pour en inspirer la dévotion. Notre digne Prélat nous a accordé 40 jours d'indulgences chaque fois qu'on visitera cet oratoire. » — Amiens devenait donc un nouveau foyer d'apostolat.

Deux ans après, 25 novembre 1695, la nouvelle Supérieure, la Mère Marie-Aimée Fournier écrivait : « La respectueuse déférence que nous devons aux sentiments de feu notre précieuse Mère Aimée-Bénigne de Lucinge, et le désir de nous rendre conformes au général de l'Institut ne nous a pas permis de prendre de licence qui puisse tirer à conséquence pour l'avenir, si bien que nous nous sommes contentées de faire la fête dans l'intérieur, à la réserve qu'on a dit la sainte Messe que Monseigneur notre illustre Prélat a approuvée, avec les indulgences que Monseigneur le Cardinal de Janson a obtenues de Sa Sainteté en faveur de notre Institut. » On sent

ici l'influence des deux courants dont nous avons constaté l'action contraire; le courant de la prudence partant d'Annecy, et celui qui jaillit de Paray, le courant de l'amour. Enfin nous lisons à la date du 9 octobre 1696 : « Le jour de la Fête du Sacré Cœur concourant avec celle de saint Pierre, nous fîmes à la chapelle du Sacré Cœur chanter des motets de musique composés exprès en son honneur. Notre Très Honorée Mère est incomparable au zèle de cette dévotion, y ayant recours en tous ses besoins. » (Annales du Monastère de la Visitation d'Amiens.)

La dévotion au Sacré Cœur dans le Couvent de Meaux n'a pas une autre origine que dans celui d'Amiens. En 1692, le petit livre du Père Croiset est envoyé de Lyon à Meaux ; la Sœur Madeleine-Aimée Gueston, Assistante du noviciat, et la Mère Lepicart, Directrice, y établissent la dévotion au Sacré Cœur que toute la Communauté adopte bientôt après, sous le gouvernement de la Mère Eugénie de Ligny (1690-1696). Le germe précieux se conserva dans l'intérieur du Monastère sans se développer au dehors pendant près de 20 ans. En 1715, la Mère de Comenge, de concert avec la Comtesse de Rosières, sollicita l'établissement de la Confrérie du Sacré Cœur dans l'église du Monastère. Le Pape Clément XI l'accorda par une bulle du 12 août de la même année. Le Cardinal de Bissy, évêque de Meaux, donna son *visa* en octobre suivant, et la Confrérie fut solennellement érigée dans l'église le 1<sup>er</sup> janvier 1716.

Marguerite de Maillet, Comtesse de Rozières, étant obligée dans l'intérêt de sa famille, de voir le grand monde, cherchait dans la prière et les bonnes œuvres un appui contre les entraînements qu'elle redoutait. Cœur noble et généreux, elle employait son crédit et ses loisirs au soulagement des affligés, dotait les filles pauvres et faisait diverses fondations. Sa piété envers le Sacré Cœur était on ne peut plus tendre, elle dépensa plus de cent mille livres pour propager de toutes parts cette dévotion. Voulant mettre un abîme plus difficile à franchir entre elle et le monde, elle se retira à la Visitation de Meaux en 1718. Là, elle fit construire à ses frais un oratoire

du Sacré Cœur et en 1720, donna 3000 livres pour la fondation du salut du premier Vendredi de chaque mois, « à condition de distribuer une livre dix sols, entre les pauvres qui y auront assisté. » Le célébrant doit réciter l'amende honorable et dire un *De Profundis* pour le repos de l'âme de la fondatrice. Au bout de deux années de réclusion volontaire, la Comtesse de Rozières crut devoir faire un voyage à Paris en septembre 1710 ; mais redoutant son penchant pour le jeu, elle pria Notre-Seigneur de rompre toutes ses mesures, s'il prévoyait qu'elle dût l'offenser pendant ce voyage. Elle fut prise au mois d'août d'une grosse fièvre qu'elle supporta avec un parfait abandon à la volonté de Dieu, ne désirant pas de vivre, ne redoutant pas de mourir ; et elle expira doucement le 8 septembre à l'âge de 73 ans. Elle fut inhumée dans l'église du Monastère au pied de l'autel du Sacré Cœur qu'elle avait fait ériger, (Voir les souvenirs de Sainte-Marie ou Chronique du Monastère de la Visitation de Meaux, par Mgr Allou, évêque de Meaux — Meaux 1875.)

Rapprochons de cette pieuse Comtesse la Mère Louise-Henriette de Comenge, sa contemporaine. Éluë Supérieure en 1712, elle obtint l'adhésion de toutes ses Filles à l'établissement de la Confrérie dans l'église du Monastère, et ne négligea rien pour donner de l'éclat à sa dévotion bien-aimée. La Providence avait mis à ses côtés la généreuse Comtesse pour l'assister dans ses entreprises. Henriette de Comenge était l'âme, Marguerite de Rozières était le bras ; ce que l'une concevait, l'autre l'accomplissait. La Mère de Comenge mourut à Meaux le 21 janvier 1746, à l'âge de 78 ans, dont 61 de Profession. Avant d'expirer elle avait chargé son infirmière de déposer sur son cœur après sa mort, un petit paquet contenant, avec une image du Sacré Cœur de Jésus, un cantique de louanges à la divine Miséricorde composé de plusieurs passages de la Sainte Écriture. Nous le donnons en note <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cantique des Miséricordes du Seigneur que je chanterai tous les jours de ma vie et pendant toute l'éternité.

1. Miséricorde de la création. Psaume CXVIII, v. 72. *Manus tuæ*

## CHAPITRE VII.

ROUEN, RENNES ET NANTES DEVANT LE SACRÉ CŒUR.

### § I.

#### *La Normandie et le Sacré Cœur.*

Nous avons rencontré la Mère Péronne-Rosalie Greyfié au premier Monastère de Paris où elle s'était arrêtée dans le cours de son voyage de Semur à Rouen. Les Sœurs du second Monastère de cette dernière ville l'avaient demandée pour Supérieure. Elle ne tarda pas à y recommencer ce qu'elle avait si heureusement achevé à

*fecerunt me et plasmaverunt me : da mihi intellectum et discam mandata tua.*

Vos mains m'ont fait et m'ont formé; donnez-moi l'intelligence et j'apprendrai vos commandements.

II. Miséricorde de la conservation. Ps. CXX, 5. *Dominus custodit te, Dominus protectio tua.* C'est le Seigneur qui te garde, le Seigneur qui est ta protection.

III. Miséricorde du Baptême. Ps. CXXXVIII, 13. *Suscepisti me de utero matris meæ.* Vous m'avez reçu dès le sein de ma mère.

IV. Miséricorde de l'entrée en religion. Ps. CXXXI, 14. *Hæc requies mea in sæculum sæculi, hic habitabo quoniam elegi eam.* C'est ici pour toujours le lieu de mon repos; ici est ma demeure, parce que je l'ai choisie.

V. Miséricorde de l'éducation en religion. Ps. CXVIII, 34. *Da mihi intellectum et scrutabor legem tuam, et custodiam illam in toto corde meo.* Donnez-moi l'intelligence et j'étudierai votre loi, et je la garderai dans mon cœur.

VI. Miséricorde de la conscience craintive et timorée. Ps. XV, 8. *Providebam Dominum in conspectu meo semper.* Je voyais toujours le Seigneur en ma présence.

VII. Miséricorde de la Confirmation. Ps. CIII, 30. *Emitte Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ.* Vous enverrez votre Esprit et ils seront créés, et vous renouvellez la face de la terre.

VIII. Miséricorde de la Première Communion. Ps. XXII, 5. *Parasti in conspectu meo mensam... et calix meus inebrians quam*

Semur en y établissant le culte du Sacré Cœur. Tels étaient l'autorité de son caractère, la prudence de son esprit et le prestige de ses relations intimes avec la Bienheureuse Marguerite-Marie, que toutes ses nouvelles Filles embrassèrent avec transport la dévotion qu'elle apportait. Les deux premières circulaires qu'elle écrivit en 1692 et en 1694 respirent un ardent amour du Sacré Cœur et une confiance communicative. Dès 1694, à la fin de son premier triennat, elle institua dans l'église du Couvent, une Confrérie du Sacré Cœur dont les statuts déterminés en 1695 furent proposés à la sanction de l'autorité ecclésiastique qui les approuva. En voici la teneur :

Statuts et règlements de la Société du Très Saint Cœur de Jésus-Christ qui doit être établie en l'église ou chapelle du second Monastère de la Visitation de la ville de Rouen.

1° Il y aura un registre qui sera gardé dans ladite église, dans lequel seront écrits les surnoms des associés :

*proclarus est !* Vous avez préparé en ma présence une table ; et le calice qui m'enivre, combien il est magnifique !

IX. Miséricorde de la délivrance de la tentation. Ps. XXV, 1. *Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo. Dominus protectio mea, a quo trepidabo ?* Le Seigneur est ma lumière et mon salut, que craindrai-je ? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, par qui serai-je intimidé ?

X. Miséricorde de la vocation religieuse. Ps. XV, 11. *Notas mihi fecisti vias vitæ.* Vous m'avez fait connaître les voies de la vie.

XI. Miséricorde de ma prise d'habit. Ps. XLIV, 11. *Audi, filia, et vide, obliviscere populum tuum et domum patris tui.* Écoutez, ma fille, et voyez, oubliez votre peuple et la maison de votre père.

XII. Miséricorde de ma Profession. Ps. LXXII, 28. *Mihi adhaerere Deo bonum est.* Mon bonheur est de m'attacher à Dieu.

XIII. Miséricorde de la Confession générale. Ps. CII, 2, 3. *Benedic, anima mea, Domino, qui propitiatur omnibus iniquitatibus tuis.* O mon âme, benis le Seigneur, c'est lui qui rachète toutes tes iniquités.

XIV. Miséricorde de la délivrance d'un attachement à la créature. Ps. CXV, 7. *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis.* Vous avez rompu mes liens, je vous sacrifierai une hostie de louange.

Nous avons tenu à reproduire ici ce cantique ; quel est celui de nos lecteurs qui ne puisse, en recapitulant les visites que la divine miséricorde a faites à son âme, composer aussi son hymne d'actions de grâces, et préluder ici-bas, en le recitant, aux alléluia de l'éternelle patrie :

et toute personne de l'un et de l'autre sexe, séculière ou régulière, peut être associée en ladite société.

2<sup>o</sup> Les associés choisiront un jour et une heure qui seront marqués sur ledit registre, pour le passer une fois chaque année en oraison devant le Saint-Sacrement ou aux pieds d'un crucifix, en s'unissant au culte que Jésus-Christ rend à son Père au Très Saint-Sacrement de l'autel et dans le ciel, et à celui qu'il lui a rendu mourant sur la croix.

Lesdits associés communieront le jour qu'ils seront reçus et enregistrés en ladite association, dans l'intention de se consacrer tout à Jésus-Christ pour entrer dans les sentiments de son divin Cœur.

Un Bref du Souverain Pontife Innocent XII, à la date de 25 janvier 1693, approuva ces Statuts et les enrichit de nombreuses indulgences. Monseigneur Colbert, archevêque de Rouen, fit apposer sur ce Bref le *visa* de l'Archevêché.

L'érection canonique de la Confrérie lui assura la faveur des pieux fidèles; les inscriptions devinrent si nombreuses qu'on dut ouvrir un second registre qui fut spécialement réservé à la Communauté, aux Prêtres, aux Religieux et aux Religieuses, tandis que le premier continua de recevoir les noms des laïques dont la ferveur n'était guère moins empressée.

Dès ce moment on put dire que le Sacré Cœur régnait en souverain sur le second Monastère; toutes les Religieuses étaient ses tributaires. En 1734, une chapelle fut dédiée à ce Cœur adorable dans l'intérieur du Couvent. Dix ans après, on voulut ériger au Roi des cœurs un sanctuaire moins indigne de lui, et la nouvelle et belle église de ce Monastère fut mise sous le vocable du Sacré Cœur. C'est une des plus anciennes qui lui aient été dédiées. Le 30 novembre 1757, elle fut solennellement consacrée par les mains de Monseigneur Tériey, évêque de Lomby; Son Éminence de Saulx-Tavanne étant alors archevêque de Rouen.

Le premier Monastère de la Visitation à Rouen ne le cède pas au second pour la dévotion au Sacré Cœur. Une copie d'un livre traitant de cette dévotion étant tombée

entre les mains de la Mère de Bauquemare de Bourdeny, elle le fit imprimer à Rouen chez Hérault et obtint à cet effet plusieurs approbations de l'Ordinaire en date du 30 mai et 1<sup>er</sup> juin 1693. L'impression fut achevée pour la première fois le 1<sup>er</sup> juin 1694; Ce livre obtint un grand succès, il en était à sa 4<sup>e</sup> édition en 1701; voici son titre : *La dévotion au Sacré Cœur*. On peut juger de l'accueil fait à cet ouvrage et à la dévotion qu'il patronnait par cet extrait de la Circulaire que la Mère de Bourdeny envoyait à tout l'Institut le 30 décembre 1694. « Le Sacré Cœur de Jésus soit l'amour, le centre et le repos de tous les nôtres dans le temps et dans l'éternité ! Nous ne croyons pas avoir rien à changer pour ce qui regarde la dévotion au Sacré Cœur, ne faisant rien d'extraordinaire que pour nous prévaloir de la grâce des Indulgences pour 7 ans que nous a accordées le Saint Père le Pape (Innocent XII). Les séculiers sont aussi zélés qu'enous à les gagner ; et par cette dévotion, nous espérons entrer toujours plus dans l'esprit de douceur et d'humilité de notre sainte vocation. »

Les deux triennats de la Mère de Bourdeny étant terminés, la Communauté élit pour Supérieure la Très Honorée Mère Louise Croiset, Professe de Chaillot, le 29 mai 1695. Elle était la Sœur du saint et savant Père Croiset premier biographe de la Bienheureuse Marguerite-Marie. Nous avons dit ses vaines tentatives pour établir à Chaillot la dévotion au Sacré Cœur ; aussi, grande fut sa joie de trouver dans le premier Monastère de Rouen des cœurs gagnés à la sainte cause. De concert avec la vénérable Déposée, elle fit représenter, dans les peintures qui décoraient le plafond d'une chapelle de la Sainte Vierge, une multitude d'anges en adoration autour du Sacré Cœur de Jésus-Christ. Mais le zèle de la Mère Louise voulut davantage ; et bientôt, à la joie générale de la Communauté, elle signala sa piété en établissant dans l'église du Monastère la Confrérie et la fête du divin Cœur de Jésus. « D'abord, disent les annales du Couvent, elle fut du temps à se résoudre ainsi que toutes les Supérieures des maisons de l'Ordre, pour admettre cette dévotion, par zèle pour la régularité ; mais il

lui arriva ainsi qu'à plusieurs autres, en plusieurs rencontres, d'expérimenter d'une manière sensible que le ciel l'approuvait. Voici le fait ; après que cette très honorée Mère se fut opposée un long espace de temps aux désirs et aux sollicitations que la Communauté lui faisait pour l'érection de cette fête, alléguant l'exacritude que requiert notre saint Fondateur, marquée dans la Constitution XVIII<sup>e</sup>, de ne point se surcharger de dévotions extraordinaires, la divine Providence permit que cette vertueuse Mère fût atteinte de violentes coliques, ce qui porta chacune de ses filles à adresser au Seigneur les prières les plus ferventes pour son soulagement ; mais la chère malade ne recevait aucun secours des remèdes qui, selon toute apparence humaine, auraient dû la guérir. C'est alors que l'idée lui vint, ainsi qu'à la Communauté entière, de s'engager par vœu à établir la fête du Sacré Cœur avec la permission du Prélat, et d'ériger dans notre église la Confrérie adoratrice en faveur de toutes les personnes qui voudraient s'y enrôler. A peine ce vœu fut-il prononcé, que la malade se trouva subitement guérie. Fidèle à sa promesse, elle fit les démarches nécessaires pour obtenir du Souverain Pontife Innocent XII une Bulle d'Indulgences en faveur des associés. Elle fut expédiée le 16 janvier 1698, et Monseigneur Colbert, archevêque de Rouen, en autorisa la publication, le 3 mai de la même année. Il approuva aussi les Statuts de l'Association. »

La première solennité de la fête fut fixée au Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement qui, en cette année 1698, tombait le 6 juin. Afin d'ajouter à l'éclat de la fête, la Mère Croiset fit imprimer des affiches ainsi conçues :

« Vous êtes avertis que dans l'église du premier Monastère de la Visitation Sainte Marie de cette ville de Rouen, il s'établit, sous l'autorité et permission de Monseigneur l'Archevêque, une société pour l'invocation du Sacré Cœur de Jésus avec indulgence plénière à perpétuité, accordée par Notre Saint Père le Pape, aux Associés de l'un et l'autre sexe, lesquels gagneront ladite indulgence pour la première fois, le jour qu'ils se feront



enrôler après être confessés et communies à cette intention. Ceux qui voudront entrer en cette sainte société, apporteront leurs billets audit monastère pour être inscrits, et recevoir un imprimé de l'explication de cette dévotion avant la fête principale, qui se fera à perpétuité, le Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement, qui arrivera cette année 1698 le 6 juin. Il y aura indulgence plénière, exposition du Saint-Sacrement et prédication par M. Moisson, à 4 heures, et ensuite la bénédiction ».

Afin de donner connaissance au public des devoirs et des faveurs attachés à cette association, la Mère Croiset fit imprimer des cahiers pour chaque associé. Ils contenaient 1<sup>o</sup> la Bulle des Indulgences, 2<sup>o</sup> le visa de l'Archevêque et l'approbation des Statuts de la Confrérie, 3<sup>o</sup> un avertissement sur la nature de cette dévotion et l'exposition de la Bulle. La Très Honorée Mère fit aussi imprimer la Messe pour la fête et voulut qu'on tint un registre des associés.

Dans leur circulaire du 15 juin 1698, les Sœurs du premier Monastère, annonçant à l'Institut la réélection de la Mère Croiset, parlent de la fête du Sacré Cœur et de l'association récemment établie. Elles disent que le nombre des associés est incroyable, que la fête a été célébrée avec un concours extraordinaire. La Messe du Sacré Cœur, ajoutent-elles, a été chantée par Messieurs du Grand Séminaire à qui il appartenait de faire l'ouverture de cette dévotion établie depuis longtemps dans leur Congrégation. Il s'agit des Pères Eudistes.) Nous eûmes un sermon admirable après lequel il vint du monde en grand nombre pour s'associer. Notre chère Mère n'a rien voulu faire en tout ceci sans avoir prévenu notre Sainte Source, laquelle lui a donné son approbation, souhaitant que tout l'Ordre en eût de même. »

Cette attention constante à rappeler qu'en toute chose on marche d'accord avec Annecy est sans doute un hommage rendu à la primauté du monastère, mais elle est aussi un indice des habitudes de réserve dans lesquelles la Sainte Source se tenait par rapport à la dévotion au Sacré Cœur. Trois ans plus tard, la Mère Croiset, au moment de terminer ses deux triennats, laisse entrevoir

une préoccupation toute semblable dans sa circulaire à tout l'Institut, en date du 6 décembre 1700 ; on y lit :

« Nous voyons avec consolation la dévotion au Sacré Cœur s'augmenter tous les jours, le nombre des personnes qui s'y engagent est si grand qu'il est aisé de connaître que Dieu en veut établir dans les âmes les divins sentiments. Nous avons trouvé cette Communauté très ardente à s'approprier cette dévotion au Cœur adorable dans le dessein d'en être avouées les vraies filles, comme disait notre saint Fondateur, par les exercices d'un fidèle recueillement, d'une humilité profonde, d'une parfaite dépendance et cordiale douceur qui sont à la fois les vertus propres aux filles de la Visitation et celles qu'inspire cette dévotion. Elle n'engage du reste à aucune prière ni Office particulier, mais bien à se tenir fidèlement attaché à Dieu, en se pénétrant des mystères sacrés de la vie de Jésus-Christ.

« Ces vues nous ont portée, avec l'approbation de notre sainte Source et celle de notre précieuse Déposée, à procurer que cette dévotion établie céans (depuis l'arrivée en cette ville de ma Très Honorée Sœur Péronne-Rosalie Greyfié) fût autorisée du Saint-Siège, ce que nous avons obtenu avec d'amples indulgences à perpétuité qui s'étendent quasi sur toutes les pratiques de vertu qui nous sont en usage ; lesquelles indulgences ont été reçues et publiées avec toute l'approbation qu'on pouvait souhaiter, sous les ordres de Monseigneur l'Archevêque.

« La fête qui a été marquée par Notre Saint Père le Pape au premier Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement, est célébrée avec tant de dévotion par les fidèles, qu'il n'y a plus de différence avec celles de la Visitation et de notre saint Fondateur ; les Messes depuis cinq heures du matin occupent nos trois autels en sorte que plusieurs prêtres sont même obligés de se retirer faute de place ; si notre église était dix fois plus grande qu'elle n'est, elle ne contiendrait pas la foule qui se présente. Les communions sont en si grand nombre qu'on ne peut les nombrer ces jours-là. Les plus habiles prédicateurs se font honneur d'y prêcher, et Messieurs les Curés, avec

leur clergé, d'y venir chanter des grandes Messes, ce qui fait voir la piété qui anime les fidèles à honorer la divine personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa sainte Mère et son serviteur François de Sales, notre Fondateur ; ce qui nous est d'une grande consolation, et de voir aussi nos chères Sœurs ne point abandonner le chœur ces jours-là. »

Tels étaient les adieux de Marie-Louise Croiset à cette ville de Rouen si hospitalière au Sacré Cœur. Tel le cri de victoire et de reconnaissance qu'elle envoyait à tout l'Institut. Devant cette voix du peuple, écho de la voix de Dieu, devant cette manifestation de la piété catholique acclamant la dévotion nouvelle, devant cette floraison des vertus les plus chères à saint François de Sales, que pouvait devenir l'opposition d'Annecy ou plutôt la temporisation que lui dictait la prudence ? Elle se sentait désarmée, emportée par le mouvement. Du reste, l'autorisation venue de Rome amènerait à bref délai cette uniformité dans la prière tant recommandée par le saint Fondateur, et rien ne faisait redouter l'encombrement des observances ; car, de pratiques de piété et d'Offices particuliers il n'était pas question. Tout était laissé à l'initiative personnelle ; dans cette dévotion tout va du Cœur au cœur.

Le 29 juillet 1711, la mort ravit à l'affection de sa famille religieuse, la vénérable Sœur Jeanne-Marie de Bauquemare de Bourdeny, âgée de 84 ans dont 63 de Profession et 33 dans la charge de Supérieure. La vertu de cette pieuse zélatrice du Sacré Cœur était si universellement reconnue, qu'un Général d'Ordre l'ayant honorée de sa visite disait d'elle : « J'ai vu à Rouen, en la personne de la Mère de Bourdeny, le phénix de la Visitation. »

Elle sembla revivre dans la Sœur Marie-Agnès Gréard qui fut élue Supérieure de la Communauté le 1<sup>er</sup> juin 1713. Marie-Agnès était née de parents favorisés des biens de la fortune, mais plus encore de ceux de la probité, du mérite et de la vertu. Son père, avocat au Parlement de Normandie, réunissait en sa personne des qualités éminentes qui lui valurent du Roi Louis XIV,

avec des lettres de noblesse, les témoignages les plus honorables de l'estime que Sa Majesté avait pour lui. Il donna deux de ses enfants à la Visitation : Sœur Marie-Agnès et Sœur Marguerite-Séraphique. Toutes les deux se signalèrent par leurs vertus religieuses et par leur zèle à étendre le culte du Sacré Cœur. Sœur Marie-Agnès à laquelle nous consacrons spécialement ces pages, se montra la fidèle disciple du divin Cœur avant d'en être l'apôtre. Sa douceur était si grande qu'on disait au couvent : « Faire de la peine à la Mère Marie-Agnès, c'est acquérir un titre à sa bienveillance. » Au lieu de se plaindre d'un manque d'égard et d'un procédé blessant, elle se recueillait en elle-même et ne laissait échapper que ces paroles : « Il suffit que le Cœur de Jésus l'agrée et le reçoive. » Laissons cette Mère si suave peindre elle-même les sentiments qui l'animaient. « En m'unissant au Sacré Cœur de Jésus, j'ai compris qu'il demandait de moi des sacrifices dignes de lui et qui doivent coûter cher à la nature. Cette impression m'a été communiquée en plusieurs occasions où je me suis trouvée dans un état de pure souffrance ; mais en même temps le silence m'a été ordonné sur la matière de ces sacrifices, qui demeureront entre Dieu et moi pour l'éternité. Un Dieu crucifié se plaît aux sacrifices d'un cœur souffrant, sacrifices plus précieux à ses yeux que ceux du sang et de la vie. O Jésus immolé, je le dois à votre amour, tout est à vous ! Il m'a semblé entendre la voix secrète de Notre-Seigneur qui me répondait intérieurement. « Je te ferai connaître combien il faut que tu souffres pour moi, mais je ne t'abandonnerai pas et je serai toujours avec toi dans la tribulation. » Et mon abandon à toutes ses volontés a été sans bornes. »

Depuis longtemps le Cœur de Jésus l'attirait par l'impression de ses divins attraits ; mais en 1720, « Notre-Seigneur, dit-elle, me fit entendre qu'il voulait se communiquer à moi dans la plénitude de son amour et me faire vivre de sa vie. Dans un moment où ce désir était en moi plus vif et plus ardent qu'à l'ordinaire, ce Cœur Sacré a paru s'ouvrir pour me recevoir : j'y suis entrée, j'y ai pénétré de plus en plus, enfin je me suis trouvée

comme perdue dans cet abîme d'amour d'où j'aurais souhaité ne jamais sortir. D'autre fois il me semble que c'est mon faible cœur qui s'ouvre pour recevoir Jésus, et je vois par une connaissance intellectuelle ce divin Époux qui tantôt unit mon cœur au sien et les attache l'un à l'autre par un lien indissoluble, et qui tantôt me communique et fait passer dans mon âme une participation de sa vie, de son esprit, de ses sentiments.

« Pour reconnaître ces faveurs et mille autres plus précieuses encore, le divin Maître m'a fait entendre que sa volonté était que je travaillasse, tout indigne que j'en suis, à l'exaltation de son Sacré Cœur, m'employant autant qu'il est en moi à le faire connaître et aimer. »

Marie-Agnès eut donc, elle aussi, sa vocation, comme Madeleine Rémuzat sa contemporaine et sa correspondante; comme antérieurement Madeleine Joly et la Bienheureuse elle-même. On le voit, la prédestination arrêtée sur la Visitation ne s'en éloignait pas, et les dons de Jésus étaient sans repentance.

Tout l'Institut, que dis-je, toute la France dans ce qu'elle a de plus distingué et de plus vertueux ont su ce que Marie-Agnès Gréard a fait pour répondre à sa mission; mais ce qu'on ne sait pas, ce que Dieu seul a connu, c'est le prix dont il lui fallait payer la gloire de s'employer à une si sainte cause. Les résultats obtenus donnent seuls la mesure des souffrances qu'elle a supportées. Mais assurée de la protection du Cœur adorable, elle ne se laissa jamais abattre; la gloire du Sacré Cœur, l'adoration du Sacré Cœur, l'union avec le Sacré Cœur devinrent le seul objet de son zèle, la matière la plus ordinaire de ses entretiens et le sujet de sa correspondance. Elle ne respirait que le divin amour, et ses paroles semblaient n'être que des étincelles du feu céleste dont son cœur était embrasé.

Ces brûlantes ardeurs ne pouvaient rester captives dans l'enceinte trop étroite du Couvent; aussi la Mère Marie-Agnès ne cessait-elle d'en sortir par ses écrits, par sa correspondance, par les œuvres dont elle était l'inspiratrice et le soutien. Ses livrets, ses feuilles volantes circulaient partout. Un seul petit cahier de l'Exercice inté-

rieur du Sacré Cœur, tiré à plus de vingt-cinq mille exemplaires tous écoulés, est allé chercher les chrétiens jusqu'à Constantinople. Il a de plus passé en Amérique, à la Louisiane et en Espagne, suscitant partout nombre de fervents adorateurs et d'oratoires consacrés à ce Cœur adorable.

Et ce n'étaient là que des préludes. La généreuse zélatrice méditait de faire entrer le Cœur de Jésus dans un des premiers et des plus augustes temples du monde, pour qu'il y reçût de solennels honneurs. Elle y parvint en 1724.

Il y avait dans la cathédrale une ancienne chapelle dédiée à N.-D. de Pitié. Pauvre et délabrée de toutes parts, elle n'avait plus que les quatre murs, avec une figure en relief de la Sainte Vierge et un autel de pierre sur lequel depuis un temps immémorial on ne célébrait plus les saints Mystères. La Mère Marie-Agnès voulut faire reflourir ces ruines. De prime abord, elle ne portait pas son ambition si haut, elle n'aspirait qu'à faire placer un tableau du Sacré Cœur sur un des piliers de la basilique, proche le sanctuaire. Elle en parla à une personne de distinction qui l'encouragea à tenter davantage : « Que ne changez-vous, lui dit-elle, la chapelle de N.-D. de Pitié en chapelle du Sacré Cœur ? » La Mère sollicita auprès du Chapitre assemblé la permission de faire réparer le sanctuaire de N.-D. de Pitié. Chose remarquable et qui prouve bien que le Cœur de Jésus tourne à son gré les cœurs, les chanoines, unanimement, lui donnèrent carte blanche; dès lors, elle ne visa plus qu'à faire, de cette chapelle abandonnée, une splendide chapelle en l'honneur du Sacré Cœur.

Mais pour cette transformation il fallait des trésors, et la Mère Gréard ne possédait que cinquante francs. A défaut de ressources assurées, elle avait sa confiance en Dieu; elle se mit donc à l'œuvre et dépensa plus de 1.800 livres fournies par 80 personnes, qui lui envoyèrent leurs offrandes. Il n'y eut pas jusqu'aux ouvriers eux-mêmes qui ne voulussent prélever quelque chose sur le salaire de leurs journées. La vénérable Mère donna le plan qui fut suivi à la perfection, et du sein du

plus affreux délabrement, on vit surgir une chapelle magnifique. Tout ce beau travail ne coûta rien au monastère ni aux familles des Sœurs, le Sacré Cœur lui-même suscitait bienfaiteurs et bienfaitrices ; les secours arrivaient de toutes parts et même de plus de 100 lieues. Le Souverain Pontife contribua de son côté à la bonne œuvre en prodiguant les indulgences. La chapelle une fois ouverte vit arriver de nombreux pèlerins ; les étrangers que leurs affaires appelaient à Rouen, les touristes qui visitaient cette grande ville aimaient à y faire leurs dévotions ; nombre de chanoines et de premiers dignitaires y disaient souvent la Messe.

Plus d'un an avant la naissance du Dauphin, père de Louis XVI, les membres du Chapitre vinrent dire une neuvaine de Messes dans le nouveau sanctuaire du Sacré Cœur pour demander à Dieu un prince si vivement attendu par la France. La faveur une fois obtenue, un tableau fut placé dans cette même chapelle comme ex-voto de reconnaissance ; il montre la Reine présentant au Sacré Cœur son nouveau-né. Marie Leczinska voulut aussi que son nom figurât sur le registre de la Confrérie de la cathédrale en tête de tous les adorateurs. Plusieurs Archevêques et Évêques, nombre de chanoines, d'Abbés et de personnes du premier rang suivirent ce royal exemple en inscrivant leurs noms.

Le Sacré Cœur se montrait libéral envers les associés qui mettaient en lui leur confiance ; mais, prodigue de ses grâces en faveur des pèlerins qui l'imploraient dans cette chapelle, il n'oubliait pas le Monastère qui s'était appliqué à l'ériger. Il y fit régner l'union des cœurs, jointe à un attachement inviolable au centre de l'unité et à toutes les observances que saint François de Sales a recommandées à ses Filles.

La supériorité de la Mère Agnès avait ses intermitteces obligées, son zèle n'en avait pas. Elle échangeait, il est vrai, avec sa sœur Marguerite-Séraphique Gréard, le sceptre de l'autorité, mais il est une fonction que, du consentement de la nouvelle Supérieure, elle ne voulut jamais abdiquer, celle de zélatrice du Sacré Cœur. A elle la direction de la Confrérie de ce Cœur

adorable ; à elle le soin de composer et de distribuer les feuilles volantes et les billets imprimés ; c'étaient de pieuses méditations, des formules de prière, d'adoration, de consécration et d'amende honorable. L'on admire tout à la fois dans ces opuscules la solidité de son esprit, la justesse et l'élégance de son langage, et plus encore la vivacité de son amour. Elle soutenait aussi le fardeau d'une écrasante correspondance. Que ne nous est-il donné d'en entrevoir les trésors ! nous pourrions nous rendre compte du nombre des chapelles et des Confréries qu'elle a suscitées, des défaillances qu'elle a encouragées, des susceptibilités qu'elle a su apaiser, des difficultés de toute nature dont elle a triomphé. Dans le cours des négociations qu'elle entreprit en cour de Rome pour obtenir des indulgences, il lui arriva de négliger certaines formalités dont l'oubli froissa les membres du Chapitre, toujours si délicats à l'endroit de leurs privilèges ; elle s'excusait alors avec une humilité charmante et ne tardait pas à reconquérir la bienveillance des plus susceptibles. On jugera des ennuis qu'elle eut à supporter par les deux lettres à M. Robinet que nous mettons en note <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Vive Jésus !

Monsieur, je m'adresse à vous pour que vous soyez mon protecteur auprès des Messieurs du Chapitre. J'ai parlé à plusieurs de ces Messieurs en particulier de la dévotion au Sacré Cœur, ils m'ont paru ne pas désapprouver mon zèle. J'ai pris sur mon compte de demander des Indulgences à Rome ; je les ai communiquées et proposées à Messieurs les Vicaires Généraux en leur faisant voir les approbations de feu Mgr Colbert, archevêque de Rouen, de plusieurs autres Evêques du royaume et en particulier de M. le Cardinal de Noailles, qui ont approuvé cette dévotion pour leurs diocésains. Ils ont, en conformité, visé l'indulgence pour le Diocèse de Rouen. Je l'ai fait imprimer et afficher, disant aux gens qui en sont chargés, qu'ils fissent selon les usages ordinaires dans ces sortes d'affaires ; leur zèle et le mien sont bien pardonnables dans cette occasion, surtout à une religieuse qui ignore les formalités.

La grâce que je demande au Chapitre, c'est d'approuver pour leur eglise ces mêmes Indulgences. Je m'engage à faire imprimer leur approbation. Je supplie aussi très instamment ces Messieurs de permettre qu'après leur Office, on chante une Messe le lendemain de l'Octave du Saint-Sacrement. Quant à l'association qui a paru faire peine à quelqu'un des Messieurs, elle consiste en tout à donner une heure par an, au jour de sa dévotion,



Le 12 mai 1729, elle écrivait au même M. Robinet <sup>1</sup>:

Le zèle que la Mère Agnès Gréard mettait à propager au loin le royaume du Sacré Cœur ne lui faisait pas né-

pour se renouveler dans l'amour que nous devons à Jésus-Christ; ce qui se peut faire dans son cabinet ou dans une eglise selon qu'il convient à chacun, et par conséquent c'est chose bien éloignée des confréries ordinaires et qui n'incommodera jamais dans la cathédrale.

Trente à quarante personnes de fort grande distinction ont demandé la participation des Indulgences, entre autres quelques chanoines et dignités de Cambrai, qui se disent depuis longtemps en contraternité avec votre auguste cathédrale. Nous avons aussi quelques Seigneurs et grandes Dames qui ont été touchés de savoir un nouveau sanctuaire élevé en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus et veulent être en communion de prières avec vous, Monsieur.

Nous venons d'apprendre par des lettres certaines que l'Espagne, la Pologne, et actuellement la France, c'est-à-dire les Rois, emploient leur médiation auprès du Pape pour obtenir une fête universelle du Sacré Cœur dans tout le monde chrétien, et que la Reine de France, avec le Roi son père, fait élever une chapelle du Sacré Cœur dans la ville de Blois; cette auguste Princesse étant dès Varsovie de cette association et ayant grand zèle pour cela, nous espérons voir quelques-uns de ces pieux monuments dans votre chapelle.

Vous trouverez quelques mots en bas de la Bulle, que l'on attribue à mon zèle. Je ne m'en défends pas, parce que je suis persuadée qu'il vous sera agréable, et à Messieurs du Chapitre, avec mon offrande de cent soixante pistoles que le Sacré Cœur de Jésus nous a déjà envoyés, ou plutôt à Messieurs de la cathédrale, jusqu'à cent lieues d'ici, sans le demander.

Je compte, Monsieur, sur vos bontés, ayant l'honneur d'être plus que personne, avec un sincère respect, Monsieur, votre très humble et très obéissante servante.

Sœur M. A. Gréard, Supérieure de la Visitation Sainte-Marie, ce 25 mars 1727.

<sup>1</sup> Vive Jésus ! Monsieur, j'ai l'honneur de vous écrire pour vous demander si nous ne ferons pas la solennité de la fête du Sacré Cœur le jour qui lui est propre, marqué par la Bulle des Indulgences plénieres, au Vendredi d'après l'Octave du St-Sacrement qui est exposé ce jour-là.

La demande que nous avons l'honneur de vous faire, Monsieur, est parce que la fête de S. Jean concourt cette année avec le jour du Sacré Cœur, et que cette fête est solennelle dans l'Eglise; mais d'un autre côté, celle du Sacré Cœur est solennelle et fixée par le S. Père pour le Vendredi d'après l'Octave; si elle ne se faisait pas ce jour-là, on la croirait abolie; j'ai pensé, si vous le jugez convenable de cette manière, que nous aurons à l'ordinaire le St-Sacrement exposé, nous ferons chanter, sur les 9 heures, la Messe que l'on a toujours chantée du Sacré Cœur, et les prêtres qui viendront dire la Messe la pourront dire de S. Jean avec une collecte du Sacré Cœur, les laissant libres de faire ce qu'ils

glier sa propre maison. Ne pouvant ménager une chapelle du Sacré Cœur dans l'église de son Monastère vu ses proportions exigües, elle fit représenter ce Cœur adorable en relief dans le rétable du grand autel, l'entoura d'ornements convenables avec ces mots écrits en lettres d'or : *O Sacré Cœur de Jésus, soyez la vie de notre vie !* (1731.) C'est là que ses Sœurs venaient puiser les grâces dont elles avaient besoin.

L'apparition du livre de Mgr Languet combla de joie cette fervente Communauté et ajouta à ses ardeurs. La Mère Agnès, dans sa circulaire du 3 février 1730 s'exprime ainsi : « Je ne puis fermer cette lettre sans vous apprendre les progrès rapides que fait la dévotion au Sacré Cœur. La vie de la Vénérable Sœur Alacoque, si fort critiquée par de prétendue sages et prudents du siècle, fait à présent l'admiration de ceux qui la lisent une seconde fois dans un esprit différent de la première. Dieu qui se joue des desseins des hommes a produit au milieu de la persécution des prodiges et des effets de sa toute-puissance. »

Elle rappelle ensuite ce qu'elle a fait pour obtenir de Rome la fête universelle du Sacré Cœur et la Béatification de sainte Jeanne de Chantal, « s'étant, dit-elle, adressée pour cela à une personne qui approche bien près de sa Sainteté, » c'est ainsi qu'elle désigne son Excellence le Nonce qui, dans un voyage à Rouen, avait daigné entrer dans le monastère. Enfin elle termine son épître en disant : « C'est par la Très Honorée Mère de Sulli et quelques autres de nos Sœurs de Saint-Denis,

voudront sur cela, nous aurons un sermon et le salut à l'ordinaire.

Votre chapelle de la cathédrale devient bien célèbre par toutes les neuvaines et les vœux que l'on y fait de loin et par le recours continuel de la ville ; c'est l'effet des heureuses predictions qu'a faites sur cette chapelle le saint Père Gourdan. J'assemble actuellement pour commencer une somme propre à avoir un joli petit fonds pour faire un titre à perpétuité à cette chapelle qu'on appelle miraculeuse. C'est vous, Monsieur, qui en avez été le premier mobile par votre inspiration que j'ai tâché de seconder sans qu'il en coûte rien à la Communauté.

J'ai l'honneur d'être dans un profond respect, Monsieur, votre très humble et très obéissante fille et servante en Notre Seigneur.

S<sup>r</sup> M. A. Gréard. D. S. B.

que nous avons eu connaissance d'une société de vignerons dans le village d'Estains, à quelques lieues de Paris. Ces élus du Seigneur mènent la vie des premiers chrétiens, s'entretenant ensemble, au milieu de leurs travaux, du royaume de Dieu. Ils sont de continuels adorateurs du divin Cœur de Jésus, ils en ont établi l'association dans leur village et y ont attiré nombre de personnes de Paris. Quelques-uns des principaux d'entre eux sont venus exprès en cette ville s'informer de ce qui regarde cette dévotion. Je me réjouis et me glorifie de ce qu'ils ont bien voulu m'inscrire dans leur association. »

La circulaire du 25 juin 1733 prouve que la Mère Marguerite-Séraphique Gréard rivalisait avec sa sœur, alors déposée, de confiance envers le Sacré Cœur. Presque toute la communauté avait été visitée en même temps par la maladie ; la lecture du réfectoire avait dû être interrompue ; on avait dit les Ténèbres sur le ton de Matines. Trois Sœurs et une tourière avaient déjà succombé, et trois autres Sœurs dont une jeune professe étaient à l'extrémité. La Mère Séraphique eut recours aux Cœurs très saints de Jésus et de Marie et fit un vœu ; sur l'heure même, les malades commencèrent à respirer et jouirent ensuite d'une parfaite santé. Cette Mère vénérée acheva à son tour ses deux triennats le 6 juin 1739, et la Sœur Marguerite-Angélique Le Couteulx lui succéda. La croix fut le partage de cette nouvelle Mère et souvent le divin Époux la fit boire au calice amer de la séparation. Une de ses peines les plus sensibles fut la mort de Sœur Marie-Agnès Gréard, arrivée le 29 octobre 1742. La dévotion de cette ardente apôtre du Cœur de Jésus n'avait fait que s'accroître à mesure que l'œil de son amour lui en découvrait davantage les merveilleuses richesses. « Ce qui m'inspire une si tendre dévotion envers le Sacré Cœur, disait-elle, c'est la vue des trésors infinis que j'y découvre. Il est le sanctuaire de la Trinité, en lui sont renfermés tous les trésors de la divinité, c'est le centre de l'Église, un paradis délicieux pendant cette vie mortelle, comme il le doit être dans la vie éternelle. Je vois que nous ne pouvons rendre à Dieu un culte digne de Lui que par Jésus-Christ et avec Jésus-Christ. »

Avant d'aller contempler le paradis du ciel, il fallut que la souffrance lui en ouvrit les portes. Le 8 août 1739, Sœur Marie-Agnès Gréard fut frappée d'apoplexie et bientôt d'une paralysie qui gagna tout le corps. Son esprit et sa raison seuls ne furent pas atteints et demeurèrent intacts jusqu'à son dernier soupir. Les neufs derniers jours qu'elle passa sur la terre furent pour celles qui l'entouraient un sujet continuel d'édification par sa complète adhésion à la divine volonté. Elle n'avait aimé que le Sacré Cœur, n'avait travaillé que pour le Sacré Cœur, elle alla se plonger dans le Sacré Cœur pour toujours. La Sœur Marguerite-Séraphique la suivit deux mois après. Étroitement unies ici-bas dans le Sacré Cœur, elles ne pouvaient tarder à se rejoindre pour boire à la même source et savourer les mêmes joies dans l'éternel bonheur. (Notes du premier Monastère de Rouen.)

La Mère Marie-Agnès Gréard avait brillé comme un soleil qui éclipse de ses splendeurs les satellites qui le suivent dans sa course. Sa sœur elle-même, Marguerite-Séraphique, si dévouée aussi au Sacré Cœur, s'efface devant elle. Cependant d'autres astres, à peine visibles au regard de l'histoire, peupleront le ciel de la Visitation de Rouen et mériteraient de fixer un moment notre attention. Signalons au moins cette Sœur Marie Daru qui ne quitta la Visitation militante d'ici-bas que pour rejoindre la Visitation triomphante le 1, décembre 1723. Elle fut guérie miraculeusement le 30 janvier 1687 après une neuvaine à saint François de Sales, et elle lui dut d'autres faveurs encore. Ses communions fréquentes l'inquiétaient ; elle demanda un signe au saint Fondateur et elle se sentit délivrée d'une sorte d'impuissance qui la retenait loin de la sainte Table. Notre-Seigneur lui découvrit en même temps le désir qu'il avait de s'unir aux âmes et en particulier à la sienne. Elle entendit une voix qui l'encourageait à vivre de Dieu, en Dieu, pour Dieu par Jésus-Christ ; » et encore : « Je veux prendre une nouvelle possession de ton cœur, il est mon empire et ma conquête, je veux y régner à jamais. » Chacun des jours destinés à honorer les souffrances de Notre-Seigneur, le cœur de Claude-Marie Daru était livré

à de si étranges angoisses, qu'il rappelait les profondes et immenses douleurs dont le Cœur de l'adorable Victime a été pénétré pour nos péchés. Sa dévotion à ce Cœur divin ne connaissait pas de repos ; elle y recourait sans cesse, comme à un asile toujours sûr, pour rendre en Lui, avec Lui, par Lui, tout honneur et toute gloire à la Très Sainte-Trinité.

Quelle part les fils du V. P. Eudes peuvent-ils revendiquer dans l'accueil si sympathique que la ville de Rouen fit à la dévotion qui entraît dans ses murs ? Il nous est difficile de le dire ; nous admettons volontiers que la semence jetée par le bon Père dans les Séminaires confiés à ses fils, et dans les autres œuvres qu'il a instituées, s'est développée rapidement et a porté beaucoup de fruits <sup>1</sup>. Rien dans les notices, circulaires, documents et

<sup>1</sup> Les Séminaires fondés par le V. P. Eudes étaient au nombre de six : c'étaient ceux de Caen, de Coutances, de Lisieux, de Valogne, de Rouen et d'Évreux. Ceux que les Eudistes dirigèrent après la mort de leur Veneré Fondateur furent ceux d'Avranches, de Rennes, de Blois, de Dôl, de Senlis et de Seez. Ils avaient aussi, avant la grande révolution, les petits séminaires de Rouen, de Rennes, de la Gastière et de Domfront, auxquels il faut joindre le collège de Lisieux.

Ajoutons encore à l'actif du V. P. Eudes les quatre monastères de N.-D. de la Charité du Refuge qu'il put bénir de son vivant. Celui de Caen fut le premier (1652) ; il eut pour rejetons ceux de Rennes (1656), Hennebont (1675-1687) et Guingamp (1676). Vannes, Tours, la Rochelle et Paris furent fondés plus tard.

Enfin n'oublions pas les Confréries des saints Cœurs de Jésus et de Marie qu'il érigeait à la fin de ses missions ; ni surtout le Tiers-Ordre du Sacre Cœur ou Société des enfants du Cœur de la Mère Admirable, créé par le bon Père en 1648, pour sanctifier les âmes qui se sentent attirées à la perfection, et qui, pour un motif quelconque, ne peuvent embrasser la vie religieuse. Cette Société s'étendit rapidement dans les provinces de Normandie et de Bretagne, et le V. P. Eudes put en contempler les merveilleux accroissements.

Nous croyons que les élèves sortis de ces maisons ecclésiastiques avaient à cœur l'accroissement de la dévotion dont les Pères Eudistes leur avaient inspiré l'amour ; nous croyons que les Sœurs vouées par leur nom au culte du saint Cœur de Marie, ne négligeaient pas la dévotion au Cœur de Jésus et travaillaient à la rendre populaire. Enfin nous convenons sans peine que les Confréries et les Fêtes instituées par les Eudistes exerçaient une réelle influence et maintenaient inoublié parmi bon nombre d'âmes le souvenir du divin Cœur. De là se serait formée, si on le veut, dans les provinces de la Normandie et de la Bretagne, une disposition morale qui assurait un favorable accueil à

opuscules de ce temps-là, n'indique qu'on ait vu la moindre identité ni une filiation quelconque entre la dévotion préconisée par les Eudistes et celle dont la Vénérable Marguerite-Marie et le Père de la Colombière sont les messagers prédestinés. Dans celle-ci on parle des Jésuites, de la mission spéciale qui les unit aux Visitandines dans l'apostolat du Sacré Cœur ; mais des Eudistes, pas un mot : nous sommes à nous demander si la Bienheureuse et ses premières collaboratrices de Dijon, de Moulins et de Lyon ont connu l'apostolat du V. P. Eudes. De plus le grand Archidiacre d'Évreux, Henri Boudon, qui certainement connaissait la dévotion du V. P. Eudes pour le Sacré Cœur de Jésus, semble l'avoir totalement perdue de vue dans une lettre à Monsieur Bosguerard son ami (L. 230. Édition Migne.) Il y parle des révélations de Marguerite-Marie, de la mission donnée aux Jésuites, mais du V. P. Eudes, de sa famille spirituelle, rien, absolument rien. Ne serait-ce pas qu'aux yeux du Vénérable Boudon la dévotion venue de Paray était une œuvre entièrement nouvelle, différente de celle du V. P. Eudes et dans ses façons de considérer son objet et dans les hommages qu'elle veut lui offrir <sup>1</sup> ?

une dévotion ayant le Sacré Cœur pour objet ; de là un empressement plus vif à s'enquérir de cette dévotion nouvellement née, à connaître son origine, ses titres de créance. Ainsi le culte fondé et propagé par le V. P. Eudes aurait préparé les voies au culte venu de Paray et rendu les esprits plus attentifs et plus bienveillants, il en aurait été le précurseur, mais là s'arrête son rôle. Une fois signalée à l'attention publique, la dévotion Visitandine se fait reconnaître et accepter comme une création nouvelle, totalement indépendante de la dévotion Eudiste : c'est une œuvre à part avec son origine inspirée, avec son esprit, ses moyens et sa vie propres. Une Fille de saint François de Sales en est l'Évangéliste, une Visitation en est le berceau, et les deux œuvres, malgré les affinités qui devraient les rapprocher, refusent de se mêler l'une à l'autre et poursuivent solitairement leur cours. La plus jeune n'est pas un rejeton de la plus vieille : elle ne lui demande ni d'entrer en jouissance de ses fêtes, ni de participer à ses privilèges. Elle s'adresse directement à la source première de toute grâce, au pouvoir de qui relève toute institution qui veut vivre et s'étendre ; c'est à Rome qu'elle va puiser le droit de faire le bien en se propageant.

<sup>1</sup> Une seule fois nous trouvons qu'il est fait mention des Pères Eudistes... c'est à Rouen, en 1698. La Messe du Sacré Cœur, est-il dit, a été chantée par messieurs du grand séminaire à qui il appartenait de faire l'ouverture de cette dévotion établie depuis longtemps dans leur Congrégation.

Rouen nous conduit à Caen, cette seconde capitale de la Normandie, où l'action des Pères Eudistes s'est exercée plus longtemps. Mais là encore, les Visitandines ne paraissent pas savoir que, bien avant les manifestations de Paray, la parole ardente, les écrits chaleureux du V. P. Eudes avaient allumé dans bien des âmes l'amour du Sacré Cœur. Voici ce que nous lisons dans la notice consacrée à la Mère Eléonore de Longaunay décédée à Caen le 26 mai 1720, dans sa 85<sup>e</sup> année et la 65<sup>e</sup> de sa profession. « A l'Ascension de l'année 1698, elle commença son cinquième triennat et le consacra tout entier à la gloire du Sacré Cœur. Déjà en 1697, de concert avec la Très Honorée Mère Marie d'Harcourt, elle avait fait bâtir dans le jardin du Monastère une chapelle du Sacré Cœur, mais une fois remise en charge, elle employa tous ses soins à rendre publique la dévotion à ce Cœur adorable et y réussit heureusement. Chose remarquable, la Mère de Longaunay dirige pendant 12 ans sa communauté, et pendant ces 12 ans ne semble pas se préoccuper de la dévotion au Sacré Cœur; ne serait-ce pas la preuve que la dévotion prêchée par le V. P. Eudes et conservée à Caen dans ses deux familles n'avait eu qu'un bien faible retentissement à la Visitation? Mais il en va tout autrement quand la Mère de Longaunay commence son 5<sup>e</sup> triennat, elle est toute au Sacré Cœur. C'est que, dans les années de sa déposition 1692-1698, le bruit des merveilles de Paray a pénétré en Normandie; la nouvelle se répand que l'Institut de la Visitation a reçu du Ciel la mission de propager dans l'église la dévotion au Sacré Cœur. La Mère de Longaunay s'efforce pour sa part de répondre à cette mission. « Elle obtint, dit la notice, de Mgr de Nesmond, évêque de Bayeux, que la fête du Sacré Cœur fût célébrée solennellement, et fit approuver et recevoir dans tout le diocèse la Bulle de l'érection de la Confrérie du Sacré Cœur, avec celle des indulgences accordées aux Confrères. » Comment expliquer cette activité du 5<sup>e</sup> triennat et le mutisme des autres? Disons-nous que la dévotion aux Saints Cœurs de Jésus et de Marie était morte avec le V. P. Eudes et n'avait fait que languir après lui? ce serait mentir à l'histoire; nous croirons plutôt que

jusqu'à l'appel de Jésus, les Visitandines, enfermées dans la rigidité de leurs observances, étaient restées étrangères au mouvement de dévotion qui se faisait auprès d'elles; mais une fois sûres de l'appel d'en haut, elles se mettent à l'œuvre et vont droit leur chemin, sans se demander si d'autres les avaient précédées dans la voie de leur apostolat. Elles poursuivaient la mission confiée à leur zèle comme si elles en avaient eu le monopole, tout à la peine et à l'honneur.

C'est bien l'esprit de la Mère de Longaunay, elle ne se refusait à rien de ce qui pouvait contribuer à étendre le règne du Sacré Cœur. Elle craignit même d'avoir dépassé les limites de la sainte Pauvreté par les ornements qu'elle avait faits dans la chapelle intérieure qui était consacrée à ce Cœur adorable; reconnaissant sa faute, elle ordonna qu'on la consignât dans le livre du Chapitre : « Afin, dit-elle, que ce mauvais exemple ne soit pas suivi et qu'on n'oublie pas ni ma faute, ni le désaveu que j'en fais. »

## § II.

### *La Bretagne et le Sacré Cœur.*

L'itinéraire que nous suivons nous conduit à Rennes et à Nantes; et nous allons rechercher les origines de notre dévotion bien-aimée dans ces deux capitales de la Bretagne. Là comme ailleurs, la bonne nouvelle de l'établissement du nouveau culte se répand de même que tout autre bruit venu sur les ailes de la renommée. Elle arrive tantôt dans les pages d'un petit livre, tantôt dans celles d'une lettre, tantôt sur les lèvres d'une religieuse en voyage. Parfois l'heureuse nouvelle ne suscite au début aucun retentissement, mais tout à coup une âme se sent touchée, elle se lève et s'improvise dans sa communauté, dans toute une ville, la zélatrice, l'apôtre du Sacré Cœur; à elle toutes les initiatives, toutes les for-



mes de propagande. Nous l'avons vu à Dijon avec la Sœur Joly, à Rouen dans la Mère Gréard, à Lyon dans la Mère de Ponsein ; Rennes, Nantes, d'autres villes encore auront leurs ouvrières prédestinées.

A Rennes, deuxième Monastère, c'est la Mère Renée-Antoinette Morel. A peine la mission de son Ordre fut-elle connue en Bretagne, qu'elle mit à la remplir toutes les puissances de son âme, toutes les ardeurs de son zèle. Par ses soins un autel est érigé dans le chœur des religieuses, elle y place un tableau représentant le Cœur de son bien-Aimé, et au-dessous, le Vénérable Père de la Colombière et la Bienheureuse Marguerite-Marie. Souvent la Mère Renée-Antoinette vient vénérer ce tableau : longtemps elle contemple avec complaisance, j'allais dire avec une sainte jalousie les deux apôtres, elle a peine à s'en éloigner. Un jour elle voit la figure de la Bienheureuse resplendir d'une vive lumière et ses traits respirer une angélique beauté ; et une voix intérieure lui disait : « Grande est sa gloire dans le ciel ; c'est la récompense du dévouement qu'elle a mis à établir dans le cœur des hommes l'amour de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement. » La mort de la Mère Morel arriva en 1695. La circulaire qui l'annonçait à l'Institut raconte le trait suivant : « Cette Mère vénérée toujours attentive à notre avancement dans la perfection du divin amour, nous fit tirer à la fête du Sacré Cœur, avec les deux offices ordinaires de Médiatrice et de Réparatrice, un troisième emploi, celui d'Adoratrice ; de plus, une aide fut donnée par le sort à chaque titulaire, et nous sommes six honorées de ces pieux emplois. Nos chères Sœurs du Petit Habit, ne voulant point nous céder en dévotion, tirèrent aussi des billets qui désignaient leurs offices auprès du Sacré Cœur. Afin d'être les premières le jour de sa fête à l'honorer, elles se levèrent de 3 à 4 heures du matin. Plusieurs des Sœurs de la Communauté, allant dès le premier signal du réveil rendre leurs hommages au Sacré Cœur, furent touchées de se voir prévenues par des enfants. Elles les trouvèrent en prières devant l'autel. Ces chères petites ont offert un cœur d'argent pour marque de la consécration qu'elles

faisaient d'elles-mêmes aux Sacrés Cœurs du Fils et de la Mère. »

La dévotion fondée par la Mère Morel demeura en honneur au deuxième monastère, mais nous ne pouvons énumérer tous les anneaux qui perpétuent cette tradition. Nommons la Sœur Marie-Constance de Cornulier décédée en 1730 dans sa 32<sup>e</sup> année de Profession. Dès le début de sa maladie, elle convint avec une autre infirme de certaines invocations au Cœur Sacré de Jésus et au Cœur Immaculé de Marie. Comme leurs lits étaient placés aux deux extrémités de l'infirmerie, l'une d'elles commençait ainsi : « Cœurs Sacrés de Jésus et de Marie » et l'autre répondait : « Embrassez-nous, consommez-nous, prenez nos cœurs. » La même année, 1730, Sœur Claire-Hypolyte Cahideuc du Bois de la Motte, étant élue Supérieure, s'attacha à faire pénétrer dans le public la dévotion qui jusque-là était restée principalement le trésor du monastère. Elle fonda le Salut des premiers Vendredis ; et trois ans plus tard obtint la célébration de la fête du Sacré Cœur avec exposition, grand'Messe et sermon pour le plus grand profit des âmes <sup>1</sup>.

La Visitation de Nantes compte dans ses Annales plusieurs zélatrices du Sacré Cœur. C'est d'abord la Mère Louise Laubier dont le père, M. de Chaussée Laubier, avait exercé les fonctions de maire. Dès qu'il fut question dans l'Ordre, de la dévotion au Sacré Cœur, cette très honorée Mère obtint de Monseigneur de Beauveau du Rivau, évêque de Rennes, la permission de célébrer la fête de ce Cœur adorable avec exposition du Saint-Sacrement le vendredi après l'Octave de la Fête-Dieu (1693). En attendant qu'elle pût ériger dans l'église du couvent une chapelle en l'honneur de ce Cœur Sacré, elle en fit élever une autre au bout d'une galerie et l'orna d'un tableau représentant à la fois le Père Éternel, le Saint-Esprit, le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie.

<sup>1</sup> Nous n'avons que peu de détails sur le premier monastère de Rennes. Il y avait une Confrérie qui réunissait de nombreux adhérents. La circulaire du 18 août 1736 rapporte à l'année 1735 l'enrôlement de Nosseigneurs les Évêques de Tréguier et de Québec.

« Cette divine Mère, disait-elle, est le canal par lequel toutes les grâces sortent du Cœur de Jésus et sont répandues sur le monde <sup>1</sup>. »

La Mère Marie-Louise eut une émule dans la Sœur Marie-Madeleine de Santo Domingo de la Beuveraye, sa contemporaine, qui mourut en 1725. Le zèle de Sœur Marie-Madeleine fut vraiment incomparable. La fête du Sacré Cœur venait d'être inaugurée dans l'église du monastère; dès lors, elle prit à tâche de rallier sous sa dévotion bien-aimée toutes les personnes qu'elle pourrait atteindre; elle leur en faisait connaître les avantages et les invitait à lire les livres qui la mettaient en lumière. Parlait-elle aux Pères Jésuites? « Publiez, leur disait-elle, publiez partout les richesses et les amabilités du Sacré Cœur. » Elle leur donnait même respectueusement à entendre qu'ils devaient avoir hérité du zèle du Père de la Colombière comme les Filles de la Visitation de celui de la Bienheureuse Marguerite-Marie. Elle souhaitait ardemment que le Salut des premiers Vendredis et la Confrérie du Sacré Cœur fussent établis dans le monastère comme l'un et l'autre l'étaient dans plusieurs maisons de l'Ordre; elle ne se lassait même pas d'exprimer ce désir aux Supérieures. Celles-ci, n'entrant pas alors dans ses vues, l'éconduisaient sans cesse et ne laissaient même pas toujours un libre cours à ses inspirations dans la propagande qu'elle faisait au dehors. On lui permit pourtant de prendre les noms des personnes qui voulaient s'enrôler dans la Confrérie et de les faire inscrire au premier monastère de Rennes. On lui permit aussi de distribuer des petits cœurs d'étain et de plomb, et des images ou scapulaires qu'elle coulait et imprimait elle-même. Messieurs ses parents lui avaient procuré le moule, la presse et les planches nécessaires. Ils s'étaient même engagés à fournir à toutes les dépenses de la zélatrice du Sacré Cœur, titre sous

<sup>1</sup> Il ne paraît pas que les Visitandines de Nantes aient attendu la mort de la B. Marguerite-Marie pour s'initier à la dévotion au Sacré Cœur. Dès 1687, elles envoyaient à la Mère de Soudailles à Moulins les litanies du Sacré Cœur. Étaient-ce celles que le Vén. Père Eudes avait composées?

lequel on la désignait dans le monde. Elle usait largement de la liberté qu'elle avait de disposer de ces pieux objets, surtout quand il se donnait des retraites et des missions dans la ville ou dans les environs.

Cinq ans plus tard, ses Supérieures revinrent à d'autres pensées; la Mère Françoise-Angélique de Sesmaisons gouvernait alors la Communauté. Pendant sa retraite de 1730, elle se sentit vivement pressée de renouveler la dévotion au Sacré Cœur dans le monastère et dans la ville, en rétablissant le Salut du premier Vendredi avec l'approbation de l'Ordinaire (6 octobre 1730). Rien n'y manquait : exposition du Saint-Sacrement avec l'ostensoir devant la porte du tabernacle, exhortation du célébrant, amende honorable et bénédiction terminée par le *Laudate*. L'église était alors remplie par une foule de personnes que cette cérémonie attirait.

La Vie de la Vénérable Marguerite-Marie qui parut sur ces entrefaites ne contribua pas médiocrement à ranimer la piété des Visitandines Nantaises; elles furent si charmées d'une première lecture qu'elles désirèrent l'entendre lire deux fois de suite au réfectoire.

Les Sœurs du petit habit partageaient la ferveur commune. Parmi elles se trouvait M<sup>elle</sup> de Briard-Charette décédée le 3 mars 1733 à l'âge de 12 ans 1/2, c'était un ange d'innocence et de piété; aussi Notre-Seigneur s'empressa-t-il de l'appeler au pays des anges. Elle fut prise d'une fièvre ardente qui la consumait. On fit prier Madame sa mère de la vouer au Sacré Cœur de Jésus, en promettant pour elle la communion des 9 Vendredis. L'enfant s'associa au vœu de sa mère, reçut avec amour la médaille du Sacré Cœur, la fit attacher à son oreiller et la baisait souvent. Dieu qui la voulait à lui ne se laissa pas fléchir. Sa mère exhortait cette chère enfant à offrir son mal pour les pécheurs: « Plutôt, dit-elle, pour ma sœur qui souffre en Purgatoire. » Elle fit une fin de prédestinée. Pour condescendre au désir qu'elle avait tant de fois exprimé de mourir en habit de novice, on l'en revêtit après sa mort. « Son corps fut ainsi exposé dans le chœur des Religieuses; sa vue n'inspirait aucune frayeur, au contraire, on sentait une douce consolation à la con-

templer et l'on était plus porté à l'invoquer qu'à prier pour elle. Nous la croyons au ciel où elle sera une de nos avocates; cependant en cas qu'elle eût encore besoin de nos prières, nous vous supplions de lui faire appliquer celles de l'Ordre, comme pour une de nos Sœurs.»  
Sœur Françoise Angélique de Sesmaisons.

## CHAPITRE VIII.

### LA VISITATION DE BORDEAUX DEVANT LE SACRÉ CŒUR.

En 1617, au moment où saint François de Sales et sainte Jeanne Françoise de Chantal sollicitaient auprès du Saint-Siège l'approbation de leur Institut naissant, la pieuse fondatrice dit à son Vénéré collaborateur : « Si les Sœurs de notre Congrégation sont bien humbles et bien fidèles à Dieu, elles auront le Cœur de Jésus pour demeure et séjour en ce monde, et son palais céleste pour habitation éternelle. » La première génération des Filles de Sainte-Marie ne devait pas s'éteindre avant que cette prophétie ne fût réalisée ; et parmi beaucoup d'autres, il fut donné à Sœur Aimée-Angélique Chambon d'en voir le doux accomplissement. Reçue dans l'Ordre en 1635 par la Vénérable Mère de Blonay, Supérieure du premier monastère de Lyon, elle prit l'habit en 1636, âgée seulement de 15 ans. Ses débuts au Noviciat témoignèrent d'une haute vertu ; sa conduite était exemplaire, aussi fit-elle partie, malgré son jeune âge, des dix Religieuses qu'on envoyait, essaim plein d'avenir, fonder la Visitation de Bordeaux. Après avoir occupé dans cette maison tous les autres emplois, elle fut élue Supérieure en 1662, dans sa 42<sup>e</sup> année. Mais de grandes et continuelles maladies l'aïdèrent à se dérober pendant 14 ou 15 ans à toute supériorité. Au bout de ce temps, Notre-Seigneur lui rendit plus de vigueur et la Communauté se hâta de la remettre à sa tête. Cette dernière élection fut vraiment l'œuvre de Dieu ; jamais on ne vit à cette vertueuse Mère plus de santé que pendant ces deux triennats, qui s'ajoutèrent aux quatre qu'elle avait fournis précédemment. Dieu la destinait à faire de grandes choses pour son service. Le monastère lui dut nombre de sujets de la plus grande valeur, et des secours extraordinaires pour subvenir aux misères du temps ; mais sa

mission plus spéciale fut l'érection et l'établissement du culte du Sacré Cœur dans la ville de Bordeaux.

Écoutons la Mère Marie-Pétronille de Tarangue qui fut Supérieure de 1682 à 1688. « Ce fut sur la fin de notre dernier triennat que notre Très Honorée Sœur Marthe-Séraphique de Ponsein, Supérieure de notre monastère de Lyon en Bellecour, nous envoya pour ma Sœur Déposée et moi, deux petits livres de cette dévotion naissante c'était sans doute le petit livre de la Sœur Joly. A l'ouverture du paquet, nous crûmes que c'étaient des reliques de notre saint Fondateur, à cause de la bonne odeur qui se répandit et nous surprit agréablement. Cette chère Mère, plus fervente que moi, en reçut des effets si amoureuxment pénétrants qu'elle ne pouvait contenir son désir d'en savoir l'origine. Un an après, comme elle était en charge (1689), nous en fûmes instruites par le Père Meslerand, Jésuite, qui venait de Lyon. Tout rempli lui-même d'amour pour le Sacré Cœur, il n'eut pas de peine à en pénétrer l'âme de notre Mère Aimée-Angélique. Elle eut soin de se procurer de Lyon le nouveau livre qui venait de paraître sur cette dévotion Livre de la Sœur Joly remanié par le Père Croiset, et elle en fit faire un abrégé pour le communiquer au public et l'insinuer peu à peu dans les âmes. Le Père Meslerand reçut alors un Bref du Souverain Pontife pour l'érection de la fête du Sacré Cœur avec indulgence plénière; il écrivit aussitôt à notre Très Honorée Mère pour qu'elle demandât à Monseigneur l'Archevêque les autorisations nécessaires à la construction d'une chapelle du Sacré Cœur et l'établissement de la fête au jour marqué avec Amende honorable. Par une attention spéciale de la Providence, Mgr l'Archevêque et son Vicaire Général, M. d'Alaire, qui est notre Père spirituel, entrèrent pleinement dans nos vues et nous soutinrent de toute leur influence. Tout cela se faisait avec une impulsion si facile et si douce que nous pouvions dire : « c'est la main de Dieu et son divin Cœur qui ont tout conduit. » On se mit à l'œuvre, et notre chère Sœur Aimée-Angélique ne négligea aucune démarche pour pousser vivement les travaux; mais c'est le

propre des entreprises bénies de Dieu d'être traversées dans leur cours. M. d'Alaire, cet ardent promoteur de la dévotion au Sacré Cœur, tomba malade, et son grand âge donnait tout sujet de crainte ; nous fîmes une neuvaine au Sacré Cœur et nous eûmes la consolation de le voir revenir à la santé. Il consacra avec plus d'ardeur que jamais à la glorification du Sacré Cœur les forces que le Sacré Cœur avait fait reflourir. Mais la joie de cette guérison fut douloureusement tempérée par la maladie de notre Très Honorée Mère qui, succombant à la fatigue, fit craindre pour sa vie. On crut même prudent de lui faire donner le Saint Viatique ; mais une nouvelle neuvaine au Sacré Cœur la sauva à son tour ; le Sacré Cœur voulait être tout dans cette entreprise. Les deux protégés de ce divin Cœur reprirent avec zèle les travaux momentanément ralentis, et enfin tout se trouva prêt, construction et ornementation, pour le jour annoncé. Monseigneur l'archevêque voulut préparer sa ville épiscopale et son diocèse à la célébration de la nouvelle fête par un Mandement où il exhortait son peuple à entrer dans les intentions du Souverain Pontife qui encourageait par une indulgence plénière la dévotion naissante. Il accorda lui-même aux Religieuses l'oraison des 40 heures et une indulgence de 40 jours. La veille de la fête qui fut fixée pour cette fois au 5 décembre 1693, M. d'Alaire fit la bénédiction de la chapelle, et il y dit la Messe le lendemain, jour de la solennité. Monseigneur voulut en faire l'ouverture, et après la Messe, il entonna le *Te Deum* en actions de grâces. Le reste de la journée et les jours suivants se passèrent avec toute la pompe dont nous étions capables. La Compagnie de Jésus ayant beaucoup contribué à cette dévotion, notre Très Honorée Mère crut qu'il appartenait à ses membres d'inaugurer dans notre chaire la glorification du Sacré Cœur. Trois Pères Jésuites, tous prédicateurs de renom, tous connus par leur zèle pour le Sacré Cœur et pour notre Institut, dépassèrent notre attente et celle de leurs nombreux auditeurs. Cependant de 5 heures du matin jusqu'au soir, notre église ne désemplissait presque point. Le nombre des communions fut extraordinaire, quoique



notre fête concourût avec le premier Dimanche de l'Avent et la solennité de l'Immaculée Conception pour laquelle le Saint-Sacrement était exposé en bien des endroits de la ville. La multitude du peuple était si grande que notre église était trop petite; on se pressait dans la grande et belle rue sur laquelle notre couvent est bâti. Afin de pénétrer tout ce peuple de l'esprit de la fête, notre Mère fit imprimer à part l'Office du Sacré Cœur, les litanies et autres prières extraites du livre de Lyon, et ces imprimés furent distribués pendant trois jours à la porte de notre église. Une consolation manquait aux prêtres qui venaient en grand nombre dire la Sainte Messe à notre nouvel autel, c'était d'avoir une Messe propre du Sacré Cœur. On nous fait espérer que grâce au crédit de la pieuse Reine d'Angleterre, nous l'aurons bientôt.

« L'érection de la chapelle du Sacré Cœur dans notre église, les décors et l'appareil de la solennité devaient obérer fortement les ressources d'une Communauté qui se suffisait à peine; mais il n'est pas de sacrifices auxquels nos Sœurs ne se prêtassent de grand cœur. Elles mirent à contribution les bourses de leurs parents et amis, la Providence fit le reste. La Sœur Économe se trouvant à bout de ressources, une personne inconnue vint trouver notre Très Honorée Mère et lui remit en dépôt une somme égale à celle qui manquait, en lui laissant toute liberté de s'en servir. Cette personne se refusa absolument à dire son nom ni d'où elle venait, on n'a jamais pu savoir ce qu'elle était devenue. Qui n'admirerait ici un jeu de la Providence? Reconnaissante de tant de bienfaits, notre Mère nous donna pour toute cette année la communion des premiers Vendredis; ces jours-là, nous faisons toutes ensemble l'amende honorable et la consécration au Sacré Cœur; deux Sœurs à leur tour ayant un cierge allumé et la corde au cou. Les autres Vendredis, deux d'entre nous, selon notre rang de Profession, communions extraordinairement et faisons les mêmes prières de la même manière.

« Nous sommes persuadées que nous devons au Sacré Cœur de Jésus l'exemption de maladies populaires qui ont causé une grande mortalité dans la ville et dans la

province. La même protection du Sacré Cœur se montra aussi dans une des nécessités les plus ordinaires de la Communauté. Il était difficile de se procurer de l'eau dans le monastère : il n'y avait qu'un puits extrêmement profond d'où l'on tirait, au moyen d'une pompe, toute l'eau nécessaire pour la cuisine, la boulangerie, la boisson, les lessives. La besogne de la journée paraissait moins pénible aux Sœurs domestiques qu'une demi-heure de ce travail; notre Mère souffrait de leurs fatigues; elle profita du séjour d'un fameux ingénieur à Bordeaux et le chargea d'établir une nouvelle pompe qui porterait l'eau dans les offices. L'ouvrage achevé avec succès et le prix payé, l'étranger retourna dans son pays; mais presque aussitôt la machine vint à manquer, il était impossible de s'en servir. L'ingénieur rappelé fit très bien marcher la pompe; lui parti, elle ne fonctionnait plus. Quatorze ou quinze mois s'écoulèrent dans les embarras qu'on peut concevoir. Un jour que la Sœur Aimée-Angélique, alors déposée, se trouvait avec la Supérieure, la Sœur Économe vint suggérer l'idée de faire enlever cette pompe pour en établir une autre. La Déposée, ne perdant pas la confiance qui l'avait guidée dans cette entreprise, garda le silence. Le lendemain matin, pressée par un mouvement intérieur, elle prit avec elle une Sœur domestique, la fit mettre à genoux, attacha une image du Sacré Cœur au pilier dans lequel étaient renfermés les canaux de la pompe, et se mit à prier. Son oraison, comme un encens, monta jusqu'au ciel qui l'exauça sur-le-champ, et à partir de ce moment on puisa l'eau avec facilité; ce qui a continué depuis, sans le secours d'aucun ouvrier. »

Il est aussi fait mention dans l'histoire de la fondation de Bordeaux, d'un miracle signalé obtenu par le recours au Sacré Cœur. L'Archevêque ordonna qu'on en dressât un procès-verbal dans les formes ordinaires; ce qui fut fait par son Grand Vicaire avec les attestations des médecins et des chirurgiens. Il s'agit évidemment d'une guérison dont nous n'avons pas de détails, chose regrettable, puisque le récit de ce miracle aurait puissamment contribué à rallier les fidèles sous le drapeau du Sacré

Cœur. La dévotion à ce divin Cœur devint si populaire que l'on créa une Confrérie sous son vocable avec tous les privilèges et toutes les indulgences ordinaires. Monseigneur l'Archevêque s'inscrivit le premier sur le registre, et après lui, Nosseigneurs les évêques de Bazas et de Saintes, Messieurs les Doyens, Vicaires Généraux, Chanoines et autres personnes constituées en dignités ecclésiastiques ou religieuses, et enfin une quantité innombrable de fidèles de toute qualité et condition.

La Mère Aimée-Angélique Chambon eut la joie de concourir à cette fondation, et malgré les grandes douleurs dont elle était reprise depuis le mois d'octobre 1695, elle assista aux cérémonies d'inauguration le 22 novembre suivant. Sa mort arriva en 1696 ; elle comptait 74 ans d'âge et 59 de profession. Elle avait achevé sa mission : la dévotion au Sacré Cœur était fondée à Bordeaux avec toutes les garanties d'un brillant avenir ; rien ne lui manquait, elle avait pour elle la distinction, le nombre, la faveur populaire, la protection du ciel et la fécondité des résultats. Il ne faut pas la confondre avec ces mouvements éphémères qu'une même année voit naître et périr. L'élan qui précipitait vers le Cœur de Jésus tous les cœurs se soutint le long du siècle suivant.

Nous lisons dans une circulaire de 1701 : « La dévotion au Sacré Cœur semble toujours augmenter ; il est le recours ordinaire des malades, des affligés, des pécheurs et de tous ceux qui veulent fixer leur avenir dans le monde ou dans la religion. Un grand nombre de Messes se dit dans notre église, ce qui donne un surcroît d'occupation et une aimable surcharge à nos Sœurs domestiques. Joignez à tout cela un recours plus habituel à notre saint Fondateur que la confiance du peuple prend pour avocat auprès du Sacré Cœur. » — Même témoignage en 1727.

En 1731, on obtint enfin la Messe propre du Sacré Cœur. « Monseigneur l'Archevêque plus fortement sollicité par sa piété que par nos instances à nous accorder cette grâce, fit composer cette Messe tant désirée et la célébra pour la première fois avec la plus grande solennité. »

Ces citations que nous avons prolongées à dessein nous montrent comment les Visitandines prenaient au sérieux leur rôle de zélatrices. Tout ce qu'elles pouvaient imaginer, combiner pour la glorification du divin Cœur et son règne dans les âmes, elles l'appliquaient au succès de leur propagande. Bordeaux enchérissait même sur les pratiques révélées à Paray. Ses adoratrices ne se contentaient pas de se tenir à genoux devant le Saint-Sacrement, elles y passaient leur heure de veille, le flambeau à la main et la corde au cou. Serait-ce là une des *pratiques singulières* que vers le même temps, 1693, la Sainte Source se défendait d'approuver ? cette pratique du reste, n'était pas une innovation dans l'Église, elle était en usage chez les Filles de la Vénérable Mechtilde de Bar, Fondatrice des Adoratrices du Saint-Sacrement<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Un Jésuite contemporain de la T. H. Mère Chambon, le P. Bouzonié, dans ses *Entretiens de Théotime et de Philothée* sur la dévotion au Sacré Cœur. — Poitiers 1697 — (page 88 et suivantes) rend ce glorieux témoignage aux Visitandines de Bordeaux :

« Les Religieuses de la Visitation de Bordeaux ne le cèdent à personne en ferveur pour cette sainte Institution; leur zèle l'a rendue du goût de toutes sortes de personnes. Un grand nombre d'Écclésiastiques et de Religieux de tous les Ordres vont faire des neuvaines à leur chapelle pour des malades et pour diverses affaires; *il s'y fait presque tous les jours des guérisons miraculeuses*, et il s'en est fait une, il n'y a pas longtemps, en faveur d'une de leurs Sœurs, dont les médecins ont donné des attestations, et qui a causé l'admiration de toute la ville. La Mère Aimée-Angélique Chambon qui fut envoyée de Lyon en 1640 avec quelques autres religieuses pour la fondation de la maison de Bordeaux et qui était la seule pierre fondamentale qui en restait, a couronné toutes ses grandes vertus par des preuves éclatantes de cette chère dévotion. Elle l'avait prise dans cette première Maison où repose l'aimable cœur de saint François de Sales, et où vivait alors la fameuse Jeanne-Françoise-Fremiot de Chantal, qui de Dijon où elle conçut les premières flammes de sa piété, porta à Lyon, après la fondation d'Annecy, un cœur sur lequel elle avait gravé le Nom de Jésus comme un illustre caractère du triomphe de son amour. Cette Mère Aimée s'est donc signalée sur la fin de 18 ans de Supériorité, qui furent quelquefois interrompus, par l'établissement de la fête du Sacré Cœur de Jésus au premier Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement, et d'une célèbre Confrérie, qui prend pour son jour le lendemain de la Présentation de la Sainte Vierge.

Elle obtint pour ces Institutions deux Brefs en divers temps (1693 et 1695). L'ouverture s'en fit avec des cérémonies extraordinaires... on renouvelle même cette dévotion tous les premiers

## CHAPITRE IX.

### LA VISITATION DE TOULOUSE DEVANT LE SACRÉ CŒUR.

Ce fut le 1<sup>er</sup> janvier 1647 que six religieuses partirent de Montpellier et s'établirent à Toulouse où elles trouvèrent un accueil empressé de la part de tous les Pouvoirs. Leur première Supérieure était la Mère Anne-Catherine de Beaumont qui avait reçu le voile des mains de saint François de Sales lui-même et qui figure parmi les grandes Religieuses dont s'honore l'Institut. Lorsqu'elle mourut en 1656, la Mère Anne-Catherine avait eu la joie d'admettre au rang de ses Filles la Sœur Marie-Agnès Despanès que nous avons vue, dans notre Introduction, comblée des plus douces faveurs du Cœur adorable. Pendant les trente années

Vendredis du mois. Le nombre des associés de tous les états croît tous les jours, et il se fait à la Chapelle que cette vertueuse Religieuse fit bâtir, plusieurs miracles dont les attestations sont publiques. »

Nous ne voulons pas nous éloigner de Bordeaux sans faire une excursion spirituelle à Bayonne où nous appelle une circulaire de la Mère Jeanne-Madeleine de Bruix, Supérieure de la Visitation en 1733.

« C'est en vain, dit-elle, que nous avons sollicité de plusieurs de nos Evêques la faveur de célébrer publiquement la fête du Sacré Cœur dans notre église: nous n'avions obtenu que l'exposition du Saint-Sacrement avec un sermon, à la condition que le Prédicateur n'y dirait rien de la fête. Notre dévotion était loin d'être satisfaite, et les avantages qu'avaient sur nous tant d'autres monastères nous causaient une sainte jalousie. Nous résolûmes donc de mettre tout en usage pour obtenir de notre Evêque actuel qu'il nous fût permis de célébrer cette charmante fête dans tout son éclat. La chose ne fut pas difficile: dès notre première instance, Sa Grandeur nous félicita de notre zèle pour une fête à laquelle il avait une dévotion particulière depuis son enfance...

« Enfin le mois de juin arriva, c'était en 1732. Sa Grandeur publia un grand et beau mandement pour exhorter les fidèles à la reconnaissance envers l'immense bonté du Cœur de Jésus que son amour retient captif dans le Saint-Sacrement... Elle ordonne que la Fête soit chômée dans notre monastère par cessation de tra-

qu'elle vécut dans le cloître, le cœur de Marie-Agnès, comme un encensoir vivant, ne cessa d'embaumer le monastère du parfum de son amour pour le Cœur de son Dieu. Mais à quelle époque le culte public du Sacré Cœur prit-il possession de la Visitation de Toulouse ? On peut se demander si la Mère Françoise-Angélique Brulart, en allant de Dijon à Périgueux par Lyon, Avignon, Montpellier, n'a pas déposé en passant à Toulouse, quelques étincelles du feu qu'elle allumait partout dans son voyage (1691). Elle y avait laissé sans doute le petit livre de la Sœur Madeleine Joly remanié par le Père Croiset. Mais nous avons plus que des conjectures, si plausibles qu'elles soient, nous savons pertinemment que ce même Père Croiset dans une lettre à la même Sœur Joly, le 20 janvier 1692, lui disait : « On nous écrit de Toulouse que cette dévotion y fait de merveilleux progrès. » Et où donc ces progrès si ce n'est à la Visitation et par la Visitation dans la cité entière ? Le premier mars 1694, les Religieuses sont tout à la joie : elles ont appris que sur les instances

vail, qu'on fasse l'Office double de 1<sup>re</sup> classe, avec mémoires pendant l'Octave, qu'on dise la messe du même rit, et que l'on donne un sermon dans notre église... De plus, on exposera le Très Saint-Sacrement, on chantera le *Miserere* pour la conversion des pécheurs, on dira les litanies du Sacré Cœur, et une amende honorable sera faite par une religieuse, devant la grille, un flambeau à la main. De plus ce digne Prélat nous permet d'avoir tous les premiers Vendredis de chaque mois une exposition du Saint-Sacrement, chant du *Miserere*, avec litanies et amende honorable.

« Ce dernier article aurait surchargé la Communauté, nous y avons voulu remédier par des fondations fixées à 150 livres chacune à perpétuité, espérant contre toute espérance que le Seigneur bénirait nos intentions. Eh bien ! qui l'aurait cru ? dans cette petite ville où cette dévotion n'était ni goûtée ni suivie, nous avons reçu dans le cours de l'année, les fonds de dix Vendredis avec promesse que les deux Vendredis, vacants encore, ne tarderaient pas à être remplis. Cet événement si peu attendu fait dire à nos chères Sœurs que s'il se trouvait 24 Vendredis dans l'année, chacun d'eux trouverait des fondateurs et des fondatrices.

« La Reine douairière d'Espagne nous a honorée de sa présence tous les Vendredis du carême dernier. Sa Majesté restait deux heures en prières devant le Saint-Sacrement. Elle nous faisait chanter le *Stabat*, une lamentation de Jérémie, suivie de l'amende honorable au Sacré Cœur ; après quoi, elle demeurait en prières un temps considérable. »

du cardinal de Janson, ambassadeur du Roi très chrétien auprès du Saint-Siège, le Souverain Pontife Clément XII accorde une indulgence plénière à toutes les Visitations, le jour où elles célébreront la fête du Sacré Cœur. Dès ce moment l'église du couvent de Toulouse devint un centre d'attraction pour toute la ville. En voici les preuves.

Il existait à Toulouse pour les étudiants en théologie une congrégation de la Sainte-Vierge dirigée par les Pères Jésuites. A partir de 1694, on voit les congréganistes se rendre chaque année le Vendredi après l'octave de la Fête-Dieu à l'église de la Visitation, y chanter la messe, communier en grand nombre, prononcer une amende honorable et tirer au sort le jour où chacun d'eux devra offrir au Sacré Cœur l'hommage d'une communion réparatrice. Dans une des années suivantes, le directeur de ce pieux pèlerinage invite les pèlerins à s'acquitter généreusement de leurs devoirs envers le Sacré Cœur : il leur donne un mot de guet... En 1698, c'était cette parole de l'Apôtre : *Sic Deus dilexit...* C'est ainsi que Dieu nous a aimés ! Plus tard (1705) les congréganistes vont chaque premier Vendredi du mois faire la communion à la Visitation.

Quelques années après, la peste dépeuplait Marseille (1720) et pour se délivrer du fléau, cette ville s'était consacrée au Sacré Cœur. Le Languedoc, dont les limites touchaient à la province contaminée, avait tout à redouter du voisinage de la contagion. Toulouse se porta avec empressement au sanctuaire de la Visitation. Il y eut une heureuse recrudescence de piété envers le Sacré Cœur, et Toulouse fut sauvée.

Les Religieuses étaient depuis quelque temps en instances auprès de la Cour de Rome pour obtenir l'érection officielle de la Confrérie du Sacré Cœur ; la Bulle leur fut enfin délivrée avec le *visa* de l'ordinaire en 1724. En peu d'années, les registres de l'association se couvrirent de plusieurs milliers de signatures (5.000), et plus de 50 messes fondées étaient réparties entre les premiers Vendredis.

A mesure que nous avançons dans le XVIII<sup>e</sup> siècle,

la dévotion au Sacré Cœur suit le même progrès. En 1742, une chapelle du Sacré Cœur est érigée dans le sanctuaire de l'église. Le Saint-Sacrement y était exposé tout les premiers Vendredis dans l'après-midi. En 1766, l'adoration s'étend à la matinée elle-même, et Notre-Seigneur n'est jamais seul... En vain le Jansénisme et les esprits forts obtiennent des Parlements de France la suppression des Jésuites dans tout le royaume très chrétien; le culte du Sacré Cœur solennellement approuvé en 1765 par Clément XIII s'enracine davantage dans les habitudes. En 1777, huit cents communicants se pressent à la sainte Table le jour du Sacré Cœur dans l'église de la Visitation, et pour encourager ce mouvement, Rome enrichit d'une indulgence plénière la communion des premiers Vendredis; et elle accorde 100 jours à tous les fidèles qui visiteront l'église des Visitandines n'importe quel jour de l'année.

En 1788, on évalue à plus de 1.000 le nombre des communions faites le jour du Sacré Cœur à la Visitation; un grand nombre de prêtres y célèbrent la sainte messe le même jour à tous les autels. Enfin, cette même année 1788, chaque premier Vendredi, 24 messes se disent dans l'église et il y a grand nombre de communions. La Confrérie comptait aussi de nouveaux enrôlements. La Sœur Séraphique qui fut, pendant 10 ans, chargée du soin d'en entretenir les registres, la propagait dans la ville et sa banlieue avec un succès qui tenait du prodige. On ne pouvait l'entendre parler du divin Cœur sans être ému; et l'on attendait de longues heures pour avoir cette joie.

Il est donc vrai que, pendant tout un siècle, la Visitation de Toulouse réchauffe de son ardeur les âmes que l'esprit du siècle avait refroidies. Mais à l'intérieur, en deçà des grilles, les élues du cloître se sentaient bien plus vivement pénétrées de ce feu. Si riche que fût le sanctuaire extérieur, l'éclat de ses dorures s'effaçait devant la beauté des âmes, devant la splendeur de ces sanctuaires vivants où le Cœur de Jésus faisait sa demeure. Là brillaient les vertus salésiennes; la charité, l'humilité, la douceur, la simplicité s'épanouissaient



dans le cloître comme dans un parterre choisi et l'embaumaient de célestes parfums.

La suite de notre récit nous a entraîné bien avant dans le cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, et voici que nous touchons à la grande Révolution... Nous dirons ailleurs pourquoi tant de vertus, tant de sacrifices ne parvinrent pas à désarmer la justice de Dieu, et comment la Visitation, tout enveloppée qu'elle ait été dans la catastrophe universelle, n'eut pas à reprocher au Cœur de son Dieu ses promesses menteuses ; sa mort ne fut qu'un sommeil. Elle vit sous nos yeux, aussi belle, aussi féconde que dans ses plus beaux jours.

Avant de sortir du Languedoc, donnons un regard à la Visitation d'Alby. Elle eut, sous la Supériorité de la Mère Marie-Augustine de la Rafinie, sa Confrérie du Sacré Cœur dans laquelle les personnages les plus illustres de la contrée inscrivirent leurs noms. Elle eut sa fête annuelle le Vendredi après l'octave du Saint-Sacrement... Mais c'est à l'intérieur du Couvent que le Cœur de Jésus régnait. Il ne trouvait là que des âmes soumises, des cœurs fidèles et dévoués. Sous la sage direction de Sœur Marie-Marthe Deygua, Maîtresse des Novices, les jeunes Visitandines s'exerçaient à la pratique des vertus pour les transmettre, une fois acquises, aux postulantes d'un autre âge.

## CHAPITRE X.

### LA FRANCHE-COMTÉ DEVANT LE SACRÉ CŒUR.

La Franche-Comté, plus tardivement acquise à la France, ne fit pas à la dévotion nouvelle un accueil moins empressé que les autres provinces du Royaume; et Besançon, sa capitale, se distingue parmi toutes les villes pour l'ancienneté du culte qu'elle a voué au Sacré Cœur. Nous voyons la Mère Claire-Marie de Champrouge, alors Supérieure du monastère de la Visitation, ériger, en l'honneur du Sacré Cœur, un petit oratoire qui fut béni le 10 août 1692. Monseigneur l'Archevêque, Antoine-Pierre de Grammont, encouragea cette pieuse initiative, en accordant 20 jours d'indulgences à toutes les religieuses qui visiteraient cet oratoire et y réciteraient un *Pater* et un *Ave* pour les nécessités publiques. Il fit plus; deux ans après, en 1694, il établit la fête du Sacré Cœur avec une Messe propre qui fut insérée dans le Missel du Diocèse.

Parmi les Sœurs qui se consacrèrent avec le plus d'amour à cette aimable dévotion, nommons Hélène-Françoise Belin qui, revenue après une longue absence dans son Monastère de Profession, y mourut le 12 mars 1695. Elle avait trouvé dans la dévotion au Sacré Cœur la paix de ses derniers ans. On a conservé ce fragment d'une de ses lettres :

« Cachons-nous dans le Cœur de Jésus ! que la mort en nous arrachant à cette vie, ne puisse nous introduire dans l'autre, que renfermées dans ce divin Cœur. C'est là notre vrai Paradis, et nous n'avons pas à craindre ce passage si terrible à la nature, si nous nous sommes réfugiées dans ce Cœur adorable comme dans un asile de sûreté. »

Quelques années après la mort de Sœur Hélène-Françoise Belin, la Mère Constance Mareschal, dans sa circu-

laire de 1702, attribuait au Sacré Cœur de Jésus toutes les grâces reçues par sa Communauté : « Il a été, dit-elle, mon recours dans nos besoins, et je n'ai éprouvé, dans aucune occasion, que notre confiance ait été vaine. » Aussi voulut-elle laisser après elle un monument de sa reconnaissance. Elle fit ériger dans l'église une chapelle du Sacré Cœur, ce qui permit d'en célébrer la fête avec plus de solennité. La Mère Mareschal favorisa aussi les développements de la Confrérie naissante. C'est en 1698 que cette association fut érigée canoniquement par le Saint-Siège dans les trois Visitations de Besançon, de Dôle et de Salins <sup>1</sup>. A Besançon, le soin de la Confrérie fut confié à Sœur Marie-Eugénie de Gairinet, qui ne négligea rien pour l'établir dans sa ville natale, non seulement parmi les Sœurs de son Couvent, mais encore parmi les séculiers qui venaient se faire inscrire. Ce Cœur sacré percé de la lance avait si bien pénétré du dard de son amour le cœur de Marie-Eugénie, qu'elle aurait voulu l'inspirer à tout le monde. Il faudrait un volume si l'on voulait dire tous les mouvements et les peines qu'elle s'est donnés pour cela. A la suite d'une chute qu'elle fit sur un escalier, elle fut mal soignée et conserva toute sa vie une douleur qui lui rappelait cet accident : « Je tiens, disait-elle, à une grâce si grande la petite croix qui m'accompagnera toute ma vie, que j'en ferai mémoire tous les premiers Vendredis du mois, jour auquel j'ai eu cet accident. Je réciterai à cet effet le petit chapelet du Sacré Cœur de Jésus que je composerai de *Gloria Patri*, en actions de grâces à la Sainte-Trinité de l'honneur qu'Elle m'a fait à tel jour de me donner ce petit sujet de souffrances. » Son union avec le bon Maître était constante ; elle regardait le prochain dans son Sacré Cœur et le voyait revêtu de ses mérites ; et quelque mécontentement qu'elle en eût reçu, elle était toujours prête à lui faire plaisir. Éluë Supérieure de Strasbourg de 1689 à 1695, pour y succéder à la Mère Françoise-

<sup>1</sup> Quatre ans auparavant, en 1694, la Mère Françoise de Boutavant de Montaigu, alors Supérieure de la Visitation de Salins, y avait établi la fête du Sacré Cœur, aussitôt que Monseigneur Antoin-Pierre de Grammont l'avait permise dans son diocèse.

Catherine de Baden, fondatrice de cette maison, elle eut la consolation d'y établir la dévotion au Sacré Cœur.

Rentrée dans sa maison de Profession, elle entretint des relations fréquentes avec le Père Froment qui fit paraître en 1699 à Besançon ce livre sur le Sacré Cœur dont il avait achevé la rédaction à Paray, avant même que le Père Croiset publiât son grand ouvrage en 1691. La même année, 1699, parut aussi à Besançon chez Jean-Gabriel Benoist, imprimeur ordinaire du Roy, au Comté de Bourgogne, un autre ouvrage sur le Sacré Cœur sous ce titre : « La vraie Confrérie de l'association et adoration perpétuelle du Sacré Cœur de Jésus, selon qu'il a été inspiré à la Vénérable Mère Marguerite-Marie Alacoque, Religieuse de la Visitation Sainte-Marie, autorisée par la sainte Église et confirmée par une Bulle à perpétuité, concédée par Sa Sainteté Innocent XII en faveur de tout l'Ordre de la Visitation et de tous les associés à la dite Confrérie érigée dans toutes les églises des susdits Monastères. »

Sans aucun doute, la Sœur Marie-Eugénie de Gairinet ne fut pas étrangère à cette publication : l'auteur qui signe l'Abbé de Sone se montre bienveillant pour les Filles de saint François de Sales. Dans la dédicace qu'il adresse à Monseigneur Joseph-François de Grammont, neveu et successeur de Pierre-Antoine de Grammont, il s'exprime ainsi : « Cette dévotion de l'adoration perpétuelle est l'ouvrage d'un grand évêque, Bienheureux dans le ciel, puisque c'est la récompense des mérites de saint François de Sales qui en a seul obtenu l'origine, et qui en a donné les premières connaissances à son Ordre Séraphique, aux saintes Filles de la Visitation, dans la personne de la Vénérable Mère Marguerite-Marie Alacoque décédée en odeur d'une sainteté parfaite, dans le monastère de Paray... Et le saint prélat que nous avons perdu et que nous regretterions encore tous les jours, si nous ne voyions revivre journellement en vous toutes ses rares vertus, en ayant connu les avantages, en avait permis la pratique; et le Souverain Pontife Innocent XII avec toute l'Église, par une Bulle à perpétuité, a voulu que cette dévotion soit connue par tout l'univers.

« J'ai lieu d'espérer que, cette Association érigée en l'honneur du Cœur du Fils de Dieu, et confirmée à ma réquisition par le Souverain Pontife, recevra sans doute un nouvel éclat de gloire et de force par votre Grandeur illustrissime, qui ne manquera pas de m'accorder l'honneur d'autoriser ce livre par son approbation, et par la protection dont elle honorera cette sainte Société dans tout son Diocèse, en se nommant le chef d'une si sainte occupation, et se revêtant du caractère glorieux d'être vous seul le premier et le principal adorateur du Cœur adorable de Jésus. »

Sur les confins du Duché de Bourgogne et de la Comté se trouvait un modeste monastère dont les vertus des Visitandines faisaient tout l'éclat; c'est Saint-Amour, où la dévotion au Sacré Cœur de Jésus s'était choisi un asile. Une âme d'un rare mérite, la Mère Jeanne-Charlotte Duport en était la personnification la plus complète.

Au sortir de sa dernière solitude, ses Filles la conjurèrent de leur dire ce que son cœur lui inspirerait : « Beaucoup d'amour, dit-elle, beaucoup d'amour! aimons de toute la plénitude de notre âme et tenons-nous fidèlement dans le Cœur de Jésus. » Elle avait appris aux Sœurs à s'acquitter de tous leurs exercices dans cet asile sacré qu'elle appelait la *grande miséricorde du Seigneur*. Ensuite elle leur proposa de faire au Sacré Cœur la donation de leurs personnes et de leurs mérites; ce qui fut accepté avec empressement. A la demande de la Communauté, elle dicta la formule de cet acte, et après qu'elles l'eurent signé, cette fervente Mère le fit placer sur l'autel afin qu'il tirât sa force et sa valeur de la Victime admirable qui y est offerte; et elle promit à ses Filles que le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dépositaire de leurs vertus, serait, désormais comme le trésor royal où chacune pourrait puiser dans le besoin.

Les Sœurs, animées par sa parole, prirent aussi la résolution de prier chaque jour pour celle d'entre elles qui mourrait la première. La digne Supérieure la présentait elle-même à Notre-Seigneur Jésus-Christ entre les deux Elévations de la Messe, et le suppliait de la pu-

rifier de son sang précieux et de la recevoir dans son Cœur au sortir de la vie. Elle mourut elle-même le 28 avril 1724, un Vendredi, jour consacré au Sacré Cœur, elle avait 57 ans.

Notre-Seigneur s'entretenant du sort de cette chère Défunte avec une âme qu'il comblait de ses faveurs, lui dit : « Ne manquez pas de mettre dans l'abrégé de sa vie, que c'est dans mon Sacré Cœur qu'elle a puisé ses vertus, particulièrement l'humilité, la charité, la douceur ; c'est pour cela que je fixerai, durant l'éternité, des regards de complaisance sur cette épouse fidèle. Elle jouit à présent d'une gloire singulière pour le zèle qu'elle a mis à faire régner la charité dans les âmes. »

Trois ans avant cette bienheureuse Mère, était partie pour le ciel une âme merveilleusement belle, Marie-Thérèse de Montplaisant, décédée à Saint-Amour le 11 janvier 1721, âgée de 26 ans, et 10 ans de Profession.

Guérie par un miracle de saint François Régis, poursuivie par la grâce, attirée par la divine miséricorde, elle voulut que le reste de sa vie ne fût qu'un exercice de fidélité, de reconnaissance et d'amour. Sa dévotion au Sacré Cœur et les grâces qu'elle en a reçues dépassent tout ce que l'on en peut dire. Un jour que renouvelant les promesses de son Baptême après la Sainte Communion, elle conjurait Notre-Seigneur de lui donner un nom, elle entendit une voix intérieure qui lui disait : « Tu seras la fille de mon Cœur, je ferai éclater en toi ma miséricorde ; une Mère est-elle capable d'oublier son enfant ? moi je ne t'oublierai jamais, dispose de mes trésors comme une héritière, mais surtout demeure dans mon Cœur comme ma fille. — Oui, répondit-elle, c'est le lieu que j'ai choisi, j'y habiterai à jamais. » Elle passa trois heures dans ce divin entretien tout inondée de délices ; l'ardeur de son amour la porta à demander à son Bien-Aimé d'être blessée au cœur et de n'en guérir jamais. Quelques jours avant son bienheureux trépas, une plaie qu'on lui fit au côté et dont elle mourut lui fit dire : « Voici la preuve bien douce que ma prière a été exaucée. » Il est certain qu'elle a reçu de ce Cœur admirable des dons sans nombre, et que, sur ce vivant

autel, elle offrit à son tour à la divine Majesté une multitude de sacrifices cachés à tous les regards.

Elle fut atteinte d'un cancer intérieur. « C'est un effet de la bonté de Dieu, disait-elle ; il me donne un souvenir habituel de sa présence. » Toujours héroïque dans ses douleurs, elle mourut en prédestinée. Le 14 janvier, trois jours après sa mort, une âme favorisée de grâces extraordinaires ayant communié pour elle, entendit intérieurement cette parole : « Elle jouit de Dieu. » La nuit du Jeudi-Saint, une autre personne qui veillait devant le Saint-Sacrement vit en esprit la Sœur Marie-Thérèse rayonnante de gloire. « Réjouissez-vous avec moi, lui dit-elle, de ce que je possède la vie éternelle, remerciez le Cœur de Jésus des grâces qu'il m'a faites, et dirigez à cette fin toutes les bonnes œuvres que vous ferez le Vendredi. Je vous promets de me prosterner devant le trône de Dieu et d'y prier pour les personnes qui lui rendront grâces pour moi. »

Le Sacré Cœur allait chercher ses élues jusque dans les rangs des Sœurs domestiques, témoin la Sœur Marie-Denise Marchal qui mourut le 12 février 1723, âgée de 69 ans, dont 40 de profession. Notre-Seigneur lui donna un attrait particulier de s'unir à son divin Cœur en disant à tout propos le mot *Sanctus*, c'était son occupation dans ses exercices spirituels.

Il n'est rien de plus doux que de reposer sur le Cœur d'un Dieu tout-puissant, mais le Cœur de Jésus n'est jamais sans la croix, et pour y reposer comme un enfant d'amour, il faut se résigner à souffrir. Marie-Denise dut gravir la montée du Calvaire ; elle sut que les douleurs du Crucifié seraient son partage le reste de sa vie ; elle se soumit. Pendant les fêtes de Pâques se trouvant devant le Saint-Sacrement, elle entendit distinctement ces paroles : « Tu te plains de ne pas jouir en repos de certaines douceurs sensibles que je donne à quelques âmes ; mais je te donne mon Cœur pour y reposer, et ma Croix pour éclairer tes pas. » Une autre fois, après avoir passé trois heures en oraison, elle se trouva à la plaie adorable du côté de Jésus, et il lui dit : « Voilà votre maison, buvez, nourrissez-vous et prenez vos délices dans cette

demeure. » Les dernières années de sa vie, son union avec le Sacré Cœur devenait tous les jours plus intime et sa conformité plus parfaite.

Cœur de Jésus, Roi des Vierges, Roi des humbles, vos prédilections vous inclinent toujours vers les cœurs des humbles et des vierges !



## CHAPITRE XI.

### LA LORRAINE ET L'ALSACE DEVANT LE SACRÉ CŒUR.

#### § I.

#### *Nancy.*

Il y avait au Nord-Est de la France quatre monastères de la Visitation que rapprochaient des liens d'origine et de voisinage : c'étaient Pont-à-Mousson, Nancy, Metz et Strasbourg. Pont-à-Mousson était le plus ancien ; Nancy venait après, puis Metz ; Strasbourg était né un peu plus tard, lorsque la vieille cité eut été réunie par Louis XIV à la France (1681). Il y avait entre ces quatre Maisons un continuel échange de relations et de services ; du moment qu'une pratique de piété venait à éclore dans l'une d'elles, les autres ne tardaient pas à se l'approprier. Il nous est difficile de déterminer l'époque précise où la dévotion au Sacré Cœur fit son apparition en Lorraine ; difficile aussi de dire laquelle des deux villes, de Pont-à-Mousson ou de Nancy fut la première embaumée de son parfum. Le monastère du Pont, 24<sup>e</sup> de l'Institut, fondé par sainte Chantal elle-même, le 6 mai 1626, avait envoyé un essaim de ses religieuses à la fondation de Nancy, 25 décembre 1632. La dévotion au Cœur adorable passa-t-elle de la fille à la mère ou de la mère à la fille, nous l'ignorons. Les annales de Pont-à-Mousson font remonter à l'année 1694 l'établissement de cette dévotion dans le monastère : c'est aussi sa date de naissance au couvent de Nancy. Quoi qu'il en soit, voici ce que nous lisons dans la fondation de Pont-à-Mousson : « Comme cette dévotion n'exige rien qui soit contraire à ce qui nous est marqué dans nos saintes Constitutions, n'obligeant aucunement à des prières ou ex-

ercices extraordinaires, mais seulement à une fidélité et vénération en l'intérieur qui nous est tant recommandée par nos Saints Fondateurs, nous sommes entrées dans la sainte liaison de nos Monastères et des bonnes âmes qui honorent ce Cœur divin de notre bon Sauveur. Monseigneur de Bissy, notre illustre Prélat, Évêque de Toul, a permis de dire la sainte Messe composée par un dévot du Cœur de Jésus. Sa Grandeur a approuvé les litanies en son honneur et celles du Cœur de la Vierge, et donné aussison approbation pour les indulgences à l'occasion desquelles nous faisons la sainte Communion. Le jour de la fête, on chante les litanies et l'on a prédication, le Saint-Sacrement étant exposé à ce jour. Mais pour rendre nos devoirs plus fréquents à ce Cœur adorable, on destine encore tous les premiers Vendredis de chaque mois, pour faire en particulier les actes de réparation, d'amende honorable et de consécration en présence du Saint-Sacrement. Il y a des petits livres imprimés à cet effet par les soins de la Très Honorée Mère Marie-Claire de Lénoncourt; on les a distribués aux personnes dévotes pour les diriger dans l'esprit de cette tant utile dévotion au Sacré Cœur. La première fois qu'on a célébré cette fête, le R. Père Maupert, Régent de théologie au Collège des Révérends Pères Jésuites, fut chargé du Panégyrique, ce dont il s'aquitta à la satisfaction de tous. Tout ce qu'il y a d'habiles et de grands esprits dans l'Université, avouèrent qu'on ne pouvait donner une plus belle et plus juste idée du divin Cœur. »

C'est à Pont-à-Mousson, que parut, peut-être à l'instigation des Visitandines, peut-être par l'initiative des Pères Jésuites, une seconde édition, considérablement augmentée, d'un des premiers ouvrages composés sur le Sacré Cœur sous ce titre : « Instruction pour la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. » L'édition originale est datée de Saint-Mihiel, 1703. En tête de ce volume on a mis, en guise d'introduction, un éloge de la dévotion au Sacré Cœur de notre adorable Sauveur, tiré d'une lettre du Révérend Père Simon Gourdan, chanoine régulier de Saint-Victor de Paris, à Monseigneur le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris. Vient ensuite l'instruc-

tion proprement dite sur la dévotion elle-même, sur son ancienneté, son origine, sa légitimité, ses avantages. Le reste du volume, c'est-à-dire la plus grande partie se compose de pratiques en l'honneur de ce divin Cœur, pour chaque jour, chaque semaine, chaque mois, chaque année; de visites au Saint-Sacrement et actes variés. Ce recueil eut plusieurs éditions, particulièrement à Nancy; réimprimé de nos jours, il ferait encore les délices des âmes pieuses.

Les détails que nous venons de reproduire constatent l'établissement officiel de la dévotion publique du Sacré Cœur au Couvent de Pont-à-Mousson, mais très vraisemblablement, la dévotion elle-même y avait pénétré quelques années plus tôt. C'est chose incontestable pour celui de Nancy; une circulaire envoyée de cette dernière ville aux maisons de l'Institut, à la date du 20 mai 1693, nous apprend que la Très Honorée Mère de Dijon venait d'inviter les Religieuses Lorraines à un pieux *rendez-vous* dans le Sacré Cœur. Elle leur avait envoyé sans doute le petit livre de la Sœur Joly. La Mère Marie-Anne-Thérèse Perrin était Supérieure de 1688 à 1694. Elle accepta de concert avec toutes ses Filles le *rendez-vous* donné: elles eurent confiance aux promesses du divin Cœur et c'est à lui qu'elles recoururent dans les nécessités publiques et particulières. Nous savons par une circulaire du 6 avril 1695, que le Couvent venait d'être préservé d'une épidémie meurtrière en se mettant sous la protection du Sacré Cœur.

« Il faut bien vous dire, nos intimes Sœurs, que nous nous estimons bien gratifiées d'avoir été préservées des maladies populaires et si malignes qu'elles ont emporté beaucoup de monde dans nos quartiers; nous croyons en être particulièrement redevables à la dévotion au Sacré Cœur de Jésus auquel notre chère Mère a eu recours, et nous avec elle, secondant ses intentions. Personne de notre maison n'a éprouvé la moindre atteinte. Nous avons participé avec une indicible consolation aux indulgences que notre chère Sœur la Déposée de Forcalquier a procurées pour le jour de la fête du Sacré Cœur; nous sommes bien sensibles à l'obligation que notre

cher Institut lui a et que nous ressentons bien en notre particulier <sup>1</sup>. »

Bientôt un culte public attira dans l'église du monastère le concours des pieux fidèles. Le Pape Clément XI dans sa Bulle du 12 septembre 1713, suppose qu'une Confrérie du Sacré Cœur existait depuis plusieurs années déjà au Couvent de la Visitation <sup>2</sup>.

L'année suivante, 22 février 1714, Charles-Claude de l'Aigle, Vicaire Général de l'Évêque de Toul, érigea canoniquement l'association du Sacré Cœur dans l'église de la Visitation de Nancy, reconnut l'authenticité de la Bulle de Clément XI, et approuva l'adoration du Saint-Sacrement le Vendredi après l'Octave de la Fête-Dieu « sans éclat néanmoins, jusqu'à ce qu'il eût plu à notre Saint-Père le Pape ou à Monseigneur notre Evêque de l'ériger en solennité. » Il détermina aussi l'autel de l'église des Visitandines où repose le Saint-Sacrement, comme Autel privilégié, et le Vendredi des quatre-Temps de l'année pour les Indulgences de 7 ans et 7 quaran-

<sup>1</sup> De quelle Mère est-il question dans le texte qu'on vient de lire ? Est-ce de la Mère Nicolle-Marguerite Labbe récemment élue à l'Ascension (1694) est-ce de la Mère Déposée Anne-Thérèse Perrin, nous l'ignorons.

<sup>2</sup> « Y ayant, comme nous avons appris, dans l'église du Monastère des Religieuses de la Visitation de la B. Vierge Marie Immaculée, du lieu appelé ville de Nancy, Diocèse de Toul, une pieuse et dévote Confrérie de l'un et l'autre sexe appelée Association sous le titre du Sacré Cœur, qui y est, ou doit être canoniquement érigée, et dont les Confreres et Sœurs ont coutume de pratiquer quantité d'œuvres de piété et de charité; afin que la dite Confrérie prenne de jour en jour de nouveaux accroissements, Nous accordons à tous les fidèles qui entreront dans la dite Association, une indulgence plénière si, étant vraiment contrits et confessés, ils reçoivent le Très Saint-Sacrement de l'Eucharistie, le jour de leur entrée. » Le même Pontife leur accorde aussi une indulgence plénière in *articulo mortis* aux conditions ordinaires; *item*, une indulgence plénière aux Associés qui, contrits, confessés et communisés visiteront l'église, chapelle ou oratoire de cette Association le jour de la fête principale, choisie une fois pour toutes par les Associés avec l'approbation de l'Ordinaire. De plus, quatre fois par an, *aux jours choisis par eux* et approuvés de l'Ordinaire, une indulgence de 7 ans et 7 quarantaines aux Associés qui visiteront leur église et y prieront aux intentions accoutumées. Enfin 60 jours d'indulgences aux Associés qui feront quelque'une des œuvres de piété, de charité ou de zèle énumérées dans la Bulle.

taines. Sa Grandeur Monseigneur de Toul ne tarda pas à autoriser la célébration de la fête du Sacré Cœur dans l'église de la Visitation, car nous lisons dans une circulaire du 15 août 1716: « Nous avons maintenant la consolation de célébrer la fête du Sacré Cœur de Jésus avec plus d'éclat que par le passé, ayant l'indulgence plénière à perpétuité, l'exposition et bénédiction du Saint-Sacrement avec prédication. Notre église est aussi remplie ce jour-là, et le nombre de communions et de Messes aussi grand que le jour de la Visitation, ce qui nous fait un plaisir infini dans l'espérance de voir désormais notre aimable et divin Sauveur plus connu, plus aimé; nous avons aussi la Confrérie du Sacré Cœur et le nombre des Associés augmente tous les jours. »

Neuf ans plus tard, dans une circulaire de 1725, Sœur Louise-Françoise de Rosen constate le même empressement du peuple à célébrer la fête du Sacré Cœur et à s'enrôler dans l'association. Les circulaires de 1742, 1745 et 1749 attestent la continuité du mouvement qui précipite les fidèles vers l'autel du Sacré Cœur; citons celle de 1745. « Nous aurions à parler, si nous n'en laissions pas le soin à nos Sœurs de Strasbourg, de l'héroïque ferveur des Confrères militaires qui nous sont unis dans cette dévotion. L'apôtre de tous a une cousine germaine de son nom, la très honorée Sœur Henriette de Puget dans notre Monastère de Strasbourg. Cet homme, qui ressemble plutôt à un ange incarné, ne cesse de prêcher ce Cœur adorable. Nous avons eu ces jours derniers une de ses visites lorsqu'il revenait de Flandre en Alsace; et d'abord il nous fit inscrire 15 personnes qu'il avait recrutées sur la route. Il n'a pas manqué un seul jour de la campagne à recevoir le pain des Forts pour se fortifier comme il le dit, contre les pièges de son état, et se tenir prêt à paraître devant Dieu. Il est le premier dans tous les dangers. Les bombes, les balles, le feu de toute espèce d'armes semblent le respecter; ses habits et son chapeau sont percés; il revient sans blessures. Il attribue ces miracles au Sacré Cœur; il ne trouve de goût qu'à parler de Dieu, tout autre discours lui est insipide. Sa confiance et sa ferveur enlèvent, et sont bien propres à

encourager les plus lâches, ainsi qu'à confondre même les plus fervents. Il nous demande sans cesse des prières et nous promet les siennes pour notre Ordre. »

Des publications spéciales furent imprimées à Nancy et sans doute par les soins de la Visitation, voici le titre du principal ouvrage : « La dévotion au Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, établie dans les Communautés des Religieuses de la Visitation de Sainte-Marie et dans plusieurs autres lieux avec la permission des Evêques d'un grand nombre de diocèses, et autorisée par les Bulles des Souverains Pontifes. Nancy, MDCCXXXII. » Le Père Petitdidier, ancien recteur et chancelier de l'université de Pont-à-Mousson, reconnaît dans son approbation du 17 décembre 1732, que ce livre est un recueil de plusieurs instructions, prières et pratiques édifiantes, tirées de plusieurs ouvrages déjà approuvés et imprimés dans un grand nombre de diocèses<sup>1</sup>.

La Visitation de Nancy était donc par sa Confrérie, ses fêtes et ses publications un centre d'où la dévotion au Sacré Cœur se répandait dans cette capitale; mais combien plus encore dans l'enceinte même du Couvent, les Filles de François de Sales n'en ressentaient-elles pas les bienfaisantes ardeurs? Nous ne pouvons nommer toutes celles à qui leur tendre amour pour le Sacré Cœur mériterait une mention spéciale. Mais nous ne passerons pas entièrement sous silence la Sœur Marguerite-Henriette de Bousimard qui fit profession en 1731, le jour où, dans l'Institut, on célèbre la mémoire de la Vénérable Sœur Marguerite-Marie Alacoque. On lui en avait donné le nom, parce qu'elle avait comme elle une dévotion déclarée envers le Sacré Cœur. Les dernières paroles qu'elle fit entendre furent celles-ci : « Sacré Cœur de

<sup>1</sup> L'Abbé de Vence, Prévôt de l'insigne Primatiale de Lorraine, déclare le 11 janvier 1749, que ce livre, à sa première apparition, a été reçu avec applaudissements et lu avec beaucoup d'édification par les personnes de piété; mais que ce qu'on y ajoute aujourd'hui augmente considérablement le mérite de l'ouvrage. Parmi les sources où le compilateur de ce recueil a puisé, nous citerons l'ouvrage aussi imprimé à Nancy en 1725 sous ce titre : « Instruction pour la dévotion au Sacré Cœur. » Il en a été fait mention plus haut.

Jésus ! » elle trahissait dans cette suprême invocation toute sa confiance, tout son amour.

Nous n'oublierons pas non plus la Sœur Anne-Marguerite Boudet de la Bellière qui fit sa profession en 1732. Éprise d'une ardente dévotion envers le Sacré Cœur, elle l'inspirait aux autres. Elle offrait à Dieu les vertus de ce Cœur adorable opposées à ses défauts, et tous les hommages qu'il rend à Dieu son Père en supplément à ce qui manquait à ses actes de vertu. Elle suivait ainsi le conseil que Notre-Seigneur a donné à la Sœur Marguerite-Marie en qui elle avait une pleine confiance, et dont la Vie écrite par Mgr Languet faisait ses délices. Elle s'associa plusieurs de ses Sœurs pour honorer le Sacré Cœur d'un culte spécial : elle forma une bande de neuf personnes qui tour à tour devaient, chacune un jour, rendre gloire à ce divin Cœur par une plus grande fidélité à tous leurs devoirs et à toutes sortes de pratiques de vertu, notamment de douceur et d'humilité. Elles s'obligeaient aussi à de fréquentes aspirations vers ce divin Cœur. Cette initiative fut suivie, et bientôt l'on vit se former trois ou quatre groupes de 9 personnes, dont l'exemple servit à maintenir dans tous les cœurs, au degré le plus élevé, l'amour des saintes observances.

Citons encore la Mère Anne-Thérèse Perrin décédée en 1713 et la Sœur Jeanne-Charlotte de Bellerose de Séranville, morte dix ans plus tard. Il est dit de chacune d'elles qu'excellant à faire des vers, elles ont composé sur divers sujets de piété des cantiques d'un goût exquis. Elles n'auront pas oublié le Sacré Cœur<sup>1</sup>.

Enfin nous ferons place dans ces pages à toute une famille de Visitandines qui, par l'éminence de leur vertu plus encore que par la distinction de leur naissance, ont jeté un grand éclat sur le Couvent de Nancy : ce sont d'abord les Sœurs Louise-Françoise de Rosen, Jeanne-Françoise de Rosen, et Marie-Aimée-Thérèse de Rosen, toutes les trois filles du maréchal de Rosen ; puis leur cousine germaine Marie-Louise de Rosen, nièce du maré-

<sup>1</sup> Voir aux Pièces justificatives

chal ; enfin Sœur Marie-Anne-Sophie de Rottenbourg, leur nièce. Les quatre premières étant venues, par ordre de Louis XIV, achever leur éducation à la Visitation de Nancy, abjurèrent le protestantisme de leur plein gré, le 21 avril 1686 dans la chapelle du Monastère. Elles entrèrent successivement au Noviciat et la sincérité de leur démarche éclata dans la fidélité avec laquelle elles pratiquèrent jusqu'à l'héroïsme, les vertus de leur profession. Elles possédaient surtout dans un degré étonnant les deux vertus les plus chères au Sacré Cœur : l'humilité et la charité. Mais plus elles s'abaissaient, plus le bon Maître les élevait, plus il les faisait avancer dans la science de Dieu et des âmes.

Marie-Anne de Rosen, la plus jeune des trois sœurs, se fit remarquer par la dévotion la plus ardente pour la sainte Communion. Elle en était littéralement affamée. Les lettres qu'elle a écrites à ses Supérieurs pour obtenir qu'on lui laissât ce pain qui était sa vie ravissent d'admiration. « Les termes me manquent pour dire ce que j'éprouve à cet égard, je meurs presque de faim, je languis, je n'en puis plus. Le désir consume la jouissance ; et la jouissance allume le désir. Que faire que de me confondre et de m'anéantir devant ce Dieu de bonté et d'amour ! Une invention d'incompréhensible charité l'a porté à se cacher sous ces faibles espèces pour se donner tout entier à nous, si souvent, si absolument et si pleinement ; et là, il nous invite si tendrement et si fortement à le recevoir ! Il ne dit pas : prenez et tremblez, prenez et adorez, prenez et admirez, mais prenez et mangez, ceci est mon corps qui est livré pour vous. Tout cela ne porte pas à se retirer, mais au contraire inspire une confiance respectueuse et pleine d'ardeur. » Il plut à son Confesseur de la réduire aux communions de Règle. Il faut avoir lu ses gémissements, ses cris de détresse pour comprendre l'amertume de cette privation. Deux ans avant sa mort elle devint aveugle ; Monseigneur lui permit alors la communion quotidienne, c'était sa grande consolation dans sa cécité. Elle disait à ses Sœurs qu'elle ne voudrait pas recouvrer la vue si c'était par la privation d'une seule communion.



A la mort de Sœur Marie-Anne de Rosen en 1754, sa nièce, Marie-Anne-Sophie de Rottembourg soutint pendant plus de 20 ans encore le triple héritage de sainteté que lui laissaient ses tantes. Elle était fille du Comte Frédéric de Rottembourg maréchal des camps et armées du Roi, et propre nièce par sa mère, des trois Sœurs de Rosen ; elle fut, dès le berceau, marquée du sceau de la croix et de la protection divine ; à trois ans elle ne marchait pas encore. Ses parents chargèrent une pauvre et dévote femme de faire à leur intention une neuvaine à saint Antoine de Padoue ; le neuvième jour, l'enfant, qui était entre les mains de sa gouvernante, s'agita tout à coup et dit qu'elle voulait aller au-devant de son père et de sa mère, alors en promenade. Il fallut la poser sur ses pieds jusqu'alors impuissants à la porter ; aussitôt elle se mit à courir avec aisance, le Saint l'avait guérie, et sa mère convertie depuis un an à la religion catholique, se trouva par ce miracle affermie dans sa foi à la communion des Saints. La miraculée fut confiée aux soins de ses tantes religieuses de la Visitation de Nancy et fit sa première Communion le jour même où, pour la première fois on faisait au monastère la fête du Sacré Cœur. Cette grâce la pénétra si vivement que chaque année elle en célébrait l'anniversaire. Elle fut rappelée par son père dont elle était l'idole ; tous ses goûts devinrent des lois, on ne refusait rien à ses moindres caprices. Reine du logis, elle était entourée de tendresses, de flatteries, de recherches empressées. Toujours noble et digne, elle s'enivrait avec bonheur à la coupe enchantresse ; mais il y avait de l'amertume dans ses joies ; les anathèmes du Sauveur lui revenaient à l'esprit, elle avait alors 15 ans. Dix huit mois plus tard, dans le courant de 1702, Anne-Claire de Rottembourg, sœur cadette de Sophie, obtint la permission de rentrer au Couvent de Nancy comme pensionnaire, son âge de 13 ans ne lui permettant pas d'être admise au Noviciat ; Marie-Anne-Sophie l'accompagna ; c'est là que la grâce l'attendait. Elle pressentit les périls qui la menaçaient dans le monde, où, pour vivre chrétiennement, il faut être doué d'une force qu'elle n'avait pas. « Donc, se dit-elle,

en matière si grave, je dois aller au plus sûr ; donc, je dois rompre pour jamais avec le siècle. » Cette conclusion l'accabla comme un coup de foudre, elle courut se prosterner devant le Saint-Sacrement, ouvrit un livre qui lui tomba sous la main et y lut ces paroles qui achevèrent de l'écraser : « Vous êtes dans le lieu où Dieu vous veut pour votre sanctification. » Immobile de surprise et d'effroi, elle pria Dieu de l'éclairer : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » La grâce descendit à l'appel de sa confiance, et aux clartés d'une lumière qui lui venait d'en haut, elle comprit le néant de ce qui passe avec le temps. L'immense éternité lui apparut comme le seul objet digne de diriger sa vie. C'en est fait. Sophie n'est plus la même, Jésus s'est emparé de son cœur ; l'humilité, la pauvreté, l'obéissance ont ravi son amour ; elle déclare qu'elle ne sortira plus du Couvent. La colère, la douleur du Comte de Roumbourg furent proportionnées à sa tendresse, mais sa fille tint ferme.

Le 3 décembre 1702, elle reçut le saint habit et prit ces résolutions « Pour jamais mes sens seront fermés à tous les plaisirs ; pour jamais mon esprit mourra à sa propre vie ; pour jamais mon cœur aura Dieu pour son Tout. Plus de monde, plus de terre, plus de créature, plus rien de ce qui peut plaire hors de Dieu. » Ceci était signé de son sang.

Le 3 décembre 1703, elle fit profession. Quand on la conduisit au chœur, elle pouvait à peine marcher, tant elle était faible. Lorsqu'elle s'étendit sous le drap mortuaire, un frémissement parcourut l'assemblée ; on avait peur qu'elle ne se relevât pas, et quatre Sœurs soutinrent ce drap au-dessus d'elle pour prévenir une suffocation. Mais au moment où la voix du Pontife lui dit, selon le cérémonial : « *Levez-vous, vous qui dormez, levez-vous d'entre les morts et le Christ vous illuminera*, l'heureuse victime, remplie d'une vigueur surnaturelle, s'avança vers l'autel, le visage radieux, les joues vermeilles, pleine de vie et réellement transfigurée. Le même jour elle assistait à Matines, et sa santé se trouva parfaitement rétablie.

Sa vie fut digne de ces commencements, digne des

grâces que Dieu ne cessa de lui prodiguer, digne des emplois auxquels la confiance et la vénération de ses Sœurs se plurent à l'élever, digne enfin du Directeur qui lui fut donné par la Providence, le Père de Caussade, de la Compagnie de Jésus. On croit que le livre de *l'Abandon à la Providence* édité par le Père Ramière au Puy (1867), est composé en grande partie des lettres et des avis donnés par le Père de Caussade à la Mère Sophie. Il encourageait la confiance de sa pénitente au Sacré Cœur. « Votre confiance au Sacré Cœur de Jésus, lui écrivait-il, et vos pratiques à cet égard, sont un vrai trésor spirituel qui suffit pour vous enrichir vous et vos chères filles. Plus on tire de ce trésor, plus il en reste à tirer, parce qu'il est inépuisable. »

Lorsque parvenue au terme de sa féconde carrière, elle vit arriver ses derniers jours, elle répétait ces lignes du Père Surin dont elle avait fait la devise de sa vie. « Aller à Dieu sans m'arrêter c'est ma devise, et tout quitter pour le trouver, c'est ma grande entreprise. » Jusqu'à la fin elle conserva l'habitude de s'administrer spirituellement l'Extrême-Onction tous les soirs; en même temps qu'elle faisait un acte de contrition des péchés qu'elle s'accusait d'avoir commis; elle essaya encore d'accomplir cette pratique la veille de sa mort. Enfin, après avoir chanté avec dévotion la strophe *O Crux, ave*, elle voulut de sa voix défaillante appeler l'unique objet de ses désirs, en répétant une dernière fois le cantique qu'elle avait elle-même composé :

I.

Cœur de Jésus, doux paradis des âmes,  
Toute douceur est amère sans vous.  
Mais quand on vit embrasé de vos flammes,  
Il n'est tourment qui ne paraisse doux.

II.

Quand viendrez-vous, ô ma béatitude,  
Me faudra-t-il attendre encore longtemps ?  
Venez, venez, ô chère Plénitude,  
Et mes désirs enfin seront contents.

Et s'unissant aux suprêmes prières, elle alla s'abîmer dans le Sacré Cœur de Jésus, pendant qu'on récitait auprès d'elle les Litanies de ce divin Cœur; c'était le 6 juin 1775, elle avait 89 ans dont 72 de profession.

La Visitation de Metz n'imita que tardivement celles de Pont-à-Mousson et de Nancy; les circulaires d'Annecy avaient dans les commencements paralysé sa bonne volonté. Ce fut seulement en 1720 que Mgr de Coislin, évêque de Metz, permit à la Mère Ursule de Custine de Pontigny de faire célébrer la fête du Sacré Cœur, le Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement.

Mais la Confrérie ne fut régulièrement instituée que longtemps après, en 1751, par un Bref de Sa Sainteté Benoît XIV. Les pieux habitants de Metz ne tardèrent pas à se faire inscrire. Ils eurent, tous les premiers Vendredis du mois, exposition du Saint-Sacrement et amende honorable dans la chapelle du Couvent. Le concours était grand, les communions nombreuses. On aurait dit que les Religieuses et le public avaient à cœur par leur pieux empressement, leurs retards involontaires.

## § II.

### *Strasbourg.*

Le Monastère de la Visitation de Strasbourg fut fondé en 1683 par la Mère Françoise-Madeleine-Catherine de Baden, venue de Besançon avec la Sœur Eugénie de Guairinet et quelques autres Religieuses. Sœur Eugénie qui succéda à la fondatrice de 1689 à 1695, se hâta d'établir dans la colonie naissante, la dévotion qu'elle avait vue s'implanter à Besançon; et malgré les déclamations des sectaires contre cette nouvelle idolâtrie, le culte du Sacré Cœur fut accueilli à Strasbourg avec un merveilleux empressement. La Mère Anne-Marie de Mahon, qui cultivait avec zèle cette plante récemment éclos dans son parterre, la voyait avec joie se couvrir de fleurs et de fruits (1695-1701), lorsque, parvenue au

terme de son double triennat, elle remit le gouvernement du Monastère à la Mère Marie-Louise Croiset que nous avons vue au premier Monastère de Rouen, si zélée pour le Sacré Cœur. A partir de l'arrivée à Strasbourg de cette digne Sœur du Père Jean Croiset, l'histoire du Couvent se confond avec celle de la Très Honorée Mère Marie-Louise de Leyen, qui mourut Supérieure de la Communauté le 3 novembre 1780, âgée de 91 ans, ayant 73 ans et 9 mois de Profession.

Fille du Baron de Leyen, d'une grande famille de l'Électorat de Mayence, et privée dès son bas âge des soins de son père et de sa mère, Marie-Louise fut confiée dans sa 8<sup>e</sup> année à une tante qui plus tard la mit au Couvent de Strasbourg. Elle y fut soigneusement élevée par Sœur Catherine-Angélique du Tillet professe du premier Monastère de Paris, venue en Alsace avec la Mère Marie-Louise Croiset. Cette habile Directrice sut tirer parti des rares dispositions de M<sup>lle</sup> de Leyen, elle en fit un ange de vertu.

Pendant la jeune fille, tout adonnée qu'elle fût à la piété, ne se sentait aucun attrait pour la vie religieuse. Elle évitait avec soin la rencontre de la Mère Croiset et usait, pour y échapper, d'innocents stratagèmes. Elle priaït pourtant et demandait humblement à Dieu le rayon de lumière qui éclairât son avenir. Un jour, elle fut vivement frappée de cette parole du prophète. « *Cari-tate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans.* Jérémie xxxi, 3. ) Je t'ai aimée d'un amour éternel, c'est pour cela que te prenant en pitié, je t'ai attirée. » Dès ce moment le germe précieux de la vocation religieuse se développa dans son âme, elle se sentit puissamment portée vers la Visitation, et ne résista plus.

C'en est fait, la voilà Novice ; elle se perfectionne en peu de temps dans toutes les vertus de son état ; elle est humble, obéissante et généreuse. On voit éclater en elle la piété la plus vive, la confiance la plus tendre pour le Sacré Cœur, la Très Sainte Vierge et les saints Anges. Vint le jour de sa prise d'habit. La Mère Croiset voulut qu'elle portât son nom et lui attacha le voile blanc de ses mains défaillantes ; cette Très Honorée Mère se sen-

taut mourir et devinait dans la Novice les qualités qui feraient l'honneur de son Ordre; elle s'éteignit deux mois après. Sœur Marie-Louise la pleura, et se promit de la continuer par l'imitation de ses vertus. L'année étant révolue, on l'admit à la Profession; mais bientôt un accident faillit la ravir à la Communauté. Elle avait eu un léger accès de fièvre et le médecin avait ordonné qu'on la saignât. La saignée faite, on laissa la malade tranquille dans son lit, mais la veine s'étant rouverte sans qu'elle s'en aperçut, il en sortit une si grande quantité de sang qu'elle n'eut pas la force d'appeler au secours. Une Sœur infirmière étant rentrée la trouva presque expirante et la pâleur de la mort sur le visage; le médecin et le chirurgien qu'on s'empessa d'appeler la crurent perdue, Dieu la sauva.

Elle témoigna sa reconnaissance à son bienfaiteur en s'appliquant plus fidèlement que jamais à tous ses devoirs. La vie commune faisait ses délices; loin des exercices de la Communauté, elle était en souffrance.

Elle fut successivement portière, économe, première Maîtresse du Pensionnat; elle eut toutes les vertus, toutes les aptitudes qui font exceller dans ces emplois. Mais la Communauté l'enviait au Pensionnat et la nomma Conseillère; pendant 54 années, elle fut l'âme de toutes les délibérations du Conseil, Supérieure ou non. Bientôt on la voulut Assistante et elle remplit cette charge 3 ans. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, l'espace d'un demi-siècle, elle n'a cessé d'être Directrice ou Supérieure que pendant deux ans et demi, lorsqu'après l'une de ses dépositions, elle fut chargée de mettre la dernière main à l'éducation de Mesdames les Princesses de Hesse-Rhin-felds.

En 1733, élue Supérieure pour la première fois, elle s'enferma avec toutes ses Filles, dans l'asile sacré du Cœur de Jésus. Tendrement dévouée à ce Cœur adorable, elle y puisa les sentiments qui furent la règle de son gouvernement pendant ses 27 années de Supériorité. La Mère Marie-Louise était tout à la fois l'âme et le cœur de la Communauté. Elle donnait l'impulsion et le mouvement à tout le corps, animant tout de sa charité.

de ses soins, de ses exemples. En tout temps, à toute heure, on pouvait recourir à elle, elle avait dérobé à son Père saint François de Sales, sa devise : « *ce qui me dérange m'arrange.* » Toute aux autres, elle ne savait se refuser à personne, aussi disait-on d'elle : « La Mère de Leyen ne veut que le bien, ne fait que le bien. »

Sa charité pour tous les genres d'indigence était inépuisable, et Dieu parut remplir souvent par un miracle la main que la bonne Mère vidait toujours. Elle n'a jamais renvoyé aucun pauvre sans lui donner assistance, et l'on venait de loin recourir à sa générosité. Ce Jésus qu'elle assistait dans les pauvres, elle l'aimait aussi dans l'Église catholique, apostolique et romaine ; « c'est ma Mère », disait-elle ; elle ne savait assez exprimer tout le bonheur qu'elle avait d'être son enfant.

Nous avons dit combien était tendre sa dévotion envers le Cœur de Jésus. Dans la plupart des circulaires qu'elle adressait à l'Institut pour lui notifier son élection comme Supérieure, elle fait mention des progrès de la Confrérie instituée en l'honneur de ce Cœur adorable. Dans sa circulaire du 3 février 1739 elle écrit : « La dévotion au Sacré Cœur augmente ; grand nombre de personnes se font inscrire dans l'Association ; il y en a jusqu'à cent par jour, et cela dans une ville où il y a beaucoup d'hérétiques. Daigne ce divin Cœur toucher celui de ces pauvres égarés pour en faire ses plus dignes adorateurs ! » Elle écrit encore à la date du 4 novembre 1748 : « Le Cœur de Jésus s'attire de nouveaux adorateurs qui viennent en foule se faire enregistrer. Nous avons constaté un progrès considérable en 1743, lorsque la Sœur Marie-Rosalie de Boisgambier alors Supérieure, obtint de Rome à perpétuité, une Bulle d'indulgences en faveur de notre Association. Cette Très Honorée Mère, vraie propagatrice du culte du divin Cœur, engagea les Pères Jésuites qui prêchaient le jour de la fête en français et en allemand, à faire mention dans leurs sermons de ces indulgences. Ils le firent avec tant de succès, que plus de cent personnes se firent inscrire ce jour-là. C'est en leur faveur qu'en 1746, nous fîmes réimprimer un livre qui traite de cette dévotion et dont notre Très

Honorée Sœur la Déposée a pris soin, l'augmentant de prières et d'instructions et l'arrangeant, de façon qu'il se trouve au goût de tout le monde. En moins de 2 ans on en a délivré près de 1000 exemplaires, outre 600 envoyés à Cambrai, à Arras et à Valenciennes. La réputation de ce livre parvint en Flandre par le moyen de M. le Chevalier de Puget, officier au régiment du Roi, auquel sa Majesté vient de donner le commandement de Saint-Omer. Cet illustre et zélé Confrère partage son temps entre la prière et la contemplation, y passant des quatre heures de suite avec une ferveur angélique, occupé à rendre ses hommages au Sacré Cœur.

« Rien n'est oublié pour rendre la fête du Sacré Cœur plus magnifique; on avance nos Offices pour s'ajuster à ceux de l'Église. Le sermon allemand se fait le matin en faveur du peuple et des villageois; suit la Grand'Messe en musique; à 3 heures, Vêpres chantées par Messieurs les Chanoines réguliers de Saint-Antoine, lesquels desservent notre église qui est une paroisse. A l'issue des Vêpres, Sermon français suivi de l'Amende honorable et de la bénédiction du Saint-Sacrement. Ordinairement Mgr l'Évêque d'Uranopole, suffragant de ce diocèse et notre Père spirituel, nous fait la grâce d'officier pontificalement malgré ses 85 ans. Le lendemain de la fête du Sacré Cœur, la Communauté communie et fait chanter une Messe de Requiem pour le repos des Confrères décédés. »

Enfin dans une circulaire du 8 janvier 1751, la Mère de Leyen prête à se déposer, nous apprend que la dévotion au Sacré Cœur augmente d'année en année. Le jour de la fête il y a une telle affluence, que, depuis les 5 heures du matin jusqu'au soir, l'église ne se désemplit pas.

La Mère de Leyen eut pour successeur (1751) la Mère Marie-Rosalie de Boisgambier; mais celle-ci étant décédée le 8 décembre 1753 avant la fin de son triennat; les Sœurs remirent à leur tête leur vénérable Déposée, la Mère de Leyen. Cette Très Honorée Mère, rendant hommage à la défunte (Circul. 1754), reconnaît que la Communauté lui est redevable de l'établissement de la



fête et de la Confrérie du Sacré Cœur dans son église. Elle raconte aussi que le livre de la dévotion à ce divin Cœur publié par la Sœur de Boisgambier avait eu une seconde édition déjà épuisée, quoiqu'on l'eût tirée à plusieurs milliers d'exemplaires.

Nous terminons cet aperçu sur la Visitation de Strasbourg en disant que, si le gouvernement de la Mère de Leyen fut le Paradis terrestre des Visitandines qui vécutrent sous ses lois, il ne fut pas moins pour la dévotion au Sacré Cœur une ère de merveilleuse prospérité, un véritable âge d'or.

## CHAPITRE XII.

### PARALIPOMÈNES.

MONTARGIS, BOURGES, ISSOUDUN, PÉRIGUEUX, TULLE,  
ET AIX DEVANT LE SACRÉ CŒUR.

Notre voyage à travers la France nous a montré la plupart de ses provinces devant le Sacré Cœur : mais nos lecteurs ont pu se demander le pourquoi de certaines omissions dans notre itinéraire. Nous ne pouvons répondre à cette exigence qu'en ajoutant un chapitre de paralipomènes.

Soit d'abord Montargis où nous appelle Sœur Louise-Marguerite Quinault, décédée le 20 février 1703 dans sa 37<sup>e</sup> année. Elle avait hérité des qualités brillantes de son illustre père que ses opéras ont rendu célèbre. Une fois entrée au Couvent dans sa 17<sup>e</sup> année, Sœur Louise dut traverser bien des scrupules et des sécheresses, mais lorsque la dévotion au Sacré Cœur lui fut révélée, toutes ses craintes disparurent. Rien n'était plus sublime que ses pensées sur ce Cœur adorable ; rien de plus élevé que le vol de son esprit pour atteindre, jusque dans leur centre, les plus majestueuses et les plus douces vérités. Elle ne se servit de son talent pour la poésie que pour composer des cantiques. On en a trouvé une quantité dans ses papiers, il y en avait de fort dévots à l'honneur du Sacré Cœur.

De Montargis, allons dans la capitale du Berry, à Bourges où nous trouvons la Sœur Claude-Agnès Anjorant qui mourut en 1620 dans sa 65<sup>e</sup> année. Une page de sa vie nous montre les divines susceptibilités du Cœur de Jésus envers les âmes qui lui sont les plus chères. Elle fut tout un jour favorisée de la vue intellectuelle de Notre-Seigneur. Du Cœur de Jésus s'écoulait

un fleuve de feu qui l'environnait de ses flammes ; elle en était tout embrasée, et cet incendie d'amour lui causait des joies inexplicables. A l'oraison du soir, pendant qu'elle se livrait tout entière à ce ravissant spectacle, elle fut saisie de douleur en voyant qu'une partie d'elle-même n'était point absorbée par ce foyer sacré, et restait comme un charbon noir au milieu de la fournaise ardente. En vain essayait-elle de s'élançer dans ce fleuve brûlant pour en être consumée, le charbon ne s'embrasait pas et gardait toute sa noirceur. Après Matines, elle se jeta à genoux près de son lit, en suppliant Notre-Seigneur de lui révéler ce mystère ; alors il lui fit connaître que ce noir charbon, impénétrable à ses divines ardeurs, représentait son esprit propre et personnel encore imprégné de désirs et d'affections humaines. Elle fit aussitôt une généreuse donation d'elle-même et sacrifia sans réserve les secrets attachements qu'elle n'avait pas aperçus dans son cœur, afin que le Cœur adorable régnât souverainement sur toutes ses puissances. Les moments s'étaient écoulés dans ce divin entretien ; deux heures après minuit venaient de sonner, lorsque Sœur Claude-Agnès sortit de son extase ; elle était à bout de forces et sa compagne dut venir à son aide.

Si du Berry nous descendons vers le Sud-Ouest nous pourrions cueillir encore quelques fleurs. A Issoudun, c'est une âme dont l'humilité égale l'éminente vertu, elle se nommait Sœur Anne-Thérèse Crublier. Les grâces qu'elle recevait du Sacré Cœur étaient si extraordinaires que sa Maîtresse des Novices disait un jour : « Si je survivais à notre Sœur Anne-Thérèse, on apprendra d'elle des choses toutes semblables à celles qui se lisent dans la Vie de notre Vénérable Sœur Marguerite-Marie Alacoque. » Cette épouse privilégiée du bon Maître s'en alla en 1737 chanter au ciel le *Magnificat* éternel.

D'Issoudun, allons à Périgueux où la semence apportée par la Mère Brulart n'avait pas péri. On y gardait une confiance absolue dans le Sacré Cœur. En 1731, les Religieuses ayant besoin de Supérieure s'adressèrent au Cœur de Jésus afin qu'il fit lui-même le choix. Il leur donna la Très Honorée Mère Marie-Christine de Vars

qui, déjà Supérieure à Seyssel en 1706, à Melun en 1714, à Lyon, premier Monastère, en 1722, à Romans en 1725, avait, dans toutes ses étapes, cherché son appui dans le Sacré Cœur. Sur le nouveau théâtre que Jésus lui-même ouvrait à son dévouement, elle demeura fidèle à celui qui avait été la lumière, la force, la consolation de sa vie. Elle avait mérité d'aller se reposer au ciel ; le Vendredi-Saint, 5 avril 1733, elle eut une faiblesse, indice d'une fin prochaine. Monseigneur l'Évêque vint la voir, et après un échange de bonnes paroles il lui dit : « Je vous laisse, ma chère Mère, dans le Sacré Cœur de Jésus, votre force et votre refuge ; vous l'avez aimé et vous avez procuré sa gloire pendant votre vie autant que vous l'avez pu, il sera aussi votre bonheur et votre récompense dans l'éternité ; confiez-vous en lui, il est fidèle en ses promesses. »

Marie-Christine méditait encore ces douces paroles, lorsque, 3 heures ayant sonné, une Sœur lui dit : « Voici l'heure où Jésus est mort. » Aussitôt la mourante inclina profondément la tête et rendit sa belle âme à son Créateur. Elle avait 65 ans d'âge et 48 de Profession.

Dirigeons-nous à l'Est, vers le centre de la France, et dans le Couvent de Tulle en Corrèze, nous trouverons le souvenir d'une âme tout intérieure, Sœur Louise-Joséphine du Bal qui s'en alla au ciel le 13 mars 1703. Ici-bas, elle avait sa demeure de prédilection dans le Cœur de Jésus ; c'était dans cette divine ruche qu'elle faisait, abeille industrieuse, le miel de sa piété. C'était l'arche où, chaste colombe, elle se renfermait pour échapper au déluge des passions : s'entretenait-elle avec les créatures ? elle ne sortait pas de son doux asile, elle parlait du bonheur qu'elle goûtait d'y passer sa vie. Mais voulait-elle inspirer la dévotion au Cœur sacré de Jésus ? sa parole toute brûlante ravissait les cœurs.

Louise du Bal eut pour contemporaine, dans ce même Couvent de Tulle, Sœur Jeanne-Françoise de Fenix qui n'oublia rien pour augmenter et perpétuer la dévotion au Sacré Cœur. Les limites du cloître ne suffisaient pas à son zèle, elle voulut aussi que les personnes du dehors vinssent puiser dans le Sacré Cœur comme dans une

fontaine salutaire les eaux de la grâce. Elle les y attirait en obtenant de sa noble famille une somme considérable qu'elle employa à une fondation en l'honneur du divin Cœur. En vertu de cette fondation, 1<sup>o</sup> Messieurs du Chapitre s'engageaient à venir processionnellement de la cathédrale à l'église du Couvent en chantant les Litanies du Cœur de Jésus; arrivés là, ils chantaient une Messe solennelle et se retiraient dans le même ordre et le même appareil; 2<sup>o</sup> on devait disposer un très beau luminaire dont les candélabres groupés avec goût charmeraient les spectateurs; 3<sup>o</sup> Monsieur le Curé et Messieurs les prêtres de l'église paroissiale de Saint-Pierre se rendraient aussi en procession à l'église de la Visitation, y chanteraient les Vêpres et feraient ensuite les 24 actes d'adoration (en rapport sans doute avec les 24 heures de la journée); viendrait alors le sermon, lequel serait suivi du chant du *Miserere*, d'une Amende honorable et de la bénédiction du Saint-Sacrement. L'auteur de la circulaire, en date du 27 avril 1718, ajoute: « En assurant ces hommages au Cœur du bon Maître, nous n'oublions pas un ingrat; depuis l'établissement de cette fête, notre maison a reçu d'En Haut des bénédictions extraordinaires. »

Si de Tulle, nous nous rapprochons du Rhône pour descendre à Aix, nous trouverons dans cette vieille capitale de la Provence deux Monastères de la Visitation.

Dans le premier, la fête du Sacré Cœur de Jésus a été solennisée dès le 28 mai 1693, grâce à l'initiative de la Mère Marie-Agnès de la Roque de Fourbin, alors Supérieure. Nous donnons aux Pièces justificatives une description de cette solennité.

Le second Monastère, sorti du premier de la même ville, avait eu avant lui sa Confrérie adoratrice. La Bulle d'érection, expédiée de Rome, porte la date du 20 décembre 1718.

## CHAPITRE XIII.

### HORS DE FRANCE.

#### LA BELGIQUE, LA POLOGNE, LA BAVIÈRE, LA SUISSE ET L'ITALIE DEVANT LE SACRÉ CŒUR.

La dévotion au Sacré Cœur n'avait pas attendu, pour se répandre au delà de nos frontières, que toutes les Visitations de France l'eussent embrassée. Dès les dernières années du XVII<sup>e</sup> siècle ou les premières du XVIII<sup>e</sup>, nous la trouvons en Belgique, en Pologne, en Bavière, en Suisse et en Italie.

#### § I.

##### *La Belgique.*

En 1693, la Mère Marie-Agnès Puget, nommée Supérieure de la Visitation de Mons en Hainaut, adoptait avec empressement le culte du Sacré Cœur et en favorisait l'expansion. « Chacun, écrit-elle dans sa circulaire, chacun nous demande les livres qui en parlent, et tous ceux qui lisent la Vie de notre Vénérable Sœur Marguerite-Marie, sont édifiés des admirables vertus de cette sainte religieuse. Nous avons tout lieu de croire que la dévotion au Cœur de notre bon Maître fera de grands progrès dans notre pays. Plusieurs âmes pieuses se sont senties suavement attirées à l'aspect de ce divin Cœur, et nous souhaitons bien de n'être pas des dernières à profiter des faveurs qu'il nous promet. » Les efforts de la Mère Puget obtinrent qu'une grand'Messe fût chantée en 1694, le Vendredi qui suit l'Octave du Saint-Sacrement, mais il fallut attendre encore cinq ans l'autorisa-

tion de faire chanter la Messe propre du Sacré Cœur. Fénelon l'accorda en 1699 ainsi que celle d'y joindre un Salut du Saint-Sacrement.

Le zèle de cette fervente Supérieure était secondé puissamment par la Sœur Marie-Augustine Bouckre qui mourut le 4 janvier 1694, dans sa 56<sup>e</sup> année. Elle avait été la première de la Communauté à s'appliquer à la dévotion au Sacré Cœur, sitôt que la nouvelle des manifestations de Paray parvint au Monastère. Elle sut procurer à ses Sœurs deux tableaux propres à leur inspirer cette belle dévotion. Lorsqu'on vit la Sœur Marie-Augustine toucher à sa fin, la Supérieure lui apporta une petite image du Sacré Cœur et l'attacha à son lit ; cette vue la consolait, mais une des Sœurs étant allée prendre le tableau de l'autel du cloître pour le mettre à sa portée, elle ne voulut plus en détacher ses regards jusqu'à ce qu'elle expirât avec douceur et suavité.

Lorsqu'à son tour la Mère Puget s'en alla de ce monde en 1699, elle y laissait après elle une autre amie du Sacré Cœur, Sœur Jeanne-Marguerite Loiseleur, décédée en 1741, avec 60 ans de profession et 82 ans d'âge. Elle vit en 1703 l'établissement de la Confrérie dans son Couvent. Lorsque les suffrages de ses Sœurs la mirent à leur tête, en 1707, elle puisa dans le Cœur de Jésus la science du gouvernement. Pour lui rester plus intimement unie, elle avait gravé son image sur sa poitrine, et plusieurs de ses Sœurs purent vénérer, après sa mort, les traces que le fer rougi au feu avait laissées sur sa chair innocente.

De Mons, nous allons à Bruxelles où les Visitandines avaient une Confrérie du Sacré Cœur depuis 1698, et nous dirigeant par les Provinces Rhénanes vers l'Empire Germanique, de là, nous gagnons la Pologne.

## § II.

### *La Pologne.*

Du vivant de la Bienheureuse, le petit livre de Lyon avait pénétré en Pologne et y avait allumé la dévotion

au Sacré Cœur. La Visitation de Varsovie, celle de Cracovie sa fille, accueillirent avec empressement la dévotion qui leur venait de France, mais il ne paraît pas qu'elle ait d'abord jeté beaucoup d'éclat hors du Couvent. Cracovie avait cependant une église qui, consacrée le 24 juin 1681, comptait parmi ses sept autels celui du Sacré Cœur. Ce fut seulement en 1717, qu'une Bulle de Clément XI établit le culte public et institua la Confrérie du Sacré Cœur dans les monastères de Cracovie et de Wilna. Bientôt ceux de Lublin et de Varsovie eurent la même faveur. Nous citerons seulement le document qui raconte les fêtes organisées à Cracovie le 6 juin 1618 pour l'inauguration de la Confrérie.

« La Très Honorée Mère Françoise-Thérèse Szembek fut l'instrument dont Dieu se servit pour introduire publiquement dans notre église la dévotion au Sacré Cœur, ainsi que la Messe et confrérie en son honneur. Pendant sa Supériorité, elle s'employa à obtenir du Siège Apostolique les Brefs nécessaires à cet effet, ainsi que plusieurs grandes Indulgences tant pour la fête du Sacré Cœur que pour les fêtes principales de la Confrérie. Le Bref tant désiré ayant été obtenu en novembre 1717 de Sa Sainteté Clément XI, cette fervente zélatrice du Sacré Cœur s'occupa activement des préparatifs pour hâter le moment où un culte public lui serait rendu. Elle fit ériger dans notre église un autel entièrement doré et fit peindre un superbe tableau représentant le Cœur adorable de Jésus tel qu'il fut montré à notre Bienheureuse Sœur Marguerite-Marie Alacoque. Ce fut le 6 juin 1718 qu'eut lieu cette auguste cérémonie. Quelqu'ardents que se soient toujours montrés les fidèles citoyens de cette ancienne capitale pour l'extension du culte de Dieu et de ses Saints, on peut dire qu'ils se sont surpassés dans l'introduction de la Confrérie du Sacré Cœur de Jésus. Le Magistrat, aussi bien que le peuple, rivalisèrent pour que cette cérémonie se fit de la manière la plus solennelle. Dès le soir du dimanche de la Pentecôte, 5 juin 1718, veille de la fête, des salves de canon, amené par ordre du Gouverneur M. Wielopolski devant notre Couvent, commencèrent la cé-



rémonie du lendemain. Toutes les rues par où devait passer la procession étaient couvertes de fleurs et de verdure. A 9 heures du matin, par les soins du Magistrat, la Messe en l'honneur du Sacré Cœur fut chantée à l'église de Notre-Dame, l'une des principales de la ville, devant le tableau du Sacré Cœur, richement orné et exposé sur l'autel. Vers 4 heures, après le sermon et les Vêpres solennelles, chantées dans cette même église, la procession se mit en marche. Le Saint-Sacrement dans l'ostensoir était porté par Mgr Szembek, suffragant, vêtu pontificalement, qui entonna l'hymne *Jesudulcis memoria* que tout le clergé chanta en musique.

« A la tête de la procession marchaient toutes les Confréries de la ville avec bannière et portant leurs inscriptions ; les membres de la nouvelle Confrérie se distinguaient par le Sacré Cœur cousu sur leur poitrine et tenaient un flambeau allumé. Puis venaient tous les Ordres religieux et le clergé séculier suivi du Chapitre de la cathédrale accompagnant le célébrant ; et à la suite marchait le corps militaire dans une tenue aussi magnifique que pour la réception d'un roi.

« Autour du dais se tenaient les plus hauts dignitaires. Le tableau du Sacré Cœur était porté par quatre prêtres revêtus de dalmatiques. Dès que la procession s'était mise en mouvement, une détonation de canons avait retenti aux quatre coins de la ville. Des arcs de triomphe s'élevaient de tous côtés, avec les portraits du roi, de nos saints Fondateurs, et de notre Bienheureuse, entourés d'inscriptions et de sentences. Lorsque la procession fut arrivée dans notre église, le R. Père Daniel, des Écoles Pies, prit la parole, pour remercier tous ceux qui avaient contribué aux frais de cette Fête, surtout sa Grandeur Monseigneur l'Évêque, le Primat, Monseigneur Christophe Szembek, le Suffragant son frère, les Magistrats, etc. On entonna solennellement les Litanies du Sacré Cœur suivies de la bénédiction du Saint-Sacrement. Le soir et le lendemain des chants de triomphe se succédèrent sans interruption devant l'église. Le Mardi dès 5 heures du matin, des Messes furent célébrées par le haut clergé. A 9 heures M. Siemizaski chanta la Messe

votive, après laquelle Mgr le Suffragant célébra pontificalement la Grand'Messe à laquelle prêcha le R. Père Satton, Supérieur des Augustins, démontrant que ceux qui s'inscrivent dans la Confrérie du Sacré Cœur, inscrivent en même temps leurs noms dans le très doux Cœur de Jésus et par là dans le livre de vie.

« Les Vêpres solennelles furent célébrées par Mgr le Suffragant et suivies d'un panégyrique en l'honneur du Sacré Cœur.

« Un *Te Deum* des plus solennels termina cette auguste cérémonie de l'établissement de la Confrérie, toute à la plus grande gloire de Dieu et du divin Cœur. »

### § III.

#### *La Bavière.*

De la Pologne, nous nous replions sur l'Allemagne méridionale, et laissant de côté les Visitations de Vienne et d'Augsbourg qui avaient chacune leur Confrérie du Sacré Cœur, nous nous arrêtons à Munich.

L'Électeur de Bavière Ferdinand-Maria et son épouse Henriette-Adélaïde, Princesse de Piémont, appelèrent à Munich les premières Religieuses de la Visitation. La Princesse demanda elle-même par écrit à la vénérable Mère Marie-Marguerite Michel, alors Supérieure du Couvent de Verceil en Piémont, de lui amener sept Religieuses et de fonder avec elles la première Maison en Bavière. Mais cette Très-Honorée Mère, âgée de 70 ans, mourut avant la fin des négociations. On lui substitua la Mère Marie-Marguerite de Nuss, qui quitta Verceil le 29 juin 1667 avec sept Sœurs professes et le R. Père Paul Avogadro leur confesseur. On leur désigna pour demeure quelques maisons de médiocre importance et une chapelle de sainte Anne, le tout devait être leur propriété. C'est dans cette modeste chapelle que fut inauguré en 1713 le culte public du Sacré Cœur à Munich. Le 23 juin de la même année, les Filles de sainte Marie furent autorisées par le Souverain Pon-

tife Clément XI à ériger, moyennant l'approbation de l'évêque de Frisingue, une Confrérie du Sacré Cœur, dans la chapelle de leur Communauté. Voici le règlement de cette Confrérie; il est beaucoup plus explicite que de la plupart des règlements semblables :

1<sup>o</sup> Tous les Associés devront visiter la chapelle de sainte Anne, le Vendredi après l'Octave de la Fête-Dieu; c'est le jour que Notre-Seigneur a choisi lui-même pour fêter son divin Cœur. Cette chapelle de sainte Anne, appartenant aux Visitandines, a été choisie parce que la dévotion au Sacré Cœur de Jésus a pris naissance dans une maison de l'Ordre de la Visitation. Les associés se confesseront et communieront; ils devront aussi s'efforcer de consoler le Sacré Cœur, en lui témoignant leur reconnaissance pour tous les bienfaits dont il a comblé et ne cesse de combler les hommes ses frères; et ils feront une Amende honorable en réparation des outrages qu'il reçoit dans son Sacrement d'amour.

2<sup>o</sup> Les Associés entendront la Messe tous les Vendredis pour honorer le Sacré Cœur de Jésus, et si l'on est dans l'impossibilité de le faire, on dira dévotement 3 *Pater* et 3 *Ave*, et on offrira les mérites de ses bonnes œuvres pour les Associés défunts.

3<sup>o</sup> On doit porter sur soi, ou avoir dans sa maison l'image du Sacré Cœur; et en la contemplant, méditer les douleurs qu'il a endurées pour nous, lui offrir toutes nos peines, toutes nos souffrances et dire avec ferveur : « Cœur divin, cœur enflammé d'amour pour nous, faites aussi que nos cœurs brûlent d'amour pour vous ! »

4<sup>o</sup> On doit, pour lui prouver son amour, s'efforcer de vivre dans une grande pureté de cœur et fuir avec soin toute pensée, tout désir contraire à la vertu de pureté.

5<sup>o</sup> Pour honorer la mansuétude de ce divin Cœur, les associés banniront de leur propre cœur toute haine, toute antipathie contre le prochain, considérant que personne ne peut aimer le Sacré Cœur, ni en être aimé, tant qu'il refuse son amitié au prochain.

6<sup>o</sup> Ils auront une grande dévotion pour la Sainte Eucharistie; sont-ils empêchés d'aller l'adorer dans une

église ? ils auront soin de se tourner vers cette église, et tout en vaquant à leur besogne d'envoyer au Jésus du tabernacle des actes d'amour.

Il convient aussi d'accompagner le Saint-Sacrement quand il est porté aux malades ; et si l'on est empêché, on fera le pèlerinage du cœur avec une foi vive et une ferveur sincère.

7° Tous les premiers Vendredis du mois, on visitera la chapelle de sainte Anne, ou à son défaut l'église la plus rapprochée, et l'on y fera, chacun selon sa dévotion, une fervente prière au Sacré Cœur de Jésus, un acte de réparation et un acte de remerciement pour l'institution de la dévotion au Cœur sacré de Jésus.

Suivent alors les Indulgences plénières et partielles accordées par le Souverain Pontife, et la formule d'amende honorable qu'on avait coutume de réciter dans ce temps-là.

Cette dévotion au Sacré Cœur de Jésus prit encore plus d'extension sous la seconde Supérieure Angélique-Maximilienne, Baronne de Pelkhoven. Déjà en 1713, Madame la Comtesse Függer, née vicomtesse de saint-Germain, avait consolidé par une pieuse fondation la Confrérie naissante ; mais en 1738, de nouveaux dons affluèrent, et ces ressources croissantes permirent de célébrer la fête avec plus de magnificence ; on obtint aussi l'autorisation d'ajouter la commémoration du Sacré Cœur aux Heures de l'Office.

La maison de Munich essaima à son tour ; de son sein sortit le 24 mai 1692 une première colonie qui alla fonder à Amberg ; et le 9 mai 1746, une seconde colonie qui fonda le Couvent de Roveredo. Ces deux Communautés établirent la dévotion au Sacré Cœur de Jésus comme on la faisait à leur Maison-mère. En 1755 le Couvent d'Amberg fonda celui de Sulzbach qui adopta les mêmes traditions. La dévotion au Sacré Cœur suivait donc la fortune de la Visitation. Autant de maisons nouvelles, autant de foyers nouveaux.

§ IV.

*La Suisse.*

La Suisse reçut plus tôt que l'Allemagne la dévotion au Sacré Cœur, car dès l'année 1691 la Mère Marie-Geneviève Brunisolz l'inaugurait à la Visitation de Fribourg. Monseigneur l'Évêque, grand zéléteur du culte rendu à ce divin Cœur, officia pontificalement à la Messe qui fut chantée le jour de la fête par les Chanoines de l'insigne Chapitre de Saint-Nicolas. Le Père Verneret, Jésuite, fit le panégyrique. Monseigneur donna aussi instituer l'exposition du Saint-Sacrement des premiers Vendredis avec la bénédiction à la fin. Le peuple s'empressa de recourir à cette source intarissable de grâces. Les tableaux et autres ex-voto offerts par la reconnaissance témoignent que le divin Cœur ne se laisse pas invoquer en vain. Une des Sœurs a peint un fort beau tableau où le Sacré Cœur apparaît environné d'Anges adoreurs parmi lesquels est placée la vertueuse Sœur Marguerite-Marie.

La fête continua d'être célébrée chaque année en grande pompe. La circulaire du 4 avril 1698 parle d'un charmant discours prêché par un Père de la Compagnie de Jésus dans cette solennité. Voici un des traits les plus saillants : « Le Sauveur a donné son portrait à Abgare, roi d'Édesse, son effigie à Véronique, sa Croix au grand Constantin, la sainte Ampoule au roi de France, ses plaies à saint François d'Assise, à vous, mes chères Sœurs, il a donné son Cœur. Don précieux, mais qui oblige ; l'on ne donne son cœur qu'aux favoris ; vous êtes de ceux-là ; donc, cœur pour Cœur. Avisez ce que vous lui donnerez. » Il finit ainsi son sermon en laissant le cœur des Visitandines rempli de joie.

§ V.

*L'Italie.*

Un jour, Madame de Chantal aperçut, auprès de sa mère, une toute jeune fille qui ne faisait encore que

sortir du berceau ; elle la prit entre ses bras, la caressa, la bénit et lui dit : « Chère enfant, vous serez un jour toute à moi, déjà je vous aime et vous regarde comme ma fille. » Cette enfant de bénédiction se nommait Marie-Geltrude-Élisabeth de Provane de Leiny. L'événement donna raison à la prophétie. Marie-Geltrude entra au Monastère de Turin. Là, une légère indisposition la mit en rapport avec Sœur Jeanne-Bénigne Gojos alors infirmière, et les exemples de cette Vénérable, dont elle devait un jour écrire la vie, l'affermirent dans sa vocation. Après sa prise d'habit, elle tomba malade et déjà l'on désespérait de sa vie ; mais elle aperçut dans son sommeil saint Louis de Gonzague qui demandait sa guérison à la Sainte Vierge. Elle crut aussi entendre la B. Mère de Chantal lui dire : « Vous ferez beaucoup de choses pour la gloire de Dieu. » A son réveil, elle était guérie.

Merveilleusement douée dans tous les genres d'aptitude, elle contribua puissamment à l'érection de l'église du Couvent et aux fêtes qui solennisèrent la Béatification et la Canonisation de saint François de Sales. Il était bien juste qu'elle ne négligeât rien pour accroître la gloire du saint Fondateur ; elle lui était redevable de sa guérison dans une seconde maladie que l'on croyait sans remède. On priaït pourtant, et la Communauté faisait une neuvaine à ce glorieux Père ; le dernier jour, la malade se fit porter au chœur pour y communier, et de là, dans une petite chapelle du Saint, érigée au pied d'un arbre sous lequel Sainte Chantal avait souvent entretenu les premières Sœurs de Turin. Marie-Geltrude demanda qu'on l'y laissât seule et se remit à prier. Dieu lui fit alors de grandes grâces intérieures, et en un moment elle se sentit parfaitement guérie. La Sœur restée en dehors n'entendant aucun bruit, la crut morte ; elle entra et lui trouva un teint meilleur que jamais. On chanta le *Te Deum*. Lorsque le médecin revint au Monastère, Marie-Geltrude alla à sa rencontre, le voile baissé et la sonnette à la main selon l'usage. « Hélas ! dit le docteur, on fera là une grande perte ; la malade est perdue. Il est vrai qu'un miracle pourrait la sauver,

mais on n'en voit guère de pareil. » Alors Marie-Geltrude leva son voile et dit agréablement au médecin : « Eh bien, Monsieur, me voilà en parfaite santé. » A ces mots, le bon docteur court auprès d'un tableau de saint François de Sales et s'écrie les larmes aux yeux : « Ah ! grand Saint, je vous remercie, vous seul avez pu obtenir de Dieu ce grand miracle ! »

La vie de cette miraculée est pleine de faveurs extraordinaires qu'elle dut souvent à l'assistance de Sœur Jeanne-Bénigne Gojos. Nous ne la suivrons pas dans ses Fondations de Rome et de Bracciano : sa Communauté se hâta de la reprendre ; et rentrée en son Couvent de Profession, elle continua d'être, en diverses charges, la consolation de ses Sœurs et leur soutien. Son activité incomparable lui donnait du temps pour tout ; on la trouvait toujours occupée soit au travail, soit à la prière, soit aux écritures. Son chef-d'œuvre, c'est la vie de la dévote Sœur Jeanne-Bénigne Gojos qu'elle a écrite avec tant de délicatesse et une si grande expérience des charmes du divin amour. On lui doit également des cantiques spirituels et un éclaircissement sur la fête du Sacré Cœur de Jésus. A l'école de Jeanne-Bénigne, elle avait appris à aimer ce divin Cœur. Son mot d'ordre était : *Diligam te!* Mon Dieu, que je vous aime !

Elle mourut à Turin en 1700, à l'âge de 66 ans, dont 40 de Profession. Elle avait entrepris d'écrire l'histoire de la fondation de son Couvent ; mais comme on ne sait à quelle année s'arrête son travail, nous ignorons s'il faut lui attribuer les pages qui vont suivre.

« C'est en 1693 que la lecture de la Vie de notre chère Sœur Marguerite-Marie Alacoque alluma dans nos cœurs la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Notre Très Honorée Mère Françoise-Dorothee de Valpergue en fit célébrer la fête l'année 1694, le jour désigné par le décret d'indulgence qu'avait obtenu la Très Honorée Mère Marie-Claire de Janson ; mais comme cette dévotion était encore peu connue, la fête se fit à huis-clos. Cependant le R. Père de Valfré de l'Oratoire fit un admirable sermon.

« Dieu qui voulait récompenser le désir qu'avait notre

Très Honorée Mère de Valpergue de voir exalter ce Cœur adorable, permit que, contre l'ordinaire de ce pays, elle fut réélue en 1695. Depuis la fête de l'année précédente, nos cœurs désiraient ardemment signaler leur dévotion envers celui de notre doux Sauveur, et nous cherchions dans nos conversations le moyen de former un capital qui suffit aux frais d'une fête splendide. La bourse de la Sœur Économe était peu en état de supporter cette dépense; nous mîmes de côté à cet effet tous les dons de nos parents, nos élèves voulurent aussi y contribuer, et nos Filles de service offrirent le denier de la veuve. Le tableau de ce divin Cœur fut fait par un excellent peintre, tel qu'il apparut à notre Sœur Marguerite-Marie, on l'orna d'un bel encadrement. Notre Mère s'assura d'abord du consentement de Monseigneur l'archevêque et de celui du R. Père Gubernati, inquisiteur général. Ils ne firent aucune difficulté de laisser exposer à la vénération publique l'amoureuse image de ce divin Cœur adoré par une Fille de la Visitation. Plusieurs Dames ayant fait venir des exemplaires du livre de la dévotion au Sacré Cœur, composé par le Père Croiset, Jésuite, tâchèrent comme nous de le répandre pour exciter les fidèles à cette dévotion. Mais comme notre Vénération Sœur Marguerite-Marie n'y était pas nommée (dans la notice qui termine le volume) et qu'il fallait beaucoup lire pour connaître à fond cette dévotion, notre Très Honorée Mère de Valpergue donna ordre à une de nos Sœurs, d'en dresser un précis. Elle le fit d'une manière abrégée mais très exacte, et montra que ce divin Cœur a toujours été l'objet du plus tendre amour de nos saints Fondateurs et de leurs Filles; qu'elles ont été destinées à être les imitatrices de ses deux chères vertus, la douceur et l'humilité. Le livre fut approuvé et goûté, on en distribua plusieurs centaines d'exemplaires le jour de la Fête et pendant l'Octave. (Serait-ce l'éclaircissement sur la Fête du Sacré Cœur dont nous avons parlé? la coïncidence des temps permet d'attribuer l'opuscule en question à la Mère de Provane.) On fit aussi imprimer plusieurs beaux sonnets que de rares esprits composèrent sur ce grand et adorable sujet



de notre amour. Un parent d'une de nos Sœurs fit graver l'image de ce divin Cœur en taille douce, on en tira une multitude de gravures sur du papier et sur les plus belles étoffes que ce généreux bienfaiteur distribua à ses frais ; il nous fit présent de la planche.

« Le jour tant désiré de nos cœurs arriva, et nous le célébrâmes dès les premières Vêpres. Notre église était superbement ornée et tendue de nos belles tapisseries ; nos 36 tableaux de fleurs, avec de grands cadres dorés faisaient le premier tour de la corniche qui règne à l'intérieur de l'édifice. Au-dessus s'alignaient d'autres tableaux plus grands. Le tableau de la Visitation était couvert d'une grande toile d'argent, et l'on plaça au milieu celui qui faisait l'objet de cette grande fête. Il était entouré de lustres dorés à deux bras qui remplissaient tout le vide entre les chandeliers. Plus de cent lumières placées avec goût semblaient former un ciel étoilé dont les brillants reflets se jouaient admirablement dans les lustres et sur le marbre des colonnes.

« Après les premières Vêpres chantées en musique, on chanta les Litanies du Cœur adorable de Jésus, qui furent suivies de plusieurs beaux motets et de la bénédiction du Saint-Sacrement. Nous signalâmes alors notre joie par le bruit de cinq grosses boîtes que l'on déchargea dans les quatre rues qui aboutissent à notre église. A l'entrée de la nuit, on fit naître un nouveau jour par des roues de girandoles et pots à feu devant notre portail, en même temps que le feu d'artifice s'élevait en l'air comme pour annoncer au ciel et à la terre la joie de nos cœurs. Pendant ce temps, les oreilles étaient charmées par des concerts de trompettes et de haut-bois qui se répandirent agréablement dans nos alentours jusque sur les 9 à 10 heures du soir.

« Le lendemain, dès 4 heures du matin, les Messes commencèrent dans notre église et elles ne se terminèrent qu'à 1 heure après-midi. Tous les Supérieurs d'Ordre y dirent la leur, même le Révérendissime Père Gubernati, inquisiteur général. Monseigneur l'archevêque nous fit l'honneur de célébrer celle de Communauté et presque tout son illustre Chapitre suivit son exemple. Monsieur

le Prévôt de cette fameuse Métropole chanta solennellement la grand'messe, assisté de deux Chanoines. Au *sacre* de cette Messe, on fit une nouvelle décharge de 50 mortiers, au son des fanfares et des haut-bois. Tous les plus excellents musiciens de la Chapelle royale chantèrent si admirablement, que les assistants ravis assurèrent qu'il y avait alors de l'extraordinaire dans leurs voix ; la symphonie de notre orgue et les instruments harmonieux qui les accompagnaient formaient un concert qui ne laissait rien à désirer. L'affluence était si grande dans notre église que les rues étaient remplies de la foule qui n'y pouvait entrer. Chacun était touché de dévotion pour le Cœur de notre divin Sauveur, et tirait d'heureux présages de cette nouvelle et si juste fête célébrée avec tant de magnificence. A 4 heures, le R. Père Provincial des Minimes en releva l'éclat par un éloquent et savant discours. Il prit pour texte ces paroles de l'Écclésiastique : *Exaltate super terram habitationem meam*. Il dit ensuite des choses si ravissantes et si bien appuyées par le sentiment des Pères qu'il charma un auditoire aussi illustre que nombreux. Il inspira à tous ceux qui le composaient une dévotion intime pour ce Sacré Cœur, source de salut et d'amour, et nous congratula ensuite de ce que notre Ordre avait été choisi de Dieu pour publier et inspirer à tout l'univers cette amoureuse dévotion. Il tira de ce choix des conséquences si avantageuses pour nous, qu'elles nous ont fortement pénétrés du désir de les remplir par notre zèle et notre fidélité. Les Vêpres et la bénédiction du Saint-Sacrement suivirent.

« Ce qui fit une grande impression sur les cœurs fut de voir Madame Royale se prosterner avec sa Cour et ses Dames d'honneur devant l'image du Sacré Cœur, l'adorer avec une piété incomparable et donner ainsi à tout le monde l'exemple d'une tendre dévotion pour ce Cœur qui nous a tant aimés. En nous quittant, cette grande Princesse nous dit qu'elle avait eu une si forte impression de demander à ce Cœur sacré la paix générale, qu'elle en tirait d'heureux présages qu'on l'obtiendrait pour le bonheur de tout le monde.

« On chanta les Litanies comme la veille ; la fête se termina par là. Pour favoriser la dévotion des fidèles, nous fîmes les 40 heures. Le soir du dimanche qui en était la clôture, Madame la Princesse de Carignan et Mesdames ses deux filles, que nous avons l'honneur d'avoir pour pensionnaires, assistèrent au Salut avec leur Cour. Monseigneur l'Archevêque ayant accordé 100 jours d'indulgence à tous ceux qui visiteraient notre église pour y rendre leurs hommages au divin Cœur de Jésus, nous eûmes chaque jour de l'Octave un grand nombre de Messes. La conclusion fut faite par un beau sermon dont tout le monde se retira pénétré de dévotion et de consolation. »

L'année suivante le Monastère du Val-d'Aoste eut aussi sa fête du Sacré Cœur. La fille de Charles-Emmanuel II, Duc de Savoie, en était la Supérieure en 1696. Pour donner un encouragement à ses Filles, et à sa piété personnelle une consolation, elle fit célébrer la fête du Sacré Cœur avec toute la solennité que comportaient les ressources du Couvent.

Quelques mois auparavant, le 18 mars 1698, une humble Sœur chargée d'années et de mérites, Marie-Dorothée Deriard, s'était éteinte à la vie d'ici-bas, dans un acte d'amour au Sacré Cœur. Pendant sa dernière maladie, elle disait à la Sœur sacristine : « Ma Sœur, recommandez-moi bien à votre *prisonnier d'amour*, priez son Sacré Cœur de percer le mien du dard de sa charité divine. » On lui apporta le Saint Viatique, et alors en possession du Cœur de Jésus qui était venu reposer dans son propre cœur, elle prononça l'acte d'Amende honorable, puis offrit ce divin Cœur au Père Éternel comme un dédommagement à sa gloire suprême tant de fois outragée par ses péchés et par les péchés du monde ; et cela fait, elle s'endormit dans le Seigneur.

La Communauté d'Arona n'était pas moins fervente dans la dévotion au Sacré Cœur. Nous lisons dans une circulaire du 21 mars 1699. « Une de nos bienfaitrices nous a donné un livre de la dévotion au Sacré Cœur qui fait beaucoup de bien ; un bon et dévot ecclésiastique a pris la peine de le traduire du français en italien.

Il est dédié à la Princesse de Vaudemont, et ce patronage favorise les progrès de cette dévotion. Parmi les Zélatrices les plus intrépides, nous signalerons la Princesse Barberini, qui a voulu que tous les premiers Vendredis du mois on donnât la bénédiction du Saint-Sacrement dans notre église, à son intention. Le tableau que nous avons est fort estimé : au sommet paraît la Sainte Trinité qui nous envoie cet adorable Cœur ; devant lui se tient le Saint-Esprit et quantité d'Ange font couronne au Saint-Sacrement. Dans la partie moyenne, se tiennent la Sainte Vierge, dans l'attitude de l'adoration, et saint François de Sales. Plus bas, on voit la chère Sœur Marie Alacoque et son Ange gardien. Ce tableau nous a été donné par une dame de Milan pour obtenir la grâce de la vie à ses enfants qui mouraient dix ou douze jours après leur naissance. Depuis qu'elle a embrassé cette dévotion au Sacré Cœur, elle a obtenu la grâce tant désirée pour son dernier enfant qui a déjà un an et demi, et semble promettre une vie de longue durée. »

Enfin, nous arrivons à Rome où depuis longtemps les Visitandines avaient fondé un Monastère. Les humbles Filles de saint François de Sales occupent une partie du mont Palatin, non loin des ruines de la maison d'or de Néron, non loin non plus du Couvent de saint Bonaventure, où repose, dans un sommeil glorieux, le corps de saint Léonard de Port-Maurice. C'est à ce Couvent, situé au cœur même du catholicisme, que toutes les démarches de l'Institut auprès du Saint-Siège viennent aboutir. C'est là que les suppliques d'Annecy, de Dijon, de Paray, de Lyon, de Bordeaux et de Rouen, etc., etc., demandent une issue et un appui ; une issue pour pénétrer jusqu'au Saint-Père ou dans les Congrégations romaines ; un appui qui les fasse écouter. D'où il arrive que le Monastère de Rome est en perpétuelle correspondance avec la Sainte Source et les autres Couvents de l'Ordre, soit pour les instruire du progrès des causes de canonisation et de béatification confiées à ses sollicitudes, soit pour leur signaler les obstacles qui entravent la dévotion au Sacré Cœur, ou les faveurs et indulgences

qui en favorisent le développement. On lira avec intérêt cet extrait d'une circulaire de Rome à la date du 4 mai 1734. « Je me suis donné tous les soins possibles dans mon second triennat pour obtenir nos indulgences à perpétuité : mais toutes nos diligences ont été presque inutiles, n'ayant pu obtenir que celles du Sacré Cœur de Jésus pour le Vendredi après l'Octave de la fête du Saint-Sacrement ; comme cette indulgence sera à perpétuité et que par conséquent il ne sera plus nécessaire de la faire renouveler, nos Monastères sont priés d'en conserver soigneusement le *Bref imprimé* que nous leur enverrons à cet effet.

« Monsieur Major, chanoine de Malines, ayant conduit ici, par ordre du Pape, des religieuses Ursulines de France, il y a près de deux ans, reçut avec sa pieuse troupe, beaucoup d'honnêtetés de quelques-uns de nos Monastères, et voulut, par reconnaissance, demander au Saint-Père l'indulgence perpétuelle du Sacré Cœur en faveur des Monastères qui avaient logé les Ursulines susdites, et cette faveur lui fut accordée ; mais il nous en a coûté double dépense, soit pour retirer le Bref de concession, soit pour le faire annuler, lorsque l'indulgence perpétuelle fut accordée à tout l'Institut. Si ce très digne homme nous a occasionné quelque dépense, il ne nous en a pas moins frayé le chemin pour obtenir cette indulgence à perpétuité pour tout l'Ordre ; car on a pu faire sentir qu'il ne convenait pas de refuser au reste de l'Institut une grâce déjà accordée à plusieurs de nos Maisons. Nous prions donc chacun de nos Monastères de nous envoyer un demi écu romain, environ trois livres de France, pour subvenir à la dépense de ces Brefs ; mais pour faciliter l'envoi de cette somme, on peut en faire parvenir le montant aux premiers Monastères de Paris ou de Lyon ou de Marseille. »

## CONCLUSION DU SECOND LIVRE.

---

Nous avons presque achevé ce voyage à vol d'oiseau qui nous a conduit en deça comme au delà des frontières de France, de Visitation en Visitation. Nous sommes loin de les avoir visitées toutes ; et bon nombre d'autres maisons s'ouvriraient encore à nos recherches dans le Livre suivant. Mais, malgré ces lacunes regrettables, nous sommes en mesure d'apprécier la conduite des Sœurs de la B. Marguerite-Marie durant cette première période de leur apostolat. Nous l'avons vu ; de toutes parts éclate et se propage la conviction énergique et joyeuse qu'une mission d'En Haut leur est venue ; elles l'embrassent avec empressement, s'y appliquent avec une activité merveilleuse, et parviennent à écarter les obstacles ou à les tourner ; que font-elles en effet, pendant plus de 25 ou 30 ans ?

Elles célèbrent la Fête du Sacré Cœur le jour même que Notre-Seigneur a désigné, elles l'inaugurent avec magnificence là où l'autorisation diocésaine n'y fait pas d'opposition. Elles ont le plus souvent exposition du Très Saint-Sacrement toute la journée, sermon, Amende honorable avec une Bénédiction solennelle. Elles obtiennent, même avant que Rome ait parlé, la faveur d'une Messe propre du Sacré Cœur ; nos évêques s'attribuant alors le droit de doter leurs diocèses d'une Liturgie particulière. Elles fêtent ainsi presque universellement le premier Vendredi de *chaque mois*, conformément à la demande que Notre-Seigneur en a faite à son humble servante, et ce jour là, elles groupent autour de la Table Sainte de nombreux convives ; autour du Saint-Sacrement, de nombreux adorateurs. Pour favo-

riser l'extension de ce culte public, elles érigent une chapelle ou un autel, non seulement dans leur enclos et dans l'intérieur du cloître, où les fidèles ne pouvaient pénétrer, mais dans leur église, à la portée de tous. Un tableau représentant ce divin Cœur couronne presque toujours cet autel. Il n'est pas rare que des Religieuses elles-mêmes, soutenues par l'amour et par l'obéissance, s'improvisent artistes, ou qu'ayant à peine appris à tenir un pinceau, elles produisent des ébauches que les maîtres eux-mêmes ne dédaignent pas. Dijon, Fribourg en Suisse, Montargis, Strasbourg ont admiré ces saintes audaces que Notre-Seigneur a daigné glorifier. On lit dans une circulaire de Montargis du 10 mai 1698, sur feu Sœur Marie-Marthe Cherron : « Nous lui avons obligation du tableau du Sacré Cœur de Jésus, parfaitement beau, qu'elle s'est donné la peine de peindre elle-même pour faciliter notre dévotion et épargner la dépense. Nous avons des marques évidentes que Dieu a récompensé son travail par les grâces miraculeuses que nous avons reçues de cette source de tout bien. »

Mais le plus souvent elles s'adressent à des peintres en renom et leur demandent de vrais chefs-d'œuvre. Il arrive que de généreux bienfaiteurs ou les familles des religieuses se chargent de rémunérer le travail du peintre. A leur défaut, on s'impose les privations les plus austères, on prélève la dime du Sacré Cœur sur les ressources que fournissent au Couvent les pensions alimentaires ou de modestes héritages. Le sujet de ces tableaux est peu varié : c'est tantôt un Cœur isolé entouré de rayons et d'une couronne de têtes d'anges ; tantôt le cadre s'agrandit et présente aux regards les trois personnes divines : le Père sous la forme de l'ancien des jours, l'Esprit-Saint sous celle d'une colombe et le Verbe fait homme sous celle de son divin Cœur. Le plan inférieur rappelle les personnages que la Bienheureuse a contemplés dans plusieurs des apparitions dont Jésus l'a honorée.

Dans un bon nombre de Monastères on s'attache à la propagande des images du Sacré Cœur, on les répand à milliers et sous toutes les nuances ; il en est de peintes

et de gravées, d'autres sont brodées sur différents tissus, et cette propagande du culte du Sacré Cœur par l'image est une des plus actives et des plus efficaces, elle a les divines promesses.

Les petits livres et opuscules de toute grandeur ne sont pas négligés. Nous avons vu avec quel empressement les Visitandines ont reçu à son apparition le petit livre de la Sœur Joly de Dijon, et l'ouvrage du Père Croiset; comment elles les ont annoncés, propagés et rendus populaires au dehors comme au dedans de leurs Maisons. Elles ont fait plus, elles ont composé une multitude d'opuscules destinés à répandre parmi les fidèles et parmi les associés des différentes Confréries, la connaissance et le véritable esprit de la dévotion au Sacré Cœur. Bordeaux et Rouen, Moulins, Beaune et Dijon, Marseille, Limoges et Grenoble, Turin et Vienne en Autriche, etc., ont eu leurs petits livres répandus par milliers d'exemplaires. A Aurillac, à Nancy, à Strasbourg, l'opuscule fait place à un véritable volume de 4 à 500 pages que grossissent encore les éditions successives.

Mais le moyen par excellence, l'instrument le plus puissant de propagande, c'est l'association, l'association est une société de fidèles de tout sexe et de toute condition ou qui font profession publique d'appartenir au Sacré Cœur, de le servir comme ses disciples dévoués et de travailler à l'extension de son culte dans l'espace et la durée. L'inscription de leurs noms sur le registre de l'Association leur sert d'enrôlement; et l'engagement qu'ils souscrivent est le lien d'honneur qui les enchaîne au drapeau du Sacré Cœur. Les Associés communient le jour de leur entrée dans la Confrérie, ils le font encore le jour de la Fête. On les invite aussi à la communion des premiers Vendredis. Ils doivent passer une heure chaque année devant le Saint-Sacrement ou devant le crucifix. Dans plusieurs Confréries, celle d'Aurillac, par exemple, cette heure est tirée au sort, mais les Associés peuvent aussi prendre au choix une ou plusieurs heures différentes selon leur dévotion. Chacun donne son nom, avec les heures et les jours qu'il a tirés, pour qu'on les inscrive dans le livre de l'Association; et on lui délivre



un billet d'admission avec prière de le garder soigneusement, tant pour se préserver de l'oubli, que pour avoir la consolation de le tenir entre les mains à l'heure de la mort. On peut en mourant donner son billet à un autre, et s'assurer par cette substitution l'honneur et le mérite d'une adoration qui ne veut pas finir.

Comme les heures de l'adoration nocturne n'étaient pas accessibles à beaucoup de personnes, on se décida à les retrancher de 10 heures du soir à 5 heures du matin, à la réserve de l'Heure Sainte qui se fait tous les jeudis de 11 heures à minuit. Il est à remarquer aussi que les ecclésiastiques, les Religieux et les Religieuses qui ont tiré l'heure d'adoration pour un temps où le devoir les appellerait à quelque autre exercice de piété, n'ont qu'à offrir ces actions au Sacré Cœur pour satisfaire à leur promesse.

La forme du billet peut varier selon les Confréries ; ordinairement le billet offre dans un encadrement de vignettes sous la forme d'un carré plus ou moins long la distribution suivante : 1° en tête du cadre, à l'intérieur ces mots : billet pour l'heure des Associés ; 2° au-dessous un Cœur couronné d'épines, surmonté d'une croix et environné de flammes ; 3° suivent ces paroles : Je N... ai pris pour mon heure de l'adoration perpétuelle du Sacré Cœur de Notre-Seigneur, de cinq heures à six heures, par exemple, que je passerai en prières devant le Saint-Sacrement de l'autel pour réparer en quelque manière l'oubli, l'ingratitude et les profanations que ce Sacré Cœur a soufferts et qu'il souffre encore tous les jours dans cet adorable mystère.

On trouve peu de Visitations qui n'aient établi leur association d'abord avec l'approbation de l'ordinaire, et bientôt avec l'érection canonique et les indulgences plénières accordées par le Saint-Siège <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le Père de Galiffet dans son ouvrage sur l'excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ, épître dédicatoire au Souverain Pontife Benoît XIV, a pu dire : « Ce culte sacré se trouve autorisé par plus de 700 Brefs d'indulgences expédiés à Rome en faveur d'autant de Confréries dispersées dans tous les États (1693-1743). J'en donne dans ce livre une liste exacte tirée

Les Visitations qui n'avaient pas de Confréries ne restaient pas inactives. Une circulaire des Sœurs d'Aurillac, datée du 8 septembre 1753, nous apprend qu'en très peu de temps les Sœurs de Saint-Céré leur ont envoyé les noms de plus de mille personnes qui sollicitent leur admission dans l'Association. Il en est de même à Saint-Étienne ; les Visitandines de cette ville envoyaient leurs listes à Paray pour les faire enregistrer.

Quelquefois les Associés aspiraient aux pratiques d'une perfection plus haute. On se souvient des militaires de Romans. Tulle nous offre un exemple non moins édifiant. On lit dans une circulaire du 18 avril 1754. « De pauvres artisans nous ont priées de les faire entrer en participation de nos bonnes œuvres, ce que nous avons fait avec plaisir. M. Lacombe, notre confesseur, leur a fait un règlement bien adapté à leur état. Tous les premiers Vendredis ils font dire une messe à la chapelle du Sacré Cœur, prononcent tout haut l'acte de consécration et y communient. Le soir à la bénédiction du Saint-Sacrement, ils chantent un verset du *Miserere* et nos Sœurs un autre. Tout le monde est édifié de leur maintien modeste, de leur recueillement dans les églises, de leur charité envers les prisonniers qu'ils servent avec un zèle et une patience admirables; le jour de la fête du Sacré Cœur, ils chôment et ne quittent presque pas notre église. Ils sont toujours quatre en adoration. A midi, lorsqu'après notre récréation nous avons terminé les 24 adorations que nous faisons tout haut, ils chantent le *Miserere* et les hymnes du Saint-Sacrement. A la mort d'un Confrère, ils font faire un service solennel dans notre église. »

Cet apostolat des Confrères voudrait de longs développements, mais nous nous en tiendrons là, avec cette addition seulement : l'établissement d'une affiliation dans une ville ne tardait pas à devenir le point de départ et

du Secrétariat des Indulgences et par conséquent indubitable. » Le Père Nicolas Nilles, S. J. dans son ouvrage intitulé : *Derationibus festorum S. Cordis Jesu et purissimi cordis Mariæ, editio 5 Œnipote, Wagner 1885*, continue la liste de ces Brefs jusqu'en 1764, ce qui en porte le nombre total à 1089.

le moyen tout ensemble d'une réforme religieuse, qui ramenait la piété dans les habitudes et l'honnêteté dans les mœurs. Le Cœur de Jésus mieux connu, mieux aimé attirait à lui les cœurs.

Le triomphe de ce divin Cœur dans leurs alentours n'était qu'une faible image de celui que les Visitandines lui offraient à huis-clos, dans l'intérieur du Cloître. Elles adaptaient pour elles-mêmes les dévotions dont elles suscitaient l'habitude et l'amour parmi les fidèles. Elles se faisaient inscrire dans le registre de la Confrérie, célébraient la fête du Sacré Cœur avec une ferveur incomparable et ne manquaient pas la communion des premiers Vendredis. A Poitiers (1725), la Supérieure faisait ces jours-là l'Amende honorable au commencement de l'oraison, sans préjudice de celle que l'aumônier du Couvent prononçait dans l'après-midi, avant la bénédiction du Saint-Sacrement. A Langres (1726), elle avait lieu au chœur tous les Vendredis de l'année, pendant qu'une des Sœurs venait, à son tour, se prosterner devant Jésus-Hostie. A Clermont-Ferrand, grâce au zèle de Sœur Marie-Régis Buisson, une des religieuses était chaque jour chargée de rendre hommage au divin Cœur et de lui faire amende honorable au nom de toutes. Et que d'autres dévotions encore, écloses dans le parterre de la piété individuelle, embaumaient les communautés ! on en retrouve le parfum dans les recueils volumineux mis au jour par les Sœurs d'Aurillac, de Nancy ou de Strasbourg, et si ces délicates inventions étaient offertes à la piété des associés du dehors, on ne peut douter que les Sœurs du dedans ne les aient adoptées et mises les premières en pratique. Ce sont elles qui ont composé ces Oraisons jaculatoires, ces consécérations, ces formules d'amende honorable si touchantes et si belles ; et ces Litanies du Sacré Cœur où la foi, la confiance et l'amour font entendre les louanges sublimes, les supplications pressantes et les cris les plus passionnés ; elles ont aussi des Litanies du Sacré Cœur de Jésus-Enfant, du Sacré Cœur de Jésus conversant avec les hommes, du Cœur de Jésus solitaire, du Cœur de Jésus au Saint-Sacrement, du Cœur de Jésus souffrant, mourant, ressuscité, etc., etc.

Tous les actes de la vie chrétienne se transforment sous l'action d'une piété ingénieuse et deviennent autant d'hommages au Sacré Cœur. Tout se fait en union avec ce Cœur divin. Les prières du matin et du soir, les méthodes pour entendre la Messe, les pratiques avant et après la confession, avant et après la communion s'inspirent de la pensée du Sacré Cœur, de sa bonté et de son amour pour nous.

Deux fois par jour, à neuf heures du matin et à quatre heures du soir, le *signal sacré* les invite à se réunir en assemblée spirituelle dans le Cœur même de Jésus, pour y faire en union avec lui, selon l'inspiration de chacune, tous les actes des vertus chrétiennes. Mais ces deux rendez-vous ne suffisent pas à la douce tyrannie de l'amour, il en veut d'autres. Les Visitandines ont leur horloge du Sacré Cœur, et chaque heure qui sonne, la nuit et le jour, met sur leurs lèvres ou dans leurs cœurs les actes les plus variés. Elles ont des élévations en l'honneur des 18 siècles qui mesurent le séjour de Jésus-Hostie sur la terre : des actes d'adoration en l'honneur des 24 perfections qu'elles ont trouvées dans l'Être divin. Elles reconnaissent dans le Sacré Cœur des abîmes qui absorbent d'autres abîmes : des abîmes de puissance, de bonté, d'humilité, de richesses, de lumières, de consolation et d'amour où se perdent nos misères, nos impuissances, nos tristesses, nos erreurs, notre indigence, notre égoïsme et nos découragements. Enfin, ces disciples bien-aimées du Sacré Cœur récitent des chapelets ou couronnes en son honneur dont la variété corrigerait la monotonie, si l'amour n'avait le secret de dire toujours un mot qu'il ne répète jamais.

Nous n'avons pas la prétention d'énumérer toutes les industries, toutes les pieuses trouvailles que la dévotion au Cœur de Jésus inspira aux Visitandines, nous n'indiquons que les plus universellement adoptées.

Dans un grand nombre de Monastères de la Visitation, on tirait au sort tous les premiers Jeudis du mois, ailleurs c'était tous les premiers Vendredis, quatre billets désignant à autant de Religieuses les charges qu'elles auraient à remplir tout le mois au nom de la Commu-

nauté. On distinguait l'*Adoratrice*, la *Réparatrice*, la *Médiatrice* et la *Victime*. Chacune des Zélatrices avait une Aide qui suppléait à son impuissance. Elles devaient toutes faire une visite au Saint-Sacrement, et pendant cette visite, elles récitaient : l'Adoratrice, les Litanies du Sacré Cœur; la Réparatrice, une Amende honorable; la Médiatrice, un acte de consécration; la Victime, la petite couronne du Sacré Cœur. Les Aides avaient aussi, avec la visite, des prières analogues.

Dans quelques Maisons on avait imaginé, pour s'en servir surtout au temps du carnaval, une pratique qui récréait saintement les cœurs. On se donne successivement et tour à tour, une petite image du Cœur de Jésus comme un bouquet de suavité. Celle qui a le bouquet a soin de prodiguer à son Jésus toutes les attentions, toutes les caresses de l'amour le plus tendre : il n'est pas d'actes de vertu qu'elle ne soit heureuse de faire en son honneur.

Sœur Marie-Charlotte de Leyen, professe de Strasbourg, décédée à Vienne en Autriche, a composé ou propagé, en l'honneur du Sacré Cœur, une Neuvaine qui est encore en usage aujourd'hui. Elle comprend des Offices ou fonctions qui se succèdent au nombre de neuf, avec des intentions et des pratiques spéciales. Est-on seul ? on s'acquitte successivement de ces neuf Offices en faisant la communion le jour qu'on aura choisi. Est-on neuf ? chacun remplit à son jour l'Office qui lui sera échu. On peut aussi mettre neuf semaines à faire cette Neuvaine; un Office par semaine. Voici dans quel ordre ces Offices se succèdent. Il y a 1° l'Avocat, 2° le Médiateur, 3° le Réparateur, 4° l'Adorateur, 5° l'Ami, 6° l'Imitateur, 7° le Zélateur, 8° la Victime, 9° l'Holocauste.

Ces pratiques et d'autres encore, étaient généralement adoptées dans les Maisons de la Visitation, mais les dévotions individuelles, nées du cœur à cœur avec Jésus dans les ardeurs de la prière, nous défions qui que ce soit de les énumérer; autant vaudrait compter les marguerites qui émaillent nos prairies aux premiers souffles du printemps....



LIVRE III



ÉTUDE

SUR LE

SACRÉ COEUR





# LIVRE III

ANNE-MADELEINE RÉMUZAT  
OU LA SECONDE MARGUERITE-MARIE.

---

## CHAPITRE I.

LA PESTE DE MARSEILLE.

Déjà le culte du Sacré Cœur s'est répandu dans le monde chrétien après la mort de la Bienheureuse Marguerite-Marie ; déjà les Couvents de la Visitation lui ont offert un asile, et bientôt devenus eux-mêmes les foyers vivants, les centres animés de la dévotion naissante, ils exercent sur leurs entourages une chaude et puissante influence. La fête annuelle, l'adoration des 40 heures, l'exposition des premiers Vendredis, l'amende honorable attirent dans leurs églises l'élite des pieux fidèles, et leurs Confréries jetant leur vaste réseau sur les villes et sur les campagnes, capturent par milliers les âmes ferventes ou nécessiteuses. Ces résultats sont beaux : la Bienheureuse Marguerite-Marie les contemplant du haut du ciel, et chaque fondation nouvelle ajoutait une joie à sa béatitude.

Cependant n'était-il pas à craindre qu'après avoir jeté un éclat plus vif à son aurore, la dévotion au Sacré Cœur ne vint à s'obscurcir. Il est dans la nature des choses humaines d'avoir un commencement, un progrès

et une décadence, ou du moins un point d'arrêt au delà duquel on voit leur élan faiblir et s'arrêter. Le culte du Sacré Cœur échappera-t-il à cette loi ? la propagande si ardente, si active qui le soutient ne perdra-t-elle rien de sa chaleur et de sa fécondité ? La France elle-même, la terre natale du Sacré Cœur, ce théâtre ouvert à ses développements, ne verra-t-elle pas se ralentir le mouvement de son prosélytisme ? Elle a porté la bonne nouvelle au delà de ses frontières, et envahi l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, la Pologne. Mais dans les grandes contrées où son influence politique s'est fait sentir, en Espagne, en Portugal, le Sacré Cœur est à peine connu. C'est en vain que Louis XIV a pu dire au Duc d'Anjou qui devint Philippe V : « Mon fils, il n'y a plus de Pyrénées ; » cette parole ne semble pas vraie pour cette dévotion si éminemment française ; pour le Sacré Cœur il y avait encore des Pyrénées. Serait-ce donc que l'apostolat de ce divin Cœur eût perdu de sa flamme ? Nous raconterons plus tard pourquoi la dévotion au Sacré Cœur ne pénétra que tardivement au delà des monts ; mais nous pensons être dans le vrai en disant que Notre-Seigneur n'a pas voulu abandonner aux vicissitudes des choses humaines le culte qu'il avait lui-même révélé au monde ; il n'a pas souffert que ses apôtres fussent tentés de s'endormir sur les lauriers conquis ; et pour mieux tenir en éveil les âmes que leurs triomphes mêmes auraient pu attiédir, il a frappé un grand coup ; coup de grâce et de justice tout ensemble, et ce coup qui devait avoir son retentissement dans les deux mondes, c'est la peste de Marseille.

Mais pour faire mieux comprendre la part que la Visitation eut à la cessation du fléau, il est nécessaire de reprendre d'un peu plus haut le cours de notre récit.

Il y avait dans le second Monastère de la Visitation à Marseille, une jeune personne sur laquelle Dieu avait arrêté son choix : elle se nommait Anne-Madeleine Rémuzat. Née à Marseille dans une famille qui occupait un rang distingué, elle laissa voir bientôt à quelle haute sainteté Dieu la réservait. La piété n'avait pas attendu dans cette enfant l'éveil de la raison ; le premier senti-

ment que Madeleine exprima sur ses lèvres enfantines fut le désir d'être toute à Dieu. « Maman, disait-elle, je veux être religieuse. » Dieu le voulait aussi. De bonne heure ses pieux parents la mirent au deuxième Monastère de la Visitation où l'une de ses tantes avait fait profession. Là, Anne-Madeleine grandit dans le mépris d'elle-même et l'amour de la souffrance. Son ambition était de suivre son bon Maître sur le chemin du Calvaire. Un jour qu'elle priait avec la ferveur d'un ange devant le Saint-Sacrement, Notre-Seigneur daigna lui faire sentir sa présence et la traita avec la familiarité d'un ami. Il lui sembla qu'il voulait la consulter sur une affaire qui lui tenait au cœur. « Que voulez-vous de moi, ô mon Maître, lui dit Anne-Madeleine ? — « Ma fille, je cherche une victime, lui répond Jésus. » A ce mot, elle tressaille, mais pénétrée du sentiment de son indignité, elle cherche parmi les âmes qu'elle connaît, celle qui lui paraît la plus digne de cette faveur ; elle la nomme : « Non, ce n'est pas celle que je veux. » — Elle en nomme une autre, nouveau refus ; une troisième, Jésus la refuse encore ; alors toute confuse, elle lui dit : « Seigneur, faites vous-même votre choix. » Et lui, l'environnant d'un regard d'inexprimable tendresse : « C'est toi, ma fille, que je choisis pour victime. » Ces paroles, comme un dard enflammé, percent le cœur d'Anne-Madeleine, elle se prosterne, arrose de ses larmes les pieds de son Sauveur et se livre sans réserve à son bon plaisir pour être à jamais la victime de son Cœur. Nous ne dirons pas ici par quelles rigueurs il plut au Maître de faire passer sa victime, ni toutes les croix qu'elle eut à porter : croix de l'aridité et du délaissement, croix de la tentation et du doute, croix de la calomnie et de l'opprobre, croix de la maladie et des mortifications volontaires, il n'est pas de croix dont elle n'ait supporté le fardeau.

Elle avait 13 ans. La Providence la fit alors rentrer dans la maison paternelle. Là, sous la direction du Père Milley, de la Compagnie de Jésus, elle s'appliqua courageusement à la pratique des vertus de son âge, et ne cessa d'embaumer sa famille du doux parfum d'une sainteté prématurée. Mais deux ans révolus à peine, un jour

vint où le Père de son âme lui dit : « Le Maître est là, il vous appelle, quittez votre père et votre mère, et suivez-le. » Elle obéit, et pour mieux échapper aux égards, aux douceurs qu'elle redoutait de trouver dans le second Monastère de Marseille, elle vint frapper à la porte du premier et y fut reçue le 2 octobre 1711.

C'était le Cœur de Jésus qui avait tout conduit. Depuis longtemps déjà, la dévotion à ce Cœur divin avait pénétré dans ce Monastère. Nous avons vu que, dès 1689, du vivant de la Bienheureuse, le petit livre de Dijon, remanié par le Père Croiset, avait fait son chemin jusqu'à Marseille et y avait trouvé l'accueil le plus sympathique. Les Visitandines s'étaient montrées des plus empressées. La Mère Louise-Dorothée de Capel se voua de tout son cœur à cette dévotion. Elle conçut le dessein de faire ériger en l'honneur du Sacré Cœur, deux chapelles, l'une dans l'église, l'autre dans l'enclos du monastère. Sa déposition en 1689 ne lui permit pas de réaliser entièrement sa pensée, mais la Mère Anne-Augustine Gravier qui lui succéda avait hérité de son esprit, et de concert avec elle, continua l'œuvre commencée. Elle eut à surmonter bien des obstacles : car un certain nombre de Sœurs, croyant voir une innovation regrettable dans le culte rendu au Sacré Cœur, portèrent leurs plaintes au Supérieur de la Communauté. Celui-ci entra dans leurs vues, et sans autre examen blâma comme indiscreète la dévotion de la Mère Gravier et lui défendit sévèrement de passer outre ; elle se soumit : mais un peu plus tard, elle plaida si fortement la cause du Sacré Cœur, qu'elle triompha de toutes les oppositions et acheva les deux chapelles. Arrivée à son tour à la fin de son sexennat, la Mère Gravier céda le gouvernement à la Mère Dorothée de Capel qui fit célébrer la fête du Sacré Cœur avec toute la solennité possible. C'était en 1695, le Vendredi après l'octave de la Fête-Dieu. M. de Foresta, prévôt de la cathédrale et administrateur du diocèse, en l'absence de l'évêque, voulut célébrer lui-même la Messe de Communauté ; dans l'après-midi, un Père de la Compagnie prononça un très beau discours dans lequel il montra que la dévotion au Sacré Cœur

était aussi ancienne que l'Église, mais que le divin Maître voulait se servir des Filles de saint François de Sales, pour renouveler cette dévotion et la répandre dans tous les cœurs. De plus, une indulgence plénière était venue de Rome. Deux ans après, la vénérable Mère de Capel étant allée rendre compte au Seigneur de son administration, Anne-Théodore de Nogaret lui succéda.

Cette Très Honorée Mère avait appris à l'école de ses parents la compassion pour les pauvres. Ils chargeaient leurs enfants de la distribution des aumônes : « allez, disaient-ils, allez porter cet argent dans telle maison, et souvenez-vous que votre bon ange compte vos pas. » Et chargés de ce doux message, ces enfants s'en allaient en répétant avec joie : « Mon bon ange compte mes pas, mon bon ange compte mes pas. » A onze ans, Anne-Théodore entra au premier Monastère pour n'en jamais sortir : à 16 ans on l'admettait au Noviciat. Dès lors l'esprit de foi, l'amour de Jésus furent la règle et le mobile suprême de sa vertu. Chargée du soin de quelques anciennes, elle disait : « Quand le prochain est dépouillé des attraits qui pouvaient naturellement le faire aimer, il lui reste le plus fort de tous les charmes, celui des enseignements de l'Évangile et Jésus en lui. » Plus tard, dans le rude hiver de 1709 et la disette qui en fut la suite, elle disait encore : « Ce qui est refusé aux pauvres dans un cas de nécessité, ne demeure pas à l'avantage de celui qui le refuse ; il devient le bien d'autrui qui mal acquis ne profite jamais. » Aussi commença-t-elle à donner aux pauvres mille pains par mois et fit distribuer journellement de la soupe, ce que l'on a continué toujours depuis. Elle envoyait des aumônes jusque dans les Indes ; et pour la récompenser des secours abondants qu'elle procurait à nos missions, le Très Révérend Père Général, à la requête du Père Bouchet, célèbre missionnaire du Maduré, fut heureux de lui octroyer des lettres d'affiliation à la Compagnie. C'est elle qui réélue en 1706, à la mort de la Mère Augustine Gravier, admit la Sœur Anne Rémuzat à la prise d'habit : cérémonie touchante à laquelle la présence de Monseigneur de Belzunce donnait un grand éclat. L'année suivante, 23

janvier 1713, la jeune Novice fit sa Profession, et Monseigneur qui pendant l'année du Noviciat avait reçu ses plus intimes confidences, releva encore la splendeur de la cérémonie en y assistant.

La voilà donc absolument donnée à Jésus qui devient plus que jamais son centre, son Maître, son trésor. Un irrésistible attrait la conduit au tabernacle, le jour ne suffit pas à ses adorations, elle demande en supplément les heures de la nuit. Comme elle était sujette à de violentes migraines dont les accès revenaient au moins tous les huit jours, ses Supérieures ne se prêtaient que difficilement à son désir. Un jour qu'après un jeûne de 24 heures occasionné par sa migraine, elle sollicitait auprès de la Mère de Nogaret la permission de l'Heure Sainte : « J'y consens, dit la Mère, mais c'est à condition que vous demanderez à Notre-Seigneur d'être délivrée de vos migraines ; s'il vous exauce, je reconnaitrai à ce signe que son divin Esprit vous inspire, et je vous abandonnerai sans peine à sa conduite. » Anne-Madeleine alla exposer à Notre-Seigneur l'ordre qu'elle avait reçu, elle fut guérie à l'heure même, sans que jamais elle ressentit la moindre atteinte de son mal. La Supérieure ordonna à la Dépensière de servir sans distinction à la Sœur Rémuzat les mets qu'on lui avait épargnés jusque-là ; sa santé soutint sans se démentir toutes les épreuves, et la Mère de Nogaret apprit à la Communauté le secret de cette miraculeuse délivrance. Dès lors, libre cours fut donné à la dévotion d'Anne-Madeleine pour le Sacré Cœur ; et Notre-Seigneur, n'ayant plus à respecter l'obstacle que lui imposait l'obéissance, dévoila à son humble servante l'apostolat qu'il lui réservait. Ce fut le 17 octobre 1713, jour anniversaire de la mort de la Vénérable Marguerite-Marie. Une lettre de Monseigneur de Belzunce à la Mère Agnès Gréard, de Rouen, nous apprend avec quelle ardeur Anne-Madeleine s'appliquait aux travaux de cette chère mission. « Anne Rémuzat avait un zèle admirable pour la gloire du Sacré Cœur, elle en était sans cesse occupée. Elle ne connaissait pas de plaisir plus sensible que celui d'adorer ce divin Cœur, d'en parler, d'en affermir le culte, d'augmenter le nombre de

ses adorateurs, et elle a eu la consolation de les voir croître chaque jour et d'apprendre avant sa mort que nos malheurs et leur cessation, ainsi qu'elle l'avait prévu et assuré, avaient déjà servi à faire connaître la bonté et la puissance de ce Cœur adorable et à en étendre la solide dévotion aux extrémités de la terre. »

Anne-Madeleine méritait cet éloge ; il n'est pas genre d'apostolat où elle n'ait excellé : apostolat du cloître : son influence dans le Monastère était considérable, les cœurs s'unissaient au sien, cédant à un charme irrésistible ; apostolat du parloir : Anne-Madeleine ne redoutait rien tant que les relations avec le monde, mais l'obéissance lui ayant fait comprendre que Dieu la voulait au parloir, elle y vint. On accourait à elle de toutes parts, et de quoi parlait-elle sinon de ce divin Cœur dont son cœur était plein ? Le champ de son apostolat s'étendit aussi loin que sa correspondance ; elle écrivait, mais une seule cause la décidait à prendre la plume, la cause du Sacré Cœur. Elle échangeait des lettres pleines de feu avec les grandes zélatrices de Rouen et de Paray. Bientôt un nouveau théâtre s'offrit à son zèle ; la direction du Pensionnat lui fut confiée. Elle usa de sa charge pour inspirer à ses élèves l'amour du Sacré Cœur. Ces jeunes âmes, candides et confiantes, se tournaient instinctivement vers leur chère Maitresse comme de tendres fleurs vers la lumière ; elles se pénétraient avidement des brûlantes ardeurs que versait sur elles le cœur embrasé de Madeleine. Mais cet apostolat du Pensionnat, pourtant si fructueux, ne répondait qu'imparfaitement à l'immensité de son zèle. Elle conçut le projet de fonder une milice sainte qui entourerait le tabernacle et offrirait au Cœur de Jésus un continuel tribut de louanges, d'amour et de réparation. La Mère de Nogaret encouragea l'humble Sœur, Monseigneur de Belzunce approuva le règlement qu'elle avait composé, et Sa Sainteté Clément XI, dans une Bulle datée du 30 août 1717, enrichit la pieuse Association des plus précieuses indulgences. Anne-Madeleine ne s'en tint pas là, elle composa et fit imprimer un petit livre contenant le règlement de l'Association, l'origine de la dévotion au Sacré Cœur, ses

motifs et sa pratique. Monseigneur lui donna son approbation le 30 mars 1718. Grand fut l'empressement des Marseillais à s'enrôler dans cette Confrérie, ce fut un élan universel. Les parloirs du Monastère étaient assiégés, et la Sœur Madeleine ne pouvait suffire à inscrire les noms des candidats, il fallut que plusieurs Sœurs lui vinssent en aide. Deux ans après sa création, la Confrérie comptait 30,000 membres. L'ardente zélatrice du Sacré Cœur se trouvait trop à l'étroit dans l'enceinte de sa ville natale, elle fit appel aux populations des villes et des villages voisins ; elle fit plus, elle passa les mers, et ses lettres suscitèrent à Constantinople et au Caire des Confréries qui furent affiliées à celle de Marseille. A sa mort, l'infatigable apôtre avait réuni dans les registres de son monastère plus de 60.000 confrères.

Presque toujours souffrante, elle déployait pourtant une activité prodigieuse, mais elle croyait n'avoir rien fait tant qu'il restait quelque chose à faire. Elle soupirait après l'extension du culte du Sacré Cœur dans le monde entier. Elle écrivait à l'une de ses plus intimes confidentes : « Je vous l'avoue, l'unique désir qui me reste, est de voir honorer ce divin Cœur selon toute l'étendue des vœux qu'il me donne ; ces vœux ne demanderaient rien moins qu'une fête dans toute l'Église, aussi solennelle en l'honneur du Sacré Cœur, que celle qu'on célèbre pour honorer le Saint-Sacrement, après cela je dirais volontiers mon *Nunc dimittis*. » « Quand sera-ce, disait-elle encore, que ce divin Cœur recevra de toute l'Église le culte qu'il en attend ! Je serais ravie d'y contribuer par ma propre destruction et ce serait de tout mon cœur que je dirais : Qu'Il règne et que je meure ! »

Notre-Seigneur avait d'autres intentions ; il lui laissa la vie pour qu'elle concourût à l'exaltation de son divin Cœur, en participant à un événement qui rendrait son nom indissolublement uni au nom de Monseigneur de Belzunce.

Elle eut la mission d'annoncer deux ans à l'avance la venue d'un fléau de Dieu ; et lorsque la peste se fut déchaînée sur Marseille avec toutes ses fureurs, ce fut encore à Sœur Madeleine qu'appartint l'honneur et la



joie de dire à quelles conditions Dieu ferait grâce à la ville coupable.

Pendant les trois jours du Carême-prenant de l'année 1718, un grand prodige se manifesta à Marseille dans l'église des Révérends Pères Cordeliers où, selon la coutume, le Saint-Sacrement était exposé. Tout à coup, notre divin Sauveur Jésus apparut dans l'hostie, son visage respirait la majesté et la douleur, semblait dire à son peuple : « Me voici, pourquoi m'outragez-vous ? » Un grand nombre de spectateurs furent témoins de ce prodige qui eut dans Marseille un retentissement extraordinaire. Les esprits forts eurent beau crier à la supercherie ; il y eut déposition de témoins, procès-verbal, et le miracle fut reconnu incontestable. Mais avant toute enquête, Sœur Anne-Madeleine étant en oraison, apprit surnaturellement le prodige qui s'accomplissait aux Cordeliers. Notre-Seigneur lui dit que c'était le dernier effort de son amour à l'égard d'un peuple dont les débordements irritaient sa justice, et qu'il était prêt à le frapper du plus terrible fléau s'il ne se hâtait de se convertir. Il lui ordonna, de plus, d'avertir Monseigneur de Belzunce pour qu'il communiquât cette menace à son peuple. Ainsi le Dieu d'Israël révélait à son serviteur Moïse le dessein qu'il avait formé d'exterminer son peuple, afin que le repentir des coupables désarmât les colères de sa justice.

Dans la matinée du même jour, le Père Milley se présentait au parloir de la Visitation et recevait les confidences de sa fille spirituelle. Il en fut d'autant plus frappé que, peu d'instant auparavant, il avait appris d'une carmélite, sa fille spirituelle aussi, qu'elle savait surnaturellement l'apparition arrivée aux Cordeliers et les menaces du Très Haut. Il se chargea donc du message de la Sœur Rémuzat pour Monseigneur de Belzunce. Écoutons le témoignage que rendit le saint évêque à la voyante, dans cette lettre à la Sœur Marie-Agnès Gréard que nous avons déjà citée : « Plusieurs années avant que le Seigneur introduisit dans Marseille la peste, la désolation et la mort, la Sœur Rémuzat me fit avertir par le Père Milley, son confesseur, que Dieu lui

avait fait connaître qu'il était irrité contre cette ville, et que si elle n'avait recours à la pénitence, il allait appesantir sur elle son bras vengeur d'une manière si terrible, que l'univers, à qui elle servirait d'exemple, en serait effrayé. » Le pieux évêque s'acquitta de sa mission, mais sans succès. L'amour du plaisir, la soif du gain passionnaient la plupart des Marseillais. De plus, l'élite du troupeau était atteinte d'une autre plaie non moins funeste; le Jansénisme pénétrait partout dans le clergé et dans les Monastères. Vaines et stériles demeurèrent donc les exhortations du bon Pasteur. Les appels de sa miséricorde n'étant pas écoutés, Dieu fit parler sa justice. Le 25 mai 1720, un vaisseau arrivé de Saïda versait la contagion dans la ville; au bout de quelques jours, tous les quartiers étaient envahis. Monseigneur, dans l'espoir d'arrêter les progrès de l'épidémie, ordonna un jeûne général et prêcha la pénitence; le mal continua ses ravages. Tout en frappant impitoyablement ceux dont les désordres avaient allumé la colère de Dieu, il n'épargnait pas les bons. L'épouvante était partout, on fuyait de tous côtés, mais le flot des fugitifs venait se briser contre le cordon sanitaire que la prudence du Parlement d'Aix avait tendu autour de la banlieue de Marseille pour intercepter le fléau. On dit qu'il y eut des déserteurs jusque dans le sanctuaire, parmi les Appelants surtout; mais l'évêque n'abandonna pas son poste de combat, il se portait aux lieux où le péril était le plus grand, animant partout de sa parole, de ses exemples, le bataillon sacré qui était resté fidèle. C'étaient, avec quelques curés de la ville, les prêtres de sa maison, et parmi les religieux, les Capucins, les Observantins, les Récollets, les Carmes, les Jésuites et quelques autres. Les Jésuites succombèrent au nombre de vingt et un, les Capucins et autres enfants de saint François en nombre beaucoup plus considérable encore. On perdait chaque jour plus de 1.000 personnes. « Toutes nos places publiques, disait Monseigneur de Belzunce en 1725, à l'assemblée du clergé de France, toutes nos places publiques, toutes nos rues n'offraient plus à nos yeux que des amas monstrueux de cadavres à demi pourris, laissés sans sépulture pen-

dant quinze jours et trois semaines, et devenus, en bien des endroits de la ville, la nourriture des chiens affamés. La crainte de la contagion s'étant emparée des esprits, presque tous les malades furent mis hors de leurs maisons, les enfants par leurs propres pères, les pères par leurs propres enfants, et furent abandonnés sans aucun secours au milieu des morts, dans ces rues devenues à la fois autant d'hôpitaux infects et de cimetières affreux. »

Mais que devenait la Sœur Rémuzat en ces jours d'infortune ? Elle priait, elle pleurait, elle s'offrait en victime à la divine Justice. Sa mort ne fut pas acceptée, mais la vie qui lui fut laissée ne ressemblait qu'à une longue et douloureuse agonie, si violentes étaient les angoisses intérieures qui transperçaient son âme. Un doute affreux la crucifiait ; elle était tentée de se croire dupe à elle-même et aux autres. On lui conseilla une neuvaine à son saint Directeur, au P. Milley que la peste venait d'enlever de ce monde ; le dernier jour elle eut un ravissement dont elle ne sortit que sur l'ordre de sa Supérieure, la Mère Françoise-Bénigne d'Orlier de Saint-Innocent, professe du premier Monastère d'Annecy. Dans cette extase, le Père Milley, lui apparaissant dans une nuée de gloire, la reprit de s'être abandonnée à ses terreurs : « Ce qui vous trouble à présent, lui dit-il, n'est qu'un artifice de l'ennemi, méprisez-le. Il n'y a rien dans tout ce qui se passe en vous d'extraordinaire qui doive vous faire de la peine, je suis maintenant devant Dieu, et je vois tout cela en Dieu. Demeurez en repos et rentrez dans cette paix profonde dont le démon veut vous tirer. »

Tandis que la peste continuait ses ravages dans la ville, le premier Monastère jouissait d'une entière préservation, le fléau n'y faisait pas une seule victime ; et cependant la maison était attenante d'un côté à un hôpital de pestiférés, de l'autre au cimetière où s'entassaient les cadavres. Les parents des Sœurs les pressaient de se dérober au péril en se retirant à la campagne, elles s'y refusèrent, voulant rester sur le champ de bataille pour lutter contre la divine Justice, et Dieu daigna lui-même

leur indiquer avec quelles armes. Il révéla à Sœur Rémuzat les desseins de sa bonté; elle sut qu'il s'apprêtait à tirer le bien du mal et que cette grande épreuve aurait pour résultat la glorification de son Cœur adorable par l'établissement d'une fête solennelle en son honneur. Cette assurance la jeta dans un transport d'amour : « Heu-  
reux fléau, s'écria-t-elle, heureux fléau qui doit apporter tant de gloire à mon Sauveur. »

Instruite de cette révélation, la Mère d'Orlier engagea la Sœur à demander à Notre-Seigneur quels hommages rendus à son Sacré Cœur obtiendraient la cessation du fléau. Elle adressa sa demande au bon Maître après la Communion. « J'ai compris, dit-elle, que la miséricorde de Dieu avait eu plus de part que sa justice aux desseins qu'il s'était proposés en affligeant cette ville de la contagion. Il m'a montré qu'il voulait purger Marseille des erreurs dont elle était infectée, en lui ouvrant son Cœur adorable comme source de toute vérité; qu'il demandait une fête solennelle, le jour qu'il s'est choisi lui-même, c'est-à-dire le lendemain de l'Octave du Saint-Sacrement, pour honorer son Sacré Cœur, et qu'en attendant de lui rendre l'honneur qu'il demandait, il fallait que chaque fidèle se dévouât, par une prière au choix de Monseigneur l'Évêque, à honorer, selon le dessein de Dieu, le Cœur adorable de son Fils; que par ce moyen ils seraient délivrés de la contagion et qu'enfin tous ceux qui s'adonneraient à cette dévotion ne manqueraient de secours que lorsque ce divin Cœur manquerait de puissance. »

Monseigneur, informé de cette révélation qui répondait si bien aux désirs de son cœur, lui donna une entière confiance, et dès le 22 octobre 1720, il publia la célèbre ordonnance par laquelle il consacrait son diocèse au Sacré Cœur de Jésus et établissait à perpétuité des fêtes solennelles, la première au 14 janvier pour le Saint Nom de Jésus, la seconde selon l'ordre venu du Ciel, le Vendredi après le *Corpus Domini*, avec Office double en l'honneur de ce Cœur divin, exposition du Saint-Sacrement et grande Procession. Mais vu le jour encore éloigné de cette fête, il résolut de célébrer le Vendredi 1<sup>er</sup> novem-

bre, en la fête de tous les Saints, la Consécration que Notre-Seigneur avait demandée.

Dès le matin de ce jour, on le vit s'avancer les pieds nus, la corde au cou et le crucifix entre les mains, comme un autre Charles Borromée, accompagné de son clergé réduit à douze ecclésiastiques ou religieux. Il se dirigeait en silence et lentement vers l'autel qu'on avait dressé par ses ordres à l'entrée du Cours. Une foule immense le suivait, fondant en larmes ; on n'avait plus peur de la contagion, et le peuple accouru de toutes parts environnait l'autel comme si la peste avait cessé. A la vue de cette affluence, de ces visages livides et amaigris, de ces ruines vivantes, le bon pasteur se sentit plus que jamais le Père de ce troupeau infortuné, et montant sur un banc, il tira de son cœur des accents qui firent couler bien des larmes ; mais l'émotion fut au comble, lorsqu'à genoux sur la marche la plus élevée de l'autel, une torche de cire à la main, il fit, d'une voix mâle et puissante, une amende honorable au Sacré Cœur de Jésus. Après avoir rappelé les bienfaits de Dieu, bienfaits suivis de tant d'ingrattitudes, il demanda pardon et fit amende honorable au Sacré Cœur dans le Saint-Sacrement pour tous les outrages qu'il avait soufferts tant à Marseille que dans le reste de l'univers. Il prononça ensuite l'acte solennel de la consécration de la ville et du diocèse de Marseille au Sacré Cœur de Jésus ; la voici :

« O Cœur adorable du Sauveur de tous les hommes, je vous consacre de nouveau dans cette solennité, cette ville et ce diocèse, mon cœur et ceux de mes diocésains. Nous dévouons, tous ensemble entièrement, sans réserve et sans retour, nos cœurs à votre divin service. Venez, ô Dieu de bonté, venez en prendre possession. Venez-y régner seul ; venez en bannir l'amour profond et criminel des créatures et des biens périssables. Chassez-en tout ce qui vous déplaît, purifiez leurs intentions, ornez-les de toutes les vertus qui peuvent les rendre des cœurs selon le vôtre, doux, humbles et patients. Embrassez-les du feu sacré de votre amour ; qu'ils n'oublient jamais les saintes résolutions qu'ils ont formées dans ces jours de deuil et de larmes ; fortifiez leur faiblesse, soyez leur

guide, leur consolateur, leur défenseur, que rien ne soit capable de les séparer de vous pendant la vie, et surtout au moment redoutable de la mort. Qu'ils ne respirent plus que pour vous, afin que nos noms étant écrits dans votre Cœur comme dans le livre de vie, nous vous adorions tous, nous vous louions, nous vous bénissions, nous vous aimions, pendant toute l'éternité. »

• Cette cérémonie avait été diversement jugée : on pouvait craindre en effet que cette agglomération de personnes ne redoublât l'activité du mal ; il n'en fut rien : le fléau diminua d'intensité. Aussi de plus en plus confiant dans les promesses faites par le Sacré Cœur à la Sœur Rémuzat, Monseigneur se rendit le 15 novembre à l'église des Accoules et récita les prières établies à Rome pour la cessation de la peste de Marseille et que le Pape Clément XI lui avait envoyées. Alors il porta processionnellement le Saint-Sacrement sur un autel dressé au milieu de la belle terrasse qui couronnait la voûte de l'église ; là, il se prosterna avec une ferveur touchante, se relève, et au nom de l'Église, il purifie, il sanctifie toute la ville et tout le diocèse avec la vraie Croix d'abord et ensuite avec le Très Saint-Sacrement, au bruit des tambours, des cloches et du canon.

En même temps Monseigneur mettait en prières les Visitandines et demandait une neuvaine au Sacré Cœur avec communion des Religieuses et l'exposition du Saint-Sacrement pendant toute la neuvaine. Ces actes de piété plaisaient au Ciel, le fléau perdait de sa malignité, bon nombre de pestiférés revenaient à la santé. Enfin vers la fin de décembre, c'est à peine si trois ou quatre malades de la peste entraient chaque jour dans les hôpitaux. Cette amélioration de la santé publique ranimait tellement la confiance des Marseillais qu'ils enfoncèrent les portes des églises pour y faire rétablir le culte, et Monseigneur ne parvint à prévenir les dangers d'une telle affluence qu'en faisant dresser sur le Cours un autel où il célébra la sainte Messe le lundi et le mardi de Pâques. Enfin tout vestige de contagion disparut.

On put alors célébrer pour la première fois, au jour fixé, la fête du Sacré Cœur établie l'année précédente.

Elle tombait le 20 juin 1721. Dès la veille toutes les cloches de la ville sonnèrent à l'envi, semblant annoncer à la ville de Marseille son entière délivrance. Le lendemain, Monseigneur officia ; le soir, il y eut procession générale. Les Confréries des Pénitents y marchaient en costume ; après elles, les Religieux, le clergé séculier, enfin le chapitre de la cathédrale et une foule innombrable. Un autel magnifiquement décoré attendait le cortège. Monseigneur de Belzunce, s'étant prosterné devant le Saint-Sacrement, prononça à haute voix l'amende honorable et la consécration au Sacré-Cœur. Sa Grandeur avait eu soin de faire imprimer et distribuer à tous les fidèles la formule de ce double hommage à Notre-Seigneur, afin que les sentiments du troupeau fussent en complète harmonie avec ceux du pasteur.

Le 20 août 1721, Monseigneur autorisa l'ouverture des églises, et le 26 septembre de la même année il ordonna de solennelles actions de grâces pour la cessation du fléau. On lit dans le Mandement qu'il lança à cette occasion : « Et vous, mes chers frères, qui allez sur la mer et sur l'étendue des eaux, publiez les louanges de votre Dieu d'un bout de la terre à l'autre ; annoncez à toutes les nations même les plus barbares, la gloire, la puissance, les miséricordes infinies du Cœur de Jésus qui vient d'opérer des prodiges en votre faveur, et qui a fait enfin succéder la joie aux longues et affreuses calamités que nous avons souffertes ; mais que notre joie soit toute sainte, mêlée de crainte et de douleur. La mort est encore chez nos voisins, vous le savez ; craignez que l'abus que nous faisons tous les jours de la vie et de la santé que Dieu nous a conservées dans sa clémence, ne nous rendent dignes des mêmes châtimens dont nous avons été témoins. »

Le 15 octobre 1721, Monseigneur de Belzunce donna un nouveau Mandement pour renouveler l'action de grâces au Sacré Cœur le jour de la Toussaint. Après avoir rappelé les espérances que le jour de la Toussaint 1720 lui avait fait concevoir pour la conversion de son peuple, il se plaint « que ces espérances aient été si éphémères et ces promesses de conversion si peu durables.

Dès que le danger eut paru fini, plusieurs ont oublié leurs résolutions : il en est qui ne se sont pas mis en peine de s'acquitter du devoir pascal, sans craindre de provoquer de nouveaux effets de la divine vengeance. Le crime se montre et se multiplie avec plus de hardiesse que jamais ; le Dieu qui les a frappés une première fois ne pourrait-il pas les frapper encore ? » On le voit, Monseigneur de Belzunce n'était pas sans inquiétudes, il lui semblait voir l'ange de la mort tenant toujours l'épée des divines vengeances à demi tirée du fourreau, et la rechute de ses ouailles dans le péché amener la rechute dans la peste. La voix de bon pasteur ne fut pas écoutée. Marseille oubliant la perte de 50.000 de ses habitants (le chiffre des décès constatés était de 40,000, mais en réalité il fut beaucoup plus considérable) Marseille se livra aux emportements de la joie la plus dissolue, c'était comme un torrent qui, longtemps contenu par la crainte, rompait enfin ses digues et se précipitait avec fureur dans toutes les recherches du plaisir. Ces excès appelaient de nouveau le châtement, il arriva. La peste reparut le 3 avril 1722, la panique fut horrible, plus grande même qu'à la première invasion du fléau. La moitié des habitants s'enfuit de Marseille. Monseigneur de Belzunce eut surtout recours à la pénitence et à la prière ; le 22 mai, il annonça que l'on ferait la procession de la Fête-Dieu et celle du Sacré Cœur, mais sans l'appareil accoutumé et avec un seul reposoir. Vou-  
lant aussi que Marseille, dans la personne de ses représentants, vint faire acte de repentir, il s'adressa, quelques jours avant la procession qui eut lieu le 4 juin, aux premiers magistrats de la cité pour leur proposer de prendre part à la réparation. Les Échevins acceptèrent cette proposition à l'unanimité ainsi qu'il est consigné dans le registre municipal. « Il a été unanimement décidé que nous, Échevins, ferons un vœu ferme, stable et irrévocable entre les mains de Monseigneur l'Évêque, par lequel, en ladite qualité, nous engageons nous et nos successeurs à perpétuité, à aller toutes les années, au jour où il a fixé la fête du Sacré Cœur de Jésus, entendre la sainte Messe dans l'église du premier Monas-



rière de la Visitation, dite des *Grandes Maries*, y communier et offrir en réparation des crimes commis dans cette ville, un cierge ou flambeau de cire blanche du poids de quatre livres, orné de l'écusson de la ville, pour brûler ce jour-là devant le Saint-Sacrement, et à assister sur le soir du même jour à une procession générale d'action de grâces. A Marseille, ce 20 mai 1722 — Signé : Moustiés, Dieudée, Rémuzat, Saint-Michel, Échevins.

En vertu de cette résolution, les Magistrats se rendirent en robes rouges à la cathédrale, le 4 juin 1722, et s'étant agenouillés tous les quatre au bas de l'autel, devant l'évêque tenant en main le Saint-Sacrement, ils prononcèrent leur vœu. Le 12 juin, jour de la fête du Sacré Cœur, ces mêmes Échevins vinrent le matin en cérémonie à l'église de la Visitation où Monseigneur disait la Messe, ils y offrirent, selon leur vœu, le cierge promis. Dès ce jour le nombre des malades diminua merveilleusement. On fit des prières publiques au Sacré Cœur, et à la fin d'une neuvaine dans l'église des *Grandes Maries*, la santé publique fut si parfaitement rétablie, qu'il n'y avait dans la ville et dans le territoire, ni mourants ni malades d'aucune espèce<sup>1</sup>.

Pendant cette neuvaine, Monseigneur se rendait tous les matins à la Visitation pour y célébrer la sainte Messe, et tous les soirs le salut, avant lequel il faisait une exhortation des plus touchantes. Le peuple fondait en larmes en voyant ce saint prélat prosterné au pied de l'autel et

<sup>1</sup> Cette procession et ce vœu ont toujours été accomplis à Marseille jusqu'à la grande Révolution ; au plus fort même de la Terreur, l'évêque constitutionnel, Benoît Roux, voulut lui-même officier pontificalement en 1793 à la Major pour la fête du Sacré Cœur, mais de pieux fideles renouvelaient le vœu des Échevins de 1722 dans les oratoires caches aux persécuteurs. Après les mauvais jours, Monseigneur de Cicé, archevêque d'Arles et d'Aix, rappela à M. d'Anthoine alors maire de Marseille, les engagements sacrés pris par ses prédécesseurs, et de l'avis du Conseil municipal, les cérémonies promises reprirent leurs cours. Aujourd'hui qu'une municipalité radicale domine à Marseille, le maire s'abstient de tenir le serment des anciens magistrats ; mais les membres du tribunal de Commerce, par l'organe de leur Président, se font les interprètes de la reconnaissance des Marseillais, et les cérémonies de nos jours ont égale, sinon surpassé, les magnificences d'autrefois.

conjurant le Cœur adorable de Jésus de frapper le pasteur, mais d'épargner le troupeau. Il termina cette neuvaine par une amende honorable qu'il avait composée lui-même, puis il entonna le *Te Deum* d'action de grâces. Enfin le 21 septembre 1722, Monseigneur eut la consolation de publier un Mandement qui prescrivait une neuvaine d'action de grâces pour l'entière cessation du fléau dans Marseille et dans tout son territoire. « Annoncez, dit-il à son peuple, annoncez votre délivrance aux extrémités du monde ; annoncez que c'est au Sacré Cœur de Jésus que vous devez votre salut ; qu'ils sachent tous que dès que nous avons eu recours à Lui une seconde fois dans la sincérité et l'amertume de nos cœurs, il a écouté nos cris. Faites savoir que la plupart des diocèses de Provence doivent comme nous la cessation de ce terrible fléau aux miséricordes du Cœur de Jésus. »

Nous nous sommes longuement étendu sur la peste de Marseille en 1720 et sa recrudescence en 1722 ; les historiens qui la racontent en ont recherché les origines. Les uns attribuent la première apparition du fléau à l'arrivée du vaisseau le grand Saint-Antoine venu de Saïda ; les autres voient la cause de sa recrudescence dans l'imprudence de quelques Marseillais se servant de meubles et de hardes contaminés ; ce ne sont là que des occasions, des causes secondaires. La véritable cause de la contagion, c'est le péché de Marseille, ou si l'on veut, la justice de Dieu se décidant à punir les pécheurs ; et cette conclusion est la conséquence de deux propositions également incontestables : Dieu annonce le châtement deux ans au moins avant qu'il n'éclate, et de nouveau Dieu indique à l'emploi de quels moyens est attachée la délivrance. Mais qu'il s'agisse de prédire l'arrivée ou la cessation du fléau, la Sœur Anne-Madeleine Rémuzat est toujours l'intermédiaire de la Providence et parle en son nom. Il en est de même de toutes les grandes catastrophes : un miracle les prédit, un miracle les supprime, preuve incontestable que le péché, c'est le mal, et que nos vices sont nos tourments.

Anne-Madeleine Rémuzat n'avait pas atteint sa 27<sup>e</sup> année lorsqu'elle vit le triomphe du Sacré Cœur. Elle

vécut encore six ans pendant lesquels se continua la lutte de générosité commencée entre elle et son bon Maître. Jésus enchérisait sur ses bontés passées et Anne-Madeleine se montrait de plus en plus fidèle. Enfin les premiers jours de sa 33<sup>e</sup> année, au milieu d'une récréation, on la vit, soudain ravie en Dieu, s'écrier dans un saint transport : « Je mourrai cette année ; mourir à 33 ans, oh ! que cela est beau ! »

Elle mourut le 15 février 1730, pendant que l'on récitait, comme elle l'avait demandé, les litanies du Sacré Cœur. Elle était dans la 33<sup>e</sup> année de son âge et la 18<sup>e</sup> de sa profession <sup>1</sup>.

La Mère de Nogaret, digne Mère d'une telle fille, ne lui survécut pas longtemps. Ame énergique et tendre, elle s'était associée aux supplications de la Sœur Rémuzat pour le salut de Marseille ; la prière était sa vie.

<sup>1</sup> Nous savons qu'une histoire complète de la Sœur Rémuzat doit bientôt paraître, nous y renvoyons nos lecteurs ; mais en attendant on nous permettra de dire un mot des sentiments de vénération qui éclatèrent à ses funérailles. Dès que l'on connut dans Marseille le décès de la Sœur Rémuzat, chacun s'écria : « La Sainte est morte ! » et un concours prodigieux se fit à la porte du Monastère. Monseigneur de Belzunce voulut presider aux obsèques de la Servante de Dieu, et se vit obligé de permettre l'entrée du Couvent aux fideles afin qu'ils pussent satisfaire leur dévotion, et bientôt le petit mobilier de la pauvre cellule fut emporté comme des reliques par l'empressement populaire. Des signes miraculeux parurent sur le corps virginal de la sainte Religieuse. Le troisième jour du décès, les chirurgiens étant descendus dans le caveau pour faire la suture de la poitrine dont on avait extrait le cœur, furent bien étonnés d'apercevoir, sur le visage de la défunte, une teinte de couleur vermeille sans changement dans ses traits. Les yeux étaient vifs, les membres d'une souplesse extrême. Un coup de lancette fit sortir du bras quelques gouttes d'un sang très pur, parfaitement liquide et d'un beau rouge. Il s'en trouva bien davantage dans la poitrine, et le Père Rigard, Jésuite, y trempa plusieurs linges qu'il emporta comme des reliques. L'un des chirurgiens pousse par un sentiment de dévotion voulut la baiser au visage, mais la défunte, détachant la main, lui donna un grand soufflet, alors il se mit à genoux et lui demanda pardon de sa témérité.

De nombreuses guérisons, des grâces surnaturelles, des conversions s'opérèrent peu après la mort de la Sœur Rémuzat, soit par son intercession, soit par l'application des objets qui lui avaient appartenu. Une relation détaillée envoyée à Paray-le-Monial par une Visitandine de Marseille, rapporte parmi une foule d'autres grâces quatre guérisons bien caractérisées.

Elle disait : « Dieu nous a donné dans la prière un supplément universel à tout ce qui nous manque, mais l'efficacité de la prière dépend du mouvement du cœur qui la pousse vers le ciel. Ce que l'eau est au poisson pour la conservation de son être, la prière l'est à l'âme pour la conservation de la grâce. » Elle disait encore : « Il y a trois trônes de la miséricorde où nous devons avoir un continuel recours : le sein du Père source éternelle de miséricorde, le Sacré Cœur de Jésus source inépuisable d'amour pour les hommes, et les entrailles de la miséricordieuse Vierge Marie qui ont été la première retraite de la miséricorde divine et qui en ont reçu des impressions ineffaçables de grâce et de pardon pour tout le genre humain. » En 1725 elle fut de nouveau élue Supérieure et réélue en 1728. Dans ce dernier triennat, elle eut la joie de recevoir à l'orthodoxie deux des Sœurs égarées du Monastère de Castellane, pauvres petites brebis que la voix de leur Pasteur avait conduites à l'abîme. Le 2 mai 1731, jour de sa mort, elle récitait encore l'Office et ne cessa que sur l'injonction de Monseigneur de Belzunce.

La Sœur Théodore-Élisabeth Duclos remplaça en qualité de Supérieure la Mère Anne-Théodore de Nogaret. Durant ses deux triennats, elle seconda avec zèle la piété de celles de nos Maisons qui voulaient établir dans leurs églises la Confrérie du Sacré Cœur. C'est à elle que s'adressa M. de Villeneuve, ambassadeur de France à la Porte, lorsque de concert avec l'ambassadrice, il désira favoriser l'érection de cette même Confrérie à Constantinople. La Mère Duclos obtint de Rome les Bulles nécessaires à cette fin ; elle se chargea aussi de faire peindre un beau tableau et de confectionner les chasubles et ornements indispensables à la chapelle de la Confrérie. Ces objets furent reçus avec joie, surtout l'étendard du Sacré Cœur qui fut porté en procession dans les rues de Constantinople, le jour de l'institution solennelle de la Confrérie. Monsieur et Madame de Villeneuve s'inscrivirent à la tête des associés et leur initiative suscita de nombreux imitateurs. Lorsqu'on félicitait la Mère Duclos de la part qu'elle avait prise à cette belle œuvre : « Igno-

rez-vous, disait-elle, que Dieu se sert quelquefois des instruments les plus vils pour se faire connaître et glorifier ? »

C'est ainsi que la Visitation de Marseille était un foyer d'où la dévotion au Sacré Cœur envoyait au loin ses rayons. Les deux Monastères rivalisaient de zèle. Et bien que le Convent des *Grandes Maries* fût le centre officiel des manifestations de la piété publique, le second Monastère sans exercer la même influence, comptait aussi des âmes d'élite, sanctuaires vivants des vertus du divin Cœur.

La ville de Marseille n'était pas rebelle à tant de grâces. Elle se laissait gagner aux charmes d'une dévotion qu'entretenaient en elle la piété des Visitandines, le zèle infatigable de son évêque, le dévouement des prêtres du Sacré Cœur qu'il avait fondés et le collège donné par lui à la Compagnie de Jésus. De son côté le Cœur de Jésus continuait d'être secourable à la cité fidèle. Dans une circulaire du 19 juillet 1747, les Sœurs du premier Monastère écrivaient à toutes les Maisons de l'Institut : « Monseigneur de Belzunce nous charge d'informer vos charités, de la singulière protection que notre ville a reçue du Sacré Cœur de Jésus dans ces jours de calamités où la guerre portait partout la désolation. Les plus riches négociants étaient consternés des prises considérables que les Anglais faisaient de leurs vaisseaux ; un convoi composé de quarante navires richement chargés était de nouveau attendu, mais l'escadre ennemie qui bloquait notre port, ne laissait presque aucun espoir, les Anglais attendaient cette riche capture. Notre saint prélat, toujours sensible aux malheurs de son peuple, ordonna les 40 heures en l'honneur du Cœur de Jésus. A peine cette dévotion terminée, on vit malgré le vent contraire et la vigilance de l'ennemi, les vaisseaux entrer tranquillement au port après avoir traversé l'escadre anglaise qui ne se donna pas le moindre mouvement ; on eût dit une main invisible qui la retenait malgré elle. A ce spectacle, tous les habitants accoururent pour prendre part au bonheur public : c'était un premier Vendredi de février, jour consacré au Sacré Cœur. On sut bien-

tôt que d'un autre côté les troupes ennemies avaient repassé le Var et abandonnaient la Provence qui fut libre depuis de leurs importunes attaques. »

Nous ne voulons pas quitter Marseille sans ajouter quelques mots sur la vie d'une Visitandine qui appartient au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La Sœur Françoise-Baptiste Merlet naquit d'une mère héroïque qui termina une vie pleine de bonnes œuvres par un acte de sublime abnégation. Elle était enceinte et le médecin lui disait : « ou votre enfant mourra dans votre sein sans baptême si vous ne subissez l'opération césarienne, ou votre enfant sera baptisé et vous succomberez à l'opération. Elle répondit : « Le baptême à mon enfant. » L'enfant reçut le baptême et la mère mourut en prédestinée. Françoise-Baptiste était l'aînée des filles que laissa cette mère magnanime. Pendant qu'elle la portait dans son sein, la noble femme eut un scrupule, elle craignit d'avoir manqué sa vocation et s'en alla exposer son cas de conscience au Père Milley; le sage religieux calma ses inquiétudes. « Vous êtes, lui dit-il, dans l'état où Dieu vous voulait, la place que vous pensiez occuper dans le cloître ne vous était pas destinée, elle est réservée à l'enfant que vous portez. » Et quelque temps après la naissance de cette fille chérie du ciel, le Père Milley la bénit en disant : « Oui, je vous l'ai déjà dit et je le répète, cette enfant sera une Religieuse et une grande sainte. » Cependant ses débuts ne présagèrent rien de semblable, elle ne pouvait rien apprendre, rien n'entraît dans son esprit bouché. Sa mère fit faire une neuvaine à saint Augustin pour obtenir de l'ouverture d'esprit à cette enfant, sa prière fut exaucée, ce fut comme une seconde naissance; sauf la figure, tout était changé. Elle montra dès lors un esprit vif et pénétrant, délié, brillant et solide; en un mot, elle avait un ensemble de qualités qui tenaient du prodige. Aussi, toujours reconnaissante envers le Saint qui l'avait protégée, elle répétait souvent : « Après Dieu, je dois tout à saint Augustin. »

A la mort de sa mère, elle fut, comme sa cadette, confiée aux *Grandes Maries*. La Mère de Nogaret dit en la

voyant : « quel précieux trésor la Providence nous envoie ! » La facilité et la mémoire de cette enfant étaient surprenantes, ce qu'on lui avait dit ou montré, elle le savait pour toujours. A dix ans, elle fit sa première communion : ce jour-là, elle entendit une voix intérieure qui lui disait : « Puisque ton Sauveur se donne tout à toi, il veut que tu te donnes toute à lui. » Elle comprit ce langage, et sur-le-champ promit à son Jésus qu'elle serait Religieuse, mais elle gardait son secret. Son père voulant l'établir la produisit dans le monde, elle y eut tous les succès, mais elle résista aux enivrements qu'ils causent, elle éloigna sous divers prétextes tous les partis. Son père ayant été retenu à Tunis pour les intérêts de son négoce, Françoise sollicita vivement par lettres la permission de se donner à Dieu ; le consentement si désiré lui fut enfin accordé, et toute joyeuse, elle courut se présenter à la Supérieure du premier Monastère qui la reçut comme un présent du Ciel.

Elle ne trompa point les espérances qu'elle avait fait concevoir et se prépara à sa Profession avec une ardeur incomparable. La Profession est souvent la pierre de touche de la vraie ferveur ; jusque-là il arrive qu'on se gêne, qu'on se masque ; les vœux une fois prononcés, on lève le voile, on se montre à découvert. Sœur Françoise apparut dans l'éclat chaque jour plus pur d'une fidélité constante. Faire tout sous l'œil de Dieu, tout pour Dieu, tout d'une manière digne de Dieu, ce fut son programme. Mais Dieu, c'est Jésus-Christ ; aussi fit-elle toujours tout avec Jésus, tout en Jésus, tout pour Jésus ; elle ne vivait et ne respirait que pour lui, elle avait son nom souvent sur les lèvres, toujours dans le cœur. Elle aurait souhaité communier plusieurs fois par jour ; et ses élans, ses accès de ferveur, qui les dira ? Un jour, elle prit un fer rouge et grava sur son bras gauche en traits de feu le Sacré Cœur de Jésus. La plaie était profonde, elle en souffrit longtemps ; elle l'avait voulu. Nommée Supérieure en 1763, elle célébra la fête du Sacré Cœur avec une splendeur inaccoutumée. Toutes les Sœurs communièrent, firent la procession, et la Mère, au nom de toutes, prononça à haute voix la consécration au

Sacré Cœur. C'est ainsi que l'esprit de la vénérable Sœur Rémuzat se perpétuait dans sa famille spirituelle, et le couvent des *Grandes Mariés* demeurait un de ces lieux prédestinés où le Cœur de Jésus aime à se rencontrer avec notre pauvre cœur.

Mais revenons : la délivrance de Marseille produisit un effet prodigieux. La peste renfermée dans les murs de cette grande ville avait franchi le cordon sanitaire qui l'emprisonnait et envahi toute la Provence et le Comtat Venaissin. De là, elle pouvait se répandre dans le Languedoc et le Dauphiné, pénétrer jusqu'à Lyon, de Lyon entrer en Bourgogne et, voyageuse infatigable, dépeupler la France entière. Autant la terreur était grande, autant l'émotion fut vive, quand on apprit qu'à Marseille le fléau abandonnait sa proie, et reculait deux fois vaincu devant le Sacré Cœur. Le Jansénisme eut beau semer des doutes et soulever des nuages pour voiler la lumière et obscurcir la victoire de ce Cœur adorable. Ce fut bientôt un fait acquis dans le monde catholique ; le Sauveur de Marseille n'était autre que le Sacré Cœur. La confiance s'accrut encore à mesure que les autres villes de Provence, atteintes aussi par la contagion, obtenaient par le même recours au divin Cœur le bienfait de leur délivrance. Nous trouvons dans l'ouvrage du Père de Gallifet (Lyon 1743) quelques extraits des pièces authentiques qui perpétuent le souvenir des hommages rendus au Cœur de Jésus et celui des faveurs obtenues.

Toulon vient en première ligne. Cette ville, plus fléauée que les autres, subissait aussi plus longtemps les rigueurs du fléau. Son évêque, Louis Pierre de la Tour du Pin de Montauban, s'adressa en ces termes à ses diocésains le 30 mai 1721 : « Nous avons recours au Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ comme à un refuge assuré où nous trouverons le soulagement à tous les maux qui nous accablent. Et nous dévouons et consacrons pour toujours cette ville et tout ce diocèse à cet adorable Cœur du Sauveur de tous les hommes, le conjurant avec larmes, d'épargner enfin les précieux restes du troupeau qu'il nous a confié et de déployer plutôt sa juste colère sur le pasteur. »



Le 2 juillet, les chanoines de la métropole d'Aix assemblés en chapitre, délibèrent sur l'établissement de la fête du Sacré Cœur. Ils constatent d'abord deux faits qu'il est impossible de nier : 1° que la plupart des évêques dont les diocèses ont souffert de la contagion, ont cru trouver un moyen assuré d'en arrêter le progrès en établissant la fête du Sacré Cœur ; 2° que Monseigneur l'Archevêque d'Aix a particulièrement recommandé à ses diocésains de recourir à ce Sacré Cœur. Sur quoi ils décident unanimement de s'engager par vœu, avec l'approbation de Monseigneur l'Archevêque, à faire à perpétuité dans l'église métropolitaine, la fête du Sacré Cœur le lendemain de l'Octave de la Fête-Dieu. L'archevêque était Charles-Gaspard-Guillaume de Vintimille qui devait être bientôt transféré au siège de Paris. Il approuva la délibération du Chapitre, institua la fête à perpétuité et voulut qu'on se servit ce jour-là de l'Office et de la Messe du Sacré Cœur qu'il avait fait récemment imprimer.

Douze jours plus tard, 12 juillet de la même année 1721, Monseigneur Jacques de Forbin-Janson, archevêque d'Arles, établissait la même fête dans son diocèse. François-Marie Abbaly, évêque de Carpentras, ne se montrait pas moins zélé : le 17 novembre 1721, il exhortait Messieurs les Consuls de la ville et autres lieux de son diocèse, à faire avec la participation des Conseils, des *vœux au Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, qui doit être la ressource essentielle et universelle des chrétiens et qu'on honore spécialement le lendemain de l'Octave du Saint-Sacrement.

Avignon, la ville des Papes, n'avait pas été épargnée. Tous les moyens naturels et surnaturels qui pouvaient éloigner le fléau furent employés. on fit deux processions auxquelles la Visitation ne fut pas étrangère, l'une en l'honneur du Sacré Cœur, l'autre en l'honneur de la Sainte Vierge. Parlons de la première. Nous en trouvons la description dans les Annales de la Visitation d'Avignon.

« La première fut au sujet d'un vœu que nos zélés Consuls voulurent faire au Sacré Cœur de Jésus, source

inépuisable de bonté et d'amour. Le jour était fixé pour l'exécution d'un si pieux dessein au 4 novembre, auquel on célèbre la fête de saint Charles. Notre église avait été choisie pour rendre ce vœu ; Monseigneur notre Archevêque n'ayant pas jugé à propos qu'on y entrât, il donna ordre de dresser un autel contre la porte, ce que nous exécutâmes avec toute la magnificence possible. Sa Grandeur manda aussi qu'au premier coup de canon, qui était le signal de la procession, on exposât le Saint-Sacrement dans toutes les églises ou chapelles où il réside ordinairement ; que dans toutes les Communautés régulières et séculières, et même dans les familles, tout fût en prières jusqu'à la fin de cette procession ; on ordonna que toutes les portes des maisons fussent fermées, qu'aucune personne, pas même les officiers des quartiers et les pourvoyeurs, ne se trouvât dans les rues depuis une heure après midi jusqu'au soir, sous peine de la vie <sup>1</sup>. Les soldats de la garnison furent mis en haie vis-à-vis de l'autel. La procession parut en cet ordre : quatre cavaliers montés ouvraient la marche. Monsieur l'abbé de Salvador, Instituteur et premier Supérieur du Séminaire de Sainte-Garde, missionnaire recommandable par sa science et sa piété, portait la croix, revêtu de marques de pénitence ; douze prêtres en surplis entouraient notre digne pasteur qui marchait tête nue, un crucifix à la main, en habit noir et la corde au cou. La garde suisse suivait autour de Monseigneur. Le Vice-Légat marchait aussi tête nue, accompagné de Messieurs les Consuls et autres magistrats ; enfin venait toute la compagnie des cheveu-légers. La procession arriva chantant les litanies des Saints ; sitôt qu'on fut devant l'autel où était le tableau du Sacré Cœur de Jésus, on se mit à genoux et l'on commença le *Vexilla Regis*. Lorsqu'il fut fini, Monseigneur apostropha ce Cœur adorable et s'offrit lui-même en victime pour apaiser la colère de Dieu, lui demandant de sauver le troupeau confié à ses soins. Il le fit avec des paroles si touchantes, si pathétiques et

<sup>1</sup> On voulait empêcher les agglomérations qui auraient favorisé l'extension du mal.

si pleines d'onction, qu'on n'entendait que des soupirs et des gémissements...

« Après ce discours, Monsieur l'assesseur de la ville au nom de tout le peuple, prononça le vœu en ces termes :

« Nous, Charles Noël de Galleans, chevalier, Marquis de Salernes, Seigneur des Issards, etc., Joseph Louvet, Joseph Gaspard Monnier, Consuls de la ville d'Avignon et Joseph François Follard Docteur ès droits et assesseur de ladite ville, suivant les grands exemples que nos voisins nous ont donnés, et excités par les heureuses suites de leur déférence aux pieuses inspirations de leurs saints Prélats, espérant d'ailleurs comme eux en Notre-Seigneur Jésus-Christ dont le Sacré Cœur leur a été un asile, où ils se sont trouvés d'abord à l'abri des vengeances divines. Nous vouons à Dieu tout-puissant et éternel, en présence de la glorieuse Vierge Marie, des Anges, Saints et Saintes du Paradis, et à Vous, Monseigneur Illustrissime et Révérendissime Archevêque, et promettons de nous rendre annuellement au jour et à l'église par vous marqués et d'y assister à une Messe basse, offrant un cierge de cire blanche du poids de dix livres, pour attirer sur nous et sur nos citoyens, par ce nouveau culte public, les bénédictions dont le Sacré Cœur de Jésus est la source. Vous priant au surplus, Monseigneur, vouloir faire fêter le jour qu'il vous plaira, destiné à l'exécution du présent vœu, et nous en décerner acte pour mémoire éternelle. »

« Le vœu ainsi prononcé et reçu avec toutes les cérémonies et toute la solennité requise, la procession se retira dans le même ordre qu'elle était venue, et fut terminée par la bénédiction du Très Saint-Sacrement qu'on annonça au bruit du canon. La chapelle du Sacré Cœur de Jésus qui est dans notre église a été choisie pour rendre annuellement ce vœu, et le jour fixé au Vendredi d'après l'Octave de la Fête-Dieu.

« Cette première procession avait lieu le 4 novembre 1722; la seconde le 21 novembre de la même année. Ces actes extérieurs de religion accompagnés des sentiments de contrition et de pénitence, n'eurent pas d'abord tous les heureux succès qu'on devait en attendre. La jus-

rice divine n'était pas encore satisfaite, nous attendîmes longtemps la fin de nos disgrâces ; mais enfin le ciel écouta nos vœux : le Seigneur daigna jeter sur nous un regard de miséricorde, le calme succéda à un si long et si dangereux orage, le peuple rendit de très humbles actions de grâces à son libérateur. »

Ces cérémonies qui montraient des villes entières prosternées devant le Sacré Cœur, les victoires, même tardives, que ce Cœur divin remportait sur le fléau dévastateur, entretenaient dans toutes les Églises de Provence et au delà, l'impression produite par la délivrance de Marseille et gagnaient à la sainte cause des âmes irrésolues ou rebelles. L'évêque d'Autun ne sut plus refuser aux Visitandines de son diocèse la permission longtemps sollicitée de rendre au Sacré Cœur un culte public. L'archevêque de Lyon, Paul de Villeroy de Neuville, qui avait établi la fête du Sacré Cœur le 3 décembre 1718, l'éleva en 1721 au rang des fêtes chômées. Louis-Gaston Fleureau d'Arménonville, évêque d'Orléans, s'inspirait aussi de la délivrance de Marseille lorsque le 6 décembre 1732, il recommandait à ses diocésains la dévotion au Sacré Cœur et approuvait la Confrérie placée sous ce vocable et la récitation du petit et grand Office composé pour honorer ce Cœur adorable (Nilles, t. I, p. 87).

« Mais si le prodige de miséricorde accompli à Marseille par le Sacré Cœur attirait à la dévotion dont il est l'objet les sympathies et les faveurs de Nosseigneurs les Evêques, quel enthousiasme ne dut-il pas exciter dans les Monastères de la Visitation ! Les zélatrices de ce divin Cœur sentaient se renouveler en elles toute la jeunesse, toutes les premières ardeurs de leur zèle apostolique et, comme la Sœur Marie-Agnès Gréard de Rouen, s'animaient, par ce souvenir, à vaincre tous les obstacles. On admirait aussi la noble attitude des Visitandines dans les villes contaminées, leur sainte obstination à rester au poste du danger et de la fidélité, en résistant aux instances des parents et amis qui les pressaient de sortir de leur Couvent, pour aller en pleine campagne respirer un air moins meurtrier. Les Sœurs de Forcalquier, menacées quelque temps de la visite du fléau, écrivaient à la

date du 22 février 1723: « Le Prédicateur invité pour la fête du Sacré Cœur se trouva arrêté par la difficulté des passages, avant l'ouverture des barrières qu'on avait mises au temps de la contagion. Le Seigneur nous a protégées contre ce cruel fléau, et nous ne saurions trop le remercier aussi de l'avoir fait cesser dans cette province par le recours qu'on a eu à l'adorable Cœur de Jésus. Nous avons pris la part la plus vive à la triste situation où se sont trouvés nos chers Monastères qui étaient environnés de cette terrible maladie, particulièrement celui de Toulon qui a été le plus maltraité. Nous bénissons et remercions le Seigneur d'en avoir préservé ceux de Marseille, d'Aix, d'Arles, d'Avignon, d'Apt, et de Carpentras, ne nous étant point revenu qu'aucune de nos chères Sœurs y soit morte victime de la peste. »

## CHAPITRE II.

LA VIE DE LA VÉNÉRABLE MARGUERITE-MARIE PAR  
MONSEIGNEUR LANGUET.

Un autre évènement qui, après la délivrance de Marseille, contribua puissamment à la diffusion du culte du Sacré Cœur et à son règne dans les âmes, ce fut l'apparition de la Vie de la Sœur Marguerite-Marie par Monseigneur Languet, alors évêque de Soissons (Paris 1729). Impatiemment attendu dans toutes les Maisons de l'Institut, cet ouvrage fut accueilli avec la plus vive reconnaissance. Nous avons retrouvé dans un grand nombre de circulaires l'expression des sentiments qui saluèrent la mise au jour de ce beau travail. A Paris, à Lyon, à Paray, à Nantes, partout, les Sœurs de la Visitation se félicitaient de l'honneur que la plume du vaillant évêque, du docte académicien rendait à la mémoire de Marguerite-Marie ; mais elles triomphaient bien davantage, en constatant que les origines de la dévotion au Sacré Cœur trouvaient enfin justice et pouvaient défier la calomnie. On ne pourra plus y voir l'explosion indiscreète d'un sentimentalisme maladif ou la création bizarred'un cerveau hanté par des rêves. C'est une œuvre divine et venue à son heure ; c'est le développement providentiel d'une croyance depuis longtemps définie, c'est l'épanouissement du dogme eucharistique. Écoutez avec quelle éloquence et quelle sûreté de doctrine, l'évêque de Soissons flagelle les esprits malsains et prévenus qui s'obstinent à ne voir que des hallucinations dans les visions de l'humble Marguerite-Marie : « Dira-t-on que c'était là un de ces cerveaux blessés qui prennent pour des visions célestes toutes les productions de leur vivacité, les rêveries de leur sommeil ou les égarements de leur esprit ? Mais les cerveaux blessés sont-ils humbles et obéissants ? sont-ils dociles ? sont-ils constants dans leurs

idées ? Il faudrait n'avoir jamais connu ces sortes de têtes pour leur attribuer des vertus dont elles sont incapables. Mais les cerveaux blessés prédissent-ils l'avenir avec assurance et avec succès ? guérissent-ils les malades ? font-ils des miracles après leur mort ? Mais les cerveaux blessés pensent-ils assez sagement sur le culte et l'amour de Dieu, pour entraîner tout l'univers dans une dévotion dont on avoue partout l'utilité, la simplicité, la sublimité ? Si les rêveries d'un cerveau blessé peuvent opérer tout cela, c'est de tous les prodiges le plus grand prodige, mille fois plus inconcevable que ceux qu'on rapporte dans la Vie de Sœur Marguerite. » On ne saurait mieux dire, et quiconque voudra lire à tête reposée cette œuvre vraiment magistrale, restera convaincu que l'imagination de la Servante de Dieu n'est pour rien dans ses visions. Elle se tient constamment en garde contre les surprises de son cœur, et sa défiance d'elle-même, sa répugnance aux voies extraordinaires, n'ont d'égales que la force et la continuité des appels divins. Le Sacré Cœur a tout fait, tout préparé ; c'est lui seul qui l'a choisie, suscitée et produite dans l'Eglise. Une fois que rassurée par la décision souveraine du Directeur que Jésus lui-même lui a donné, elle ne peut plus mettre en doute la divinité de l'Esprit qui lui parle, elle n'hésite plus, elle se met résolument à l'œuvre dans les limites que lui trace l'obéissance ; elle n'aura plus de repos tant qu'elle ne verra pas son bien-aimé Sauveur régner malgré ses ennemis. Telle se manifeste Sœur Marguerite-Marie dans les pages de son histoire ; son biographe la venge des calomnies déjà prodiguées à sa mémoire dans le passé, de toutes celles que l'avenir lui réservait encore. Il a fait plus : près de quarante ans s'étaient écoulés depuis la mort de la Vénérable, et les événements avaient donné raison à ses prophéties et glorifié sa vertu ; ses miracles avaient attesté son crédit sur le Cœur de son bon Maître, elle était bien placée auprès de Dieu pour nous secourir, et les fidèles, prévenant le jugement de l'Eglise, l'invoquaient comme une sainte ; ils tournaient les yeux vers Rome et appelaient de leurs vœux le jour où le Saint-Siège la place-

rait sur les autels. Monseigneur Languet enregistre ces témoignages de la vénération populaire, il raconte ces miracles dont l'éclat croissant chaque jour illumine de ses splendeurs la vie et la mort de la Vénérable (Voir liv. IX, pp. 332, 333). En même temps, le docte écrivain suit la marche de la dévotion au Sacré Cœur depuis un demi-siècle, il la voit, avec joie, reculer ses frontières et s'enraciner dans l'Église ; il dit les industries multipliées qui l'aident à prendre une possession plus complète des âmes et à pénétrer de son esprit les habitudes de la vie chrétienne. Ces progrès soutenus d'un prosélytisme qui étend ses conquêtes accréditent les prophéties de Sœur Marguerite-Marie, et l'environnent aussi bien que son œuvre de toutes les gloires d'une inspiration incontestablement divine (Liv. VIII, p. 313).

On s'explique alors l'accueil fait au travail de Mgr Languet par les amis et les ennemis de la sainte Église. Dans le camp ennemi se pressent les Jansénistes et les adeptes d'une philosophie naturaliste et impie. La Vie de Sœur Marguerite-Marie est l'affirmation du surnaturel dans tout ce qu'il a de plus merveilleux ; mais le surnaturel, devant la fausse philosophie, n'est qu'un vain mot, une impossibilité. Cette Vie met également dans son plus beau jour les divines condescendances du Créateur ; elle montre le Cœur de Dieu se rapprochant du cœur de l'homme et demandant amour pour amour. C'est plus qu'il n'en faut pour révolter l'orgueil des esprits forts qui proscrivent tout rapport entre le Créateur et la créature, et soulever les colères des Jansénistes qui adorent un Dieu sans cœur. Aussi Monseigneur Languet et son Ouvrage deviennent-ils le point de mire de toutes les violences et de tous les outrages. Son livre n'est plus qu'un tissu de chimères, de puérités choquantes, d'erreurs et d'hérésies scandaleuses. Le Rédacteur des *Nouvelles Ecclésiastiques*, organe attitré de la secte janséniste, se signale par ses excès ; et il trouve de l'écho dans les rangs du clergé et dans le monde de la Cour. Que le duc de Saint-Simon calomnie étrangement Monseigneur Languet, rien d'étonnant en



cela : c'est un bel esprit que la politique a rendu janséniste, il obéit aux rancunes du parti ; mais ce qui dépasse toute croyance, c'est que l'évêque d'Auxerre, un des suffragants de Monseigneur Languet alors promu à l'archevêché de Sens, écrive contre son métropolitain, gémissent publiquement sur sa crédulité et le signale à la France comme la dupe d'une fille malade, qui donne pour révélations du ciel ses imaginations souvent impies et toujours extravagantes. Sa plume s'acharne à noircir ses deux victimes, la Religieuse et son historien. Faut-il les plaindre ? L'humble Marguerite-Marie ne doit pas être mieux traitée que son Maître, elle est un signe de contradiction comme lui ; et c'est un honneur pour son historien de partager sa fortune. Si les ennemis de l'Église le traitent en ennemi, il se voit environné, applaudi par tous les vrais amis de Jésus, par toutes les nobles âmes. De plus, son livre fait du bien, et cette consolation si douce d'être utile aux âmes, Monseigneur Languet peut la goûter.

Le patronage même sous lequel le pieux auteur avait obtenu de placer son travail, était à lui seul un encouragement et une récompense ; il l'avait dédié à la Reine de France Marie Leczynska, fille de Stanislas, roi de Pologne et duc de Lorraine, épouse de Louis XV. Cette grande Princesse était profondément dévouée au Sacré Cœur, et l'historien de Sœur Marguerite n'a pas surfait la louange en écrivant ce qui suit : « La dévotion dont Dieu a enseigné la pratique à la Mère Marguerite-Marie est devenue la dévotion particulière de Votre Majesté ; elle est celle de votre royale Maison, en elle le Cœur Sacré de Jésus-Christ trouve des adorateurs assidus. Il voit avec complaisance les sentiments de son Cœur se retracer dans les vôtres, à l'exemple du Roi et de la Reine qui vous ont donné naissance. Il y voit, il y forme lui-même d'heureuses images de la bonté, de l'affabilité, de la charité, de la générosité de son Cœur divin, mais surtout de cette humilité et de cette douceur de cœur qu'il prescrivait spécialement à ses disciples et que les cœurs des rois connaissent si peu. La dévotion de Votre Majesté justifie celle de Marguerite-Marie, ses effets salutaires se manifestent par ceux

qu'elle opère en vous, Madame, on ne peut l'accuser d'être inutile, ou obscure, ou dangereuse, quand on voit qu'elle contribue à former en Votre Majesté cette aimable douceur qui vous assure les cœurs de tous vos sujets. Vous faites encore plus : en justifiant par votre ferveur l'utilité de la dévotion inspirée à la Mère Marguerite-Marie, vous accomplissez une de ses prophéties : elle a prédit autrefois, et toute sa Communauté en a été témoin, que la dévotion que Notre-Seigneur lui avait enseignée, triompherait après sa mort de ses contradicteurs, qu'elle monterait sur le trône même où vous êtes assise, qu'on verrait les couronnes s'humilier devant le Cœur adorable du Sauveur, et puiser dans le trésor des grâces qui y sont renfermées, le modèle de leur conduite et l'appui le plus efficace de leur vertu. » (Voir la dédicace à la Reine <sup>1</sup>.)

Mais nous l'avons dit, ce qui charmait le pieux évêque plus que la bienveillance d'une grande Reine, plus que les suffrages des vrais amis de l'Église, c'était le bien plus grand dont son livre était l'occasion et le moyen, parmi les âmes pieuses, surtout parmi ses chères Visitandines. La Vénérable Marguerite-Marie se retrouvait tout entière dans son histoire ; on la voyait revivre avec ses vertus aimables, avec son héroïque obéissance et son incomparable charité. On croyait l'entendre encore parler à ses Novices et les animer au sacrifice de l'esprit propre, à l'immolation complète du moi. On lisait les billets qu'elle leur adressait, soit pour répondre à leurs filiales confidences, soit qu'avertie par un pressentiment maternel ou une intuition prophétique, elle se hâtât d'accourir, sans être attendue, au secours de leur faiblesse. Elle se survivait donc dans ces pages, elle exerçait après sa mort, sur les Visitandines d'un autre âge l'influence qu'elle avait possédée sur ses contemporaines. Aussi vit-on reflourir en bien des âmes, à l'école du

<sup>1</sup> Ne semble-t-il pas qu'en écrivant ces dernières lignes, Monseigneur Languet avait présentes à sa pensée les lettres où la Bienheureuse prédit à Louis XIV de si magnifiques destinées, s'il veut faire une profession publique de dévotion au Sacré Cœur en son nom et au nom de tout son royaume.

Sauveur, les vertus que Marguerite-Marie avait comme personnifiées en elle.

L'étude plus approfondie de la Vénérable aidait également à mieux connaître le divin Cœur. A quelle autre Sainte a-t-il mieux dévoilé les richesses, les prodigalités, les délicatesses et les divines susceptibilités de son amour ? A quelle autre a-t-il mieux appris qu'il est doux et humble de Cœur ? Marguerite-Marie est un miroir fidèle qui reflète les perfections du bon Maître ; sa Vie a donc puissamment contribué à faire connaître le Cœur de Jésus : c'était comme une résurrection de son apostolat, et il est peu d'âmes, surtout parmi les Filles de François de Sales, qui ne se retirassent de ce commerce avec elle dans les pages de sa Vie, plus ardentes à servir Notre-Seigneur, plus dévouées à son Cœur adorable<sup>1</sup>.

Il y eut donc un renouvellement dans les âmes, la Bienheureuse renaissait parmi ses Sœurs d'un autre âge dans la perpétuité de ses vertus. C'était le même empressement à recevoir Notre-Seigneur dans une communion souvent quotidienne et toujours très fréquente ; la même joie intime et profonde à passer de longues

<sup>1</sup> On écrivait du premier Monastère de Paris, 4 juillet 1730.

« La lecture de la Vie de la Vénérable Marguerite-Marie a déjà fait faire du progrès à la dévotion du Sacré Cœur dans plusieurs maisons Religieuses de différents Ordres. »

Et du second Monastère de la même ville, le 12 janvier 1730 : « La Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie est bien propre à augmenter la ferveur. Éternelle reconnaissance à Monseigneur de Soissons des peines qu'il a prises pour faire connaître les vertus de cette sainte Religieuse de notre Ordre, si capable d'inspirer la dévotion au Sacré Cœur. »

En Italie, c'était le même hommage de félicitations : témoin cette circulaire de Pigneroi du 15 mars 1737 : « La lecture de la Vie de la Vénérable Marguerite-Marie avait ramené le zèle au dedans du Couvent et au dehors. Avec les aumônes reçues en ce temps-là, on fit faire un magnifique tableau représentant le Sacré Cœur rayonnant et des anges qui adorent ou qui invitent à adorer. Une rente fut fondée pour établir à perpétuité le Salut, l'amende honorable et la consecration au Sacré Cœur tous les premiers Vendredis et le Mardi avant les Cendres, avec exposition, Salut et plusieurs Messes basses.

Nous avons fait faire aussi un grand cœur entouré d'une couronne d'épines, le tout en argent avec croix dorée au-dessus, pour insérer les noms de toutes les personnes qui ont contribué à cette sainte dévotion.

veilles devant le prisonnier d'amour ; le même besoin d'union avec Lui dans une continuelle dépendance ; la même ardeur à se donner, à se prodiguer pour Lui.

Il se peut qu'à l'époque où nous sommes parvenus, c'est-à-dire vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, rien d'extraordinaire ne trahisse le plus souvent le dévouement qui les anime. Cinquante ans après la mort de la Bienheureuse, on trouve plus rarement parmi les Visitandines, la dévorante activité de leurs aînées. On cherche les Madeleine et les Rose Joly, les Agnès Gréard et les Madeleine Rémuzat; elles s'en vont rejoindre au ciel la Bienheureuse Marguerite-Marie, sans léguer à leurs Sœurs plus jeunes, toutes les ardeurs du zèle qui les dévorait. L'apostolat extérieur des Filles de François de Sales, devenu moins nécessaire, brille peut-être sur le monde avec moins d'éclat ; mais le règne intérieur de Jésus en elles n'a rien perdu de sa vigueur souveraine. Nous avons parcouru l'*Année Sainte*, elle nous montre à cette seconde époque la vie religieuse toujours sans décadence : l'esprit primitif ne s'est pas altéré, c'est le même culte de la Règle dans les plus petits points, le même détachement, la même ouverture pour les Supérieures, enfin le même amour pour Jésus ; et quelle autre preuve meilleure peut-on en demander que cette dépendance de tous les moments, que cette ardeur à sacrifier dans une lente immolation tous les mouvements de la volonté propre aux moindres désirs du Bien-Aimé ?

Qu'on ne croie pas cependant que ces grandes Religieuses se désintéressent de toute participation à l'apostolat extérieur : on se tromperait gravement. Pour être moins entreprenante, leur activité n'en est pas moins réelle. On les voit constamment entretenir, réparer et étendre le réseau de leurs Confréries, elles élèvent au Cœur de Jésus de splendides chapelles, et célèbrent avec éclat sa Fête patronale et les premiers Vendredis. Les Maisons de la Visitation resteront jusqu'à la fin des sources qui envoient aux alentours leurs effusions vivifiantes ; enfin le bon Maître ne cessera pas de se choisir parmi les Sœurs de la Bienheureuse Marguerite-Marie des sanctuaires réservés, des habitacles vivants où il fait ses délices de résider.

## CHAPITRE III.

### COMMENT LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR SE SOUTIENT A LA VISITATION.

Pour justifier les assertions ci-dessus, nous citerons quelques faits, en commençant par le monastère de Paray. La dévotion au Sacré Cœur vivait là sur son sol natal, elle y puisait des suc plus nourrissants. Les Religieuses que leur vocation conduisait dans cet asile privilégié n'avaient, pour entretenir leur ferveur, qu'à se ressouvenir. Tous les objets qui s'offraient à leurs regards rappelaient le Sacré Cœur et son humble apôtre ; mais ce qui parlait plus éloquemment que tout le reste, c'était *un berceau* et *une tombe* ; un *berceau*, c'est-à-dire cet autel où Jésus daignait se manifester à la Bienheureuse et lui demander son cœur ; *une tombe*, celle où les ossements de Marguerite-Marie reposaient dans un repos déjà glorieux. Les Visitandines de Paray vénéraient tour à tour ce berceau et cette tombe. Prostrées devant l'autel des Apparitions, elles croyaient voir Jésus apparaître de nouveau, elles entendaient sa parole, ses invitations pressantes à réparer les outrages des mondains. Près des ossements de Marguerite-Marie, elles recueillaient les souvenirs de son apostolat et s'animaient à se dévouer comme elle.

Au nombre de ces disciples posthumes de la Bienheureuse se place Sœur Marie-Suzanne de Bisfrand, décédée à Paray, le 18 novembre 1742. Sa mère, Madame de Bisfrand, était la fille spirituelle du Père Claude de la Colombière : elle se faisait un plaisir de lui mener son enfant à qui sa piété et sa candeur donnaient l'air d'une prédestinée. Un jour que la petite fille était plus parée qu'à l'ordinaire et que ses beaux cheveux étaient frisés avec élégance, le saint religieux lui posant la main sur la tête pour la bénir, lui dit d'un ton prophétique :

« cette petite tête sera un jour coiffée d'une manière bien différente, » paroles que Suzanne-Marie alors âgée de sept à huit ans, n'oublia jamais ; elle y voyait la claire prédiction de sa destinée. Elle avait pour le Sacré Cœur la dévotion la plus vive ; et ses instances auprès des Pères Jésuites de Paray les déterminèrent à l'introduire dans leurs Congrégations ; aussi amenaient-ils les Congréganistes tous les ans en procession dans l'église du Couvent, pour qu'ils rendissent hommage au Cœur adorable dans la chapelle où il s'est manifesté.

Paray n'était pas seulement un sanctuaire réservé où continuaient de s'épanouir, sous le rayonnement du Sacré Cœur, les vertus pratiquées par la Bienheureuse ; il devenait aussi un centre de pèlerinage vers lequel s'acheminaient les nobles âmes qui aiment à boire la dévotion à sa source. Ce pèlerinage commença au lendemain de la mort de Marguerite-Marie ; nous ignorons quels furent les pèlerins de la première heure, mais ils venaient guidés par la réputation grandissante de la Bienheureuse, ou cédant aux mystérieux appels que le Sacré Cœur leur envoyait du fond de son sanctuaire privilégié. Bientôt les personnages de distinction arrivèrent ; Monseigneur Languet, archevêque de Sens, aimait à y venir n'étant encore que vicaire général, moins pour y faire la visite de la Communauté, que pour adorer le Sacré Cœur de Jésus au berceau même de ses épiphanies, sur cet autel où ses pieds s'étaient reposés... Son travail sur la Bienheureuse Marguerite-Marie n'était pas étranger à ces pieuses excursions. Il interrogeait ses contemporaines, et prosterné près du tombeau de l'humble Servante du Sacré Cœur, il lui demandait les lumières qui l'aideraient à la comprendre et à en parler dignement.

Le monastère de Paray conserve aussi le souvenir d'une correspondance échangée avec le duc de Saint-Aignan, gouverneur de la province <sup>1</sup>. On lit dans les Annales de

<sup>1</sup> Saint Léonard de Port-Maurice appelait le duc de Saint-Aignan un *saint Ambassadeur*, le modèle d'un saint et noble gentilhomme. Voir Lettres de saint Léonard. Lettres XXX et XXXIV, datées de Rome 1740. Le duc de Saint-Aignan était en ce temps-là ambassadeur du roi Louis XV auprès du Saint-Siège.

cette Maison à la date du 7 juillet 1742 : « Nous nous étions donné l'honneur d'écrire au duc de Saint-Aignan, notre Gouverneur, lorsqu'il vint à Dijon tenir les États de Bourgogne, pour remercier Sa Grandeur de la distinction qu'il avait faite de notre Couvent, en parlant à nos Sœurs de Moulins des dix-sept monastères de notre ville qu'il se félicitait d'avoir dans son gouvernement. Voici sa réponse :

Paris, le 28 juillet 1742.

« J'ai reçu, Madame, avec beaucoup de reconnaissance, pendant le séjour que j'ai fait à Dijon, les marques de bonté et d'attention que vous et votre Communauté avez daigné m'y donner ; j'espère ne point retourner en Bourgogne sans vous en aller remercier moi-même, désirant depuis longtemps satisfaire ma vénération pour le lieu où le culte du Sacré Cœur de Jésus a pris naissance. J'ai eu le bonheur de m'employer à Rome pour le progrès de cette sainte dévotion, et j'ai eu aussi celui de donner dix ans de soins à l'heureux succès de la cause de votre Vénérable Fondateur. C'est sur de semblables titres que j'ose espérer la confirmation de vos prières pour moi et pour toute ma famille. Vous ne sauriez en accorder le secours à personne qui s'intéresse plus véritablement que moi à tout ce qui peut regarder votre saint Ordre, ni qui soit, avec un plus parfait attachement, Madame.

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Le Duc de Saint-Aignan. »

Nous ignorons s'il fut donné au duc de Saint-Aignan de réaliser son pieux dessein, nous pouvons du moins l'inscrire parmi les pèlerins spirituels ou pèlerins des saints désirs.

Une circulaire de 1750 nous raconte le pèlerinage de Monseigneur Malvin de Montazet, alors évêque d'Autun.

« Notre Très Honorée Mère le conduisit à la sépulture des Religieuses qui est construite à la façon des Catacombes de Rome. En ce lieu reposent les précieux ossements de notre Vénérée Sœur Alacoque ; Monseigneur se mit

à genoux pour les vénérer, puis il ouvrit la châsse qui est faite d'un bois très simple, mais très propre. Elle est couverte par le haut de deux grands verres qui laissent voir distinctement ce qu'elle renferme de précieux... Après l'avoir ouverte, il l'examina à loisir avec une respectueuse attention, puis, l'ayant refermée, il en remit la clef à notre Très Honorée Mère en la félicitant du bonheur que nous avons d'être les dépositaires de ces glorieux restes et ajouta : « J'espère qu'un jour cette fidèle amante du Sacré Cœur sera vénérée publiquement, je m'y emploierai avec ardeur ainsi que pour les autres intérêts de votre Communauté. »

L'année suivante, 1651, l'abbé de Sept-Fons vint en pèlerinage à la Visitation de Paray, avec le Père Recteur des Jésuites de Moulins. Quelques années après (Circul. de Paray, 1<sup>er</sup> nov. 1760), on vit, deux ans de suite, l'abbé de Courtavel, vicaire général de Blois, vénérer le tombeau de la Bienheureuse. Il lui fut permis d'entrer trois fois dans la clôture pour satisfaire sa piété. Nommons encore le cardinal de Bouillon qui aimait à comparer le petit caveau des Visitandines aux catacombes de Rome et qui, disait-il, n'y sentait pas moins de dévotion. Deux vicaires généraux d'Autun, Monsieur Drouas, abbé de Saint-Rigaud, et Monsieur Maynard de Pancemont, depuis évêque de Vannes, y parurent aussi en 1786. Vers le même temps, trois nobles dames, la duchesse de Cossé, Mademoiselle sa fille et la présidente de Rochambeau, sollicitèrent et obtinrent la faveur de descendre au caveau des sépultures pour y prier devant la châsse de la Vénérable.

Ajoutons que les paroisses qui avoisinent Paray, savaient trouver dans leurs nécessités le chemin qui conduit au sanctuaire de la Visitation. Nous lisons dans les Annales du Couvent, on ne dit pas en quelle année : « Ce nous est une douce consolation de voir tous les ans, plusieurs curés des alentours, venir processionnellement avec leurs paroissiens, offrir au Sacré Cœur de Jésus leurs vœux dans notre église. On remarqua une année que ceux qui étaient venus implorer la clémence de Dieu par le Cœur Sacré de son divin Fils, avaien



été préservés d'une grêle qui endommagea fort les biens de leurs voisins. »

Comme les Annales de Paray, celles des autres Couvents, les circulaires triennales, les lettres obituaires et les riches collections de l'*Année Sainte*, nous fourniraient une abondante moisson de documents qui tournent à la gloire du Sacré Cœur; nous nous contenterons d'y recueillir quelques épis.

Le Couvent du Puy nous offre dans la Sœur Marie-Agnès Gay une émule de la Bienheureuse Marguerite-Marie. Insatiable comme elle d'immolations et de souffrances, elle s'écriait: « Que les autres montent au Thabor avec mon divin Maître; moi, je ne suivrai que le chemin du Calvaire jusqu'au dernier soupir de ma vie, parmi les fouets, les épines, les croix. » Elle fut atteinte d'une tumeur cancéreuse et on crut qu'elle allait mourir. « Non, non, dit-elle, ce mal durera dix ou douze ans. » Elle ne mourut que le 1<sup>er</sup> juin 1755, âgée de 40 ans. Où puisait-elle ce désir toujours plus vif de souffrir? Dans le Cœur de celui dont toute la vie ne fut que martyre et crucifiement.

Cette héroïque Sœur connut pendant vingt ans une Religieuse du même Couvent non moins généreuse, non moins insatiable de souffrances, elle se nommait Sœur Marie-Joseph Jamon, décédée en 1766, âgée de 54 ans dont 32 de profession.

Née d'un père très chrétien et d'une mère pieuse, Marie-Joseph parut de bonne heure une enfant de bénédiction; elle avait à peine quatre ans que déjà le Cœur de Jésus attirait son cœur. Un jour elle propose à ses petites compagnes d'aller en procession à l'église de Notre-Dame de Montfaucon; les voilà qui sortent de la ville, puis s'arrêtent, et l'angélique enfant fait pendant plus d'une heure des considérations sur le mépris du monde et le bonheur de se donner à Dieu. Arrivée à l'église, elle récite les prières convenues avec ses compagnes, et les ayant congédiées, demeure cinq heures aux pieds de la Sainte Vierge; qu'y faisait-elle? On sait que, cédant à une inspiration d'en haut, elle se consacra pour toujours à l'époux des Vierges. Peu après on

donna une retraite aux habitants de Montfaucon, Marie-Joseph la suivit avec ardeur ; le troisième jour elle tomba malade, mais on lui fit toucher une manche qui avait appartenu à M. de Lantages, et elle fut subitement guérie. Elle continua son apostolat, inspira à ses jeunes compagnes le goût des pénitences corporelles, et sut se procurer tout un arsenal d'instruments dont la bande enfantine se servait selon sa ferveur. Ces vertus précoces prédestinaient Marie-Joseph au cloître ; elle entendit l'appel de Jésus après une communion fervente dans l'église de Notre-Dame et entra au Monastère de la Visitation du Puy ; ce qu'elle y devint, nous ne pouvons le dire ; mais la dévotion au Sacré Cœur lui était chère. Elle l'avait aimée dès l'enfance ; son amour s'accrut avec les années. Jour et nuit elle demeurait unie à Jésus, ne respirant que pour sa gloire et ne cessant d'étudier ses divines intentions pour y conformer les siennes. Il serait difficile d'exprimer les grâces qu'elle reçut de ce Cœur adorable ; à son tour elle n'en parlait qu'en termes brûlants de reconnaissance ; jusqu'à sa mort elle mit tout en œuvre pour propager son culte, non seulement dans sa Communauté, mais aussi loin que son zèle put pénétrer.

Jalouse d'imiter la Bienheureuse, elle avait commencé à faire l'Heure-Sainte le jeudi, lorsqu'elle était encore dans sa famille ; mais pour enchérir encore sur son modèle, elle demeurait en oraison depuis 9 h.  $\frac{1}{2}$  jusqu'à minuit, et elle employait tout ce temps à participer à la cruelle agonie de Jésus. Elle eut l'office de sacristine, et ses fonctions la ravissaient ; on l'aurait crue en extase lorsqu'elle préparait les hosties. Toujours elle portait sur elle une clef du tabernacle, et, la montrant à ses Sœurs, elle disait : « Voilà la clef de la prison sacrée qui renferme le Dieu d'amour, notre divin et aimable prisonnier. »

Faut-il s'étonner que, secondé par cet ardent prosélytisme, le Sacré Cœur se soit acquis sur la Communauté du Puy un pouvoir souverain ? Dans une circulaire du 1<sup>er</sup> février 1759, on lit : « Nous nous sommes engagées, par un vœu public, à chômer la fête du Sacré Cœur à perpétuité. »

D'autres Maisons conservaient toujours vive et ardente la dévotion des premiers jours. A Saint-Amour, la Sœur Marie-Emmanuel Pellerin et la Sœur Marie-Reine Bernard perpétuaient la tradition du Monastère.

Marie-Emmanuel Pellerin était née à Poligny en Franche-Comté et sollicita son admission au Couvent de Saint-Amour. On a comparé son cœur à une boule de cire entre les mains de ses maîtresses ; leurs moindres désirs lui étaient des lois ; sa foi lui montrait Jésus en chacune d'elles. Voici comment elle dépeignait son union avec Notre-Seigneur : « J'ai toujours présentes à l'esprit ces paroles sacrées de mon Sauveur : « Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme j'ai fait ; » ces divines paroles me servent à mon réveil pour m'unir aux adorations que le Cœur sacré de Jésus rend à la Très Sainte Trinité. J'adore le Sauveur par l'entremise de sa divine Mère : je ne me présente à l'oraison que par Marie, et il m'est alors permis d'entrer avec elle dans le Cœur de Jésus qui est la maison d'oraison ; c'est dans ce divin sanctuaire que j'adresse à Dieu toutes mes prières. »

Elle écrivait encore : « Je fais vœu, ô mon Dieu, 1<sup>o</sup> de faire toutes mes actions dans la seule vue d'accomplir votre divine volonté, 2<sup>o</sup> de ne point m'arrêter volontairement à regarder les causes secondes dans les événements, mais de les voir dans le Cœur de mon Sauveur qui me les a destinés. Je mets ces promesses et toutes les grâces que j'ai reçues de la miséricorde de mon Dieu dans votre Cœur amoureux, ô mon Sauveur, afin que vous gardiez vous-même le dépôt de ma consécration ; j'offre tous les actes que je ferai désormais sur l'autel de votre Sacré Cœur. Je vous les présente par les mains de votre divine Mère qui veut bien être la mienne. » Et lorsque ses Sœurs entrèrent en possession des secrets de son âme, elles constatèrent que Marie-Emmanuel Pellerin n'avait pas été inférieure à ses promesses, sa mort fut digne d'une telle vie ; elle n'avait que 42 ans.

Sœur Marie-Reine Bernard était partie pour le ciel un an avant elle, mais chargée des mérites d'une plus longue vie. Les notes qu'elle a laissées de ses commu-

nications intimes avec le bon Maître, nous apprennent qu'elle s'était vouée comme victime à la réparation. « Le Dieu d'amour, dit-elle, me presse de l'apaiser pour les péchés qui se commettent, pour la perte de tant de grâces, etc. Je lui offre son Cœur adorable comme la seule victime qui désarme la divine justice ; j'y joins quelques privations ou pénitences telles qu'on me les permet, et Notre-Seigneur, pour me faire sentir combien il aime qu'on partage avec lui les douleurs de son Cœur, me fait goûter ensuite une joie inexprimable. » Elle priaît chaque jour pour les besoins de l'Église, des Princes, des Pasteurs ; elle avait choisi le Sacré Cœur comme le médiateur de ses prières. Lorsque dans sa 70<sup>e</sup> année on s'aperçut qu'elle touchait à sa fin, la Mère Supérieure lui dit : « Je viens de faire célébrer une Messe en l'honneur du Sacré Cœur et d'y assister pour vous obtenir toutes les grâces d'une sainte mort ; » elle répondit : « Oh ! que d'actions de grâces ai-je à vous rendre, ma Mère, de tant de charités que vous et toutes nos Sœurs exercez à mon égard. O mon Dieu, qu'on est heureux de mourir à votre service ! les biens et les avantages de la vie religieuse sont incomparables ; je meurs comme j'ai toujours vécu, plus contente, plus satisfaite que si j'avais porté la couronne de la reine la plus heureuse ; mon divin Époux m'attend, j'espère qu'il me recevra dans son Cœur. »

Dans ce même Couvent avait vécu une Sœur dont la présence était pour ses compagnes un perpétuel encouragement à la confiance dans le Sacré Cœur, parce que la vie dont elle jouissait était un don particulier de sa bonté. Elle avait apporté en venant au monde une oppression de poitrine qui s'était accrue avec l'âge, elle passait quelquefois quinze jours de suite sans un moment de repos. Il lui était impossible de continuer d'assister aux Offices ; les médecins qui avaient inutilement travaillé à la guérir, avouèrent que le mal prenait sa source de si loin qu'il était inguérissable. Elle en était là, réduite le plus souvent à garder le lit, lorsque, dans sa 27<sup>e</sup> année, elle se sentit inspirée de s'adresser au Sacré Cœur pour obtenir sa guérison. La Supérieure lui en fit un devoir.

Le 7<sup>e</sup> jour de la Neuvaine, on la porta à une tribune pour y communier. Pour la ramener à l'infirmerie, on dut la porter encore, tant elle était à bout de forces ; sur les 9 heures du matin, elle renouvela le sacrifice de sa vie et l'immolation qu'elle avait faite de toute elle-même au divin Cœur de Jésus le matin même en communiant ; c'était le moment attendu par la miséricorde. Tout à coup son oppression cesse, elle se jette à genoux pour se remettre entre les mains de son Sauveur, sent ses forces revenues, et va elle-même, sans appui, annoncer sa guérison à la Supérieure. Depuis ce jour, elle ne s'est plus ressentie de l'oppression qui la tourmentait. Elle jouit d'une santé parfaite et suit depuis plus de deux ans tous les exercices de la Communauté (Saint-Amour, circulaire du 22 février 1733.)

D'autres faveurs du Cœur de Jésus encourageaient dans plusieurs Monastères la dévotion qu'on lui témoignait.

A Saint-Marcellin, dans l'Isère, mourut le 4 mars 1750, Sœur Marie-Angélique Glasson. Son amour pour le Sacré Cœur avait même ici-bas reçu sa récompense. Le 14 février 1739, le feu prit au Couvent des Pères Carmes situé vis-à-vis du Monastère de la Visitation dont il n'était séparé que par une rue étroite. Déjà les flammes se jetaient avec impétuosité sur la maison des Visitandines et entraient par les fenêtres. Sœur Marie-Angélique, qui était malade, voit de son lit l'imminence du danger, elle a recours au Sacré Cœur, son asile ordinaire, et oubliant son impuissance absolue de marcher, se jette courageusement à terre, se traîne comme elle peut, et place l'image de ce divin Cœur vis-à-vis du Couvent incendié. A cet aspect, le vent change de direction et repousse les flammes vers le foyer d'où elles ne sortirent plus. Cet événement qui parut tenir du prodige, accrut la dévotion au Sacré Cœur.

Marie-Angélique Glasson avait une sœur aînée dans le même Monastère de Saint-Marcellin : celle-ci, Jeanne-Thérèse Glasson ne le cédait pas à sa cadette en dévotion au Cœur adorable. Pendant 22 ans, elle fut chargée de l'économat du Couvent. Un jour, un fournisseur qui

voulait absolument être payé, accompagnait sa réclamation des plus grossières injures. La Sœur les reçut en vraie Fille de saint François de Sales ; mais au sortir du parloir, elle alla se prosterner dans l'oratoire du Sacré Cœur, son refuge accoutumé, et déposant sur l'autel la note du fournisseur : « Divin Cœur de Jésus, dit-elle, je viens de recevoir des injures parce que je n'ai pas de quoi faire subsister vos épouses, je les accepte de bon cœur pour l'expiation de mes péchés, mais faites que ce soit au profit de mon âme, et donnez-moi de quoi contenter mes créanciers. » Peu après, un débiteur dont la Sœur économe n'attendait plus rien, apporta précisément la somme demandée.

La *Fondation du Couvent* de Saint-Marcellin ajoute que la dévotion au Sacré Cœur ne restait pas emprisonnée dans son enceinte. En 1772, grâce à une chaleur plus hâtive qu'à l'ordinaire, les biens de la campagne étaient fort avancés et promettaient une récolte magnifique, mais tout à coup le temps ayant changé, il tomba de la neige, et le froid devint intense. On eut recours à la prière. Monsieur le Curé de Saint-Marcellin, de concert avec les Messieurs de la ville, organisa une cérémonie en l'honneur du Sacré Cœur. On sortit toutes les reliques et on les apporta processionnellement à l'église de la Visitation. Là, on chanta des hymnes, des motets au divin Cœur de Jésus, les Visitandines unissant leurs vœux à ceux des fidèles ; c'en fut assez. Subitement la température s'adoucit et les actions de grâces succédèrent aux supplications de la prière.

Vers le temps où les deux sœurs Glasson recevaient du Sacré Cœur des faveurs signalées, en 1750, la Supérieure de la Visitation d'Orléans obtenait par le dévouement de l'une de ses Filles, une guérison qui tenait du prodige. Elle était malade, et la Communauté s'attristait de la durée de l'épreuve. Une des Sœurs eut alors une inspiration ; elle va se prosterner devant l'autel du Sacré Cœur, et là, s'engage à porter le cordon en son honneur, à dire tous les jours une prière et à communier tous les premiers Vendredis pendant un an. Sa promesse achevée, elle se relève, se rend à l'infirmerie

prendre des nouvelles de sa Très Honorée Mère : une amélioration sensible s'était produite et soutint ses progrès jusqu'à entière guérison.

Nous pourrions encore grouper ici toute une liste de semblables faveurs.

Il est en effet peu de Couvents de l'Ordre qui n'aient eu à remercier le Sacré Cœur de quelque grâce extraordinaire, de même qu'il en est peu qui ne s'en soient rendus dignes par leur empressement à le glorifier. Même dans cette seconde période que nous avons comparée à un âge d'argent succédant à un âge d'or, la Visitation ne croit jamais s'être suffisamment acquittée de sa mission envers le Sacré Cœur. Citons encore quelques faits.

A Saumur, la Sœur Louise-Marguerite du Soul obtient de Rome, le 8 mars 1734, l'érection d'une Confrérie où s'enrôlent à l'envi, à la suite de Monseigneur d'Angers, bon nombre d'ecclésiastiques, de religieux et de laïques distingués ; et heureuse de ce concours, plus heureuse encore de voir de nombreux convives se presser dans son église chaque premier Vendredi, la pieuse Mère pourra dire : « C'est une joie pour mon âme qu'en me déposant pour la dernière fois, je laisse cette chère Communauté dans le Sacré Cœur de Jésus, la remettant au Cœur de Celui qui me l'a confiée, afin qu'il la protège, la garde et la défende contre tous.

Quelques années plus tôt, le Visitation d'Arles voyait la dévotion au Sacré Cœur reflleurir autour d'elle. L'âme de cette restauration fut la Très Honorée Mère Anne Guigueran de Beaujeu, qui mourut en 1742. La fête du Sacré Cœur, très brillante à son début, avait assez promptement perdu de son éclat. La Très Honorée Mère de Beaujeu sollicita en cour de Rome et en obtint l'établissement de la Confrérie du Sacré Cœur. Mgr de Forbin-Janson, archevêque d'Arles, que nous avons vu consacrer en 1721 son diocèse au Sacré Cœur, s'inscrivit le premier ; d'innombrables fidèles suivirent son exemple, et la communion des premiers Vendredis revint en honneur. Ce renouvellement de dévotion se soutint même après la mort de la Mère de Beaujeu. Dix ans après elle,

une circulaire du 15 février 1753 nous apprend que les 1<sup>ers</sup> Vendredis ressemblent à la fête principale du Sacré Cœur, et que l'on y voit, sans interruption, agenouillés sur des prie-Dieu, deux adorateurs des deux sexes, ayant chacun à son côté un grand cierge allumé.

Beaucoup d'autres Visitations obtinrent de Rome l'érection canonique de la Confrérie, nous en comptons 40 de 1730 à 1761. Aucun autre mode de propagande n'était négligé. La Visitation de Clermont recevait de la libéralité de quelques dévots anonymes des livres et un assortiment complet d'objets pieux ayant rapport à la dévotion du Sacré Cœur. On s'empressait de les éparpiller dans divers Couvents d'Auvergne, et les religieuses de ces Maisons sollicitaient avec bonheur leur admission dans la Confrérie. (Circul. du 1<sup>er</sup> mars 1758.

Tous ces faits et une multitude d'autres semblables avaient leur récompense; Notre-Seigneur prodiguait ses attentions et ses délicatesses non seulement aux Maisons, mais encore aux âmes qui faisaient quelque chose pour lui. C'était un assaut de générosité, dans lequel, si nous sommes assurés de ne pouvoir vaincre, la lutte est encore un honneur et la défaite une joie.

Mais les sollicitudes du Cœur de Jésus envers son Ordre privilégié se révèlent surtout dans le soin qu'il a mis à le préserver de la plus perfide et de la plus dangereuse de toutes les erreurs, le Jansénisme; nous en ferons le sujet du chapitre suivant.



## CHAPITRE IV.

### LA VISITATION, LE JANSÉNISME ET LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Bien que le clergé de France se soit montré, dans sa grande majorité, soumis aux décisions du Saint-Siège contre le Jansénisme, il est avéré que bon nombre de ses membres se laissa prendre aux filets de cette hérésie. C'étaient des docteurs en grand renom de doctrine, mais plus riches en science qu'en vertu ; des directeurs qui cachaient sous le masque d'une austère piété les projets les plus funestes aux âmes ; quelquefois même des évêques qui abusaient de leur autorité sur leurs ouailles pour les détourner de l'orthodoxie et les précipiter aux abîmes. Ces divers partisans de l'erreur ne négligèrent aucun moyen pour s'introduire dans les Couvents de la Visitation. La réputation de vertu dont jouissaient ces Monastères ne faisait qu'accroître l'ardeur que les Jansénistes avaient d'y pénétrer. Quel triomphe pour le parti, s'il avait réussi à transformer les principaux Monastères de l'Ordre en autant de succursales de Port-Royal, et à faire de ces sanctuaires de sainteté, des foyers de révolte et d'erreur. Il essaya contre les Filles de François de Sales du mensonge et de l'intimidation. Avec leur simplicité de colombe, elles démasquèrent le mensonge ; leur confiance en Dieu les rendit insensibles aux menaces, presque toutes les Maisons gardèrent la virginale intégrité de leur foi.

Quel fut leur appui après Dieu dans les difficultés qu'elles eurent à traverser ? Ce fut d'abord une fidélité constante, scrupuleuse même à observer les recommandations de leur saint Fondateur, qui si souvent les a prémunies contre toute innovation aussi bien dans la doctrine que dans les observances ; ce fut cet esprit d'humilité et de soumission à l'autorité qui caractérise la Visitation. Leur défiance contre les innovations allait

même si loin, qu'elle les mit en garde contre la dévotion au Sacré Cœur que tant de titres accréditaient comme divinement inspirée, et dont l'essence s'accordait si bien avec leurs vertus traditionnelles. Mais il suffisait qu'elle leur parût déroger en quelque chose aux usages reçus, pour qu'elles méconnaissent un moment sa céleste origine. Elles l'accueillirent pourtant, et en échange du dévouement qui les ralliait à sa bannière, le Sacré Cœur les sauva.

N'est-il pas remarquable en effet que saint François de Sales dans ses apparitions à la Bienheureuse, lui ait signalé la dévotion au Sacré Cœur comme le moyen le plus efficace de résister aux dangers qui menaçaient ses Visitandines? Voici ce que nous lisons dans les lettres de Marguerite-Marie à la Mère de Saumaise (2 mars 1686. Lettre 37<sup>e</sup>). « Comme je n'ai pas de secret pour vous, je vous dirai, ma bonne Mère, que le jour de la fête de notre saint Fondateur il me sembla que ce grand Saint me fit connaître fort sensiblement, le grand désir qu'il avait que ce Sacré Cœur fût connu, aimé et glorifié de tout son Institut, disant que c'était le moyen le plus efficace qu'il a pu obtenir pour le relever de ses chutes et l'empêcher de succomber sous les artifices d'un *esprit étranger plein d'orgueil et d'ambition, qui ne cherche qu'à ruiner l'esprit d'humilité et de simplicité* qui est le fondement de l'édifice que Satan cherche à renverser. Il ne le pourra faire si nous avons ce Sacré Cœur pour protecteur, pour défenseur et pour soutien. »

L'esprit étranger, plein d'orgueil et d'ambition que dénonce le saint Fondateur, n'est-ce pas l'esprit de la secte si complètement en contradiction avec ces traditions salésiennes, si étranger aux vertus héréditaires de l'Institut? Rien de plus certain, la dévotion au Sacré Cœur est donnée par saint François de Sales à ses Filles, comme une garantie d'humilité, de soumission à l'autorité et d'orthodoxie.

Nous trouvons dans la Vie de Sœur Marguerite-Aimée du Bousquet, Supérieure du Monastère de la Visitation de Mâcon, cette alliance de l'attachement à la vraie foi et de la dévotion au Sacré Cœur.

Mise à la tête de sa Communauté en 1714, elle sut conserver l'orthodoxie dans sa Maison pendant les troubles qui suivirent la mort de Louis XIV. La séduction descendit des hautes cimes d'où l'on devait attendre le secours. Aussitôt la digne Supérieure assembla le Chapitre, et après un discours tout de feu sur l'obéissance qu'on doit rendre aux décisions de la Sainte Église, elle prononça sa profession de foi au nom de toute la Communauté ; puis elle s'assura des dispositions du Confesseur et fut assez heureuse pour le confirmer dans la vraie foi. Son zèle était persuasif ; quiconque l'approchait, sortait du parloir plus fidèle à la saine doctrine. Son second triennat ne fut pas moins béni que le premier ; ses Filles persévérèrent dans la soumission au Saint-Siège et dans une parfaite union des cœurs. Ce fut elle qui eut la consolation de répandre dans la ville de Mâcon la dévotion au Cœur adorable, elle en fit célébrer la fête en 1723 avec une grande solennité.

Elle avait été réélue en 1722. On sait ce que les Sœurs de la Visitation de Caen eurent à souffrir vers cette époque pour leur attachement à la véritable Église et pour leur zèle à maintenir les saintes Observances. L'évêque de Bayeux, Prince de la maison de Lorraine, prévenu contre la Mère Marie-Céleste Despinay, se plaignit à l'Ordre entier de sa résistance. La Mère du Bousquet ayant reçu la lettre de l'évêque se recueillit devant Dieu et fit une réponse admirée de tous. La plupart des supérieures en demandèrent une copie afin de se pénétrer de son contenu ; tout le monde avoua qu'on ne pouvait mieux concilier les égards et les ménagements dus au Prélat avec la sainte et généreuse liberté que demande le soutien de la vérité, de la justice et de la religion. Elue pour la cinquième fois en 1735, elle eut la consolation d'achever l'établissement du culte du Sacré Cœur par une Confrérie érigée en son honneur. Sa joie fut grande en voyant une foule de personnes de toute condition se faire inscrire sur les registres de l'Association. A ses yeux, s'enrôler dans la Confrérie du Sacré Cœur, c'était faire profession de ne jamais désertier le drapeau de l'obéissance à la foi de l'Église. Aussi voyons-nous cette

loi se dégager des querelles religieuses qui agitèrent le XVIII<sup>e</sup> siècle : la soumission ou plutôt la dévotion à l'Église est en rapport direct avec la dévotion au Sacré Cœur, et l'esprit qui l'anime ; ces deux dévotions se meuvent parallèlement l'une à l'autre, elles croissent et décroissent en même temps. Les rares Maisons de la Visitation qui sont restées étrangères ou antipathiques au Sacré Cœur ont été, plus facilement que les autres, envahies par l'esprit de révolte et d'erreur, tandis que leur retour à l'orthodoxie a coïncidé avec un mouvement de retour vers ce Cœur adorable. Analysons la dévotion au Sacré Cœur, nous n'y trouverons que soumission d'esprit et obéissance de volonté, tandis que l'hérésie et le schisme ne renferment qu'indépendance et orgueil.

Au reste, nous reconnaissons volontiers que le péril était grand pour toutes les communautés religieuses et que, réduites à leurs seules ressources, elles ne pouvaient que difficilement s'y soustraire.

Les Jansénistes, par la voix des évêques et des docteurs du parti, par la voix non moins retentissante de ces publications où ils délayaient le venin subtil de l'erreur, proclamaient hautement qu'ils étaient de l'Église et dans l'Église ; qu'ils avaient la pure doctrine, celle des premiers siècles, celle de saint Paul et de l'incomparable Augustin ; qu'il leur suffisait de cette soumission extérieure qui se tient devant les décisions de Rome dans un silence respectueux ; que la conscience ne demandait rien au delà. Si leurs adversaires étaient le nombre, les disciples de saint Augustin avaient pour eux la distinction et la science ; et où donc Notre-Seigneur a-t-il promis qu'il serait avec la multitude ? Les rigueurs qu'on exerçait contre cette minorité d'ailleurs si respectable par tant d'endroits, créaient un préjugé en sa faveur ; l'Évangile ne disant nulle part que Notre-Seigneur ait garanti l'appui des Grands d'ici-bas aux défenseurs de la bonne cause. Ces sophismes présentés avec art avaient de quoi séduire d'humbles religieuses que leur docilité ordinaire envers l'autorité rendait plus vulnérables aux suggestions de l'erreur. Elles avaient quelquefois devant elles l'autorité immédiate, l'autorité par-

lant chaque jour par un aumônier vendu à la secte, ou personnifiée par le premier Pasteur du diocèse. Est-il étonnant qu'une fraction imperceptible de la grande famille Visitandine se soit laissé tromper ? non, mais ce qui étonne c'est que l'immense majorité soit restée inébranlable à toutes les attaques.

Il y eut, nous l'avouons, de lamentables faiblesses ; mais réproouvées avec éclat par tout le reste de l'Institut, qui dans son ensemble se maintint immaculé.

Une défection qui plongea dans le deuil toutes les autres Visitations fut celle du monastère de Castellane au diocèse de Senez. Elle avait reçu l'erreur de la bouche même de son évêque, Monseigneur Jean Soanen, partisan notoire de l'hérésie. Doué de talents peu ordinaires pour la prédication, Soanen avait occupé avec éclat les principales chaires de la capitale et de la province. Nommé, en 1695, au petit évêché de Senez, il affectait une grande régularité de mœurs, aimait à faire des aumônes, mais sans vouloir que sa main gauche ignorât toujours ce que sa droite avait donné. Les novateurs se plaisaient à exalter son talent et sa vertu, il ne s'en plaignait pas. Il fut un des premiers à refuser son adhésion à la Bulle *Unigenitus* et en appela au futur Concile (1717.) On conçoit que pendant les longues années de son épiscopat, depuis son élévation en 1695 jusqu'à sa déposition au concile d'Embrun, septembre 1727, il ait eu le temps de pervertir le Couvent de la Visitation de Castellane, principale ville de son diocèse.

On le voit insinuer peu à peu le subtil venin de l'hérésie dans ces âmes simples et confiantes ; il les endoctrine et leur présente sous un faux jour les querelles du moment. Devant elles, il fait apparaître le spectre du Molinisme et déplore l'altération des croyances et la décadence des mœurs. « Heureuses, disait-il, les âmes que Dieu a prédestinées pour conserver, au sein des ténèbres qui s'épaississent, le flambeau de la pure lumière. Cette gloire vous est réservée, mes Filles ; au milieu de l'universelle défection, vous serez les dépositaires de la vérité dont vous dispenserez les trésors au monde qui l'aura perdue. » Ce que la déférence pour leur évêque

avait commencé, la vanité l'acheva : elles savourèrent l'encens de ces flatteries décevantes, elles se crurent une mission.

L'esprit de subordination et d'humilité recommandé par la règle conspirait aussi à les perdre, elles n'osaient pas mettre en suspicion la parole de leur évêque, ni soupçonner le loup dans le Pasteur. Elles faiblirent toutes, elles crurent en la parole de ce vieillard que couronnaient soixante ans de services rendus à la vérité, et de lutes soutenues contre l'erreur, elles s'abandonnèrent sans réserve à sa direction. Il fut pour elles l'Évangile et l'Église, il fut l'autorité, il fut l'infailibilité ; oui, cette infailibilité qu'elles contestaient à l'Église, elles en revêtaient Soanen.

Sa condamnation par le Concile d'Embrun ne leur ouvrit pas les yeux ; elles s'obstinèrent dans leur désobéissance, elles eurent plus d'esprit que toutes les autres Maisons de l'Institut, que le Saint-Siège, que toute l'Église. Menacées de l'excommunication, elles s'estimaient heureuses de souffrir persécution pour la justice. Que le Souverain Pontife nous frappe, disaient-elles, il ne pourra que nous couronner ; victimes aujourd'hui, demain nous serons volontiers des martyres.

Et pourtant, si elles avaient pu se rendre compte de ce qui se passait dans les Maisons de l'Ordre, elles auraient su que, de toutes parts, on gémissait sur leur obstination, et que, sur tous les points, s'élevait un cri de réprobation pour flétrir le scandale de leur révolte contre l'Église de Jésus-Christ. Elles avaient imprimé une tache à l'honneur de l'Institut, et ce n'était pas trop, pour l'effacer, des larmes, des souffrances, des réparations de toutes. Voici ce que nous lisons dans une circulaire de Rome, 25 décembre 1719 :

« Nous devons regarder comme n'étant Religieuses que d'habit, ces Sœurs infortunées qui ont imprudemment fait appel au futur Concile, de la Constitution *Unigenitus*, pour pouvoir plus facilement se livrer aux erreurs et subtilités qui ne sont que de vrais rejets du plus fin Jansénisme. Faut-il que dans ces temps malheureux on voie quelques Filles d'un saint évêque

qui travailla toute sa vie pour réunir à l'Église romaine ceux qui s'en étaient séparés, se séparer scandaleusement de la même Église pour embrasser le schisme le plus scandaleux qui fut jamais. Et nous, dont l'unique occupation ne doit être que vaquer à la prière, à la mortification du corps et de l'esprit, à la vertu et au travail, nous, dis-je, nous voudrions discuter et nous mêler des questions les plus difficiles, et ce qui est encore plus incompréhensible, condamner ce que nous n'entendons pas, condamnant en même temps le Vicaire de Jésus-Christ, le successeur de Pierre, le chef visible de l'Église! Hélas! quel est donc l'aveuglement, l'arrogance, la hardiesse de ces égérées? que ferons-nous pour dessiller les yeux de l'esprit à ces aveugles volontaires, pour effacer la tache que la conduite inconsidérée de ces Sœurs fait à tout notre Ordre! Elles sont nos Sœurs, puisqu'elles vivent parmi nous et font profession d'être, comme nous, Filles du grand saint François de Sales; mais nous ne devons plus les reconnaître pour Sœurs, puisqu'elles ne sont plus reconnues pour filles de l'Église et du Saint Père. Leur malheur est d'avoir quitté la source d'eau vive qui n'est autre que la vérité enseignée par l'Église Romaine, pour boire dans les eaux bourbeuses de l'hérésie. Prions le Saint-Esprit qu'il les éclaire! »

Cette prière fut exaucée au moins en partie. Monsieur de la Motte, plus tard évêque d'Amiens, fut chargé d'extirper le mal du Couvent de Castellane, ou plutôt de le guérir. Sur trente et une professes du voile noir, onze avaient été bannies de la Communauté par lettres de cachet et dispersées dans les Couvents de divers Ordres: l'isolement, la réflexion et les prières qu'on faisait pour elles les ramenèrent à la foi; et M<sup>r</sup> de la Motte obtint qu'elles fussent rappelées: mais les rebelles ne voulurent pas recevoir ces prétendues apostates, il fallut pénétrer par force dans le Couvent, et dès lors il y eut comme deux communautés dans une seule et même maison. Le schisme était complet: l'Office, le réfectoire, la récréation, tout était à part. Peu à peu la douceur, la dextérité de M<sup>r</sup> de la Motte eurent prise sur les plus rebelles. Une Visitandine d'Embrun fut nommée Supérieure, et sur

trente et une professes qui avaient fait défection, toutes reconnurent la vérité, excepté quatre infortunées qui étaient mortes avant d'être venues à résipiscence, le parti ne manqua pas d'en faire des martyres.

Les Religieuses repenties donnèrent elles-mêmes un témoignage de leur retour qui porta la consolation dans l'Institut. Par un acte qu'elles signèrent toutes et rendirent public, elles rétractent, désavouent, déplorent toutes leurs erreurs, tous leurs scandales (1733). Elles brûlèrent ce qu'elles avaient adoré, et adorèrent ce qu'elles avaient brûlé. Leur monastère était peut-être le seul de l'Ordre où le culte du Sacré Cœur n'eût pas encore pénétré, M<sup>r</sup> de la Motte l'établit dans la Communauté qu'il dota d'un beau tableau exécuté à Rome à ses frais. Bien plus, il promit à ces Religieuses de leur léguer son cœur.

Le Monastère de Castellane fut un exemple unique dans tout l'Institut, aucun autre ne porta aussi loin le scandale et l'obstination dans sa révolte; mais il s'en trouva encore un ou deux, qui ne surent pas se préserver de la contagion. Telle fut la Communauté de Nevers qui se laissa gagner aux nouvelles erreurs : aussi était-elle frappée d'interdit; les prêtres les plus respectables s'en éloignaient, la confiance des familles lui manquait totalement, il n'y avait plus de vocations, et l'on pouvait entrevoir le jour où le Couvent finirait par extinction. Les écrits de saint François de Sales étaient tombés en discrédit dans cette Maison; on n'y lisait, on n'y goûtait que les ouvrages prônés par la secte et condamnés par l'Église. Heureusement tout l'Institut était en prières, Dieu se laissa toucher, et bientôt on réussit à faire entrer dans la Communauté des Supérieures qui peu à peu dissipèrent les préjugés, et par leur patience et leur charité domptèrent les cœurs les plus rebelles. La Sœur Marie-Élisabeth de Promiral Dinguimberti, venue de Montbrison, acheva l'œuvre que sa Déposée avait bien commencée, et le 6 avril 1777, elle put écrire à toutes les Maisons de l'Ordre la réconciliation de son Monastère avec l'Église et avec tout l'Institut. Cette circulaire dépeint si vivement la grandeur du mal et la victoire du Sacré Cœur, que nous en citerons un long fragment.



« Notre respectable et chère Déposée, dans la circulaire écrite sur la fin de son second triennat, vous fit part du retour presque général de nos Sœurs à la véritable foi par leur soumission sincère aux dernières décisions de l'Église.

« Ce changement s'est non seulement soutenu, mais encore perfectionné et augmenté, en sorte qu'à l'exception de deux Sœurs, toutes les autres ne respirent que cet amour ardent pour l'Église et cette soumission entière qui caractérisent ses véritables enfants. Ce changement opéré dans les esprits a passé dans les cœurs, il est devenu le point de départ et le principe d'un changement plus merveilleux encore dans la conduite. Nous avons vu renaître et se renouveler l'amour des saintes Observances, ce zèle qui s'étend aux moins importantes, ce respect tendre pour notre saint Fondateur, ce goût vif et empressé pour ses écrits, cet attachement sincère aux maximes et aux avis qu'il nous a laissés comme un dépôt précieux qui le rend encore vivant parmi nous.

« Nos Sœurs dégoûtées du lait étranger qu'elles puisaient dans des lectures suspectes... sont revenues à ce lait naturel uniquement fait et préparé pour elles, à cette nourriture qui, semblable à la manne, présente et réunit tous les goûts et suffit à tous les besoins. Nous les avons vues chercher et retrouver dans les écrits de notre B. Père, cette onction d'une piété aussi tendre que solide, cet esprit de simplicité tout aimable, ce talent unique de mettre toutes les vérités à la portée de tout le monde, de les rendre aussi sensibles par la clarté et la justesse avec laquelle il les exprime, qu'agréables par la manière pleine de candeur, de naïveté et de grâce avec lesquelles il les présente.

« Enfin nos Sœurs désabusées de leurs préventions, ne voient plus dans ces écrits et dans nos saintes Règles ce qu'elles y voyaient autrefois : un tissu de petites dévotions, d'assujétissements puérils ; mais elles y ont reconnu un enchaînement admirable de maximes et de pratiques qui toutes, mesurées dans une sage proportion, se prêtent un mutuel appui. Les esprits et les cœurs ont été si favorablement disposés qu'il nous a suffi de proposer

le bien pour le voir embrasser. Nous voyons le silence plus exactement gardé, l'esprit de recueillement règle l'extérieur et le maintien, la ferveur anime tous les exercices, une sainte émulation s'empare de tous les cœurs et les porte à ne souffrir aucune exception, aucune réserve dans la pratique des Règles, à réparer avec soin les brèches faites à la régularité de l'observance par l'esprit d'erreur et de nouveauté ; cet esprit affecte plus la régularité qu'il ne la pratique, il n'inspire et ne montre de zèle que pour blâmer avec aigreur ou critiquer avec malignité ce qui n'est pas conforme à ses vues. Indocile à la voix de l'Église dans les choses les plus importantes au salut, il est incapable de s'assujettir à des pratiques de conduite habituelle pour peu qu'elles humilient à certain point la raison.

« Un des avantages de cet heureux changement est le rétablissement de l'usage fréquent de la Communion parmi nous ; une crainte excessive inspirée par les maximes de cette morale erronée qui, confondant les moyens avec la fin, exige comme disposition essentielle à la Communion une perfection qui ne peut en être que le fruit, avait presque éteint la confiance et l'amour d'où naît dans nos Maisons cette ardeur si grande pour recevoir le Pain de vie. Telle crainte inspirée par l'esprit de singularité et de système, ne sert qu'à rendre les Communions plus rares sans les rendre plus saintes, éteint avec le désir de la Communion celui de s'y mieux préparer, expose bien des âmes au danger de communier avec des dispositions toujours plus équivoques, ou à ne communier jamais ; bien différente de cette crainte surnaturelle qui, tempérée par la confiance, concilie les épreuves nécessaires avec les véritables besoins de l'âme, entretient le désir de la Communion et en règle l'usage sur ce désir et sur les efforts qu'il inspire pour s'en rendre digne.

« Animées par cet esprit de crainte filiale, amoureuse, nos Sœurs se sont empressées à remplir les communions de Règle et celles du tour.

« Il ne manquait plus qu'une chose à cette consolation, c'était de voir établie parmi nous cette Association d'hom-

mages et d'adoration continuelle, instituée pour honorer le Sacré Cœur dans le Sacrement de son amour.

« Cette dévotion qui, avant de devenir une Association publique autorisée par l'Église, a été dans tous les temps la dévotion des âmes les plus saintes ; cette dévotion si propre à réunir et à gagner tous les cœurs à Jésus-Christ, en les invitant à entrer dans son divin Cœur, à s'unir à tous ses mouvements et à y puiser cet amour ardent qui les rend sensibles à toutes les ingratitude et à tous les outrages qu'il reçoit et qu'il souffre, cette dévotion qui n'étant que l'expression de la foi la plus vive, de la charité la plus ardente, sera toujours l'attrait des nobles âmes, est devenue celui de nos Sœurs et l'objet de leur empressement. Cette dévotion si liée à la connaissance de Jésus-Christ et de ses mystères, a entraîné, captivé tous les cœurs ; et nous avons vu le peuple fidèle accourir dans notre église aux jours marqués et s'empresse d'unir ses gémissements aux nôtres, pour réparer les outrages et l'ingratitude des hommes envers ce divin Cœur tout brûlant d'amour pour eux. »

Le récit que nous venons de faire confirme ce que nous avons avancé : les Visitandines de Castellane et de Nevers restaient étrangères à la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, elles tombèrent ; leur réconciliation avec cet adorable Cœur scella leur réconciliation avec l'Église.

Noire-Seigneur aurait pu, dans cette œuvre d'assistance et de préservation n'avoir recours à aucun auxiliaire et n'employer que les seuls attraits de son amour, mais il lui plut se servir d'intermédiaires, et par une adorable délicatesse de son Cœur, il les demanda aux Enfants d'Ignace. Il voulut que les collaborateurs attirés des Visitandines dans la mission surnaturelle dont il les avait investies, devinssent aussi leurs guides et leurs soutiens en face du péril. Ce n'est pas toutefois que nous revendiquions comme un monopole, le rôle secourable que la Compagnie de Jésus remplit auprès de la Visitation : d'autres influences non moins orthodoxes, s'interposaient avec bonheur pour montrer aux Filles de saint François de Sales, la voie droite et les encourager à n'en pas sortir. Nosseigneurs les Evêques faisaient

bonne garde pour écarter l'ennemi, et les de Beaumont, les Languet de Gergy, les de Belzunce, les de la Motte, et tant d'autres ne peuvent être oubliés. Les aumôniers aussi, pour la plupart d'une sûreté de doctrine et d'un zèle irréprochables, exerçaient autour du Couvent la vigilance la plus attentive, observant tous les mouvements de l'adversaire et signalant son approche. Cependant on ne peut contester le dévouement que les Jésuites mirent à conserver aux Visitandines la parfaite intégrité de leurs croyances. Ils étaient on ne peut mieux préparés pour accomplir ce genre de ministère. Défenseurs officiels des doctrines romaines, ils avaient pris en face du Jansénisme le rôle qu'ils avaient rempli et remplissent encore contre le Protestantisme, ils se posèrent partout en adversaires de ce Calvinisme déguisé. C'est dans cette attitude que les montre l'histoire. Ils combattent l'ennemi, s'il paraît à découvert ; s'il se dissimule, ils le démasquent ; ils crient au loup quand, sous la peau du berger, il essaie de s'introduire dans la bergerie. Cet antagonisme de la Compagnie et du Jansénisme était notoire autant qu'irréconciliable. Durant le conflit séculaire que la secte engagea contre Rome et les théologiens orthodoxes, quiconque se tenait avec les Jésuites se croyait dans le camp de la vérité. De là, du côté des Jansénistes, le soin d'éloigner les Pères de la Compagnie des Couvents où ils espéraient entrer ; de là, du côté des Visitandines, une attention constante à demander aux Jésuites, qu'elles savent d'accord avec Rome, l'enseignement de la vérité. Témoin, la Très Honorée Mère Marie-Angélique Mignot qui s'en alla au repos du Seigneur le 14 février 1754, dans sa 70<sup>e</sup> année. Elle était Supérieure de la Visitation d'Auxerre, du temps que Mgr de Caylus, un des Appelants, se rendait tristement célèbre par sa résistance à la Bulle *Unigenitus*. Dès 1720, lors de la première supériorité de la Mère Angélique, ce Prélat, vendu aux Jansénistes, avait défendu aux Sœurs toute communication avec les Pères Jésuites, leurs confesseurs extraordinaires. La Mère se soumit, et moyennant ce premier sacrifice fut laissée à peu près en paix. Mais en 1744, à partir de son 5<sup>e</sup> triennat, les mesures

les plus rigoureuses furent prises contre le Monastère, et défense fut faite d'admettre les postulantes à la prise d'habit. On aurait voulu que la Mère Marie-Angélique acceptât des confesseurs et des prédicateurs imbus du venin de l'hérésie ; elle tint ferme comme la colonne de fer et le mur d'airain dont parle le prophète. Dieu lui accorda une première récompense en préservant le Couvent d'un incendie qui le menaçait. Une maison voisine était en feu, et les flammes s'élançaient avec impétuosité du côté du Monastère. Un digne ecclésiastique, frère d'une des Sœurs, se sentit pressé de montrer la vertu de plusieurs images miraculeuses de Notre-Dame ; il fit trois fois le tour du feu en invoquant le secours divin par l'intercession de Marie ; puis il jeta les images au milieu des flammes. Bientôt on les vit s'affaïsser et même s'éteindre, à la grande joie de la ville que les progrès de l'incendie auraient exposée à une destruction totale. Il est à remarquer que l'on retrouva les images intactes parmi les matières embrasées. Cette préservation vraiment extraordinaire en promettait une autre : la Visitation d'Auxerre résista à toutes les séductions et se maintint pure de toute erreur.

Les Filles de saint François de Sales, en recherchant l'assistance des Pères Jésuites, ne commettaient pas d'innovation ; elles ne faisaient que déférer aux conseils de leur B. Père dont l'estime pour les Enfants d'Ignace ne connut jamais d'intermittences ; et sainte Jeanne de Chantal avait enchéri, s'il était possible, sur la confiance que leur témoignait son saint Coopérateur. Elle veut que, dans leurs perplexités, ses Filles aient recours aux Jésuites comme à des guides sûrs et dévoués. Mais l'appel fait par le Sacré Cœur aux deux Ordres pour les appliquer à un même apostolat, resserra davantage cette union déjà si intime. Il n'est pas de secours spirituels que les Visitandines ne réclament et ne reçoivent des Jésuites. Ils sont presque toujours les confesseurs extraordinaires de la Communauté, les prédicateurs privilégiés des grandes fêtes de l'Institut, surtout de la fête du Sacré Cœur ; les confidents des Supérieures dans leurs incertitudes, les directeurs de ces âmes dont l'état spiri-

tuel voulait une culture plus intelligente et plus délicate. Tels étaient les Pères Jacquinet, Leblanc, Baltus, Millet, de Caussade, de Condé, Sérane et tant d'autres. Les circulaires que les Maisons de l'Institut ont coutume d'échanger sont remplies de témoignages de reconnaissance pour les soins que les Pères de la Compagnie ne cessent de leur prodiguer avec une charité infatigable. « Ce sont nos Pères, disent les Religieuses d'Arona 1740, nos vrais Pères, toujours prêts à toute réquisition pour nous assister, ils ne se lassent jamais de nos importunités. » On écrit de Lyon (1736) : « La confiance que nos Maisons ont aux Révérends Pères Jésuites leur fait sentir, mieux que nous ne pourrions l'exprimer, les avantages que nous trouvons à régler notre conduite sur leurs judicieux conseils, si conformes à l'esprit de notre saint Fondateur ; nous y avons notre principal recours, et nous éprouvons, en toute occasion de leur part, des bontés qui ne peuvent être égalées que par le sentiment de reconnaissance qu'ils nous inspirent. » « Nous ne pouvons, écrivaient les Visitandines d'Arles (1736), assez reconnaître les obligations que nous avons aux Révérends Pères. Nous ne croyons pas pouvoir prendre trop de précautions pour ne laisser introduire chez nous aucune autre direction. Leur attachement à l'Église attire toute notre confiance. » A leur tour, les Sœurs de Besançon écrivaient en 1760 : « Les troubles qui désolent l'Église nous touchent vivement et nous ne cessons de faire des prières et des communions afin que le Souverain Pacificateur daigne dissiper cette tempête et que la sainte Foi s'augmente et se tortifie dans le cœur des fidèles. Grâce au Seigneur, elle s'est toujours soutenue dans cette Maison en toute son intégrité ; nous attribuons cette grâce à la pure doctrine de M<sup>r</sup> Convoisier, notre confesseur, et des Révérends Pères Jésuites. Nous recourons à eux en toute confiance. » Les Sœurs de Clermont-Ferrand, 1734, donnent un témoignage plus formel encore : « Nous devons une reconnaissance sans bornes aux RR. Pères de la Compagnie de Jésus, nous nous faisons une gloire de leur donner notre confiance ; c'est en particulier depuis près de neuf mois que, dépourvues de confesseur ordinaire,

nous avons éprouvé leur bonté et leur zèle à notre égard, pour nous maintenir dans une parfaite soumission aux décisions de notre Mère la Sainte Église auxquelles nous avons été et serons toujours soumises, et en particulier à la Constitution *Unigenitus*, que nous regardons comme une loi dogmatique à laquelle tout fidèle est obligé de se soumettre de cœur et d'esprit. » Cependant tout autre éloge s'efface devant celui que la reconnaissance inspire aux Sœurs de Bourg, 9 avril 1741. « Notre reconnaissance à l'égard des Pères Jésuites est au delà de toute expression ; notre estime pour leur doctrine va jusqu'à la vénération, nous croyons en cela devoir nous conformer à toutes les personnes attachées au Saint-Siège, et même à notre Saint-Père le Pape Clément XI qui l'occupe présentement et qui honore cette célèbre Compagnie non seulement de son estime et de son attachement, mais encore de ses dons et de ses privilèges les plus distingués. Nous sommes convaincues qu'en prenant l'avis des personnes qui la composent, pour règle de notre conduite, nous ne saurions nous égarer. Il serait à souhaiter que ceux qui ont du penchant pour la nouveauté en fait de doctrine, participassent à nos sentiments d'estime et de vénération pour cette Compagnie, ils reviendraient sans doute de leur égarement, s'ils ont eu le malheur de se laisser entraîner. » Qu'il nous soit permis de citer encore le couvent de Paray. On lit dans sa circulaire du 23 mars 1725 : « Nous ne pouvons nous taire sur les bontés que nous témoignent les Pères Jésuites, ils sont aussi anciens que notre Monastère, puisque ce sont eux qui en ont procuré l'établissement. C'est pour nous conformer aux intentions de notre saint Fondateur que nous nous attachons à cette sainte Compagnie, pour être, selon son désir, les filles du Cœur de Jésus ; ces Révérends Pères étant les interprètes des secrets de ce divin Cœur qu'il a communiqués à notre Vénérable Sœur Alacoque à qui il assura que cette sainte Société porterait cette dévotion jusqu'au bout du monde, les en faisant comme dépositaires, surtout le R. Père de la Colombière, directeur de cette sainte Fille. »

Nous n'ajouterons plus qu'une note à ce concert de louanges, elle nous vient de Dijon : Nous lisons dans une circulaire du 6 avril 1725 : « Nous sommes persuadées que rien n'est plus propre à nous confirmer dans la fidélité à nos saintes observances que la direction des Révérends Pères Jésuites à qui, depuis que notre Maison est établie, nous nous sommes adressées pour nos confessions extraordinaires ; la pureté de leur doctrine nous mettant à couvert de toute surprise. » Et cinq ans après, circulaire du 16 septembre 1730. « Les Révérends Pères Jésuites nous continuent leur charité ; notre confiance en ces Révérends Pères rend témoignage de notre parfaite soumission aux décisions de la Sainte Église. » Laissons passer les années, nous retrouvons la même note, 19 décembre 1760. « Notre recours est toujours dans les Révérends Pères Jésuites. Nous trouvons dans cette sainte Compagnie non seulement la vraie doctrine, mais encore la sagesse, le zèle, la charité et une conduite assurée dans les routes de la perfection selon l'esprit de nos saints Fondateurs. Sous de si sages guides, il serait difficile de s'égarer, toute *nouveauté* est bannie de chez nous. » On dirait que les Visitandines de Dijon entendaient déjà gronder l'orage, et que dans leur filial empressement elles protestaient à l'avance contre la tempête de calomnies qui allait bientôt se déchaîner contre la Compagnie et enfin la détruire. Peut-être se souvenaient-elles qu'elles étaient redevables après Dieu de la pureté de leur foi, à ce Jésuite qui, sous le gouvernement de la Mère Desbarres, découvrit et dénonça les erreurs du prêtre Janséniste devenu leur aumônier, et détermina enfin son départ. Ce qui est certain, c'est que le dévouement de ces Mères Dijonnaises pour les Jésuites, n'avait d'autre principe que le dévouement des uns et des autres pour la Sainte Église. Jésuites et Visitandines étaient prêts à mourir plutôt que de manquer à l'inviolable attachement et à la parfaite obéissance dont ils faisaient profession pour le Saint-Siège. On ne l'ignorait pas à Rome, et le Pape Benoit XIV (1745) accorda au Monastère de Dijon des indulgences considérables sur le témoignage qui lui fut rendu



de sa filiale et constante obéissance à toutes les décisions du Siègè apostolique.

De ces citations et de quelques centaines d'autres que nous aurions pu recueillir dans les Circulaires, il résulte que la confiance des Visitandines dans les Pères de la Compagnie de Jésus s'appuyait : 1° sur les intentions de saint François de Sales et de sa bienheureuse Coopératrice; 2° sur la science approfondie que les Jésuites avaient des Constitutions et de l'esprit de la Visitation; 3° sur la fidélité inviolable qu'ils professaient envers le Saint-Siègè; 4° enfin sur la persuasion universellement reçue dans les deux Ordres, qu'une même vocation les appliquait au même apostolat, celui qui a pour but de propager dans l'Église et dans les âmes le culte public et social du Sacré Cœur. Le V. Père de la Colombière et la B. Marguerite-Marie continuent ainsi de se survivre chacun dans sa famille respective. Ajoutons encore de la part des Religieuses de la Visitation, l'intérêt qui s'attache aux causes injustement persécutées, et lorsque la Compagnie eut succombé sous le coup d'une coalition impie, la pitié qu'on ne refuse pas aux martyrs<sup>1</sup>.

Les Filles de François de Sales conservèrent toute leur confiance aux Jésuites sécularisés, et ceux-ci ne cessèrent de prodiguer à celles-là les ardeurs d'un zèle que la dispersion n'avait pu affaiblir. Il est grand le

<sup>1</sup> A mesure que nous poursuivons nos recherches de Visitation en Visitation, nous découvrons de nouveaux documents qui confirment cette fraternité spirituelle des deux Ordres.

On lit dans l'histoire manuscrite du monastère de Nantes, écrite par demandes et par réponses en forme de catechisme, t. II, p. 120 : « La suppression des Jésuites a été une suppression de grâces non seulement pour tous les fidèles répandus dans le monde, mais encore pour nous. Ils étaient si bons et si capables de nous aider à prendre l'esprit de notre sainte Vocation...

« On était déterminé à prendre pour Père spirituel feu l'abbé Despinose, frère de notre Très Honorée Sœur Marie-Constance, et grand Archidiacre : Les Pères Jésuites, en ayant eu connaissance, vinrent avertir notre T. H. M. François-Angélique de Sesmaisons, alors supérieure, et lui conseillèrent de se désister de ce dessein; ce Monsieur s'était montré opposé à la Bulle (*Unigenitus*) et faisait beaucoup parler de lui. Cette bonne Mère porta ses vues sur un sujet plus digne.

Quelque temps après, Mgr de Sansay défendit de donner des ornements aux prêtres qui n'auraient pas obtenu de l'Ordinaire

nombre des anciens Jésuites qui trouvèrent dans les Maisons de la Visitation, non seulement le pain qui les faisait vivre, mais la consolation de procurer encore quelque bien aux âmes. Ce fut dans la plupart des Couvents, une généreuse émulation pour venir en aide aux proscrits. Nous ne pouvons raconter en détail tout ce que la charité leur inspira ; mais il y a deux bienfaitrices insignes dont nous voulons conserver le souvenir dans ces pages.

La première est la Mère Marie-Louise de Leyen qui, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, gouverna 27 ans, comme Supérieure, le Monastère de Strasbourg. Pendant ses 73 ans de profession, elle vit les Jésuites à l'œuvre et sut leur rendre justice. Écoutons-la, dans sa circulaire du 3 février 1739 : « Les Révérends Pères contribuent beaucoup à propager cette solide dévotion ; ils parlent souvent dans leurs sermons de son utilité et donnent même quelquefois pour pénitence de se faire inscrire dans la Confrérie. Il faut convenir qu'ils sont de dignes et zélés ministres du Seigneur et qu'ils se servent de toutes les industries et moyens possibles pour contribuer à sa gloire. Nous faisons une douce expérience de leur charité que nous pouvons dire être sans bornes pour la Communauté. Depuis longtemps nous jouissons de

la permission de célébrer... Il en vint plusieurs ; on leur opposa les Ordres de Sa Grandeur. Ils s'adressèrent au Parlement pour en avoir un arrêt qui nous obligeât à leur fournir des ornements. Le P. Supérieur des Jésuites avertit promptement la T. H. Mère de Sesmaisons qui avait prié ces bons Pères d'avoir l'œil ouvert sur les intrigues du parti. Elle écrivit sur-le-champ à M. le premier Président, son beau-frère, pour tâcher d'obtenir du Grand Conseil un arrêt qui cassât celui du Parlement. Ce magistrat envoya en poste sa supplique à Paris et eut ce qu'on souhaitait, si promptement, que lesdits Ecclesiastiques étant venus tous ensemble nous faire la lecture de l'arrêt du Parlement, la T. H. Mère leur lut aussitôt, à son tour, celui du Grand Conseil qui le cassait. Ils furent obligés de s'en aller et de nous laisser en repos. Peu après Monseigneur les exila.

« Bien des années après, un Père Jésuite, donnant une conférence à la Communauté, dit que nous ne pourrions jamais assez remercier Dieu de la grâce qu'il nous avait faite en nous preservant du Jansenisme ; et qu'après Dieu nous en étions redevables à une supérieure à laquelle il avait donné autant de prudence que de zèle, et qui réunissait tous les talens avec toutes les vertus. »

l'inestimable avantage d'être sous leur direction, ayant pour confesseurs ordinaires et extraordinaires ces Réverends Pères. On ne peut porter plus loin qu'ils le font, l'attention pour le choix des personnes employées à cet office angélique, car ce sont toujours des sujets également distingués par leur science et par leur vertu. »

Aussi bien profonde fut la douleur de la Mère Marie-Louise, lorsqu'arriva la suppression de l'Ordre qui formait ces habiles ouvriers. Tout en adorant les desseins de la Providence, elle déplorait l'anéantissement de cette Compagnie, mère féconde de tant de vaillants serviteurs de la bonne cause, et s'attristait du vide qu'elle laissait après elle. Jamais elle ne put s'en consoler, et la douleur qu'elle en ressentit la suivit jusqu'au tombeau. Elle avait vu, dans sa jeunesse, Louis XIV fonder pour les Jésuites le beau collège de Strasbourg. Elle avait entendu leurs controversistes remplir de catholiques et de protestants la grande cathédrale rendue au véritable culte ; elle les avait retrouvés dans l'église de son Couvent ; seuls ils avaient reçu au saint tribunal les confidences de sa jeunesse et de toute sa vie religieuse ; que de liens l'attachaient à leur fortune ! N'ayant pu sauver la Compagnie par ses prières, elle voulut du moins consoler ses ruines. Il n'est pas de moyens, d'expédients qu'elle n'ait imaginés et employés pour adoucir la rigueur de leur exil. Dieu seul sait ce qu'elle a formé de projets pour venir en aide à ces vénérables exilés. Si elle avait pu réaliser tout ce qu'elle avait dessein de faire en leur faveur, aucun d'eux n'aurait connu le besoin. La Mère Marie-Louise de Leyen mourut le 3 novembre 1780, âgée de 91 ans.

Elle avait une émule de son dévouement pour les Jésuites, dans la Mère Marie-Joseph de Brancas, Supérieure du troisième Monastère de Paris, décédée en 1776, dans sa 50<sup>e</sup> année de profession. Nous lisons dans la notice abrégée de sa vie : « Pendant l'orage qui détruisit la Compagnie de Jésus, sa charité prit un merveilleux essor. L'issue de cette longue et cruelle tragédie dont les Pères Jésuites étaient les victimes, fit au cœur de la Mère de Brancas une plaie que rien ne put guérir. Sa peine

n'eut d'égalé que son dévouement, pendant les 15 dernières années de sa vie; elle ne s'occupait qu'à leur venir en aide par tous les moyens. Ce qu'elle fit pour adoucir leur sort ne peut être raconté. Elle les accueillait avec respect et s'estimait heureuse quand elle en pouvait loger et entretenir un certain nombre. Elle employait pour eux tout son crédit et celui de ses amis et leur faisait parvenir les effets de sa libéralité jusqu'au fond des provinces <sup>1</sup>. »

Il ne fut pas donné à toutes les Supérieures de témoigner aussi efficacement leur charité compatissante; les temps étaient mauvais même pour elles; mais si les res-

<sup>1</sup> Ajoutons à ces bienfaitrices insignes la T. H. Mère Marie-Céleste, Supérieure de la Visitation de Nantes, qui ressentit non moins vivement le coup fatal porté à la sainte Église et par conséquent à sa Congrégation. Nous lisons dans l'Histoire manuscrite de la Visitation de Nantes, déjà citée, à la page 153 du tome II : « Ce fut en 1762, le 2 août, jour de N.-D. des Anges, qu'ils furent chassés (les Jésuites) de leur maison, laquelle n'était guère qu'un hospice, qu'ils avaient dans cette ville.

« On fit pour prévenir ce coup beaucoup de prières, de bonnes œuvres, et de dévotions. Chacune de nos Mères fit un jour de retraite, sans cependant quitter le chœur non plus que les offices dont on était chargé... Mais les conseils de Dieu sont admirables. Le 31 juillet, ces pauvres Pères célébrèrent la fête de leur glorieux Fondateur saint Ignace; c'était pour la dernière fois... Il y avait foule dans leur église... la douleur était plus grande encore. La T. H. Mère ne survécut pas longtemps à ce désastre, elle mourut deux mois et 18 jours après, le 20 octobre 1762.

« La Communauté ne changea jamais de façon de penser à l'égard des proscrits. Elle leur conserva l'estime, le respect et le saint attachement que méritaient leurs vertus et les bons offices qu'ils nous rendirent toujours. Nos sentiments et ceux de l'Institut n'ont jamais varié.

« Nous avons donné l'hospitalité à plusieurs de ces bons Pères les uns après les autres. Le P. Moloné fut recueilli, dans une petite maison, à nous appartenant, 2 ans et 5 mois. Il mourut en novembre 1765 et fut entermé à Saint-Clément. Le P. Duvernay, chassé du Canada après 10 ans de mission, fut reçu de la Pentecôte à la Toussaint 1767, alors il obtint une place d'aumônier dans le Poitou, et le P. de Hautecour lui succéda. On les nourrissait et pourvoyait de tout. A leur tour, ils nous rendaient quelques services comme confesseurs extraordinaires. »

On pense bien que le monastère de Dijon, toujours attaché à la Compagnie, lui demeura fidèle au jour de l'épreuve. Les Pères, soutenus par la bonté compatissante de Mgr d'Apchon, évêque de cette ville, continuèrent de rendre leurs services aux diverses communautés religieuses, en qualité d'extraordinaires...

sources matérielles manquaient à leur bonne volonté, il est une aumône et un hommage qu'elles ne refusèrent jamais aux Jésuites dans leurs disgrâces, l'aumône de leurs prières, et l'hommage d'une estime et d'une reconnaissance que rien ne put affaiblir.

Nous les voyons travailler ensemble à leur commune mission et, quand tout s'ébranle et tombe autour d'eux, présenter au monde la dévotion au Sacré Cœur de Jésus comme la suprême espérance d'une société prête à périr. On les retrouve confesseurs de la même foi et collabora-

le Carmel et la Visitation leur restèrent particulièrement dévoués.

On peut en croire l'auteur des Nouvelles Ecclésiastiques qui ne pardonne pas à M. Dervillers, ancien Jésuite, les ardeurs de son zèle apostolique pendant le carême qu'il prêcha à Dijon en 1787. (Voir le n° du 21 août de la même année.)

Ce morceau du Nouvelliste est fortement épice... nous le donnons *in extenso*.

« Ce Missionnaire porte avec lui deux chemises, deux paires de bas, probablement un bonnet de nuit, et un petit sac dans lequel est un Christ long d'environ deux pieds et demi, avec une statue de la Sainte Vierge et une de saint Jean : voilà tout son bagage. Une hardiesse que rien ne deconcerte, une poitrine qui jamais ne s'altère : voilà ses talents.

Dès le mercredi des Cendres, il annonça que toutes les personnes qui voudraient lui donner leur confiance étaient invitées à se trouver dans les églises des Religieuses de la Visitation et des Carmélites, deux communautés depuis longtemps subjuguées par les Jésuites.

« Quant à ses sermons, on ne recueille point ici les erreurs sans nombre et les inepties qui les distinguent de tout ce que les Jésuites ont peut-être jamais produit de plus dégoûtant.

« Le jour du vendredi-saint, il prêcha la Passion à la Cathédrale, et aussi à Saint-Jean. Cet homme infatigable avait prêché déjà la veille un discours sur la Passion à 9 heures du soir, à la grille des religieuses de la Visitation. C'est là qu'il avait en quelque sorte election de domicile, pour y recevoir les nombreuses confessions auxquelles il a pu suffire durant le cours de son carême. Il y passait les journées, assailli d'une multitude de petit peuple, qui, pour attendre leur tour, portaient du pain, du fromage, des harengs et mangeaient ainsi dans l'église. Le Jésuite n'en sortait jamais qu'à dix ou onze heures du soir, ce qui n'édifiait pas les voisins et fatiguait les tourières.

« Après la station, le P. Dervillers consentit à régaler d'une retraite de huit jours les Religieuses visitandines. Il prêchait trois fois le jour et donnait deux fois la benediction du Saint-Sacrement : les Pensionnaires étaient alors enfermées dans le Pensionnat.... Le Père prenait ses repas au parloir, en présence des Religieuses, et il avait grand appétit. »

teurs de la même cause, jusque dans les prisons qui défrayent la guillotine, offrant aux condamnés à mort, avec un scapulaire du Sacré Cœur, le passeport assuré pour l'immortelle vie. Frappés à leur tour, ils ne succombent que pour renaître, et nous saluerons les joies de leur résurrection. De ce côté-ci de la grande Révolution, Jésuites et Visitandines demeurent fidèles à leur mission ; ils trouvent dans les inspirations d'un zèle toujours jeune et fécond, des industries que leur premier apostolat n'a pas connues, et confiants dans l'assistance qui leur est promise, ils élèvent, au milieu des ruines qui refléurissent, un trône au Sacré Cœur et consolident son règne dans la société redevenue croyante et soumise.

Mais le temps de raconter ces choses n'est pas venu encore, il nous reste à dire les suprêmes efforts de la Visitation pour accomplir son mandat, et les suprêmes effusions du Cœur de Jésus toujours magnifique dans ses dons, toujours attentif à mettre à côté des épreuves le secours.

## CHAPITRE V.

### LA VISITATION ET LE SAINT-SIÈGE.

La Bienheureuse et les Sœurs ses auxiliaires étaient sans doute fort étrangères aux exigences du droit liturgique; mais elles n'ignoraient pas qu'elles ne pouvaient fonder rien de grand, rien de durable, si Rome ne l'avait approuvé et béni. Aussi les voyons-nous se tourner vers la ville éternelle pour solliciter en faveur de la dévotion naissante la bénédiction qui donne la vie et le progrès. Comme nous l'avons dit au livre I<sup>er</sup> de cette Étude, la Sœur Madeleine Joly, de Dijon, n'écoulant que son désir de propager le culte qu'elle aimait, détermina ses Supérieures à demander en Cour de Rome l'institution de la fête et d'un Office du Sacré Cœur dans l'Église universelle. Elles adressèrent leur supplique au Cardinal Cibo, protecteur de l'Ordre. Il leur fut répondu qu'il fallait d'abord établir publiquement la dévotion du Sacré Cœur dans le diocèse de Langres avec la permission de l'Ordinaire... et qu'on aviserait ensuite à consolider l'œuvre commencée, quand elle aurait donné des preuves de vitalité sur le terrain qu'on lui assignait. Au fond, cette réponse dilatoire était moins un refus qu'un encouragement. Mais les suppliantes de Dijon en conçurent un vrai chagrin. La Bienheureuse se hâta de les consoler dans une lettre, datée du mois d'août 1688, que nous avons citée (Liv. I, ch. ix).

Mais tout en demeurant dans la paix où la voulait son divin Maître, Marguerite-Marie ne perdait pas de vue l'approbation de Rome. Un an après l'échec qui avait si vivement contristé ses amies de Dijon, elle confiait pour la seconde fois à la Mère de Saumaise le mandat qu'elle se sentait pressée de faire parvenir au Fils aîné du Sacré Cœur, au grand Roi de France, Louis XIV. « Ce divin Cœur, dit-elle, l'a choisi comme son fi-

dèle ami pour faire autoriser la Messe en son honneur par le Saint-Siège apostolique, et en obtenir tous les autres privilèges qui doivent accompagner cette dévotion. »

Après Dijon, ce fut la sainte Source, Annecy, qui reprit, en 1697, les sollicitations momentanément interrompues; mais pour mieux assurer le succès de leurs démarches, les Religieuses se couvrirent du patronage de la Reine d'Angleterre, Marie-Béatrix-Éléonore d'Este, épouse de Jacques II, dont elle partageait la disgrâce et l'exil depuis 1690. Ses malheurs et sa grande piété donnaient un grand poids à la recommandation de cette Princesse. Le Rapporteur de la Cause fut le Cardinal de Janson, alors accrédité auprès du Saint-Siège en qualité d'ambassadeur du Roi très chétien. Le mémorial fut rédigé en latin par l'un des Postulateurs, Frigidiano Castagnori, avocat au Sacré-Palais... Il mérita les éloges du Promoteur de la Foi, Prosper Boutini, Archevêque de Myre ; mais, malgré le bien fondé de ses preuves, malgré sa réplique victorieuse aux arguments du Promoteur, il ne put triompher de la répugnance que les Éminentissimes Cardinaux avaient pour les dévotions nouvelles. La décision fut donc négative. Mais par déférence sans doute pour la recommandation de la Reine d'Angleterre et pour celle du Cardinal, ambassadeur de Louis XIV, la Congrégation accorda simplement la permission de célébrer, au jour demandé, la Messe des Cinq-Plaies dans les Monastères de l'Ordre. Voici le texte :

Décret pour Genève (dont le titre épiscopal appartenait alors à l'église d'Annecy :

La congrégation des Rites sacrés :

Ouï, les humbles prières que Marie, la Sérénissime Reine d'Angleterre, a présentées à notre très saint Seigneur, et qui ont été renvoyées à la même Congrégation des Rites sacrés ;

Sur le rapport de l'Éminentissime et Révérendissime Cardinal de Janson,

A accordé et concédé par faveur aux Religieuses de la Visitation de la B. V. Marie, de l'Institut de saint François de Sales, qu'il soit permis aux prêtres de célébrer dans les églises de ces Religieuses, le vendredi après la



Fête du *Corpus Christi*, les Messes des Cinq-Plaies de Notre-Seigneur, si Sa Sainteté le veut bien. »

Ce décret, daté du 30 mars 1697, fut ratifié par Innocent XII le 3 avril suivant.

Cependant la Mère Greyfié revenait, comme nous l'avons dit, à son Monastère de Profession, après une absence de 19 ans. C'était le 17 avril 1697. Bientôt mise à la tête du premier Monastère, de 1700 à 1706, elle fit présenter une nouvelle supplique au Pape Clément XI, pour qu'il daignât instituer la fête du Sacré Cœur dans tout l'Ordre de la Visitation.

Le Saint-Père répondit par un Bref du 4 juin 1704 où il faisait l'éloge de la dévotion au Cœur de Jésus, mais en évitant de se prononcer sur la faveur demandée. Il s'exprimait en ces termes : « Vous faites sagement et pieusement de soumettre à la volonté de Dieu le succès de vos vœux, et de toute la sollicitude que vous avez pour l'établissement de cette dévotion, et d'attendre tranquillement le sentiment de l'Église qui n'est autre que d'aller droit et par le plus court chemin dans le Cœur de Notre-Seigneur. En effet l'âme fidèle ne saurait rendre un devoir plus agréable à l'Époux céleste qui, pour marquer dans l'Écriture, par une expression mystique, que sa bien-aimée a trouvé grâce auprès de lui par un humble et simple hommage de son entendement, et par la docilité de son esprit et de ses desirs, lui dit : « Vous avez blessé mon Cœur, ma Sœur, mon Épouse, par un de vos regards et un de vos cheveux. » C'est aussi de cette manière qu'a mérité d'être approuvé le prophète dont Dieu a dit : « J'ai trouvé David, fils de Jessé, un homme selon mon Cœur, qui fera toutes mes volontés. » C'est ce que nous avons jugé à propos de vous dire, en faveur de votre piété et de votre obéissance, nos bien-aimées filles en Jésus-Christ, auxquelles nous souhaitons l'infusion de la rosée céleste de la grâce, et à qui, pour cet effet, nous donnons de tout notre cœur notre bénédiction apostolique. Donné à Rome etc. »

Cette réponse ne terminait encore rien ; aussi les Filles de saint François de Sales ne se découragèrent pas, elles attendirent qu'une occasion favorable leur permit de

faire de nouvelles instances, elle ne tarda pas beaucoup à se présenter.

A partir de 1720, il n'était bruit dans le monde catholique que de la délivrance de Marseille à la suite d'un vœu fait au Sacré Cœur. Les cités voisines menacées ou déjà atteintes avaient eu recours au même remède. Les Archevêques de Lyon, d'Aix, d'Arles et d'Avignon, les Evêques de Toulon et de Carpentras avaient consacré leurs diocèses au Sacré Cœur et institué ou confirmé sa Fête. Mgr de Belzunce écrivit, au nom de son clergé, au Souverain Pontife Benoît XIII, une lettre émouvante où il raconte les malheurs de Marseille et sa délivrance miraculeuse : « Pour célébrer à perpétuité une fête d'actions de grâces avec toute la solennité possible, une chose nous manque, Très Saint Père, s'écriait-il, c'est une Messe avec un Office propre en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus, notre libérateur. » Mgr de Belzunce ne sollicitait que pour son diocèse; bientôt l'Evêque de Cracovie, Constantin Szaniawski réclama pour toute l'Eglise. Le Roi de Pologne, Auguste II, l'appuya dans une lettre du 15 mai 1726. Philippe V, roi d'Espagne, en fit autant le 10 mars 1727. L'Ordre de la Visitation pouvait-il rester étranger à ce mouvement ? Il ne le crut pas ; et la Visitation de Paray-le-Monial qui jusqu'alors s'était tenue à l'écart, rompit enfin le silence.

Dès le 6 juin 1725, elle écrivait au Pape Benoît XIII une lettre dans laquelle elle disait que, confiante dans le zèle ardent qui embrasait Sa Sainteté pour la plus grande gloire de Dieu, elle osait déposer à ses pieds une supplique qui intéressait vivement et l'honneur de Jésus et la piété des fidèles. « La fête du T. S. Cœur de Jésus est en honneur dans nos Monastères... il a plu au bon Maître de révéler à une Professe de notre Communauté de Paray combien cette dévotion lui était agréable ; et grande est notre joie de la voir répandue dans le monde entier, selon la prophétie vraiment surnaturelle que notre humble Sœur en avait laissée. Cette fête a la faveur de Nosseigneurs les Evêques, qui l'ont, en grand nombre, établie dans leurs diocèses, en vertu d'un vœu ratifié par le Ciel. Elle est on ne peut plus populaire dans une multitude

de paroisses; elle s'honore enfin de la paternelle bienveillance des Prédécesseurs de Votre Sainteté; ils n'ont pas cessé de puiser pour l'enrichir dans les trésors spirituels et l'ont comblée de précieuses indulgences. Mais dans le désir de propager cette solennité et de lui conserver partout un rite uniforme, nous nous prosternons aux pieds de Votre Sainteté et la supplions d'approuver la Messe et l'Office du Sacré Cœur que nous prenons la confiance de lui présenter, afin que, munie du glorieux suffrage de votre Autorité souveraine, elle n'ait plus de divergence à subir ni de contradictions à redouter. Nous ne parlons pas en notre nom seulement; nous parlons au nom de nos Monastères d'Annecy, de Lyon, de Grenoble, de Paris, de Dijon, de Pont-à-Mousson, de Besançon, de Rouen, de Metz et de beaucoup d'autres, tant de France que de Lorraine, qui nous ont expressément autorisées à présenter leurs demandes. Que si Sa Sainteté daigne agréer nos vœux, elle aura un droit impérissable à nos humbles prières. Éternellement toutes les Religieuses de la Visitation Sainte Marie garderont le souvenir de ce bienfait. Ainsi s'engagent, au nom de tout l'Institut, les Religieuses de Paray-le-Monial. »

Ce fut le Père de Galliffet, Assistant de France à Rome qui, en qualité de Postulateur de la Cause, soutint la supplique des Visitandines de Paray. Pendant que l'affaire se traitait devant la Congrégation des Rites, toutes les Visitations étaient en prières, et les Sainte-Marie redoublaient leurs communions et leurs pénitences pour obtenir l'approbation tant désirée. Mais encore une fois la Sacrée Congrégation trompa leur attente. Le bon Maître se plaisait dans les manifestations spontanées de la piété individuelle<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> A propos des instances faites en Cour de Rome par la Visitation de Paray, nous lisons ce qui suit dans l'Histoire du Monastère : « Notre auguste et pieuse Reine avait même fait renouveler les instances de la Cour par l'ambassadeur de France à Rome, à la prière de nos Mères de Paris, que madame la Princesse de Carignan voulut bien seconder en présentant leur lettre à la Reine.

Sa Majesté la reçut très gracieusement, promit de donner ses ordres, et ajouta qu'elle y était portée d'inclination, étant depuis

Ce refus ne défendait pas toute espérance : après les décisions de 1727 et de 1729 dont nous parlons ailleurs, Benoît XIII ne cessa point d'accorder les indulgences ordinaires. Clément XII, son successeur, en donna deux cent quarante-six en neuf ans. Benoît XIV suivit la tradition de ses devanciers, et pendant un Pontificat de dix-huit ans, il fit droit à quatre cent dix-neuf demandes. Ni la Visitation ne se lassait de solliciter l'érection de nouvelles Confréries, ni les Papes ne se lassaient de les insituer. Les Filles de Sainte-Marie ne négligèrent aucun moyen de parvenir au but désiré : elles avaient des intelligences au Palais de Versailles, et l'on pressent la plume d'une Visitandine sous la main de Marie Leczynska, lorsque cette sainte Reine écrivait, le 3 octobre 1740, à Benoît XIV, en le félicitant sur son avènement :

« Très Saint Père, nous sollicitons depuis plus de trois ans, l'institution de la fête solennelle du Sacré Cœur de Jésus, et nous étions sur le point de l'obtenir, lorsque le décès du Pape Clément XII est arrivé.

Comme nous désirons toujours avec ardeur de voir mettre la dernière main à cette œuvre pieuse, nous faisons nos instances à Votre Sainteté en la suppliant très humblement de vouloir bien, en aplanissant toutes les difficultés qui pourraient se rencontrer, nous accorder

sa jeunesse de l'Association du Sacré Cœur. Toutes ces belles espérances nous flattaient d'un heureux succès ; mais le moment de Dieu pour établir cette fête générale n'était pas encore arrivé.

On trouve les mêmes sollicitudes dans les autres Couvents de l'Ordre. Une circulaire d'Alençon, 30 janvier 1728, nous dit : « Nous osons espérer que le Saint-Père, à la recommandation et aux très humbles prières que Nosseigneurs les Evêques de France en ont faites, va mettre au nombre des fêtes publiques celle du Sacré Cœur de Jésus. Elle est solennisée chez nous comme celles de la Visitation et de notre saint Fondateur par bon nombre de Messes et beaucoup de communions du dehors. »

Autun écrivait à son tour, circul. du 26 décembre 1729. « Je n'ai pas oublié de recommander à l'abbé Faure la cause de la dévotion au Sacré Cœur, pour la faire approuver du Saint-Père. C'est avec une satisfaction infinie que nous apprenons les progrès qu'elle fait, les Confréries qui s'érigent en son honneur, et les grâces particulières qu'on en reçoit, entr'autres le changement de nos Sœurs de Castellane. »

personnellement cette grâce, qui concourt à la plus grande gloire de Dieu, et nous donnera une entière satisfaction. Nous profitons avec plaisir de cette occasion pour féliciter votre Béatitude sur son avènement au Pontificat. Nous lui demandons de tout notre cœur sa Bénédiction paternelle et nous l'assurons de notre respect filial envers Elle et le Saint-Siège. Sur ce, nous prions Dieu qu'il vous conserve, Très Saint Père, longuement et heureusement au Régime et Gouvernement de l'Eglise.

Écrit à Fontainebleau le 3 octobre 1740.

Votre dévote Fille

La Reine de France et de Navarre.

Cependant le règne du Sacré Cœur s'était affermi dans les deux mondes. Il avait des autels dans les églises de Pologne, Rome, Naples, Venise, Milan, Florence, Turin, Palerme et Messine, les principales villes de l'Italie et de la Sicile l'honoraient dans leurs Confréries. La France lui rendait de solennels hommages dans quatre-vingt-huit églises cathédrales. L'Allemagne catholique rivalisait avec la France. Les Pays-Bas espagnols n'avaient pas attendu que l'initiative leur vint de la Péninsule Ibérique. Et si l'Espagne ne s'était prononcée qu'après d'autres contrées en faveur de la dévotion au Cœur adorable (1730), elle n'avait pas tardé à se mettre au premier rang ; les Conciles Provinciaux de Tarragone en 1738 et en 1745 avaient, par leurs adresses au Saint-Siège renoué la chaîne des supplications un moment interrompues... Le Portugal avait suivi l'exemple de l'Espagne, et dans les vastes possessions de ces deux Puissances aux Indes orientales, le Sacré Cœur était adoré. Il avait des Confréries dans les États du Grand Seigneur, à Constantinople et à Alep ; en Perse, à Julfa, faubourg d'Ispahan ; en Chine, à Pékin et dans la plupart des Provinces. Les colonies françaises n'étaient pas déshéritées : Québec et Pondichéry, la Martinique, la Guadeloupe et Saint-Domingue fraternisaient dans

un sentiment de même confiance au divin Cœur.

Le culte issu de Paray-le-Monial couvrait donc le monde catholique de ses rameaux protecteurs. La parole de la Bienheureuse s'accomplissait chaque jour : « Il régnera ce divin Cœur, il régnera malgré ses ennemis. » Mais la joie des zélateurs et des zélatrices de cette dévotion bien-aimée n'était pas entière ; il lui manquait le suffrage de la première autorité visible qui fût sur la terre, celui du Saint-Siège qui persistait dans son abstention. De nouvelles instances avaient été faites à Benoît XIV, sans succès. Il était difficile que ce Pontife démentit, comme Pape, ce qu'il avait affirmé comme Promoteur de la Foi, alors que son opposition avait paralysé les efforts du Père de Galliffet devant la Congrégation des Rites en 1726 et 1729. Mais Clément XIII lui succédait en 1758 sur le trône de saint Pierre. On le savait sympathique à la cause du Sacré Cœur ; et aucun antécédent ne gênait sa liberté d'action. On se remit à l'œuvre, et 143 Évêques et Chapitres envoyèrent leurs demandes au Saint-Père. L'Italie et la Sicile, l'Espagne et ses colonies américaines, l'Allemagne et la Pologne figuraient dans le nombre des Postulateurs... Seule, parmi les nations catholiques, la France n'était pas représentée. Ses Evêques étaient absorbés par les querelles incessantes que leur suscitaient le Jansénisme, les Parlements et les libres-penseurs. En 1764, les Évêques polonais introduisirent la Cause ; l'avocat J.-B. Alegiani rédigea le Memorial et le soutint avec un rare talent. Cette fois, dans sa séance du 26 janvier 1765, la Congrégation des Rites revint sur sa décision antérieure et annula la décision du 30 juillet 1729. Sur la demande des Révérendissimes Evêques de Pologne et de l'Archiconfrérie de Rome érigée sous le titre du Sacré Cœur de Jésus, elle accordait l'Office et la Messe propre de ce divin Cœur à la Pologne et à l'Archiconfrérie de Rome érigée sous le titre du Sacré Cœur de Jésus. La Messe et l'Office accordés avec l'approbation du Saint-Père, le 6 février 1765, furent activement rédigés et ils virent le jour le 11 mai de la même année. Mais comme la concession était restreinte à la Pologne et à l'Archiconfrérie de Rome, la

Visitation se hâta de la demander et elle l'obtint aussitôt, le 10 juillet, 1765.

Il y avait près de quatre-vingts ans que le Monastère de Dijon avait fait les premières démarches, et la concession qu'il sollicitait ne visait rien moins que l'Église universelle. Après soixante-dix-huit ans de prières et d'attente, sa demande, à laquelle s'était associé l'Ordre tout entier, n'était encore que partiellement exaucée. Mais la brèche était faite ; et la faveur octroyée aux Filles de saint François de Sales ne tarda pas à s'étendre à presque toutes les provinces de la Chrétienté. Les Evêques de France, que nous avons vus se désintéresser en apparence de la demande de leurs collègues, eurent bientôt l'occasion de manifester leurs vrais sentiments. Sur le désir de la pieuse Reine Marie Leczynska, l'Assemblée du Clergé de France, qui se tenait à Paris, en 1765, décida que tous les Evêques du royaume seraient priés d'établir la dévotion et l'Office du Sacré Cœur, dans ceux de leurs diocèses respectifs qui n'en jouiraient pas encore. L'immense majorité des Evêques répondit avec empressement à ce vœu de leurs collègues et de la Reine. Plusieurs manifestèrent leur adhésion en publiant des mandements qui furent universellement appréciés : tels furent Mgr de Fumel, Evêque et comte de Lodève, Mgr de Pressy, Evêque de Boulogne. L'Evêque d'Autun, Mgr de Bouillé, n'oublia pas la prérogative de son diocèse, devenu le berceau de la dévotion au Sacré Cœur. « C'est, disait-il, un bien qui nous appartient à titre d'héritage, transmis à notre piété par celle de nos Pères. Nous avons eu la gloire d'en être en quelque sorte les auteurs ; aspirons à celle d'en être les modèles ; et à l'honneur d'en avoir tracé la leçon, joignons celui d'en donner des exemples. » Mieux encore que sous la plume de Mgr de Bouillé, ces paroles seraient à leur place sur les lèvres des Filles de saint François de Sales. Le Sacré Cœur était leur bien ; elles avaient sur lui non seulement un droit d'auteur, mais encore un droit de conquête ; au prix de quels travaux n'en avaient-elles pas conservé la possession que tant d'ennemis leur disputaient ? Plus que personne elles avaient supplié le Saint-Siège d'apposer à

leur dévotion héréditaire le sceau d'une solennelle approbation. Enfin Rome disait : oui ! Quel triomphe pour le Sacré Cœur ! Mais si beau que fût ce triomphe extérieur, ne s'effaçait-il pas devant celui que ces vraies Filles du Sacré Cœur ne cessaient de lui préparer par la fidèle imitation de son humilité et de sa douceur ?



## CHAPITRE VI.

### LA VISITATION EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL.

Le temps était venu où devant les Filles de François de Sales les Pyrénées allaient s'aplanir et leur laisser un libre passage. Depuis un demi-siècle déjà, les Dames françaises qui avaient suivi en Espagne la Maison d'Anjou avaient fait connaître les Visitandines et suscité en leur faveur les sympathies des familles les plus considérables. Des obstacles de toute nature suspendirent l'accomplissement de ce vœu ; ce fut seulement vers 1750, que la Très Honorée Mère Anne-Sophie de la Rochebardoul vint à Madrid fonder le premier Monastère. Elle sut y implanter, avec les autres vertus salésiennes, la dévotion au Sacré Cœur qui, trouvant le terrain bien préparé, ne tarda pas à s'y développer. Le culte du Divin Cœur n'était plus une nouveauté dans le pays. Depuis plus de vingt ans, les apparitions dont Notre-Seigneur avait honoré le Père Bernard de Hoyos, avaient révélé le Sacré Cœur à l'Espagne ; et favorisée par les Évêques, par les Ordres religieux et par la Cour elle-même, la dévotion naissante avait envahi les provinces et fondé partout d'innombrables Confréries.

Bientôt les Religieuses françaises virent leur Couvent se peupler. Des personnes de la plus haute distinction sollicitaient auprès de la Mère de la Rochebardoul l'honneur et la grace d'être admises au nombre des Filles de saint François de Sales, de suivre leur Règle et de vivre de leur vie. Parmi ces postulantes de la première heure, nous mentionnerons Marie-Louise de Narvaez d'une noble famille de Madrid.

Elle naquit le 29 août 1728 ; le premier acte de sa mère fut de l'offrir à la sainte Vierge : c'était un instant après le baptême que l'absence du père avait fait différer ; cette pieuse dame prit Marie-Louise entre ses bras

et la déposant sur la pierre sacrée d'un autel de Marie, elle supplia la Vierge Immaculée de lui enlever bientôt sa fille si elle ne devait pas être une sainte. Cette mère chrétienne fut exaucée, sa fille vécut, elle fut une sainte. Un jour Marie-Louise, se trouvant au pied d'un autel de Notre-Dame, fut tellement touchée de la beauté et de l'amabilité de cette divine Mère, qu'elle lui dit : « Vierge sainte, puisque je n'ai rien à vous offrir, je vous consacre mon cœur et je vous promets d'être Religieuse; obtenez-m'en la grâce de votre divin Fils. » Elle fit ensuite un vœu de chasteté perpétuelle, renonçant même au droit que son bas âge lui donnait de le révoquer. Elle voulut qu'il fût inviolable, sans que l'on pût ni l'en dispenser, ni l'annuler. Elle soutint quelques années l'honneur de sa promesse : mais, ô mobilité des pensées humaines, ô vanité de nos résolutions ! elle ouvrit peu à peu son âme aux frivolités mondaines ; elle se complut dans les félicitations qu'on lui adressait sur sa beauté, son jugement, son amabilité naturelle ; elle prit plaisir à la lecture des livres profanes ; le vœu de son enfance lui parut un fardeau, et s'appuyant sur la faiblesse de l'âge où elle l'avait prononcé, elle souhaita qu'il fût invalidé. C'était là que Jésus l'attendait : il livra l'âme de sa bien-aimée à toutes les angoisses, à tous les remords ; et elle ne put faire cesser ses tortures qu'en renonçant à tous les plaisirs. Elle ratifia ses premiers engagements, et pour tirer vengeance de sa faiblesse, elle s'adonna à des austérités excessives.

Dès lors, elle ne soupira plus qu'après la vie religieuse. C'était le moment où les Filles de saint François de Sales s'établissaient à Madrid (1750). Marie-Louise de Narvaez sollicita et obtint la faveur d'être reçue au milieu d'elles. Lorsqu'elle fut près de franchir le seuil du cloître, elle éprouva une douleur impossible à décrire. Quitter son père et sa mère lui paraissait une cruauté, et embrasser la vie religieuse, une folie. Mais à peine eut-elle fait le pas décisif, qu'elle se trouva inondée de joie. Elle se plongea aussitôt dans la pratique des vertus religieuses, de l'abnégation surtout, et de l'humilité, et elle ne cessa d'y faire de merveilleux progrès.

Le 7 mai 1761, la Sœur de Narvaez fut élue Supérieure et s'empressa de remettre sa Communauté entre les mains de la Sainte Vierge. Déposée en 1767, elle dut, avant la fin de l'année, reprendre la place devenue vide par la mort de sa remplaçante. Le 4 juin 1768, il lui fut dit : « Je ne veux plus que tu vives en toi, mais en moi. » Elle s'appliqua dès lors à la pratique de la sainteté la plus sublime et fit le vœu de s'humilier en toutes choses. Elle le conçut en ces termes : « Doux Jésus, pour rendre hommage à votre Sacré Cœur, je fais vœu d'accomplir toutes mes actions en général et chacune en particulier, dans l'intention et le désir de procurer votre plus grande gloire, de ne chercher que l'abjection, l'humiliation et le mépris de ma personne. O Jésus humilié pour mon amour, faites que le feu de votre divine charité consume, embrase, anéantisse tout ce qui en moi n'aspire à vous et ne respire pas pour vous. Seigneur, je n'ai plus rien à vous offrir, je suis à vous sans réserve ni partage, et je veux vous appartenir irrévocablement dans le temps et dans l'éternité. » Puis, saisissant un instrument tranchant, elle se fit une blessure à l'endroit le plus rapproché du cœur, trempa sa plume dans le sang qui en découlait et signa cette offrande. Ce qui vaut mieux encore, elle garda cet engagement avec tant d'héroïsme, que c'était pour son âme une espèce de martyre de n'avoir ni humiliation ni souffrance. Jamais elle n'était rassasiée de ce mets si délicieux à son amour.

Cependant la Mère Marie-Louise touchait au terme de sa vie. Son activité déroba aux yeux de toutes ses Sœurs l'affaiblissement de ses forces, elle mettait les derniers fleurons à sa couronne. Le 29 mars 1789, elle dut se rendre à l'infirmerie et reçut les Sacrements le 5 avril. Une de ses Sœurs remarquant qu'elle remuait les lèvres lui demanda à qui elle parlait : « Je récite le *Te Deum* parce que j'espère que le bon Dieu va m'admettre dans sa gloire. » Et baisant amoureusement son Crucifix, elle rendit sa belle âme à celui qui l'avait créée. C'était le dimanche des Rameaux. En la prenant à pareil jour, Notre-Seigneur donnait à entendre qu'après

lui avoir fait une large part dans ses souffrances, il allait la faire entrer dans la Jérusalem céleste, au moment où on célébrait son propre triomphe dans la Jérusalem d'ici-bas.

Les documents tombés entre nos mains ne disent pas ce que la Mère de Narvaez et ses compagnes ont fait pour s'associer au mouvement qui portait au Sacré Cœur le peuple espagnol, mais nous ne pouvons douter qu'elles ne l'aient secondé.

La Mère Marie-Louise de Narvaez était encore Supérieure, lorsqu'elle eut une occasion d'exercer une fraternelle hospitalité envers les Sœurs qui allaient d'Annecy à Lisbonne pour y fonder un Monastère de la Visitation. C'était le 19 novembre 1783 : quatre Professes d'Annecy, conduites par la Très Honorée Sœur Thérèse-Auguste de Bernex, arrivèrent devant l'église de la Visitation de Madrid. Son Excellence Monseigneur l'Archevêque de Tolède leur présenta l'eau bénite et leur donna son anneau pastoral à baiser. Puis, il entra dans l'église, précédé de sa croix et de ses acolytes, et conduisit les voyageuses au pied du grand-autel. On chanta le *Laudate* qui fut suivi de la bénédiction du Saint-Sacrement. On les conduisit alors à la porte du Monastère où la Mère Marie-Louise et sa Communauté les attendaient. Les joies de l'entrevue, les consolations du séjour, les tristesses du départ, nous n'essaierons pas de les dire. Le 1<sup>er</sup> décembre, les cinq voyageuses se remirent en route. Elles arrivèrent enfin sur les bords du Tage où la noblesse portugaise s'était rendue en foule pour les accueillir et les accompagner à Lisbonne. Elles montèrent dans une grande barque à cent vingt rameurs, vêtus de velours et d'écarlate, et descendirent au port. L'Archevêque de Lacedémone, Vicaire Général du Cardinal Patriarche, les y attendait avec des carrosses pour les mener au Couvent royal des Carmélites où leurs Majestés s'étaient rendues. La façade du Monastère était illuminée et des corps de cavalerie étaient rangés vis-à-vis. A deux ou trois pas au dedans de la porte du cloître des Carmélites, les voyageuses trouvèrent Leurs Majestés et Leurs Altesses Royales debout ; elles se mirent aussitôt à genoux pour leur

rendre leurs respectueux hommages et en furent très gracieusement accueillies. Elles se rendirent alors au chœur des Religieuses où l'on chanta quelques Antiennes que termina la bénédiction du Saint-Sacrement. La Reine voulut alors leur faire voir la chapelle qu'elle avait érigée au Sacré Cœur dans l'intérieur du Monastère, et après les avoir assurées de sa protection, leur permit de se retirer avec leur escorte.

Leur maison n'étant pas encore habitable, elles passèrent aussi plusieurs semaines au Couvent royal de l'Incarnation où la principale noblesse et le haut Clergé ne cessaient de les combler de visites et de présents. Enfin le 28 janvier, veille de la fête de leur saint Fondateur, elles prirent solennellement possession de leur petit Couvent. Le lendemain, tous les genres de splendeurs concouraient à rehausser l'éclat de la cérémonie. On aurait dit que la capitale, dans ce qu'elle avait de plus illustre, remerciait François de Sales de lui avoir donné ses Filles. Enfin les chants cessèrent, les flambeaux s'éteignirent, et la porte de clôture se referma pour toujours.

Une fois rendues à elles-mêmes, les Religieuses s'appliquèrent à toutes les dévotions et à toutes les vertus de leur état; elles n'eurent garde d'oublier le Sacré Cœur. C'était leur vocation, elles furent heureuses de seconder le mouvement qui portait la Reine et tout son peuple à chercher leur appui dans le Cœur de celui par qui règnent les rois. Elles faisaient précéder la fête de ce Cœur adorable d'une Neuvaine publique pendant laquelle il y avait chaque jour exposition du Saint-Sacrement, Bénédiction et grand'Messe. Elles avaient aussi, tous les premiers Vendredis, une Amende honorable suivie d'un exercice de *l'âme dévote* par forme d'entretien avec Notre-Seigneur.

On le voit, sur quelque plage où les conduise la Providence, les Filles de saint François de Sales sont les vraies Filles du Sacré Cœur.

## CHAPITRE VII.

GRANDES VERTUS. — LA SŒUR RADEGONDE LE NOIR. — LA TRÈS HONORÉE MÈRE EMMANUEL DE COMPEYS. — LA SŒUR THÉRÈSE DE JÉSUS.

Revenons en France où nous appelons encore de grandes vertus. S'il est vrai que dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle on ait vu, dans le royaume de saint Louis, les caractères s'amoindrir et les saints diminuer à mesure que montait le flot du sensualisme et de l'impiété, il restait encore à la piété des oasis où florissaient dans leur éclat toutes les vertus chrétiennes ; c'étaient les Couvents de femmes, et, dans le nombre, nous citons les Monastères de la Visitation. Demeurés fidèles à leurs Règles, à leur esprit primitif et aux décisions de la sainte Église, ils n'avaient subi aucune décadence. A voir l'humilité, l'abnégation, la charité, l'obéissance qui régnaient dans les Maisons de saint François de Sales, on pouvait se demander si elles avaient beaucoup à envier aux temps héroïques, à l'âge d'or de l'Institut. Mettons en relief quelques-unes des grandes Religieuses qui appartiennent à cette époque. La première, Sœur Françoise-Radegonde Le Noir est l'ornement du Monastère de Limoges ; sa vie, riche tissu de grâces et de vertus peu communes, la met au rang des âmes les plus privilégiées ; dans la seconde, qui est la Très Honorée Mère Emmanuel-Amédée de Compeys, nous contemplerons une de ces âmes fortement trempées, qui sut unir, dans les postes nombreux où la Providence la conduisit comme Supérieure, cette sagesse pratique et cette énergie de caractère que réclament les emplois élevés et les temps difficiles. Enfin la troisième, Marie-Thérèse de Jésus nous fera admirer le surnaturel dans ses manifestations les plus extraordinaires.

§ I.

*La Sœur Radegonde Le Noir.*

Sœur Radegonde Le Noir entra dans le Monastère de Limoges, le 29 juin 1758 ; elle avait 18 ans ; elle prit l'habit le 3 septembre et fit profession l'année suivante. Radegonde attribuait sa vocation à Marie : « Je suis née, disait-elle, un jour qui lui est consacré, je suis entrée au Couvent vers la fête de la Visitation, j'ai fait profession dans l'octave de sa Nativité, cette bonne Mère m'a fait espérer que je mourrai un jour qui lui sera dédié. »

Elle était enfin toute à Notre-Seigneur ; il ne tarda pas à l'initier à ses desseins sur elle. Il lui apparut avec sa croix, se plaignant d'être seul à en soutenir le fardeau. Radegonde s'offrit à lui venir en aide, et il lui dit : « Ma fille, pour répondre aux desseins que j'ai sur toi, il faut me faire la donation de toi-même par une cédule écrite de ton sang ; tu la jetteras ensuite au feu pour montrer que le feu du divin amour doit consumer l'holocauste, demandes-en la permission à ta Supérieure. » Celle-ci y consentit. Notre-Seigneur prescrivit alors à sa victime de communier les premiers Vendredis de chaque mois en réparation des outrages faits à sa bonté. « Mais que pensera de moi la Communauté en voyant une toute jeune professe admise à communier plus que les autres ? » — A cette question de sa bien-aimée, Notre-Seigneur répondit d'un ton sévère : « Si vous ne le voulez pas, je ne vous y force pas ; je veux tout par amour, rien par contrainte. Je saurai bien trouver une âme qui sera plus docile que vous et à qui je transporterai toutes les grâces que je vous fais. » Elle alla trouver sa Supérieure et le confesseur de la Communauté qui lui permirent la communion demandée. Le Maître lui disait encore : « Si je te reprenais tout ce qui est de moi et que je ne te laissasse que ce qui est de toi, où en serais-tu ? »

Elle adopta les résolutions suivantes : « Tout à l'a-

mour et pour l'amour, c'est ma devise ; m'humilier et m'immoler, c'est mon continuel exercice. Plus de terre ni de créatures, ni de moi-même. »

Elle dut passer par les eaux amères de la désolation ; elle se vit assaillie de doutes contre la foi, de pensées de blasphèmes, de beaucoup d'autres tentations encore, mais Jésus lui dit : « Retire-toi dans mon Sacré Cœur, l'ennemi ne pourra t'y atteindre, l'âme parfaitement crucifiée est là comme dans une forteresse et en lieu de sûreté. Si le seul signe de la croix met le démon en fuite, la vie crucifiée le fait à plus forte raison, la réalité est plus que le signe. » Elle se demandait si la faim et la soif qu'elle avait de communier venaient du bon esprit. Notre-Seigneur lui dit encore : « L'âme tentée, d'un côté de se priver de la Communion, et de l'autre pressée d'en approcher, se trouve entre le loup ravisseur et le bon pasteur qui l'appellent chacun de leur côté. Elle ne sait auquel des deux elle doit aller, et craignant de n'être pas digne d'approcher du dernier, souvent elle se livre à l'autre. » Comme ces enseignements sont beaux ! quelle simplicité et quelle profondeur ! Ils se signent divins par eux-mêmes.

Françoise-Radegonde obtint de faire le vœu du plus parfait que Notre-Seigneur lui demandait, de même encore celui de ne jamais prendre d'autre sujet d'oraison que Jésus crucifié. Depuis lors elle ne vit guère que la croix. Si elle méditait sur la mort, celle de Jésus excitait sa confiance ; si sur le jugement, elle s'animait à la confiance dans la bonté d'un juge qui meurt sur la croix pour les pécheurs ; si sur l'enfer, les tourments qu'on y endure l'effrayaient moins que ne la rassuraient les souffrances du Rédempteur. Enfin, si sur le ciel ? Ah ! qu'il sera beau le ciel ! Jésus est mort sur la croix pour nous y préparer une place. Elle disait souvent : « Le beau livre que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié ! Dans les commencements je craignais de voir tarir une source où je puisais continuellement, mais j'avoue aujourd'hui qu'elle est intarissable et que plus on y boit à longs traits, plus elle est abondante. »

Ayant vu que les martyrs et ceux à qui l'esprit de



mortification a fait maltraiter leur corps en gardent éternellement les précieuses cicatrices comme une preuve indélébile de leur amour, elle désira, elle aussi, porter sur son corps cette marque de son amour. La Supérieure et le Confesseur lui permirent d'agir ; aussitôt à l'exemple de la sainte Mère de Chantal, elle grava sur son cœur l'image du Cœur de Jésus, non avec un fer chaud comme l'illustre Fondatrice, mais avec une brique brûlante de deux pouces de long sur un pouce de large. Elle s'imprima jusqu'à trois fois cette brique sur la chair nue pour renouveler sa blessure.

Vint pendant le jour où l'obéissance lui retira ses abstinences et ses mortifications. Il lui en coûta plus pour prendre ce train de vie commode qu'il ne lui en avait coûté dès le principe pour prendre une vie pénitente ; Notre-Seigneur la dédommagea par les contradictions et par la mortification du cœur et de l'esprit : cette mortification n'est-elle pas la meilleure ?

Voici quelques-unes de ses maximes : Vaincre ou mourir.

Il vaut mieux mourir bonne Visitandine que mourir à la Visitation.

Pour nous reposer, nous avons l'éternité.

Lorsqu'elle mourut, on était en 1791, le schisme des Constitutionnels était tout-puissant. Elle eut la certitude que les schismatiques s'empareraient de sa dépouille mortelle pour la déposer dans la terre : « Mon sacrifice est fait depuis longtemps, dit-elle ; » et quoiqu'elle détestât le schisme, elle se contenta de remettre son âme entre les mains de son Père céleste.

Après sa mort on aperçut les cicatrices des plaies qu'elle s'était faites à diverses reprises au cœur et aux bras ; toutes ses Sœurs vinrent les baiser. Ses membres avaient une flexibilité extraordinaire. Contre l'ordre de la nature, la sueur découla de son visage plusieurs heures après que l'âme eut quitté le corps, et ce fut en si grande abondance, qu'on la recueillit avec un linge longtemps conservé comme une relique.

## § II.

*La Très honorée Mère Emmanuel de Compeys.*

La Mère Emmanuel de Compeys nous offre sous un aspect tout différent un sujet d'édification non moins admirable que l'humble Sœur Françoise-Radegonde Le Noir. Celle-ci ne sortit jamais de son Monastère et se contenta de l'embaumer du parfum de ses vertus cachées ; celle-là, par son existence voyageuse, fit éclater dans un grand nombre de Couvents la plus sublime perfection. Sa vocation fut le fruit de l'éducation chrétienne qu'elle avait reçue à Annecy au sein de sa famille. Sa pieuse mère Élisabeth de Compeys de Songy lui avait inculqué ces belles et fortes maximes : « se vaincre toujours et ne jamais trahir son Dieu. — Ne rien refuser à la grâce. » Aussi lorsqu'en vertu de ces principes, elle sollicita de ses parents la permission de consacrer à Jésus sa personne et sa vie, ils ne purent s'y refuser. Cette vocation était le fruit de ce qu'ils avaient semé. Une fois admise à la profession (1732) elle ne tarda pas à être promue des moindres offices aux charges plus importantes, sans être jamais inférieure à aucun emploi. En 1758, elle est accordée comme Supérieure au Monastère de Montpellier et signala son passage en cette Maison par l'érection d'une chapelle en l'honneur du Sacré Cœur. Ce pieux monument fut élevé aux frais des membres de la Confrérie dont elle avait électrisé le zèle. Son sexennat achevé, elle est élue à Toulouse qu'elle gouverne six autres années avec non moins de sagesse et de succès. Mais Annecy ne consentait plus à prolonger encore son absence, elle fut rappelée et mise à la tête du premier Monastère. Sous son gouvernement on crut l'âge d'or revenu, tant la Mère Emmanuel faisait revivre en sa personne toutes les traditions d'une Supériorité selon le Cœur de Jésus. Avant qu'elle eût fini son second triennat, Monseigneur Biord, évêque de Genève, déférant aux désirs de Monseigneur de Barral, évêque de Troyes, lui demanda de quitter encore une

fois son cher Nussy, de s'éloigner de la *Sainte Source* pour en porter les eaux vivifiantes à une terre désolée par l'hérésie.

Le Monastère de la Visitation de Troyes, entraîné dans les erreurs du Jansénisme par son évêque, le triste neveu du grand Bossuet, était privé depuis 34 ans de la liberté de recevoir des sujets. Il n'y restait plus, en 1776, que six Professes, *vieilles et cassées* qui s'étaient adjointes pour le chant de l'Office et même pour les emplois, une quantité de filles jansénistes comme elles. Afin d'échapper à la destruction dont le temps les menaçait, elles s'étaient adressées à Monseigneur de Barral pour obtenir d'Annecy une Supérieure qui reconstituât leur Communauté. La Mère Emmanuel-Amédée arriva avec deux compagnes, les Sœurs Thérèse-Joseph Greyfié et Marie-Sophie Gardel. C'était comme une résurrection à opérer : le désordre était complet dans les affaires temporelles, il ne régnait pas moins au spirituel ; régularité, obéissance, piété, tout avait disparu, pour faire place aux défauts contraires. La courageuse Mère, aidée de ses deux collaboratrices, vint à bout, au prix de tous les sacrifices, de refaire avec ces ruines une Communauté de vraies Visitandines. Bientôt les filles qui habitaient indument le Monastère furent éconduites, et à leur place, la Mère Emmanuel admit successivement quatorze postulantes qu'elle reçut à la profession après les avoir pénétrées du pur esprit des saints Fondateurs. Son extrême bonté, sa patience inaltérable, ses manières nobles et gracieuses n'obtinrent pas le retour à Dieu des six vieilles professes récalcitrantes ; d'eux d'entr'elles seulement finirent par reconnaître leurs erreurs, les quatre autres s'affermirent dans leur révolte, elles se glorifiaient même de leur obstination en disant ironiquement aux deux converties : « le don de la persévérance n'est pas donné à tout le monde. » Il est à craindre qu'elles ne soient allées répondre au tribunal de Dieu de la désobéissance qu'elles ont gardée jusque dans la mort.

En 1783, la Mère de Compeys fut rappelée à Annecy, et dut laisser aux deux Mères Greyfié et Gardel qui lui succédèrent le soin de consolider son ouvrage. Revenue

dans sa Maison de profession, elle ne tarda pas à reprendre la direction du Monastère. Son gouvernement fut encore une fois celui du Sacré Cœur ; n'était-il pas le centre divin de toutes ses affections, et que voulait-elle, sinon attirer tout à Lui ?

Dans une circulaire datée de 1789 elle écrivit à toutes les Maisons de l'Ordre en ces termes : « Nous voyons avec grande édification le zèle de toutes nos Maisons pour la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, qui s'est encore renouvelée parmi nous dans ces temps orageux où la Religion et la piété souffrent chaque jour de nouvelles violences. Le Seigneur nous a sans doute réservé ce moyen pour ranimer notre foi et notre confiance en sa miséricorde. Ce trait de son amour, si propre à renouveler le nôtre, doit nous exciter de plus en plus à la pratique des vertus chéries de cet adorable Cœur : notre saint Fondateur nous nommant, par un esprit prophétique, les Filles de ce divin Cœur. »

Les catastrophes que prévoyait la Mère de Compeys ne tardèrent pas à venir ; sous le coup d'une proscription dont nous raconterons les rigueurs, elle fut obligée de s'expatrier. En 1792, elle dut confier à des mains étrangères les chères reliques des saints Fondateurs, et dit un éternel adieu à ce cloître tant aimé où elle avait espéré mourir. Ses Sœurs de Turin furent heureuses de lui donner un asile ; mais elle n'en jouit pas longtemps. Vers la fin de septembre 1798, un évanouissement prolongé annonça qu'elle touchait au terme de sa laborieuse carrière. Elle expira dans le Cœur de Jésus, heureuse d'adorer désormais dans les splendeurs du face à face le Dieu qu'elle avait servi et aimé sous les ombres Eucharistiques.

### III.

#### *La Sœur Thérèse de Jésus.*

Rosalie Albaret, en religion Sœur Thérèse de Jésus, naquit à Sommières en Languedoc le 28 janvier 1743<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous consacrons quelques pages à la notice qu'on va lire. Elle a pour objet la vie merveilleuse d'une humble Visitandine

Son père, Jean Albaret, cardeur de laine, appartenait à la religion protestante. Ayant arrêté son choix sur une jeune fille dont les qualités extérieures et les vertus aimables l'avaient charmé, il comprit que si elle venait à soupçonner qu'il vécût dans l'hérésie, jamais elle ne consentirait à accepter sa main. Il se mit donc à dissimuler, parut à l'église, laissa croire à sa fiancée qu'il partageait sa croyance, et le mariage eut lieu. Mais grande fut la désolation de la jeune femme lorsqu'elle apprit de son mari, le soir même de ses noces, qu'il était protestant. Elle fondait en larmes et se montrait inconsolable ; il fallut que Jean Albaret lui promît solennellement qu'elle aurait toujours pleine et entière liberté de suivre la religion catholique. Cette promesse adoucit un peu son chagrin ; mais dans la crainte que le contact intime qu'elle aurait avec l'hérésie ne déteignît sur sa foi, elle s'appliqua plus généreusement encore que par le passé aux pratiques de piété chères à son enfance, sans se prêter jamais aux concessions qui auraient mis sa conscience en péril.

Dieu bénit son mariage, elle eut dix enfants, et Rosalie vint au monde la dernière. Sa vaillante mère concentra sur elle ses meilleures sollicitudes et ne tarda pas à en recevoir la récompense. L'enfant laissa voir bientôt les qualités les plus heureuses, elle montrait pour le bien une précocité qui n'était pas de son âge. A quelle école apprit-elle à connaître les excellences de la virginité ? Toujours est-il qu'elle en goûta les charmes et s'engagea par vœu à ne jamais désertier sa blanche bannière. Mais

dont nous ne soupçonnions pas même l'existence, il y a quelques mois. Son nom nous a été révélé par le messager du Cœur de Jésus (février 1889) dans une étude biographique sur Madeleine de la Fare, Supérieure du Saint-Sacrement de Bollène et Fondatrice des Maisons d'Avignon et de Carpentras. Curieux de mieux connaître une âme qui se manifestait à nous dans la gloire de ses miracles, nous sommes allés droit à la source où nous espérons puiser des renseignements. La Très Honorée Mère Supérieure du Monastère de la Visitation d'Avignon (mai 1889) a daigné agréer notre requête avec une bienveillance exquise et a mis libéralement sous nos yeux tous les trésors de ses archives. La notice que nous offrons à nos lecteurs est donc tirée des documents les plus authentiques, réunis et mis en œuvre par des contemporains.

comme si elle avait entrevu dans les joies faciles de la vie ordinaire un péril pour cette angélique vertu, elle l'abrita sous la garde des austérités les plus effrayantes pour son âge ; déjà le jeûne et l'abstinence lui étaient familiers ; déjà cruellement ingénieuse à se flageller elle-même, elle torturait sa chair innocente et s'offrait à Jésus comme victime.

Sur ces entrefaites, Mgr de Montpellier vint à Sommières administrer la Confirmation. Rosalie, secondée par sa pieuse mère, parvint à éluder la vigilance de son père ; elle se mêla aux jeunes filles qui allaient recevoir le Saint-Esprit. On dit qu'au moment où il oignait l'enfant de l'huile sainte, Mgr vit descendre sur sa tête une colombe, pure et vivante image de Celui qui prenait possession de Rosalie pour toujours. Touché de ce prodige, l'évêque voua à la jeune fille un attachement qui se soutint aussi longtemps qu'il vécut.

La grâce de la Confirmation était venue à propos fortifier Rosalie contre les périls qui l'attendaient. Jean Albaret prétendait bien que ses enfants n'auraient pas d'autre religion que la sienne, il exigeait qu'ils l'accompagnassent au prêché et Rosalie elle-même n'en fut plus dispensée. Elle se soumit, mais par une attention spéciale de la Providence, elle ne comprit jamais un mot du discours que prononçait le ministre huguenot... Le père, soupçonnant qu'on le trompait, défendit qu'on sortit de la maison le dimanche avant que les messes de paroisse fussent dites jusqu'à la dernière. Rosalie trouva le moyen de déjouer la surveillance paternelle. Ayant appris qu'on disait une messe pour les officiers et les soldats invalides, elle y courait. La semaine lui avait paru longue s'il lui avait fallu jeûner d'un dimanche à l'autre sans participer aux divins mystères ; aussi se levait-elle de grand matin pour se rendre à l'église paroissiale. A son arrivée, les portes s'ouvraient d'elles-mêmes devant elle. Grand fut l'étonnement du pasteur lorsqu'il lui arriva de trouver les portes ouvertes. Il s'en prit au sacristain qui avait sans doute négligé de les fermer ; celui-ci affirma qu'il les avait fermées avec tout le soin possible. Comme le fait se renouvelait, on se mit

à faire le guet, et on surprit l'enfant au moment où les portes s'ouvraient d'elles-mêmes pour la laisser passer... Et le bon prêtre admirant ces attentions du bon Maître pour Rosalie, se demandait ce que deviendrait un jour cette enfant que prévenaient tant de merveilles. Le bruit de ce prodige se répandit parmi le peuple, l'éveil fut donné, et bientôt on raconta d'autres prodiges ; on se disait que Rosalie, ayant trouvé le ruisseau qui la séparait de l'église sorti de ses rives, et le pont couvert par les eaux, avait traversé le courant sans s'y enfoncer.

Cependant une lettre de cachet, accordée aux instances de sa mère, envoyait l'heureuse enfant au Couvent de la Providence, chez les Dames Ursulines de Montpellier. Là elle se trouvait délivrée des obsessions de son père qui n'épargnait rien pour l'entraîner dans l'hérésie. Comme elle était dans sa douzième ou treizième année, elle ne tarda pas à faire sa première communion.

Le moment arriva où son éducation étant achevée, elle quitta les Ursulines pour se rendre à Limoux chez les Sœurs de charité. Son séjour n'y fut pas long ; au bout de huit mois, elle dut s'en séparer, nous ignorons pour quels motifs. Il est probable qu'elle revint à Montpellier où elle était assurée de la protection de l'Évêque et y passa plusieurs années. Là, quelles que fussent les vicissitudes de sa vie extérieure, l'orientation de son âme vers Dieu resta la même, et le surnaturel demeura son élément. De célestes lumières visitaient son esprit, un feu divin consumait son cœur, Jésus était sa vie... Rosalie elle-même a jeté un voile sur ses communications intimes avec son doux Maître. Elle nous apprend seulement qu'il lui dicta une Règle pour la formation d'un Ordre nouveau qui se nommerait l'Ordre de la Croix. Les Religieuses auraient pour habit une robe écarlate, un manteau bleu avec un voile blanc ; une croix de bois sans Christ leur tomberait sur la poitrine. Le Christ manquait à la croix pour insinuer que la Religieuse elle-même devait être crucifiée sur ce bois comme victime. Notre-Seigneur commanda à sa servante de soumettre cette règle et cette vision à Nosseigneurs de Montpellier et de Lodève, ainsi qu'à M. de Lavergne,

grand vicaire et Prieur de Boissera. Ils décidèrent d'un commun accord que la voyante irait à Rome où ses visions l'appelaient, et ils lui donnèrent des lettres pour le Souverain Pontife; mais comme elle devait passer par Avignon, ils en écrivirent aussi à l'Archevêque de cette ville, légat du Saint-Siège dans le Comté-Venaissin, et le prièrent de lui accorder sa protection. L'Archevêque reçut avec bonté la voyageuse et sa compagne de route qui se nommait Eulalie; mais pour se réserver le temps d'examiner leur mission, et parce qu'il ne voyait pas le moment favorable pour un pèlerinage à la ville éternelle, il leur défendit de passer outre et leur assigna pour demeure le Couvent des Tertiaires de Saint-Dominique.

Tout en vivant dans cette maison, Rosalie avait la liberté d'en sortir comme les autres Tertiaires. Elle en usait pour vaquer plus aisément à ses exercices de piété, et comme elle n'aurait pu communier tous les jours dans la chapelle du Couvent sans se singulariser, elle allait aux églises voisines quérir son pain quotidien. Souvent l'extase venait l'y surprendre dans les ardeurs de sa prière ou de ses actions de grâces. On s'en aperçut, et bientôt on ne la désigna plus que sous le nom de la *Demoiselle aux extases*. L'Archevêque averti de ces rumeurs, résolut de l'enlever aux Tertiaires de Saint-Dominique pour la mettre dans un cloître où la curiosité de la foule ne pourrait plus l'atteindre; un événement miraculeux acheva de le décider.

Son Excellence avait assigné pour directeur à l'extatique un prêtre d'expérience et de vertu, le chanoine Vitalis; Rosalie lui donna toute sa confiance. Un jour, elle se sentit comme portée par une main invisible dans le cabinet de M. Vitalis où se trouvait un très beau crucifix d'ivoire. Une fois dans cet appartement, elle attachait sur le crucifix des regards d'amour.

Tout à coup, elle vit, au côté gauche du crucifix, une sueur de sang se répandre sur la plaie du Cœur; dire ce qu'elle ressentit à cette vue, c'est chose plus aisée à concevoir qu'à exprimer!

Le même jour, sur les quatre heures du soir, elle se



rendit à Saint-Didier pour y faire oraison... à peine y fut-elle entrée qu'elle se trouva comme liée à la croix, son cœur s'embrasa, elle sentit qu'elle allait retomber dans un de ses états extraordinaires et afin de ne pas attirer l'attention, elle sortit de l'église. Mais la force lui manqua pour aller bien loin et elle dut s'arrêter chez M. Vitalis, à quelques pas de là. Aussitôt, le sang du crucifix reparut. Le lendemain, Rosalie allait entendre la messe dans cette même église de Saint-Didier ; elle y entra dans un ravissement tel qu'on fut obligé de la porter chez M. Vitalis, elle avait l'air d'un mort plutôt que d'un vivant. On lui mit le crucifix entre les mains sur la poitrine, et tout à coup l'on vit un sang vermeil couler de la plaie du côté. Les témoins étaient M. Vitalis, M. de Baucet, curé de Saint-Didier, M<sup>elle</sup> Bonzelly, M<sup>elle</sup> Eulalie et la domestique de M. Vitalis, nommée Marthe. Tous constatèrent que ce sang était aussi vif, aussi limpide que le jour où il coula sur le Calvaire. Les deux prêtres prirent alors le Crucifix et le portèrent saignant encore à Mgr l'Archevêque qui se fit rendre compte du prodige. M. Vitalis assura à Son Excellence qu'avant le miracle, il n'y avait aucune trace de sang sur le Crucifix ; et au même moment, en leur présence et sous leurs yeux, le sang jusque-là visible disparut entièrement. L'Archevêque ne put maîtriser son émotion, il se découvrit et baisa respectueusement le Crucifix en disant : « Mes amis, je n'y suis plus : ne semble-t-il pas que Notre-Seigneur se manifeste en ce moment comme il fit autrefois dans un concile où un crucifix inclina la tête, après qu'on eut décidé un des articles principaux de notre Foi ? »

Néanmoins, le Prélat ne jugea pas à propos que Rosalie partît pour Rome. Rosalie dut donc renoncer à la fondation de l'Ordre nouveau dont Notre-Seigneur lui avait révélé la Règle et le vêtement, et s'ensevelir dans le cloître que lui assignait la volonté de ses Supérieurs.

C'est au 1<sup>er</sup> Monastère de la Visitation Sainte-Marie que l'Archevêque présenta sa protégée. La Très Honorée Mère Marie-Séraphique Olivier l'accueillit comme pensionnaire le 19 juillet 1771. On respecta les habitudes qui étaient chères à sa piété et en particulier sa commu-

nion quotidienne que suivirent encore les extases et les ravissements accoutumés.

Ces prodiges la signalaient à l'admiration de la Communauté, ses progrès dans la vertu charmaient tous les cœurs. Il lui en coûta peu pour exceller dans cet esprit de douceur et d'humilité qui caractérise le tempérament spirituel des Filles de saint François de Sales ; mais non contente d'être leur émule dans le bien, elle ambitionna l'honneur de leur appartenir par des liens plus étroits ; et persuadée qu'en obtempérant aux désirs de son Archevêque, elle entraît dans les vues de la Providence, elle demanda et obtint de prendre rang dans la Communauté parmi les postulantes. Elle fut donc admise en probation. Là, renoncer à sa volonté propre, mourir à ses inclinations naturelles, se détacher du moi dans ce qu'il a de plus intime et de plus délié, ce fut son ambition et sa vie. Bientôt le démon s'inquiéta de son ascension soutenue vers les plus hautes régions de la perfection religieuse, il résolut de paralyser son essor. Tantôt, il se montrait à elle sous les formes les plus hideuses et lui faisait d'épouvantables menaces. Tantôt, il la jetait du haut en bas d'un escalier... il en vint même jusqu'à la battre avec une barre de fer. Il l'aurait assommée et laissée pour morte, si la Sainte Vierge, apparaissant tout à coup, n'avait mis l'ennemi en fuite et rendu la santé à son enfant.

Le 21 juillet 1772, veille de sa prise d'habit, le bon Maître daigna lui apparaître à son tour, il enleva le cœur et le lui rendit avec quatre croix qu'il y avait gravées lui-même. La 1<sup>re</sup> représentait les douleurs aiguës qu'elle aurait à endurer par tout le corps ; la 2<sup>e</sup> les peines d'esprit et des tentations extraordinaires ; la 3<sup>e</sup> la crainte qu'elle aurait de ne pas marcher dans la bonne voie ; et la 4<sup>e</sup> enfin, la vue générale de ce que l'on penserait d'elle à son désavantage. Elle accepta ces croix comme le cadeau de ses fiançailles, et se déclara prête à recevoir encore toutes celles qu'il plairait à son Jésus de lui destiner.

La cérémonie de prise d'habit se fit le lendemain 22, à 4 h. du matin. On avait choisi cette heure matinale

pour se soustraire à l'empressement de la foule qui tenait Rosalie pour une sainte. En même temps qu'elle reçut l'habit des Filles de saint François de Sales, elle prit le nom de Sœur Thérèse de Jésus sous lequel nous la connaissons désormais.

Le crucifiement que le Sauveur lui avait prédit ne se fit pas attendre. Moins de deux mois après sa prise d'habit, elle se trouva dans une désolation intérieure si profonde que les angoisses dont son âme était torturée se peignaient au dehors dans une expression de tristesse indicible. Elle faisait véritablement pitié. Son doux Amour vint à son aide. Comme elle était clouée dans son lit par des douleurs rhumatismales, elle avait faim et soif de la sainte Communion. Le 4 septembre, Jésus lui apparut portant une hostie à la main. Des étincelles brûlantes sortaient de son Cœur sacré, et Thérèse de Jésus en était tout embrasée. A l'instant même, les ténèbres qui obscurcissaient son âme se dissipèrent, et Jésus voulut se donner à elle en lui offrant l'hostie où il était renfermé sous les apparences du pain. Mais elle la refusa, et dans la crainte qu'elle ne fût le jouet d'un artifice du démon, elle ne se mit pas même à genoux pour adorer. — « Ma Fille, lui dit Notre-Seigneur, ta défiance ne m'a pas déplu, mais je ne veux pas que tu doutes plus longtemps de la puissance de mon amour ; » et au même instant, sans qu'elle ouvrit la bouche, il la communia. Thérèse de Jésus sentit, au torrent de voluptés divines qui remplissait son âme, que véritablement elle possédait son Dieu.

Pour se perfectionner davantage dans l'esprit de son Institut, Sœur Thérèse de Jésus s'exerçait au plus complet dépouillement de toute chose. Un jour elle s'aperçut qu'elle tenait au crucifix qu'elle portait à son cou ; c'était bien son unique trésor, elle n'hésita pas à le quitter. Mais Notre-Seigneur lui dit : « Je veux te le rendre ; » et elle vit venir à elle ce petit crucifix porté sur les ailes de la toute-puissance divine qui le déposa entre ses mains... Bientôt il s'anima sous ses yeux, et elle l'entendit lui dire : « je prouverai par mon sang ma prédilection pour cette Communauté, avec ce sang j'imprimerai sur

elle mon cachet, je confirmerai ce saint Ordre sous les étendards de ma croix et sous le pressoir de mon amour.»

Le 3<sup>e</sup> jour après le recouvrement de ce crucifix, Notre-Seigneur l'enleva de son cou, sans que le ruban qui le soutenait fût endommagé. Et quelques jours après, aux Vêpres, il lui dit : « Cherche-moi, ma Colombe, et tu me trouveras. » Les Vêpres dites, elle alla prier sa Supérieure de chercher avec elle son Bien-Aimé... Bientôt elle entra en extase et vit, des yeux de l'âme, son doux Sauveur lui apparaître avec le crucifix à la main, et lorsqu'il fut arrivé à la tribune d'en haut, sur l'autel où était le cœur d'argent de Marie, sept gouttes de sang jaillirent du crucifix. — Alors, sur quelques paroles que la Sœur avait dites à l'infirmière dans son extase, la Supérieure, avec plusieurs Religieuses, alla prendre ce Cœur et le porta à l'infirmerie. M. Jean, confesseur de la Communauté, fut appelé et invité à l'ouvrir — il le fit, et trouva le crucifix, plié dans deux papiers, avec un sang aussi frais, aussi liquide que celui du Calvaire.

Le démon voulut punir Sœur Thérèse de Jésus des faveurs excessives que son doux Maître lui prodiguait ; il recommença ses vexations... Mais Notre-Seigneur apparut à son humble servante et lui présentant son Cœur : « Voilà, lui dit-il, l'asile où ton âme trouvera la paix ; voilà le tabernacle où tu dois te réfugier ; unis ton cœur imparfait au mien, afin que j'y règne avec tous mes dons. »

Que devint ce crucifix consacré par tant de miracles ? une page de la vie de Madeleine de la Fare nous le dira : un jour que Mlle de la Fare, alors pensionnaire au premier Monastère de la Visitation, causait joyeusement au fond du jardin, pendant la récréation qui suit le premier déjeuner, elle aperçoit soudain Thérèse de Jésus qui, sortant de la chapelle où elle avait communié, vient droit à elle, tenant son crucifix à la main. Elle l'applique sur la poitrine de Madeleine en disant à haute voix : « Seigneur, liez avec les liens de votre amour celle pour l'amour de qui vous avez été lié sur l'arbre de la croix. » Puis, fixant la jeune fille avec un regard inspiré : « Mademoiselle, ajoute-t-elle, vous serez Religieuse dans cette

maison ; » et elle disparaît lui laissant son crucifix entre les mains. La prophétie s'est accomplie, mais 36 ans plus tard, après les désastres de la grande Révolution. Madeleine de la Fare, depuis longtemps Religieuse et Supérieure des Adoratrices du Saint-Sacrement, cherchait à s'établir à Avignon avec sa Communauté renaissante... La Providence lui offrit les anciens bâtiments du premier Monastère de la Visitation, elle s'y installa... et ainsi se vérifièrent les paroles de Thérèse de Jésus : « Mademoiselle, vous serez Religieuse dans cette maison. »

Le démon ne tarda pas à rouvrir le feu de la persécution. Son but était moins de vaincre la vaillante Novice que de la faire sortir du Monastère, en suscitant à sa profession obstacles sur obstacles. Comme s'il avait reçu tout pouvoir sur les organes et les membres de sa victime, il la jetait dans les états les plus extraordinaires et lui faisait faire les mouvements les plus insolites et les folies les plus extravagantes ; tantôt il la frappait de mutisme, et il lui était impossible de prononcer une parole ; tantôt elle poussait des cris à glacer d'effroi ceux qui l'entendaient, tantôt elle proférait d'affreux blasphèmes ou se répandait en injures. C'étaient tous les signes d'une vraie possession... Elle ne reprenait la libre disposition d'elle-même qu'au moment où on lui rendait le scapulaire qu'elle tenait de la Sainte Vierge. En d'autres occasions saint François de Sales venait la consoler. Un jour qu'elle était dans le paroxysme de ses fureurs et qu'aucune force humaine ne venait à bout de contenir ses emportements, on lui mit sur le cou l'étole de saint François de Sales que sainte Chantal elle-même avait brodée, et aussitôt elle devint calme. Le Saint au même instant lui apparut et lui dit : « Ma fille, vous serez Religieuse dans cette maison, malgré tout l'enfer. »

Cependant le temps de l'admettre à la Profession approchait... et les partis se dessinant, on pouvait prévoir qu'elle serait difficilement admise. Elle avait pour elle les vertus les plus charmantes qui lui gagnaient les cœurs. Dans les temps de répit que son ennemi lui laissait, elle était pleine d'aménité, charitable, toujours

prompte à faire plaisir et aimée de la Communauté. Elle portait l'amour des saintes observances et l'horreur de la singularité jusqu'à offrir de laisser ses communions, si la Communauté le désirait. Elle trouvait ses délices dans la vie cachée; le recueillement et le silence faisaient son bonheur... En récréation elle était toute à toutes, et charmait son entourage par sa gaité modeste, par sa simplicité naïve, par les récits des grâces qu'elle recevait de son Jésus. Voilà ce qui disposait les âmes en sa faveur.

Mais elle avait contre elle les états extraordinaires dans lesquels le ciel et l'enfer la mettaient tour à tour. Ses extases étaient fréquentes : il lui suffisait d'entendre prononcer n'importe où, le Nom de son Bien-Aimé, et elle tombait à genoux, ravie en Jésus, sans mouvement aucun pendant des heures entières, jusqu'à ce qu'elle revint à elle par un commandement de l'obéissance. Ces ravissements surprenaient, inquiétaient aussi les Sœurs qui en étaient témoins... elles y voyaient un écueil pour cette régularité, cette simplicité d'allure si recommandée aux Filles de saint François de Sales. Ainsi les faveurs du ciel faisaient de Thérèse de Jésus un embarras pour la Communauté; mais les violences de l'enfer en faisaient un scandale; elles effrayaient les jeunes Religieuses qui répugnaient à voir dans cette démoniaque, dans ce jouet des haines infernales, la compagne de leur vie pour toujours.

Telles étaient les dispositions des esprits, lorsqu'arriva le jour décisif. On en vint aux voix et rien ne prouva mieux que le résultat obtenu, à quel point Notre-Seigneur est le maître souverain des cœurs qu'il incline comme il lui plaît. Thérèse de Jésus fut reçue à l'unanimité.

Pour mieux la dérober encore à la curiosité de la foule, on devança pour elle l'heure de son sacrifice; elle fit sa profession à minuit, le 22 juillet 1773. L'agitation des jours précédents avait fait place à la sérénité la plus paisible. En sortant du drap mortuaire, elle était en extase et y resta jusqu'à la fin de la cérémonie. Dès qu'elle eut communié, elle sentit que son doux Amour

lui avait fait au cœur une plaie d'où il sortait du sang. Elle en serait morte, si Notre-Seigneur n'avait commandé à saint Michel d'élargir la plaie avec une lance pour donner de l'air au sang. La cérémonie achevée, on fut obligé de la porter, tant elle était ravie et hors d'elle-même; mais comme elle était fort lourde, les six Sœurs qui la portaient, durent la déposer sur quatre chaises, rapprochées pour la recevoir. Là on la délaça, et l'on vit sur la chemise du côté du cœur, une tache de sang frais et vermeil de la largeur d'un écu de 6 livres. On la monta ensuite à sa chambre, comme un corps mort; et l'une des porteuses invita les plus jeunes à voir d'où ce sang venait. Elles regardèrent le plus modestement possible, et virent une plaie dont l'ouverture était large de 4 à 5 lignes avec les trois pointes que fait un coup de lance. le sang paraissait meurtri dans la chair. Thérèse de Jésus garda la cicatrice de cette plaie, qui, habituellement fermée, se rouvrait aux grandes solennités.

Il est à remarquer qu'après sa profession, elle n'eut plus à souffrir des attaques extérieures du démon. Quant aux faveurs extraordinaires qui lui venaient du ciel, elle continua d'en jouir, mais tempérées de telle façon, qu'elles n'entravaient pas son activité dans les différents emplois confiés à sa sollicitude.

Elle fut successivement Maitresse des pensionnaires, Portière du Couvent et Maitresse des novices. Lorsqu'elle reçut cette dernière charge, on crut voir renaître la B. Marguerite-Marie. C'était le même zèle du bien des âmes, la même intelligence des voies surnaturelles, la même union à Dieu, le même amour de Jésus.

Cependant les années emportaient le XVIII<sup>e</sup> siècle dans leur cours. Louis XV avait vécu, et Louis XVI montait sur un trône mal assis, que ne tarda pas à renverser le flot des soulèvements populaires. La chute du trône amenait celle de l'autel; en même temps que la royauté, la religion était condamnée à périr. Bien que les meneurs du mouvement révolutionnaire dans le Comtat-Venaissin eussent arboré le drapeau français et appelé les terroristes dans leurs murs, les lois d'ostra-

cisme furent appliquées plus tardivement dans Avignon que dans les autres provinces ; et comme nous l'apprend une lettre de Sœur Thérèse de Jésus à son neveu, en date du 8 mai 1792, les Filles de François de Sales n'avaient pas encore été contraintes à cette époque de sortir de leur maison. Leur Communauté, disait-on, était trop nombreuse pour que l'on pût fournir sa pension à chaque Religieuse ; et toutes étaient si fermement décidées à ne pas retourner dans le monde qu'elles aimaient mieux mourir mille fois. Cependant le jour vint où elles durent se séparer. Thérèse de Jésus se rendit d'abord chez Madame de la Fare, alors Supérieure des Sacramentines de Bollène. C'était cette même Madeleine de la Fare dont elle avait prédit la destinée 20 ans auparavant, au premier Monastère d'Avignon. L'accueil fut hospitalier, mais précaire. L'année suivante la Mère de la Fare, expulsée de son Couvent, vit treize de ses Filles, passer de la prison de Bollène à celle d'Orange, d'où elles ne tardèrent pas à se couronner, sur l'échafaud, des roses empourprées du martyre.

Thérèse de Jésus s'en était allée à temps chez des parents qu'elle avait dans le Roussillon ; mais ne trouvant plus de sécurité sur la terre de France, elle entra en Espagne avec plusieurs de ses compagnes, et après bien des vicissitudes, vint s'établir à Sarragosse où elle séjourna 8 ans ; et c'est de là qu'elle partit pour fonder la Maison de Calatayud avec 12 Religieuses de France. Elle était donc encore à Sarragosse lorsqu'elle eut, en 1799, une révélation sur les destinées de l'Espagne. Écoutons le récit qu'elle en a laissé elle-même : « Je vois souvent, sans savoir comment, d'un côté un sceptre de fer, et de l'autre un sceptre d'or que la Sainte Vierge tire du Cœur Sacré de Jésus. De chacun de ces sceptres sort une voix différente ; la première crie : « Châtiment sur l'Espagne ! » et la seconde dit avec autant de douceur que de force : « Ce n'est que par une foi pratique que le clergé séculier et le clergé régulier seront maintenus en Espagne, et que les armées espagnoles deviendront invincibles. Que de nombreuses missions convertissent les armées dans tout le royaume et le voilà sauvé ! Fais dire ces choses à celui



qui est le roi, malgré toute la peine que tu auras de le faire. » En effet, nonobstant toutes ses répugnances, Thérèse de Jésus soumit ces idées aux lumières de son Confesseur, en demandant sur son nom un secret inviolable. Loin de n'y voir que les rêveries d'un cerveau malade, le Confesseur envoya cette révélation, en 1799, à Mgr l'évêque d'Orense, par l'entremise de Monsieur Pradel, prêtre français, pour que Sa Grandeur en fît l'usage que lui dicterait la prudence. Mgr d'Orense soutenait de ses aumônes une quantité de prêtres émigrés. Il les consulta, et ils jugèrent plus dangereux qu'utile de produire cette vision à la Cour : Il était à craindre qu'émanant d'une française, elle ne fût pas reçue et n'amenât l'expulsion des ecclésiastiques émigrés : c'est ainsi que les vues de la prudence humaine lient les mains au Tout-Puissant, et paralysent sa miséricorde qui a coutume de traiter avec respect la liberté des hommes.

Neuf ans plus tard, lorsque les armées napoléoniennes envahirent la Péninsule, on demandait à Sœur Thérèse de Jésus ce qu'elle pensait des événements, et s'il ne lui semblait pas que le sceptre de fer prévalût sur le sceptre d'or : elle répondait constamment : « Je vois une main invisible qui empêche de faire tout le mal qu'on voudrait. » Réponse qui portait ses compagnes à croire que le mal n'était pas sans remède et que le salut de l'Espagne dépendait de l'emploi des moyens que la Vierge avait recommandés. Six ans après cette révélation, en 1805, la Sœur Blaisine Chanorier, qui remplissait à Saragosse les fonctions d'infirmière, attestait solennellement l'avoir copiée sur l'original qu'en avait écrit la Très Honorée Mère Thérèse de Jésus Albaret.

Nous ne savons presque rien des dernières années de sa vie et nous ignorons la date de sa mort. Depuis deux ans des plaies survenues aux talons la faisaient beaucoup souffrir et la confinaient dans sa chambre. Pendant quelque temps, on la descendait tous les jours à la Chapelle pour qu'elle y communiât. Six mois avant sa mort, elle cessa d'être transportable. On lui apportait la sainte Communion le dimanche et les jours de fête. C'étaient là ses bons jours. L'édification qu'elle avait donnée dans

sa patrie se soutint en exil jusqu'à ses derniers moments. Elle paraissait toute perdue en Dieu, également indifférente à la vie et à la mort. Elle expira, ayant gardé jusqu'à la fin pleine connaissance et dans une sérénité parfaite. — Ainsi meurent les Saints !

Si extraordinaires que paraissent à nos lecteurs les faits que nous venons de raconter, il ne leur est pas permis de les reléguer parmi les fables ou les légendes qu'a brodées une crédulité naïve. Rien n'est plus historique que notre récit : nous n'avons consulté que des documents incontestables, c'est-à-dire la Vie de Thérèse de Jésus écrite par elle, et les mémoires rédigés par ses contemporaines. Peut-on mettre en doute leur témoignage ? Elles sont probes et bien informées. Elles racontent ce qu'elles ont entendu de leurs oreilles, ce qu'elles ont vu de leurs yeux. Elles ont vu le sang que la lance de l'Archange a fait couler, les contours de la plaie qu'elle a faite. Elles ont entendu les prophéties dont elles affirment l'accomplissement. Les pièces de conviction n'ont pas péri. Le crucifix miraculeux, resté jusqu'à la fin le trésor de Madeleine de la Fare, se conserve comme un héritage parmi ses Filles. Et le Cœur de Marie, ce cœur d'argent n'a pas péri ; il est encore un instrument de miséricorde. Je l'ai vu, je l'ai vénéré. Les étonnantes condescendances du Sauveur pour sa bien-aimée se retrouvent équivalement dans la vie des Gertrude, des Mechtilde ou de leurs émules en sainteté et en amour. Enfin rien de plus ordinaire dans la vie des Saints que les vexations diaboliques : et pour ne pas sortir de notre siècle, les mauvais traitements que le démon infligeait au vénérable curé d'Ars le cèdent-ils beaucoup aux violences qu'il faisait subir à Sœur Thérèse de Jésus ?

Dans un siècle qui s'évertuait à bannir toute intervention divine du milieu des choses humaines, il plaît à la Providence de manifester le surnaturel ; de l'incarner dans une humble fille et d'en faire la condition de sa vie. Il est l'honneur de son enfance, l'appui de sa jeunesse, le couronnement de ses derniers jours. Et parce qu'il y a pour l'homme un surnaturel qui descend d'en haut, le divin, et un surnaturel qui monte d'en bas, le

diabolique ; l'un et l'autre se rencontrent dans la vie de Thérèse de Jésus. Son cœur est le théâtre d'une lutte pleine d'une austère grandeur. Repousser les assauts de l'enfer, seconder l'appel de la grâce et s'abandonner aux mouvements de l'Esprit-Saint, c'est son mérite et sa victoire.

Thérèse de Jésus mérite de prendre place dans les annales de la sainteté, après les grandes Moniales du moyen âge ; et plus jeune de tout un siècle que Marguerite-Marie, elle accrédite sa merveilleuse histoire, en la reproduisant en elle dans tout ce qu'elle a de plus extraordinaire et de plus divin.

## CHAPITRE IX.

ANNÉE SÉCULAIRE DE L'ÉTABLISSEMENT DE LA DÉVOTION  
AU SACRÉ CŒUR AU NOVICIAT DE PARAY  
ET NOUVELLES RÉVÉLATIONS.

### § I.

C'est pendant le troisième triennat de la Mère de Compeys à Annecy, qu'arriva la première année séculaire de la dévotion au Sacré Cœur, 1785. Dans tous les Couvents de l'Ordre, cet anniversaire fut célébré avec une solennité extraordinaire ; dans tous, il produisit un renouvellement de ferveur ; comment ne pas remercier Notre-Seigneur pour les résultats obtenus ? comment ne pas reconnaître la main de la Providence dans ce développement que rien n'avait arrêté ? Le Sacré Cœur était partout connu, adoré, glorifié ; il était loué dans toutes les langues que les catholiques parlaient ici-bas. Depuis plus de cinquante ans, son culte avait franchi les Pyrénées, et récemment encore le Portugal, affranchi de la tyrannie de Pombal, venait, par l'entremise de sa reine Maria, de faire amende honorable au Sacré Cœur et à la Compagnie de Jésus. Cette durée et ce progrès séculaires rendaient hommage à la main toute-puissante qui avait tout conduit.

A Paris et à Saint-Denis, le jour choisi pour la fête fut le 20 juillet 1785. Il y eut dans les cinq Monastères, exposition du Saint-Sacrement et sermon avec grand concours de peuple. A Orléans, la cérémonie fut reculée jusqu'au 24 octobre ; un ancien Jésuite, le Père Dervillers, que nous avons déjà rencontré, prêcha avec une ardeur incomparable. Son discours ne lui concilia pas seulement l'admiration de ses auditeurs, mais il les pénétra des sentiments dont son propre cœur était rempli pour ce divin Cœur. Il fit une amende honorable, en chaire, une

torche à la main, et ce spectacle tira des larmes de tous les yeux. Ce zélé missionnaire donna aussi trois jours de retraite à la Communauté avant la rénovation des vœux, faveur d'autant plus appréciée qu'elle était plus rare depuis la suppression de la Compagnie.

Le Monastère de Paray ne célébra sa fête qu'en 1786. Il avait choisi le 21 juin, jour mémorable, où cent ans auparavant, la respectable Sœur des Escures portait au chœur l'image que les Sœurs du noviciat avaient honorée en 1685. On eut l'exposition du Saint-Sacrement toute la journée : elle fut employée à remercier le Seigneur de la grâce qu'il a faite à l'Institut et au Couvent de Paray en particulier, en leur faisant don de son divin Cœur. Mais laissons parler les Sœurs elles-mêmes : Circulaire, 10 juillet 1786. « Après la bénédiction du Saint-Sacrement, nous fûmes en procession à la chapelle du jardin, en chantant les Litanies : nous avons décoré l'autel de notre mieux, et sur deux crédences, placées de chaque côté de l'autel, étaient posées les deux châsses qui contiennent les précieuses reliques dont nous sommes dépositaires, le Père de la Colombière et notre Vénérable Sœur Alacoque. Ce ne fut pas sans attendrissement que nous y entrâmes, voyant les ossements de cette sainte Religieuse presque à la même place où nos Sœurs anciennes nous ont dit qu'elle avait été trois heures en oraison, après qu'on eut béni cette chapelle 7 septembre 1688. Nous fîmes toutes une consécration au Sacré Cœur, et nous retournâmes en chantant le *Te Deum*, pénétrées de reconnaissance pour notre divin Sauveur qui nous a choisies, non à cause de nos mérites, mais par pure grâce et privilège, pour être les filles aînées de son Divin Cœur. »

La dernière Lettre circulaire de la Visitation de Dijon, datée du 16 juillet 1789, décrit les fêtes qui solennisèrent le centenaire de l'établissement public de la dévotion au Sacré Cœur dans l'église du Monastère. « Le dimanche dans l'Octave du Sacré Cœur de Jésus, nous avons eu la consolation de célébrer ce précieux anniversaire. Nos fêtes solennelles se passent maintenant avec une grande simplicité, nous n'avons pu donner à celle-ci

toute la célébrité que nous aurions désirée. Nous avons tâché de suppléer à la pompe extérieure par la préparation intérieure des cœurs et les pratiques usitées parmi nous à l'approche des grandes fêtes. Nous eûmes le Saint-Sacrement exposé dès les premières Vêpres, et toute la journée du dimanche. Il y eut quatre petits motets chantés en musique pendant la Messe solennelle et le soir à la bénédiction. Nous terminâmes cette fête par une procession où nous chantâmes le *Te Deum*. A la tête de la procession marchait en façon d'étendard, le premier tableau du Sacré Cœur peint d'après l'idée qu'en donna notre Sœur Marguerite-Marie Alacoque. Ce tableau était posé sur une moire d'argent, environnée et couronnée de fleurs. Notre Très Honorée Mère portait une figure en relief du Sacré Cœur ; elle était entourée de quatre élèves habillées en anges, portant des flambeaux et jetant des fleurs sur son passage. La procession se rendit en très bel ordre dans la chapelle du Sacré Cœur au fond du jardin ; là, nous nous consacrames toutes de nouveau à son culte. »

## § II.

Les fêtes de l'année séculaire avaient sans doute excité un renouvellement de dévotion au Sacré Cœur dans les Monastères de la Visitation ; mais pour en conserver les effets, et plus encore pour préparer les Visitandines aux périls d'un prochain avenir, Notre-Seigneur daigna manifester les desseins de sa miséricorde sur ces privilégiées de son amour. Il apparut dans une série de visions à une Religieuse de la Visitation dont le nom est resté inconnu, et lui commanda de communiquer ses révélations à la Mère Emmanuel-Amédée de Compeys, pour que celle-ci les envoyât dans une circulaire à tous les Monastères de l'Ordre. Voici cette pièce en abrégé, elle est datée du 2 avril 1787.

« L'affaire qui m'amène aujourd'hui m'est d'autant plus chère qu'elle me permet de vous offrir l'hommage

de ma tendre dilection, et de vous faire part d'une chose qui tend à la gloire de Dieu et au bien de notre Institut. C'est une Religieuse de notre Ordre qui a été forcée par le vœu d'obéissance de la manifester : mais on demande le secret le plus inviolable sur le nom du Monastère où ce fait s'est passé.

« Notre-Seigneur, dit cette Religieuse, m'est apparu dans sa sainte Humanité : Il tenait en main un cœur ouvert plein d'autres cœurs plus petits, et entouré d'épines aiguës ; quantité de boules noires le serraient fortement de toutes parts, et par la pression qu'elles exerçaient sur les épines, le blessaient profondément. Et ce divin Sauveur me dit : « Aime, adore, vénère ce Cœur ; fais-le aimer, adorer, vénérer ; vois si tu peux plonger les hommes dans cette ouverture sacrée ; mais surtout ranime et fortifie la flamme d'amour dans mon petit peuple de la Visitation. Je ne veux pas un amour en paroles, je veux un amour d'imitation. Regarde mon Cœur, il est composé de trois flammes qui se terminent en une ; c'est la volonté de mon Père unie à la mienne, elle brûle du désir d'enrichir les hommes et de les sauver. A présent, mon Cœur est foulé aux pieds, méprisé, oublié ; ces boules noires sont les âmes qui me reçoivent indignement dans la sainte Communion, elles me blessent et laissent dans mon Cœur l'empreinte de la blessure. Les épines sont les crimes des hommes. Les petits cœurs que tu vois renfermés dans le mien, sont les âmes choisies qui me servent avec fidélité ; ils sont en petit nombre : je te charge de dilater cette ouverture en faisant savoir à la Supérieure d'Annecy combien je souhaite que la dévotion à mon Sacré Cœur s'accroisse dans l'Institut, ainsi que la conformité au bon plaisir de Dieu ; afin que chaque Visitandine unisse sa volonté à celle de mon Père et à la mienne et ne forme avec elles qu'une seule volonté. »

« Dans une autre apparition, elle aperçut une Religieuse de la Visitation tenant un cœur enflammé et rayonnant sur lequel on voyait trois portes fermées par des clefs d'or. Et Jésus posant la main sur l'épaule droite de cette Visitandine, la nomma Marguerite-Marie Alacoque.

« Voici, dit-il, ma bien-aimée, et la confidente des secrets de mon Cœur. Je prends en elle mes délices, et par elle je fais le bonheur de plusieurs autres. Toi, tu seras une seconde Marguerite-Marie, si tu ranimes dans la Visitation la dévotion due à mon Cœur et si tu le fais avec force. Je veux que cet Institut soit le destructeur de lui-même pour vivre de la vie de mon Cœur. Et si celles qui le composent sont de fidèles et vraies filles de mon Cœur, je les défendrai contre les attaques de leurs ennemis et pas une ne se perdra. Je saurai confondre ceux qui voudront leur nuire. »

« Je demandai ensuite la signification des trois clefs. Le bon Maître me répondit : « l'ouverture du milieu est celle où a reposé Marguerite-Marie et où je devais reposer moi-même avec toutes les âmes choisies qui auraient détruit en elles l'amour-propre ; c'est l'asile de la puissance et de la sagesse : de la puissance qui opère des choses merveilleuses dans les cœurs droits et sincères, et attire en eux le feu du saint amour ; de la sagesse qui les remplit de lumière et leur découvre les moyens de sanctification employés pour le salut des âmes. La seconde porte est celle de la miséricorde et de l'amour ; la miséricorde attire, excite, triomphe du cœur des pécheurs et se les unit en leur communiquant les divines flammes dont mon Cœur est embrasé. La troisième porte est celle de la justice : de là sortira le châtement de ceux qui se révoltent et méprisent le Cœur de Dieu en péchant et en s'opposant encore à la dévotion au Sacré Cœur. Ils seront éternellement punis, s'ils ne s'amendent. » Je demandai pourquoi cette porte avait une clef d'or, et Jésus me répondit : « parce que l'attribut de la justice est égal aux autres. Je n'attire personne par force, mais tout par amour. Si l'attribut de ma miséricorde n'est pas glorifié par la conversion des pécheurs, ma justice le sera par leur punition, et tout retournera à ma gloire. »

« Une troisième apparition fit voir à cette Religieuse les deux premières portes ouvertes, tandis que la troisième était fermée, et Notre-Seigneur lui dit : « Entre, toi et mon petit peuple de la Visitation, par la porte du milieu ; les clefs pour y entrer sont le recueillement, l'amour, la



petitesse ; que ta volonté et ta pensée soient toujours tournées vers mon Cœur et le culte qui lui est dû. Détruis toute pensée humaine et tout retour sur toi-même ; que les battements de ton cœur soient autant de désirs empressés de te perdre dans le mien ; tu imiteras ainsi les Bienheureux du ciel qui sont en de continuels transports de joie et se transforment en moi. Tu participeras à ce mouvement de perpétuel amour qui me porte vers l'homme. Comme la cire se fond au feu, je veux que ton cœur se fonde et se perde dans le mien, et je te ferai part des plus intimes secrets de mon Cœur. Sois petite, sois humble en toi-même et envers le prochain, et je t'agrandirai devant tout l'univers, et je te donnerai une magnifique récompense à cause du culte que tu auras rendu à mon Cœur. La deuxième porte, celle de miséricorde et d'amour, est réservée pour les âmes que le petit peuple de la Visitation engagerait à se consacrer à mon Cœur. La porte de justice n'est point pour la Visitation ; mais ne tarde pas à entrer dans cette porte du milieu, puisque je t'en donne la possession avec celle des trésors qui y sont renfermés : ils sont pour toi et pour mon cher peuple de la terre promise. Cette terre ne sera jamais ébranlée, elle n'aura pas de fin, j'y nourrirai mes brebis jusqu'à la vie éternelle d'une nourriture douce et salutaire qui est l'onction de ma grâce ; c'est une herbe amère à la nature, mais elle produit les fruits d'un bonheur sans fin. »

« Dans une quatrième vision, la même Privilégiée aperçut un Cœur percé dans une nuée lumineuse et dardant ses rayons sur une quantité de globes rangés en cercle ; à chacun d'eux se rattachaient, par un fil d'or, d'autres globes plus petits, et tous avaient un cœur orné d'ailes resplendissantes dont le mouvement était continu. « Je compris, dit-elle, que cet ensemble se rapportait à l'Institut de la Visitation lequel recevra par la dévotion au Sacré Cœur, une abondante effusion de grâces, de clartés, d'inspirations et de dons sublimes ; et il me fut dit que le cœur élevé sur la nuée était celui de Jésus. Il répand constamment ses lumières sur les globes rangés en cercle et ceux-ci les renvoient à leur tour aux petits globes

et à quelques cœurs dispersés çà et là; parce que Jésus ayant été obéissant jusqu'à la mort de la croix prend ses délices dans la vertu d'obéissance, et communique ses lumières aux Supérieures de chaque Monastère, afin que toutes les Religieuses en obéissant aux conseils et aux ordres de leurs Mères, les regardent comme les députés et les envoyés de son Sacré Cœur. Le fil d'or qui relie tous les globes à un seul signifie la force de la charité et l'union fraternelle qui doit régner dans tout l'Institut et dans chaque Monastère en particulier; tant que ce lien sacré durera, Jésus attirera par sa grâce tous les cœurs à son amour. Le battement d'ailes des petits cœurs est l'emblème du zèle, de l'empressement, du désir que doit avoir chaque Fille de Sainte-Marie de rendre gloire au divin Cœur de Jésus. Les petits cœurs dispersés représentent ceux qui se laissent attirer à la dévotion à ce Cœur adorable. »

« Une dernière apparition fit voir à la Religieuse un essaim d'abeilles qui allait de tous côtés, sans se poser nulle part. « Jésus, Roi des abeilles mystiques, lui dit-on, vole ainsi avec sa suite de sublimes vertus, tantôt dans un cœur tantôt dans un autre; mais rencontrant partout des obstacles, il est contraint, pour trouver des âmes vides et sans attachement à la terre et au péché, de s'enfuir dans sa ruche mystique, c'est-à-dire à la Visitation. C'est là, dans les cœurs solitaires et ardents, qu'il veut composer le miel de l'amour et la cire de la foi qui fait connaître le néant des choses créées et le prix de la constance, générosité et persévérance dans la charité. »

« J'ai cru, dit en terminant la Mère Emmanuel-Amédée, devoir transcrire fidèlement ce récit pour obéir aux ordres de Dieu, qui a commandé à la personne qu'il favorise de grâces si particulières de nous en faire part pour le communiquer à notre cher Institut, afin d'y augmenter de plus en plus la dévotion au Sacré Cœur. »

Ces communications furent reçues avec reconnaissance et produisirent un redoublement de ferveur; mais comment furent-elles comprises? Il est probable qu'un certain nombre de Religieuses, le plus grand nombre même,

ne virent d'abord dans les faveurs annoncées qu'une promesse de protection temporelle, une sauvegarde toute-puissante qui soustrairait la Visitation aux catastrophes dont les autres Ordres seraient les victimes ; et nous avouons volontiers qu'une lecture superficielle du texte conduit à cette interprétation quelque peu judaïque. Mais pour peu que l'on veuille avoir l'intelligence de cette prophétie, on s'aperçoit qu'elle n'a pas surtout pour objet des biens temporels. Ce que le Sauveur garantit, ce n'est pas l'intégrité des murailles, ni la sécurité de la vie commune, ni la libre pratique des observances, tout cela pourra périr ; et en effet la Visitation eut le sort commun des autres Ordres, elle fut frappée comme eux ; elle vit ses membres chassés et dispersés, ses Monastères vendus, profanés ou renversés. Et cependant la prophétie reste sauve ; car il est une grande et sainte chose qui n'a pas péri, c'est l'attachement aux observances, l'amour de l'Institut, et la volonté d'en garder la règle et les traditions dans la mesure que le comportaient les circonstances ; c'est enfin pour le Sacré Cœur de Jésus un dévouement inextinguible. Elles reçurent de ce divin Cœur une assistance surnaturelle qui, trempant les âmes dans une énergie surhumaine, les revêtit d'une force et d'une constance telles que les plus dures épreuves ne purent les abattre. Quelques-unes furent assez heureuses pour monter sur l'échafaud ; l'Ange du martyr n'est-il pas le plus beau des Anges qui mène une âme au ciel ? d'autres vécurent pour consoler leurs compagnes de captivité ou d'exil. Le plus grand nombre s'appliquèrent aux œuvres de charité spirituelle ou temporelle, elles se firent les infirmières des pauvres, les institutrices de la jeunesse. Mais tout occupées qu'elles fussent des œuvres de Marthe, elles n'abandonnèrent pas celles de Marie. Elles n'avaient pas seulement le souvenir, l'estime, l'amour de leurs saintes observances, elles en conservaient la pratique. Elles s'adonnaient à l'oraison, récitaient leur Office, obéissaient à une Supérieure et gardaient la Règle. Elles parvinrent même dans certaines villes à tromper la vigilance de leurs persécuteurs et à vivre en communauté. Il n'y avait plus de Visitation

devant les hommes, il y avait toujours des Visitandines devant Dieu. Ainsi le Sacré Cœur tint ses promesses. Le feu gardé par ces mains vaillantes ne s'éteignit pas ; et lorsque reparurent des temps meilleurs, il se révéla au monde dans les ardeurs d'une charité indéfectible et dans le rayonnement de sa pure lumière.

## CHAPITRE X.

LA VISITATION PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

(1789-1793).

En honorant l'une des Filles de François de Sales des révélations qu'on vient de lire, Notre-Seigneur avait voulu susciter dans la Visitation un zèle capable de désarmer la colère de Dieu, et faire monter la réparation au niveau des outrages qui bravent sa justice. Il y eut en effet dans les Maisons de l'Ordre une recrudescence de ferveur et de pénitence, mais sans que les ardeurs de la prière et les rigueurs de la mortification parvinssent à refouler le torrent d'impiété qui envahissait le monde. Dans toutes les contrées de l'Europe, le Jansénisme et une fausse Philosophie pervertissaient les intelligences. Le Jansénisme en se présentant aux âmes superficielles, aux esprits mécontents comme un retour sérieux aux maximes et aux usages de la primitive Église, avait gagné du terrain. Il avait séduit une partie notable de l'Épiscopat, un nombre considérable de prêtres du second rang, quantité d'Ordres et de Congrégations religieuses ; et pendant que ces perfides attaques absorbaient l'attention des Théologiens orthodoxes, la libre-pensée s'en prenait aux Dogmes les plus sacrés ; les Esprits forts riaient de tout, insultaient tout, salissaient tout. La Personne auguste de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'était pas épargnée ; on faisait de l'Homme-Dieu le dernier des hommes et de sa Mère une misérable ! Et contre la dévotion au Sacré Cœur, que n'osait-on pas ? Pour la dénaturer et la flétrir, tous, Jansénistes et Philosophes, fraternisaient dans une honteuse émulation. Mais avec la pureté de la Foi, celle des mœurs s'altère ; l'insurrection des sens contre l'esprit punit celle de l'esprit contre Dieu. Aussi le sensualisme, compagnon presque inséparable de l'orgueil qu'il châtie, ne tarda pas à entraîner.

en les roulant dans sa fange, ces âmes que de fortes convictions ne protégeaient plus. Le scandale était grand ; des hauteurs du trône où il était né, il descendait le long des degrés de la hiérarchie sociale, de l'aristocratie à la bourgeoisie, de la bourgeoisie au peuple. Le mal se multipliait avec une effrayante fécondité. Chaque jour, dans la balance où se pèsent les destinées des nations, les iniquités de toutes sortes s'entassaient sur le plateau de la divine Justice. Les Princes et leurs ministres y mettaient leurs attaques passionnées contre les Ordres religieux ou, tout au moins, leur connivence coupable ; l'aristocratie mettait ses scandales ; la magistrature ses dénis de justice et ses empiètements sur les droits de l'Église ; le mal montait, montait toujours. En vain, pour faire contre-poids, les vrais Pasteurs opposaient aux calomnies et aux blasphèmes leurs censures et leurs apologies, en vain les soldats du Sacré Cœur s'armaient de la parole et de la plume contre les fils de Voltaire ; en vain les âmes contemplatives offraient prières sur prières, immolations sur immolations, le plateau de la haine l'emporta sur le plateau de l'amour, et un déluge de maux vint punir un déluge d'iniquités. Au reste, Dieu n'eut pas besoin d'intervenir ; il n'eut qu'à laisser aux crimes des hommes le temps de mûrir leurs fruits. Les Princes et les puissants avaient semé la révolte contre Dieu, ils recueillirent l'insurrection contre les Rois ; ils avaient souffert qu'on outrageât Notre-Seigneur Jésus-Christ, le respect qui sauvé gardait leurs personnes fit place au mépris et à la haine ; la Révolution n'épargna pas plus les trônes que les autels ; et pour expier les outrages faits à ce Cœur divin, principe du sang qui a été versé pour nous sauver, un autre sang coula sur les échafauds et sur les champs de bataille ; sang du Roi et de la famille Royale, sang d'une multitude innombrable de Français.

Et que devinrent les disciples du Sacré Cœur et les deux Institutions vouées à son culte ? les disciples du Sacré Cœur avaient leur nom écrit dans le livre de vie, il n'en fut pas effacé. L'impiété avait beau s'acharner à leur poursuite, ils s'en allaient joyeux, par les humilia-

tions et les supplices, à la gloire, sûrs qu'au terme de leurs épreuves, le Cœur de Jésus s'ouvrirait pour les recevoir. Les Ordres qui avaient travaillé plus que les autres à faire connaître le Cœur de Jésus furent frappés comme les autres, mais en mourant ils savaient qu'une promesse de résurrection les rendrait à une seconde vie; et leurs yeux, en se fermant, purent saluer d'un suprême regard les lueurs avant-courrières d'une prochaine renaissance. Ils sont tous les deux sortis de leur tombeau, et cette seconde moitié de leur existence ici-bas ne semble pas devoir le céder à la première ni en dévouement, ni en gloire, ni en durée. Comment les Jésuites finirent, nous n'avons pas à le dire en ce moment, ce sera le sujet du second volume. Nous allons raconter de quelle manière les Visitandines se préparèrent au suprême combat.

La crise était imminente, tout le monde le pressentait, et si étrangères que fussent aux agitations d'ici-bas les paisibles élues du cloître, elles savaient que de vastes changements étaient en voie de s'accomplir; et que, reniant toutes les traditions de tant de siècles de gloire, la France s'en allait demander à des principes pleins de périls la solution de ses destinées. Cette société nouvelle que des hommes suspects inauguraient sur les ruines de l'ancien régime, que serait-elle ? devant la Religion et l'Église quelle serait son attitude ? Un esprit d'indépendance et de révolte soufflait sur l'Assemblée Constituante, le trône et l'autel semblaient également menacés. La défaveur qui frappait depuis bientôt cinquante ans les Ordres religieux s'accroissait tous les jours davantage. On parlait des droits sacrés de la nature, des libertés imprescriptibles; les mots de suppression, de dispersion étaient prononcés. En présence des dangers qui menaçaient la Religion et les Couvents, les Visitandines eurent recours au Sacré Cœur; soudain un zèle vraiment merveilleux éclata dans toutes les Visitations: la plupart se transformèrent en ateliers de propagande où l'on fabriquait pour les répandre en tous pays, les emblèmes du Cœur adorable.

Comme le Couvent de Nantes fut le point de départ de ce mouvement extraordinaire et que la Très Honorée

Mère Claude-Marie de Bruc lui donna l'impulsion, nous dirons un mot de cette grande Religieuse.

Elle était Supérieure de la Maison de Nantes pour la 3<sup>e</sup> fois en 1787, lorsqu'elle reçut par l'entremise des Sœurs de Rennes une copie de la relation dans laquelle la Mère Emmanuel-Amédée de Compeys racontait les récentes révélations faites par le Sacré Cœur à une Visitationnaire demeurée inconnue. La Mère Claude de Bruc, âme noble et généreuse, voulut que tout l'Institut fût initié à la connaissance de cette faveur, et elle se hâta d'envoyer 100 livres à la Supérieure du premier Monastère d'Annecy, pour qu'elle fit imprimer cette précieuse relation et la communiquât à toutes les Maisons de l'Ordre. Elle arrivait trop tard. La Supérieure de la Sainte Source avait prévenu son désir, et Nantes ne tarda pas à recevoir, ainsi que toutes les autres Visitations, l'exemplaire qui lui était adressé.

La Mère de Bruc fit lire ce précieux document, au Chapitre, à toutes ses Sœurs, afin d'exciter encore leur dévotion si vive envers le Sacré Cœur de Jésus. Elle en était elle-même tout embrasée; une grâce insigne qu'elle en reçut, en ce temps-là, vint ajouter à ses ardeurs. Elle tomba dangereusement malade et les médecins ne lui procuraient aucun soulagement. La Sœur Assistante envoya à Sainte-Anne d'Auray le jardinier du Couvent, et l'on sollicita l'appui des Sœurs de Vannes qui adjoignirent leur jardin à celui de Nantes. On pria surtout le Sacré Cœur, les saints Fondateurs de l'Ordre, le R. P. de la Colombière et la Vén. Marguerite-Marie. On prit de leurs reliques qu'on enferma dans un petit sachet de soie avec une image du Sacré Cœur et on remit le tout à la malade, pour qu'elle le portât sur elle. On peut dire que presque aussitôt, elle se trouva mieux; et ce mieux fut si extraordinaire et si prompt qu'on peut bien le regarder comme miraculeux, avec d'autant plus de raison qu'aucun remède, aucune cause naturelle ne pouvaient l'expliquer. Aussi, grande fut la joie, grande la reconnaissance de la communauté Nantaise envers cet aimable Cœur! C'était au mois de juin 1788. (V. Annales de la Visitation de Nantes.)



La Miraculée consacra de plus en plus au culte de ce divin Cœur la vie qu'elle tenait de sa bonté, et ce fut sous son inspiration féconde que les pratiques de piété envers ce Cœur adorable se multiplièrent dans le Monastère. Jusque-là, on avait l'usage de tirer, le jour de la Fête-Dieu, des billets qui prescrivaient à chaque Religieuse un certain nombre de prières avec des *miserere*, et une Amende honorable. Une Sœur Assistante eut l'idée d'en faire d'autres : elle partagea l'année entre quarante Religieuses, c'était le chiffre du personnel, en sorte que la part de chacune était de 9 ou 10 jours... Ainsi, chaque jour de l'année, une des Sœurs était occupée à rendre ses hommages au Sacré Cœur au nom de la Communauté. Bientôt on ajouta au billet la pratique d'une vertu particulière. Plus tard, la Communauté se divisa en petites bandes et l'on tira les billets de trois en trois mois environ ; il y avait toujours une Sœur qu'on appelait la victime ; et pour qu'elle se souvint de son rôle, on lui donnait une image des S. S. Cœurs de Jésus et de Marie qu'elle remettait, au bout de son temps, à celle qui devait la suivre.

En 1788, la Très Honorée Mère Claude-Marie de Bruc établit pour ses Filles un jour de jeûne, la veille de la fête du Sacré Cœur comme à Annecy. Plusieurs années plus tôt, durant son premier triennat, elle avait cru devoir informer la T. H. Mère Thérèse-Auguste de Bernex, Supérieure de la Sainte Source, de la variété qui existait entre les divers Monastères touchant la célébration de la fête du Sacré Cœur, et la communion du premier Vendredi. Elle trouvait que l'uniformité était chose désirable. La Supérieure d'Annecy lui avait répondu en lui faisant connaître les usages de son Monastère. Arrivait-il le jeudi, veille du 1<sup>er</sup> Vendredi du mois, un jour d'octave de grande fête ou une communion de Règle, les Religieuses communiaient ce jeudi-là, et il leur était permis de le faire encore le lendemain, si elles le désiraient. Quant à la fête du Sacré Cœur, la T. H. Mère de Bernex pensait, comme la Mère de Bruc, qu'il fallait la solenniser à l'égal des plus grandes fêtes, et sur le désir de sa Sœur de Nantes, elle allait notifier cette

décision à toutes les Maisons de l'Ordre. Jusque-là la solennité extérieure était grande sans doute, mais la Semainière faisait l'Office, comme à la fête de saint Jean, et il n'y avait pas d'octave. On ne mettait à l'église qu'une parure de seconde classe, désormais on ferait tout comme aux plus grandes fêtes<sup>1</sup>.

Cependant 1789 avait inauguré contre les Ordres religieux un régime de défiance et d'hostilité qui devait bientôt aboutir à leur suppression totale. Pour conjurer le péril, la Mère Claude-Marie fit un vœu au Sacré Cœur le 6 mars 1790.

En action de grâces du choix que le Sacré Cœur de Jésus avait fait du royaume de France et de l'Ordre de Sainte-Marie pour se révéler au monde, et dans le but d'obtenir que la Visitation se perpétuât dans le culte de sa primitive observance et qu'il lui fût permis de recevoir des sujets... La Communauté s'engageait par vœu pour elle-même et pour les Religieuses qui se succéderaient dans la Maison, à faire tous les ans une Communion générale le Vendredi, jour de l'octave du Sacré Cœur de Jésus, à jeûner le samedi suivant en l'honneur de la Très Sainte Vierge; à faire une procession le di-

<sup>1</sup> Voici le texte même de la circulaire datée d'Annecy, 1780 « Nous avons jugé convenable, dit la T. H. Mère Thérèse-Auguste de Bernex, et déterminé que le Vendredi après l'Octave de la Fête-Dieu, jour fixé par Notre-Seigneur à notre vénérable Sœur Marguerite-Marie pour honorer son Cœur, la Supérieure fasse l'Office comme dans les fêtes de première classe avec octave.

« Chaque année, le nombre des Adorateurs de ce divin Cœur augmente, tout le monde s'empresse de se faire enregistrer dans cette sainte Association; pour satisfaire ce grand concours, nous avons fait demander au Souverain Pontife régnant (Pie VI) la prolongation de l'Indulgence jusqu'au soleil couché du lendemain, et Sa Sainteté l'a bénignement accordé.

« Il serait bien à souhaiter que l'usage de faire une Amende honorable au Saint-Sacrement pendant le salut de ce même jour et des premiers Vendredis de chaque mois, s'introduisît dans tous nos Monastères, comme il l'a fait dans celui-ci et dans plusieurs autres. Le célébrant, ou l'un des prêtres qui l'accompagnent, s'y prête volontiers, et cette sainte pratique excite beaucoup la dévotion des peuples. »

On était loin du temps où la *Sainte Source* ne voyait que des pratiques singulières dans les hommages publics rendus au Sacré Cœur.

manche d'après, à l'oratoire des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, à y réciter leurs antiennes et les litanies du Sacré Cœur de Jésus en allant et revenant, enfin à donner 3 livres aux pauvres en l'honneur de la Très Sainte-Trinité. »

Mais le ciel, au lieu de s'éclaircir, se chargeait de tempêtes... Le 11 août 1792, presque à la veille du jour qui devait expulser les Visitandines de leurs Couvents, la Mère Claude-Marie faisait encore avec sa Communauté un vœu à la Très Sainte Vierge... C'est le cri de détresse à l'heure des grands périls. On choisit de nouveau la Vierge pour la seule et unique Supérieure de la Communauté... On la supplie de prendre sous sa protection et toute la famille royale et le royaume de France, de lui obtenir la conservation de la religion catholique, apostolique et romaine. On lui demande de conserver au clergé la liberté du zèle et de préserver les élues du cloître du malheur de sortir de leurs saints asiles... On promet de faire tous les ans une neuvaine en l'honneur de l'Immaculée Conception devant une image dédiée à Marie sous ce titre... On la commencera le 11 août et le dimanche dans la neuvaine on fera une procession.

Nous avons cédé à la douce tentation de suivre jusqu'au bout la Très Honorée Mère de Bruc dans sa lutte contre la Révolution avec les armes de la pénitence et de la prière. Revenons maintenant à ce Couvent de Nantes qui fut le berceau de la propagande que nous allons raconter.

« Le bruit s'était répandu qu'une Sœur Converse de Nantes avait appris de Notre-Seigneur que ceux qui porteraient une image de son Sacré Cœur n'éprouveraient aucun accident fâcheux dans la présente révolution, et que pour preuve de cette révélation, elle avait peint miraculeusement un tableau de ce divin Cœur. A cette nouvelle, un nombre prodigieux de personnes de tout état, prêtres et laïques, Religieux et Religieuses, dames et demoiselles, accoururent à la Visitation de Nantes pour avoir des renseignements. Les Religieuses répondirent qu'elles ignoraient totalement le miracle

attribué à la Sœur Converse; mais considérant que l'année présente était l'année séculaire de la mort de la V. Marguerite-Marie, elles crurent que l'occasion était belle pour faire connaître et glorifier le Sacré Cœur. La Supérieure mit un pinceau aux mains de ses pauvres Filles qui n'avaient jamais appris à dessiner ni à peindre. Celles-ci persuadées qu'elles pouvaient tout par la vertu de l'obéissance, peignirent de petites images du Sacré Cœur qui furent distribuées aux parents des Religieuses, aux bienfaiteurs et amis du Couvent. Ce modeste cadeau fut accueilli avec empressement et respect; bientôt tout le monde en demanda, c'est-à-dire tous ceux qui avaient conservé la foi et la piété de leurs ancêtres. Notre-Seigneur se plut à glorifier la confiance qu'on mettait dans l'image de son Sacré Cœur, aucun accident n'arriva aux personnes qui le portaient; on ne cite qu'une exception; encore n'est-elle à sa manière qu'une confirmation de la loi générale. « Un Monsieur, porteur de la précieuse sauvegarde tomba entre les mains d'une bande de voleurs; ces misérables lui donnèrent plusieurs coups de couteau à la tête, lui pilèrent la poitrine avec un fer de charrue, et enfin pour mieux s'assurer de sa mort, lui tirèrent un coup de pistolet en plein visage; » et cependant ce Monsieur vit toujours. A part cette exception si étonnante, toutes les personnes dépositaires de la sainte image, ont été préservées de tout événement fâcheux. Plusieurs d'entre elles ont assuré qu'elles se trouvaient dans le plus grand danger, en péril de mort, mais elles avaient eu recours au Sacré Cœur dont elles portaient l'image, et il les avait sauvées. Aucun des châteaux dans lesquels on avait attaché cette précieuse sauvegarde pour les préserver, n'a été brûlé, même parmi ceux-là qui étaient désignés comme devant être la proie des incendiaires (4 octobre 1791). »

Une lettre antérieure, à la date du 18 décembre 1790, s'explique sur le prétendu miracle qui avait provoqué tout ce mouvement : « Les Dames Ursulines nous ayant fait demander un tableau du Sacré Cœur pour le copier, nous leur en envoyâmes un qu'avait nouvellement composé une de nos Sœurs du voile noir qui ne savait pas

le dessin <sup>1</sup>. » Le peintre auquel les Dames Ursulines montrèrent notre tableau, s'étonna qu'une personne n'ayant aucune notion du dessin eût si bien réussi. De là sans doute la légende en question. Mais pourquoi cette substitution du *voile blanc* au voile noir? pourquoi une Sœur Converse? C'est que nous en avons une ici, nommée Sœur Jeanne-Emmanuel Évain, qui est morte le 16 décembre 1765, en odeur de sainteté comme elle avait vécu. Vous avez dû recevoir sa vie. Un ecclésiastique qui fut 23 ans dépositaire des secrets de sa conscience, a dit dans le témoignage qu'il a rendu à sa vertu : « Elle avait un désir extrême de voir la fête du Sacré Cœur établie partout ; elle assurait que c'était le moyen de procurer la paix et la tranquillité de l'Église, et d'assurer la prospérité de l'État. »

Cette même lettre de Nantes ajoute : « c'est sous l'impression des révélations communiquées par la Mère Emmanuel-Amédée de Compeys qu'on s'est mis à propager le culte du Sacré Cœur en multipliant ses images. »

Cependant les faits de préservation merveilleuse abondaient de toutes parts : « c'est un prêtre qui revenant de la campagne, est attaqué par plusieurs hommes armés qui l'accablent d'injures et menacent de le tuer; finalement, on le laisse partir sans lui faire aucun mal. C'est une jeune fille, ancienne élève du Couvent, qui tombe d'une hauteur de 20 pieds, avec les chevaux et la voiture qui la conduisent ; et ni elle, ni les personnes qui l'accompagnent, n'ont la moindre égratignure, son Sacré Cœur la gardait. »

« Et ce n'est pas seulement ici à Nantes et dans les environs qu'éclatent ces interventions du Sacré Cœur, nos Sœurs de Paris nous apprennent le 16 mai 1790 qu'un grand nombre de personnes de tous les états se trouvent protégées d'une manière frappante depuis qu'elles ont leur précieuse sauvegarde. » — Et la Supérieure de Nantes ajoute : « Oui, vraiment, les progrès

<sup>1</sup> On voit par là que la Sœur Madeleine Joly, de Dijon, eut des imitatrices, et qu'il est de tradition chez les Visitandines de se jouer des difficultés, sur l'ordre des Supérieures.

de l'aimable dévotion sont si grands et si rapides, qu'ils nous jettent dans l'admiration, et animent de plus en plus notre zèle. Nos Sœurs lingère, robière et autres se surchargent de travail pour que nous puissions plus commodément employer à peindre celles d'entre nous qui autrement devraient les aider dans leur office. Nos Sœurs portières profitent de toutes les occasions pour augmenter le nombre des confrères ; la première d'entre elles, voulant donner satisfaction aux désirs des bonnes gens et des pauvres, imite les petites images avec du papier rouge et vert qu'elle découpe d'abord en forme de cœur couronné d'épines ; et ainsi découpées, elle les colle sur du papier blanc, avec une croix faite à l'encre au-dessus. On ne peut dire la quantité qu'on en donne ni l'empressement avec lequel on les reçoit. Nous avons prié celles de nos Sœurs les Supérieures auxquelles nous avons eu l'occasion d'écrire, de faire prendre le pinceau à leurs Filles, et de distribuer des Sacrés Cœurs aux personnes bien disposées. Plusieurs nous ont mandé que Dieu y avait mis la même bénédiction par un succès tout semblable. Oh ! réunissons-nous pour procurer à notre divin Sauveur l'accomplissement de ses désirs. Plaise à son aimable Cœur bénir de telle sorte ces petites images, que comme autant d'étincelles du feu divin qu'il est venu apporter sur la terre, elles embrasent et gagnent tous les cœurs à Celui qu'elles représentent. »

En 1791, les lettres des Sœurs de Nantes deviennent une mosaïque où elles insèrent des fragments de la vaste correspondance qui leur arrive de toutes parts. « On nous écrit, disent-elles, du premier Monastère de Paris le 2 mai 1791. Chaque semaine nous distribuons 2,000 images du Sacré Cœur ; on en demande pour l'Italie, la Russie, l'Amérique. Plusieurs pécheurs endurcis ont été convertis par la miséricorde de cet adorable Cœur et la confiance en son image. » De Bordeaux, 24 février 1791 : « La dévotion au Sacré Cœur s'augmente de jour en jour ; de tous côtés on nous demande des images et il s'opère des merveilles. Un enfant abandonné des médecins recouvre la santé aussitôt qu'il a la sainte image. Un pécheur obstiné va mourir, et il ne veut pas recevoir les

sacrements : on place une image du Sacré Cœur auprès de lui, il ne résiste plus, il fait une sainte mort. Nos Sœurs d'Auch nous mandent le 12 mai 1791 : « Une malade de la campagne était en danger, on lui prête un Sacré Cœur pour quelques heures seulement, sur-le-champ elle guérit. » Celles de Meaux nous racontent, le 6 juin 1791, la conversion d'une dame qui était tombée d'une haute piété dans un relâchement suivi bientôt de grands écarts. Sur ces entrefaites, la Providence lui envoie une grave maladie ; elle n'en est pas touchée, et refuse de sortir du triste état où le péché l'avait précipitée. Soudain, par un coup de miséricorde, elle revient à Dieu et demande grâce : on lui avait donné la sainte image. »

« Mais nos Sœurs de Saint-Céré semblent plus favorisées que les autres. Elles ne savaient pas dessiner et ne pouvaient pas même trouver de couleurs dans leur petite ville. Elles ont fait des images avec de l'encre. Plus chétif est l'instrument, et plus Dieu le rend efficace ; citons quelques exemples : Une Religieuse de Moissac avait la jambe prodigieusement enflée, l'inflammation faisait tout craindre ; la plaie était horrible, la douleur insupportable. Une personne pieuse qui la visitait lui met sur la jambe une image du Sacré Cœur, récite cinq *Pater* et cinq *Ave* et s'engage à faire pendant 9 jours les mêmes prières. Sur l'heure même la malade est soulagée et peu de jours après, entièrement guérie. — Une femme souffrait d'un mal qui plusieurs fois déjà l'avait réduite à l'extrémité. Un jour qu'elle en ressentait de nouvelles atteintes, elle va trouver une Religieuse et lui raconte que, la nuit précédente, l'idée lui est venue qu'elle recevait d'elle un remède qui la guérirait. La Religieuse lui répond qu'elle ne connaît pour ce mal aucun remède : « Mais je ne parle pas d'un remède ordinaire, dit la malade, je parle d'un remède divin. » La Religieuse se ressouvient alors des images du Sacré Cœur, en donne une à cette femme, et lui apprend ce qu'il faut en faire : le lendemain elle revient parfaitement guérie.

« Les prodiges souvent obtenus par le scapulaire du

Mont Carmel se renouvellent par la vertu de l'image du Sacré Cœur. On écrit encore de Saint-Céré, le 14 août 1791 : « Une jeune fille de cette ville nommée Marie, était allée puiser de l'eau dans un puits très profond et y tomba ; mais elle avait son Sacré Cœur et en tombant elle l'invoqua. Bien qu'elle eût touché le fond du puits, en quelques instants elle se trouva au bord, de telle sorte qu'on put la prendre avec les mains pour l'en tirer. »

D'autres lettres nous montrent que si le pinceau, la plume, l'aiguille et les ciseaux ne se reposaient point dans leur travail de production incessante ; Notre-Seigneur, de son côté, ne se lassait pas d'intervenir en faveur de ses clients. A leurs perpétuels recours à sa bonté, il répondait par de perpétuels secours.

On mande de Bar-le-Duc aux Sœurs de Nantes le 4 octobre 1791. « La dévotion au Sacré Cœur est devenue un torrent qui franchit tout, il a gagné la frontière de l'Allemagne. Toute cette province (la Lorraine), villes et villages, veut des Sacrés Cœurs ; les Religieuses Clarisses qui jamais n'avaient tenu un pinceau se sont mises à peindre, les dames et les demoiselles les imitent, mais on a beau faire : quoiqu'un peintre de profession y soit employé, et que le nombre des Cœurs déjà distribués soit immense, il semble qu'on ne fasse que commencer. »

On écrit de Bordeaux : « On dit que les Sœurs de Tulle ont fait un *million* d'images. De notre côté nous avons fait faire une planche d'où nous en tirons tous les jours en quantité. Les merveilles opérées en faveur de ceux qui les portent sont infinies. »

Le Monastère de Paray ne restait pas inactif ; une lettre adressée de cette ville, le 4 octobre 1791, à la Visitation de Nantes, disait que depuis plusieurs années la Supérieure de ce Couvent et ses Filles voyaient avec peine la dévotion au Sacré Cœur moins florissante. Elles se mirent à peindre des Sacrés Cœurs et en donnèrent à leurs parents et amis. Cependant on ne venait pas à la porte en demander, et dans le cours de cette année elles n'avaient enrôlé qu'une seule personne dans la Confrérie. Elles ne se découragèrent pas ; et à la date de 1792, elles purent transmettre à Nantes des nouvelles plus consolantes.



« Les images du Sacré Cœur travaillées dans l'étoffe eurent à peine paru, que tout le monde a voulu en avoir. Il s'en est distribué une quantité prodigieuse. Toutes nos Sœurs en état de travailler s'y appliquent ; on leur apporte des pièces d'étoffe, de la soie ; que ces images soient bien ou mal faites, on ne s'attache qu'à ce qu'elles représentent, on les porte sur soi ; même les démocrates en font demander sous main. Nous en avons fourni aux émigrés de notre ville, on en a envoyé aux parents éloignés et aux connaissances. »

On écrivait aussi d'Avignon, 31 décembre 1791. « Nous avons inspiré la dévotion au Sacré Cœur à tous ceux que nous avons vus. Il y a peu d'honnêtes gens à qui nous n'ayons fourni de ces images, nous en avons fourni même aux prisonniers : aucun de ceux qui en portaient n'a péri par accident, excepté le Père de Nolhac Jésuite, que tout le monde vénère comme un martyr, et à qui le Sacré Cœur de Jésus n'a pas voulu, sans doute, ravir la couronne. Il n'est aucune de nos Sœurs qui n'en soit pourvue, il est arboré sur nos portes, sur nos tours, et presque à tous les coins de la maison ; nous devons à cette sauvegarde la conduite pleine d'égards que les brigands ont tenue envers nous, lorsqu'ils se présentèrent pour la visite du Monastère. La tranquillité paraît se rétablir : on vient de créer une nouvelle municipalité des mieux composées. Lorsque les districts furent assemblés pour faire cette élection, nous les fîmes inviter à se mettre sous la protection du Sacré Cœur, et comme chaque section était présidée par des personnes honnêtes, nous envoyâmes à chaque président une adresse dans laquelle nous les exhortions à intéresser le Sacré Cœur dans leurs opérations, leur rappelant le vœu fait par la ville à l'époque de la peste qui la désolait au commencement du siècle. A cette lettre étaient jointes deux images, l'une pour la mettre sur l'autel de l'assemblée, l'autre, pour le président. Cette adresse fut bien accueillie ; dans plusieurs districts on se prosterna devant l'image du Sacré Cœur. Dès ce soir-là, on vint chercher des images ; le lendemain nous eûmes des députations ; les présidents eux-mêmes vinrent nous remercier, et

toute la journée nous donnâmes des Cœurs de Jésus. Nous espérons que la nouvelle municipalité viendra, le jour des Rois, dans notre chapelle, renouveler le vœu de la ville. Nos églises sont ouvertes depuis quelques jours, et nous jouissons de la liberté pour nos exercices spirituels. » Un autre extrait d'une lettre d'Avignon en date du 28 février 1792, complète le précédent. « La connaissance des merveilles opérées par le Sacré Cœur, a produit dans Avignon et les environs, un tel désir d'avoir des images du Cœur adorable, que nous en sommes toujours à court, et pourtant nous ne cessons de graver et de peindre. Les circonstances n'ont pas permis à notre municipalité de venir en corps, renouveler dans notre église le vœu de la ville, mais le 1<sup>er</sup> février, cette même municipalité a délégué un de ses membres, pour venir sans bruit la consacrer et la dévouer au Sacré Cœur. Le jour de sa fête, l'affluence du monde est des plus grandes dans notre église; des lampes et des cierges ne cessent de brûler dans la chapelle dédiée à ce divin Cœur ; on y vient continuellement faire dire des Messes et nous demander des neuvaines. »

En dépouillant les lettres de Nantes, nous voyons que la propagande des saintes images et les faveurs miraculeuses du Sacré Cœur continuaient de toutes parts. Une demoiselle de Cahors écrivait le 30 janvier 1792 : « Dans le cours de juillet 1791, il y a eu quantité de malades dans le bas Quercy, à Montpezat, et aux environs, et nombre de guérisons extraordinaires qui tiennent du miracle, obtenues par la protection du Sacré Cœur. Un boulanger, nommé Jean-Pierre Besse était malade à la mort, on n'attendait plus que son dernier soupir. Sa femme, très dévote au Sacré Cœur, prend une sauvegarde, la met sur le malade, à l'instant il se trouve mieux et revient peu à peu à son état ordinaire. Ce boulanger a certifié lui-même sa guérison.

« Dans le courant du mois de septembre de la même année 1791, vers les quatre heures du soir, le feu prit à la bâtisse d'un paysan nommé Claris de Montpezat. Le vent était impétueux et tout le hameau pouvait être incendié. La femme de Jean-Pierre Besse, le boulanger ci-

dessus nommé, engagea son mari à se rendre sur le théâtre de l'incendie et à prendre avec lui l'image du Sacré Cœur qui l'avait guéri, pour la jeter dans les flammes. Il s'y rend accompagné d'un jeune homme appelé Pierre Lagara. A peine arrivé, Pierre Besse jette avec force l'image dans les flammes. Aussitôt le vent s'apaise et l'image s'élevant au-dessus des décombres enflammés, va se reposer sur une poutre brûlée et fumante encore. On court prendre l'image, elle est intacte, elle n'a reçu aucune atteinte du feu. On la jette de nouveau dans le brasier, elle remonte encore et se pose de nouveau sur la poutre qui fumait toujours ; encore une fois l'image est demeurée intacte. Les maisons voisines de celle où le feu avait pris furent préservées. Le jeune Pierre Lagara saisi de crainte et d'admiration, est revenu à une vie plus chrétienne. L'image miraculeuse est conservée avec soin par la femme de Pierre Besse, elle a servi et sert encore à produire des effets merveilleux sur les personnes qui l'implorant avec confiance. »

La dernière lettre que la T. H. Mère de Bruc, Supérieure de la Visitation de Nantes, ait écrite aux Maisons de Lorraine, est datée de mai 1792. Elle débute par le récit d'une préservation vraiment étonnante. « Deux parents d'une de nos Sœurs de ce Monastère de Nantes, étaient passés au Cap, en Amérique, bien pourvus de passeports de la Visitation, de reliquaires et surtout d'images du Sacré Cœur que nous leur avions donnés, en leur recommandant de les porter toujours. Dès le commencement des massacres de Saint-Domingue, ils durent la vie, plusieurs fois l'un et l'autre, à une Providence toute spéciale ; qu'on en juge par ce fait : Depuis le 22 août 1791, l'aîné des deux frères était resté à la garde du camp ; le 1<sup>er</sup> janvier il eut à soutenir une attaque furieuse de 10 à 12,000 insurgés qui vinrent, une heure après minuit, l'assaillir dans ses retranchements, il n'avait avec lui que 114 hommes au plus. Le combat dura six heures ; du camp on tira 260 coups de canon et 500 coups de fusils. Le carnage qu'on fit des assaillants fut horrible, mais la mort de leurs camarades ne les décourageait pas, et désireux de les venger, ils s'approchaient

des assiégés jusqu'à se battre à l'arme blanche. Enfin leur chef fut tué et ils se débandèrent. Du côté des Français il n'y eut que sept hommes tués et plusieurs blessés. Ce capitaine reçut un ou deux coups de baïonnette qui lui effleurèrent l'épaule ; on lui tira un coup de fusil à bout portant sur la poitrine, le feu prit à l'amorce, la balle ne partit pas. « J'avais eu soin, dit son jeune frère à qui nous devons ces détails, de mettre dans sa poche avant son départ pour le camp, un passeport, un reliquaire et un Sacré Cœur ; priez pour nous. » On leur a envoyé quantité de Sacrés Cœurs en papier et en étoffe. »

Des lettres de Paris et des provinces affluaient encore à Nantes ; la Mère Supérieure en extrait ce qui suit :

« De Paris, la Sœur Anne-Madeleine Chalmette nous a mandé le 29 avril 1792, que la dévotion au Sacré Cœur s'accroît de plus en plus. Grand nombre de personnes portent au cou des médailles représentant ce divin Cœur. Une jeune fille d'Orléans atteinte d'un chancre à la bouche depuis 18 mois, ne pouvait presque plus parler ; le cas paraissant très grave, une Religieuse de notre premier Monastère (de Paris) lui suggéra de faire le vœu de porter au cou toute sa vie l'image du Sacré Cœur, elle lui envoya en même temps un médaillon. La malade se hâta de faire ce vœu ; le soir même, avant de se coucher, elle était parfaitement guérie. Seul le médecin ne pouvait y croire, la jeune fille n'avait pris aucun de ses remèdes. — « Le fait suivant est-il moins étonnant ? « On écrit du premier Monastère de Rennes, 15 avril 1792 : « Une jeune fille passait par une rue étroite portant dans chaque main des objets très fragiles : survint une troupe de dragons à cheval, la jeune fille ne se range pas assez vite, elle est renversée par terre, mais en tombant elle se recommande au Sacré Cœur dont elle gardait l'image. Cinq ou six chevaux passent sur elle sans lui faire la moindre égratignure ni endommager en rien ce qu'elle portait. »

Terminons par des faveurs arrivées à Nantes même, dans cette ville qui avait été le point de départ de la propagande que nous venons de raconter. Une femme

avait un enfant à l'extrémité ; elle le quitta pour faire dire une Messe du Sacré Cœur. Pendant son absence, une autre femme met sur le malade une image de ce Cœur adorable, il est aussitôt parfaitement guéri et au moment où sa mère rentrait, la première chose qu'il lui dit fut de lui demander à manger.

Une autre femme était depuis deux mois dans un état pitoyable. Paralysée de la moitié du corps, elle ne se traînait qu'à l'aide d'un bras qui la soutenait d'un côté, et d'une béquille de l'autre. Tous les remèdes étaient inutiles ; un fameux médecin venu à Nantes lui avait donné de bonnes paroles, et déclaré en la quittant qu'elle ne guérirait pas. Elle eut recours au Sacré Cœur, on lui envoya deux images, elle attacha l'une à son lit et porta l'autre sur elle ; en même temps, une pauvre voisine fit une neuvaine au divin Cœur. Chaque jour l'infirme allait mieux, et avant la fin de la neuvaine elle fut entièrement délivrée de sa paralysie. Elle est venue remercier dans notre église le Cœur adorable qui l'a sauvée. Son père et son mari l'accompagnaient, ils s'enrôlèrent avec elle dans la Confrérie <sup>1</sup>.

Et maintenant quel a été le but de cette propagande si active, si répandue, si féconde qui dut à la Visitation son initiative et ses progrès ; quels ont été ses résultats ?

1° Le but de cette propagande était éminemment catholique. Le Sacré Cœur brillait sur la poitrine du chrétien comme un signe de dévouement à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à son Église. Il était un acte de foi, d'espérance et d'amour ; un signe de protestation contre le schisme constitutionnel ; de réprobation contre l'impiété dominante. Fut-il aussi et directement un signe d'insurrection contre le pouvoir qui aspirait à se substituer au pouvoir royal ? Assurément les associés du Sacré Cœur n'avaient pas de bien vives sympathies

<sup>1</sup> Nous nous en tenons aux citations qui précèdent, bien que nous eussions pu les continuer encore. Il nous a semblé que cette propagande par l'image, dans de si vastes proportions, n'était guère connue de nos lecteurs. Nous devons nous-même ces précieuses lettres de Nantes à la bienveillante communication que nous en a faite la Visitation de Nancy.

pour le régime qui tendait à prévaloir. Il se posait comme tout à fait hostile au culte catholique ; sous prétexte d'établir la liberté des consciences, il méditait de les asservir ; et par tout ce qu'il avait osé jusque-là, on pouvait deviner ce qu'il se proposait de tenter encore. Mais en se revêtant de la précieuse sauvegarde, les catholiques n'entendaient pas faire de l'opposition à main armée ; et si la République, qui les dépouillait de leurs biens, leur avait garanti la liberté des croyances, du culte public et des conseils évangéliques, ils se seraient résignés à la subir malgré les secrètes préférences qui les attachaient au régime antérieur. Il en allait tout autrement dans les armées vendéennes. Là, l'image du Sacré Cœur sur la poitrine des braves était un signe de ralliement sous l'étendard de la foi, un signe d'insurrection contre la tyrannie jacobine. Mais avant les guerres de Vendée, l'image du Sacré Cœur ne fut qu'un signe d'association religieuse, et de 1790 à 1792, l'administration civile ne paraît pas avoir voulu sérieusement entraver ses progrès, puisqu'elle laissait les Visitandines confectionner les images du Sacré Cœur et écouler librement leurs produits. En 1792, à mesure que la guerre à l'Église prenait un caractère plus violent et que la persécution confisquait les maisons religieuses, l'image du Sacré Cœur devint suspecte et sa Confrérie fut prohibée. Enfin les ateliers furent fermés, les ouvrières dispersées, les sauvegardes proscrites ; le simple port de ces images conservées dans un portefeuille ou un livre de prières, leur diffusion de la main à la main constituèrent un délit passible d'une réclusion plus ou moins longue et même d'une peine plus sévère.

Parmi toutes ces vicissitudes, grande fut l'influence de ces saintes images. Elles ont de toutes parts ranimé en France la foi et les habitudes chrétiennes. A peine se furent-elles répandues dans une ville ou une province, qu'elles y suscitèrent un mouvement de ferveur que nul n'osait espérer. Le 4 février 1792, la Mère Claude-Marie de Bruc pouvait encore écrire à la Supérieure de Nancy : « Je garde toute ma confiance en Dieu ; jamais la religion ne fut plus chère aux vrais catholiques que

depuis qu'ils se voient en danger de la perdre et qu'ils n'en ont plus le libre exercice. La foi se ranime, la piété refleurit et les sacrements sont beaucoup plus fréquentés depuis qu'il y a plus de difficultés à le faire ; s'il y a eu des chutes, il y a des rétractations. La plus grande partie du clergé, la plus saine a été fidèle. Beaucoup d'ecclésiastiques ont été détenus en prison où ils édifiaient leurs gardiens. Les églises sont livrées aux prêtres assermentés ou changées en clubs et en celliers à vin. Il n'y a plus ici de Couvents de Religieux, ceux des Religieuses subsistent ; toutes leurs églises sont fermées, excepté une chapelle dédiée à la Sainte Vierge, où la foule est si grande qu'on est obligé de renouveler la consécration des saintes hosties deux ou trois fois dans la matinée, et pourtant le ciboire contient cinq cents hosties ; il y a pour le moins mille communions par jour. »

Dans ce renouvellement de la foi, l'image du Sacré Cœur était tout ensemble un *signe* et une *cause* : une cause par les prodiges de préservation qu'elle opérait et par les conversions qui en étaient la suite : un signe, parce qu'en la portant, on faisait profession de s'attacher à Jésus-Christ et de le défendre.

De plus, cet apostolat de l'image permit de constater à quelle profondeur la foi catholique avait jeté ses racines dans le cœur de la nation. Au-dessus de cette France officielle, schismatique ou impie, qui se riait de tout, outrageant tout et aspirant à tout détruire, il y avait une autre France demeurée fidèle qui savait prier, se dévouer encore et prête, s'il le fallait, à mourir en pardonnant.

Un autre résultat fut également acquis par cette propagande des images du Sacré Cœur, c'est que la Visitation resta, jusqu'à la dernière heure, fidèle à son mandat. Jamais peut-être, même à l'âge d'or de son apostolat, elle ne s'était révélée plus généreuse, plus active, plus infatigable.

N'oublions pas du reste qu'avec ce recours public au Sacré Cœur, les Visitandines n'omettaient rien de ce qui pouvait désarmer la justice de Dieu et donner de libres issues à sa miséricorde. Les sacrifices individuels

dont chaque Couvent a gardé le secret, qui les dira ? qui rappellera les neuvaines, les pénitences, les vœux faits en commun dans tous les Monastères ? Les Sœurs de Bordeaux avaient fait le vœu de jeûner à perpétuité la veille de la fête du Sacré Cœur, et elles attribuaient à la protection de ce Cœur adorable que les églises de l'Ordre ne fussent pas fermées encore à la fin de l'année 1791.

Les Sœurs de Blois eurent aussi recours au Sacré Cœur ; voici le vœu qu'elles prononcèrent le premier vendredi de janvier 1791. Nous en devons le texte à l'obligeance des Religieuses de la Visitation du Mans, venues de Blois dans cette dernière ville, le 12 novembre 1822.

« Recevez, Cœur adorable, en réparation de tous les crimes qui se commettent contre vous, nos petites offrandes ; elles partent de cœurs qui désirent vivre et mourir dans l'acte de votre amour, vous étant tout dévoués, en union avec le vôtre sacré et divin. Nous vous promettons donc et nous vous vouons, ô Cœur adorable de Jésus : 1<sup>o</sup> de dire tous les jours pendant un an, les litanies de chaque jour de la semaine ; 2<sup>o</sup> de faire chaque mois une neuvaine qui finira le premier vendredi de l'année 1792 inclusivement, à l'oratoire qui vous est dédié, où nous nous rendrons toutes, tant qu'il sera possible, pour faire un acte de consécration de nos personnes à votre Cœur sacré, avec l'offrande des prières, mortifications et autres bonnes œuvres que vous consacreront neuf d'entre nous alternativement. Pour obtenir de votre Sacré Cœur pendant ce temps, qu'il leur soit propice et favorable, nous, par sa divine miséricorde, vous demandons les grâces suivantes : 1<sup>o</sup> la paix de l'Église et de l'État ; 2<sup>o</sup> la persévérance des saints ministres dans la foi ; 3<sup>o</sup> le libre et tranquille exercice de leurs saintes fonctions ; 4<sup>o</sup> la conservation de notre Roi et de la famille Royale ; 5<sup>o</sup> celle de l'union, perfection et propagation de notre saint Ordre et de tous les Ordres religieux ; 6<sup>o</sup> la conversion de tous ceux qui ont eu le malheur de quitter leur saint état ; de ceux qui persécutent l'Église, et des peuples qui s'égarent. Pour obte-



nir l'effet de nos demandes, nous prenons la résolution de nous appliquer aux vertus que vous demandez de nous : 1° une parfaite adhésion à toutes vos volontés ; 2° l'amour de la petitesse par une humilité profonde et continue ; 3° le recueillement de volonté et de pensée, ayant l'une et l'autre toujours tournées vers le Sacré Cœur ; 4° la charité sincère et de cœur ; 5° une parfaite obéissance à toutes nos Supérieures jusque dans leurs conseils, tant que ce nous sera possible. »

Nous ne doutons pas que des engagements analogues n'aient été pris dans beaucoup de Monastères. C'était partout la prière en permanence, partout la pénitence et la réparation, partout l'amour, et dans une résignation parfaite, une invincible espérance. Cette conspiration sublime de tant de nobles âmes a-t-elle triomphé ? oui, sans doute, car dans le recours de l'homme à Dieu, pas une prière, pas un soupir, pas une goutte de sang, pas une larme ne se perd sans résultat. Mais la justice de Dieu fit attendre le pardon, et en attendant, la miséricorde mit en réserve les supplications et les pénitences des Filles de François de Sales pour leur en restituer les mérites avec usure dans un prochain avenir.

La Révolution s'attaqua d'abord aux Congrégations d'hommes, puis à celles de femmes ; suivons ses progrès dans l'arbitraire et la spoliation. Le 28 octobre 1789, l'Assemblée nationale vote la suspension des vœux monastiques au nom de la liberté ; le 2 novembre, elle déclare que les biens du Clergé sont à la disposition de la nation ; 3° elle décrète 1° que la loi ne reconnaîtra plus de vœux solennels des Religieux de l'un et l'autre sexe ; déclare en conséquence, que les Ordres dans lesquels on fait de pareils vœux sont et demeurent supprimés en France, sans qu'il puisse en être établis de pareils à l'avenir ; 2° tous les individus de l'un et l'autre sexe existant dans les Maisons religieuses pourront en sortir en faisant leur déclaration devant la municipalité du lieu ; et il sera pourvu à leur sort par une pension raisonnable. Il sera pareillement désigné des maisons où pourront se retirer ceux qui ne voudaient pas profiter de la disposition du présent décret. Déclare au surplus

l'Assemblée, qu'il ne sera rien changé à l'égard des maisons chargées de l'éducation publique ou des établissements de charité jusqu'à ce que l'Assemblée nationale ait pris un autre parti; 3<sup>o</sup> l'Assemblée excepte expressément les Religieuses de l'article qui oblige les Religieux de se réunir de plusieurs maisons en une.

Si les Religieuses étaient traitées avec quelques ménagements, elles n'en étaient pas moins spoliées; de propriétaires qu'elles étaient, elles devenaient locataires à titre éventuel, pouvant être expulsées d'un jour à l'autre, par le mauvais vouloir, ou le caprice d'une Assemblée qui au fond, n'attendait que le jour où l'opinion se serait familiarisée avec l'idée de cette nouvelle injustice. En attendant, on leur promettait une pension dont le chiffre fut fixé le 20 février 1790.

Cependant le Pape Pie VI par un Bref adressé aux Evêques, condamnait la Constitution civile du clergé, le 10 mars 1791, comme étant hérétique dans plusieurs articles, et en d'autres, sacrilège, schismatique, attentatoire aux droits du Saint-Siège, aussi opposée à l'ancienne discipline qu'à la nouvelle. Le 13 avril de la même année, un second Bref adressé à tous les fidèles du royaume, leur notifiât la condamnation portée par le Bref du 10 mars. L'année suivante, 19 mars 1792, Pie VI maintenait les décrets précédents et intimait aux fidèles d'éviter toute communion surtout dans les choses divines avec les intrus et tous ceux qui auraient prêté la constitution civile du clergé. Les Religieuses obéirent aux Brefs du Saint-Père, elles refusèrent le serment; aussitôt défense leur fut faite d'ouvrir leurs chapelles au public: aucune fonction ecclésiastique ne pouvait s'y faire que par un prêtre assermenté. En attendant des mesures plus radicales, il n'est pas de vexations qu'elles n'aient eu à subir. On violait leur clôture soit en entrant chez elles à toute heure, soit en les contraignant d'en sortir pour déposer devant les tribunaux, ou pour obtenir le certificat de vie sans lequel on leur refusait leur pension. Comme elles se montraient inébranlables, on les priva de leurs aumôniers en y substituant des prêtres jureurs pour dire la Messe: mais elles n'y assistaient

point et cherchaient à suppléer à cette privation par d'autres exercices de piété. On eut recours à la violence, on les menaça des derniers outrages, elles tinrent ferme jusqu'au bout. Enfin elles se virent toutes soumises au plus douloureux sacrifice, celui de quitter l'asile où elles avaient espéré mourir. On les représentait comme les victimes repentantes d'un engagement forcé ou d'une résolution que le temps n'avait pas mûrie ; et elles déclarèrent avec une énergie surhumaine que leur unique désir était de vivre et de mourir en Religieuses. La conduite de l'une fut la conduite de toutes, sur la terre de France, sans qu'elles aient pu se concerter ni s'entendre ; ce furent partout mêmes protestations et même résistances, mêmes pleurs et mêmes regrets.

Le 14 août 1792, l'Assemblée législative décréta que tout Français, recevant une pension de l'État, serait censé y avoir renoncé, s'il ne justifiait dans la huitaine, qu'il avait prêté le serment de liberté et d'égalité ; et quatre jours après, le 18 août, l'Assemblée supprimait définitivement toutes les Congrégations et toutes les Communautés religieuses et s'emparait de leurs biens.

Devant ce flot montant de vexations de plus en plus arbitraires, stupides et cruelles, l'attitude des Visitandines fut constamment admirable. Lorsqu'au nom de la nation grande et généreuse on vint leur dire : « Vous êtes libres, rentrez dans vos familles, toutes refusèrent, et parmi les cent vingt et une maisons de la Visitation en France, il n'y eut pas un transfuge, pas un apostat. Elles ne furent pas moins unanimes à repousser les prêtres assermentés. Dans plusieurs Monastères on parvint à éluder une surveillance qui parfois s'endormait à dessein et se prêtait à des compromissions ou à des stratagèmes qui ne mettaient personne en péril ; mais dans le plus grand nombre des Couvents, il fallut se résigner aux plus dures privations. On écrivait de Nantes le 1<sup>er</sup> décembre 1791 : « Les Sœurs de Saint-Etienne n'ont eu que quatre ou cinq fois la Messe en six mois ; elles n'ont pu dans le même temps se confesser et communier qu'une ou deux fois. Elles ont fait leur Retraite sans communion ni Messe. Après l'Office, elles se sont donné le baiser de

paix, le cœur navré, et leurs larmes coulaient abondamment en récréation. Leur aumônier avait eu la faiblesse de prêter le serment, elles ne voulurent plus communiquer avec lui. » Presque partout on exigeait d'elles, comme condition du paiement de leur pension, la prestation du serment. On voulait les réduire par la faim : la Providence leur vint en aide, et la charité chrétienne sut, pour les assister, triompher de tous les obstacles. Quelques Religieuses moururent pendant les mois qui précédèrent l'expulsion, et leurs funérailles devinrent pour les survivantes l'occasion de nouvelles insultes. Témoin ce qui se passa à Besançon le 1<sup>er</sup> novembre 1791. Une Religieuse étant morte dans le Couvent, ses compagnes refusèrent, conformément aux instructions du Souverain Pontife, de prendre part aux obsèques qui furent présidées par le clergé constitutionnel. Irritée de ce refus, la populace se porta à tous les excès, elle fit expier par mille outrages à ces vaillantes Filles de François de Sales, le crime de ne pas vouloir transiger avec leur conscience et d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

Enfin il fut ordonné aux Visitandines de quitter leurs Couvents avant le 1<sup>er</sup> octobre 1792 ; elles partirent. Beaucoup se résignèrent aux ennuis de l'exil pour reprendre en pays étranger les observances de la vie régulière. Le plus grand nombre des Sœurs françaises restèrent en France et eurent la consolation de vivre réunies sous le même toit par groupes de quatre, six et même davantage. Elles se conformaient autant qu'il était en elles à leurs pieuses coutumes. D'autres étaient dispersées, il est vrai, mais assez rapprochées pour que, sous le prétexte d'un travail collectif ou d'une œuvre quelconque, il leur fût possible de se retrouver à jour et à heure fixes. Elles suivaient la règle, avaient une Supérieure, une infirmière, d'autres Offices encore ; c'était, malgré la dispersion, une vraie Communauté. Il en restait cependant qui n'avaient ni la consolation de la vie commune, ni celle d'un voisinage réconfortant, elles vivaient isolées au sein de la famille ou parmi les étrangers ; mais soutenues par l'amour de leur vocation elles gardaient le culte de leurs saintes observances dans leur existence

solitaire ; et plusieurs d'entre elles, par un prodige de fidélité, purent se rendre le témoignage de n'avoir durant ces longues années d'exil, transgressé par leur faute aucune règle, omis aucune des oraisons recommandées. Quelques-unes se mirent en condition dans la campagne, heureuses de pouvoir, sous un déguisement facile, sauver les proscrits et porter assistance aux confesseurs de la foi.

Beaucoup se firent institutrices : instruire les enfants, c'était perpétuer les notions du catéchisme et entretenir le feu sacré dans les âmes ; c'était se ménager un moyen de s'adjoindre leurs anciennes compagnes et préluder à une future restauration. Beaucoup aussi soignaient les malades, vaquant à toutes les fonctions d'une Sœur hospitalière et se retrouvaient ainsi dans les exercices de cette vie de Marthe que leur saint Fondateur avait conçue pour elles, avant que sa déférence pour l'Archevêque de Lyon, et les usages de son temps le décidassent à emprisonner dans un cloître le dévouement de ses premières Filles.

Mais sous quelque déguisement qu'elles eussent l'idée de se cacher, il y avait en elles des habitudes de modestie et de recueillement qu'elles ne pouvaient dépouiller ; et voulussent-elles payer d'audace et simuler une allure plus décidée et presque mondaine, elles ne tardaient pas à se trahir. Malgré les artifices du déguisement le plus correct, et le mieux réussi, elles gardaient un air emprunté qui les désignait à la malveillance ; pareilles à ces séminaristes de nos jours qui s'essaient à dissimuler leur démarche cléricale sous un vêtement bourgeois. A beaucoup, leur humilité, leur délicatesse, leur réserve, leur zèle et leur charité devinrent funestes dans un temps qui réputait la sainteté un crime et n'avait de primes que pour l'apostasie. Comme elles s'étudiaient à sauver ce qu'elles pouvaient des débris de leurs observances, elles ne restaient pas moins fidèles à l'esprit de leur vocation. Perdues au milieu d'un monde plongé dans tous les scandales et oublieux de tous les devoirs, elles s'y comportaient en apôtres et en victimes ; apôtres d'autant plus infatigables, victimes d'autant plus généreuses que

le mal était plus grand et la réparation plus urgente. La mission qu'elles avaient reçue du Sacré Cœur n'était pas négligée; elles savaient encore transformer en atelier le modeste abri qui leur servait : là, s'entassaient les images, les livrets et feuilles volantes, les scapulaires et les billets de Confrérie qu'elles distribuaient en secret. Il est arrivé qu'à la suite de perquisitions inattendues, ces pieuses richesses tombaient entre les mains de la police et devenaient matière à accusation. En 1793, la Très Honorée Mère Claude-Marie de Bruc, Supérieure de la Visitation de Nantes, fut emprisonnée avec sept de ses Sœurs pour avoir confectionné des scapulaires du Sacré Cœur. L'année suivante, la mort de Robespierre les délivra. En 1793 encore, dans une visite domiciliaire chez une Visitandine retirée à Besançon, on trouva une prière à saint Michel, un cantique en neuf couplets et trois feuilles sur lesquelles étaient peints d'un côté un Cœur surmonté d'une Croix, avec ces mots : *Cor Jesu, miserere nobis*; et de l'autre côté, un Cœur traversé d'une épée et entouré d'étoiles avec cette inscription : *Cor Mariæ, ora pro nobis*. Voici un des couplets incriminés :

De ton trône sublime  
Tu reçus mon serment,  
Souffres-tu que le crime  
Brise un lien si charmant ?

Il peut dans sa folie  
M'arracher du saint lieu ;  
Il peut m'ôter la vie,  
Peut-il m'ôter mon Dieu ?

La Religieuse se nommait Marie-Cosme Colin, âgée de 61 ans, originaire de Besançon et Professe de la Visitation de Dôle. On voulut voir dans les images du Sacré Cœur un signe d'affiliation avec les Vendéens, un signe de ralliement de tous les catholiques conjurés dans toute la France, pour anéantir la Révolution. La Sœur déclara que ces images provenaient de son ancien Couvent et qu'elle en avait une certaine quantité, parce que c'était une dévotion particulière à son Ordre. Elle fut condamnée comme perturbatrice de l'ordre public à une détention de trois mois dans la maison de justice, à 50 livres d'amende et aux dépens<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Sauzay, Hist. de la persécution révolutionnaire dans le Doubs, t. IV, p. 203.

Les Visitandines dispersées prirent sans doute quelque part à une vaste association de prières qui, à cette époque, réunissait les catholiques fervents dans une même supplication, d'un bout de la France à l'autre ; en voici le programme :

« Quarantaine à l'imitation de celle de Ninive à faire en commun. — « Daignez, Seigneur, recevoir dans votre grande miséricorde, pour expiation des crimes qui ont attiré sur ce royaume la justice de vos vengeances, les très humbles et très ferventes prières que nous vous offrons en esprit de pénitence, à l'honneur de la Passion de Jésus-Christ. » On récite les bras en croix cinq fois l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique ; puis, dans la posture ordinaire, le *Miserere* et trois fois le *Parce Domine* ; ensuite on dit : « Très Sainte, très ineffable et très adorable Trinité, un seul Dieu en trois Personnes, nous vous demandons dans la plus profonde humilité, que le divin Cœur de Jésus soit glorifié et exalté dans tout l'univers, et que par l'imitation de ses vertus et la plus vive contrition de nos péchés, nous obtenions comme les Ninivites, que la France ne soit pas détruite, mais qu'elle fasse pénitence, afin que par cette sainte quarantaine, elle trouve grâce auprès de vous, Très Adorable Trinité, et que vous soyez bénie et glorifiée avec le très adorable Cœur de Jésus et celui de sa sainte Mère. Ainsi soit-il. »

Chaque associé doit offrir pendant la quarantaine un jeûne et une communion <sup>1</sup>.

Si les Visitandines ne sont pas entrées dans cette association, elles en avaient l'esprit et les œuvres. Chacune d'elles aurait pu dire comme la Sœur Marie-Constance, de Langres : « L'encens brûlait naguères devant votre Majesté, ô mon Dieu, et s'il était des crimes et des profanations, il était au moins des solennités réparatrices. Maintenant, plus de temples, plus d'autels !

« Royaume, dit autrefois très chrétien, quel nom te donner aujourd'hui ? Je m'unis donc, ô Cœur de Jésus, à

<sup>1</sup> Jules Sauzay, Hist. de la Persécution révolutionnaire, t. III, p. 315. Ce programme de prières fut trouvé dans les papiers de M. Boucon, prêtre déporté, saisi dans le Doubs, 6 mars 1793.

votre agonie au Jardin des Olives ; la France, dans le délire de son impiété, vous était alors présente ; vous voyiez l'inflexibilité de cette nation perverse, et j'ose vous crier au nom de votre amour : Pardon et miséricorde ! Culte divin, louanges, prières, adorations, mais par-dessus tout, Sacrifice divin, Sacrement ineffable, quand comblez-vous mes vœux ! O mes frères, quand reprendrez-vous enfin la route du bonheur que je voudrais vous procurer au prix de tout mon sang ! »

Ce qui soutenait les Filles de François de Sales dans leur zèle réparateur, mais, hélas ! ce qui leur manquait souvent sous le règne de la Terreur, c'était la Sainte Eucharistie. Elles en sentaient d'autant plus vivement la privation qu'elles aimaient davantage ; aussi n'est-il pas de fatigues qu'elles ne fussent prêtes à subir, de périls qu'elles n'eussent le courage de braver pour une seule communion ! Il en est qui faisaient plusieurs lieues à pied, afin d'assister à la Messe et d'y communier ; souvent aussi il plut au Cœur de Jésus de leur envoyer providentiellement quelqu'un de ses ministres pour qu'il donnât le pain de vie à ces saintes affamées. On dit qu'il leur fut permis d'emporter avec elles des hosties consacrées. Le retour des persécutions des premiers siècles semblait légitimer aussi le retour aux usages d'autrefois. La Mère Marie-Marthe Cousserand, de Brioude, fut autorisée par un digne ecclésiastique, à garder les saintes Espèces dans une boîte d'argent et à se communier elle-même.

Objet d'une malveillance qui s'endormait rarement, soumises à tous les caprices de l'arbitraire, et vivant, pour la plupart, dans une continuelle infraction des lois tyranniques qui terrorisaient le pays, les Visitandines devaient sans doute tomber en grand nombre entre les mains des révolutionnaires ; nous ne le nions pas ; mais il faut reconnaître qu'une Providence spéciale veillait sur elles, et que souvent son intervention miséricordieuse voulut bien les soustraire aux recherches des persécuteurs. Ils étaient littéralement aveuglés ; il semble que plus rien ne les séparait de leur proie, et cependant ils s'en allaient sans l'avoir aperçue. Toutefois l'honneur de rendre témoignage à Notre-Seigneur Jésus-Christ



dans les cachots, et par une mort sanglante ne fut pas refusé à l'Institut.

Parmi les Monastères qui fournirent le plus de victimes à la persécution, nous pouvons citer avec l'Année Sainte : Montélimart, Chartres, Périgueux, Clermont, Amiens, Paris, Lyon, Saint-Flour, Brioude, Saint-Céré, Aurillac, Villefranche, Paray, Avignon, Marseille, Nantes, Toulouse, le premier de Rouen, Arles, Blois et Pont-à-Mousson. Sur onze Visitandines renfermées avec cent vingt autres Religieuses au grand séminaire d'Angers, deux moururent dans leurs chaînes pour Jésus-Christ. Les autres furent transportées à Lorient pour être déportées à Cayenne. Robespierre, en tombant, les sauva. Celles du deuxième Monastère de Rouen, celles de Limoges furent détenues avec beaucoup d'autres dans leur Couvent même, c'était les exiler dans leur propre maison. « A Pont-à-Mousson, dix Visitandines furent emprisonnées dans la maison du Collège ; les mauvais traitements qu'elles y endurèrent étaient horribles... le pain tel que les bêtes n'en auraient point voulu ; ce n'était plus du blé, mais un amas de toutes sortes de graines gâtées qu'on moulait et faisait cuire ensemble. Ce mauvais pain mit la dysenterie dans la maison d'arrêt. Une de nos anciennes, octogénaire, Sœur Marie Bertand disait : « quand on mange ce pain là avec foi et pour la cause de la religion, il ne fait pas de mal ! » elle en mangeait sans être incommodée. « Plusieurs d'entre nous, écrit une de ces nobles captives, en mangèrent dans le même esprit et n'en souffrirent pas, et à les voir en manger avec un air de contentement et de bon appétit, on aurait dit que pareil à la manne, sous la dent des Israélites dans le désert, il contenait en soi toutes sortes de saveurs <sup>1</sup>.

L'Ordre de la Visitation eut aussi ses martyrs. Plusieurs Sœurs de Carpentras versèrent leur sang pour Jésus-Christ. D'autres étaient condamnées à mourir, le jour et l'heure de l'exécution marqués, la joie qu'elles

<sup>1</sup> Note manuscrite de la Mère Marie-Gabrielle Mollerant, dernière Supérieure de Pont-à-Mousson, décédée au Monastère de Nancy le 22 février 1823.

témoignèrent en allant au supplice les priva de la couronne. Telle fut à Toulouse, la Sœur Marie-Aglaë Glas-cou-Serville. Ayant entendu prononcer son nom parmi ceux des victimes qui devaient le lendemain défrayer la guillotine, elle conçut une telle joie de mourir pour Notre-Seigneur que sa figure devint radieuse, ce que voyant l'un des commissaires : « Tu es trop contente, citoyenne, ce sera pour après-demain ; » mais, après demain, c'était la chute de Robespierre (Histoire manuscrite de la Visitation de Toulouse . La Sœur Marie-Jéronyme Lefort, professe du deuxième Monastère de Lyon, était déjà au pied de l'échafaud ; le bourreau qui veut faire des désespérés et non des martyrs, lui dit : « puisque tu es si heureuse de partir, je surseois à ton exécution. » Elle fut rejetée en prison et élargie onze mois après. A l'exemple du disciple bien-aimé elle survécut à son martyr. Deux Sœurs de Nantes donnèrent vraiment leur vie pour Notre-Seigneur, les Bleus les massacrèrent. L'une d'elles était retournée sur ses pas pour prendre un objet que lui avait confié sa Supérieure, elle fut saisie par des forcenés qui lui arrachèrent les yeux avec un tire-bouchon et la massacrèrent. On lit aussi dans le registre révolutionnaire d'Angers : « A été guillotinée Marie-Charlotte Poulain, dite de la Forestière, âgée de 70 ans, scélérate, interrogée publiquement par rapport à ses fonctions et aux propos qu'elle a tenus. »

Là sans doute ne s'arrête pas ce glorieux martyrologe. Nous espérons que le jour viendra ou les continuatrices de l'Année Sainte composeront la liste des Visitandines qui ont fini leurs jours dans les prisons ou versé leur sang pour ce Jésus qui le premier a voulu mourir pour nous sur la croix. Les autres, en bien plus grand nombre, n'ont pas à se plaindre du choix qu'il a fait pour elles du martyr d'amour. La belle et blanche palme de ce martyr non sanglant garde sa beauté. Elle fut le partage des deux premiers siècles de l'Ordre. L'histoire du troisième siècle qui va se clore bientôt, nous dira que les Visitandines d'aujourd'hui savent aussi la cueillir. Non moins dévouées au Sacré Cœur de Jésus que leurs devancières, elles ont droit à la même couronne.

# PIÈCES JUSTIFICATIVES



# PIÈCES JUSTIFICATIVES

## I.

### LA SŒUR MARIE-MICHEL BOUFARD.

Pour achever cette couronne de nobles âmes qui, par le tendre amour qu'elles avaient voué au divin Cœur, ont mérité de frayer les voies à la Bienheureuse, cueillons une fleur dans les champs de la catholique Bretagne. Nous voulons parler de Marie-Michel Boufard, décédée à Nantes le 30 mai 1698, âgée de 87 ans dont 32 de profession.

Elle naquit dans cette même ville le 11 novembre 1611, reçut une éducation profondément chrétienne et fut initiée à l'oraison mentale par M. Michel Macé, chanoine de la collégiale de N.-D. La grâce la fit monter par degrés à la contemplation, et Notre-Seigneur ne tarda pas à la combler de ses plus riches faveurs. Un jour, après un acte de mortification, elle eut une vue mystérieuse d'un vin excellent, représentant le Bon Maître, et elle se vit elle-même comme une goutte d'eau jetée dans cette précieuse liqueur. Vers sa 18<sup>e</sup> année, elle aperçut en esprit Notre-Seigneur qui lui montrant une toile étendue sur un cadre comme pour y peindre un crucifix et lui disait : « c'est en vous que je ferai cette peinture. Je veux que votre vie soit une perpétuelle mortification. — Je vous veux toute morte, le bois vert n'est pas propre à brûler ; il faut que la mortification dessèche le cœur afin que le feu du ciel puisse y descendre. » Dieu demandait d'elle une prière perpétuelle ; elle travailla quatre ans à se tenir constamment en présence de Dieu, elle en vint à bout. Il lui semblait prier même en dormant, et à son réveil elle se trouvait comme en oraison.

Marie-Michel fut admise à la Visitation par la Mère Marie-Constance de Bressand, mais ses forces trahirent son courage, elle dut sortir à 23 ans. Devenue orpheline par la mort de sa mère, elle adopta une nièce qui la fit beaucoup souffrir ; mais elle la gagna à force de patience et de bienfaits ; alors leurs cœurs s'unirent étroitement, et pour glorifier Dieu, elles résolurent d'ouvrir une école de petites filles. Elles réussirent, sans que les sollicités de sa classe parvinssent à distraire Marie-Michel de son application à Dieu. Elle désira communier tous les jours, on le lui permit, et comme ensuite elle en avait

scrupule, Notre-Seigneur lui dit : « Il me plaît que vous me receviez tous les jours, je veux que vous soyez une lampe ardente et luisante devant le Saint-Sacrement. » — « Oui, Seigneur, dit-elle, je le veux être, votre grâce en sera l'huile et votre amour le feu. »

Un jour, au sortir du banquet divin, elle se trouva comme toute perdue en Dieu. Notre-Seigneur sembla lui ôter son chétif cœur pour lui donner le sien pur et parfait. Depuis cet heureux échange, lorsqu'elle demandait quelque chose à son divin Jésus ou qu'elle lui faisait quelque protestation : « Seigneur, disait-elle, c'est de tout *notre* Cœur que je vous demande cette grâce, vous êtes mon cœur, toute mon affection est en vous. »

Une fois elle entendit ces paroles : « Tenez-vous à mes pieds comme Madeleine pour y entendre les leçons de mon amour. » Puis en lui présentant son divin Cœur, Jésus lui dit : « Voici l'autel de vos oraisons. » Il lui avait promis de lui donner un livre et il lui fit voir qu'il était lui-même ce livre. « Oui Seigneur, vous êtes mon livre, il ne m'en fiut plus d'autre que vous. Livre divin, je vous adore, tout est en vous. » Dans une circonstance semblable, se sentant comme entourée de fleurs d'une odeur céleste, elle dit à Notre-Seigneur : « En vérité, mon doux amour, pour peu qu'on vous donne, vous donnez beaucoup. »

En 1640, elle fit un héroïque sacrifice dans un abandon total d'elle-même à l'Esprit-Saint ; elle consentit à la perte de son propre esprit et à celle de l'estime des hommes. Cependant Dieu lui révélait la science de ses mystères et les recommandait dans son cœur. Le jour de la Sainte-Trinité, elle fut admise à contempler l'union des trois personnes divines, et vit le Père brûler d'amour pour le Fils; le Cœur du Fils brûler d'amour pour le Père; et le Saint-Esprit, Cœur du Père et du Fils, brûler d'amour pour les hommes. Elle se vit aussi dans ce Cœur divin et connut qu'elle n'en sortirait jamais.

Mais à la joie devait succéder la peine, Jésus lui apparut en croix, les mains et les pieds percés de clous avec de longues pointes, et une voix lui disait : « Si vous voulez être unie à moi, il faudra que ces pointes vous percent les mains et les pieds. » « Seigneur, dit-elle, je le veux de tout mon cœur. » Notre-Seigneur lui dit encore : « Je vous couronnerai vierge et martyr. » Peu après étant en oraison, elle vit un calice et entendit une voix qui lui disait de le boire ; dès lors les consolations et les peines s'entre-suivirent dans sa vie. Il n'est pas de tentations qu'elle n'ait eu à subir, pas d'épreuves que ses confesseurs ne lui aient infligées ; elle n'osait même plus communier. Elle souffrit d'une douleur de côté qui dura quatre années, il lui semblait porter une couronne d'épines. Notre-Seigneur la visitant un jour lui dit : « celui qui vous a blessée vous guérira. » Et elle fut quitte de son mal.

La voix qu'elle entendait au fond de son âme lui répétait souvent : « Vous serez Religieuse, c'est la vie qui me suit de plus près. » A force d'instances, elle rentra au Couvent le jour de l'Ascension 1662, dans la 51<sup>e</sup> année de son âge. Là, ses épreuves recommencèrent et elle furent telles qu'on différa deux ans de lui donner l'habit. Enfin la paix lui fut rendue : le 21 novembre 1665, on l'admit à la vêtue et l'année suivante, le 25 du même mois, elle fit profession. Elle se proposa pour modèle la vie de la Sainte Vierge au Temple et réussit à la reproduire.

Cependant Notre-Seigneur la comblait toujours de ses grâces. Un jour il lui découvrit son Cœur : « Voici, lui dit-il, le lieu où vous devez passer le reste de vos jours dans l'exercice de l'amour. » Toute ravie elle s'écria : « Cœur de Jésus, maison d'oraison, on y voit tout, on y entend tout, on y apprend tout, on y contemple cette beauté souveraine qui captive les cœurs. » Elle jouissait et souffrait tout ensemble : « Plus qu'aimer mon Dieu, plus qu'aimer, point de bornes à mon amour ! Mon cher Jésus, vous êtes tout à moi et je suis toute à vous ! Ah ! si l'on savait ce que c'est que Dieu, tout le monde se consacrerait à lui ! »

Un jeudi-saint, Jésus lui apparut et dit : « Vous me dites sans cesse que je suis votre cœur, et moi, je vous assure que vous êtes le mien ; ceci se fait par la communion. » ... Mais nous ne pouvons tout raconter.

Elle se sentait tout enflammée en méditant sur l'Eucharistie ; et apostrophant les hérétiques elle disait : « Vous êtes trompés dans votre religion. Je ne suis capable de rien, mais j'oserai bien vous soutenir que vous êtes des lampes sans huile ; il vous manque trois choses : la mèche qui est la foi, l'huile qui est la grâce, le feu qui est l'amour. »

La promesse d'aller *droit au ciel* lui fut confirmée plusieurs fois. Notre-Seigneur, lui fut-il dit, mettra la dernière perfection au tableau du crucifix qu'il a commencé en vous, et vous sortirez de ce monde comme un ouvrage accompli et prêt à être placé dans la sainte Éternité. En 1677, Notre-Seigneur lui recommanda d'écrire sa propre histoire ; elle obéit. Dans une des retraites des années suivantes, il lui dit encore : « Je veux que tous vos écrits, quand le temps en sera venu, soient mis en ordre par les Pères Jésuites et qu'on les donne au public. Je prends mes délices en vous à cause de votre anéantissement. »

Elle avait toujours aimé Marie et désirait l'honorer dignement. Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : « Je vous accorde la faveur d'aimer ma Mère autant qu'une créature peut le faire par ma grâce. » Et le jour de l'Assomption 1697, au sortir de la Messe, la Reine du ciel lui dit en la caressant : « Ma fille, je serai toujours ta Mère. » Elle pouvait mourir : après les vicissitudes d'une longue maladie où les consolations

et les angoisses se disputaient ses derniers jours, elle s'éteignit le 13 mai 1698 en disant : *Benedictus qui venit in nomine Domini, hosanna in excelsis !* Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Louanges au plus haut des cieux !

Nous avons tiré cette notice d'une vie anonyme de la Sœur Marie-Michel Boufard, dont un exemplaire se conserve à la Visitation de Nantes. L'auteur, qui est jésuite, s'est inspiré de l'autobiographie que composa par obéissance l'humble servante de Dieu ; nous n'avons pu rien apprendre des autres écrits que les Pères Jésuites devaient recueillir, mettre en ordre et publier.

## II.

### MADAME DE LA TOUR NEUVILLARS.

Les faveurs extraordinaires accordées à la bonne Armelle et à la Mère Marie de l'Incarnation sont moins rares qu'on ne le pense : souvent Notre-Seigneur les a prodiguées, dans les milieux les plus défavorables, à des âmes que leurs devoirs de chaque jour semblaient rendre impropres à ces grâces exceptionnelles. Telle fut madame de la Tour Neuwillars dont le P. Nicolas du Sault a écrit la vie (1571-1616).

Suzanne de la Pomélie naquit en Limousin, au château de la Pomélie, à 3 lieues de Limoges, en 1571. Entourée de parents calvinistes, calviniste elle-même et mariée à un gentilhomme calviniste, elle eut le bonheur de revenir à la foi de ses ancêtres, sut observer fidèlement tous les préceptes de la religion catholique, fit de sa maison un sanctuaire de vertu et convertit même la plupart des personnes de son entourage. Elle fut favorisée de grâces exceptionnelles et élevée aux plus intimes communications avec Notre-Seigneur. En voici quelques-unes. « Un jour, après la communion, Notre-Seigneur m'apparut et me dit : « Ma fille, je veux te faire une question et savoir de toi si tu m'aimes ? » « Je demeurai surprise, toute confuse et ne pus rien répondre. Sur quoi, sa Majesté ne laissa pas que de m'adresser derechef la même demande. Alors, je répondis avec une grande confiance : « Oui, mon Seigneur, je vous aime autant que vous voulez que je vous aime. »

Elle craignait l'illusion et s'efforçait, par obéissance à son confesseur, de se dérober à l'appel de la grâce. Un jour, n'en pouvant plus, elle dit au bon Maître : « Que voulez-vous que je fasse ? Je suis prête à souffrir tout ce qu'il vous plaira... Mais ne voulez-vous pas que j'obéisse ? » Il lui fut répondu : « Je veux que ton esprit se joigne au mien plus étroitement que jamais un ami n'est uni à son ami. » Et il lui sembla qu'elle était l'objet de nouvelles faveurs qui la firent tressaillir de



joie. Et Notre-Seigneur lui disait : « Assure-toi que tu n'es pas trompée, dis-le hardiment à ton confesseur. »

« Enfin, cet adorable Maître vint un jour s'asseoir auprès de moi, me prit par la main et m'engagea à lui demander tout ce que je voudrais ; qu'il me l'accorderait : « Gardez, lui dis-je, ô mon Dieu, ces faveurs pour les Anges. » — « Mais, tu m'es plus chère que les Anges ! me suis-je jamais fait ange pour eux ? et je me suis fait homme pour toi. » Et il me présenta son côté ouvert et me dit que c'était le lieu où il voulait me voir me cacher et demeurer cachée toute ma vie. Je m'y jetai aussitôt avec grand plaisir, et j'ai tâché de m'y tenir toujours depuis, le mieux que j'ai pu. Je m'offris à la privation de toutes ces faveurs. « Non, je ne te les ôterai jamais. C'est mon plaisir que tu les possèdes et que tu aies, par avance et par avant goût dans le temps, ce que tu dois avoir avec plénitude dans l'éternité. »

Le 28 du mois de janvier 1615, après la sainte communion, Notre-Seigneur apparut à M<sup>me</sup> de Neuvillers, et lui montrant l'ouverture de son côté sacré, il lui commanda d'y appliquer ses lèvres. « Et je le fis, dit-elle, et j'y portai encore mon cœur que je n'en retirerai pas ; et il y fut retenu par Notre-Seigneur avec la promesse qu'une autre fois il me donnerait le sien... Depuis, il m'invita plusieurs fois à lui demander son Cœur, m'assurant que je ne serais pas refusée. Il ne me fut pas possible d'en venir là. J'estimais cette requête trop incivile : en sorte que sa promesse demeura sans effet jusqu'au 15 juin de cette même année 1615. Mais ce jour-là, Notre-Seigneur se présenta soudain devant mes yeux et me dit : « Voilà mon Cœur que je t'ai promis, tu y trouveras abondamment tout ce que tu pourras désirer. » Quelque soit le mode de cet échange de Cœur, la suite montra bien qu'il s'était opéré de grands changements dans cette humble Servante de Dieu. Ses tendresses devinrent si vives, si impétueuses qu'elle avait peine à respirer. Ce grand amour prit possession de son âme et même de son corps d'une façon nouvelle, de sorte qu'on la voyait ardente et enflammée comme un Chérubin, toujours le visage en feu, pleine de force et de courage, quoiqu'elle fût extrêmement affaiblie par la ferveur de ses dévotions et de ses pénitences. Elle semblait aussi avoir reçu les sentiments, les inclinations et les affections de Notre-Seigneur. Sa conversation était plus au ciel que sur la terre. Sa vie était de se consumer comme un Séraphin dans les flammes du divin amour...

Citons encore un trait : Un jour, Notre-Seigneur lui apparut avec un visage rayonnant de gloire et lui fit une faveur bien particulière. Il demeura trois jours continuels en sa compagnie ; de sorte qu'elle traitait à toute heure aussi familièrement avec lui qu'un ami peut traiter avec son ami. Il prenait plaisir à la voir occupée, soit dans les fonctions de

Marthe, soit dans celles de Marie, et l'y encourageait par sa présence et par sa bénédiction. On eût dit qu'il avait trouvé près d'elle le lieu de son repos et contentement sur la terre, ou une place de sûreté, pour se sauver de la persécution des hommes, de même qu'en d'autres temps il s'était réfugié dans le cœur de sainte Gertrude et dans celui de sainte Thérèse.

Madame de la Tour-Neuwillars mourut le 7 avril 1616, dans la 45<sup>e</sup> année de son âge en prédestinée. Notre-Seigneur lui avait promis la conversion de son mari : « Tu l'auras, lui avait-il dit, mais c'est à toi seule que je l'accorde. » Et en effet, il mourut, après avoir penché visiblement vers la foi catholique, mais sans que les protestants permissent à un prêtre d'approcher de son lit de mort. Dieu et sa servante surent seuls qu'il mourait converti.

Le P. Nicolas du Sault qui travaillait sur les notes que Madame de la Tour-Neuwillars avait écrites par l'ordre de son confesseur donna sa vie au public sous ce titre : *Mademoiselle de Neuwillars, miroir de perfection pour les femmes mariées et pour les âmes dévotes*. Paris. Cramoisy, 1649. Elle vient d'être réimprimée par le Marquis Anatole de Bremond d'Ars Migré. Nantes, 1889.

### III.

LE P. PAUL DE BARRY.

Le P. Paul de Barry, dans son *Paradis ouvert par cent dévotions à la Mère de Dieu*, invite sa Philagie à présenter à la Sainte-Vierge le Cœur de son divin Fils, et il lui suggère la prière suivante :

« O Reine du Ciel et de la terre, Marie, très digne Mère de mon doux Jésus, me voici à genoux en présence de votre sainte Majesté, pour vous offrir un présent qui n'eut jamais son pareil. »

« Ce que je vous offre, c'est le doux Cœur de Jésus, votre aimable Fils et mon adorable Rédempteur. N'est-ce pas le plus riche présent qui puisse vous être offert sur la terre ? Ce Cœur tout seul vaut mieux que quinze cents millions de mondes, quand même ces mondes ne seraient remplis que de Séraphins semblables à ceux qui environnent le trône royal de votre Fils au séjour de la gloire. Ce Cœur vaut plus tout seul que tous les Chœurs des Anges et des Saints qui pourraient être, si Dieu les faisait sortir du sein de sa toute-puissance. Ce Cœur, c'est le Cœur des cœurs, le Cœur parfait, le Cœur presque semblable au Cœur de la

Frère Sainte Trinité ; c'est ce Cœur, source vivante de toutes les meilleures bénédictions et le plus bel objet de vos plus chères délices, c'est le Cœur que je veux offrir, c'est le présent que je vous donne.

« O Marie, plus aimable que l'amour, si vous agréiez cette offrande, quoiqu'elle parte d'un pauvre cœur... je puis publier partout que vous me rendez plus content que si j'étais reconnu l'unique monarque de toute la terre par les solennelles acclamations des Anges et des hommes.

« C'est le bonheur que j'attends du Cœur de Jésus que je vous offre avec les plus humbles soumissions et respects dont mon âme est capable. »

#### IV.

LE P. JEAN PAULINUS.

Le P. Jean Paulinus, mort à Munich en 1671, exprime les sentiments les plus tendres envers le Sacré Cœur dans ses pieux colloques avec Jésus blessé.

« O Jésus, divin blessé, voici votre serviteur à vos pieds, pour vous parler cœur à cœur. A votre Cœur il parlera du sien, il parlera de son cœur et de votre Cœur. La parole du cœur est vraie, il ne ment pas lorsqu'il vous parle. Vous scrutez les reins et les cœurs, vous savez mieux ce qui est dans notre cœur que l'esprit qui l'habite. Il est grand le sujet de notre entretien, c'est votre Cœur et c'est le mien. Votre Cœur est le sanctuaire de la Trinité adorable, il est très saint ; mon cœur est la demeure du péché, il est mauvais et impénétrable ; votre Cœur est le séjour de la sagesse, le mien est un abîme de folie. Votre Cœur est la source de toute grâce et de toute vertu, le mien est une sentine de souillures et de vices. La charité règne dans votre Cœur, la méchanceté dans le mien. Votre Cœur est embrasé de divines flammes, le mien est froid et glacé. La paix habite dans le vôtre, le trouble et une agitation fébrile dans le mien. Votre Cœur est toujours ouvert du côté du ciel et fermé du côté de la terre ; le mien ne s'épanouit qu'aux choses de la terre, il se ferme à celles du ciel. Votre Cœur chante les divines louanges, les bruits de la terre et les vaines clameurs retentissent dans le mien.

« Que ferai-je, Seigneur ?... Je chercherai un autre cœur. Soyez béni, ô Jésus : je l'ai trouvé. Je vois votre côté entrouvert par la lance, et j'y aperçois votre Cœur, on plutôt le mien... vous m'avez été donné... pour moi vous êtes né, vous avez souffert, vous êtes mort. Tout ce qui est en vous est à

moi, et par le don de votre Père et par votre propre don. Votre Cœur est donc à moi, il me suffit et je n'en cherche pas d'autre. La vie sans lui, c'est la mort ; qui le possède vit véritablement. Je vous salue donc mille et mille fois, Cœur divin ; je vous salue, trône de la divinité, abîme de grâce, sanctuaire de gloire ; je vous salue, délices du Père, demeure du Fils, temple du Saint-Esprit ! Salut, ô le bien-aimé de Marie, la joie des Anges, le rendez-vous des âmes saintes. Salut, céleste aimant des cœurs purs, demeure des justes, asile des pécheurs ! En vous le Père renouvelle l'homme qu'il a créé ; par vous le Fils nous rachète et nous sauve, par vous le Saint-Esprit nous éclaire et nous sanctifie. En vous se trouve le salut de l'âme, la vie de l'esprit, le commencement, le progrès, le terme de notre perfection. C'est de vous que découlent l'eau du Baptême, le chrême de la Confirmation ; toute l'efficacité, tous les fruits des Sacrements. Vous êtes le Saint des Saints, le propitiatoire de la Divinité, l'autel des parfums. Vers vous mon âme soupire, mon esprit s'élève, et mon cœur prend son vol. Vers vous je tends les mains, je lève les yeux, je dirige désirs, vœux et prières. Je vous aime, je vous vénère, je vous adore ! à vous la louange, la gloire, l'honneur ! Je n'ai qu'un désir, c'est de parvenir à vous, d'habiter en vous, de vivre et de mourir pour vous. En vous ma joie, ma gloire, ma force, mon trésor, mes richesses, mon repos et ma paix, ma vie, mon salut et tout mon bien... Jésus, Jésus ! Laissez-moi entrer dans votre Cœur ; laissez-moi m'y faire un petit coin... ce sera mon paradis, mon tombeau, mon repos pour l'éternité. J'y habiterai, parce que je l'ai choisi.

« Votre Cœur fut donc brisé, broyé sur la Croix, il y fut pressuré par la tristesse, l'ennui, la douleur, en proie aux angoisses de la mort, et cependant toujours libre et non esclave, toujours élevé et non rampant, toujours doux et sans amertume, toujours large et sans étroitesse, toujours sincère et sans feintise, toujours prêt à faire et à donner davantage, toujours se dévouant sans réserve, dans une invincible patience, dans une ardente charité, toujours uni à Dieu et perdu en lui ! Et à ce moment, ô Jésus, à cette heure de souffrance et d'amour, j'étais moi aussi dans ce divin Cœur ; vous pensiez à moi, vous offriez votre sang pour moi, vous méritiez pour moi la gloire du ciel. Ainsi, je le crois très fermement, ainsi je l'espère de votre bonté infinie. C'est donc à bon droit que je me réfugie dans votre Cœur, où mon nom est écrit : je veux y vivre et y mourir, puisque c'est là que par le sang et par l'Esprit j'ai reçu une nouvelle vie en Dieu. Je veux brûler et être consumé là où j'ai puisé les premières lueurs de la foi, de l'espérance et de la charité... Dans cette école je veux apprendre, dans ce sanctuaire m'offrir en sacrifice, et combattre sur ce champ de bataille. Viennent les

ennemis, les croix, les douleurs, les tentations, la chair, le monde et l'enfer, la désolation, les maladies et la mort même, je resterai dans votre Cœur, je lui deviendrai semblable et tant que j'y resterai, je serai heureux, je serai sauvé...

« Mais où s'emporte mon audace, ô Jésus ! je vous en demande pardon par votre très saint Cœur. L'amour et la nécessité ne connaissent pas de loi ; souvent ils ne gardent pas de mesure. — Mais serait-ce blesser votre honneur que de mettre mon salut en sûreté ? Et quel autre moyen de guérison, quel autre gage de salut que votre Cœur ? Dussiez-vous m'éloigner de vous, je ne vous quitterai pas, je resterai assis à votre porte et je frapperai jusqu'à ce que vous veniez m'ouvrir, soit pendant ma vie, soit à mon dernier soupir....

« C'en est donc fait, je livre, je donne, je consacre mon cœur à votre très doux Cœur. Blessez-le, ô mon divin blessé, avec cette lance qui a frappé votre Cœur ; attachez-le avec ces clous qui ont percé vos mains et vos pieds ; enflammez-le des ardeurs brûlantes de votre amour, purifiez-le dans votre sang. — Rendez-le magnanime et qu'il méprise le monde entier. — Qu'il soit assez fier pour dédaigner ce qui passe ; assez doux pour traiter le prochain avec suavité ; assez fort, pour supporter toute contrariété ; assez pieux pour ne s'occuper que du ciel ; enfin faites de mon cœur un cœur tout semblable au vôtre. Il y a bien des années que je vous demande cette grâce, je ne l'ai pas encore obtenue ; la faute n'en est qu'à moi, j'ai manqué de courage et ne m'en suis pas rendu digne. Vous seul, Seigneur, pouvez d'un cœur indigne faire un cœur digne de vous... Faites ce miracle, et mes lèvres joyeuses rediront en tout temps et en tout lieu : Votre serviteur a retrouvé son cœur, et avec son cœur toute sagesse et toute force, toute pureté et toute grâce, toute gloire et toute béatitude à jamais ; car en retrouvant mon cœur, j'ai trouvé le vôtre, je vous ai trouvé vous-même, ô Jésus blessé pour moi... et en vous, j'ai retrouvé le Seigneur mon Dieu et avec lui tous les biens <sup>1</sup>... »

## V.

ILL. P. PIERRE-JEAN PINAMONTI.

Nous terminerons ces citations par un extrait emprunté au P. Pierre Jean Pinamonti, dans le livre intitulé : Le Reli-

<sup>1</sup> *Pia cum Jesu vulnerato colloquia*, colloq. 21.

gieux en solitude. Le P. Pinamonti est mort en 1703. C'est donc un contemporain de la Bienheureuse.

Le huitième jour de sa Retraite, IV<sup>e</sup> méditation, de Jésus en Croix : il invite son retraitant à contempler tour à tour le corps, le cœur et l'âme du divin crucifié : « Regarde, lui dit-il, ce corps couvert de blessures, déchiré et meurtri pour tes péchés... ces plaies, ce sang ne te disent-ils rien ?... »

« Regarde ce Cœur que la lance a percé... pénètre dans cette immense fournaise d'amour dont tant de douleurs n'ont fait qu'accroître les flammes, bien loin de les éteindre. Mais voici que ce Cœur parle encore... écoute-le... il dit : *Sitio*, j'ai soif... j'ai soif de nouvelles souffrances ; et si tel était le bon plaisir de mon Père, je voudrais rester sur cette Croix, non pas seulement trois heures, mais jusqu'à la fin du monde... à quoi ne monte pas la dette que tu as contractée envers ce divin Cœur ? tu lui es redevable d'autant de passions, d'autant de morts qu'il aurait voulu en subir pour toi... compare après cela, la largeur de ce Cœur magnanime, et l'étroitesse du tien. Pour toi, il ne croit jamais trop faire... et toi, pour Lui, tu crois toujours en avoir fait assez... »

Le IX<sup>e</sup> jour traite de la Résurrection de N.-S. et de son apparition à sa Mère.

« Considère comment dans le Cœur de Marie la joie fait place à la douleur ; comment Dieu dut la fortifier dans son corps et dans son âme pour la rendre capable de supporter tant de bonheur sans mourir... Vois comme elle s'empresse, comme elle se prosterne aux pieds de son Fils pour l'adorer ; mais il la relève, l'approche de sa poitrine dont il a laissé la blessure entr'ouverte pour qu'elle y trouvât une entrée jusqu'à son Cœur divin... Si tu ne sais rien dire à la Vierge Marie pour la féliciter de tant de joie, tu te rends indigne d'être à jamais reçu sous son manteau ; mais si tu es deshérité de sa protection, quel autre espoir de salut restera-t-il à ta faiblesse ? »

Il ne nous souvient pas d'avoir jamais trouvé dans aucun autre écrivain cette pensée touchante, que Notre-Seigneur apparaissant à sa Mère après sa résurrection lui ait ménagé une entrée dans son propre Cœur, comme pour lui faire boire à la source les joies sans mélange dont il était inondé.

## VI.

### FÊTE DU SACRÉ CŒUR A AIX, 1693.

Les annales du 1<sup>er</sup> Monastère de la Visitation à Aix donnent cette description de la Fête du Sacré Cœur le 28 mai 1693.

« C'est à la Mère Marie-Agnès de la Roque de Fourbin que nous devons l'établissement de la Fête du Sacré Cœur dans ce Monastère. Elle a fait ériger une très belle chapelle à ce divin Cœur dans notre église et une autre dans le Monastère avec une magnificence digne de son grand cœur. Ces deux chapelles ont été bâties sur les dons qui lui avaient été faits pour contribuer à cette dévotion. Elle nous a dit bien des fois que depuis l'établissement de la fête du Sacré Cœur de Jésus, elle avait remarqué dans notre communauté un redoublement de ferveur.

« Le 28 mai de l'année 1693, jour de l'Octave du Très-Saint-Sacrement, choisi pour célébrer cette fête du divin Cœur de Jésus, d'après la permission des Supérieurs, l'église fut ornée le plus magnifiquement possible, non seulement au dedans, mais encore au dehors. Cette église est en face de trois rues, sa situation est fort élevée au-dessus du sol, elle est placée sur un grand perron relevé de 16 marches et bâtie avec beaucoup de soin et d'agrément tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Quoiqu'il semble que son entrée fut suffisamment belle, notre Très-Honorée Mère qui ne voulait rien épargner pour donner du relief à cette première solennité du Sacré Cœur, ne laissa pas d'embellir ce dehors d'une manière fort agréable. Au plan de la rue on avait dressé une machine de forme triangulaire et fort large, aussi agréable par sa verdure qu'elle était admirable dans sa disposition. Là on voyait des arcades qui portaient de très beaux cartouches accompagnés de consoles et de festons de tous les côtés ; on y lisait une multitude de devises et d'emblèmes remarquables. Dans la première on apercevait un cœur percé d'une flèche enflammée qui portait pour armes ces paroles : « *Pretioso vulnere languet*. Il languit d'une plaie qui fait son trésor. » Dans la deuxième, on découvrait une flamme ardente au milieu de laquelle était une salamandre sans brûler avec cette inscription : « *Unum ardet, cetera frigent*. Il n'y en a qu'un seul qui brûle. » Dans la troisième, on remarquait un bûcher que le feu consume avec ces mots : « *Deficiendo perficitur*. c'est en brûlant qu'il s'entretient. » Enfin dans une quatrième était un cœur qui jette des flammes par une plaie où on lisait ces paroles : « *Flammæ e vulnere mittit*, il donne des flammes pour du sang. »

« Au milieu de cette machine, on avait fait une espèce de théâtre également en triangle qui, sur un grand piédestal, portait un cœur de couleur rouge avec des flammes qui l'entouraient de toutes parts ; on avait enfermé dans ce cœur toutes sortes d'artifices à feu. Pendant les ténèbres, une colombe venant de fort loin y mit le feu, ce qui fit un effet si prodigieux que le plus beau jour ne pourrait lui être comparé. Cet artifice fut fait au son des cloches avec des fanfares, des trompettes et des tambours, ce qui attira une foule de spectateurs. Non

seulement les fenêtres du voisinage étaient entièrement garnies de curieux, mais les rues et le perron de l'église étaient remplis d'une si grande foule qu'on se pressait les uns sur les autres. Un grand nombre de pots à feu, posés sur la façade, qui brûlèrent fort longtemps, et une quantité de fusées qui furent jetées en plusieurs endroits, augmentèrent encore l'éclat de ce spectacle.

« Venons maintenant aux beautés intérieures de l'église que la nature et l'art rendent accomplie : elle contient jusqu'au presbytère huit chapelles dont deux seulement, celle du Sacré Cœur et celle de saint François de Sales sont enfoncées, les autres ne sont que de la profondeur des arcades qui les forment, et quoiqu'elles n'aient aucun autel en relief pour y pouvoir dire la sainte Messe, elles ne laissent pas d'en avoir des figures avec rétables à colonnes, enrichies et chargées d'ornements, le tout d'une peinture agréable qui satisfait la vue. Dans le fond de chacun de ces autels, il y a de fort beaux tableaux de différents mystères ; celui surtout qui représente le glorieux saint Joseph est fait par une main si délicate qu'elle a su lui donner un air doux et aimable qui touche et charme le cœur.

« A tous ces agréments naturels on en ajouta d'artificiels ; les murailles furent couvertes et tapissées jusqu'à la première corniche ; on voyait une tapisserie à grands bouquets et une bordure de même enrichie de différentes sortes de fruits et d'oiseaux. Tout autour de l'église régnait une frise qui faisait un très bel effet, de plus, on avait mis aux fenêtres des rideaux de taffetas qui étaient relevés et attachés avec de grands rubans, pour ne pas empêcher la vue des chapelles sur lesquelles on avait placé des tableaux à cadres dorés avec des plaques argentées qui portaient chacune un flambeau ; on y avait même ajouté en plusieurs endroits quelques lustres qui faisaient un merveilleux effet.

« Le presbytère était tendu de haut en bas d'une tapisserie de velours vert, avec une bande de canevas brodée au point de France, il y avait en outre des tableaux, des plaques et des bras dorés. Mais ce qui y paraissait le plus magnifique était le trône du très-adorable Sacrement de l'autel. Ce trône posé sur le tabernacle du maître-autel, était d'un bois doré et argenté, d'une sculpture si délicate et si belle que presque tout le monde la prend pour un ouvrage d'orfèvrerie. Au fond est placée une belle glace enchâssée dans un cadre de palme dorée, qui fait un charmant effet, montrant deux beaux soleils dans un seul, qui, quoiqu'il ne soit pas d'argent avec les deux anges assez grands qui le soutiennent, ne laisse pas d'être très beau. L'autel était rangé avec un ordre admirable, on y voyait un grand nombre de chandeliers d'or et d'argent de toutes grandeurs, et comme si la lumière de leurs cierges n'eût pas été suffisante, on avait encore sus-



pendu à la voûte d'autres chandeliers à plusieurs branches, surtout un de cristal d'un travail très-curieux, qui par son éclat et sa lumière éblouissait les yeux. On voyait aussi sur le même autel des statues de Saints en argent, deux châsses d'une beauté et d'une délicatesse rares, remplies de saintes reliques, le tout accompagné de très beaux vases d'argent garnis de fleurs artificielles.

« Il est temps de venir à la solennité de la fête. Dès le grand matin la bénédiction du Saint-Sacrement fut donnée par Monsieur le Prévost de l'église cathédrale d'Apt, et un grand nombre de pieux ecclésiastiques revêtus de leurs surplis et un flambeau à la main y chantèrent très solennellement un *Pange lingua*, alternativement avec des violons. La musique de l'église cathédrale chanta la grand'Messe qui fut célébrée par M. l'abbé d'Oraison, et les secondes Vêpres furent chantées par les mêmes musiciens alternativement avec la Communauté qui ne quitta point notre chant ordinaire. Cette musique fut commencée par un *Te Deum* qu'on chanta au bruit des boîtes, des tambours et des trompettes. Le sermon fut fait par le Révérend Père Mayant, Recteur du collège des Jésuites d'Aix, qui prit pour son texte ces paroles de saint Paul : « Dieu m'est témoin combien je vous aime dans le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Il traita ce sujet avec tant d'éloquence, de doctrine et d'onction, que le savant et nombreux auditoire qui y était réuni en fut extrêmement édifié et touché d'un grand sentiment d'amour pour le Sacré Cœur de Jésus.

« La Très-Honorée Mère Marie-Claire de Janson, de Forcalquier, s'employa auprès de son éminence le Cardinal de Fourbin Janson son illustre frère, afin de nous obtenir des indulgences pour cette dévotion ; ce qui augmenta la piété des fidèles aussi bien que le nombre des Messes qu'on dit à l'honneur de ce divin Cœur non seulement le jour de sa fête, mais encore dans le cours de l'année pour en obtenir des grâces. On a déjà offert plusieurs tableaux en reconnaissance des faveurs obtenues. Nous avons, tous les premiers Vendredis, la consolation d'entendre une amende honorable solennelle dans notre église. »

## VII.

### CANTIQUE EN L'HONNEUR DU SACRÉ CŒUR.

Serait-ce à la Mère Perrin où à la Sœur de Bellerose de Sérauville qu'il faudrait attribuer la pièce que nous avons trouvée dans un recueil de poésies imprimées à Nancy en 1752, nous ne résistons pas au plaisir de la reproduire intégralement.

Nancy, chez les éditeurs de Balthazard, imprimeur ordinaire du Collège. — Proche les RR. PP. Jésuites. MDCCLII.

*XLIV<sup>e</sup> Cantique, à l'honneur du Sacré Cœur.*

Dans une paisible retraite  
Je me suis fixé pour toujours ;  
J'y goûte une douceur parfaite  
Et j'y coule en repos mes jours.

Là je mets toute mon étude  
A fuir le monde et ses appas :  
Là j'entends sans inquiétude  
L'enfer qui frémit sous mes pas.

Là, je regarde sans envie  
Le plaisir qui m'avait charmé ;  
Je fais la douceur de ma vie  
D'aimer comme je suis aimé.

Cœur jaloux de mon sort tranquille,  
Venez le goûter et le voir,  
Celui qui m'ouvrit cet asyle  
Est prêt à vous y recevoir.

Il vous y prépare lui-même  
Le bonheur qui m'y fut offert.  
C'est Jésus ; c'est le Dieu que j'aime,  
Entrez : son Cœur vous est ouvert.

Dans cette demeure sacrée,  
Heureux qui va porter sa foi ;  
La douceur en garde l'entrée,  
Et l'amour y donne la loi.

La grâce y répand sans mesure  
Ses dons, ses plus riches trésors ;  
Et la vertu, qui semblait dure,  
N'y coûte que de doux efforts.

Cœur de Jésus, Cœur secourable,  
Qui brûlez pour tous les mortels,  
Que le juste, que le coupable  
Volent aux pieds de vos autels.

Venez, pécheur, cette blessure,  
Ce tendre Cœur blessé pour vous,  
Est la retraite la plus sûre  
Contre l'enfer et tous ses coups.

Chaste colombe, âme fidèle,  
Aimez ce Cœur, rien n'est si doux :  
C'est là que Jésus vous appelle,  
C'est là que repose l'Époux.

Mon doux Jésus, que je vous suive,  
Mon Roi, mon aimable vainqueur !  
C'est mourir que de ne pas vivre  
Sous l'empire de votre Cœur.

Cœur de Jésus, notre espérance,  
Sur ce torrent d'adversité  
Conduisez-nous en assurance  
Au port de la félicité.

## VIII.

### LIVRES ET OPUSCULES SUR LE SACRÉ CŒUR PUBLIÉS PAR LES RELIGIEUSES DE LA VISITATION

- Aurillac.** — La journée spirituelle des Dévots du Sacré Cœur, par Sœur Marie-Rose Joly.
- Beaune.** Opuscule sur le Sacré Cœur, par la Mère Marie-Marthe Berardier, 1706.
- Bordeaux.** Petit manuel du Sacré Cœur.
- Dijon.** La dévotion au Sacré Cœur de Jésus, par Sœur Madeleine Joly, 1686.
- Id.** Le divin Rendez-vous, par la même, 1689.
- Grenoble.** Livre de la Confrérie du Sacré Cœur par la Sœur Marie-Aimée La Coste. Second Monastère, 1729.
- Limoges.** Recueil de prières en l'honneur du Sacré Cœur.
- Marseille.** Association de l'adoration perpétuelle du Sacré Cœur de N.-S. J.-C. établie par Sœur Madeleine Rémuzat, au premier Monastère de Marseille, 1718.
- Moulins.** Opuscule sur le Sacré Cœur, par la Mère Louise-Henriette de Soudeilles, 1687.
- Nancy.** La dévotion au Sacré Cœur de N.-S. J.-C. établie dans les communautés de la Visitation Sainte-Marie, Nancy — Balthazard, 1732.

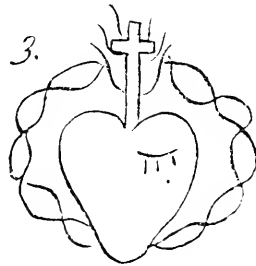
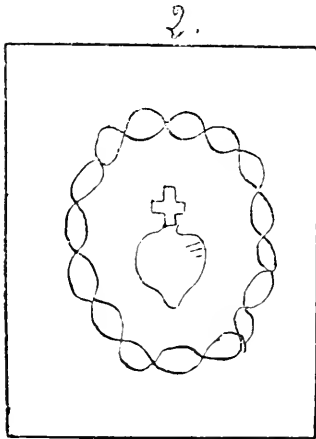
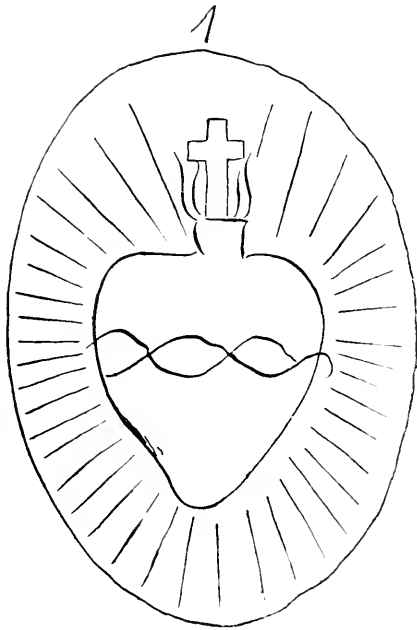
- Nancy.** Association à l'honneur des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, pour honorer les 33 années de la vie de N.-S. sur la terre. — Pierre Barbier, 1789.
- Orléans.** Association de l'adoration perpétuelle du Sacré Cœur, établie par Mgr l'évêque d'Orléans au Monastère de la Visitation de cette ville. Orléans, 1732.
- Padoue.** *La Divozione al santissimo Cuore di N.-S. G.-C. pubblicata nella Chiesa delle Salesiane di S. Vito. — Padova. 1752.*
- Palermo.** *Divozione al santo Cuore di nostro Signore Gesù Cristo nel SS. Sacramento ovvero cammino sicuro per la vera perfezione, cavata dall'opere del V. P. Cl. de la Colombière... dedicata alla Madre del santo amore in Palermo 1717.* — La dédicace est signée: *Fortunatissima vassalla e schiava, Maria-Anna Alliata.* C'est une Visitandine ou une amie de la Visitation.
- Rouen.** La dévotion au Sacré Cœur de Jésus-Christ, Rouen 1693 — 5<sup>e</sup> édition, 1735.
- Strasbourg.** La dévotion au Cœur de Jésus pour l'association chez les Religieuses de la Visitation de Strasbourg — 2<sup>e</sup> édition, Strasbourg, 1746.
- Turin.** Éclaircissement sur la fête du Sacré Cœur de Jésus, 1694. (Par la Sœur Marie-Gertrude-Élisabeth de Provane de Leigny.)
- Vienne.** (Autriche). Neuvaine en l'honneur du Sacré Cœur par la Mère Marie-Charlotte de Leyen.  
Elle se compose de 9 offices qui sont l'Avocat, le Médiateur, le Réparateur, l'Adorateur, l'Ami, l'Imitateur, le Zélateur, la Victime, l'Holocauste.  
Il est une autre Neuvaine au Sacré Cœur éditée à Caen, chez Leroy, 1775. Elle est pour 9 vendredis ou pour 9 jours consécutifs. Les offices sont ceux de Médiatrice, de Réparatrice, d'Adoratrice, d'Amante, de Disciple, de Victime, d'Esclave, de Suppliante et de Zélatrice.
- Napoli.** *Novena al santo Cuore, dedicata a S. Francesco di Sales, 1789.*

IX.

PREMIÈRES GRAVURES DU SACRÉ CŒUR.

Nous avons dit p. 243 que l'image du Sacré Cœur, dessinée par la Sœur Joly de Dijon, fut envoyée au premier Monastère de Paris, dont la Supérieure, la Mère Louise de Fontaines, fit graver la planche attendue si longtemps.

Cette planche existe encore au premier Monastère. Elle présente trois images du Sacré Cœur, chacune avec ses nuances particulières. Nous les reproduisons ici, d'après le calque qui nous a été envoyé.





## TABLE DES MATIÈRES DU TOME I<sup>er</sup>.

---

AVANT-PROPOS.

INTRODUCTION.

Apparition de la S. Vierge à la B. Marguerite-Marie.--Mission donnée à la Visitation et à la Compagnie de Jésus. — Silence de quelques écrivains sur cette mission. — Raison et opportunité de ce travail. . . . . 1-6

CHAP. I<sup>er</sup>. Comment les dévotions naissent et se propagent dans l'Église. Elles répondent aux nécessités du moment. — Le Jansénisme au XVII<sup>e</sup> siècle. Notre-Seigneur révèle son Cœur pour réchauffer les cœurs. . . . . 7-11

CHAP. II. Comment la désignation spéciale d'un ou de deux Ordres religieux pour propager le culte du Sacré Cœur n'est pas un fait sans précédents dans l'Église.  
Le choix d'un homme et d'une femme, celui d'un Ordre pour propager une œuvre est ordinaire dans l'Histoire . . . . . 13-19

CHAP. III. Comment la France, la Visitation et la Compagnie de Jésus étaient providentiellement désignées aux préférences du Sauveur, quand il nous donna son Cœur.

§. I. Crise religieuse de la France; son caractère, son prosélytisme, sa prépondérance. . . . . 19-21

§. II. Vues prophétiques des Fondateurs de la Visitation. — Quel est l'auteur des petites méditations? — Anne-Marie Rosset. — La vén. Anne-Marguerite Clément. — Sœur Jeanne-Bénigne Gojos. — La Mère Marie-Constance de Bressand. — Sœur Françoise-Emmanuel de Noverry-Vidano. — Sœur Marie-Guillemette Dumas. — Sœur Marie-Agnès Despanès. — Sœur Marie-Angélique Gautier . . . . . 22-34

§ III. Nécessité pour les Visitandines d'avoir des collaborateurs. — Pourquoi les Jésuites ? Ils étaient les champions de la Miséricorde, et plus persécutés que les autres. — Culte privé des anciens Jésuites pour le Sacré Cœur : S. Ignace de Loyola. — S. François de Borgia, le B. Pierre Canisius, S. Louis de Gonzague. — S. Alphonse Rodriguez. — Alvarez-de-Paz, Eusébe Nieremberg, le Vén. Louis du Pont. — Le T. R. P. Vincent Caraffé ; Jean-Baptiste Saint-Jure, Jacques Nouet, Gaspard Druzbecki... Mathias Hajnal, Vincent Huby, la bonne Armelle, la Vén. Marie de l'Incarnation, Philippe Jeningen, etc. . . . . 35-86

§ IV. Estime des deux Ordres l'un pour l'autre.—Témoignages de S. François de Sales et de St<sup>e</sup> Chantal. — La Visitation de Paray est fondée par un Jésuite . . . . . 87-93

CHAP. IV. Comment la mission offerte à la Visitation et à la Compagnie n'a rien d'exclusif et laisse l'apostolat du Sacré Cœur ouvert à tous les dévouements. Jean-Juste Lansperge et autres Chartreux.— François d'Ossuna, O. S. le Vén. Louis de Grenade, O. P. Ignace del Nente, O. P. Hubert-Joseph de S.-Nicolas, Carme. Le Vén. P. Jean Eudes est-il, ou non, le premier apôtre du Sacré Cœur ? — Jean - Marie Boudon. — Sa lettre à Sœur Bellerose de Séranville, de Nancy. — Simon Gourdan : Dom le Masson, O. Carthusien . . . . . 94-130

CHAP. V. Comment les difficultés n'ont pas arrêté les progrès des apôtres du Sacré Cœur : Lutte au sein de la Visitation et de la Compagnie. Calomnies des Jansénistes. Sage temporisation de Rome. — Même conduite pour l'Immaculée Conception et pour le Sacré Cœur. — Triomphe du Sacré Cœur sous Clément XIII. — Les Jansénistes, qui recommencent la lutte, sont réfutés par les anciens Jésuites. . . . 131-140

CONCLUSION. Pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, le zèle des deux Ordres ne s'est pas endormi. Ils soutiennent leur majorat ; ne perdent aucune occasion de propagande. — Déclaration de la XXIII<sup>e</sup> Congrégation Générale en 1883. . . . . 141-147



## LIVRE PREMIER.

### LE SACRÉ CŒUR ET LA VISITATION.

*La B. Marguerite-Marie et le Vén. P. Claude de la Colombière.*

- CHAP. I. L'Enfance de la Bienheureuse.— Sa jeunesse, ses luttes, sa victoire.  
Naissance et patrie de la Bienheureuse.— Mort de son père ; elle est guérie par la Sainte Vierge.— Épreuves de sa jeunesse, son attrait pour le monde ; elle se donne à Dieu. 151-156
- CHAP. II. Avant et après la Profession.  
Le couvent de Paray. — La Mère Thouvant, Maîtresse des Novices. — Prise d'habit de la Bienheureuse. — Faveurs extraordinaires. — La Profession. — Les faveurs continuent . . . . . 157-161
- CHAP. III. Notre-Seigneur découvre les secrets de son Cœur à la Bienheureuse et lui donne sa mission. — Première apparition d'après les nouvelles Lettres de la Bienheureuse.— Seconde et troisième apparitions . . . . . 162-175
- CHAP. IV. Le Vén. P. Cl. de la Colombière ou le serviteur du Cœur de Jésus.  
Sa naissance, son éducation, sa vocation à la Compagnie. — Sa régence, ses prédications ; Il fait son troisième an de Probation.— Son vœu de perfection. — Il vient à Paray : premières confidences de la Bienheureuse. — Ils se consacrent tous les deux au Sacré Cœur. — Zèle du P. de la Colombière. — Il est envoyé en Angleterre ; fait sa retraite à Londres ; est jeté en prison et revient en France. — Il est Père spirituel du Juvénat à Lyon ; sa maladie ; il meurt à Paray. — Ce qu'il a fait pour le Sacré Cœur. Comment la Bienheureuse le vénère. 175-199
- CHAP. V. Suprême préparation.  
Préparation de la souffrance. — La Mère Greyfié remplace à Paray la Mère de Saumaise. — Elle supprime la permission de l'Heure Sainte et la restitue.— Sa conduite envers Marguerite-Marie. — Ses avis . . . . . 200-207
- CHAP. VI. La Bienheureuse est nommée Directrice.  
Comment sa mission est dévoilée à la Communauté. — La Ste Marguerite, 20 juillet 1685. —

- Premiers hommages rendus au Sacré Cœur.  
— Les novices de la Bienheureuse . . . 208-213
- CHAP. VII. Le triomphe du Sacré Cœur.  
Maladie et guérison de la Sœur Verchère. —  
Renvoi d'une Postulante. — Consécration de  
la Visitation de Semur au Sacré Cœur. — La  
Sœur Madeleine des Escures, 21 juin 1686. — Le  
Sacré Cœur triomphe à Paray. — La chapelle  
de l'enclos. . . . . 214-225
- CHAP. VIII. Vocation particulière de la Visitation et de la  
Compagnie de Jésus.  
Les deux aspects de la dévotion au Sacré Cœur  
dans la Visitation. — Le Règne intérieur du  
Cœur de Jésus dans les cœurs; règne extérieur.  
— Vision du 2 juillet 1688. — Vocation de la  
Visitation. — Vocation de la Compagnie de Jé-  
sus. — Certitude de cette vocation. . . . . 226-240
- CHAP. IX. Depuis le triomphe du Sacré Cœur à Paray,  
jusqu'à la mort de la Bienheureuse.
- § I. Ce que la Bienheureuse a fait pour le culte du  
Sacré Cœur. — Les images du Sacré Cœur. —  
La Sœur Jeanne-Madeleine Joly et le P. de  
Curley. — La Bienheureuse guérit son frère  
malade. — Chapelle du Sacré Cœur au Bois  
Sainte-Marie. — Les petits livres. — Premiè-  
res démarches en Cour de Rome. . . . . 241-252
- § II. La dernière révélation.  
Avances du Sacré Cœur à Louis XIV, Roi de  
France. — Conditions du pacte du Sacré Cœur  
avec la France. — La conduite de Louis XIV  
diversement jugée. — Le Sacré Cœur à la cour  
de France sous Louis XV. — Note sur la nais-  
sance de Louis XIV . . . . . 253-263
- § III. Mort de la Bienheureuse.  
Le Sacré Cœur règnera. — Le livre du P. Croi-  
set annoncé. — Maladie de la Bienheureuse.  
— Son heureuse mort. . . . . 264-269

## LIVRE II.

### COMMENT LA VISITATION PROPAGE LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR.

- CHAP. I. La Visitation de Dijon devant le Sacré Cœur.  
La Mère de Saumaise et la Mère Anne-Séra-  
phine Boulier. — Le Père de la Colombière à

Dijon. — La Sœur Jeanne-Madeleine Joly, son activité, ses œuvres. — La première messe en l'honneur du Sacré Cœur célébrée dans le Monastère; la confrérie du Sacré Cœur et le *Divin rendez-vous*. — La ville de Dijon est favorable à la dévotion nouvelle. — Mort de Jeanne-Madeleine Joly. — La Mère Françoise Brulart, son tour de France. — La Mère de Thésut-Ragy. — La Mère de Pra-Balaysaux; un Paradis sur la terre. — La Mère Marie-Stanislas Rigoley . . . . . 273-299

CHAP. II. La Visitation de Moulins devant le Sacré Cœur. La Mère Louise-Henriette de Soudeilles; sa liaison avec la Bienheureuse. — Jacques II roi d'Angleterre et la reine Marie-Béatrix d'Este de Modène à Moulins. — Sœur Félice-Madeleine de la Barge; Sœur Marie - Félice Dubuysson; la Mère Valérie de la Motte. — La Confrérie du Sacré Cœur. — Anne-Madeleine Fouquet de Belle-Isle. . . . . 300-308

CHAP. III. Lyon et les provinces voisines devant le Sacré Cœur. La Mère Marie-Éléonore d'Apchon de Ponsein; Marie-Suzanne de Riants de Villerey. — Aurillac: La Mère Christine de Noailles; la Sœur Marie-Rose Joly compose la *Journée spirituelle* des dévots du Sacré Cœur. — Saint-Étienne: la Mère Françoise-Marie de Capponi. — Valence: les parfums mystérieux. — Romans: les soldats dévoués au Sacré Cœur. — Montbrison: la Mère Marie-Élisabeth de Ponchon. Mgr de Neufville de Villeroy approuve la messe du Sacré Cœur. — Anne-Marie Pillet, dite *Simplicienne*; Sœur Marguerite-Élisabeth de la Colombière . . . . . 309-327

CHAP. IV. La Visitation de Paray devant le Sacré Cœur. — Les contemporaines de la Bienheureuse. — La Mère Élisabeth de la Garde-Marzac; la guérison de Sœur Claude-Angélique Desmoulin. — Premières démarches pour la Béatification de Marguerite-Marie. — Sœur Françoise Rosalie-Verchère et Sœur Péronne-Rosalie de Farges composent la Vie de Marguerite-Marie. — La Mère Marie Nicole de la Faige des Claines et Monseigneur Languet . . . . . 338-340

CHAP. V. La Visitation d'Annecy devant le Sacré Cœur. Prépondérance de la Visitation d'Annecy. . . . .

Les deux tendances dans l'Ordre. — Protestation de la *Sainte Source* contre les pratiques de la dévotion au Sacré Cœur. — Lettre de Mgr d'Arenthon d'Alex. — La Mère Greyfié aux pieds de Clément XI, 1704. — Réponse dilatoire de Rome. — Guérison de Sœur Claudine-Amédée Favier. — Confrérie du Sacré Cœur dans le second Monastère d'Annecy. — Monastères de Chambéry et de Rumilly. . . 341-353

CHAP. VI. Paris et ses alentours devant le Sacré Cœur.  
La Mère Marie-Thérèse Fouquet et la Mère Greyfié. — La Mère du Tillet, guérie par le Sacré Cœur. — Confrérie du Sacré Cœur dans le second Monastère. — Sœur Éléonore de Lorraine fait construire une chapelle au Sacré Cœur. — Troisième Monastère : guérison de la Sœur Marie-Thérèse de la Porte; elle fait bâtir une chapelle. — La Visitation de Chaillot. — Comment s'introduit à la Visitation d'Amiens la dévotion au Sacré Cœur. — Comment elle s'établit à la Visitation de Meaux : La Comtesse de Rozières. — Le cantique des divines miséricordes . . . 354-363

CHAP. VII. Rouen et Caen, Rennes et Nantes devant le Sacré Cœur.

§ I. La Mère Greyfié établit au second Monastère de Rouen la Confrérie du Sacré Cœur. — Comment elle se propage. — Le premier Monastère publie un livre sur la dévotion au Sacré Cœur. — La Mère Louise Croiset guérie par le Sacré Cœur. — Elle en fait célébrer la fête, et fonde la Confrérie dans le premier Monastère. Supériorité de Marie-Agnès Gréard; son ardent amour pour le Sacré Cœur. Elle érige une chapelle du Sacré Cœur dans la cathédrale; sa correspondance avec le Chapitre. — Influence des RR. PP. Eudistes en Normandie. — La Mère Éléonore de Longaunay à Caen. 364-383

§ II. Rennes, second Monastère : La Mère Renée-Antoinette Morel et le Sacré Cœur. — Nantes : La Sœur Marie-Madeleine de Santo-Domingo de la Beuveraye. — La Mère Françoise Angélique de Sesmaisons. . . . 384-389

CHAP. VIII. La Visitation de Bordeaux devant le Sacré Cœur.  
La Mère Aimée-Angélique Chambon obtient l'établissement de la fête du Sacré Cœur. — Faveurs obtenues. — La Confrérie... elle est florissante. — Le Sacré Cœur à Bayonne. 390-396

CHAP. IX. La Visitation de Toulouse devant le Sacré Cœur. Les congréganistes de la Sainte Vierge à la Visitation. — La Confrérie en 1724. — Nombreuses communions . . . . . 397-401

CHAP. X. La Franche-Comté devant le Sacré Cœur. La Sœur Marie de Gairinet à Besançon. — La vraie Confrérie... du Sacré Cœur de Jésus, par l'abbé de Sone. — I a Visitation de Saint-Amour : les Filles du Sacré Cœur . . 402-408

CHAP. XI. La Lorraine et l'Alsace devant le Sacré Cœur.

§ I. Nancy, Pont-à-Mousson et Metz.

Laquelle de la mère ou de la fille, de la Visitation du Pont ou de celle de Nancy a reçu la première la dévotion au Sacré Cœur. — *L'Instruction pour la dévotion au Sacré Cœur de Jésus.* — La Visitation de Nancy est préservée d'une épidémie par le Sacré Cœur. — La Confrérie du Sacré Cœur à Nancy. — Un héros et un saint. — *La dévotion au Sacré Cœur établie dans les Communautés de la Visitation de Sainte-Marie...* Nancy 1732. — Une affamée de la sainte communion. — La vie sous le drap mortuaire ou Marie-Anne de Rottembourg. — Metz.

Le Sacré Cœur à la Visitation de Metz. — La Confrérie en 1741. . . . . 409-420

§ II. Strasbourg.

La Sœur Eugénie de Gairinet implante la dévotion au Sacré Cœur dans la Visitation de Strasbourg, 1689. La Mère Louise Croiset vient de Rouen la cultiver. Progrès de la dévotion sous les Mères Marie-Louise de Leyen et Marie-Rosalie de Boisgautier. Celle-ci publie : — *La dévotion au Cœur de Jésus pour l'association chez les Religieuses de la Visitation de Strasbourg* (1746) . . . . . 420-425.

CHAP. XII. Les Paralipomènes : Montargis, Bourges, Issoudun, Périgueux, Tulle et Aix.

Montargis : Sœur Louise-Marguerite Guinault : ses cantiques au Sacré Cœur. — Bourges : Sœur Claude-Agnès Anjorant. — Issoudun : Sœur Anne-Thérèse Crublier. — Périgueux : Mère Marie-Christine de Vars. — Tulle : Sœur Jeanne-Françoise de Fénix. — Aix : dévotion au Sacré Cœur . . 426-429.

CHAP. XIII. Hors de France : la Belgique, la Pologne, la Bavière, la Suisse et l'Italie.

Belgique, Mons : Mère Marie-Agnès Puget. — Pologne, Cracovie : inauguration de la Confrérie du Sacré Cœur. — Bavière, Munich : Sa Confrérie, son organisation. — Suisse, Fribourg : Mère Marie - Geneviève Brunisolz. — Italie, Turin : Marie - Gertrude - Élisabeth de Provane de Leigny. — Inauguration splendide de la fête du Sacré Cœur. — Le Sacré Cœur prend possession des Visitations d'Arone, du Val d'Aoste, de Rome . . . . . 430-445.

#### CONCLUSION DU LIVRE II.

Les Visitandines ont déployé une activité remarquable : Images, Livrets, Livres, correspondance. — Association; billets des confréries. — Hommages rendus au Sacré Cœur dans l'intérieur des Monastères. Les premiers Vendredis, l'Amende honorable, le signal sacré. — Les divers Offices . . . . . 446-453.

### LIVRE III.

#### L'APOSTOLAT DE LA VISITATION N'A PAS DE DÉCADENCE.

CHAP. I. La Visitation de Marseille devant le Sacré Cœur. — Madeleine Rémuzat et la peste de 1720. Naissance d'Anne-Madeleine Rémuzat, dite la seconde Marguerite-Marie. Son éducation au second Monastère de la Visitation à Marseille. — Elle en sort, et rentre au premier, 1711. Depuis longtemps, la Mère Louise-Dorothée de Capel et la Mère Anne-Augustine Gravier y avaient établi la dévotion au Sacré Cœur. La Mère Anne-Théodore de Nogaret la développe. Elle reçoit Anne-Madeleine Rémuzat, que Mgr de Belzunce admet à la Profession, 1713. Notre-Seigneur lui dévoile son apostolat. Elle s'y applique par tous les moyens, et fonde une Confrérie qui réunit 60.000 associés. Elle annonce à Mgr de Belzunce le fléau qui va punir les péchés de Marseille. Ravages de la peste; mort du P. Milley, directeur de la Sœur Rémuzat. Elle demande à Mgr de Belzunce un hommage public au Sacré Cœur. Le fléau diminue, et la ville est délivrée; mais la renaissance du vice ramène le fléau; la consé-

eration du Magistrat l'expulse pour toujours. Anne-Madeleine Rémuzat meurt en 1730 avec grand renom de sainteté. La Sœur Théodore-Elisabeth Duclos propage à Constantinople la dévotion au Sacré Cœur. — Marseille, restée fidèle au Sacré Cœur, en est miraculeusement protégée pendant la guerre. La Mère François-Baptiste Merlet soutient les traditions du Couvent.

La délivrance de Marseille concilie au Sacré Cœur les suffrages de l'opinion. Toulon, Aix, Arles, Carpentras, Avignon, atteints à leur tour par le fléau, se consacrent au Sacré Cœur. . . . . 457-485

CHAP. II. La vie de la V. Marguerite-Marie par Mgr Lanquet.

Importance de ce travail pour la réhabilitation de la Bienheureuse et la glorification du Sacré Cœur. Les Esprits forts et les Jansénistes le dénigrent, les Visitandines l'exaltent. 486-492

CHAP. III. Comment la dévotion au Sacré Cœur se soutient dans la Visitation. . . . . 493-504

Les Pèlerinages à Paray-le-Monial. — Le Puy : une émule de la Bienheureuse, ou Marie-Agnès Gay. — La Sœur Marie-Joseph Jamon. — Saint-Amour : Marie-Emmanuel Pellerin : Marie-Reine Bernard. — Saint-Marcellin : Les Sœurs Glasson. Un miracle du Sacré Cœur. Un autre miracle à Orléans. — Arles : la dévotion reffleurit.

CHAP. IV. La Visitation, le Jansénisme et la compagnie de Jésus.

Les Jansénistes tentent de pénétrer à la Visitation. Les Filles de saint François de Sales triomphent par leur fidélité à l'esprit de leur Institut et par leur dévotion au Sacré Cœur. Témoin la Sœur Marguerite-Aimée du Bousquet, à Mâcon. Il y eut des faiblesses à Castellane, sous la pression de l'Évêque Soanen. Mgr de la Motte ramène les transfuges au devoir ; il y en eut à Nevers : les égarées reviennent à la foi en revenant au Sacré Cœur. — Appui que les Visitandines trouvent dans leurs Aumôniers et dans les Jésuites. En réclamant la direction de ces Pères, elles obéissent à la tradition de leur Ordre. Leur confiance dans l'orthodoxie et le dévouement des

Jésuites survit aux actes qui sécularisent ou suppriment ceux-ci. Elles les assistent de leurs aumônes. Nommons en particulier la Mère Marie-Louise de Leyen, de Strasbourg, la Mère Marie-Joseph de Brancas, Supérieure du 3<sup>e</sup> Monastère de Paris, et la Mère Marie-Céleste, de la Visitation de Nantes. 505-526

CHAP. V

La Visitation et le Saint-Siège.

Dijon sollicite pour le culte du Sacré Cœur l'approbation du Saint-Siège ; Annecy suit son exemple en 1697. — La Mère Greyfié renouvelle les instances, en 1704, auprès du Pape Clément XI ; nouvelle supplique de Paray en 1725. Marie Leczynska, Reine de France, unit ses sollicitations à celles des Visitandines, 1740. Clément XIII approuve la fête et l'Office du Sacré Cœur en février 1765, et le 10 juillet suivant, la Visitation participe à cette faveur . . . . . 527-537

CHAP. VI.

La Visitation en Espagne et en Portugal. 537-541  
Fondation à Madrid en 1750. — La Mère Marie-Louise de Narvaez. Fondation à Lisbonne : la Mère Thérèse-Auguste de Bernex, 1783.

CHAP. VII.

Grandes vertus . . . . . 542

§ I. La Sœur Radegonde Le Noir, à Limoges... elle y meurt en 1791 . . . . . 543-545

§ II. La Mère Emmanuel de Compeys à Annecy, à Toulouse, à Troyes où elle expulse le Jansénisme du Monastère de la Visitation. — Elle meurt à Turin en 1798 . . . . . 546-548

§ III. Rosalie Albaret, en religion Sœur Thérèse de Jésus. Les merveilles de son enfance. Elle reçoit de Notre-Seigneur la Règle d'un nouvel Ordre, et part pour Rome. L'Archevêque d'Avignon la retient et la fait entrer au 1<sup>er</sup> Monastère de la Visitation. Sa Probation. Prise d'habit le 22. Crucifix miraculeux ; elle le donne à Madeleine de la Fare. Elle fait sa profession, le 22 juillet 1773. — Ses emplois dans le Monastère. Expulsée en 1792, elle se réfugie en Espagne. — Le sceptre de fer et le sceptre d'or. — Elle meurt comme les saints. Certitude des prodiges relevés dans sa vie . . . . . 558-563

CHAP. VIII.

Année séculaire et nouvelles Révélations.

§ I. Annecy, Paris, Paray, Orléans, Dijon.... célèbrent l'année séculaire en 1785.



§ II. Une Religieuse d'un Monastère inconnu reçoit de Notre-Seigneur des révélations communiquées à l'Ordre entier par la Mère de Compeys: comment doivent-elles être comprises?

CHAP. IX. La Visitation pendant la Révolution française. L'impiété se multiplie. Les Visitandines ont recours au Sacré Cœur. — Notice sur la Mère Claude-Marie de Bruc, Supérieure de la Visitation de Nantes. Elle est guérie par le Sacré Cœur. 1788. Zèle de son couvent. Elle fait un vœu au Cœur adorable de Jésus, 1790. Le Monastère de Nantes devient un atelier de *sauegardes* du Sacré Cœur. — A quelle occasion la Visitation de Nantes se met à propager les sauegardes du Sacré Cœur? Comment le mouvement se propage? Faveurs étonnantes, préservations miraculeuses. à Paris, en Lorraine, à Auch, à Saint-Céré, à Avignon, à Rennes, à Nantes, etc. — Ces sauegardes étaient avant tout un signe religieux; elles ont conservé la foi parmi les fidèles, et maintenu dans la Visitation la ferveur. — Vœux, prières et pénitences pour obtenir le pardon de Dieu. — Résistance héroïque aux exigences les plus vexatoires — les Filles de S. François de Sales sont expulsées de leurs couvents. — Ce qu'elles deviennent. — Elles demeurent fidèles à leurs observances et à leur apostolat. — La Providence veille sur elles, sans toutefois refuser à leur Ordre la gloire d'envoyer au ciel des martyres.

### PIÈCES JUSTIFICATIVES.

- |   |         |
|---|---------|
| 1. Marie-Michel Boufard, de Nantes (1611-1698) . . . . .  | 605-608 |
| 2. Madame de la Tour-Neuvillars (1571-1616) . . . . .   | 608-610 |
| 3. Le P. Paul de Barry. . . . .   | 610-611 |
| 4. Le P. Jean Paulinus . . . . .  | 611-613 |
| 5. Le P. Pierre Jean Pinamonti. . . . .   | 613-614 |
| 6. Fête du Sacré Cœur à Aix (1693). . . . .   | 614-617 |
| 7. Cantique en l'honneur du Sacré Cœur (1752) . . . . .   | 617-619 |
| 8. Livres et opuscules sur le Sacré Cœur, publiés par les Religieuses de la Visitation. . . . . | 619-620 |
| 9. Premières gravures du Sacré Cœur . . . . .   | 621     |





















BOSTON COLLEGE



3 9031 01067254 1

